Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
XLIII
C
18
NAPOLI

Col A n 7

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLIII
C
18
NAPOLI

RECVEIL GÉNERAL

DES QVESTIONS TRAICTEES és Conferences du Bureau d'Adreſſe, ſur toutes ſortes de Mâtieres ; Par les plus beaux eſprits de ce temps.

TOME TROISIESME.

NAPOLI

A PARIS,
Chez IACQVES LE GRAS, à l'entrée de la Petite Gallerie des Priſonniers.

M. DC. LVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Biblioth. Domus profeſſ. Neap. ſoc. Iesu

Bibliotheque Nationale

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre: A nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, grand Conſeil, Requeſtes de noſtre Hoſtel, & de noſtre Palais, Baillifs, Seneſchaux, & tous autres nos Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra: Salut, Noſtre cher & bien-Amé EVSEBE RENAVDOT noſtre Conſeiller & Medecin ordinaire, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Nous a fait remonſtrer, qu'aydnt cy-deuant compoſé vn Liure intitulé, *Queſtions, Traitteés en Conferences des beaux eſprits, diuiſé en quatre Centuries*, Il l'auroit de nouueau corrigé, enrichy & augmenté d'vne cinquieſme Centurie, qu'il deſiroit faire imprimer, auec les autres cy-deuant imprimées: Nous requerant nos Lettres de continuation & permiſſion ſur ce neceſſaires: A CES CAVSES Deſirans fauorablement traitter l'expoſant, Nous luy auons permis & accordé, permettons & accordons par ces preſentes, de faire imprimer, vendre & diſtribuer ledit Liure, par tels Libraires & Imprimeurs que bon luy ſemblera, durant le temps de quinze ans, finis & accomplis, à compter du iour que ledit Liure aura eſté acheué d'imprimer, auec deffences à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de r'imprimer ny faire imprimer ſous pretexte d'augmentation, diminu-

tion, correction ny autrement, vendre ny debiter durant ledit temps, d'autres impressions, que dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux contreuenans de trois mil liures d'amende, confiscation des Exemplaires & de tous despens, dommages & interests, à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nostre Bibliotecque, & vne en celle de nostre tres-cher & Feal Cheualier le sieur Molé, Garde des Sçeaux de France, & de faire registrer les presentes sur le liure de la cõmunauté des Libraires de Paris: CAR tel est nostre plaisir. DONNÉ à Paris le 24. iour de Nouembre, l'An de grace 1653. Et de nostre regne le vnziéme. Par le Roy en son Conseil.

Registré sur le Liure de la Communauté le 15. Decembre 1633. conformément à l'Arrest du Parlement du huictiesme Auril dernier, Signé BALLARD, *Syndic.*

Et ledit sieur Renaudot a cedé & transporté les droicts dudit Priuilege à luy accordez par sa Maiesté, à André Soubron, Marchand Libraire ordinaire de la Reyne, pour en iouyr par luy durant le temps y porté, & ce suiuant la conuention faite entr'eux, Ce 3. Feurier mil six cens cinquante-quatre. Signé, EVSEBE RENAVDOT.

Ledit André Soubron a associé auec luy, Cardin Besongne, Edme Pepingué, I. Baptiste Loyson, Iean Promé, Louys Chamhoudry, Estienne Loyson, & Iacques le Gras, pour iouïr auec luy du transport porté par iceluy.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Acheué d'imprimer le dernier de Mars 1656.

N. 1.

CENT-VNIESME CONFERENCE

Du Lundy 11. Février 1636.

1. Du Sommeil, & quelle doit estre sa durée.
2. Quelle est la plus forte chose du monde.

COmme la nature est le principe du mouvement, elle l'est aussi du repos & du sommeil, qui est la cessation des actions de l'animal, auquel seul il a esté donné, pource qu'il n'y a que lui qui se lasse dans ses operations. Car tous les animaux iusques aux insectes dorment, bien que ceux qui ont les yeux durs & des escailles, dorment plus obscurement que les autres, & les oiseaux plus legerement que les animaux à quatre pieds qui tettent: pource qu'ils ont le cerveau plus petit & plus sec, & par consequent ont moins de besoin de sommeil, qui a esté donné pour rafraischir & humecter cette partie. C'est pourquoy l'homme ayant le cerveau le plus ample de tous les animaux, a besoin de

plus long ſommeil, qui doit eſtre d'environ ſept heures. Ce qui me fait ébahir de ce que Platon veut en ſon premier des loix, que l'on réveille la nuit ſes citoyens pour vaquer à leurs exercices ordinaires, eſtant le moyen de faire vne république de fols, que de troubler ainſi leur repos: le cerueau acquerant par les veilles vne intemperie chaude & ſéche, laquelle engendre des eſprits ignées, dont la mobilité ne permettant pas à noſtre eſprit de conſiderer les eſpeces deſquelles ils ſont empreints, ils cauſent les ſaillies impetüeuſes de l'eſprit: comme au contraire le ſommeil par excez, rempliſſant les ventricules du cerveau, où l'ame exerce ſes facultez, de quantité de vapeurs & humiditez, qui offuſquent & troublent les eſpeces, l'eſprit en deuient laſche & hebeté.

Le 2. diſt, Que les priuations ſe connoiſſans par leurs habitudes, le ſommeil qui eſt vne priuation du ſentiment, ne ſe peut mieux recõnoiſtre que par les fonctions des ſens externes, leſquels tandis que l'animal exercè il ſe dit veiller, & quand il ne les exerce plus, c'eſt lors qu'il dort. Et comme le ſentiment ſe fait par le moyen des eſprits animaux épurez des naturels & vitaux, &

envoyez du cerveau dans les organes du sentiment, lesquels esprits reçoivent l'espece de l'object sensible qu'ils portẽt au premier sens, arbitre commun de tous les objects externes : ainsi lors que ces esprits viennent à défaillir, ou que le sens commun est lié, les autres sens externes ne peuvent faire leurs fonctions. Ce qui a porté les Philosophes à définir le sommeil, le lien du premier sens, ou le repos des esprits & du sang, & les Medecins, la cessation de tous les sens externes pour la santé & repos de l'animal, afin de le distinguer de cette cessation des fonctions externes dans les lipothymies, epilepsies, apopléxies, cares, coma & telles sortes de sommeil morbifique & contre nature, produit par des causes qui agissent plus par vne proprieté occulte & somnifere, que par vn excez de froideur, ou d'humidité : autrement l'eau, la glace & les choses les plus froides feroient dormir ; & le vin, l'anis, l'opium, le jusquiame, & quantité de médicamens chauds ne seroient pas narcotiques & somniferes comme ils sont. Mais le sommeil naturel se forme par le moyen des vapeurs élevées des alimens dans le cerveau, lequel d'ailleurs faisant en nous l'office de ventouse, attire de son costé

ces vapeurs humides qu'il condenſe par ſa froideur & réſout en vne agreable roſée : laquelle venant à tomber ſur le principe des nerfs, y bouche le paſſage aux eſprits animaux, organes du ſentiment & mouvement arbitraire qu'elle empeſche : toutesfois moins le mouvement que le ſentiment, pource que les nerfs de la partie poſterieure du cerveau deſtinez au mouvement eſtans plus durs, ſont auſſi plus difficilement imbibez & empraints de ces vapeurs que ceux de la partie anterieure deſtinez au ſentiment. Et lors que la chaleur & les eſprits, dont il s'eſtoit fait déperdition, ont eſté ſuffiſamment reſtaurez, ils ſe portent de nouveau vers le cerveau, où ils réſolvent ces roſées qui bouchoient le paſſage & empeſchoient le commerce des eſprits vitaux avec les animaux, & alors on ſe réveille naturellement & ſans violence, laquelle avient lors qu'vn object eſtranger frappant importunément nos ſens externes, oblige l'ame d'e nvoyer d'autres eſprits au ſecours de ce peu qui y reſte, & leſquels devant le ſecours de ces derniers ne connoiſſoient que confuſément les objects.

Le 3. diſt, Que le ſommeil n'eſtoit point le repos des eſprits animaux, puiſqu'ils for-

ment les ſonges en dormant : ni des eſprits vitaux, qui n'ont point de relaſche tant que l'animal a vie ; moins des eſprits naturels, la nourriture ſe faiſant mieux durant le ſommeil : d'où vient que le dormir engraiſſe. L'humidité du cerveau n'eſt pas auſſi la cauſe du ſommeil, comme on tient communément, mais le defaut de chaleur vitale du cœur en quantité ſuffiſante pour exercer les fonctions des ſens externes : pource qu'alors elle ſe retire au dedans pour y cüire & reſoudre toutes les humiditez ſuperfluës. Auſſi, ce que nous voyons arriver au ſommeil, qu'il ſurprend & quitte ſi promptement, ne peut eſtre produit que par vne cauſe tres-mobile, telle que n'eſt pas cette vapeur groſſiére des alimens, mais bien la chaleur vitale qui ſe porte en vn inſtant dans toutes les parties du corps : leſquelles pour ce ſujet nous remarquons eſtre plus pâles durant le ſommeil, quelles ont moins de cette chaleur, que durãt les veilles.

Le 4. diſt, Que de fait, la vraye cauſe du ſommeil n'eſtoit pas la vapeur envoyée des alimens, puiſqu'il s'engendre de quantité d'autres cauſes qui ne produiſent aucune evaporation : telles que ſont la laſſitude, la muſique, le ſilence & les tenebres. Ce n'eſt

non plus ce manquement de chaleur vitale, laquelle eſt bien neceſſaire aux organes, entant que vivans, mais non pour les faire ſentir, y en ayant aſſez ſuffiſamment, meſmes durant le ſommeil que les parties ſe trouvent aſſez chaudes pour ſentir, ſi la chaleur en eſtoit la cauſe, comme elle n'eſt pas: mais bien les eſprits animaux, pour leſquels, comme eſtans les plus nobles organes du corps, j'eſtime qu'il y a vne faculté particuliere dans le cerveau, qui les adminiſtre & conduit, les envoyant aux organes, quand il en eſt de beſoin, & les faiſant retourner pour les reſtaurer & reparer; comme il y a dans le cœur vne puiſſance particuliere qui regente & fait mouvoir comme elle veut, les eſprits vitaux, qu'elle épanche quelquefois au dehors par la joye, la cholére, & la honte, quelquefois leur fait faire la retraite pour venir ſecourir le cœur dans la triſteſſe, la douleur & la crainte.

Le 5. diſt, L'empire du ſommeil qu'Orphée appelle Roy des Dieux & des hommes, eſt ſi doux que c'eſt eſtre ennemi de la nature que de ne tenir pas ſon parti. Auſſi c'eſt le charme de toutes les douleurs de l'eſprit & du corps, & il a eſté donné à l'homme non ſeulement pour la recréation

de l'vn & de l'autre, mais principalement pour la liberté de l'ame, pource qu'alors l'eſclave & le maiſtre, le pauvre & le riche ſont égaux. Il eſt ſigne de ſanté aux jeunes gens & cauſe de la bonne conſtitution du cerveau qu'il fortifie, rendant toutes les fonctions de l'eſprit plus vigoureuſes: ce qui fait dire que la nuit donne conſeil; pource qu'alors l'eſprit eſtant délié de la tyrannie des ſens, il raiſonne plus ſolidement, & ſes opérations ſont d'autant plus parfaites, qu'elles ſont indépendantes de la matiere: & c'eſt durant le repos du ſommeil que la pluſpart des exſtaſes & viſions prophetiques ſont arrivées aux Saints. C'eſt meſme vn ſigne de fort bon naturel, que le ſommeil fréquent. Car n'eſtant concilié que par la benignité d'vn temperament médiocrement chaud & humide, les ſanguins & pitüiteux, dont l'humeur eſt plus agréable, y ſont plus enclins que les bilieux & melancholiques pour leur chaleur & ſéchereſſe; leſquelles réſolvent & diſſipent les eſprits animaux, comme l'humidité vaporeuſe empeſche leur effuſion, par l'obſtruction qu'elle cauſe dans le principe des nerfs: ou ce qui eſt le plus vrai ſemblable, pource que les nüages de ces vapeurs occupans les ventricules du

cerveau, elles émouſſent & r'allentiſſent par leur humidité les eſprits animaux, qui demeurent immobiles tant qu'ils ſoient délivrez de l'importunité de ces vapeurs; leſquelles d'ailleurs ſe portans plus aiſément dans le cerveau, lors que le corps eſt en repos, il arrive que le ſommeil ſe cauſe ſouvent non ſeulement par les veilles, les ſoins, le travail, le bain, la chaleur, & autres choſes qui diſſipent ces eſprits, mais auſſi par les ſons, les doux murmures des eaux, les frictions & mouvemens, le ſilence & les tenebres; ſi l'on n'aime mieux dire, que les eſprits animaux eſtãs des corps tres-ſubtils & lumineux, ils ſe retirẽt au dedans durant les tenebres qui leur ſont contraires.

Le 6. diſt, Que le dormir eſtant non ſeulement vne dépravation des actions, mais vne privation totale d'icelles, puis qu'vne choſe n'eſt qu'entant qu'elle agit, autant que nous aimons noſtre eſtre, nous devons haïr le ſommeil & aimer les veilles. Ce grand Georges Caſtriot, le fleau des Turcs ne dormoit que deux heures, & les Poëtes ont eu raiſon d'appeller le ſommeil l'image de la mort, que l'Eſcriture nous exprime par le dormir. Comme donc la mort doit eſtre évitée le plus qu'on peut,

il en faudroit faire autant du ſommeil, n'eſtoit que l'vn & l'autre eſtans vn mal inévitable, il reſte d'y arriver le plus tard & s'y laiſſer emporter le moins que l'on pourra. C'eſt pourquoi les meſmes Poëtes ſemblent nous avoir voulu imprimer vn horreur du ſommeil, lors qu'ils l'ont feint, le fils de l'enfer, ou Erebe, & de la nuit, le frere de la mort, le pere de Morfée, & que ſon palais eſtoit parmi les tenebres des Cimmeriens. Auſſi les animaux les plus imparfaits dorment plus que les autres, qui fait que les Zoophytes comme l'éponge, le corail, & les huiſtres dorment tousjours, les limaçons & quelques mouſches trois ou quatre mois; les ours plus long-temps que les autres animaux: entre ceux-ci les oiſeaux comme tenans plus de la nature du ciel, moins que les beſtes à quatre pieds. L'enfant, tandis qu'il tient de la beſte, comme dans le ventre de la mere & dans ſes premieres années dort plus qu'eſtant devenu homme; & derechef fait enfant par la vieilleſſe, dort plus qu'auparavant, juſqu'à ſon dernier dormir de la mort, qui le réduit au neant. Les femmes, les pitüiteux, les yvrognes, les eſprits groſſiers dorment plus que les hommes, les ſobres, & que les

plus ſpirituels. Car il ne ſe faut non plus rapporter à l'abus de ce temps de dormir beaucoup qu'aux autres vices du ſiécle, entr'autres à l'oiſiveté, au manger & au boire : auſquels il n'y a auiourd'hui ſi ſobre qui n'excede leur juſte meſure.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Que la force, comme la pluſpart des autres choſes du monde, n'auoit pas vn eſtre abſolu, mais ſeulement relatif : vne choſe eſtant appellée forte à comparaiſon des autres qui le ſont moins. Ainſi Antée eſtoit fort à l'égard de tous les hommes, & foible, comparé à Hercule. Et comme Achilles eſtoit invulnerable en toute autre part que dans le talon ; ainſi il ſemble que la nature ait laiſſé en nous vne certaine foibleſſe & defauts en quelques parties, où les vns ſont plus ſenſibles que les autres. De ſorte qu'il eſt malaiſé de trouver vne choſe qui ſoit également puiſſante envers tous les hommes, puis qu'à raiſon des diverſes inclinations chacun eſt touché diverſement. L'ambitieux tiendra pour les honneurs ; l'amoureux, pour les femmes, l'yvrogne, pour le vin ; & cette verité, qui dans l'Eſcriture a eſté jugée la plus forte par le Roy Darius, qui propoſa le preſent probléme à ſes quatre

courtizans, se trouveroit possible la plus foible au jugement de la pluspart. Car on pourroit faire la mesme demande à ceux qui voudroient tenir son parti, que fit Pilate à Nostre Seigneur, *Qu'est-ce que verité?* Aussi est-elle si souvent alterée par le mensonge és choses morales; si enveloppée de tenebres & sujette à la tromperie de nos sens es choses naturelles, que comme elle est la moins connuë, elle se peut dire la moins suivie: nos inclinations ne se portans jamais vers vn object inconnu. La chose la plus forte est donc celle qui a le plus de force à encliner vers elle nostre volonté, laquelle suivant le conseil de l'entendement, comme derechef cettui-ci n'agist que par les especes que lui fournit l'imagination; c'est à elle à qui je donne la plus grande force du monde: puis que toutes les autres choses empruntent toute leur puissance de l'imagination par l'opinion de l'honneur, du profit & du plaisir qu'elle y fait concevoir: & qu'au contraire cette mesme imagination ruïne & destruit la force de toutes les choses estimées les plus puissantes, en les considerant d'vn autre biais. Par elle, tel n'abhorre rien plus que les femmes, lesquelles tant d'autres idolatrent: les volup-

tez, les honneurs, les richeſſes, & tous les biens de la fortune ſont des croix & des ſupplices à ceux qui en ont conceu vne averſion : la mort meſme ſi épouventable, eſt ſouvent mépriſée & recherchée par vne puiſſante conſideration de l'honneur ; lui-meſme qu'eſt-ce autre choſe qu'vne imagination en ce poinct où la pluſpart du mõde l'eſtablit? Iuſques à la vertu qui ne tire toute ſa force que de la ſeule imagination : puis que tel croid ſouvent l'embraſſer toute nuë, qui neantmoins à l'exemple d'Ixion n'embraſſe qu'vne nuée & vn phantoſme : ne laiſſant pas d'en eſtre autant ſatisfait comme s'il en auoit vne parfaite joüiſſance.

Le 2. diſt, Que la ſolution de ce problé-me dépend de la connoiſſance du terme. Si l'on prend la force pour vne certaine qualité & puiſſance qui rend les choſes actives, la plus forte choſe du monde doit eſtre celle qui agit avec plus d'efficace & de puiſſance ſur les choſes les plus excellentes. Mais d'autant qu'il y a autant de ſortes d'agens qu'il y a de degrez d'eſtre, dans la nature, dans les mœurs, & dans les tranſcendans, & que l'on peut comparer entr'elles les choſes qui ſont d'vn genre different, n'y ayant point de rapport & de raiſon qu'entre

celles qui ſont de meſme eſpece; il eſt difficile de ſçavoir abſolument quelle eſt cette tres-forte choſe, puis que chacune a vne vertu toute particuliere, pource qu'elle a en propre vne nature, qui eſt le principe & cauſe de la diuerſité des mouvemens & actions. Selon laquelle diſtinction j'eſtime qu'entre les agens purement naturels, le feu eſt le plus fort, puiſqu'il altére & deſtruit tous les corps naturels, & la chaleur qui eſt ſa qualité, eſt la plus active de toutes. Entre les vivans c'eſt l'homme, puis qu'il ſe rend le maiſtre de tous les animaux les plus farouches, qu'il ſçait dompter ou apprivoiſer. Entre les hommes, les Roys ſont les plus forts, puis qu'ils diſpoſent de nos biens, de nos vies, & de nos volontez. Les agens moraux ſont differents en force & activité, ſelõ la diverſe cõſtitution des ſujets, ſur leſquels ils agiſſent & font vne impreſſion differẽte. L'hõneſteté toute ſeule agit ſur fort peu d'eſprits, les plaiſirs, ſur la pluſpart, l'intereſt ſur tous: neantmoins puis qu'ils n'agiſſent que par l'opinion qu'ils font concevoir d'vn bien honneſte, vtile, ou delectable, cette opinion & imaginatiõ doit eſtre le plus fort de tous les agens moraux. Entre les actions de l'imagination, qui ſont les paſſions, celle

de l'amour est la plus forte, puis qu'elle sert de fondement à toutes les autres; estant vrai que nous ne craignons, desirons, & ne haïssons rien qu'entant que nous aimons quelqu'autte chose : de sorte que celui qui se seroit affranchi de cette passion seroit exempt de toutes les autres. Entre les transcendans, la verité est la plus forte; non celle que l'on définit mal, la conformité de nostre entendement avec la chose connuë; puisqu'il y a des choses audessus de nous, & qui surpassent la portée de nostre esprit, qui ne laissent pas d'estre vrayes. Mais cette verité est vne proprieté & affection de l'estre, avec lequel elle se convertit : laquelle par conséquent ne se peut vrayement définir, non plus que les autres transcendans puisque la définition requiert vn genre, lequel estant supérieur & plus commun, ne se peut dõner à l'estre ou à la verité, qui est le mesme que l'estre; autrement, il y auroit quelque chose de plus general que l'estre, ce qui est absurd. Et bien que la nature de cette verité ne soit pas cõnuë distinctemẽt, neantmoins la vertu de ses effets est fort sensible, puis qu'elle agit par tout & en tous, voire sur les plus fortes choses du mõde, dont les actions dépendent de la verité de leur estre qu'elles suppo-

ſent. Et comme cette verité eſt le principe des actions de tous les agens ; auſſi eſt il la fin & le premier mouvãt qui donne le branſle à toutes leurs inclinations ; par leſquelles ils ſe portent tous vers vn bien, qui n'eſt autre choſe que la verité, laquelle ſeule donne le poids & le prix à la bonté. Mais la force de la verité paroiſt principalement en ce qu'elle agit ſur la plus excellente choſe du monde, ſçauoir ſur l'entendement, qu'elle conuainc par ſes lumieres, avec leſquelles elle ravit ſon conſentement ; & ce d'autant plus que l'entendement eſt parfait : comme il ſe void dans les entendemens des ſages & ſçavans, qui ſe laiſſent plus aiſément vaincre à la verité que le vulgaire ; & dans ceux des Anges & Intelligences, qui cedent auſſi à cette verité. Et pource que la verité & l'eſtre ſont vne meſme choſe, Dieu poſſedant l'eſtre par préciput, eſt auſſi la premiere verité, que Noſtre Seigneur s'attribuë en l'Evangile, diſant qu'il eſt la verité & la vie. Car ce que la verité dans le monde eſt ſouvent alterée & offuſquée, & qu'elle engendre ſouvent la haine, la plus infame de toutes les paſſions : c'eſt vn défaut qui ne ſe trouve que dans les eſprits ravalez, n'en pouvans ſupporter l'eſclat, & qui haïſſent ſa lu-

miere, pource qu'elle découvre leurs défauts. Voire lors mesmes que les hommes contrediſent à la verité, & qu'ils ſuivent les mouvemens dépravez de leurs paſſions les plus déreglées, c'eſt tousjours ſous vne apparence de bonté & de verité. Que ſi l'ombre & la ſeule apparence de verité, a vn ſi grand empire ſur nos eſprits, comme il ſe void dans les opinions les plus erronées, qui ne manquent jamais de ſectateurs; à plus juſte raiſon elle meſme eſtant bien connuë, doit eſtre invincible, & la plus forte choſe du monde.

Sur la fin, furent propoſez entre les choſes les plus fortes, le temps qui conſomme tout: la mort, qui renverſe toutes les puiſſances de la terre; le lieu, qui embraſſe tout dans ſoi: & la neceſſité ſi puiſſãte qu'elle n'eſt ſujette à aucune loi, qu'elle dõne elle-meſme à toutes les autres choſes qui ne peuvent éviter ſon empire: juſques-là que les anciens ont eſtimé que les dieux n'en eſtoient pas exempts, mais qu'il eſtoient ſujets à la neceſſité d'vne deſtinée.

Les poincts. 1. De la Goutte. 2. Quel eſt le plus propre pour acquerir la ſageſſe, des richeſſes ou de la pauvreté.

Du Bureau d'Adreſſe, le 18. *Février* 1636.

Avec Privilége. CENT

CENT-DEVXIESME CONFERENCE

Du Lundy 18. Février 1636.

1. De la Goutte. 2. Quel est le plus propre pour acquerir la sagesse, des richesses ou de la pauvreté.

LA goutte appellée *Arthritis*, ou maladie articulaire, est le nom general de toutes les douleurs des jointures, causées par fluxion qui lui a donné le nom de goutte, & est differēte, selon les diverses connexions des os, & selon les parties qu'elle afflige, s'appellant Podagre aux pieds, Chiragre aux mains, & douleur Ischiadique, par le vulgaire, Sciatique en la hanche Neantmoins, toute douleur articulaire n'est pas goutte, comme il se void es contusions, luxations, blessures, & douleurs des femmes apres l'enfantement: es filles apres leurs évacuations, & es corps menacez de la verole. Mais c'est vne douleur des parties doüées de sentimēt qui sont à l'entour des jointures, accompagnée quelquefois de tumeur, & causée par la

fluxion d'vn humeur acre & sereux transmis des veines & artéres dans ces parties dont elles empeschent le mouvement : & pour ce que les pieds sont les plus esloignez de la source de chaleur, la nature y chasse ordinairement la matiere de ce mal, auquel ils sont plus disposez que les autres parties : tant à cause de leur compositiõ de nerfs, tendons, veines, artéres, membranes & ligamẽs, parties spermatiques & froides, que de leur mouvement continuel qui donne occasion à la fluxion. De-là vient que la goutte cõmance volontiers par les pieds, & principalement par le gros artueil dont le mouvement est le plus grand. Ce qui n'empesche pas qu'elle ne commance aussi en la main, au genoüil & au coude, & quelquefois dans les costez : & si la matiere abonde, elle attaque par fois les jointures auec tant de violence qu'elles feroient succomber la nature, si elles estoient continüelles & non periodiques, cõme elles sont, donnans vn intervalle aux vns d'vn an, aux autres de six mois, ou moins, selon qu'il faut de temps pour amasser l'humeur dans ces parties. La cause de cette vehemente douleur est l'acrimonie de l'humeur corrosif & mordicant, qui fait solution des parties: dont la froideur rend ce mal presque incura-

ble, & le fait durer iusques à 40. iours: la douleur ne pouvant estre appaisée sinon lors que la cause qui la produit est résoute; à quoy la froideur de son sujet n'est pas propre.

Le 2. dist, Que dans la goutte comme en toutes sortes de fluxions, il y a quatre choses à considerer: vne matiere qui coule, le lieu d'où elle vient, le chemin par où elle passe, & les parties sur lesquelles elle tombe. Pour le premier, la goutte a quelque matiere, n'estant pas, comme veulent quelques-vns, vne intemperie simple, laquelle ne pourroit subsister si long-temps, ni faire des douleurs si poignantes, moins encor produire vne tumeur comme il arrive par fois dans la partie affligée, qui ne peut estre causée que par l'affluence de quelque matiere: que d'autres disent estre vn vent ou flatuosité, avec aussi peu de raison: puis qu'elle se pourroit facilement resoudre & ne feroit qu'vne douleur de distention. La pluspart tiennent que ce sont les quatre humeurs, fondez sur la diversité des symptomes de ce mal, la maniere diverse de le guerir, les vns estans soulagez par les aliments, & medicaments chauds, & les autres par les froids; & enfin sur la couleur differente des tumeurs qui paroissent quelquesfois rouges, blanches, ou d'autre couleur

à cauſe du ſang, de la pituite, ou des autres humeurs qui les ont produites. Mais bien que la douleur tres-aiguë puiſſe attirer en cette maladie cõme elle fait en toutes les autres, les humeurs qui abondent dans tout le corps, & par ainſi faire tumeur: neãtmoins cet humeur qui fait l'enfleure, ne peut eſtre cauſe de la goutte, puis qu'au cõmencement & devant que la partie ſoit enflée, les douleurs ſont tres-grandes, & ceſſent ou ſe diminuent quand la tumeur ſurvient. Quelques vns ont tenu que c'eſtoit le ſang tout ſeul, d'autres la melancholie, aucuns la bile pour ſa mobilité & activité: pluſieurs ſuivans l'authorité de Fernel, que c'eſt vn humeur froid, pituiteux ou ſereux, & que toute goutte eſt froide. Mercurial voyant que le ſang ne pouvoit cauſer de ſi grãdes douleurs, que la melancholie eſtoit trop peſante & trop groſſiere pour pouvoir agir, que la bile eſtoit trop ſubtile pour deſcendre, & la pituite trop froide pour exciter des douleurs ſi cuiſantes, & des mouvemens ſi ſubits qui ne peuvent proceder d'vne cauſe froide, a creu que c'eſtoit la pituite meſlée auec la bile: que la ſeconde ſervoit de vehicule à la premiere, comme la premiere à precipiter & faire deſcendre la ſeconde. Quelques autres confeſſans leur ig-

norance avoüent qu'on n'y void goutte: rapportans cette maladie à des causes occultes & malignes, agissantes, par vne proprieté inconnuë, comme les cõtagieuses & veneneuses. I'estime que c'est vn humeur salé, subtil & picquant, tenant de la nature des sels qui sont tous corrosifs, laquelle acrimonie & mordacité de cet humeur est causée par le sel ou tartre qui est contenu en sa substance & que les aliments dont se font les humeurs du corps ont pris de la terre qui est toute remplie de ces esprits salez, nitreux ou tartareux, & sans lesquels elle seroit infeconde & sterile, comme il se void dans la terre d'où l'on a tiré le salpetre, laquelle ne peut rien produire. Cet esprit nitreux estant donc ainsi attiré de la terre par les plantes qui nous servent d'aliment, & ne pouvant estre dõpté par nostre chaleur, moins encor estre cõverti en nostre substance & y passer en nourriture, puis que l'animal ne se nourrit que de doux & de ce qui a eu vie dõt ces esprits mineraux n'ont iamais esté pourveus: si la faculté naturelle est forte, elle les chasse auec les autres excremens inutiles de la premiere coction, & les vrines & les sueurs, & forme quelquefois la pierre dans les reins, la vessie, ou autres parties. Mais s'il arriue, soit par la

foibleſſe de la faculté expultrice, ſoit par la qualité de la matiere, ou par quelqu'autre defaut que cet eſprit tartareux ne ſoit point chaſſé, il eſt porté auec le ſang dans les parties, ne les pouuant nourrir: s'il eſt ſubtil, il tranſpire par les pores: s'il eſt plus groſſier & qu'il ne ſe puiſſe reſoudre, il refluë dans les grands vaiſſeaux, & de-là dans les jointures, où quelquefois il ſe coagule en nœuds & durillons, & ſe convertit en vne matiere dure, ſemblable à la chaux, ou au plaſtre: (qui montre que les quatre humeurs n'en ſont pas la matiere, puis qu'ils ne ſuppurent point) rendans alors la goutte incurable, & l'opprobre des Medecins; parce qu'ils n'y trouvent aucun remede, non plus qu'à celle des vieillards, de ceux qui ont le ventre ſec, & qui viuent déreglement. Mais bien, dit Hipocrate, dans les ieunes gens, en ceux qui n'ont point de calles, ou duretez formées dans les articles, en ceux qui ſont laborieux, obeïſſans, & auſquels arriuent quelques grãdes evacuations, pluſieurs en ayans eſté gueris par la dyſenterie. Quant au lieu où ſe forme & au chemin par lequel deſcend la matiere qui cauſe ce mal; la pluſpart eſtiment auec Fernel que c'eſt la teſte: non la partie interne

du cerveau, dont les excremens se vuident facilement au dehors par les narines, ou au dedans par l'entonnoir & les autres cavitez, mais la partie externe qui est entre le crane & la peau, laquelle estant trop dense & crasse pour donner issuë aux humeurs pituiteux & sereux, qui s'y assemblent, estans engendrez des excremens des veines iugulaires externes, qui sont épandues en toutes ces parties, ces humeurs sereux & ténus découlent entre la peau & les autres tegumens iusques dans les jointures. Mais le lieu de la matiere nitreuse dont i'ay parlé, sont les viscéres du foye ou de la ratte: lesquels engendrent cette matiere en deux façons. 1. par le vice des alimens empraints de cet esprit nitreux qu'ils ont attiré en quantité de la terre; d'où vient que le vin qui a plus de cet esprit & de tartre qu'aucun autre aliment, est par le consentement de tous fort contraire à la goutte. 2. par leur propre vice, sçauoir vne intemperie chaude & seche, par laquelle au lieu de cuire ils bruslent le sang, qui fait fixer cette serosité salée, qui est le sel ou le tartre que l'on extrait de sa substance; Si l'on ne veut dire, que comme dans les reins de ceux qui sont suiets à la pierre, il y a vne

certaine constitution areneuse, ou lapidifique & propre à former le calcul, ainsi dans les visceres de ceux qui sont sujets à la goutte, il y a vne particuliere disposition arthritique & propre à engendrer cette matiere tartareuse qui la produit. Le chemin par lequel cette matiere est expulsée, sont les veines & artéres: ces vaisseaux s'enflans manifestement quand les accez de la goutte commancent. Aussi cette maladie comme elle afflige promptement par l'afflüence subite de la matiere, ainsi change-t'elle promptement de lieu, sur tout par le moyen des refrigerans & repercussifs qui font mouvoir la goutte d'vn pied en l'autre, ou dans la main & autre partie: ce qui ne peut se faire que par les veines & artéres. Enfin les parties sur lesquelles tombe cette matiere sont les membraneuses & sensibles qui sont à l'entour des articulations, pource que les membranes estans le premier sujet du toucher, le doivent aussi estre de la douleur, qui en est vn symptome.

Le 3. dist; Que la plus grande difficulté estoit de sçavoir pourquoi cette matiere se portoit plustost dans les articles qu'ez autres parties qui n'en sont point incommodées, non pas mesmes les nerfs, ni les

veines par où elle coule, non plus que les membranes & parties sensibles autres que celles qui sont à l'entour des jointures. Ce qui peut venir de ce que tout ainsi qu'en santé les parties du corps attirent par vne proprieté admirable les humeurs qui leur seruent de nourriture, comme les poulmons, vn sang bilieux : la ratte, vn sang melancholique ; les reins vn sereux, les autres chairs, vn sang temperé : aussi en la maladie & mauvaise constitution du corps quelques-vnes de ses parties attirent de tout le reste certains humeurs, avec lesquels elles ont du rapport. Ainsi dans la nouvelle maladie dite *plica Polonica*, l'humeur visqueux & glüant qui la produit, se porte principalement vers les cheveux qu'il mesle & entortille ensemble, & vers les ongles des mains & des pieds qu'il durcit & rend noirs : & dans le traitement de la fracture des os la pierre nommée Osteocolle se porte vers les os qu'elle fait rejoindre. De mesme cet humeur qui forme la goutte a quelque affinité auec les os des jointures, & principalement auec leurs épiphyses.

Le 4. dist, Que les goutteux ont dequoy se consoler, non tant pour ce qu'ils prédi-

ſent les changemens de l'air & des ſaiſons, comme pour ce que cette maladie eſt vne marque de ſanté & vn indice de la force & vigueur de la nature qui chaſſe loin des parties nobles les humeurs vicieux ſur les jointures, & qu'il ne falloit pas oublier l'air entre ſes cauſes antecedentes: ſur tout le chaud & humide du Printemps fondans les humeurs gelez de l'hyuer; au vice duquel air il faut auſſi rapporter cette goutte populaire, dont parle Athenée au Liure 2. des Dipnoſophiſtes, laquelle dura vingt ans, & affligea les deux tiers des hommes, femmes & beſtes; bien que quelques-vns l'ayent rapportée au defaut des meures qui manquerent durant ces vingt-années-là, & qu'ils diſent eſtre bonnes contre la goutte, pource qu'elles laſchent le ventre & corrigent la chaleur de l'eſtomach. Les femmes, au dire d'Hipocrate ſont exemptes de la goutte, ſinon en la ſuppreſſion de leurs euacuations: les enfans devant l'vſage de Venus, & touſiours les Eunuques; bien que l'intemperance & le luxe des vns & des autres ait produit en ce ſiecle, voire dés celuy de Seneque, des experiences contraires. Ce qui a fait dire aux Poëtes que la goutte eſtoit la fille de Bacchus

& de Venus : le premier engendrant quantité d'humeurs cruds : le second affoiblissant la chaleur & refroidissant le corps, qui estant rendu laxe, les humeurs tombent plus facilement dans les articles. Et pour montrer la bizareure de cette maladie, la cholére, la crainte, & la ioye, l'ont souvent donnée & guérie : les humeurs estans puissamment agitez par ces passions.

Sur le second poinct, il fut dit, Que la vieillesse estant vne habitude meslée de la science & de la vertu, la pauvreté donne bien plus de disposition à l'vne & à l'autre que les richesses : l'esprit d'vn pauvre estant plus capable de science que celuy d'vn riche, soit par la compensation que fait la nature des biens de l'esprit à ceux de la fortune, soit que la necessité & la faim les éguise & les rende plus subtils ; soit source qu'estant dépestrez des soins & travaux qu'apportent la conservation ou l'acquisition des richesses, ils en ont l'esprit plus tranquille & plus capable des sciences, qui demandent le repos & la tranquilité de l'ame. Et pour la vertu, dont les sentiers sont si épineux, la pauvreté y a aussi beaucoup plus d'accez que les richesses : non

seulement dans la loy de grace, en laquelle Nostre Seigneur, dit qu'il est plus facile à vn chameau, ou vn chable de passer par le pertüis d'vne éguille, qu'à vn riche d'entrer au Royaumedes Cieux, dont neantmoins la porte est la pratique des vertus: mais aussi dans le sens moral de la vie presente, en laquelle la pauvreté & l'affliction, selon l'Escriture, donne de l'entendement & de la prudence, apprend la temperance, la sobrieté & la chasteté qui en est inseparable, enseigne la patience, & à souffrir courageusement les miseres de la vie; dont la frequence rend l'esprit invincible. Au contraire, les richesses sont presque tousiours accompagnées des vices les plus repugnans à la sageſſe: comme entr'autres, de la presomption & vanité, de la volupté & délicatesse; dont le premier est opposé à la science, puisque l'orgueil ne vient que d'ignorance: le second à la vertu, que le Poëte appelle masle & laborieuse. Aussi, la nature nous a-elle fait voir de quelle qualité estoient les richesses, puisque les terres qui portent l'or sont tousiours extrémement steriles & dénuées de toutes sortes de fruits: comme les esprits de ceux qui les possedent, & que les peuples riches & en bon

erroir ſont les plus vicieux & les plus oiſifs & hebetez : là où ceux qui ſont en vne terre ingrate ſont ordinairement les plus vertueux & remplis d'induſtrie.

Le 2. diſt, Que comme les biens de la fortune non moins que ceux du corps ſe rapportoient à ceux de l'eſprit, ainſi que les moyens à leur fin : de meſme, les incommoditez, tant du corps que de la fortune, eſtoient des empeſchemens pour acquerir ces biens de l'ame, qui ſont la perfection de ſes deux facultez princeſſes, l'entendement & la volonté : ſçauoir la ſcience & la vertu. Car la ſcience & les arts appellez liberaux, demandent vne ame genereuſe & liberale, non ſordide & travallée, telle qu'eſt celle des pauvres (leſquels l'Embléme d'Alciat repreſente fort bien par celui qui a vne main en l'air que deux ailes y veulent élever encor plus haut : mais l'autre main attachée à vne lourde pierre l'en empeſche.) Car leur eſprit aggravé par la miſere, ne ſonge qu'aux moyens de vivre & de ſe délivrer du pezant joug de la neceſſité, laquelle leur oſte le moyen d'avoir des precepteurs vivans & muëts ; voire meſmes leur fait mépriſer toutes les rigueurs des loïx, & les

abandonne souvent à la rage & au desespoir, qui leur faisant haïr leur vie miserable, les rend maistres de celles des autres. De là vient que non seulement les murmures, seditions & revoltes se font ordinairement par les pauvres & miserables, amateurs de nouvelletez, où ils ne peuvent rien perdre, mais bien gaigner: mais aussi sont-ils presque seuls autheurs des vols, meurtres & sacriléges: là où les personnes riches ayans des leur naissance receu la bonne instruction qui manque aux pauvres, ils en sont plus retenus en leurs actions, & plus portez à l'honesteté & à la vertu: laquelle sans facultez ne peut rien produire de magnifique: d'où vient que nostre langue appelle les richesses avec raison, moyens: sans l'assistance desquels la Iustice ne peut faire rendre à vn chacun ce qui lui appartient: ni repousser les ennemis de l'Estat par vne juste guerre, dont l'argent est le nerf & la principale force. De là vient que tout le monde les recherche: & elles ne sont pas seulement la fin de la plus noble partie de la morale & de l'œconomique: les familles qui sont les piliers de l'Estat ne se conservans que par l'acquisition legitime des richesses: dans

leſquelles pour ce ſujet quelques Politiques ont conſtitué la nobleſſe : tous ſont d'accord qu'elle luy ſert d'ornement, & qu'elle rehauſſe ſon luſtre : mais ceux-là meſmes qui les ont quitées, ne s'en peuvent paſſer, eſtans contraints d'en aller mendier d'autres. Et dans la Politique, ſoit que les richeſſes ſoient acquiſes ou venuës de ſucceſſion, elles ſont tousjours en eſtime : comme au contraire, la pauvreté tachée de reproche & ſigne ou de baſſeſſe d'extraction ou de negligence & profuſion. C'eſt pourquoi on ne ſe fie non plus de quelque charge publique à vn pauvre, que d'vne notable ſomme d'argent : & ce n'eſt pas ſans raiſon que celui qui eſt atteint de pauvreté en eſt tout honteux : ce defaut empeſchant tous ſes deſſeins : & leur ſervant de remore ; les richeſſes au contraire enflent le courage, incitent aux grandes choſes, & ſervent d'éperon à la vertu : laquelle s'augmente par la loüange & la gloire, comme elle ſe morfond & gele par le mépris & la rizée inſéparable de la pauvreté : laquelle a bien eſté ſoüée de la meſme bouche ſacrée qui veut que nous tendions l'autre joüe à ceux qui nous auront baillé vn ſoufflet : mais cela n'empeſche

pas pourtant (naturellement parlant comme nous faisons ici) que se défendre ne soit meilleur que se laisser battre.

Le 3. dist, Qu'il falloit en matiére de sageſſe s'en rapporter au plus sage de tous les hommes Salomon, qui prie Dieu de ne lui donner ni richeſſes de peur d'orgueil, ni pauvreté de peur d'estre larron ; mais vn estat moyen. Car comme la trop grande plénitude & celle d'vn phthisique sont également contraires à la santé, qui consiſte en vne modération & temperie des qualitez : ainsi, l'estat des perſonnes extrémement riches & celui des gueux (qui est le degré auquel il les faut ici conſiderer) est également ennemi de la sageſſe. Et s'il y a lieu de desirer la mediocrité dorée, c'est en l'acquisition de cette sageſſe, principalement de la vertu, qui consiſte dans la mediocrité : hors de laquelle elle devient vicieuſe.

CENT

CENT-TROISIESME CONFERENCE

Du Lundy 26. Février 1636.

1. Du Verre. 2. Des Fardz.

COmme il y a dans tous les corps sublunaires vn esprit vital & celeste, sans lequel les alimens & médicamens n'ont aucune vertu; & qui est le principe de toutes les actions & mouvemens des mixtes: ainsi, ces mesmes corps ont tous en eux vne matiere incorruptible & tenant de la nature celeste, que les Chymistes apppellent vne terre vierge, qui est la matiere dont se forme le verre: laquelle se trouue en toutes sortes de corps capables d'estre calcinez & vitrifiez; mais principalement dans le nitre, salpetre, sable, escailles, certaines pierres, bois & plantes, desquels on tire ce verre,

differant en beauté selon la matiére d'où il s'extrait par le moyen d'vn feu tres-violent : lequel resolvant le composé, consume toutes ses parties à la reserve de cette matiére vitrée, qui est à l'espreuve de sa violence. Nous devons son invention, au rapport de Pline, à certains marchands de nitre, qui ayans pris terre en Phœnicie de Syrie voisine de Iudée prés d'vn lac dit Cendevia, qui est au pied du mont Carmel : duquel sort le fleuve Belus ou Pagida, de petite estenduë : & faisans leur cuisine sur le gravier de cette riviere, firent servir des quartiers de nitre qu'ils avoient pour trepied à leur marmite : & le feu en ayant fait decouler du verre, ils en portérent l'invention ailleurs. On a en suite inventé des moules pour le jetter en fonte, & lui donner toute sorte de figures, comme des tuyaux pour le couler : d'autres pour le souffler & luy donner toutes les couleurs qu'on veut ; qui naissent presque miraculeusement de la propre substance du verre sans autre meslange au gré du vent & du souffle menagé par les regles de l'art : comme aussi des moulins pour calciner & pulverizer les sables ; entre lesquels celui de

Vilturne en Italie & d'Eſtampes en France ſont les plus excellens pour cet vſage ; auquel on ſe ſert pareillement de la cendre de la plante dite ſalicot, qui croiſt en Provence & Languedoc ; nommé auſſi ſoude ; pource qu'elle ne ſervoit auparavant qu'à ſouder les pots de terre.

Le 2. diſt ; Comme il n'y a que deux choſes qui puiſſent ouvrir les corps pour en faire la ſéparation ; à ſçavoir l'eau & le feu : ce qui ſe verifie aux épreuves que font les affineurs de l'or & de l'argent ; il n'y a auſſi que deux choſes à ſéparer ; à ſçavoir le volatil & le fixe. Le feu ſépare ordinairement le volatil ; telles que ſont les choſes ſulphurées & aqueuſes, & l'eau ſépare les fixes, comme le ſel, du terreſtre. De ces choſes fixes les vnes le ſont en partie, comme le meſme ſel ; d'autres entiérement, comme la terre : qui eſt limonneuſe, argilleuſe ou ſablonneuſe, laquelle derniere eſpece ſe fait des 2. premieres ; comme il ſe void es ruiſſeaux, où l'eau ayant emporté ce qu'il y avoit de gras, il n'y demeure que du ſablon. Par lequel moyen la nature rend les valées & lieux bas plus fertiles, & les hõmes à ſon exemple ont ſouvent hauſſé, amelioré & rendu propres à

la culture les lieux bas & mareſcageux auparauant inutiles : en faiſant grater & remüer la terre durant les torrens des pluyes, qui emportent par ce moyen tout ce qu'il y a de gras & d'onctüeux des lieux éleuez es lieux bas, rendans les montagnes & collines ſabloneuſes ; & par conſequent infructüeuſes & ſteriles. Car comme le ſable eſt incorruptible, ne pouuant eſtre pourri dans l'eau ni conſommé par le feu, auſſi ne peut-il rien engendrer, ni ſe changer en aucune nouuelle nature comme les autres eſpeces de terre qui ſeruent de nourriture aux plantes & à quelques inſectes, & à la generation des animaux. Au contraire, il préſerue les choſes qui y ſont enſeuelies, comme il ſe void aux mumies qui y ſont conſeruées deux & trois mil ans, & aux fruits qui ne ſe gardent point mieux que dans le ſable. Ce ſable eſtant donc matiere du verre (car tout ſable fondu au feu ſe vitrifie) ce verre tient de la nature de ſon principe eſtant incorruptible & éternel comme luy : voire eſtant luy meſme vn des principes de la nature, ſelon les Chymiſtes modernes, qui en font quatre : à ſçauoir le mercure ; ſemblable à l'eau, le ſoul-

phre ou huile, à l'air ; le sel, au feu ; & le verre, à la terre ; lequel verre se trouue net & pur dans le centre de tous les mixtes : n'y ayant rien dont on ne puisse faire de la cendre, ni aucune cendre dont on ne puisse aussi faire du verre, lequel ils appellent vn feu luisant & non bruslant, qui a vn rapport avec celuy du ciel, comme le feu épris dans le soulphre & toute matiere huileuse, est bruslant & luisant : & celuy qui est dans la chaux & dans les sels est bruslant & non luisant, tel qu'il se void es cautéres potentiels, & non (comme d'autres on dit) dans les charbons, lesquels ont vne lumiere, bien que foible. Il ne reste qu'vne chose au verre, à sçauoir luy oster sa fragilité, sans laquelle il seroit la plus precieuse chose du monde. De la possibilité dequoy vn certain ouvrier ayant fait voir l'experience à Tibere, a donné envie à plusieurs d'en faire des essais jusques à present inutiles. Aussi semble-t'il que la transparence du verre causée par la simplicité & tenuité de ses parties ne puisse compatir avec la consistence qui rend les choses ductibles & malleables, qui est vne viscosité tenace & vne humidité oleagineuse, laquelle engendre l'opa-

cité, comme il se void es cornes & es verres colorez dans leur substance, qui sont moins transparens que les autres, à cause de l'vnctüosité du soulphre dont on s'est servi pour leur donner cette couleur estrangére.

Le 3. dist, Qu'Archimede dans la fabrique de sa sphére de verre avoit aussi bien rencontré en la matiére, comme en la forme : puis que la matiere des cieux estant incorruptible & diaphane, ils ne peuvent estre mieux representez que par le verre, qui a ces deux qualitez. Aussi, tous les corps les plus parfaits de la nature sont de substance vitrée, comme entr'autres le premier de tous les cieux, appellé cryſtallin. On tient que les corps glorifiez sont lumineux & transparens, & selon quelques vns, d'vne nature vitrée : qui est la perfection derniere de tout corps, laquelle sera aussi communiquée à la terre par le dernier jugement qui se fera par le feu, qui met les métaux à leur dernier degré d'excellence ; puis que par le moyen du plomb l'or mesme s'y change en verre, si pur & si parfait que dans l'Apocalypse le Paradis est pavé de ce verre d'or ; & dans Ezechiel le thrône de Dieu en est fait : le mot de *Hamal* pouvant servir d'é-

ymologie à noſtre eſmail, qui n'eſt que verre. Et le rapport des metaux eſt ſi grand avec le verre, qu'il eſt extrait d'vn ſable, comme eux élabouré au fourneau, recevant des alliances du nitre, du cuivre & de l'aimant que l'on meſle en ſa mine pour avoir vne qualité attractive du verre comme du fer. Du verre purifié appellé ſel alcali, l'on contrefait le diamant, l'émeraude, la turquoiſe, le rubis & toutes les autres pierreries. L'œil meſme, la plus noble partie de l'homme, ſymboliſe avec le verre par cet humeur cryſtallin, où aboutit la pointe du rayon viſuël. Mais comme toutes les choſes du monde, ſemblables à la fortune qui les gouverne, (que le Poëte dit eſtre de verre) ne ſont pas pluſtoſt parvenuës au poinct de leur perfection, qu'elles ſont les plus ſujettes à ſe corrompre, il eſt inſéparable du verre monté à ce haut degré, d'eſtre fragile : ce qui vient de la liaiſon du fixe & du volatil, qui ne peut eſtre qu'aigre entre deux corps extrément arides, tels que ſont les cendres de la la ſoude & de la fougére, avec le ſable.

Le 4. diſt, Que cõme l'or eſt le chef-d'œuvre de la nature, le verre eſt celui de l'art, qui ne ſçauroit produire riẽ de plus noble. Auſſi

la France n'en permet-elle la fabrique qu'à la seule Noblesse, pour marque de celle du verre, le plus beau & le plus net de tous les corps, cõme participãt le plus de la lumiere, la plus noble & la plus divine de toutes les substances sublunaires, à laquelle seule il fait passage par ses pores imperceptibles, estant par ce moyen la plus vtile & agreable piece de l'Architecture : les beautez & proportiõs de laquelle ne se peuvent voir que par la lumiere, dõt les chassifs nous dérobent la moitié, que le verre nous cõmunique toute entiere; servant en outre à corriger les defauts de la veuë dãs les vieillards par le moyẽ des lunettes, & du visage dans les miroirs, par le moyen desquels l'hõme se cõnoist parfaitement soy-mesme. Mais pour iuger cõment ce verre pourroit estre malleable, il faut sçavoir qu'il est cõposé de deux substances: l'vne terrestre : l'autre gommeuse, qui sert de ciment pour vnir ces parties arides, dont la liaison en quelque corps que ce soit ne se pouvant faire que par l'humide aërien, sans lequel les parties terrestres s'en iroient en poussiere : pour empescher la fragilité du verre, il faudroit trouuer deux matieres dõt l'vnion fust delle-mesme plus estroite, ou les mieux allier par quelque matiere plus hu-

mide & oleagineuſe que celle dont on ſe ſert, laquelle n'empeſcheroit non plus la trãſparence du verre qu'elle fait celle du talc, qui eſt tout oleagineux en ſa ſubſtance, & toutes-fois diaphane & fléxible. Le feu auſſi eſtant tres-aſpre & violent conſomme preſque toute l'humeur du verre, qu'il aigrit par ce moyen, & par conſéquent il le faudroit moderer.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Comme la beauté eſt la plus excellente qualité du corps, & la marque plus ſenſible de la beauté & bõté de lame, auſſi eſt-elle la plus deſirée; l'amour tranſcendant de toutes les puiſſances concupiſcibles n'eſtant luy meſme qu'vn deſir de beauté, & le bien, object de la volõté n'eſtant qu'vne meſme choſe auec le beau. Mais cette paſſion paroiſt principalement aux femmes qui l'ont euë pour toute legitime en partage de la nature, puis qu'en elle conſiſte toute leur force & authorité qu'elles ont ſur les hommes. Laquelle beauté eſtãt ſujette au deſtin de toutes les autres choſes, c'eſt bien la raiſon que l'art ſupplée aux défauts de la nature pour preſerver ce riche threſor des iniures du temps & des années par la diverſité des fards, autant inſéparables de la perſonne des femmes, com-

me ce desir d'estre belles leur est naturel. Aussi Vlpian en la loi 25. §. 4. *ff. De auro & argento legato*, leur en a donné la proprieté plus particuliere que celle de leurs habits & de leurs bagues, ayant mis ceux-ci seulement au rang des ornemens extérieurs, & les fards & pommades en l'attitail de ce munde feminin, comme vne chose attachée à leur corps & faisant partie de sa netteté & propreté. Ces fards outre le contentement & la bonne nourriture qui sont les naturels & intérieurs principes de la beauté (entre les especes de laquelle nourriture le lait d'asneſſe estoit pratiqué par Poppea maistresse de Neron) se peuvent diviser en ceux qui nettoyoient simplement les taches & obcuritez de la peau: ceux qui la polissent, lui donnent le lustre, la dérident & l'addoucissent; & ceux qui la colorent. Les premiers sont les plus innocens, n'estans que simple eaux distillées de fleurs, comme de lys, nenufar, fleurs de féves, primeveré, semences de concombre & de melon; racines de parelle, de serpentine, glayeul, seau de Salomon, fazeols & fraizes, celle qui coule du cep de vigne lors que la séve monte, jus de limons distillez au bain marie, & la rosée de Mai. Les plus doux entre les

econds ſont les blancs d'œufs, les conſom-
nez de veau, la moüelle de mouton, l'eau
'eſcargot, les huiles d'amandes, de ſemen-
es de courges, de myrrhe & de canfre, &
ur tout cette non moins celebre que rare
uile de talc la pierre philoſophale de tous
s fards. Pour les colorans, il n'y en a que
e deux ſortes en l'Europe, où la beauté
onſiſte dans la vive blancheur, ſçavoir de
lancs & de rouges. Les rouges ſe tirent du
ndal trempé en vinaigre, de la raclure
e breſil ou d'orcanette en l'eau d'alun, ou
u vermeillon. Les blancs ſe font d'ordi-
aire de ſublimé, de ceruſe ou blanc d'Eſ-
agne lavé en eau d'argentine, ou de poû-
res de perles calcinées, & appliquées cõme.
vermeillon par celles qui n'eſtiment rien
n la nature de plus précieux que la beauté.
es dents, les cheveux & les mains, comme
fõt partie de cette beauté, ont auſſi leurs
rds particuliers. Les dents par les poudres
les opiatres, & ſur tout par l'aigret de ſoul-
re & par l'eſprit de vitriol meſlé avec eau
ómune. Les cheveux prennent la couleur
ui eſt la plus agréable en chaque païs. En
alie la pluſpart des fẽmes les dorent auec
ne once de miel, vne dragme de ſaffran &
n jaune d'œuf meſlez en la leſſive de bar-

bier, ou bien frotãt le peigne d'huile de lentisque & de tartre de vin. Au cõtraire, à Raguse elles les noirciſſent auec de la litharge, mine de plomb, ou peigne de plõb meſme. En France, on les poudre pour les faire devenir blonds. Les mains ont les põmades & la paſte d'amãdes pour les blãchir & adoucir. A Thunis & par toute la Barbarie les Dames ſe noirciſſent les bouts des doigts, les ongles & les lévres avec les eſcorces des noix vertes, cõme nos Dames & nos Courtizans ſe chargent le viſage d'emplaſtres en forme de mouſches pour relever d'autant plus ſa blancheur. Enfin, il n'y a partie du corps qui ne reçoive ſon fard & ſa couleur : l'œil ſeul tenant des qualitez de l'ame, dont il eſt le miroir, n'eſt ſujet à aucune altération de couleur, de laquelle auſſi la nature l'a à bon droict dépourveu, pour [redacted] eſtre moins prévenu eſtant arbitre de la veritable beauté.

Le 2. diſt, C'eſt à tort que nous blaſmons le fard des Dames, puis que rien ne nous peut plaire en toutes les autres choſes ſans luy : la beauté naturelle eſtant comme vn diamant brut, ſi l'art ne le poli; & ne luy donne la feüille. Ce que nous differons les vns des autres, nous le devons à l'artifice

eſtans tous égaux par nature. Les plus beaux palais ne paroiſſent que par leurs incruſtations de marbre, leurs dorures & peinture; celle-cy meſme dont l'excellẽce n'eſt qu'vn fard de couleurs ſe relevé & conſervé par vn autre qui eſt le vernis. La muſique eſt rude ſans les fredons & dieſes qui ſont les déguiſemens de la voix. Tous les arts ne ſeruent qu'à l'ornement & embeliſſement de l'homme. L'Eloquence auec toutes ſes fleurs de Rhétorique & ſes couleurs, qu'eſt-ce autre choſe qu'vn fard du diſcours naturel? & la plaiderie, que l'art de bien farder vn fait & le rendre plauſible? Les cõplimens & toutes les civilitez des Cours ſont-ce autre choſe qu'vn fard & déguiſemẽt des penſées? De fait, la vie n'eſtant qu'vne comédie, où les habits, les actions & les diſcours ne ſont que des déguiſemens, doit-on trouver eſtrange ſi les femmes, qui y joüent touſiours l'vn des principaux perſonnages, empruntent quelquefois vn maſque pour déguiſer leur viſage? Et ſi les cajolleries & les loüanges dont les hõmes ſe ſeruent pour leur complaire ne ſont que des flatteries, pourquoy ne taſcheront-elles auſſi de tromper reciproquement les hommes, ne repreſentans pour l'object de leurs menſonges

que l'image d'vne beauté artificielle.

Le 3. dist, Que le visage estant le tableau & le miroir de l'ame; comme l'ypocrisie & le mensonge dans l'ame est contraire à la candeur & franchise sans laquelle il n'y auroit point de confidence ni d'amitié syncere dans le monde, mais des déguizemens & défiances perpétüelles: ainsi, le fard sur le visage est illicite & d'autãt plus pernicieux que c'est vn mensonge parlant. Car tout ainsi que celui qui ment dit autremens qu'il ne pense, & a autre chose dans l'esprit que sur la langue; de mesme vn visage fardé paroist au dehors & à l'exterieur tout autre qu'il n'est veritablement: couvrant injustement sous l'escorce & la teinture d'vn fard ses imperfections & defauts naturels: que vouloir reformer, c'est resister à la sagesse de Dieu qui en est l'autheur: lequel disposant toutes choses sagement a peut-estre dénié l'avantage de la beauté à certaines personnes; prévoyant qu'elles en eussent abuzé, & qui d'ailleurs ayant imprimé le charactere de sa divinité sur nostre visage, celui qui le farde & déguise semble estre ingrat & indigne d'vne telle faveur: voir mesme se dépoüiller de toute créance parmi les gens d'honneur. Car qui est celui qui adjoustera

foi aux paroles d'vne personne qui porte le mensonge sur son visage : lequel d'ailleurs ces mixtions altérent auec le temps & destruisent la santé de tout le corps, le sublimé entr'autres le plus cõmun de ces fards, outre le danger qu'il y a d'en laisser aller dans les yeux, & plus encor d'en avaller, ridant la peau, rendant les yeux batus, noirciſſant les dents & gastant l haleine.

Le 4. dist, Puis que la beauté est vn des quatre dons du corps, il ne doit pas estre de pire condition que les autres trois, la santé, la force, & la bonté des sens, mais est permis de la conserver & accroistre tant qu'on peut, principalement celle du visage, lequel puis qu'il est le miroir de la divinité doit estre orné & embelli soigneusement ; veu mesme que Nostre Seigneur commande dans l'Evangile de nous laver le visage : & se laissa oindre les pieds avec des onguents precieux, dont l'vsage estoit commun parmi les anciens qui s'oignoient la teste & tout le reste du corps d'huiles & compositions aromatiques, autant pour la beauté que pour la santé. Et la Medecine traite en l'vne de ses parties appellée Cosmetique, des fards & ornemens du corps & du visage, que le droit approuve dans la loi 21. *ff.*

de auro mundo, qui fait quatre sortes de fards, sçavoir pour la volupté, la santé, l'ornement & la netteté. Aussi semble-t'il que ce seroit mépriser ce divin don du Ciel, la beauté, que ne la conserver pas. Et comme il n'y a celui qui ayant à choisir vne maison pour demeurer n'en préferast vne belle & agréable à vn autre, si les ames avoient le chois des corps en venant au monde, elles prendroient sans doute les plus beaux & les mieux formez, pour ce qu'elles y exercent mieux leurs operations. De fait, l'ame est si curieuse de cette beauté, qu'aussi-tost que quelque playe ou autre injure externe difforme le corps elle ne cesse d'en reparer les ruïnes, & sans cette industrie continüelle qu'elle apporte à restablir non seulement la perpetüelle déperdition de nostre triple substance : mais aussi à faire la regeneration des chairs consomées, la réünion des parties dis-jointe par la solutiõ de continüité, & réduire à vne meilleure conformation les dépravatiõs d'icelle, il y auroit plus de mõstres que d'hommes. Pourquoi veut-on donc que ce soit vn crime à l'art qui parfait la nature de l'aider en cet ouvrage, en ostant le superflu ou ajoustant ce qui manque, qui sont aussi les deux parties de la Medecine?

CENT-

CENT-QVATRIESME CONFERENCE

Du Lundy 5. Février 1636.

. Du Tabac. 2. Si l'invention de l'Artillerie a fait plus de mal que de bien.

CEtte herbe appellée Tabac des Espagnols, d'vne isle de ce nom aux Indes Occidentales où elle croist en abondance, est nommée des Indiés petun: pour ses grandes vertus est dite d'aucuns herbe sainte: & Iean Nicot Ambassadeur le François II. en ayant rapporté le premier de Portugal en France de la graine à la Reine Catherine de Medicis avec la description de ses proprietez; l'a fait appeller en François Nicotiane ou herbe à la Reine; comme en Italie elle s'appelle l'herbe de Sainte Croix, pource qu'vn Cardinal de ce nom l'apporta le premier à Rome. Quelques autres l'appellent encor buglosse antarctique, jusquiame de Peru & plan-

re vulneraire des Indes. Elle croiſt ſouvent iuſques à la hauteur de trois coudées, a la tige droite, & groſſe, ſi graſſe qu'elle ſemble ointe de miel, avec pluſieurs grands rameaux, force feüilles longues & larges, plus rondes que celles du grãd Symphytum, aucunement ſemblables à celles de la grande Perſonata, ou Hypolappatum, charnuës, graſſes, & peu veluës, d'vn verd paſle, d'vne odeur deſagréable, & d'vn gouſt piquant. Au haut de ſa tige elle a force fleurs oblongues creuſes & larges en forme de trompette, d'vn blanc tirant ſur la pourpre, auſquelles ſuccedent de petites gouſſes ou teſtes longuettes pleines d'vne ſemence brune, plus petite que celle de pauot. Sa racine eſt groſſette, a pluſieurs brins, ligneuſe, jaune au dedans, amére & quitant aiſément ſon eſcorce; & comme il arrive à toutes les herbes chaudes & ſéches, car cette-ci l'eſt au ſecond degré, elle demande les lieux humides & l'ombre, & ſe plaiſt à eſtre cultivée. Auſſi la tient-on dans les jardins tant pour ſa beauté que pour ſes facultez de guérir quantité de maladies, à quoi elle eſt d'autant plus propre qu'elle a vne onctüoſité familiere à noſtre corps, dont elle réſout les humeurs excrementeux, ſemence de la

pluſpart des maladies. Car les plantes, comme elles ſont moyennes entre les mineraux & animaux, ſont beaucoup plus propres & plus ſeures à la conſervation & au reſtabliſſement de la ſanté de l'homme que les animaux meſmes, leſquels pour leur ſimilitude agiſſent moins ſur lui, ou les mineraux & corps inanimez, qui pour la trop grande diuerſité de leur nature agiſſent avec trop de violence.

Le 2. diſt, Que cette herbe échauffe, réſoud, déterge & eſt aucunement adſtringente: d'où vient que ſes feüilles appliquées chaudes ſur la teſte guériſſent la migraine & ancienne douleur de teſte venuë de froideur ou de ventoſitez, & ſi la douleur eſt opiniaſtre, frottant auparavãt le lieu d'huile de fleurs d'orãger. On s'en ſert auſſi pour le retarre & pour toutes les autres douleurs procédans de la meſme humeur froide, particulierement pour celle des dents les rempliſſant de ſa feüille broyée. Sa décoction en eau cõmune ſert aux maladies de la poitrine de ce meſme genre comme à l'aſthme & vieille toux, faiſant expectorer les phlegmes qui la cauſent. Sa fumée priſe par le nez & attirée par la reſpiration guérit auſſi ſouvent les aſtmatiques & ceux qui ont

quelques vlcéres au poulmon : par la meſme raiſon que Galien dit en avoir veu guérir vne boulangére par la reſpiration fréquente d'vn air chaud & ſec qu'elle attiroit mettant ſon pain au four & l'en tirant. Ses feüilles cuïtes ſous les cendres & appliquées chaudement avec leurs cendres ſur le nombril ſont vtiles aux colliques venteuſes & aux obſtructions des viſceres procédantes des cauſes ſuſdites: notamment aux cruditez de l'eſtomac. Les Indiennes s'en ſeruent auſſi pour tüer les vers, en faiſant prendre en fort petite quantité à leurs enfans avec du ſucre ; mais plus ſeurement en appliquant ſes feüilles ſur leur nombril, & ajouſtant fort peu de ſon ſuc dans les lavemens. Leur application aide auſſi les nefretiques, & ſert encor plus aux ſuffocations de matrice eſtant faite ſur le meſme nombril ; & ſi les femmes ont leurs maux de cœur accouſtumez, on les fait reuenir leur en ſoufflant de ſa fumée dans les narines. Elles ſoulagent auſſi les douleurs de jointures œdemateuſes & meſmes les gouttes froides. La tigne, gratelle, les jales & fentes des talons venuës du froid, en eſtans frotées ſont auſſi guéries; comme les playes & les morſures vene-

neuſes. Dequoy font foy les Eſpagnols, leſquels s'eſtant ſaiſis d'vn port des Indes, les Canibales les aſſaillirent de fléches envenimées que l'on gueriſſoit en y ſaupoudrant du ſublimé preparé ; mais ne s'en trouvant plus, les bleſſez mouroient, iuſques à ce que le ſuc de tabac appliqué fit le meſme effet. Ses feüilles arreſtent auſſi le ſang de playes recentes & les agglutinent. Son ſuc guérit les vieux vlcéres & arreſte les gangrénes. Les Preſtres Indiens voyans toutes ces vertus, les ont trãsferées aux myſteres de leur Religion. Car interrogez des évenemens de la guerre, ils en hument la fumée avec des ſarbatanes, puis ſe laiſſent tomber, & réveillez en ſuite content merveilles à leurs auditeurs : leur donnans à entendre qu'ils ont eu des ſonges divins. Ils s'en ſeruent auſſi pour ſe délaſſer, & pour ſupporter la faim, bruſlans certaines eſcailles, & les broyans avec partie égale de ces feüilles, dont ils font des pilules qu'ils tiennent entre la lévre d'embas & les dents, ſuçans continüellement leur liqueur : laquelle ſi elle ne les nourrit, leur oſte du moins le ſentiment des incommoditez de la faim & de la ſoif : qui eſt vn ſecret admirable, par lequel ils font dordinaire trois &

quatre iournées de chemin sans boire & sans manger. C'est possible à leur exemple que nos matelots & soldats qui ont esté sur mer petunent avec tant de plaisir, que depuis qu'ils en ont vne fois contracté l'habitude, elle ne se peut plus oster par les plus séveres loix. Car ce que l'on en voudroit titer de conséquence au prejudice du tabac ne vaut non plus que ce qui se diroit contre le vin pour son abus : ayant esté dit par plusieurs, que les choses doivent estre excellentes pour en pouvoir abuser : & en peut-on tousiours tirer cette conséquence, qu'il y a donc vne grãde familiarité de ce tabac avec nostre nature, puis que le grand Seigneur n'est pas capable d'en empescher l'vsage aux Turcs qui s'abstiennent bien du vin.

Le 3. dist, Si jamais Pline a eu iuste raison de condamner & décrier les drogues & racines estrangéres, ce doit estre principalement en ce temps que le commerce des Indes nous les a transmis en l'Europe ; & avec leur vsage, des maladies nouvelles & inconnuës. Entre lesquels médicamens le tabac, comme il est le plus commun ; aussi est-il d'autant plus dangereux qu'vne fausse opinion de santé & de purgatiou luy donne crédit, bien que sa temperature chaude

& séche en vn haut degré le rende non seulement contraire aux jeunes gens, aux bilieux & à l'estomach qu'il provoque au vomissement, mais par vne malignité toute particuliere, il est ennemi du cerveau par la stupefaction, vertige, lethargie & assoupissemeut de toutes ses puissances, & par vne déficcation violente contraire à sa constitution naturelle. Car tant s'en faut qu'il desenyvre, qu'au contraire par ses vapeurs acres & mordicantes il enteste & enyvre davantage : de mesme que l'opium, herbe qui lui ressemble, ne servant toutes deux qu'à troubler l'vsage de la raison : d'où vient que ce tabac est ennemi juré de l'hellebore, que chacun sçait estre le remede de la folie & aider à la bonne constitution du cerveau. Et quant à cette purgation de la pituite pour laquelle on l'estime ; outre que c'est vne chose dangereuse de purger ceux qui sont en parfaite santé, tels que sont la pluspart des preneurs de tabac: il est certain que toute sorte de fumée est importune au cerveau, qu'elle appesantit, émoussant les esprits animaux, rempliſſant les capacitez de ses ventricules qu'elle infecte par son odeur, comme el-

le pointille ſes membranes par ſon acrimonie inſéparable de toute ſorte de fumée: s'eſtant trouvé des hommes avoir des taches noires & ſchirreuſes dans les meninges produites par ces vapeurs de tabac qu'ils avoiẽt couſtume de prendre : laquelle couſtume donnant auſſi vne habitude à la nature de vuider les excremens pitüiteux dont le cerveau n'eſt jamais dégarni, ſi l'on en interrompt par fois l'vſage, il arrive de grands accidens par cette défluxiõ qui a pris ſon cours de longue-main, & qui tourne l'vſage du tabac en vne neceſſité: lequel vſage d'ailleurs eſtant honteux & réſervé aux ſeuls filoux & voleurs, que nos Arreſts cõprennent ſous le nom de preneurs de tabac, il ſemble que le nom & les effets de cette herbe doivent eſtre d'auſſi mauvaiſe odeur que ſa fumée.

Le 4. diſt, Que le cerveau eſtant la ſource non ſeulement de toutes les maladies froides, mais auſſi de la pluſpart des affections du poulmon, lequel par ſa chaleur, ſitüation & ſubſtance ſpongieuſe eſt l'emonctoire des parties ſupérieures, d'où vient l'aſthme, peripneumonie, empyeme, phiſie, toux, orthopnée, & autres affections de la poitrine, cauſées par défluxion de l'humidité tombante du cerveau ſur le

poulmon ; la Medecine à inventé trois sortes de remedes pour destourner le cours de ces excremens, sçavoir les Errhines, Ptarmiques, & Apophlegmatisme. Les Errhines cõposez de ruë, gentiane, chelidoine, origan & autres simples detersifs, attirent la pitüite qui est attachée aux membranes du cerveau qu'elles font vuider par le nez. Les Ptarmiques ou sternutatoires, qui se composent des choses susdites pulverisées, ou de poivre & d'hellebore blanc, euphorbe, castoreum, & pyrethre, irritans par leur acrimonie la faculté expultrice du cerveau, lui font vuider ses excremens pitüiteux qui sont dãs les ventricules. Les Apophlegmatisme, dont on se sert ou en masticatoires, ou en gargarisme, ou en frotans le palais, se font de mastic, raisins cuits, hyssope, origan, escorces de racines de capres, moutarde, turbith, & telles autres choses qui fondent & attenüent cette pitüite & la font couler dans le palais. Or le tabac peut servir à ces trois vsages estant pris ou par le nez, ou dans la bouche en masticatoire, mais non en fumée, ennemie du cerveau & de ses esprits.

Sur le second poinct, il fut dit, Que la nature ayant donné aux bestes farouches des

cornes, des griffes, ou des dents pour leur défence, avoit produit l'homme tout nud & dénüé de toutes autres armes que celles de la raison, pour montrer qu'estant animal raisonnable, il ne lui falloit point d'autres armes pour vuider ses differends avec ses semblables que la justice & la droite raison. Toutesfois la necessité l'ayãt obligé de se défendre des bestes, des voleurs & ennemis publics, au lieu des coups de poings, pierres, bastons, & os des animaux ses premieres armes, il employa le fer dõt il a forgé les épées, haches, épieux & javelots; jusques à ce que croissant en malice, pour offencer de plus loin il inventa les balistes & pierriers, puis les machines ambulatoires pour entrer dans les places, & pour abatre les murailles des villes. On employa jusques au feu. Les vns celui des miroirs ardens, avec lesquels Archimede brusla les vaisseaux de Marcellus qui assiégeoit la ville de Syracuse: les autres des grenades & barils de poix enflammez, cõme fit Césarez villes de Marseille & d'Alexãdrie. Mais tout cela n'estoit rien au prix du canon, lequel bien qu'il ait esté inventé, selon les relations Portugaises l'an 85. de N. S. dans le Royaume de la Chine, où ont commancé

la plusſpart des autres invẽtions, par l'vn de leurs Roys nommé Vitey grand Magicien; n'a toutesfois paru en l'Europe qu'environ l'an mil trois cens cinquante qu'il fut invẽté par vn nommé Bertolde Aleman: par l'expérience qu'il vid arriver fortuitement dans du nitre & du soulphre enfermez en vn vase sur le feu, pour s'en servir en vne operation de Chymie dont il faisoit profession. Cette invention malheureuse & diabolique ayant esté éclose dans le païs d'Aquilon, d'où l'Escriture nous asseure que doit venir toute sorte de mal, elle fut en suite apportée de là en Italie, & puis en France l'an 1366. par quelques Alemãs, qui donnérent aussi deux pieces d'artillerie aux Venitiens qui assiégeoient Claudia Fossa, ville appartenante aux Génois, sur lesquels, elle fut aussi tost prise par ces nouvelles machines; lesquelles, bien que petites & malfaites, n'estans que de fer courbé & lié avec autres bandes de fer, ne laissérent neantmoins pas de produire leur effet.

Le 2. dist, Puis que les Roys sont appellez Dieux dans l'Escriture, il estoit raisonnable qu'ils fussent armez d'vn foudre qui les fist respecter des autres, n'y ayant point de moyen plus propre pour cõseruer la ma-

jesté que la terreur. Et comme la dépravation des hõmes rend en ces derniers siécles la guerre autant necessaire que juste, sans doute le plus puissant moyen pour vaincre, doit estre aussi le plus vtile & considerable. C'est ce qui a tãt fait estimer l'artillerie par les Souverains qu'ils l'ont logée dans les arsenaux & magazins, avec leurs tresors, & donnée en charge à des grands Maistres, principaux Officiers de leur Couronne, en faisans parades aux estrangers, comme de l'abregé de leur puissance & de la marque de leur souveraineté. Aussi est-ce par ce droit canon que se décident tous leurs differens. Ce sont les derniers Ambassadeurs qui portent leurs commandemens avec l'execution, & lors qu'on ferme l'oreille à leurs autres raisons ils en trouvent tousjours de peremptoires dans la bouche de leurs canons. Car comme la loi Mosaïque fut donnée parmi les tonnerres & éclairs de la montagne de Sinaï; & celle du Christianisme confirmée par vn tourbillon de vent & de feu: De mesme les Princes n'establissent aujourd'hui leurs loix plus puissamment qu'à la faueur des foudres de leur artillerie, cõme fit voir la conqueste du nouveau monde, dont la facilité ne se doit qu'à

cette inventiõ qui fit recevoir à ces peuples les loix de Religion & d'Eſtat de ceux qui y ont fait tirer les premiers coups de canõ, au bruict duquel ils ſe rendoient auſſi toſt, eſtimans qu'il y euſt quelque choſe de divin dãs ces machines; qui ont ainſi eſté les clefs de l'or, dont elles ont enrichi l'Europe, par vne autre voye de l'Alchymie que celle à laquelle les diſciples de cette ſcience l'employent. Auſſi par cette invention qui aſſeure le commerce, on a pris la hardieſſe de courir tout le monde & de le dépoüiller de toutes ſes richeſſes, dont la conqueſte a eſté plus ou moins aiſée, ſelon que ſon vſage avoit été cõnu ou incõnu des peuples que l'õ a attaquez. De fait, qui fera cõparaiſon des machines anciẽnes, des beliers, fondes, baliſtes, & arcs, avec quelque arme à feu que ce ſoit, trouvera que ce n'eſtoient que des jeux d'enfans au prix de nos veritables cõbats. Et tant s'en faut que cette invention face tort à la valeur, qu'au contraire elle la met à ſon plus haut poinct. Car ſi elle n'apparoiſt qu'à proportion des hazards où elle s'engage, eſtans plus grands à preſent, elle a auſſi plus de ſujet de s'exercer. Ou la ruïne de quelques particuliers n'eſt pas pas conſiderable à l'égard de l'vtilité publique, à la-

quelle eſt ſubordiné le bien d'vn chacun conſideré à part : veu meſme que ces armes ſervent autant pour la défenſive que pour l'offenſive, l'vn & l'autre n'eſtans que reſpectifs, eu égard à ceux qui les employent : ce qui ſert de défence à l'vn eſtant offence pour l'autre. Et puis l'épée qui depuis tant de ſiécles en a tué beaucoup davãtage, ſeroit plus ſujette à ce blaſme. Mais au contraire, c'eſt en quoi conſiſte l'excellence d'vne arme, de tuer & d'eſtonner ; puis que c'eſt vn inſtrument de la guerre dont la fin principale eſt d'exterminer les ennemis : veu que moins il en reſte & pluſtoſt elle s'acheve, & que dãs le prompt applaniſſement de leurs fortereſſes conſiſte l'abbaiſſement de leur orgueil & confiance. C'eſt pourquoi ne ſe pouvant trouver aucune invention dans le monde qui n'aye ſes inconveniens, vn ſeul où deux ne peuvent pas contrebalancer le bien qu'a apporté l'attillerie par la cõqueſte de tant de Royaumes & de richeſſes : de façon que ſi les armes ſont les plus vtiles à la conſervation & amplification d'vn Eſtat ; l'invention du canon le ſera d'autant plus qu'elle eſt le plus puiſſãt organe de la guerre, ſurpaſſant toutes les autres armes en execution : & non ſeulement il fait obéir vn

Prince durãt la guerre, mais reſpecter meſme & redouter en paix, durant laquelle il eſt employé pour teſmoigner les réjoüiſſances & lieſſes publiques.

Le 3. diſt, Comme la Philoſophie eſt le plus bel exercice de l'homme, la Morale eſt la plus belle partie de la Philoſophie; ce qui acquit tant d'honneur à Socrate de l'avoir amenée du Ciel en terre. La plus excellente partie de la Morale, c'eſt la Politique; dont la plus noble piéce eſt l'art militaire, comme la Méchanique eſt la plus belle partie de cet art. C'eſt pourquoi Céſar s'amuſe plus particulierement au recit de la conſtruction de ſes ponts & autres machines qu'à ſes exploits de guerre. Puis donc que le canon, ſans contredit, eſt la plus belle partie des Méchaniques, il s'enſuit que le canõ & ſon invention eſt la plus belle choſe du monde. Car l'excellẽce d'vne machine cõſiſte à faire mouvoir vn grand poids le plus promptement & en la plus grande diſtance, que faire ſe peut, comme fait le canon ſeul; dont la vertu ſeroit jugée impoſſible ſans l'experience: auſſi ſa violence ne dépend pas des regles ordinaires de la nature, principe du mouvement regulier de chaque corps: mais elle eſt cauſée par cette meſme

nature constituée dans vn estre violent, en danger de recevoir vn vuide ou de la penetration des quantitez : pour lesquels éviter elle brise quelques fois le canon : ou s'il est trop fort, elle chasse avec violence la bale de fer qui empesche la libre issuë de la matiére enflammée : laquelle demandant par la rarefaction de ses parties dix mille fois plus de lieu qu'auparavant : & ne le trouvãt point dans le canon, elle le va chercher au dehors par la mesme raison que l'exhalaison enflammée dans la moyenne region de l'air se dégage de sa prison en brizant la nüée qui la tient enfermée en son ventre, formant les éclairs & tonnerres, dont les coups de canon sont les vrayes images sur terre ; où rien n'approche plus pres du foudre & par conséquent de la puissance de Dieu, qui s'est souvent servi de ces armes pour punir les crimes des hommes. D'où vient que l'antiquité payenne a bien donné en partage vn trident, vne faux, vn arc, vn carquois, vne pique, vne massuë, vne épée & tels autres instrumens à leurs fausses divinitez ; mais tous ont baillé le foudre au plus puissant des Dieux.

CENT-

CENT-CINQVIESME CONFERENCE

Du Lundy 10. Mars 1636.

1. De la Saignée. 2. Quelle eſt la plus excellente des trois facultez de l'ame : l'Imagination, la Mémoire, ou le Iugement.

LA Saignée, dont l'inuention s'attribuë fabuleuſement au cheval marin; lequel ſe ſentant trop plein de ſang, ſe frote contre les pointes des roſeaux, bouchant ſes playes avec le limon, ſe fait ou par les artéres & s'appelle Arteriotomie, ou par les veines & ſe dit Phlebotomie, que les Medecins tiennent à bon droit avec Galien au livre qu'il en a fait contre Eraſiſtrate, pour vn remede ſingulier, & des plus preſens à toute ſorte de maladies, notamment aux inflammations, fiévres, revulſions, ou dérivations, douleurs des yeux, difficultez

d'vrine, pleureſie, peripneumonie, angine, epilepſie, fracture, luxation, & à toutes douleurs & maladies aiguës. Et comme il y a deux cauſes generales & plus fréquentes des maladies, ſçavoir la plethore ou répletion, & la cacochymie ou dépravation des humeurs : la ſaignée eſt le remede de la premiere & la purgation celui de la ſeconde ; mais la ſaignée eſt bien meilleure & plus ſeure, faiſant moins d'agitation & de trouble dans lœconomie du corps, que les purgatifs, ordinairement violens & ennemis de la nature : voire elle ne ſert pas ſeulement à vuider les ſucs qui abõdent par excez, mais quelquefois remedie à leur dépravation en corrigeant l'intemperie chaude & ſéche des viſceres cauſe de la cacochymie : pource que la ſaignée de ſa nature évacuë & fait révulſion, mais par accident refroidit & oſte les obſtructions. C'eſt pourquoi Avicenne & tous ſes ſectateurs ennemis de la ſaignée ſont ridiculés, alleguans que le ſang eſtant le frein de la bile elle s'aiguiſe & enflame, moins il y a de ſang pour la tenir. Car s'il y a quelque humeur qui tienne la bile en arreſt ; ce dévroit eſtre la pitüite, qui lui eſt contraire, & non pas le ſang qui ſymboliſe avec elle par la chaleur :

mais la saignée arreste les mouvemens impetüeux de la bile qu'elle vuide avec le sang, si elle est dans les grands vaisseaux, & si elle est hors d'iceux comme vers les parties caves du foye, elle la tempére, corrigeant la constitution fervente du foye qui la produit.

Le 2. dist, Que par la raison des contraires, les affections contre nature aussi bien que la santé avoient leur siége dans les parties, les humeurs & les esprits. Les parties sont le siége des maladies: les esprits, des symptomes & lésion des fonctions: & les humeurs, des causes morbifiques antecedentes ou conjointes. Et comme ces humeurs qui sont la source & le levain de la pluspart des maladies estans dans vn estat naturel sont en leur propre lieu, en la quantité & qualité requise à leur nature; aussi dans vn estat contre nature ils sont hors de leur place, & pechent en quantité ou en qualité. A ces trois defauts la Medecine oppose la révulsion, l'altération & l'évacuation: cette-ci se fait ou en vuidant seulement le mauvais par les voyes convenables dans la purgation: ou le bon avec le mauvais par la saignée, qui se définist vne evacüation

égale de tous les humeurs du corps par la section des vaisseaux. Car bien que le sang soit le threſor de la vie, ſource de toutes les passions, & si nous en croyons Galién, le siége de l'ame: neantmoins sa corruption, comme celle de toutes les meilleures choſes du monde, estant d'autant plus grande qu'il est le plus parfait & le plus temperé de tous les humeurs, il doit estre promptement évacué du corps, non seulement dans la plénitude où la nature ne demande qu'à estre déchargée; mais aussi dans la dépravation du sang par le meslange des autres humeurs corrompus, desquels moins il y en a, & plus aisément sont-ils domptez par la nature, qui ne manque de force pour engendrer vn sang plus loüable que celui dont elle a esté délivrée. Mais il faut avoir principalement égard à la distinction des veines, selon la diverſité des maladies. Ainsi l'on saigne les plus apparentes veines des bras, lors que le corps est plethorique, sans affection d'aucune partie: s'il est tel par la suppreſſion des mois ou des hemorrhoïdes, il faut ouvrir la veine du pied: si c'est par la bile, celle du bras droit: par la mélancholie, celle du bras gauche, pour la ſituation du foye & de la ratte,

comme pour la diverſe communication des vaiſſeaux, on prend la cephalique, baſilique ou mediane. Hippocrate ouvre la veine du front, appellée *præparata*, aux douleurs du derriere de la teſte: celle de l'occiput, aux fluxions des yeux: celles des hypoglottides ou veines ſous la langue, à l'angine pour faire dérivation: celle de l'extremité du nez, ou du grand canthus de l'œil, à ſes inflammations; les jugulaires, & la ſalvatelle, celles des tempes, & enfin toutes les autres ſe prennent ſelon les diverſes intentions du Medecin.

Le 3. diſt, que la ſaignée eſt le plus grand des remedes; n'y en ayant point qui ſe communique pluſtoſt à toutes les parties, leſquelles ayans beſoin de nourriture qui leur eſt portée par les veines, on n'en ſçauroit évacüer vne ſenſiblement, qu'il ne ſe face cõmunication de ce mouvement avec tout le ſang qui eſt dans les autres veines, c'eſt à dire par tout le corps. Son vſage eſtoit ſi rare anciennement que Galien & les Grecs faiſoient conſcience de tirer du ſang aux enfans devant 14. ans: & Avenzoar fut eſtimé trop hardi pour avoir ſaigné ſon fils à ſept. Hippocrate l'ordonne en 4. choſes: en l'inflammation, metaſtaſe,

repletion & obſtruction. Elle eſt ſur tout neceſſaire quand le corps eſt trop replet, ce que la nature montre ſouvent par ſes evacüations qui ſe font d'elles-meſmes par le nez ou les hemorrhoïdes : ſoit que cette tepletion regarde les vaiſſeaux qui ſont trop remplis & en danger de ſe rompre : ſoit qu'elle regarde les forces de la nature qui eſt accablée ſous le poids de ces humeurs. Mais elle me ſemble impertinente & inutile à la cacochymie ſans repletion, laquelle demande des purgatifs pour purifier la maſſe ſanguinaire & non ce remede ſanglant. Car y ayant trois principaux ſiéges de la cacochymie, ſçavoir la premiere region, les veines & l'habitude du corps, la ſaignée leur eſt également inutile. Pour la premiere région, qui eſt la ſentine & l'égouſt des humeurs, la ſaignée n'y peut penetrer à moins que de vuider tout le ſang du corps : & quand bien elle y pourroit atteindre, elle attireroit ces humeurs excrementeux dans les veines où ils corromproient le ſang loüable. Cette cacochymie meſme eſtant dans la region des veines, la purgation qui ne fait que vuider les humeurs corrompus, ſans les bons & loüables, y eſt plus propre que la ſaignée : laquelle au

contraire ne fait quelquesfois que vuider le bon suc & non le vicieux : lors qu'il est impact & adherant à quelque partie éloignée de la veine ouverte. Enfin, la saignée est aussi peu profitable lors que l'impureté est dans l'habitude du corps : d'où il est trop difficile de pouvoir attirer dans les veines les humeurs, qu'il est plus expedient de résoudre & faire transpirer par les sueurs, exercice, abstinence & autres travaux.

Le 4. dist, Que la saignée est vtile en tout vice du sang, lequel ou est corrompu en sa substance & qualité, ou peche en quantité, ou fait fluxion quelque part, ou presse & charge quelque partie, ou est par trop enflammé. Toutesfois avec précaution qu'il faut avoir égard à la maladie, aux forces du malade, au temperament, à l'aage, sexe, air, coustume & nature d'vn chacun. Mais en general, toute grande maladie chaude & aiguë demande la saignée, qui est au contraire ennemie des maladies froides & de toutes crudités : pource qu'elle refroidit par la déperdition de la chaleur & des esprits qui s'écoulent avec le sang. La diminution des forces causée par quelque évacuation ou résolution, empesche aussi la saignée, mais non celle où les forces

ſont oppreſſées par la quantité des humeurs qu'il faut lors promptement vuider. Les enfans ayans beſoin de ſang pour croiſtre, comme les femmes groſſes pour la nourriture de leur fruit, les vieillards qui ont manque de leur chaleur & d'eſprits, ceux qui ont les veines petites, ou la chair rare & mollaſſe, ne doivent auſſi eſtre ſaignez qu'avec grãdes précautions. Il ne faut ſaigner ni au grand froid ni au grand chaud, ni apres les veilles & travaux. Et encor que la quantité du ſang dépende des forces & de la maladie: le plus ſeur eſt d'en tirer moins: bien loin d'imiter les anciens qui ſaignoient juſqu'à la défaillance de cœur dans les inflammations, douleurs & fiévres tres-ardentes qu'ils ont guéries quelquefois par ce moyen, mais ordinairement cauſé vne intemperie froide à tout le corps durant le reſte de la vie.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Que Dieu ayant eſtendu en l'vnivers vne image de ſa grandeur, afin de ſe faire connoiſtre à l'homme, il l'a auſſi racourcie en chacune de ſes parties, dans leſquelles nous remarquons quelque ombre de la diſtinction de cette divine eſſence en 3. perſonnes. Et c'eſt avec ce nombre ternaire qu'il

a marqué comme à ſon coin la plus nobles parties du monde, que les Pythagoriciens ont auſſi pour cette raiſon diviſé en trois; ſçavoir l'intellectüel, qui ſont les cieux, lieu des intelligences, l'élementaire & l'animal: leſquels ſont chacun derechef diviſez en trois parties. L'intellectüel ou céleſte, au ciel des planétes, le firmament & l'empyrée: l'élementaire, en l'air, l'eau & la terre: & l'animal, en végétable, ſenſitif & raiſonnable, qui eſt l'homme; lequel comprend en ſoi éminemment toutes ces parties du monde: l'élementaire eſtant au foye, l'animal au cœur, l'intellectüel au cerveau, dans lequel, comme en ſa ſphére principale, l'ame raiſonnable eſtablit vn monde particulier, dont la teſte d'vn chacun fait le globe, qui ſe diviſe de nouveau en trois autres parties, qui ſõt l'imaginatiõ, la memoire & le jugement. Entre leſquelles l'imagition, principe du mouvement & de l'action des autres, repreſente le monde animal: la memoire ſervant de ſujet & de matiere à recevoir les impreſſions des eſpeces qui lui ſont conſignées, eſt l'élementaire, & le jugement, l'intellectüel. Les trois parties de chacun deſquels mondes ſe rapportent derechef aux meſmes facultez: l'imagina-

tion, par le roullemẽt cõtinüel des eſpeces, eſt le ciel de ces planétes: la memoire par la fixation de ces meſmes eſpeces, eſt ſon firmamẽt; & le jugement, le plus relevé de ces puiſſãces, eſt ſon empyrée. Aux trois parties de l'élementaire, l'imaginatiõ par ſa mobilité & ſubtilité eſt ſẽblable à l'air: la memoire par ſa molle humidité qui lui fait recevoir toutes ſortes de figures, ſe peut cõparer à l'eau: & le jugemẽt, baſe & fõdement des autres par la ſolidité de ſa conſiſtence & ſa ſéchereſſe, ſymboliſe avec la terre. Enfin, aux trois parties du monde animal, la memoire recevant acroiſſement ou diminutiõ par l'humide, principe de la vegétation, reſſemble au vegétable: l'imagination par ſa chaleur & activité à l'animal; & le jugement, au raiſonnable. Et bien que ces trois facultez ſoiẽt vnies en la ſubſtãce de l'ame, elles ſont neantmoins differentes, non ſeulement dans leurs temperamens, actions & aages; mais dans leurs ſiéges: commẽ celui de la memoire eſt la partie poſtérieure du cerveau que l'on gratte pour ſe reſſouvenir, celui de l'imagination eſt celle de devant, d'où vient qu'on leve la teſte quand on ſe veut fortement imaginer quelque choſe, & celui du jugement eſt celle du milieu, qui

fait qu'en vne penſée profonde on abbaiſſe la teſte. Mais pour faire chois de chacune en particulier, il faut voir leurs operations. Quelques vns font beaucoup de bruit & peu d'action, comme les Avocats & Procureurs d'vn ſiége qui ſe remüent fort pour mettre vn affaire en eſtat, l'expoſer & le digerer, toutesfois ſans rien décider : & telle eſt l'imagination qui réünit & compoſe les eſpeces, les repreſente au jugement, les porte au greffe de la memoire, ou les en tire par la reminiſcence. Les autres ont peu de bruit & beaucoup d'actiõ, tels que ſont les Iuges, & c'eſt le jugemẽt. Les derniers n'õt ni bruit ni action, cõme ſont les Greffiers, qui ne fõt que tranſcrire ce qu'on leur dicte, & c'eſt la memoire, puiſſãce paſſive. Les ſciẽces meſmes qui ſont du reſſort & de la juriſdiction de l'eſprit, ſõt auſſi ſujettes à chacune de ces facultez. La memoire a ſous ſoi les lãgues, la Grãmaire, la Theologie poſitive, l'Hiſtoire, les Humanitez, la Iuriſprudẽce, Geographie, Anatomie, Botanique, & preſque toute la théorie de la Medecine. L'imagination a l'Eloquence, la Poëſie, la Muſique, l'arpẽtage, les fortificatiõs, la pluſpart des Mathematiques & tous les arts dõt les ouvrages ne dépẽdent que de la force de l'imaginatiõ.

Le jugement a la Philosophie, la Theologie Scholastique, la pratique de la Medecine, du Droit, & toutes les sciences qui dépendent de la solidité du raisonnement. Neantmoins, pource qu'il semble que le jugement ne peut pas juger à son avantage sans injustice, puis qu'il est Iuge & partie, il vaut mieux les appointer en cette sorte, & dire que l'excellence & la necessité des choses estant estimée, ou entant qu'elles sont pour nostre profit ou pour celui des autres: pour nostre profit il vaut mieux avoir vn bon jugement & moins de memoire ou d'imagination. Car l'imagination sert plus à l'invention, & elle à ruiner son autheur quand il est destitüé de jugement: la memoire pour faire admirer; & le jugement pour la conduite.

Le 2. dist, Puis que l'imagination qui donne le branle à tous les mouvemens de nostre ame, par les especes qu'elle lui fournit, avec lesquelles elle forme les passions dans les appetits inferieurs, les desirs dans l'appetit raisonnable, sçavoir la volonté, & les connoissances dans l'entendement qui ne peut rien connoistre que par les phantosmes ou especes qui se forgent par l'imagination, elle doit estre la plus ex-

cellente de toutes les facultez de l'ame. Auſſi le temperament qui la forme eſtant le plus loüable, & l'aage où elle regne, eſtant le plus parfait, ſes actions en doivent eſtre d'autant relevées: puiſque ne ſe pouvans faire que par le moyen des organes corporels, plus ils ſeront parfaits, & plus les actions de l'eſprit le doivent eſtre. Or les qualitez de l'imagination ont bien plus de conformité à l'ame, ſelon l'opinion de quelques anciens, de nature ignée, & ſelon les autres vne entelechie & mouvement continüel, lequel fait la chaleur ou en dépend: qualité la plus active de toutes, dont le cerveau eſtant empraint, elle rend l'eſprit plus gay, vif en reparties, & en tout ce qu'on appelle pointe d'eſprit, inſpirant les enthouſiaſmes aux Poëtes. Au contraire, les judicieux qui manquent de cette vertu imaginative ſont froids, peſans & auſſi ennuyeux dans la conſeruation que les autres y ſont aggréables & bien-venus. Le jugement meſme lui doit tout ſon avange. Car s'il eſtoit équitable, il ne ſe regleroit que par les eſpeces que lui repreſente l'imagination, qui lui ſert de rapporteur, que s'il eſt corrompu &, ſans avoir égard aux pieces qu'elle lui fait voir, qu'il vueille

suivre ses sentimens, il court fortune de faire mille extravagances & impertinences, voire toutes les sciences judicieuses sõt douteuses & leurs sectateurs divisez, marque de leur foiblesse, comme de celle du jugement qui les guide: puisque la verité abstraite, qui est son objet, estant inconnuë, elle le doit laisser en de perpetuelles tenebres, s'il n'emprunte des lumieres de l'imaginatiõ. Aussi, les sciences, arts & disciplines de cette faculté sont toutes belles, & autant ravissãtes & certaines, comme sont labiles celles de la memoire, qui n'est que la faculté des enfans & des menteurs. Et jusques aux maladies de l'imagination sont en telle veneration, qu'Hippocrate les apelle divines, comme ayans des effets miraculeux.

Le 3. dist. Ce qu'il n'y a aucun bien entier & parfait en ce monde, se verifie aussi dans les biens de l'esprit, lesquels ne sont guéres possedez d'vn seul homme, mais chacun y a sa part. Car la bonté de l'esprit consistant dans l'excellence de ses trois facultez, l'imagination, la memoire & le jugement: la premiere desquelles forge les especes, l'autre les conserve, & le dernier en juge & forme ses connoissances: c'est vne chose des plus rares de voir vn homme qui possede en

vn degré excellent ces trois avantages, lesquels d'ailleurs sont incompatibles en vn mesme sujet, parce qu'ils dépendent de tẽperamens cõtraires: la memoire d'vn chaud & humide, tel que celui des enfans: laquelle neantmoins ne doit pas estre semblable à celle de l'eau, qui reçoit facilement toutes sortes de figures, qu'elle ne peut conserver; mais doit estre aërienne, & avoir quelque consistance & viscosité pour retenir les especes dont elle est empreinte. L'imagination requiert vn temperament chaud & sec pour forger & composer quãtité d'especes, tel qu'est celui des bilieux & jeunes hõmes qui sont fort inventifs & industrieux. Le jugement demande vne constitution du cerveau froide & seiche, comme est celle des melancholiques & des vieillards, pour empescher les brusques saillies de l'esprit, qui raisonne mieux pour cet effet, le corps estant à repos que lors qu'il est dans le mouvement qui produit la chaleur, autant ennemie des operations de l'ame raisonnable, comme elle est vtile à celles de l'ame vegetative ou sensitivè dont les actions se font par le moyen des esprits & de la chaleur. Mais l'imagination ne peut rien connoistre sans la memoire, qui luy

fournit d'eſpeces ; celle-ci ne ſe peut reſſouuenir ſans le ſecours de l'imagination ; ni le jugement concevoir & juger ſans l'aide de tous les deux. Neantmoins comme entre les qualitez il y en a tousjours vne qui prédomine : ainſi entre ces 3. facultez il y en a vne qui tient ordinairement le deſſus : entre leſquelles le jugement eſt d'autant plus excellent qu'il eſt particulier à l'homme ; là où l'imagination & la memoire lui ſont communes avec les beſtes. De ſorte que le jugement eſt noſtre propre bien, qu'il vaut beaucoup mieux cultiver que non pas la memoire ; à laquelle ceux qui s'attachent entierement, ſont ſemblables à ces mauvais fermiers qui font valoir le bien d'autrui & laiſſent déperir le leur. Ceux au contraire qui ſe forment ſeulement le jugement, acquiérent les vrais threſors de ſageſſe, & ſe peuvent dire riches de leur eſtoc. Bien loin de ces grandes memoires, leſquelles ordinairement ſemblables à cette corneille d'Eſope parée des plumes d'autrüi, ſont à la verité impreſſion ſur les eſprits foibles du vulgaire qui admire ; mais non ſur ceux qui ſont accouſtumez aux veritez ſolides, dont le jugement eſt le principe.

CENT-

CENT-SIXIESME CONFERENCE

Du Lundy 17. Mars 1636.

1. De la Rozée. 2. S'il eſt expedient aux femmes d'eſtre ſçavantes.

SI Pindare trouvoit l'eau ſi bonne qu'il ne rencontra point de meilleure pointe pour commancer ſes Odes ; l'eau celeſte, qui eſt la rozée ; merite d'eſtre en eſtime ; puis qu'elle la ſurpaſſe autant que le ciel, d'où elle vient, eſt élevé au deſſus de la terre. Car la ſource de la rozée eſt le ciel, d'où elle diſtille ici bas ; emprainte de toutes les qualitez étherées : ce qui lui donne des proprietez incommunicables à toute autre choſe ; ſoit qu'elle vienne par vne tranſcolation des eaux ſurceleſtes, que les Hebreux appellent *Maim*, au nombre duel, pour ſignifier les eaux d'en haut &

celles d'embas, ou qu'elle soit vne quint'essence & résolution des cieux d'où elle procéde, pareille aux eaux que les Alchymistes font distiller des corps mis dans leurs alembics, qui en rapportent l'odeur, & les autres qualitez, mesmes quelquesfois accreuës en puissance. D'où quelques Theologiens taschent de tirer la raison pourquoi la manne, qui n'est autre chose que cette rozée époissie durant les 40. ans moins vn mois, que Dieu l'employa pour la nourriture de son peuple, avoit toutes sortes de gousts: pource, disent-ils, que le ciel d'où elle procédoit contenant éminemment, comme la cause efficiente équivoque, toutes les formes des choses, à la generation desquelles il concourt ici bas: Dieu l'employa pour representer les especes differentes de chaque aliment. Et le miel, dont la douceur est si familiere à nostre nature: voire tant prisée de l'Escriture que Dieu ne promet rien si fréquemment à son peuple pour leur faire envie de la terre qu'il leur avoit promise, qu'est-ce autre chose que la mesme rozée condensée, qui est receuillie par les mouscles à miel, lesquelles frotans leurs cuisses aux fleurs & feüilles des plantes sur lesquel-

les cette douce liqueur tombe d'enhaut, elles s'en chargent & la vont laisser dans leurs ruches ? C'est pourquoi les naturalistes me semblent estre trop grossiers qui veulent que la rozée soit seulement vne vapeur élevée de la terre par la chaleur que le Soleil a laissée dans l'air en se couchant ; & qui par faute d'autre chaleur suffisante ne peut s'élever plus haut que la pointe des herbes : sa subtilité & ses effets font voir le contraire. Sa subtilité beaucoup plus grande que celle de l'eau : tesmoin l'experience de ceux qui font élever au Soleil le long d'vne pique vn peu enclinée, vne coquille d'œuf pleine de rozée ; ce qui n'arriveroit pas estant remplie d'eau commune, tant rarefiée fust-elle. Ses effets sont de penetrer aussi beaucoup plus puissamment que l'eau vulgaire ; ce qui fait qu'elle blanchit fort promptement tout ce qui lui est exposé, comme les toiles & cires ; ce que les pluyes ne sçauroient faire en trois fois autant de temps : mais sa penetration paroist encor en ce qu'elle dissout juques à l'or ; ce qui a donné sujet à quelques vns d'en laver par plusieurs fois, aussi bien que de vinaigre, les médicamens que l'on veut faire penétrer.

Le 2. diſt. S'il ſuffiſoit de parler de la rozée à la façon des Poëtes, je dirois qu'elle ſeroit la ſuëur du ciel, la ſalive des aſtres, le découlement des eaux céleſtes, ou l'humeur cryſtalline qui coule des yeux de la belle Aurore: ou bien, qu'elle eſt vne guirlande emperlée, dont la terre ſe pare au matin pour pareſtre plus belle aux yeux de ſon Soleil & de tout l'vnivers: auquel ſi les vapeurs ſervent d'aliment, la rozée eſt ſon nectar & ſon ambroſie. Mais pour en parler plus ſolidement, j'eſtime que c'eſt vne vapeur ténüe & ſubtile, élevée par vne chaleur moderée, juſqu'à ce que ou rencontrant quelque corps elle s'y attache, ou qu'eſtant attirée proche de la moyenne région de l'air, elle ſe condenſe par le froid, & retombe ſur la terre. Toutesfois, cette vapeur ne procéde pas ſeulement d'vn humeur purement aqueux, mais participant aucunement des eſprits d'vn nitre, ſucre, ou ſel doux: puis que ſa partie plus ſubtile s'eſtant évaporée, le reſte demeure condenſé ſur les feuilles & pierres, où ſe fait le miel & la manne, & ceux qui paſſeront legerement la langue ſur les feüilles de noyer & autres plantes lices & vnies y trouveront de la douceur ez climats ou ſaiſons temperées,

qui n'eſt qu'vn extrait de cette meſme rozée. La fertilité qu'elle cauſe en la terre, ſa vertu purgative & déterſive montrent aſſez cette verité. Car la rozée ne pourroit rẽdre la terre féconde ſi elle eſtoit vne eau pure & dénüée de toute ſorte d'eſprits, & particulierement de ceux du nitre, qui eſt le plus excellent engrais dont on puiſſe rendre la terre fertile : puis que celle dont il a eſté tiré demeure ſterile, tant qu'elle ait eſté de nouveau emprainte de ces eſprits par l'influence de la rozée, à laquelle on l'expoſe durant quelque temps pour la rendre derechef capable de produire quelque choſe. Cette vertu purgative dont participe non ſeulement la manne qui purge benignement les ſéroſitez ; mais la rozée toute pure laquelle cauſe quelquefois vne diarthée mortelle aux troupeaux qu'elle purge exceſſivemẽt lors qu'elle n'eſt pas bien cuite & digerée par la chaleur du Soleil qui en conſume les phlegmes, & cette faculté deterſive avec laquelle la rozée nettoye toutes les impuretez des corps qu'elle blanchit parfaitement, ne peuvent provenir que de ce ſel nitreux, lequel comme tous les autres ſels eſt penetrant & deterſif. Non plus que cet enlevement de la coquille d'œuf qui ne ſe peut faire que par la

vertu de certains esprits légers & volatils, lesquels estans actuez & fortifiez par la chaleur des rayons solaires se meuvent & prennent le haut emportans avec eux l'œuf qui les enferme ; ce qu'vn humeur aqueux ne sçauroit faire : pource que quand mesme la chaleur du Soleil la pourroit subtiliser, attenüer & rarefier jusqu'à la rendre d'vne nature aërienne, qui est le plus haut poinct de rareté auquel elle puisse atteindre, neantmoins il ne l'attireroit pas plustost que le reste de l'air de mesme nature, moins enleveroit-il la coquille de l'œuf: mais elle transpireroit peu à peu par les pores de l'œuf, ou s'estendroit en iceluy tout autant qu'il y auroit d'espace ; & enfin le feroit éclater ou se resoudroit en fumée : la chaleur n'imprimant aucun mouvement dans l'eau, mais la rarefiant seulement & l'échauffant peu à peu: ce qui ne suffit pas pour enlever le vaisseau qui la contient, puis que mesme estant plein d'air échauffé il demeureroit à terre.

Le 3. dist. Toutes les choses naturelles estans en vn perpetüel flux & reflux auquel ce globe elementaire fournit d'alimẽs pour les faire retourner à leur principe, la rozée se peut dire le commancement & la fin de toutes ces choses, la perle ou le dia-

mant qui ferme la révolution circulaire de toute la nature : puis qu'attirée en haut par le Soleil, de la maſſe de l'eau & de la terre ſubtilizée en vapeur & parvenuë au dernier poinct de ſa rarefaction, elle ſe condenſe derechef & retourne à la terre à qui elle ſert comme de ſemence pour la rẽdre feconde, & ſe transformer ſur elle en toutes choſes, dont elle prend les qualitez: pourceque n'eſtant qu'vne quint'eſſence extraite de tout ce corps, il faut qu'elle en ayt eminemment toutes les vertus : auſſi, anciennement la benedictiõ ordinaire des peres à leurs enfãts eſtoit celle de la rozée, comme eſtant le germe de la nature, la matiere premiere de tous ſes biens & le conſumé de toute ſa ſubſtance, recüite & digerée en la ſeconde région de l'air. Car la meſme vapeur qui forme la rozée le matin, eſtant celle qui cauſe le ſerein au ſoir, la difference en eſt neantmoins ſi grande, qu'autant que celuy-cy eſt nüiſible, autant l'autre eſt-elle profitable: parce que les premieres vapeurs qui ſortent du ſein de la terre n'eſtãs pas encor épurées de leurs qualitez crües & malignes, cauſent les rheumes ou les cathares : mais celles du matin ſe reſolvans d'vn air condenſé par la froideur de la nüit, n'ont que la douceur &

benignité de cet elément : ou bien les pores du corps ouverts par la chaleur du jour, reçoivent mieux les malignes impressions de l'humidité estrangere, qu'apres avoir esté resserrez par la froideur de la nüit.

Le 4. dist. Bien que la vapeur soit vn mixte imparfait, neantmoins aussi bien que les autres corps parfaits, elle est composée de parties differētes dont les vnes sont grossiéres, les autres ténües; les parties grossiéres de la vapeur renduës volatiles par la chaleur estrangere, d'où elles sont empreintes, s'élevent jusqu'en la moyenne région de l'air, dont la froideur les condense en nüée qui se resout ordinairement en pluye: quelquefois en neige ou en gresle : en la premiere, lors que la nüée devant qu'estre resoute est renduë friable par la violence du froid, lequel exprimāt l'humide, resserre les parties de la nüée qu'il fait tomber par floccons : en la seconde, quand la mesme nüée estant désja fonduë en pluye, ses gouttes se congelent comme en dragées, soit par le froid externe de l'air, soit par la chaleur extréme du mesme air : lequel augmentant par antiperistase la froideur de la pluye, la fait resserrer & durcir : d'où vient qu'il gresle aussi bien durant les ardeurs de l'Esté que durant les ri-

gueurs de l'Hyver. Et entre ces parties grossiéres de la vapeur, celles quï n'ont pû estre alterées ni changées en nüée, descendans vers nostre région, y forment les nüages & broüillars, Mais les parties les plus ténües de cette vapeur produïsent la rozée: en laquelle il faut considerer 2. choses, la matiére & la cause efficiente. La matiére est cette vapeur ténüe & si subtile qu'elle ne donne point prise à la chaleur; d'ailleurs foible pour luy faire perdre terre. La cause efficiente éloignée est vne chaleur modérée: pource que si elle estoit excessive, elle consommeroit ou enleveroit cette vapeur: d'où vient que la rozée ne se fait que durant le Printemps & l'Automne, qui sont saisons temperées; & non jamais en Hyver ou en Esté: le premier congelant ces vapeurs, & le second les resolvant & consommant. La cause efficiente prochaine est la froideur de la nüit, qui doit aussi estre moderée: autrement, elle les congeleroit, non en rozée, mais en verglas, ou gelée blanche: comme elle convertit les eaux en glace par le froid extrême de l'air: lequel d'ailleurs doit estre tranquille & serein; pource qu'estant battu & agité des vents, la vapeur ne se peut condenser pour la mesme raison qui empesche

les eaux vives qui ſont en vn mouvement continüel de ſe glacer, comme font les eaux mortes: d'où vient auſſi que la rozée eſt plus fréquente dans les lieux bas que dans ceux qui ſont élevez. Or cõme de la vapeur toute ſeule ſe forme la rozée, ſi avec cette vapeur ténüe il s'éleve principalemẽt vers le matin quelques parties terreſtres tres-ſubtiles, il s'engendre vn ſuc fort doux, dont ſe forme le miel: & lors que ces parties terreſtres prévalent par deſſus les parties humides de la rozée, il ſe fait vn ſuc moins liquide appellé manne, dont la meilleure ſe receüille dãs la Calabre: celle de Briançon & de quelques autres lieux eſtant moins digerée qu'il ne faut par faute de chaleur, ou meſlée de trop d'impuretez par l'excez d'icelle qui les a attirées trop violemment de la terre: mais la douceur de ce miel & de cette manne viennent d'vn tres-parfait meſlange du ſec avec l'humide, en vn degré qui nous eſt inconnu.

Sur le ſecond poinct, il fut dit: Que Dieu ayant ſouſmis la femme à la domination de l'homme, qu'il a doüé de force pour ſe maintenir en la poſſeſſion de cet empire: comme vne puiſſance abſoluë eſt quelquefois accompagnée de

tyrannie & d'vſurpation, il ne s'eſt pas ſeulement reſervé à luy ſeul l'authorité de faire des loix, où les femmes n'y eſtans pas appellées ont tousjours eu du pire : mais auſſi s'eſt-il approprié les meilleures choſes ſans les vouloir partager auec elles. Car les hommes non contens de les avoir réduïtes par ces loix en perpétüelle tutelle, qui eſt vne veritable ſervitude, de les avoir ſi mal partagées aux ſucceſſions, de s'eſtre rendus maiſtres de leurs biens ſous le nom de maris: les privent encor injuſtement du plus grand de tous les biens, qui eſt celuy de l'eſprit: dont la ſcience eſt le plus bel ornemẽt, puiſqu'elle eſt le ſouverain bien de ce monde & de l'autre, & la plus noble action de la plus excellente faculté de l'ame, l'entendement, qui eſt commun aux femmes auſſi bien qu'aux hommes, ſur leſquels elles ſemblent meſmes avoir l'avantage de l'eſprit: non ſeulement pour la delicateſſe de leur chair, indice de la bonté de l'eſprit, mais à cauſe de leur curioſité, qui eſt mere de la Philoſophie, definie pour ce ſujet l'amour & le deſir de ſageſſe: & cette vivacité ſe void en leur babil & en leurs artifices, intrigues & diſſimulations : leurs eſprits eſtans emblables à ces bonnes terres qui foiſon-

nent en herbages & épines, faute d'vne meilleure culture. Leur memoire causée par la constitution humide de leur cerveau & leur vie sedentaire & solitaire, sont encor favorables à l'estude. Aussi, pour ne parler point de celles d'apresent, nous avons les exemples de Sainte Brigide, qui a excellé en la Theologie mystique: Cleopatre sœur d'Arsinoé, en la Medecine: Pulcheria, en la Politique: Hypetia & Athenais femme de Theodoze, en la Philosophie: Sapphon & les Corynnes, en la Poësie: Cornelia mere des Gracches & Tullia doublement fille de Ciceron, en l'eloquence. Que s'il est vray que la politique & l'œconomique se fondent sur mesmes principes, & s'il faut autant ou plus de science à conserver qu'à acquerir: puisque les femmes sont en vne famille ce que les hommes sont à l'Estat, & qu'elles sont destinées pour conserver ce que les hommes amassent; pourquoy n'auront-elles la connoissance des mesmes maximes que les hommes par l'estude & la théeorie, d'autant plus que la retenuë & pudeur de leur sexe ne permet pas qu'elles en ayent l'experience par la fréquentation du monde? Ce qui obligea nos anciẽs Gaulois à leur laisser l'administration des loix &

les autres exercices de la paix : se reservans seulement ceux de la guerre. Et quant aux autres sciences, puisque leur encyclopédie est vn monde qui a encore plusieurs parties inconnuës ou peu fréquentées : que si les femmes travailloient en commun avec les hommes à les rechercher, qui doute que la curiosité feminine ne servist à éguizer la pointe de l'esprit des hommes distraits par les affaires de dehors, ne fist de merveilleux progrez & ne trouvast plusieurs beaux secrets jusqu'à present inconnus?

Le 2. dist, Que les femmes prenoient d'elles-mesmes assez d'ascendant sur les hommes, sans leur donner encor celuy de la science ; laquelle d'ailleurs enflant l'esprit, les rendroit plus superbes & insupportables qu'auparauant : la bonne opinion que l'on a de soy-mesme estant incompatible avec l'obéïssance à laquelle les femmes sont destinées. Aussi lisons-nous bien que nostre premier pere Adam a esté sçauant, mais non pas Eve ; au contraire, le seul desir qu'elle a eu de devenir sçavante en mãgeant le fruit de l'arbre, a ruïné tout le monde. La vie active du mesnage auquel elles sont nées, la délicatesse de leur corps impatient des travaux & sueurs avec lesquels la science

s'acquiert, l'humidité de leur cerveau ennemie de la science, & la foiblesse de leur esprit capricieux, sont des raisons assez puissantes pour interdire à ce sexe les sciences, lesquelles demandent la solidité du jugement, qui s'est trouvé tousjours manquer dans les escrits des femmes estimées les plus doctes ; pource que le iugement est vne action de l'entendement qui se refléchit sur ses connoissances, & cette refléxion dépend d'vne temperature séche, qui est contraire à celle du cerveau de la femme ; dont les esprits animaux estans obscurcis par les nüages de l'humide, elle rencontre bien quelquefois en la premiere pointe de l'esprit, mais non en ses secondes pensées, qui sont tousjours plus foibles que les premieres, marque tres-asseurée de leur impuissance: au contraire des hommes, dont les secondes pensées prévalent sur les premieres: d'où vient qu'elles sont impétüeuses en leurs desirs & violentes en leurs premieres passions, dans lesquelles d'ordinaire elles n'ont aucune mesure ni médiocrité. C'est pourquoy la femme hait tousjours, ou aime: jamais il n'y a de milieu.

Le 3. dist, Puis que plus vne chose est imparfaite & plus elle a besoin d'es-

tre perfectionée : quand bien l'esprit des femmes seroit foible & imparfait, comme on leur veut faire croire, il s'ensuivroit neantmoins qu'elles auroient plus besoin des sciences pour couvrir leurs defauts. Et si nostre premiere mere eust esté sçavante, elle ne se fust pas laissée tromper aux belles promesses du diable, qui jugeant bien qu'Adam, tout sçavant qu'il estoit, eust découvert ses finesses, se donna bien garde de se prendre à luy, mais à vne pauvre femme idiote & ignorante. C'est donc vne injustice de vouloir que les femmes soient plus parfaites & plus sages que les hommes, & neantmoins leur en interdire les moyens. Car comment est-ce qu'elles seront vertüeuses si elles ne sçavent ce que c'est de la vertu: laquelle estant vne habitude de la volonté qui est de soy aveugle, si elle n'est éclairée des lumieres de l'entendement qui s'acquiérent par les connoissances & les sciences, il est impossible qu'elles y puissent parvenir. Et ceux qui appréhendent que les connoissances des choses naturelles ne fussent capables de contrarier à l'honnesteté & pudeur de ce sexe, ne sçavent

pas que la connoissance des choses mauvaises, aussi bien que celle des plus fausses est tousjours honneste & loüable; & que l'entendement n'en est non plus soüillé que le Soleil pour éclairer des ordures & cloaques. Car l'entendement, bien loin de la volonté qui reçoit sa bonté ou sa malice des objects vers lesquels elle se porte, connoist sans se corrompre les choses les plus impures & abominables. Voire, puis que la connoissance dépend de la pureté & simplicité qui fait dire aux Theologiens que les Anges & intelligences séparées sont plus parfaites en leurs connoissances que les hommes : il semble que le plus asseuré moyen dont les femmes se puissent servir pour garder leur pureté & chasteté, qui est leur seul threſor, c'est de faire provision de sciences & de connoissances. Aussi est-ce vne chose inoüie jusqu'à present qu'vne femme ait esté sçavante, qui n'ait esté chaste & pudique : ce que les anciens ont voulu representer par vne Minerve Déesse des sciences, & par les neuf Muses, toutes vierges.

CENT-

CENT-SEPTIESME CONFERENCE

Du Mardy 1. Avril 1636.

1. S'il eſt bon de ſe ſervir de remedes Chymiques. 2. Si l'uſage des Romans eſt profitable.

TOus les corps qui ſont au deſſous de la Lune ayans eſté creez pour la ſanté de l'homme, qui eſt la régle de leur temperature; comme le Iuge & l'arbitre de leur bonté, la Medecine les conſidere comme alimens, medicamens ou venins. Les alimens conſervent la nature, laquelle ſe les rend ſemblables: les venins la deſtruiſent & corrompent entierement, luy communiquans leurs qualitez malignes. Les medicamens ſont entre-deux; ils ne ſe changent pas en ſa ſubſtance comme les alimens, ils ne la corrompent pas comme les venins, mais ou ils vui-

dent les humeurs peccantes, ou ils alterent la nature pour luy rendre sa temperie naturelle, lors qu'ils sont bien administrez, & non autrement : les premiers s'appellent remedes purgatifs, les autres alterans. Tous ces remedes ont esté premierement inventez par l'experience qui a donné lieu à la plus ancienne secte des Medecins, dite Empirique, inventée par Acron : puis appuyée des deux maximes generales des Methodiques, dont Thessalus fut l'autheur, qui estoient de lascher les corps constipez, & d'arrester les fluxions des autres. Enfin, ils ont esté authorisez par la raison jointe à l'expérience, qui a donné lieu à la plus authentique secte, appellée des Dogmatiques ou Rationels & Galeniques de leur autheur, fondé sur Hippocrate : qui guérissent les contraires par leurs contraires; au lieu que les Chymiques, appellez aussi Hermetiques d'Hermes Trismegiste ou Spagiriques de la fin de leur art, qui est de séparer & d'assembler les corps, guérissent les semblables, par leurs semblables, qu'ils disent agir par vne proprieté de toute la substance contre les maladies, & non par leur temperature ou divers meslanges des qualitez contraires, qui sont neantmoins

seules actives, l'action ne pouvant estre entre des choses entierement semblables; puis qu'vne chose n'agist sur vne autre que pour la rendre semblable: de sorte que si elle est desja telle; il ne se fera aucune action. Aussi par la raison des contraires; puis que la santé se conserve par les semblables, la maladie se doit guérir par ses contraires: & comme la santé consiste dans la médiocrité, ainsi la maladie est dans l'excez ou dans le defaut; qui fait définir la Medecine détraction & addition; pource qu'elle retranche ce qui est de trop; & ajouste ce qui manque. Or tant l'excez que le defaut s'augmentent par l'vsage des choses semblables. Tellement que le principe de Chymie estant renversé; tous ses remedes fondez sur luy doivent estre suspects.

Le 2. dist, Que ces deux principes qui semblent contraires, bien entendus ne le sont aucunement. Car lors que les Chymiques disent que les semblables se guérissent par leurs semblables; ils n'entendent pas parler des maladies comme font les Galeniques; avec lesquels ils demeurent d'accord qu'elles s'augmentent par l'vsage des semblables: mais bien des parties malades;

lesquelles seules se peuvent dire estres guéries, puis qu'elles sont le siége des affections contre nature, & non les maladies qui n'estans qu'vne privation ou erreur & déreglement du corps ne peuvent estre capables de guérison, mais seulement les parties du corps que les Dogmatiques, aussi bien que les Chymiques, guérissent par des remedes semblables en substance à la nature de ces parties qu'ils fortifient: car tout ce qui est ami de la nature, qu'Hippocrate appelle la medicatrice des maladies, est aussi ennemi de ce qui est contre nature.

Le 3. dist, Que les remedes estans d'autant plus excellens qu'ils approchent de nostre nature, les mineraux, metaux & tous les fossiles dont la Chymie nous fait vser, ayans des qualitez malignes & veneneuses, sont beaucoup plus dangereux que les remedes ordinaires pris des animaux & des plantes, qui ont vie comme nous. Aussi quelque préparation qu'ils puissent recevoir, ils laisent tousjours vne mauvaise disposition dans les parties nobles & dans tout le corps contre lequel ils agissent avec violence, qu'ils ont non seulement de leur nature entierement éloignée de la nostre, mais aussi du feu qui

leur imprime vne chaleur eſtrangére contraire à la noſtre qu'elle deſtruit : toute chaleur ſéche eſtant ennemie de la naturelle, qui eſt humide & benigne. Et bien qu'ils ſe ſervent des remedes extraits des vegetaux, neantmoins c'eſt avec auſſi peu de ſuccez, puis que leur vertu purgative dépend de leur temperie qu'ils deſtruiſent entierement par la diſtillation ou par leurs extraits ; tous leſquels d'ailleurs eſtans chauds ils ſont inutiles à toutes les maladies aiguës, ordinairement chaudes & tousjours les plus dangereuſes, & ſont contraires à la fiévre, qui eſt vne chaleur allumée dans le cœur, laquelle accompagne preſque toutes les maladies. D'ailleurs, tous les remedes agiſſans par les premieres, ſecondes & troiſieſmes qualitez, qui dépendent d'vne matiere temperée d'vne façon particuliere, les mixtes eſtans ſéparez de leur matiere qui ſert de baſe & de fondement aux actions de la forme, ils perdent la force & la vertu qu'ils avoient auparavant, laquelle eſt plus efficace & ſenſible dans vn ſujet materiel & groſſier, tel qu'eſt celuy des remedes ordinaires préparez en décoction ou infuſion, en bol, poudre, opiate, conſerve, tablettes ou tel

autre corps solide, que dans vne essence; esprit, ou tel corps subtil & ténu, lequel estant délivré de ses parties les plus grossiéres qui luy servoient d'arrest se porte comme vn éclair ou vne lumiere dans les parties du corps où réside la cause morbifique, qu'il ne pourra jamais domter ni déraciner, quand bien sa vertu ne s'évanoüiroit point, mais se pourroit conserver dans le corps; lequel d'ailleurs estant accoustumé aux choses matérielles, pource qu'elles le conservent & composent, il reçoit souvent vn grand dommage des choses trop subtiles: d'où vient que l'air de la supréme région ne peut estre attiré par nostre poulmon.

Le 4. dist. Que la marque d'vn bon remede estant de guérir promptement, asseurément & avec plaisir, ceux de la Chymie estans de cette nature ne doivent pas seulement estre employez, mais préferez aux autres. La prõptitude de leur effet vient de ce que leurs formes qui sont seules actives, sont épurées & déliées de la matiere, qui est vn principe purement passif & incapable d'action. Ils sont agréables & asseurez estans dépoüillez de leurs impuretez & qualitez malignes, & privez de leurs mau-

vaiſes odeurs & ſaveurs par le moyen des divers degrez du feu : lequel s'il communique vn empyreme à ces medicamens, auſſi fait-il bien non ſeulement aux remedes vulgaires préparez par le feu, mais encor à toutes nos viandes & alimens. Ioint que quantité de ces remedes Chymiques ſe préparent avec vne chaleur moderée, comme celle du fumier, des cendres, ou bain Marie, qui ne leur peut communiquer cet empyreme, & quand bien il leur arriveroit à tous, n'eſtant qu'vne chaleur eſtrangére qui leur vient de dehors, il en eſt aiſémẽt ſéparé ou de ſoi-meſme avec le temps, ou promptement par le moyen des ablutions avec leſquelles on rend juſqu'au précipité de Mercure fort doux, & l'antimoine ſans aucune malignité. Ce qu'on objecte de la violence avec laquelle les remedes pris des mineraux & metaux agiſſent à cauſe de la diſproportion qu'ils ont avec noſtre nature eſt auſſi peu cõſidérable, puis qu'Hippocrate & les anciens Medecins ſe ſont ſervis de l'euphorbe, hellebore, ſcammonée, turbith, colocynthe, & tels autres remedes des plus violens, qui ſont encor en vſage: & Galien ſe ſervoit de l'acider, ſandaraque, aërain bruſlé & tels autres médicamens pris

des mineraux tous cruds & sans aucune préparation, qui estoit ignorée de son temps. Rondelet a employé le mercure crud dans ses pillules contre le mal venerien, dont ce mineral est le vrai panacée: Craton vsoit du cinabre contre le vertige: Cardan & Matthiol pratiquoient l'antimoine crud: Gesner, le vitriol: Fallope, le saffran de Mars contre la jauniſſe: presque tous les Medecins, le souffre contre les maladies des poulmons: & ils envoyent aux eaux minerales les malades qui ne peuvẽt estre guéris par les remedes ordinaires. Et puis que non seulement les aulx, oignons & moutarde qui nous servent d'alimens, mais aussi les sucs de limons, citrons, épine-vinette & cantharides, quoy que fort corrosives, sont neantmoins en vsage: pourquoy ne se servira-t'on des remedes Chymiques en fort petite quantité, purgez de leur corrosion & pris avec des eaux & vehicules convenables?

Le 5. dist, Qu'il y avoit dans toutes les choses de la nature vn certain esprit fixe, vnique principe de leurs vertus & opératiõs, lequel en estant séparé elles ne sont plus que des cadavres sans ame, comme il se void dans la terre renduë stérile par la pri-

vation de ſon ſel nitreux, dans le vin éventé ou aigri, & dans le phlegme inſipide du meſme vin ſéparé de ſon eſprit, par la diſtillation de la Chymie; laquelle ſépare le bon du mauvais: le pur, de l'impur: le ſubtil, du groſſier: la forme de ſa matiere la plus craſſe; en vn mot, l'eſprit de ſon corps, lequel eſtant empraint de la vertu du mixte qu'il contiẽt en fort petit volume, & qui eſtoit épanduë dans toutes les parties, il eſt fort actif & propre, non ſeulement à ſervir d'aliment à l'animal qui ne ſe nourrit que de cet eſprit, le reſte eſtant inutile & comme tel converti en excremens: mais auſſi principalement pour la guériſon des maladies, en reſtaurãt & fortifiant les eſprits fixes, qui ſont les veritables ſiéges des maladies comme de la ſanté, puis que la maladie eſt vne léſion des fonctions, dont ces eſprits ſont les principes: là où les Medecins vulgaires au lieu de ſéparer les vertus de chaque mixte pour les oppoſer comme des remedes ſpécifiques à toutes les maladies, ainſi que font les Chymiques, ils les émouſſent & deſtruiſent par la confuſion qu'ils font de quantité de ſimples & d'autres drogues, dont ils compoſent leurs médicamens, qui acquierent par ce moyen vne temperature nouvelle &

vne vertu toute particuliere qui réſulte des parties dont il eſt compoſé, & dont les qualitez & proprietez ſont r'allenties ou pluſtoſt enſevelies, de la meſme façon que des élemens vnis enſemble dans le mixte ſe fait vn compoſé, tout autre que ſes principes. C'eſt pourquoy on peut plus juſtement oppoſer contre tels remedes, ce qu'ils reprochent à ceux de la Chymie qu'ils sõt tirez des mixtes morts, corrompus & privez par le feu de leur humide radical, dans lequel conſiſtoit leur premiere vertu purgative, laquelle ne ſe diſſipe pas ſi aiſément, puis qu'en purgeãt la nourrice la force du purgatif paſſe de ſon lait à l'enfant, & qu'on nourrit les chévres & les poules de purgatifs, pour rendre à l'vne ſon lait, à l'autre ſa chair de meſme. Quoi qu'il en ſoit, puis qu'il y a tant de maladies incurables, dont on connoiſt aſſez les cauſes, mais auſquelles on ne trouve point de remedes ſpécifiques: la Chymie qui en ouvre les moyens par la ſolution de tous les corps doit eſtre chérie, & non pas condamnée comme elle eſt par des ignorans ou malicieux, qui devroient au moins la reconnoiſtre comme vn des membres de la Medecine eſtant du reſſort de la Pharmacie qui conſiſte au chois & en la préparation des

médicamens, & qui est partie de la Therapeutique. Mais disons plustost que les trois parties de la Medecine, ou ses trois sectes anciennes sont les trois parties du monde, l'Europe, l'Asie, & l'Afrique : & que la Chymie est ce nouveau monde découvert depuis peu, non moins rare & admirable que les autres, pourveu qu'il soit aussi soigneusement cultivé & tiré de la main des barbares.

Sur le second poinct, il fut dit, Que la verité n'estoit pas la plus puissante chose du monde, puis que souvent les fables & les Romans ont plus d'attraits, & non moins de sectateurs qu'ont les Histoires, que les Poëtes nous ont voulu figurer en la fable de ce Pigmalion amoureux d'vne statuë: car ces Romans qui ne sont que les images d'vne fantastique beauté, sont neantmoins chéris & idolatrez de tant de personnes, non seulement pour l'éloquence dont l'on void les plus beaux traits en ces livres fabuleux, mais pour la beauté des actions de leurs personnages, qui peuvent servir d'vn parfait modelle de vertu: laquelle ne s'estât jamais trouvée accomplie de tous ses traits en pas vn des hommes Illustres, dont la vie a tousjours esté ternie de quelque tache,

l'hiſtoire ne peut nous donner vn parfait exemple à imiter ſi elle n'eſt aſſiſtée des Romans, ſans leſquels les narrations purement hiſtoriques qui ne s'attachent qu'à la ſimplicité d'vn fait ſont des ſcelets décharnez, & comme ces tableaux tracez groſſierement d'vn premiere crayõ, qui ſont deſagréables ſi l'artifice ne leur donne la couleur & les ombres. Ainſi Xenophon & de noſtre tẽps Dom Guevare, deſirans tirer le modelle d'vn parfait Prince, l'vn en la perſonne de Cyrus; l'autre en celle de Marc-Aurele, ont tant ramaſſé de choſes cõtre la verité, qu'ils en ont fait pluſtoſt des Romans que des hiſtoires. Auſſi les faits d'Achille paroiſſent tout autrement dans Homere que dans Dictys de Crete: ceux de Charlemagne en Eginard & en l'Arioſte, que dans les annales. C'eſt aux Romans à qui ils ſont redevables de la moitié de leur gloire, & ſi leur exemple a donné quelque émotion c'eſt celuy qu'ont propoſé les Romans & non les hiſtoires. Le Romaniſte eſt le maiſtre & l'ouvrier de ſon ſujet: l'Hiſtorien en eſt l'eſclave. Et comme par la refraction de la veuë diverſement refléchie en vn verre triangulaire il ſe forme vn Iris de couleurs, qui bien qu'elles ne ſoient réelles ne laiſſent pas de

rauir: ainsi par la varieté de ces accidēs meslangez & diversement entrecoupez par repriſes de la fictiō & de la verité, ſe forme vne bigarrure ſi agréable qu'elle contente plus en ſes inventiōs que le corps d'vne hiſtoire vniforme, duquel les Romans ramaſſans en vn volume les plus memorables accidens, ils s'en peuvēt dire l'eſſence & l'abregé, réüniſſans en eux toute la beauté, le plaiſir & l'vtilité que l'on y trouve. Car ces livres ne ſervent pas ſeulemēt pour la délectation, mais auſſi pour le profit, l'vn n'eſtant jamais ſans l'autre; puis que le beau, qui eſt l'object du délectable, & le bō, qui l'eſt de l'vtile, sōt réciproques & inſéparables, & que le plaiſir qu'ō prēd en quelque choſe eſt vne marque infaillible de ſa bōté & vtilité, qui eſt d'autāt plus grāde aux Romās qu'ils inſtruiſent avec plaiſir, marians artificieuſement l'vtile avec l'agréable. Car ſous des noms ſuppoſés ils taxēt plus libremēt, & ne ſe chargēt pas de l'ēvie & de la haine de ceux qu'ils reprennent. Ainſi le Prophete Nathā par vne parabole tira de David meſme la condamnation de ſon propre crime, qu'il n'euſt poſſible jamais avoüé, ou du moins qu'il euſt excuſé en ſa perſōne. Quāt à ce qui eſt de l'abus & du danger qu'il y a de lire ces livres, pour la pluſ-

part remplis de sales amours, ils ont cela de commun avec les meilleures choses du monde, que lon peut tourner à vn mauvais vsage. Que si l'amour est honneste & legitime, comme tous le Romans s'y terminent: ils n'en meritent point du blasme; s'il est illicite, leurs autheurs ont tousiours vne fin mal-heureuse, & les vices n'y sont iamais impunis: c'est là que la iustice distributiue est exactement gardée, non par l'aveugle iugement de la fortune, mais par le iudicieux chois de l'autheur, que les bons sont tousiours recompensez & les meschans punis. Car les Romãs ont pour object, comme l'histoire, la description des actions humaines, qui estans le plus souvent mauuaises par la déprauation de la nature, y paroissent plus scandaleusement que dans les Romans. Pourquoy leurs censeurs ne proscrivent-ils donc aussi les histoires, d'autant plus dangereuses qu'elle nous fournissent quantité d'exemples veritables de sacriléges, parricides, adultéres & inceستes, dont les autheurs n'ont point esté punis. Et sans parler des maximes dangereuses & impies de Tacite & de Polybe; qui est mesme celui qui prendroit les fables d'Herodote, & les prodiges de Tite Live pour des cho-

ſes plus probables que celles des Romans; pour ne rien dire de la contrarieté des Hiſtoriens d'vn meſme temps : de ſorte que l'on peut dire que le plus veritables d'entr'eux eſt le plus vray-ſemblable.

Le 2. diſt. S'il eſt vray ce que diſent les Platoniciens qu'il n'y a rien de réel en ce monde, mais que nous n'appercevons que des ombres & des phantoſmes en cette vie, que l'Eſcriture accompare à vn ſonge; il y aura peu de difference pour la realité entre vne Hiſtoire & vn Roman. Et quand bien l'vn ſeroit vne pure fiction, il n'y auroit pas ſujet de le meſpriſer non plus qu'vne comédie à cauſe que les Acteurs ne ſeroient pas les perſonnages veritables, ou qu'vn tableau de quelque païſage ou perſpective bien faite, ſeulement à cauſe qu'il ſeroit de l'invention du peintre & non de la nature, dont les ouvrages tous excellents qu'ils ſont, cedent neantmoins à ceux de l'art que nous eſtimons plus que les veritables & naturels, ſur leſquels ils ſont contretirez : noſtre eſprit prenant vn plaiſir extréme à imiter & voir imiter : d'où vient que nous eſtimons tant en leurs copies & repreſentations les choſes dont les originaux nous ſont deſagréables. Mais ce qui

augmente la gloire des Romans est que ceux qui se sont declarez leurs ennemis ne les ont pû combattre que par des Romans mesmes ; comme Platon & Isocrate ne pûrent blasmer les Sophistes qu'en se servant de leur éloquence,

Le 3. dist, Que les Romans estoient ordinairement ou de faits valeureux des Chevaliers, ou de passe-temps amoureux. Ces premiers sont pour la plus part ridicules & remplis de chevaliers errans qui forcent des chasteaux enchantez, tüent des monstres, des geants & des hommes cõme mouches: les autres sont infames, contraires aux bonnes mœurs & dangereux aux ieunes hommes & aux filles qu'ils entretiennent en vne lasche oisiveté, mere de tous les vices : outre les dangereuses maximes que ces mensonges laissent dans les esprits tendres, & qui demeurent en plusieurs toute leur vie. Mais tous ces discours fabuleux ont cela de cõmun qu'ils marquent la foiblesse du iugement en ceux qui s'y attachẽt, & vn dereglement d'esprit en leurs autheurs. Et puisque selõ les Médecins le premier degré de folie est de s'imaginer des opinions phãtastiques: le second est de les dire aux autres : le troisiesme (à mon avis) sera de les escrire,

CENT-

CENT-HVITIESME CONFERENCE

Du Lundy 7. Avril 1636.

1. Des Talismans. 2. Quelle est à préferer de la vie Rustique ou Civile.

TAlitsman que les Chaldéens appellent *Tsilmenaïa*, les Hebreux, *Magen*, les Grecs, *Charactére*, est vn mot Arabesque formé par transposition & addition au commancemẽt & à la fin des deux lettres hemantiques *Tau*, & *Nun* du nom Hebreu *Tselem*, qui veut dire image, figure, ou charactére. Car ces Talismans (desquels on fait Zoroastre le premier autheur) ne sont autre chose que des images en relief ou gravées sur des médailles ou anneaux, ordinairement de metal ou de pierres précieuses, en figure d'hommes ou d'animaux, fabriquées sous de certaines constellations & aspects des astres qui en

recueillent l'influëence & la conservent, tenans lieu par apres de la presence des mesmes astres ; voire avec d'autant plus de vertu que la réünion des influences se faisant en ce poinct, ils en redoublent l'activité : comme les miroirs ardens tirent plus de chaleur du Soleil qu'il n'en a peut-estre luy-mesme. Ces figures agissent, à ce qu'on dit, ou sur les esprits, comme pour faire aimer, honorer, enrichir ou craindre, ou sur les corps pour les guérir, dont il se void quelque ombre ez cures magnetiques des playes du corps, que l'on guérist en pensant l'arme qui a fait le coup, ou la chemise qui a receu quelques gouttes de sang ; ou bien ces figures agissent sur les choses naturelles, comme pour détourner d'vn lieu la pluye, la gresle, & les bestes farouches ou venimeuses : le tout par moyens naturels. Car nous ne parlons pas ici des caractéres magiques & diaboliques, dont les vertus dépendent pour la plus part d'vn pacte tacite ou exprez avec l'esprit malin, qui produit quelquesfois veritablement ces effets, souvent fait illusion à nos sens & non le caractére, la parole, le son, le nombre ou tel autre moyen pour l'ordinaire inepte & incapable d'vne telle action. Mais nous

entendons seulement parler des agens naturels, lesquels agissans presque tous par vne proprieté de toute leur substance & par des vertus occultes & sympathiques causent quantité d'effets merveilleux, que le vulgaire ignorant rapporte mal à propos à magie ou sortilége. On pourroit douter de l'effet de ces Talismans, si plusieurs histoires n'en faisoient foy. Car ces Teraphims, tels qu'estoient les marmouzets de Laban, se pouvoient dire Talismans, comme selon Marsile Ficin le serpent d'airain & le veau d'or élevez : l'vn pour préserver des morsures des serpens par sa veuë, l'autre pour destourner les chaleurs & sécheresses du scorpion & de Mars. Les idoles des Payens se pouvoient mettre aussi en ce rang, comme cette statuë de Memnon en Egypte, qui se mouvoit & parloit apres avoir esté éclairée des rayons du Soleil : celle de Venus Paphienne en Cypre, sur laquelle il ne pleuvoit jamais : le Palladium de Troye : les Ancyles ou Boucliers de Rome, qui conservoient la fortune de l'Empire : les Dieux Penates, figurez sous deux serpens : ceux qu'ils nommoient Averrunci, qui chassoient ou détournoient les malheurs domestiques : la statuë de fortune qu'avoit Sejan, que les

Empereurs laiſſoient à leurs ſucceſſeurs : la mouſche d'airain & la ſangſuë d'or de Virgile, avec leſquelles il empeſcha les mouſches d'entrer à Naples, & fit mourir des ſangſuës d'vn puits : la figure d'vne cigoigne qu'Appollonius mit à Conſtantinople pour les en chaſſer l'an 1160, & celle dont il chaſſa les mouſcherons d'Antioche : ceux de Tripoli, en Syrie, & Hampts, en Arabie, qui furent préſervées des beſtes venimeuſes par le taliſman d'vn ſcorpion empraint ſur l'vne de leurs tours : celuy qu'à Florence vn Carme nommé Iulianus Riſtorius à prato, fit contre la goute : ceux de Paracelſe contre la peſte, & infinis autres, rendent leurs effets auſſi communs comme leur exiſtence certaine : qui ſe prouve encor par l'exemple des Gamahé ou Camayeux, qui ſont des pierres naturellement figurées par les impreſſions des aſtres, qui par conſéquent peuvent auſſi influër ſur les figures de l'art. Car comme le Soleil peut illuminer ou échauffer auſſi bien le pourtrait d'vn homme, que l'homme meſme : pourquoy les autres aſtres ne donneront-ils pas leurs influënces ſur la figure d'vne choſe, auſſi bien que ſur elle meſme ? ſur tout lors que le ſujet y eſt diſ-

posé, tel qu'est le talisman : non seulement par sa matiere metallique, qui symbolize avec celle de l'astre, tant à cause de sa couleur que de sa solidité & durée, mais principalement par la figure dont il est empraint, qui est semblable au signe dont elle reçoit les influences. Car encor que la constellation ne soit pas beaucoup semblable à cette figure, neantmoins à cause que les qualitez de l'animal que la figure represente sont semblables à celles de ce signe (qui fait appeller Belier & Taureau les constellations du Zodiaque, & non le rapport des parties de ces animaux avec celles de ces signes) la figure des animaux les attire aussi du mesme signe bien plus puissamment par sa sympathie. Et de fait, nous voyons beaucoup de choses qui ont des qualitez sympathiques à la figure qu'elles portent ; comme ce marbre appellé ophites, à cause des petites veines qui le tranchent en forme de petits serpens, remedie à leur venin : ce que font aussi les pierres de Malthe, qui portent la figure d'vne langue de serpent, & l'herbe appellée de ce nom. La squille & le pavot qui ressemblent à la teste, en appaisent les douleurs : la potentille & l'euphrase guérissent

l'œil, auquel elles ſont ſemblables. Que ſi l'on dit que ce n'eſt pas la figure qui agit en elles, mais vne particuliere vertu dépendante du temperament des qualitez, puis que perdans la figure ou par diſtillation ou infuſion, elles ne laiſſent pas d'agir, voire avec plus d'efficace qu'auparavant; je reſpons que dans les eſprits de ces meſmes qualitez actives reſte tousjours la forme & la figure, comme quelques Chymiſtes ont fait pareſtre de nouveau des rozes & autres fleurs, en mettant leurs cendres enfermées dans vne phiole de verre ſur vne chandelle.

Le 2. diſt, Que les taliſmans ne pouvoient produire les effets qu'on leur veut attribuër, ſoit qu'on les conſidere en leur matiere & ſubſtance, ou en leur figure. Non en la premiere, puis qu'on ſe ſert de bois, l'autre de cire, de pierre, de metal & de toute ſorte de matiere pour tailler ces taliſmans: qui d'ailleurs perdent leur nom lors qu'ils produiſent vn effet par la vertu & proprieté de leur matiere, comme celuy du ſcorpion gravé ſur vne pierre de bezoar ne guériſſoit pas les morſures de cet animal venimeux, à cauſe de ſa figure taliſmanique, non plus que toutes les autres, mais c'eſtoit vn effet dépendant de cette pierre. Et les

simples & autres remedes ne guériſſent pas à cauſe de leur reſſemblance avec quelques parties de noſtre corps & de leur figure externe, de laquelle nous parlons ici : mais par la vertu & proprieté de leur ſubſtance qu'ils conſervent eſtans pulveriſez & dépoüillez de leur figure : laquelle d'ailleurs bien qu'elle ſoit vne qualité, eſt neantmoins du nombre de celles qui ne ſont point actives, n'eſtant rien qu'vne certaine ſitüation & diſpoſition des parties & vn mode de la quantité qu'elle configure : laquelle dépendant de la matiere qui eſt purement paſſive, eſt autant incapable de ſoy-meſme d'aucune action, comme la figure qui la termine. Mais quand bien la figure artificielle du taliſman pourroit agir, elle ne pourroit' produire aucun effet naturel; pource que ce ſeroit au delà de ſa puiſſance; moins encor agir ſur la volonté pour l'induire à aimer, ou haïr, comme l'on prétend que font les taliſmans. Car c'eſt vne vanité ridicule & ſans aucun fondement de s'imaginer vn rapport ſympathique entre vne conſtellation & vne figure d'vn animal gravée ſur du cuivre ou telle autre matiere, laquelle eſt beaucoup moins propre à recevoir les influences des aſtres auſ-

quels on assujettit cet animal, que l'animal mesme, dont la peau remplie de paille seroit plus propre à chasser les autres bestes de mesme espece : n'y ayant rien que les animaux appréhendent tant que les corps morts de leurs semblables.

Le 3. dist, Il ne faut point rechercher de raisons & d'authoritez pour prouver les talismans en l'art ni en la nature, puis que l'homme mesme se peut dire le talisman & la perfection des ouvrages de Dieu, & posé par luy au centre de l'vnivers ; comme jadis on mettoit les talismans dans les fondemens des villes : son visage estant la médaille emprainte de tous les charactéres des astres, dont les deux plus luisans sont aux yeux : Saturne aux sourcils, siége de la séverité : Iupiter au front, la place d'honneur : Mars, au nez, où réside la cholére : Mercure en la bouche, où gist l'éloquence : Venus au menton & arondissement des joües, porfil de la grace de cette médaille, qui luy sert de talisman vniversel en sa beauté pour se faire aimer ; en sa majesté pour se faire respecter, & non pour chasser des mouches ou des grenoüilles seulement, mais pour regner sur tous les animaux par la prérogative de cette face, de-

vant laquelle ils tremblent. Ses mains, ouvrieres de son bon-heur, ne sont-ce pas des talismans marquez des charactéres des signes & des planétes, que les régles de la Chiromance déchifrent? En la droite sont ses jours & ses années, dit le Sage, talisman de sa longue vie : en la gauche, sont les honneurs & richesses, talisman de sa bonne fortune. Enfin, cette ame n'est-ce pas le talisman de son immortalité ? qui recueillant à l'instant de sa création toutes les influences de la divinité, & en conservant l'image a esté inserée en cet ouvrage, non pour le préserver des foudres & orages, qui n'en peuvent abatre que la moindre partie, mais de la corruption & aneantissement, auquel sont sujettes toutes les autres créatures.

Le 4. dist, Que c'est estre trop sensuel de vouloir impugner la verité des choses, sous prétexte qu'elles ne tombent pas sous nostre raison ; laquelle bien que tres-foible & incertaine, abusant de la principauté qu'elle a vsurpée sur toutes les facultez, elle a converty sa domination en vne tyrannie : d'où vient que si on luy met en avant des experiences maistresses des choses, elle leur veut dénier l'estre, pource

qu'elle ne peut les accorder avec la foibleſſe de ſon jugement. Teſmoin ce qui ſe void dans tous les ouvrages admirables de la nature ou de l'art, en la guériſon Homerique des playes, & celle des maladies par des amuletes ou periaptes : ce que Ciceron & toute l'antiquité nous aſſeure de l'anneau de Gyges, tel que ſa pierre tournée vers la paulme de la main il n'eſtoit veu d'aucun, & remiſe en dehors eſtoit apperceu. Tel eſtoit auſſi le bouclier de Minerve, avec lequel Perſée combatit les Gorgones, qui eſtoit d'vn verre au travers duquel on pouvoit voir ſans eſtre veu : comme auſſi les anneaux de ces maiſtreſſes d'Alexandre le Grand & de Charlemagne. Car ſi l'on dit de la premiere que s'eſtant fait voir toute nuë à Olympias, elle lui fit confeſſer que la grande beauté de toutes les parties de ſon corps eſtoit l'vnique taliſman dont elle enchantoit Alexandre : on ne peut dire le meſme de la derniere, veu qu'apres ſa mort l'anneau taliſmanique qui luy fut trouvé ſous la langue ne la fit pas ſeulement aimer par Charlemagne, mais auſſi le Lac d'Aix-la-Chapelle où il fut jetté, & celuy qui fut trouvé dans les fondemẽs des murs de cette ville de Paris ſous Chilperic, où il y avoit

vn feu gravé sur vne lame d'airain, vn serpent & vn rat, ayant esté osté de son lieu, vn grand embrasement s'ensuivit le lendemain en cette mesme ville. Car si tout ce qui est enbas est comme ce qui est en haut, & que les effets des choses inférieures procédent de la diverse configuration des corps celestes, comme des differentes combinations des lettres de l'alphabet sont composez infinis livres, il pourra y avoir quelque proportion & rapport entre ces figures celestes & celles qui se feront sur des matieres disposées & convenables; & la connoissance de ces rapports sympathiques est la veritable magie; qui est, au rapport de I. Pic de la Mirandole, le plus haut poinct de la connoissance humaine, mariant le ciel avec la terre, comme la magie noire est detestable, honteuse & ridicule.

Le 5. dist, Que tout agit en ce monde par les qualitez premieres ou secondes, ou par sa substance; d'où viennent les proprietez occultes & sympathiques. Or les figures des talismans ne peuvent agir par aucun de ces moyens. Car il est certain qu'ils n'agissent par vne chaleur, froideur, dureté, molleſſe ou telle autre qualité premiere ou seconde, non plus que par leur substance,

laquelle eſt differente ez taliſmans de cuivre, de fer, de pierre ou autre matiere, leſquels neantmoins les autheurs de cet art diſent avoir vne pareille vertu, pourveu qu'ils ſoient gravez de meſmes figures, & ſous meſmes conſtellations & aſpects des aſtres, deſquels ſeuls ils font dériver ces vertus admirables : fondez ſur ce qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait ſon contraire comme ſon ſemblable auſſi bien dans le ciel que ſur la terre : où nous ne voyons pas ſeulement le ſouci ou l'heliotrope ſuivre le mouvement du Soleil, le ſelinotrope celuy de la Lune, le coq marquer les routes du Soleil : au contraire les chiens devenir ordinairement enragez ſous la canicule : les lions, ſous le ſigne du lion ; mais auſſi quelques perſonnes eſtre regardées de mauvais œil de certains planétes, les autres eſtans propices. Ainſi pour guérir les maladies chaudes & ſéches ils gravent leurs taliſmans ſous vne conſtellation contraire au mal, comme froide & humide : ayans égard aux ſignes auſquels chaque maladie & chacune partie malade ſe rapporte, qui eſt vne invention de Paracelſe qui forge des poles, vn zenith, vn nadir, vn équateur, vn Zodiaque & autres figures

fantaſtiques dans noſtre corps, reſpondantes à celles du ciel, ſans prouver ſon dire.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Puis que l'homme eſt compoſé de corps & d'eſprit, la meilleure vie qu'il puiſſe mener eſt celle qui eſt plus propre pour la perfection & bonté de l'vne & de l'autre de ces deux parties. Telle eſt la vie ruſtique accompagnée des biens du corps, de la fortune & de l'eſprit. Ceux du corps, comme entr'autres la force & la ſanté, ſont poſſedez avec avantage par les ruſtiques qui ne connoiſſent pas meſmes les maladies par leurs noms: ce qui vient tant à cauſe de leur exercice & travail, qui diſſipe & réſout les humeurs qui ſervent de levain à la pluſpart des maux; que pour la pureté de l'air qu'ils reſpirent, lequel eſt d'autant plus ſain qu'il a vn mouvement plus libre & moins enfermé, qui eſt cauſe que les Medecins pour confirmer la ſanté de leurs malades convaleſcens, leur font changer l'air groſſier & impur des villes, en celuy de la campagne: laquelle fournit auſſi les biens de la fortune, qui ſont les richeſſes naturelles, ſçavoir les fruits de la terre & les dépoüilles des animaux, qui ſont les veritables richeſſes; l'or, l'argent & les autres biens artificiels n'eſtans qu'imaginai-

res & inutiles ſans ces premiers, auſquels ils ſe rapportent. Mais ſur tout, les biens de l'eſprit, qui conſiſtent dans la ſcience & la vertu, les deux ornemens de ſes deux facultez principales, l'entendemẽt & la volonté, ſe peuvẽt acquerir beaucoup plus facilemẽt dãs la vie ruſtique pour la pureté du meſme air, qui eſt cauſe de celle des eſprits, comme celle-ci de la pureté des eſpeces & phãtoſmes, deſquels dépendent les actions de l'entendement, qui d'ailleurs ne peut rien méditer & connoiſtre ſans le repos & le ſilence, qui ne ſe trouve guéres dans la vie civile & tumultuaire, telle qu'eſt la demeure des villes, qui tiennent en eſclavage les eſprits auſſi bien que les corps, nous oſtans la libre veuë du ciel, le lever & coucher du Soleil & des aſtres, & nous privãs du moyen de conſiderer les merveilles de Dieu dãs la production des fleurs, des fruits & des plantes. C'eſt pourquoy les poëtes nous ont feint des Muſes Déeſſes des ſciences, qui demeurent dans les montagnes d'Helicon & dans les bois, & non dans l'enceinte des villes, où les vertus ſont encor plus difficilement pratiquées que les ſciences, n'y en eſtant reſté que les ombres & les phantoſmes, qui ſous voiles de diſſimulation, hypocriſie, compli-

mens & autres tesmoignages de vertu couvrent des injustices, sacriléges, impietez & autres crimes inconnus dans la campagne, où la simplicité & l'innocẽce sont vne marque asseurée d'vne veritable vertu, laquelle aussi se conserve beaucoup mieux parmi les épines & les suëurs de la campagne que dans le luxe & l'oisiveté des villes. Et s'il faut juger des choses par leurs principes, l'Histoire sacrée nous asseure que Caïn le premier meurtrier a esté le premier qui bastit vne ville, nommée Henoch, du nom de son fils; comme fit peu apres le premier tyran du monde Nembroth, qui bastit Ninive. Au cõtraire, tous les saints personnages ont mené vne vie rustique: Adam estoit laboureur, son fils Caïn le fut tant qu'il demeura dans l'estat d'innocẽce, qu'il n'eut pas si tost perduë qu'il voulut devenir bourgeois. Iacob & les douze Patriarches ses enfans estoient pasteurs, comme aussi les Roys Saül & David, & les Prophetes Amos, Elizée & tant d'autres dont on ne sçauroit faillir d'imiter l'exemple.

Le 2. dist, Que l'homme estant vn animal sociable & civil, la demeure des villes est autant conforme à sa nature que la vie champestre lui est contraire. C'est pourquoi les

recueillent l'influëence & la conſervent, tenans lieu par apres de la preſence des meſmes aſtres; voire avec d'autant plus de vertu que la réünion des influences ſe faiſant en ce poinct, ils en redoublent l'activité: comme les miroirs ardens tirent plus de chaleur du Soleil qu'il n'en a peut-eſtre luy-meſme. Ces figures agiſſent, à ce qu'on dit, ou ſur les eſprits, comme pour faire aimer, honorer, enrichir ou craindre, ou ſur les corps pour les guérir, dont il ſe void quelque ombre ez cures magnetiques des playes du corps, que l'on guériſt en penſant l'arme qui a fait le coup, ou la chemiſe qui a receu quelques gouttes de ſang; ou bien ces figures agiſſent ſur les choſes naturelles, comme pour détourner d'vn lieu la pluye, la greſle, & les beſtes farouches ou venimeuſes: le tout par moyens naturels. Car nous ne parlons pas ici des charactéres magiques & diaboliques, dont les vertus dépendent pour la pluſpart d'vn pacte tacite ou exprez avec l'eſprit malin, qui produit quelquesfois veritablement ces effets, ſouvent fait illuſion à nos ſens & non le charactére, la parole, le ſon, le nombre ou tel autre moyen pour l'ordinaire inepte & incapable d'vne telle action. Mais nous

entendons seulement parler des agens naturels, lesquels agissans presque tous par vne proprieté de toute leur substance & par des vertus occultes & sympathiques causent quantité d'effets merveilleux, que le vulgaire ignorant rapporte mal à propos à magie ou sortilége. On pourroit douter de l'effet de ces Talismans, si plusieurs histoires n'en faisoient foy. Car ces Teraphims, tels qu'estoient les marmouzets de Laban, se pouvoient dire Talismans, comme selon Marsile Ficin le serpent d'airain & le veau d'or élevez: l'vn pour préserver des morsures des serpens par sa veuë, l'autre pour destourner les chaleurs & sécheresses du scorpion, & de Mars. Les idoles des Payens se pouvoient mettre aussi en ce rang, comme cette statuë de Mémnon en Egypte, qui se mouvoit & parloit apres avoir esté éclairée des rayons du Soleil: celle de Venus Paphienne en Cypre, sur laquelle il ne pleuvoit jamais: le Palladium de Troye: les Ancyles ou Boucliers de Rome, qui conservoient la fortune de l'Empire: les Dieux Penates, figurez sous deux serpens: ceux qu'ils nommoient Averrunci, qui chassoient ou détournoient les malheurs domestiques: la statuë de fortune qu'avoit Sejan, que les

Empereurs laiſſoient à leurs ſucceſſeurs : la mouſche d'airain & la ſangſuë d'or de Virgile, avec leſquelles il empeſcha les mouſches d'entrer à Naples, & fit mourir des ſangſuës d'vn puits : la figure d'vne cigoigne qu'Appollonius mit à Conſtantinople pour les en chaſſer l'an 1160, & celle dont il chaſſa les mouſcherons d'Antioche : ceux de Tripoli, en Syrie, & Hampts, en Arabie, qui furent préſervées des beſtes venimeuſes par le taliſman d'vn ſcorpion empraint ſur l'vne de leurs tours : celuy qu'à Florence vn Carme nommé Iulianus Riſtorius à prato, fit contre la goute : ceux de Paracelſe contre la peſte, & infinis autres, rendent leurs effets auſſi communs comme leur exiſtence certaine : qui ſe prouve encor par l'exemple des Gamahé ou Camayeux, qui ſont des pierres naturellement figurées par les impreſſions des aſtres; qui par conſéquent peuvent auſſi influër ſur les figures de l'art. Car comme le Soleil peut illuminer ou échauffer auſſi bien le pourtrait d'vn homme, que l'homme meſme : pourquoy les autres aſtres ne donneront-ils pas leurs influënces ſur la figure d'vne choſe, auſſi bien que ſur elle meſme ? ſur tout lors que le ſujet y eſt diſ-

posé, tel qu'est le talisman : non seulement par sa matiere metallique, qui symbolize avec celle de l'astre, tant à cause de sa couleur que de sa solidité & durée, mais principalement par la figure dont il est empraint, qui est semblable au signe dont elle reçoit les influences. Car encor que la constellation ne soit pas beaucoup semblable à cette figure, neantmoins à cause que les qualitez de l'animal que la figure represente sont semblables à celles de ce signe (qui fait appeller Belier & Taureau les constellations du Zodiaque, & non le rapport des parties de ces animaux avec celles de ces signes) la figure des animaux les attire aussi du mesme signe bien plus puissamment par sa sympathie. Et de fait, nous voyons beaucoup de choses qui ont des qualitez sympathiques à la figure qu'elles portent ; comme ce marbre appellé ophites, à cause des petites veines qui le tranchent en forme de petits serpens, remedie à leur venin : ce que font aussi les pierres de Malthe, qui portent la figure d'vne langue de serpent, & l'herbe appellée de ce nom. La squille & le pavot qui ressemblent à la teste, en appaisent les douleurs : la potentille & l'euphrase guérissent

l'œil, auquel elles sont semblables. Que si l'on dit que ce n'est pas la figure qui agit en elles, mais vne particuliere vertu dépendante du temperament des qualitez, puis que perdans la figure ou par distillation ou infusion, elles ne laissent pas d'agir, voire avec plus d'efficace qu'auparavant; je respons que dans les esprits de ces mesmes qualitez actives reste tousjours la forme & la figure, comme quelques Chymistes ont fait paroistre de nouveau des rozes & autres fleurs, en mettant leurs cendres enfermées dans vne phiole de verre sur vne chandelle.

Le 2. dist, Que les talismans ne pouvoient produire les effets qu'on leur veut attribuër, soit qu'on les considere en leur matiere & substance, ou en leur figure. Non en la premiere, puis qu'on se sert de bois, l'autre de cire, de pierre, de metal & de toute sorte de matiere pour tailler ces talismans: qui d'ailleurs perdent leur nom lors qu'ils produisent vn effet par la vertu & proprieté de leur matiere, comme celuy du scorpion gravé sur vne pierre de bezoar ne guérissoit pas les morsures de cet animal venimeux, à cause de sa figure talismanique, non plus que toutes les autres, mais c'estoit vn effet dépendant de cette pierre. Et les

simples & autres remedes ne guériſſent pas à cauſe de leur reſſemblance avec quelques parties de noſtre corps & de leur figure externe, de laquelle nous parlons ici : mais par la vertu & proprieté de leur ſubſtance qu'ils conſervent eſtans pulveriſez & dépoüillez de leur figure : laquelle d'ailleurs bien qu'elle ſoit vne qualité, eſt neantmoins du nombre de celles qui ne ſont point actives, n'eſtant rien qu'vne certaine ſitüation & diſpoſition des parties & vn mode de la quantité qu'elle configure : laquelle dépendant de la matiere qui eſt purement paſſive, eſt autant incapable de ſoy-meſme d'aucune action, comme la figure qui la termine. Mais quand bien la figure artificielle du taliſman pourroit agir, elle ne pourroit' produire aucun effet naturel; pource que ce ſeroit au delà de ſa puiſſance; moins encor agir ſur la volonté pour l'induire à aimer, ou haïr, comme l'on prétend que font les taliſmans. Car c'eſt vne vanité ridicule & ſans aucun fondement de s'imaginer vn rapport ſympathique entre vne conſtellation & vne figure d'vn animal gravée ſur du cuivre ou telle autre matiere, laquelle eſt beaucoup moins propre à recevoir les influences des aſtres auſ-

vant laquelle ils tremblent. Ses mains, ouvrieres de son bon-heur, ne sont-ce pas des talismans marquez des caractéres des signes & des planétes, que les régles de la Chiromance déchifrent? En la droite sont ses jours & ses années, dit le Sage, talisman de sa longue vie : en la gauche, sont les honneurs & richesses, talisman de sa bonne fortune. Enfin, cette ame n'est-ce pas le talisman de son immortalité ? qui recueillant à l'instant de sa création toutes les influences de la divinité, & en conservant l'image a esté inserée en cet ouvrage, non pour le préserver des foudres & orages, qui n'en peuvent abatre que la moindre partie, mais de la corruption & aneantissement, auquel sont sujettes toutes les autres créatures.

Le 4. dist, Que c'est estre trop sensuel de vouloir impugner la verité des choses, sous prétexte qu'elles ne tombent pas sous nostre raison ; laquelle bien que tres-foible & incertaine, abusant de la principauté qu'elle a vsurpée sur toutes les facultez, elle a converty sa domination en vne tyrannie : d'où vient que si on luy met en avant des experiences maistresses des choses, elle leur veut dénier l'estre, pource

qu'elle ne peut les accorder avec la foiblesse de son jugement. Tesmoin ce qui se void dans tous les ouvrages admirables de la nature ou de l'art, en la guérison Homerique des playes, & celle des maladies par des amuletes ou periaptes : ce que Ciceron & toute l'antiquité nous asseure de l'anneau de Gyges, tel que sa pierre tournée vers la paulme de la main il n'estoit veu d'aucun, & remise en dehors estoit apperceu. Tel estoit aussi le bouclier de Minerve, avec lequel Persée combatit les Gorgones, qui estoit d'vn verre au travers duquel on pouvoit voir sans estre veu : comme aussi les anneaux de ces maistresses d'Alexandre le Grand & de Charlemagne. Car si l'on dit de la premiere que s'estant fait voir toute nuë à Olympias, elle lui fit confesser que la grande beauté de toutes les parties de son corps estoit l'vnique talisman dont elle enchantoit Alexandre : on ne peut dire le mesme de la derniere, veu qu'apres sa mort l'anneau talismanique qui luy fut trouvé sous la langue ne la fit pas seulement aimer par Charlemagne, mais aussi le Lac d'Aix-la-Chapelle où il fut jetté, & celuy qui fut trouvé dans les fondemẽs des murs de cette ville de Paris sous Chilperic, où il y avoit

vn feu gravé sur vne lame d'airain, vn serpent & vn rat, ayant esté osté de son lieu, vn grand embrasement s'ensuivit le lendemain en cette mesme ville. Car si tout ce qui est enbas est comme ce qui est en haut, & que les effets des choses inférieures procédent de la diverse configuration des corps celestes, comme des differentes combinations des lettres de l'alphabet sont composez infinis livres, il pourra y avoir quelque proportion & rapport entre ces figures celestes & celles qui se feront sur des matieres disposées & convenables; & la connoissance de ces rapports sympathiques est la veritable magie; qui est, au rapport de I. Pic de la Mirandole, le plus haut poinct de la connoissance humaine, mariant le ciel avec la terre, comme la magie noire est detestable, honteuse & ridicule.

Le 5. dist, Que tout agit en ce monde par les qualitez premieres ou secondes, ou par sa substance; d'où viennent les proprietez occultes & sympathiques. Or les figures des talismans ne peuvent agir par aucun de ces moyens. Car il est certain qu'ils n'agissent par vne chaleur, froideur, dureté, molleſſe ou telle autre qualité premiere ou seconde, non plus que par leur substance,

laquelle eſt differente ez taliſmans de cuiure, de fer, de pierre ou autre matiere, leſquels neantmoins les autheurs de cet art diſent avoir vne pareille vertu, pourveu qu'ils ſoient gravez de meſmes figures, & ſous meſmes conſtellations & aſpects des aſtres, deſquels ſeuls ils font dériver ces vertus admirables : fondez ſur ce qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait ſon contraire comme ſon ſemblable auſſi bien dans le ciel que ſur la terre : où nous ne voyons pas ſeulement le ſouci ou l'heliotrope ſuivre le mouvement du Soleil, le ſelinotrope celuy de la Lune, le coq marquer les routes du Soleil : au contraire les chiens devenir ordinairement enragez ſous la canicule : les lions, ſous le ſigne du lion : mais auſſi quelques perſonnes eſtre regardées de mauvais œil de certains planétes, les autres eſtans propices. Ainſi pour guérir les maladies chaudes & ſéches ils gravent leurs taliſmans ſous vne conſtellation contraire au mal, comme froide & humide : ayans égard aux ſignes auſquels chaque maladie & chacune partie malade ſe rapporte, qui eſt vne invention de Paracelſe qui forge des poles, vn zenith, vn nadir, vn équateur, vn Zodiaque & autres figures

fantaſtiques dans noſtre corps, reſpondantes à celles du ciel, ſans prouver ſon dire.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Puis que l'homme eſt compoſé de corps & d'eſprit, la meilleure vie qu'il puiſſe mener eſt celle qui eſt plus propre pour la perfection & bonté de l'vne & de l'autre de ces deux parties. Telle eſt la vie ruſtique accompagnée des biens du corps, de la fortune & de l'eſprit. Ceux du corps, comme entr'autres la force & la ſanté, ſont poſſedez avec avantage par les ruſtiques qui ne connoiſſent pas meſmes les maladies par leurs noms: ce qui vient tant à cauſe de leur exercice & travail, qui diſſipe & réſout les humeurs qui ſervent de levain à la pluſpart des maux; que pour la pureté de l'air qu'ils reſpirent, lequel eſt d'autant plus ſain qu'il a vn mouvement plus libre & moins enfermé, qui eſt cauſe que les Medecins pour confirmer la ſanté de leurs malades convaleſcens, leur font changer l'air groſſier & impur des villes, en celuy de la campagne: laquelle fournit auſſi les biens de la fortune, qui ſont les richeſſes naturelles, ſçavoir les fruits de la terre & les dépoüilles des animaux, qui ſont les veritables richeſſes; l'or, l'argent & les autres biens artificiels n'eſtans qu'imagi-

res & inutiles sans ces premiers, ausquels ils se rapportent. Mais sur tout, les biens de l'esprit, qui consistent dans la science & la vertu, les deux ornemens de ses deux facultez principales, l'entendemẽt & la volonté, se peuvẽt acquerir beaucoup plus facilemẽt dãs la vie rustique pour la pureté du mesme air, qui est cause de celle des esprits, comme celle-ci de la pureté des especes & phãtosmes, desquels dépendent les actions de l'entendement, qui d'ailleurs ne peut rien méditer & connoistre sans le repos & le silence, qui ne se trouve guéres dans la vie civile & tumultuaire, telle qu'est la demeure des villes, qui tiennent en esclavage les esprits aussi bien que les corps, nous ostans la libre veuë du ciel, le lever & coucher du Soleil & des astres, & nous privãs du moyen de considerer les merveilles de Dieu dãs la production des fleurs, des fruits & des plantes. C'est pourquoy les poëtes nous ont feint des Muses Déesses des sciences, qui demeurent dans les montagnes d'Helicon & dans les bois, & non dans l'enceinte des villes, où les vertus sont encor plus difficilement pratiquées que les sciences, n'y en estant resté que les ombres & les phantosmes, qui sous voiles de dissimulation, hypocrisie, compli-

mens & autres tesmoignages de vertu couvrent des injustices, sacriléges, impietez & autres crimes inconnus dans la campagne, où la simplicité & l'innocẽce sont vne marque asseurée d'vne veritable vertu, laquelle aussi se conserve beaucoup mieux parmi les épines & les suëurs de la campagne que dans le luxe & l'oisiveté des villes. Et s'il faut juger des choses par leurs principes, l'Histoire sacrée nous asseure que Caïn le premier meurtrier a esté le premier qui bastit vne ville, nommée Henoch, du nom de son fils; comme fit peu apres le premier tyran du monde Nembroth, qui bastit Ninive. Au cõtraire, tous les saints personnages ont mené vne vie rustique: Adam estoit laboureur, son fils Caïn le fut tant qu'il demeura dans l'estat d'innocẽce, qu'il n'eut pas si tost perduë qu'il voulut devenir bourgeois. Iacob & les douze Patriarches ses enfans estoient pasteurs, comme aussi les Roys Saül & David, & les Prophetes Amos, Elizée & tant d'autres dont on ne sçauroit faillir d'imiter l'exemple.

Le 2. dist, Que l'homme estant vn animal sociable & civil, la demeure des villes est autant conforme à sa nature que la vie champestre lui est contraire. C'est pourquoi les

hommes n'eurent pas si tost reconnu les incommoditez de la vie rustique, qu'ils conspirérent tous vnanimement à bastir des villes : afin de s'entrecommuniquer leurs necessitez, & se défendre des bestes sauvages & de leurs ennemis : à la fureur desquels ils estoient exposez auparavant qu'ils demeurassent en quelque ville ; qui est vne sainte societé ou vnité de citoyens, qui aspirent tous à la conservation de l'Estat, manutention des Loix & de la Iustice, & à l'ornement & gloire publique : faisant fleurir les arts & disciplines, (comme font ces belles Conferences, dont les champs ne goustent point la douceur) & procurant la seureté à tout le monde par la distribution des recompenses à la vertu & des peines aux vices, qui n'ont point leur effet qu'en public. Car nostre vie ne seroit point differẽte de celle des brutes si nous estions obligez d'habiter les cavernes, ou vaguer parmi les bois ; comme font les barbares du nouveau monde, dont la brutalité, l'irreligion, la cruauté, l'ignorance & la misére comparée à la politesse, devotion, humanité ; sçavoir & félicité des autres, montrent assez la difference qu'il y a entre la vie civile & la champestre.

CENT

CENT-NEVFIESME CONFERENCE

Du Lundy 14. Avril 1636.

1. Des Volcans. 2. Quel eſt le plus à deſirer des aages.

AVtant que les effets des volcans & feux ſouſterrains ſont manifeſtes, leur cauſe eſt inconnuë ; bien que le deſir de nous l'apprendre, ait fait mourir Pline pour avoir approché trop pres des feux du mont Gibel, & fait précipiter dedans, Empedocle : mais le premier n'alla pas iuſques-là ; le dernier ne nous a rien laiſſé que ſes pantoufles. Et l'artifice humain a bien creuſé les entrailles de la terre & deſcendu dans les abyſmes des eaux pour en tirer leurs threſors les plus cachez ; voire il a percé de ſa veuë les vaſtes eſtenduës du ciel pour y conſidérer ſes aſtres : mais il n'a

point encor pû se familiarizer le feu, qui semblable à vn animal farouche devore tout ce qu'il rencontre. Or bien qu'il s'en trouve presque en tous lieux, neantmoins la Sicile en nourrit plus qu'aucun : ayant entr'autres ce mont Gibel ou Etna, ceux de Hiera, Lipare, & quantité d'autres ez isles Volcanelles qui luy sont voisines, & de Stromboli à 20. lieuës de celles-cy. Comme sont aussi ceux de Moderne & du Vesuve en Italie, qui fument encor à present : les 3. monts ardans d'Hecla, Sainte Croix, & Helga en Islande, qui ne jettent les flames que par leurs pieds: leurs cimes estans toutes couvertes de nége, & dont le feu s'augmẽte en y jettant de l'eau, qui lui sert d'aliment. Tels furent aussi celui qui, au rapport de Tacite au 13. de ses Annales, brusla sous Claude Neron le territoire des Vbies, & ne se pût jamais esteindre avec l'eau, mais avec pierres, draps, linges & autres choses séches : celui dont parle Tite Live, lequel en trois iours mit en cendres trois arpens du territoire de Calene, aujourd'hui Carignole en la Campagne ; celuy qui brusla durant seize ans la plus grande partie de l'Escosse, & naguéres l'isle de S. Georges, qui est vne des Acores, & quantité d'autres terres grasses, ou voisi-

nes de la mer, qui fournit continüellement de matiere vnctüeuſe à ces embrazemens; dont à ce ſujet les plus remarquables ſe voyent dans les iſles & autres lieux maritimes.

Le 2 diſt, Que les Pythagoriens qui placent le feu dans les entrailles de la terre comme dans ſon centre, n'auront pas icy tant de peine que ceux qui tiennent avec Ariſtote qu'il y eſt dans vn eſtat violent & contraire à ſa nature, qui demande le plus haut lieu du monde: car puis que rien de violent ne peut eſtre de durée; comment ſe peut il faire que le feu qui eſt le plus actif de tous les élemens n'ait pû juſqu'à preſent ſe délivrer de ſa priſon & ſortir de cet eſtat de contrainte? Il vaut donc mieux dire que le feu eſtant le principal agent de la nature, neceſſaire à toutes ſortes de generations qui ſe font en tous lieux, ſe rencontre auſſi par tout, mais principalement dans la terre, où il eſt plus ſenſible & ſe conſerve plus longtemps pour la ſolidité de ſon ſujet. Car le feu ne peut ſubſiſter ſans matiere qui luy ſert de paſture & d'aliment. Ce qui fait appeller boiteux aux Poëtes Vulcan le Dieu du feu, pour montrer qu'il a beſoin de ſupport & d'entretien pour ſa nourriture; la-

quelle ne se trouuant point sous l'orbe de la Lune, audessus de la supérieure region de l'air, fait juger qu'il n'y a point d'autre feu élementaire là haut que celui du Soleil ; lequel par sa chaleur, sa lumiere & ses autres qualitez, concourt plus parfaitement à la generation de tous les mixtes, que ce feu invisible & imaginaire. Il faut donc vne matiere au feu, sans laquelle il se meurt & s'évanoüit, non seulement en païs ennemi & parmy ses contraires qui taschent à le destruire, mais aussi dans sa sphére, ou centre, quelque part qu'ils soient, puis qu'en iceux le feu doit agir ; autrement, il seroit plus foible en son centre que hors d'icelui. Or il ne peut agir sur soy, pource qu'il se destruiroit, rien n'agissant sur soy-mesme: il doit donc agir sur quelque sujet hors de soy. C'est pourquoy la matiere de toute sorte de feux est tout corps huileux, gras & aërien ; d'où vient que les cendres qui sont entierement dépoüillées de cette humidité vnctüeuse ne se consomment point par les flammes. Celles des feux soufterrains est de deux sortes, le soulphre & le bitume, que l'on remarque pour ce sujet estre en grande abondãce ez lieux enflammez. Le soulphre vif ou fossile qui sert de matiere à ces feux

eſt vne graiſſe ou huile terreſtre, peſtrie avec le limon de la terre : car l'autre ſorte de ſoulphre, que l'on trouve ſur la ſurface des pierres, n'eſt que la plus pure partie du précedent, lequel eſtant ſublimé par la chaleur, eſt arreſté & condenſé par ces corps ſolides en vne matiere appellée fleurs de ſoulphre ; à l'exemple deſquels la Chymie fait de ſemblables fleurs. Le bitume eſt auſſi vn ſuc gras, qui eſt ou liquide comme huile, appellé d'aucuns petrole, & le naphte des Babyloniens, tellement enflammable qu'il attire le feu de bien loin & le conſerve parmy les eaux qui luy ſervent de nourriture, comme il ſe void en cette fontaine bitumineuſe qui bruſle à 4. lieuës de Grenoble en Dauphiné, & pluſieurs autres qui jettent des flammes & des eaux par vn meſme canal. Il y en a auſſi de conſiſtence ſemblable à la cire molle ; tel qu'eſt ce bitume limoneux flotant ſur le Lac de Sodome: d'autre dur, ſemblable à ce charbon de terre appellé tourbe ; dont nos marais ſont remplis, qui eſt la matiere la plus ordinaire des feux ſouſterrains ; à la violence deſquels peut auſſi ſervir le nitre qui s'y rencontre: car cõme les terres bitumineuſes font durer ces feux qui ne pourroient ſubſiſter ſi long-

tẽps par le moyen du soulphre seul qui s'évapore & dissipe promptemẽt: aussi le nitre ou salpestre dõt la terre est par tout emprainte, & qu'il a esté ci-devãt montré estre cause de sa fertilité, est cause de leur impétuosité & violẽce, accreuë par la disposition des lieux.

Le 3. dist, Que la terre avoit comme l'air trois régions en sa profondeur: la premiere tẽperée & altérée en apparence ou en effet, selon la diverse disposition de l'air qui l'environne: la seconde ou moyenne, extrémemẽt froïde: la troisiesme, tousjours chaude & bruslante. Et comme la matiere du tonnerre est vne exhalaison sulphurée, nitreuse & bitumineuse de la terre que la chaleur du Soleil attire jusques à la moyenne region de l'air, où elle s'enflamme par l'antiperistase du froid qui la resserre, pource qu'estant dans vne disposition proche de concevoir des flammes; la moindre circonstance qui se trouve concourir avec elle, fait que sa puissance est promptement rédüite en acte: ainsi la chaleur resserrée & difficilement évaporable de la terre, y trouvant la mesme matiere facilement enflammable, à sçavoir les exhalaisons qui sortent de cette troisiesme region soûsterraine par les ouvertures des mines, qui tesmoignent par leur odeur,

épaiſſeur & autres qualitez combien elles participent des mineraux ; ces exhalaiſons chaudes & ſéches élevées iuſqu'à la ſeconde region de la terre, y rencontrẽt des eſpaces froids, leſquels eſtans pour la pluſpart vides ou caverneux & munis de ſoulphre, bitume & autres terres graſſes par l'antiperiſtaſe du froid & par la proximité de ces matieres, elles s'enflamment. Et pource que les terres qui nourriſſent ces feux ſont compoſées de deux parties, l'vne aride, & l'autre vnctüeuſe: cette vnctüoſité plus approchante du feu venant à eſtre conſommée, il eſt neceſſaire que le feu s'eſteigne, tant que la chaleur excitée par cét embraſement de tant d'années ayant attiré toute l'vnctüoſité des terres voiſines, & icelle venant à empraindre peu à peu & comme abbreuver cette terre ſéche que les Alchimiſtes appellent teſte morte, elle devient derechef enflammable, & comme telle conçoit de nouveau le feu qui dure tant qu'elle ſoit derechef deſſéchée; & ainſi en ſuite, rien n'empeſchant que comme cette eſpece d'alun, qu'on nomme de plume, ſert de méche incombuſtile á l'infini, pourveu qu'on luy donne inceſſamment de

nouvelle huile, celle dont il eſt imbu eſtant finie, cette terre n'ẽ face autãt. Si l'õ n'aime mieux dire que la nature, toute ſage qu'elle eſt, diſpẽſe ſa matiere cõbuſtible dãs les ventres des motagnes, à la mode de ces lãpes de Vitruve qu'il ne faut rẽplir qu'vne fois l'an, & faites à la façon de ces abreuvoirs d'oiſeaux, d'où la nouvelle matiere ne ſort pour eſtre cõſommée qu'à meſure que la premiere luy fait place. Ou bien la nature) excepté les élancemens extraordinaires qui arrivẽt rarement à ces monts flammivomes, & lors ſeulemẽt que le feu ne ſe peut faire iſſuë que par violence (fait vne choſe à laquelle aſpirent tous les curieux vn feu inextinguible ou lumiere perpetuëlle, en réſoudant derechef en matiere huileuſe & combuſtible celle qui s'eſtoit évaporée par l'inflammation: comme l'eau élevée en vapeur par la chaleur retombe vne autrefois en la meſme nature d'eau d'où elle eſtoit procedée. Cette Architecte nature recontrant des concavitez aſſez grandes dans ces vaſtes montagnes pour faciliter ce que l'art trouve impoſſible en ce regard, à cauſe de la petiteſſe de ſes vaiſſeaux qui eſteignent le feu lors qu'il n'a point d'air, ou laiſſent exhaler ſa matiere lors qu'il en a: bien que Saint Auguſtin &

Loüis Vives facent mention, le premier d'vne lampe qui estoit au temple de Venus, laquelle ne se pouvoit esteindre ni consommer, bien qu'on n'y mist aucun huile ni méche; & le second d'vne autre lampe ardente trouvée dans vn sepulchre où elle estoit depuis quinze cens ans, laquelle ayant pris l'air fut aussi-tost esteinte. Encore que sans recourir à cette subtilité, celle du feu & son activité soit assez grande pour faire l'attraction ou aller chercher son aliment sulphureux, qui n'estant qu'vn excrement de la terre, & comme la suye de nos cheminées, il le trouve par tout, mais principalement dans les minieres, lesquelles se reparent en moins de temps qu'on ne croid, & dont les diverses qualitez font la diversité de ces feux soufterains, de leur durée, continüité & intervalle, qu'aucuns ont comparé aux fiévres intermittantes excitées dans nostre corps, par vne chaleur estrangére qui tient le mesme lieu dans nous que le feu dans la terre.

Sur le second poinct, il fut dit, Que l'aage est la mesure des changemens naturels, ausquels l'hóme est sujet par les principes de sõ estre: lesquels sont differẽs selon la diversité des natures d'vn chacun, les vns estans pu-

béres, ayans la barbe, & les cheveux gris, ou telles autres marques, pluſtoſt que les autres, ſelon la diverſité de leur premiere cõformation : d'où eſt venuë celle de leur diviſion. Ariſtote, ſuivant Hippocrate, les diviſe en jeuneſſe, aage moyen & vieilleſſe, c'eſt à dire commancemẽt, milieu & fin; ou ſelon Galien enfance, vigueur & vieilleſſe: ſelon la pluſpart en l'adoleſcẽce, jeuneſſe, aage de cõſiſtence & vieilleſſe. L'adoleſcẽce comprend l'enfance, qui eſt juſques à ſept ans: l'aage de puerice, juſques à 14 : la puberté, juſqu'à 18: & celuy qu'on appelle du nom general, adoleſcence, juſqu'à 25. ans. La jeuneſſe, qui eſt la fleur de l'aage, s'eſtend depuis 25. juſqu'à 35. ans : l'aage viril & de conſiſtence depuis 35. juſqu'à 48. auquel commance la vieilleſſe: qui eſt verte, moyenne, ou décrepite. Ces 4. aages ſont les 4. rouës de noſtre vie, dont elles marquent les müãces : le premier plus proche des principes de la generation eſt chaud & humide, ſymbolizant avec le ſang : le 2. chaud & ſec, avec la bile : le 3. froid & ſec, auec la mélancholie: le 4. froid & humide, avec la pitüite, qui eſtant contraire à l'humide premier né, le conduit à la mort. Que s'il eſt vrai ce que l'on dit que la vie eſt vn ſupplice & vn ab-

bregé de miſéres, la vieilleſſe comme eſtant plus proche du port & de la fin des malheurs, eſt la plus deſirable. Auſſi eſtant plus parfaite par ſes expériences, & ſeule capable de juger de la bonté des aages, qu'elle a parcouru, il faut s'en rapporter à la bonté de ſon jugement, auſſi bien en ce poinct comme en tous les autres.

Le 2. diſt, Puis que vivre, c'eſt agir, le plus parfait & agréable de tous les aages de la vie eſt celuy auquel l'on exerce mieux les fonctions du corps & de l'eſprit, qui nous compoſét; telle qu'eſt la jeuneſſe (laquelle ſemble ſeule devoir diſputer le prix à la vieilleſſe) non ſeulement pour la ſanté & vigueur du corps qu'elle poſſéde en perfection, & qui fournit d'eſprits & de courage pour faire des choſes relevées, dont cet aage caduc, qui eſt luy-meſme vne maladie neceſſaire & ſans remede, eſt incapable: mais auſſi pour les actions de l'eſprit, beaucoup plus vif dans les jeunes gens inventifs & induſtrieux que dans les vieillards, dont l'eſprit s'vſe & s'empire auec le corps: qui a baillé lieu au proverbe ſi veritable, que les vieillards ſont deux fois enfans. Car c'eſt donner à la ſageſſe vne origine bien honteuſe de la faire naiſtre de l'infirmi-

té, de nommer meur ce qui est pourry, & de croire que les bons conseils ne peuvent venir que du defaut de la chaleur naturelle, puis que selon le jugement mesme de celuy qui a le mieux déchiffré la sagesse, cette vieillesse nous trace encor plus de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se void point d'ames qui en vieillissant ne sentant l'aigre & le moisi; & n'aquiérent quantité de vices & mauvaises habitudes: dont la seule avarice inséparable de la vieillesse) qui montre bien la foiblesse de son esprit, d'amasser avec tant de peine ce qu'elle doit incontinent quiter (n'est guéres moins dommageable a l'Estat que tous les déreglemens de la jeunesse. Que si le souverain bien est dans les sciences, la cause des jeunes est infaillible: puis que la pointe de l'esprit, la force de l'imagination, & la bonté de la memoire, qui abandonne totalement les vieillards, & la force pour suporter plus aisément les fatigues des veilles, doivent contribüer à leur aquisition. Et s'il consiste en vne secrette complaisance que nous recevons de l'exercice des actions vertüeuses, les jeunes, qui selon le Chancelier Bacon excellent dans la Morale, l'emporteront aussi au dessus des vieil-

lards : eſtant certain que les meilleures actiõs de la vie ſe font depuis 20. juſqu'à 30. ans, ou environ ; qui eſtoit l'aage auquel Adam fut creé dans le Paradis: comme noſtre Seigneur accomplit le myſtére de noſtre redemption en l'aage de 33. ans, qui ſera auſſi l'âge auquel les bien heureux reſſuſciteront à la gloire, en laquelle vn chacun joüira d'vne jeuneſſe parfaite, telle qu'on donne aux Anges, & dépoüillera la vieilleſſe, laquelle n'eſtant guéres differente de la mort, ſe peut dire comme elle, le gage du peché : puis que ſi noſtre premier pere euſt perſiſté dans l'eſtat d'innocence, nous euſſions poſſedé tousjours la jeuneſſe. Auſſi c'eſt en cét aage-là que les plus grands hommes ont paru : & l'on n'a guéres veu de vieux conquerans, ou s'il s'en trouve quelqu'vn, il tient cela d'Alexandre, d'aſpirer à la conqueſte d'vn autre monde, n'ayant plus guéres à vivre en cettui-ci. C'eſt pourquoy, au lieu de prétendre quelque avantage ſur les autres aages, il doit ſuffire aux vieillards qu'on ne les traite point comme ceux de Cea & les Maſſagetes qui les aſſommoiét, ou les anciens Romains qui les précipitoiét du pont dãs le Tibre, croyans faire vne action de pieté de les délivrer de

la vie, dont la longueur déplaisoit aux Patriarches ; l'Escriture disant qu'ils mouroient rassasiez de jours.

Le 3. dist, Que l'innocence des enfans nous devoit faire desirer leur aage; veu mesmes que nostre Seigneur veut que nous soyons semblables à eux pour entrer à son Royaume : & la parole de Dieu parle à nous comme nous faisons à des enfans. Aussi la nature ne pouvant perpétüer l'enfance, n'a point trouvé de plus doux anodin aux miséres & chagrins des vieilles gens que la veuë des enfans, qu'ils aiment volontiers, & que la memoire des choses faites ou apprises en leur bas aage: lequel moins il s'éloigne de sa source, la divinité, & plus il en participe.

Le 4. dist, Que la jeunesse a trop de fougues pour s'estimer heureuse : que l'enfance & l'aage décrepit ne le peuvẽt aussi, puisque ce seroit contre l'ordre de nature, si les extrémes contenoient plus de perfection que ce qui tient le milieu, où elle à establi la vertu de toutes choses. Car pour l'enfance, sa foiblesse fait assez voir qu'elle n'a pas dequoy se contenter elle-mesme : puisqu'elle a besoin d'autrüi pour support: qui est cause que nous en avons compassion, qui ne naist jamais que de la misére. Son innocence n'a

rien de loüable puiſque l'impuiſſance & l'imperfection des operations de l'ame en ſont le ſujet : qui lui oſtant l'intention & le moyen de faire mal, lui oſtent auſſi la volonté & le pouvoir de bien faire. Or la veritable innocente conſiſte dans l'action du bien difficile. Que ſi l'enfance n'apréhende point l'avenir, elle reçoit le mal preſent avec beaucoup plus de peine, & ſe montre auſſi ſenſible aux moindres deſplaiſirs qu'incapable de conſolation & de prudence pour les éviter : & ſi la crainte leur manque, bien qu'à vrai dire tout leur face peur : l'eſperance du biẽ à venir ne leur en fait auſſi jamais prévenir & prolonger la joüiſſance. Enfin celuy-là ne peut eſtre heureux qui n'a pas la connoiſſance de ſon bon-heur, & les enfans ne ſont non plus capables de le gouſter que de le connoiſtre : n'ayans pas l'vſage de raiſon, qui eſt le propre de l'homme. La vieilleſſe, qui eſt vne ſeconde enfance & d'autant plus à plaindre que l'aage apporte toujours du ſurcroiſt à ſon mal, participe à tous les defauts du premier aage ayant cela de plus que les deſirs éveillez par les idées des contentemens paſſez font la guerre à ſon impuiſſance, & l'envie d'aquerir & de poſſeder a vn cõtraſte perpétüel avec la

neceſſité de quitter & de perdre : les douleurs avant courieres de la mort, attaquent tous les jours ſa patience, qu'i neſpere autre guériſon de ſon mal que l'extremité de tous les maux, qui eſt de n'eſtre plus. L'enfance eſt dõc ſemblable au Printemps qui n'a que des fleurs & attẽd les fruits à l'avenir: ſi bien qu'elle eſt vn aage d'eſperance ſans joüiſſance: la jeuneſſe n'a que des fruits d'Eſté de peu de garde: la vieilleſſe eſt vn Hyver ſans fleurs ni fruits, qui ne poſſede que les maux preſens, & doit tout craindre & tout perdre. Mais la virilité qui tient le milieu entre ces deux, & reſſemble l'Automne, marqué par la corne d'abondance, poſſede le bon-heur de la vie, joüit des biens acquis, & prévient par l'eſpoir ceux de l'avenir, a ſon ame ordinairement d'accord avec le corps, puiſque les facultez de celle-là font vne agréable ſymphonie avec les actions de cettui-ci, & le doux vniſon d'vne reciproque complaiſance. Au contraire, dans l'enfance l'ame ſemble n'eſtre pas encor bien conſonante avec le corps : dans l'adoleſcence, elle eſt tousjours aux priſes avec les appetits des ſens : & dans la vieilleſſe, elle diſcorde tout à fait avec luy, & par vne prompte iſſuë taſche de tenir ſéparément ſa partie.

CENT-

CENT-DIXIESME CONFERENCE

Du Lundy 21. Avril 1636.

1. Des Eaux Minerales. 2. S'il vaut mieux donner que de recevoir.

COmme la bonté des eaux communes & qui nous servent d'aliment, se reconnoist lors qu'elles n'ont aucune couleur, gouſt ni odeur, & participent le moins de pesanteur qu'il se peut, estans dépourveuës de toutes autres vertus que de rafraischir ou humecter: celle des eaux minerales ou medicinales, dépend des qualitez des mineraux dont elles sont emprainres, par le moyen desquels elles purgent & altérent le corps: l'humide ayãt cela de propre de se charger facilement des qualitez estrangéres, qu'il conserve d'autant mieux qu'il est dans vn sujet dense & grossier comme l'eau. Ces eaux sont ou froides ou chaudes. Les froides se prennent par la bouche:

les chaudes seruent à se baigner, comme celles d'Aix en Alemagne : de Plombieres, en Lorraine : de Bourbon, en Bourbonnois : de Bagnieres & Barege, en Gascogne : de Balleruc & Barbotã, en Languedoc : d'Acqs & de Tersis, pres de Bayonne : & quantité d'autres bains chauds causez par les feux soufterrains. Entre les eaux froides les vnes sont acides & piquantes au gouſt, comme les vitriolées, telles que sont celles de Spa au païs de Liége, & de Pougues en Nivernois : les autres sont aspres, & rudes, ayans quelque adstictiõ qui s'épand par toute la bouche : gouſt qu'elles tirent des mines de fer, comme celles des fontaines de Forges & de Montdor pres de Rheims, trouvée naguéres par le sieur de la Framboisiere : celles de Chasteau-Thieri, de la Herse pres Béleſme, dont l'acidité teſmoigne aussi quelque peu de vitriol, & plusieurs autres que l'experience découvre tous les iours. Il s'en trouve de peſantes, de püantes, grasses, & impures ; & d'autres legeres, pures, claires & nettes : il y en a de salées, de couleur rougeastre, verte, noire, & d'autres differentes selon que ces eaux sont diversement meſlées : où les mineraux sont contenus en leur subſtance & parties groſ-

sieres, ou selon leurs esprits & parties subtiles seulement, si bien meslées avec l'eau qu'il n'y paroist aucun corps estranger: laquelle mixtion dépend aussi de la nature des mineraux, dont les vns ne se meslent iamais parfaitement avec les eaux à cause de leur dureté; d'autres bien que mols & liquides, ne se peuvent mesler que confusément, comme les corps huileux; & les autres se meslent facilement, comme les esprits pour leur subtilité, & les sels qui se liquefient dans l'eau.

Le 2. dist, Qu'il faut en ce fait plustost consulter l'experience que la raison; qui se trouve foible en l'examẽ de plusieurs eaux, dont les histoires sont pleines, cõme de celles du Nil en Egypte qui rendent les fẽmes fecondes: d'vne fontaine d'Arcadie, qui les empesche d'avorter: du fleuve Styx, au mesme lieu, & de Leontini en Sicile, qui font mourir prõptement ceux qui en boivẽt: de Cydnus en Cilicie, qui guérit les gouttes. Telle est la fontaine de jouvẽce de l'isle de Bonica, qui rajeunit les vieillards: disiãde, qui empesche les cheveux blãcs: les deux de Bœocie, dont l'vne fortifie la memoire, & l'autre l'abolit: ces deux autres des isles Fortunées, dõt l'vne cause vn ris sardonique & mortel, si l'on ne

boit prõptemẽt de l'autre: & celles de Theſſalie & Macedoine: dont l'vne rend la laine noire aux moutons qui en boivent, l'autre blanche, & eſtans meſlées les font de diverſes couleurs: celle de l'iſle d'Andros, & vne autre à vne lieuë de Coblenz, qui enyvrent, ayant le gouſt de vin, que la premiere ne gardoit que ſept iours durãt, & qu'elle quittoit perdant l'ombre & la veuë d'vn temple de cet iſle dédié à Bacchus: les fontaines huileuſes de l'iſle de Zante: la fontaine rouge d'Ethiopie, qui fait perdre le iugement: comme fait le lac enragé dans les terres du Prete-Ian, lequel trois fois le iour & autant la nuit devient acre & ſalé, & retourne autant de fois en ſa premiere douceur: ce ruiſſeau de la Iudée, lequel au rapport de Ioſephe Iuif, ſe tariſſoit le iour du Sabat: (ce que nous rend croyable celui de Varins pres de Saumur, qui a ſon flux & reflux comme la mer:) l'eau du Lac de Babylone, qui demeure rouge vnze iours en Eſté: la fontaine de Dodone, tant fameuſe entre les Poëtes, à laquelle on allume les torches éteintes: ſemblable à vne autre pres de Grenoble, qui jette par vn meſme canal des eaux & des flammes, & tant d'autres qui convertiſſent en pierre le bois & les corps

qui y ſont plongez : dont les veritables cauſes ſont entierement inconnuës.

Le 3. diſt, Que les eaux minerales paroiſſent biẽ humides au toucher, mais ſont deſſéchantes, comme il ſe void tant par leur compoſition d'eſprits mineraux deterſifs & deſiccatifs, que par leurs effets, qui ſont de guérir les vlcéres, deſſécher les galles & putules, & corriger l'intemperie humide du ventricule & des autres parties inférieures. Aucuns les tiennent toutes chaudes, tant à cauſe de leur acrimonie que pour leurs vertus de penetrer, inciſer, ouvrir, atténuër, provoquer l'vrine & les ſuëurs, nettoyer les reins & la veſſie, effets de la chaleur. D'autres les eſtiment froides ; pource qu'eſtans beuës, elles font trembler en plein Eſté: elles corrigẽt la chaleur du foye & des reins, guériſſent les maladies chaudes, & augmẽtent les froides, bleſſans ordinairemẽt les parties nerveuſes: auſquelles, ſelon l'aphoriſme, le chaud eſt ami & le froid nuiſible. Mais bien qu'elles ſoiẽt froides en acte, elles ont quelque chaleur en puiſſance: & pource que diverſes & diſſemblables parties entrent dans leur compoſition, elles produiſent des effets differens, & quelquesfois contraires : ainſi l'aloë & la rhubarbe, laſchent & reſſerrent

tout enſemble. Tous leſquels effets ſe peuvent neantmoins rapporter à trois principaux : ſçauoir rafraiſchir, déboucher & fortifier. Elles rafraiſchiſſent par leur froideur actüelle & acidité du vitriol, qui cauſe auſſi par la vellication de l'eſtomach le grand appétit qu'on reſſent durãt l'vſage de ces eaux. Elles débouchent non tant par leur quantité, qui a fait croire mal à propos à quelques-vns que pareille priſe d'eau commune feroit le meſme effet que ces eaux medecinales, comme par leur tenüité qu'elles ont des eſprits metalliques qui les font penétrer & paſſer promptement dans tout le corps. Enfin, elles fortifient par leur aſtriction : car tous les aſtringeans ſont roboratifs, ce que les Chymiſtes attribüent à leurs eſprits volatils qui ſe vont, diſent-ils, joindre aux eſprits fixes de noſtre corps.

Le 4. diſt, Que les trois conditions d'vn bon remede ſont de guérir toſt, ſeurement & agréablement, comme font les eaux minerales. Elles nous ſont familieres par leur nature d'eau : médicamens par leur compoſition : qui ſe reconnoiſt en les faiſant repoſer, évaporer ou diſtiller; par l'odeur, le gouſt & la couleur, laquelle devenant noire par l'infuſion de la noix de

galè montre qu'il y a du vitriol. Et comme les maladies les plus longues & plus difficiles ſont celles qui viennent d'obſtructiõ & de froideur, les chaudes ou aiguës ſe terminans promptement: ces eaux ſont le plus puiſſant remede des vnes & des autres: car elles penetrent & cõme vn torrent débouchent non ſeulemẽt les grandes voyes, mais iuſques aux moindres veines du mezentere, qui reſſemblent à ces petites ruës où il y a touſiours de l'embaras, & elles échauffent par leurs eſprits & par leur ſouphre, lequel a vne chaleur fort benigne & amie des parties principales, entr'autres du poulmon, dont il eſt le baume & le ſpecifique. Sur tout elles ſont admirables en la guériſon des graveleux, non ſeulement vuidant les humeurs groſſiers & viſqueux qui ſervent de matiere au calcul, mais briſans & diſſoudans quelquefois la pierre dans les reins ou dans la veſſie: ce que font entr'autres celles de Spa, à cauſe de leur abondance de vitriol, dont l'acidité & acrimonie produit le meſme effet ſur les pierres dans le corps que celle du vinaigre ſur les coquilles d'œufs, perles & coraux qu'il diſſout.

Le 5. diſt, Que l'on pouvoit aiſément pra-

tiquer l'vſage des bains naturels, chauds ou froids en pluſieurs maladies ; mais qu'il falloit ſur tout bien diſcerner les occaſions de les prẽdre par la bouche & leurs differẽces. Car outre que leur grãde quantité, telle que les Italiens l'ordõnent au deſſus de 200. onces par iour, d'autres en prennent iuſqu'à 25. livres, accable quelquefois les forces & eſteint la chaleur naturelle, aucunes ont des qualitez malignes, & ennemies des principes de vie, non tant à cauſe des eſprits metalliques, diſproportionnez à noſtre corps, cõme pour le meſlange du mercure, du plaſtre & autres terres qui entrent en leur compoſition, qui font que pluſieurs meurent en prenãt des eaux, ou en reviennent plus malades par les accidens qui y ſuruiennent, cõme les gouttes, dévoyemens d'eſtomach, foibleſſe, laſſitude, couleur livides, hydropiſie, & autres maux plus dangereux que celui pour lequel on avoit eu recours à icelles.

Le 5. diſt, Qu'il falloit pour rendre l'vſage de ces eaux ſalutaire, avoir égard aux perſonnes, aux maladies & à la nature des eaux, pour le premier, les enfãs, les vieillards, femmes groſſes, & perſonnes graſſes n'en doiuẽt pas prendre ſans grande neceſſité. Pour le ſecond, la pluſpart des eaux ſont inutiles, ou

quelquefois contraires à la maladie: comme aux difficultez de la poitrine, aux fluxions, vlcéres de poulmon, épilepsie, apopléxie, convulsions, maladies froides, & toutes autres du cerveau & des parties nerveuses. Que s'il arrive quelque cõplication de maladies contraires, dont les vnes demandent l'vsage des eaux, les autres y repugnent, il faut avoir égard à la plus pressante & dãgereuse. Ces eaux n'ont pas aussi tousiours vn mesme effet: soit pour estre corrompuës par les pluyes, ou que la vehemente chaleur ait consommé leurs esprits plus subtils, esquels reside leur vertu principale: laquelle d'ailleurs dépend de la qualité, quantité, du tẽps, du lieu, & de la maniere en laquelle on en doit vser. Car il faut les prendre le matin & à jeun en vne saison chaude & séche, tant à cause qu'elles sont alors plus pures & legeres, que pource que le corps supporte mieux cette quantité d'eau froide qui lui releve les facultez naturelles languissantes durant les grandes chaleurs, & si faire se peut elles doivent estre prises à la source: pource que transportées leurs esprits se dissipent aisément. La quantité & le temps durant lequel on en doit vser ne doivent pas estre mesurez par le nombre des verres ou des iours,

mais proportionnée à la maladie, à ſes cauſes, aux parties malades, à l'aage, temperament, habitude & autres ſignes dont les Medecins prennent leurs indications. Leſquelles conditions bien obſervées il ſe peut dire que Dieu n'a rien donné aux hõmes de plus vtile que ces eaux medecinales temperées par la nature meſme qui leur en fait vn preſent gratüit : leur diſproportion d'avec nos corps eſtant cauſe de l'action qu'elles ont ſur eux, qui les convertiroient autrement en noſtre ſubſtance, comme ils font les plantes & les animaux : & par ainſi, au lieu, de remede, ſerviroient d'aliment à l'homme : les mauvais ſuccez qui en arrivent eſtans beaucoup plus rares que ceux de tous les autres médicamens : bien qu'on renvoye ordinairement à ceux-ci les maladies plus rebelles. A quoy ſert auſſi beaucoup l'authorité de Monſieur Bouvard premier Medecin du Roy ; qui en a fait vzer ſi heureuſement à Sa Majeſté & à toute la Cour.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Que dans l'eſtroit liaiſon & communication que la nature a mis entre toutes les parties de l'vnivers, qui s'entredonnent & reçoivent mutüellement, cette queſtion eſt mal-aiſée à juger : puis qu'elles ne donnent

rien qu'elles n'ayent auparavant receu. Car la terre, noſtre commune mere, ne reçoit ſa fécondité que des impreſſions de l'air; l'air, de l'influëence des aſtres: les aſtres, leur lumiere & leur force que du Soleil, & le Soleil ne l'a-t'il pas receuë de celuy qui l'a faite? Ce que les Platoniciens nous ont repreſenté par les mutüels embraſſemens de Porus & de Penie: l'vn Dieu de l'abondance, origine des dons; l'autre Déeſſe de la neceſſité, cauſe du recevoir: pour montrer qu'ils s'entreſuivent neceſſairemẽt. Et comme en la nature les parties atténüées & rarefiées attirent puiſſamment les plus proches pour empeſcher le vuide, & les pleines rejettent le ſuperflu: de meſme en la Morale peut-on dire que le donner & receuoir ſont également bons & naturels, ne differans que de certains termes & reſpects, puis qu'autrement vn homme ſe pourroit dire plus ou moins excellent ou heureux que ſoy-meſme, n'y ayant perſonne qui n'aye beſoin de recevoir & pouvoir de donner en meſme temps par l'abondance ou la neceſſité qu'il a de quelque choſe. Car quand meſme il ſeroit comblé de tout ce qu'il pourroit ſouhaiter, ne pourroit-on pas luy demander comme Sainct Paul:

Qu'avez-vous que vous n'ayez receu ? C'eſt donc la recette qui l'a mis en cet eſtat heureux, & s'il y a quelque excellence au donner, elle ne vient que pour auoir receu auparavant. Auſſi les trois poincts qui font eſtimer vne choſe en ce monde, l'vtile, le délectable & l'honneſte ſont tous du coſté de ceux qui reçoivent. Car pour les deux premiers il faudroit avoir renoncé à tous les intereſts de l'amour propre pour croire qu'il y euſt plus de proffit & de plaiſir à donner qu'à recevoir. Et pour l'honneſteté, bien qu'elle ſemble plus ouvertement favorizer le parti de ceux qui donnent : neantmoins puis que le donner & le recevoir ſont correlatifs, la raiſon de l'vn & de l'autre doit eſtre ſemblable, & il ne peut y avoir d'honneſteté & de vertu en l'vn qu'il n'y en ait dans l'autre; ni au contraire de blaſme & de honte en celuy qui reçoit qui ne rejailliſſe ſur celuy qui donne. Et comme celuy qui aime eſt moins excellent que celuy qui eſt aymé, pource qu'il a dans ſoy quelque perfection qui le rend aimable, & qui manque ordinairement à celuy qui aime, ainſi entre le donnant & le recevant, celuy-cy eſtant comme l'aimé ſe

peut dire plus noble que celuy qui donne, qui eſt l'aimant. Car pour ce qui eſt de la liberalité il n'y en a pas moins à s'obliger volontairement à vne perſonne qu'à l'autre de l'obliger : & puis la vertu eſtant vne habitude de la volonté, celuy qui reçoit avec reconnoiſſance & qui deſire le rendre avec vſure, ſe peut dire auſſi vertüeux & liberal en l'acte de cette bonne volonté, que s'il donnoit effectivement. Mais cette vertu en laquelle on met la condition de ceux qui donnent, eſt plus ſouuent vne oſtentation & vanité qu'vne veritable vertu. Car ou bien l'on donne les choſes qui ſont neceſſaires à ſoy-meſme, & c'eſt alors pluſtoſt folie que vertu : ou qui ſont ſuperfluës, & en ce cas il n'y a point de vertu de ſe priver d'vne choſe inutile. Voire meſme il eſt quelquefois plus honteux & deshonneſte de donner que de recevoir: car tout ce qui eſt reprimé par les loix eſt non ſeulement injuſte, mais vicieux & deshonneſte : or la pluſpart des donations ſont reprimées ; non ſeulement par cette regle des railleurs, qui diſent que le titre *de Donationibus* eſt celuy des foux ; d'autant que donner, c'eſt perdre;

mais l'estoit prés des Empereurs par vn Officier expres appellé *Comes sacrarum largitionum*, qui ne servoit qu'à retrancher la superfluité de leurs dons, & faire executer cette formule de nos Chambres des Comptes, trop donné soit repeté. Iusques aux donations des particuliers estoient retranchées par les mesmes loix ; voire celles d'entre la femme & le mari : des legs, par la loy *Falcidia* : des fidei commis par le Trebellian : des libertez, par la Caninie. Mais il ne peut y avoir de honte à recevoir, puisque non seulement les Roys, mais Dieu mesme, reçoiuent des hommes : & la grandeur du Messie n'est marquée par le Prophete que par les presens qu'il devoit recevoir des Roys d'Arabie & de Saba : les dons estans vn tesmoignage de l'excellence de ceux à qui on les fait ; d'où les Iurisconsultes tiennent qu'vn legs testamentaire est vne marque d'honneur à celuy à qui il est laissé : les mesmes appellent le salaire que reçoivent les Avocats, honoraire : & le le Sage nous commande de recompenser Medecin par le mot de l'honorer. Enfin, la preference de reçevoir sur le donner, se fait assez voir en ce que N. S. ne nous

a convié à donner que par la promesse & esperance de recevoir le centuple.

Le 2. dist, Bien que le donner & le recevoir soient si difficiles que Senéque se plaint à bon droit que nous ne sçavons faire ny l'vn ny l'autre : neantmoins le premier est beaucoup plus excellent, selon le tesmoignage de S. Paul: lequel aux Actes c. 20. exhorte les Chrestiens de se ressouvenir de la parole de Nostre Seigneur, Qu'il y a beaucoup plus d'heur à donner qu'à recevoir. Car puisque selon la maxime on ne peut donner ce que l'on n'a point, & l'on ne reçoit pas ce que l'on a dés-ja, le donner est vne marque d'abondance & de perfection ; ainsi que recevoir est signe de dizette & d'imperfection : d'où vient qu'il est plus noble d'estre aimé que d'aimer ; pour ce que l'amour est le desir d'vn bien qui nous manque, & qui se trouve dans la personne aimée. Aussi, puisque vne action est d'autant plus excellente qu'elle est vertüeuses & honneste, l'action de donner ; qui est plus vertüeuse que celle de recevoir, pource qu'elle est plus difficile, estant contraire à nostre inclination naturelle de recevoir & d'acquerir, est aussi plus excellente.

C'eſt pourquoy les Philoſophes ne mettent point au nombre des vertus l'habitude de recevoir, qui eſt toute mercenaire, mais bien celle de donner dont ils font la plus noble de toutes les vertus qui eſt la liberalité ou magnificence, vertu Royale & Divine. Car ſi le recevoir eſtoit vn acte de vertu comme veut Ariſtote, qui conſtituë la liberalité auſſi bien dans le recevoir que dans le donner : ce n'euſt pas eſté vne vertu à Cutrius, de refuſer les treſors des Samnites. Et non ſeulement l'action de donner a eſté honorée du nom de la vertu, mais auſſi de ſes marques & ornemens, qui ſont la loüange & l'honneur ; comme la honte eſt ſouvent attachée à ceux qui reçoivent. Or vne action eſt d'autant plus vertüeuſe qu'elle eſt loüée & honorée : & puiſque pluſieurs de ceux qui reçoivent en ont honte & ne voudroient point avoir de teſmoins de cette action, & qu'au contraire tous ceux qui donnent en tirent gloire, il ne peut y avoir de vertu à recevoir ; puiſque l'on n'a pas de honte de la vertu, mais ſeulement du vice.

CENT

CENT-VNZIESME CONFERENCE

Du Lundy 28. Avril 1636.

1. Des Antidotes. 2. Quel eſt le plus communicatif du bien ou du mal.

PVisqu'il n'y a rien qui n'ait ſon contraire, & qu'il y a des venins, il y a auſſi des contrepoizons appellez antidotes, alexipharmaques ou alexitéres : d'vne nature moyenne entre les medicamens, & venins, avec leſquels ils doivent avoir quelque ſimilitude pour les aller joindre dans le corps & les y combatre. Telle eſt la chair de vipere qui entre dans la thériaque contre ſes morſures : en laquelle entrent à ce ſujet pluſieurs venins : leſquels neantmoins corrigez les vns par les autres ne demeurent pas ſeulement innocens, mais ſe ſervent des meſmes ruzes des venins qui attaquent l'homme par trahiſon, ſe feignans amis des poizons pour les aller

destrüire plus seurement que ne fit pas cette bonne femme dont parle Ausone : laquelle ayant baillé assez de sublimé à son mari pour le faire mourir , & craignant qu'il manquast à son effet , luy fit encor avaler du vif argent , lequel venant à se joindre au sublimé en émoussa la force , & sauva par ce moyen le mari. Car les maladies attaquans l'homme par leurs qualitez manifestes ou occultes : la raison apprend aux plus simples que la plenitude demande l'éuacüation , ou au contraire : que l'intemperie froide doit estre corrigée par le chaud : mais quand vn aspic ou vn scorpion par vne morsure ou pointure imperceptibles fait enfler tout le corps , ou excite tels autres symptomes , les remedes qui agissent par leurs qualitez premieres ou secondes se trouvans inutiles , il faut recourir aux spécifiques qui agissent par vne proprieté de sustance inexplicable , du rang desquels sont nos antidotes.

Le 2. dist , Que tant les venins , antidotes , que médicamens & alimens n'estoient point appellez tels absolument , mais comparez à la chaleur naturelle. Car lors qu'ils sont domptez & conuertit en la substance de l'animal ils se disent alimens : quand

la nature en eſt alterée, médicamens: en eſtant deſtrüite, venins: & antidotes, quand elle eſt préſervée de la malignité d'iceux, D'où vient que ſelon la diverſité de cette chaleur vne meſme choſe eſt aliment aux vns & venin aux autres. Comme la ciguë qui ſert d'aliment aux chévres & eſtourneaux: la juſquiame & mandragore, aux pourceaux: les cantharides, aux hirondelles: les mouſches & araignes, aux poules & oiſeaux, ſont poiſons aux hommes. Entre leſquels derechef il y en a qui ne reçoivent aucun dommage des venins, cõme l'on rapporte de Mithridates, qui pour s'eſtre tellement préparé le corps par ſon antidote compoſé de ruë, noix & figues, ne ſe pût faire mourir par le poiſon: de cette fille preſentée à Alexandre, qui ſe nourriſſoit de napelle: de cette vieille dans Sextus Empiricus, qui avaloit trẽte drachmes de ciguë ſans incõmodité: d'Athenagoras Argien qui n'eſtoit point offenſé des ſcorpions: dont les Ethiopiẽs habitãs le fleuve Hidaſpe ſe nourriſſent auſſi bien que de ſerpens, qu'vn autre hõme, au dire d'Avicẽce, tüoit lors qu'il en eſtoit mordu, ayãt poſſible quelque humeur épãduë par tout sõ corps sẽblable à la ſalive d'vn hõme à jeun que Galiẽ dit faire mour-

tir les ſerpens & autres inſectes. Ces venins auſſi bien que les antidotes ſont naturels ou artificiels. Ceux-cy qui ont plus de cours ez païs Meridionaux que dans le Septentrion, ſe communiquent en dedans, ou en dehors ; en breuvages, poudres, ſucs, vapeurs, attouchemens, & autres deteſtables moyens. Les naturels ſont differens ſelon leur matiere, quantité, qualité, ou opération. La matiere des venins qui ſe trouve preſque par tout, eſt ou dedans nous comme la ſemence & le ſang, leſquels acquiérent ſouvent par leur corruption vne qualité veneneuſe, telle qu'eſt auſſi celle de la matiere de l'épilepſie & ſuffocation de matrice ; ou hors de nous, ſçavoir dans l'air, l'eau, & la terre : le feu ſeul eſtant contraire au venin & à la pourriture, laquelle arrive facilement à l'air & à l'eau pour leur grande humidité. Mais la terre par ſes excremens & impuretez fournit plus de matiere aux venins qui ſont tirez des mineraux, plantes ou animaux. L'arſenic, l'orpin, vitriol, plaſtre, chaux ſublimé chryſocolle, verdet, lapis, argent-vif, cinabre, ceruſe & mine de plomb ſont du premier ordre. Au ſecond, l'aconit, la chamelée, l'if, laureole, thapſie, ti-

rymales, hellebores, noix vomique, opium, solanum & plusieurs autres plantes: aucunes desquelles n'ont que les fleurs veneneuses, comme certaines violettes blanches: d'autres les fruits, comme les pommes de mandragore: ou le suc, comme la laictuë, & les pavots: ou les semences, comme la iusquiame & cataputia; ou les racines, comme l'aconit & l'hellebore. Au troisiesme sont le liévre marin, salemandre, bupreste, scorpion, vipere, aspic, coulévre, crapaut, tarentule, musaraigne & plusieurs autres: qui sont veneneux, ou selon toutes leurs parties, comme les cantharides & araignes, ou selon quelques parties, comme les viperes dans la queuë & la teste: le cerf & la pastinache marine, dans l'extremité de leur queuë: la vive en vne de ses arrestes; ou selon leurs excremens, comme le fiel de leopard, l'vrine de souris, la bave d'vn chien enragé, la sueur d'vn cheual en fougue & le sang du taureau. Pour la quantité: bien que les venins agissent tous en petit volume, neantmoins quelques vns requiérent moins de matiere, comme l'opium agit en moindre quantité que la ciguë; celle-cy que le suc de porreaux, celuy-cy que le suc de laictuë. Selon la qualité, les vns sont chauds:

soit qu'ils enflamment, comme l'euphorbe : soit qu'ils corrodent, comme le liévre marin qui attaque particulierement le poulmon: comme l'aspic, le foye : le solanum & la jusquiame, le cerveau ; les cantharides, la vessie. Il y en a de froids, qui figent les esprits & la chaleur naturelle, ou empeschent leur libre mouvement, comme l'opium & le sel de plomb. D'autres sont secs, tels que la chaux, le vitriol & l'arsenic qui consommẽt l'humide radical : car l'humidité estant vne qualité purement passive & de soy incapable de causer de la douleur, il n'y a point de poisons simplement humides. Ils different aussi en leur façon d'agir, les refrigerans tüent en assoupissant ou estouffant la chaleur : l'hellebore, par vne vehemente attraction des humeurs : aucuns rongent & corrodent la substance, que les autres altérent, résolvent ou putrefient. Et pource que tous les venins attaquent principalement la chaleur naturelle & le cœur qui en est le foyer : comme tesmoignent les syncopes, palpitations & foiblesses qui les accompagnent : il faut que les antidotes soiẽt cardiaques ou amis de cœur, afin qu'il le fortifient & travaillent en commun avec luy pour chasser ou dompter la malignité du venin.

Le 3. dist, Que la Medecine employoit deux sortes d'armes contre les venins, dont les premieres préseruent, empeschans qu'ils n'entrent dans le corps, ou qu'ils n'y puissent faire aucũ dommage; les autres empeschent leur effet lors qu'ils y sont desja introduits. La préservation dépend de l'administration des six choses non naturelles, comme entr'autres d'éviter l'air & les lieux veneneux, les parfumer ou joncher de serpoulet, origan, abrotone, asphodele, ou de cedre; oindre le corps d'huile rosat ennemy des serpens & animaux veneneux, & manger & boire en des vaisseaux de pourcelaine, & autres qui découvrent les venins. Les préservatifs sont simples ou composez. Les simples s'appliquent ou au dehors, cõme la topaze, émeraude & autres amuletes qui se portent sur la chair; ou au dedans comme la pierre de bezoar, le bol d'Armenie, la terre Lemniene ou sigillée, le vincetoxic, la rave, le dictame, l'ail, la ruë, le citron, & la grenade. Entre les composez le plus fameux est la thériaque, dans laquelle entrent plus de cent divers mixtes. Que si le venin est desja introduit dans les corps, soit au dehors par la morsure, piqueure, souffle, baye: ou par la veuë, comme du

basilic: ou par le tact, comme de la torpille, ou quelque autre moyen: soit au dedans, le poisson estant pris par la bouche: lors il faut avoir égard à trois choses. 1. A fortifier la chaleur naturelle afin qu'elle ne succombe point, mais puisse résister au venin, & roborer les visceres, de peur qu'ils n'en reçoivent aucune maligne impression. 2. Destruire la force du venin. 3. Le vuider au plustost par attraction, comme sont la suction, & la ventouse: ou par l'incision & vstion, si le venin a esté receu par dehors; mais s'il est pris par la bouche, l'évacuation s'en doit faire par les sueurs, vrines, le ventre, & le vomissement, qui est le plus prompt, & le plus seur: pourveu qu'il soit provoqué par des medicamens familiers, comme sont le beure, l'huile, le laict ou tels autres onctüeux. Ces antidotes sont ou generaux & communs, qui résistent à toute sorte de venins, fortifians le cœur & les esprits, ou particuliers, destinez à chaque venin. Les Alexitéres communs sont entr'autres le chardon benit, l'angelique, valeriane, dictame, scabieuse, mors de diable, pimprenelle, tormẽtille, ruë, scordium, aceteuse, absynthe, plantain, calendule, veronique, gentiane, grains de geniévre, le

bezoar, la thériaque, les terres d'Armenie, & de Lemnos, les cornes de cerf, de rhinocerot, d'yvoire, qui sont toutes ennemies des venins. Entre les particuliers la mumie est contraire aux tirymales : la belette & l'excrement humain aux playes envenimées : la racine de cynorrhodon à la morsure du chien enragé : la fleur de menuphar, à l'hellebore : les concombres, aux figues de Pharao : l'absynthe, l'ail & moutarde, aux champignons : l'aristoloche longue, aux aconites : la chair de viperes & toutes pierres précieuses, au sang menstrual, la meliſſe & l'endive, à l'araignée : le melanthion & la danse, à la tarantole : le cancre marin, au solanum : l'escorce de citron, à la noix vomique : l'origan, à la chamelée : les semences d'halicacabe, aux cantharides & à l'escume de salemandre : la chair de renard roſtie & les huiſtres, au liévre marin : le fient de pigeon & la semence de persil, au mercure : la thériaque, à la vipere, l'huile de scorpion & les gueſpes à leurs piqueures, attirans par vne sympathie les esprits veneneux & les rejoignans à leur premier corps. Tous leſquels effets il est neantmoins plus expedient d'admirer que d'en rechercher inutilement la cauſe, qui

a esté inconnuë iusques à present aux plus beaux esprits, & qui dépend de celle des sympathies & antipathies.

Le 4. dist, Qu'il y avoit de deux sortes de mixtions dans la nature; l'vne des qualitëz premieres, & l'autre des formes substantielles. Dans la premiere, ces qualitez estans émoussées & rallenties par leur choq mutuel, il s'engendre vne temperature ou agreable harmonie, en laquelle la qualité qui est demeurée victorieuse tient le dessus & forme vn temperament chaud, froid, sec ou humide. Dans la seconde, ces qualitez estans altérées, les formes élementaires qui n'estoient contraires qu'à cause de leurs qualitez ennemies s'vnissent & conspirent en vne forme particuliere principe des proprietez occultes & sympathiques ou antipathiques, selon que ces formes se trouvent amies ou ennemies. Ainsi dans tous les médicamens il y a vn temperament de qualitez, qui est cause que le poivre est chaud & la laictuë froide: & le temperament des formes qui fait que l'agaric purge la pituite: le sené, la mélancholie: la rhubarbe, la bile: les vns sont cephaliques, cardiaques, ou spleniques. Et c'est du mé-

lange de ces formes que vient l'action des antidotes & des venins, & non de celle des qualitez élementaires, bien qu'elles tiennent compagnie à leurs formes dont elles ne sont que les servantes & lieutenantes; autrement, si les poisons tuoient par vn excez de chaud ou de froid, le poivre & le concombre seroient aussi bien poison que l'arsenic & l'opium, & vn verre d'eau froide seroit le contrepoison du sublimé: & neantmoins il y a plusieurs alexipharmaques qui conviennent dans les qualitez premieres avec les venins qu'ils combatent.

Sur le 2. poinct, il fut dit; Qu'Homere avoit raison de mettre aupres du thrône de Iupiter deux vases, l'vn plein d'amertume, & l'autre de douceur, avec lesquels il détrempoit toutes les affaires du monde; d'autant que par ces contrarietez du bien & du mal la vie des hommes est partagée & toute la nature mesme. Car si le principe du bien cõsiste en l'estre, selon Aristote, & le mal au non estre, la privation qui est le principe du non estre, & par conséquent du mal, est aussi bien au rang des principes naturels que la matiere & la forme, qui sõt les fondemẽs de l'étre & du bien; aussi les corruptiõs autãt cõmunes aux mixtes que les generatiõs, & les

tenebres à l'air que la lumiere, montrent assez que le bien & le mal pris en ce sens partagent la nature. Que si nous considerons le mal dans le vice de l'estre, selon les Platoniciens, qui ont appellé le matériel & corruptible mauvais: le spirituel & incorruptible, bon; l'homme composé de deux substances, l'vne spirituelle, & l'autre matérielle, sera le centre où aboutiront & agiront tous les maux & les biens, & le sujet commun & passif des qualitez de l'vn & de l'autre. Ainsi considérant l'homme entre les confins du bien & du mal, & diversement vendiqué, tantost de l'vn & tantost de l'autre, il est semblable à cet arbre limitrofe dont il est parlé en fin de la loy 7. *ff. acquir. rerum domin.* ou bien à cet arbre de science de bien & de mal, posé comme luy dans le Paradis terrestre, ou comme celuy auquel le compare David, planté pres le courant des eaux, qui sont les afflictions. Car ses branches & parties supérieures estans chargées de fleurs, de feüilles & de fruits, qui sont les trois sortes de biens qui l'accompagnent; ses fleurs, dont la blancheur est vne marque de l'innocence de son premier aage sont les biens du corps

qui passent avec son Printemps : ses feüilles, dont la verdure est le symbole de l'espérance qui ne le quitte qu'à la mort, estans caduques & sujettes à tomber par les orages, sont les biens de fortune ; & ses fruits, sont les biens de l'esprit, la science & la vertu qui ont plus de saveur & de nourriture que les autres. Mais si nous regardons cet arbre par ses racines dont il est attaché à la terre, & qui sont l'origine de ses maux ; les vnes entées en cette séve d'Adam, source de son peché originel, & qui luy communique les rejettons de mille sortes de vices & de passions : les autres en ce limon, dont il est extrait, & qui est le principe de toutes les infirmitez du corps, nous trouverons que les biens luy sont externes & communiquez d'ailleurs, mais que les maux luy sont internes & naturels, & par conséquent plus communicatifs. Car quant aux maux de l'ame, qui sont les vices, les mauvais exemples corrompent plus que ceux de la vertu n'édifient, & pour ceux du corps, comme il est plus aisé de destruire vne chose que de la perfectionner, les maladies se gaignent plus aisement qu'elles ne se guérissent, & la santé ne se communique point aux autres, mais

bien les maladies épidemiques : l'œil mesme & le raisin malade gaste le voisin, comme vne pomme pourrie celle qui la touche, laquelle s'il y avoit identité de raison devroit aussi bien en estre conservée. Et non seulement les maux d'autrui nous donnent du mal par la compassion, qui est vne espece de douleur, mais aussi leurs biens nous causent la jalousie & l'envie, qui est le plus cruel de tous les maux. D'ailleurs le bien est rare, & par consequent non communicatif, comme il se prouve en ce que la possession du bien assouvit, & toutesfois personne n'est content. Car encor que le bien soit desiré de chacun, il n'en est pas pour cela communicable, puis qu'on ne le posséde iamais parfaitement & qu'il en laisse tousiours le desir. Et quant à ce bien Metaphysique qui affecte l'estre, & qui est transcendant comme lui, outre que c'est vne qualité abstraite & non réelle, elle n'est pas communicable, en tant qu'elle se trouve en l'estre d'vn chacun en particulier : puis qu'estant aussi essentiellement vn que bon, il ne peut communiquer ce bien qu'il a sans partager son vnité, Enfin, si le mal vient du moindre defaut qui est en vne chose, & le bien de son entiere perfection seulement, n'yayant

rien entierement parfait, le bien n'eſt communiqué à pas vne choſe d'ici bas, ou au contraire le mal ſe trouvera en toutes.

Le 2. diſt, Que ce qui n'eſt point ne peut eſtre communicatif. Or le mal n'eſt rien de reel, & n'a aucune cauſe efficiente comme vouloient les Manicheans & Priſcillianiſtes condamnez pour avoir eſtabli, ſuivant la doctrine de Pythagore, deux principes; l'vn du bien & l'autre du mal, indépendans l'vn de l'autre. Car veu que le bien conſiſte dans l'integrité & perfection des parties, & de tout ce qui eſt requis à la nature d'vne choſe, le mal n'eſt qu'vne privation, vn defaut & manquement de ce qui eſt requis à ſa perfection. Et puiſqu'vne choſe ſe communique ſelon qu'elle a plus ou moins d'eſſence, le bien qui ſe convertit avec l'eſtre, doit eſtre bien plus communicatif que le mal qui n'eſt rien qu'vn eſtre imparfait. Ainſi, Dieu qui poſſede l'eſtre & la bonté par préciput, ſe communique infiniment; comme fait auſſi la lumiere la plus parfaite de toutes les ſubſtances creées. Auſſi, la nature du bien conſiſtant dans la convenance & dans l'appetibilité, par la raiſon des contraires, celle du mal conſiſte dans vne

disproportion & aversion : & le mal est autant odieux à tout le monde, que le bien est desirable : & si le mal se communique, c'est tousiours sous le masque & l'apparence du bien, qui est seul communicatif par nature.

Le 3. dist, Que le bien estant plus difficile que le mal, qui est ordinairement accompagné de l'vtile & de l'agréable, & flatte davantage nos sens : celuy-cy est plus communicatif : dont la cause vient de ce que la nature nous ayant donné vn amour de nous mesmes, elle nous fait aussi rechercher tous les moyens qui peuvent servir, tant à la conservation de nostre nature qu'à nostre contentement: comme sont les richesses, les honneurs, la beauté & tous les autres biens réels ou imaginaires, lesquels n'estans pas en nostre puissance, mais presque tous entre les mains d'autruy, on ne les peut guéres desirer sans peché, ny posseder sans iniustice ; moins encor les acquerir par les voyes licites, beaucoup plus rares & plus longues que les illicites & mauvaises, qui sont en tres-grand nombre, & par consequent plus fréquentes.

CENT-

CENT-DOVZIESME CONFERENCE

Du Lundy 5. May 1636.

1. Pourquoy les animaux crient lors qu'ils sentent de la douleur. 2. S'il eſt expédient d'avoir des ennemis.

COmme la parole a eſté donnée à l'homme pour exprimer les penſées & conceptions de ſon eſprit, la voix l'a eſté à tous les animaux pour ſignifier les mouvemens & inclinations de leur nature vers le bien ou le mal. Toutefois avec cette difference que la voix eſt vn ſigne naturel qui a vn rapport avec les choſes qu'elle ſignifie : ce que n'a point la parole, qui n'eſt qu'vn ſigne artificiel dependant de la volonté & inſtitution de ſon autheur. D'où vient qu'il y a bien vne grande diverſité de langues & de dialectes parmy les hommes, mais vne ſeule façon de

former vne mesme voix entre les animaux : lesquels estans beaucoup plus sensibles aux traits de la douleur que de la volupté, pource que celle-là destruit leur nature, celle-cy ne fait que luy donner vn surcroit de bonté : lors que le mal est si puissant & si pressant qu'ils ne peuvent l'éviter, l'impuissance & la foiblesse leur fait jetter des cris pour implorer le secours & l'assistance de leurs semblables. Car la nature ayant empreint en tous les animaux vne connoissance du bien & du mal, & en suite vne inclination vers l'vn, & vne aversion de l'autre, elle leur a donné aussi les moyens d'y parvenir, qui sont le mouvement local pour y aller deux-mesmes, quand l'vn & l'autre est en leur pouvoir, & la voix quand il dépend d'autrüy, afin de rechercher des autres le bien qui leur manque, & la délivrance du mal qui les presse.

Le 2. dist, Qu'il n'y a que les animaux parfaits, & entr eux ceux qui ont des poulmons, qui ayent eu le don de la voix: pource que les autres qui manquent de poulmons & d'autres organes, comme les poissons; ou qui n'ont point de sang, comme la plus part des insectes, ayans fort peu

de chaleur, dont le sang est le fondement, ils n'ont point aussi besoin d'air, lequel ne s'inspire que pour rafraischir & temperer l'excez de la chaleur naturelle ; & ainsi ayans faute d'air qui est la matiere de la voix ils sont presque tous muets, horsmis le Dauphin, qui rend vne voix semblable à celle de l'homme. Car les cigalles, mouſches, papillons & autres insectes font bien vn bruit ou son par la collision de l'air & de leurs aisles ; mais n'ont point de voix: qui se définit vn son significatif rendu par la bouche de l'animal : & par Aristote, le choq de l'air attiré par la respiration & envoyé des poulmons contre le larynx pour exprimer quelque chose. De sorte que la cause efficiente de la voix, c'est l'ame; la matiere, l'air ; la forme, le son ou collision de deux corps solides ; sa fin, qui est celle que l'on recherche icy, est pour signifier : & ainsi les animaux crient pour signifier la douleur qu'ils ressentent. Mais pourquoy est-ce qu'ils tesmoignent cette douleur par des tons & des accens si differens ? Il est aussi difficile de le sçavoir, comme les differences dernieres, dans lesquelles les Philosophes ont mis cette diversité de voix, comme de hurler ; abboyer,

meugler, braire, rugir, hannir, & tels autres accens des beſtes, dont la cauſe a eſté inconnuë iuſques à preſent.

Le 3. diſt, Que les animaux qui ont l'imagination plus forte, le ſens du toucher plus exquis, moins d'habitude à ſouffrir, & moins de corpulence, ſont ceux qui crient pluſtoſt & plus long-temps, parce qu'ils ſont plus ſuſceptibles d'appréhenſion & de douleur, & leurs eſprits eſtans diſperſez dans vne moindre maſſe ſont plus propres à ſe mouvoir & à ſe ramaſſer autour du cœur, qui recevant par ce moyen vne oppreſſion extraordinaire en communique vne partie au poulmons, leſquels ſouffrans par ſympathie, & eſtans les inſtrumens dédiez pour éventer le cœur font alors leurs fonctions avec plus de promptitude & de violence par vn mouvement déreglé & forcé de la neceſſité preſente & par la douleur qui les preſſe; & ainſi l'air qui eſtoit contenu dans leurs ſubſtance ſpongieuſe ſort avec viſteſſe, & au rencontre de l'epiglotte, & par la colliſion des autres corps oppoſez forme les cris & clameurs hautes & réſonnantes. D'où l'on peut juger que l'intention ſecrétte de la nature qui diſpoſe ces organes en ſortes que le cri eſt comme

l'interprete de la douleur a esté de donner quelque rafraischissement ou ventilation aux esprits resserrez autour du cœur par la souffrance, & de dõner des marques intelligibles du mal que l'animal souffre dans l'offence pour émouvoir à compassion celui qui le blesse ; ou appeller à son secours ceux de son espece, ou invoquer par vne intention inconnuë, mais emprainte en toutes choses, l'autheur de la nature à son aide. Soit que ces trois causes concourent ensemble, ou que chacune en particulier soit capable de causer le cri des animaux : puis que l'expérience nous fait voir que la nature n'ayant point donné au plus foible d'autre remede contre son mal, ni de réaction contre le plus puissant que par la compassion, les cris, les gemissemens & les clameurs émeuvent biẽ souvent les plus forts à pitié. Et nous voyons que les animaux par les motifs d'vn instinct naturel accourent aux cris de ceux de leur espece. Enfin, puis que selon l'Escriture saincte non seulement les oiseaux & tous les autres animaux, mais aussi les choses insensibles loüent Dieu, il est croyable que dans leurs douleurs elles sont portées par le mesme principe à s'escrier pour lui demander secours & le prier de conser-

ver l'ouvrage de ses mains. Ce qui est si veritable que les plus meschans dans leurs afflictions sont forcez par les mouvemens interieurs d'vne force cachée de lever les yeux au ciel & d'implorer le secours d'henhaut.

Le 4. dist, Comme le sens du toucher est le plus vniuersel, aussi est-il plus naturel à l'animal qu'aucun autre: estant le premier qui lui arriue & le dernier qui le quite, & dans lequel l'ame se retranche si bien apres avoir esté chassée de tous les autres qu'elle ne le laisse point qu'à la mort. Sa tristesse s'exprime avec des cris ausquels l'homme ayant le sens du toucher plus exquis & par conséquent estant plus sensible à la douleur, est aussi plus sujet que les autres animaux. Et s'il est vrai ce que disoit cet ancien, que les larmes soient müettes execrations des douleurs de sa vie, qu'il commance & finit par là, les cris s'en peuvent dire les plus éclatantes & pressantes, puis qu'ils percent les nuës & semblent s'élever jusqu'au thrône de Dieu pour demander quelque secours, lors qu'on n'en trouve point sur la terre. Ce cri est vn son sortant avec impétüosité de l'animal, impuissant de résister à la douleur presente ou imminente:

Car cette voix est dispensée dans les animaux à proportion de la violence de la passion qui les anime. Ainsi l'amour, qui est la plus douce, la rend mignarde; la cholére, qui est plus aigre, la rend plus vehemente; & la douleur, comme la plus pressante de toutes & qui est vn acheminement à la destruction de l'estre, laquelle est également en horreur à tous les animaux, la rehausse au dernier ton où elle se peut élever: d'où vient qu'encore que la parole ait esté donnée à l'homme pour sa voix particuliere tranchée artificieusement en syllabes & cadences, neantmoins en la précipitation de la douleur elle ne garde plus ses mesures & éclate en son inarticulé, comme celui des animaux. Pour expliquer ceci, il faut sçavoir que le derme qui est le principal siége du tact, & par conséquent de la douleur, qui en est vn symptome, est vne chair tissuë de nerfs remplis d'esprits animaux, lesquels dans la douleur, ou bien ils se retirent au dedans, & alors se fait la stupefaction, ou estans irritez & envoyez par la nature au secours de la partie blessée, ils émeuvent aussi par sympathie le diaphragme & les autres parties nerveuses & membraneuses; car comme de deux chordes de

luth montées à meſme ton, l'vne fremit par l'attouchement de l'autre: ainſi dans l'harmonie de tout le corps il peut y avoir vn meſme rapport entre les eſprits & les parties, tel qu'il ſe void pareillement dans le chatoüillement & dans le ris, qui ſe fait auſſi par la contraction du diaphragme: qui eſt cauſe que les traits de viſage de ceux qui rient & qui pleurent ſont ſemblables. Et pource que dans la douleur les eſprits eſtans reſſerrez empeſchent la reſpiration & le libre mouvement du cœur, la nature pour ſe ſoulager, les pouſſe au dehors avec violence, & avec eux les vapeurs humides, leſquelles en partie tranſpirent par les pores, & en partie ſont condenſées dans le cerveau, d'où elles découlent par les yeux en fontaines de larmes, leſquelles pour ce ſujet ſoulagent grandement la douleur, laquelle eſt au contraire eſtimée vehemente lors que la nature ne peut jetter des larmes ni des cris: qui d'ailleurs peuvent ſervir aux animaux à épouvanter leurs ennemis, ou bien à implorer l'aſſiſtance de leur ſemblables, comme nous liſons des élephans, qui eſtans tombez dans vne foſſe appellent les autres élephans à leur ſecours.

Sur le ſecond poinct, il fut dit: Que

c'eſtoit le propre de l'homme ſage de tirer, à l'exemple de Dieu, le bien du mal, & de l'vtilité des choſes les plus pernicieuſes. Ainſi, les Médecins ont conuerti les plus puiſſans venins en des remedes ſalutaires: les hommes ſe ſervent des dépoüilles des beſtes les plus farouches pour leur nourriture, fourrure & autres vſages de la vie; & pluſieurs grands perſonnages ont pris ſujet des maladies du corps, des naufrages & pertes de biens, des banniſſemens & telles autres diſgraces de fortune pour s'addonner entierement à la vertu & à la connoiſſance des choſes. Puis donc que l'inimitié eſt le plus grand de tous les maux, comme l'amitié eſt le plus excellent de tous les biens & la plus noble de toutes les vertus; entre leſquelles elle ſeule n'a point d'excez qui ſoit vicieux, l'amitié eſtant d'autant plus parfaite qu'elle n'obſerve ny bornes, ny meſure: c'eſt vn trait de grande ſageſſe de pouvoir tirer quelque fruit de ſes ennemis; dont le principal eſt qu'ils nous obligent à nous tenir ſur nos gardes, à bien régler nos mœurs, & tellement former noſtre vie qu'ils ne puiſſent y avoir priſe; d'autant que comme l'amitié eſt la mere de la confidence & de la liberté, cette-ci de la

tenebres à l'air que la lumiere, montrent assez que le bien & le mal pris en ce sens partagent la nature. Que si nous considerons le mal dans le vice de l'estre, selon les Platoniciens, qui ont appellé le matériel & corruptible mauvais: le spirituel & incorruptible, bon; l'homme composé de deux substances, l'vne spirituelle, & l'autre matérielle, sera le centre où aboutiront & agiront tous les maux & les biens, & le sujet commun & passif des qualitez de l'vn & de l'autre. Ainsi considérant l'homme entre les confins du bien & du mal, & diversement vendiqué, tantost de l'vn & tantost de l'autre, il est semblable à cet arbre limitrofe dont il est parlé en fin de la loy 7. *ff. acquir. rerum domin.* ou bien à cet arbre de science de bien & de mal, posé comme luy dans le Paradis terrestre, ou comme celuy auquel le compare David, planté pres le courant des eaux, qui sont les afflictions. Car ses branches & parties supérieures estans chargées de fleurs, de feüilles & de fruits, qui sont les trois sortes de biens qui l'accompagnent; ses fleurs, dont la blancheur est vne marque de l'innocence de son premier aage sont les biens du corps

qui passent avec son Printemps : ses feüilles, dont la verdure est le symbole de l'espérance qui ne le quitte qu'à la mort, estans caduques & sujettes à tomber par les orages, sont les biens de fortune ; & ses fruits, sont les biens de l'esprit, la science & la vertu qui ont plus de saveur & de nourriture que les autres. Mais si nous regardons cet arbre par ses racines dont il est attaché à la terre, & qui sont l'origine de ses maux ; les vnes entées en cette séve d'Adam, source de son peché originel, & qui luy communique les rejettons de mille sortes de vices & de passions : les autres en ce limon, dont il est extrait, & qui est le principe de toutes les infirmitez du corps, nous trouverons que les biens luy sont externes & communiquez d'ailleurs, mais que les maux luy sont internes & naturels, & par conséquent plus communicatifs. Car quant aux maux de l'ame, qui sont les vices, les mauvais exemples corrompent plus que ceux de la vertu n'édifient, & pour ceux du corps, comme il est plus aisé de destruire vne chose que de la perfectionner, les maladies se gaignent plus aisement qu'elles ne se guérissent, & la santé ne se communique point aux autres, mais

bien les maladies épidemiques : l'œil mesme & le raisin malade gaste le voisin, comme vne pomme pourrie celle qui la touche, laquelle s'il y avoit identité de raison devroit aussi bien en estre conservée. Et non seulement les maux d'autrui nous donnent du mal par la compassion, qui est vne espece de douleur, mais aussi leurs biens nous causent la jalousie & l'envie, qui est le plus cruel de tous les maux. D'ailleurs le bien est rare, & par consequent non communicatif, comme il se prouve en ce que la possession du bien assouvit, & toutesfois personne n'est content. Car encor que le bien soit desiré de chacun, il n'en est pas pour cela communicable, puis qu'on ne le posséde iamais parfaitement & qu'il en laisse tousiours le desir. Et quant à ce bien Metaphysique qui affecte l'estre, & qui est transcendant comme lui, outre que c'est vne qualité abstraite & non réelle, elle n'est pas communicable, en tant qu'elle se trouve en l'estre d'vn chacun en particulier : puis qu'estant aussi essentiellement vn que bon, il ne peut communiquer ce bien qu'il a sans partager son vnité, Enfin, si le mal vient du moindre defaut qui est en vne chose, & le bien de son entiere perfection seulement, n'y ayant

rien entierement parfait, le bien n'eſt communiqué à pas vne choſe d'ici bas, ou au contraire le mal ſe trouvera en toutes.

Le 2. diſt, Que ce qui n'eſt point ne peut eſtre communicatif. Or le mal n'eſt rien de reel, & n'a aucune cauſe efficiente comme vouloient les Manicheans & Priſcillianiſtes condamnez pour avoir eſtabli, ſuivant la doctrine de Pythagore, deux principes; l'vn du bien & l'autre du mal, indépendans l'vn de l'autre. Car veu que le bien conſiſte dans l'integrité & perfection des parties, & de tout ce qui eſt requis à la nature d'vne choſe, le mal n'eſt qu'vne privation, vn defaut & manquement de ce qui eſt requis à ſa perfection. Et puiſqu'vne choſe ſe communique ſelon qu'elle a plus ou moins d'eſſence, le bien qui ſe convertit avec l'eſtre, doit eſtre bien plus communicatif que le mal qui n'eſt rien qu'vn eſtre imparfait. Ainſi, Dieu qui poſſede l'eſtre & la bonté par préciput, ſe communique infiniment; comme fait auſſi la lumiere la plus parfaite de toutes les ſubſtances creées. Auſſi, la nature du bien conſiſtant dans la convenance & dans l'appetibilité, par la raiſon des contraires, celle du mal conſiſte dans vne

disproportion & aversion : & le mal est autant odieux à tout le monde, que le bien est desirable : & si le mal se communique, c'est tousiours sous le masque & l'apparence du bien, qui est seul communicatif par nature.

Le 3. dist, Que le bien estant plus difficile que le mal, qui est ordinairement accompagné de l'vtile & de l'agréable, & flatte davantage nos sens : celuy-cy est plus communicatif : dont la cause vient de ce que la nature nous ayant donné vn amour de nous mesmes, elle nous fait aussi rechercher tous les moyens qui peuvent servir, tant à la conservation de nostre nature qu'à nostre contentement : comme sont les richesses, les honneurs, la beauté & tous les autres biens réels ou imaginaires, lesquels n'estans pas en nostre puissance, mais presque tous entre les mains d'autruy, on ne les peut guéres desirer sans peché, ny posseder sans iniustice ; moins encor les acquerir par les voyes licites, beaucoup plus rares & plus longues que les illicites & mauvaises, qui sont en tres-grand nombre, & par consequent plus fréquentes.

CENT-

CENT-DOVZIESME CONFERENCE

Du Lundy 5. May 1636.

1. Pourquoy les animaux crient lors qu'ils sentent de la douleur. 2. S'il est expédient d'avoir des ennemis.

COmme la parole a esté donnée à l'homme pour exprimer les pensées & conceptions de son esprit, la voix l'a esté à tous les animaux pour signifier les mouvemens & inclinations de leur nature vers le bien ou le mal. Toutefois avec cette difference que la voix est vn signe naturel qui a vn rapport avec les choses qu'elle signifie : ce que n'a point la parole, qui n'est qu'vn signe artificiel dependant de la volonté & institution de son autheur. D'où vient qu'il y a bien vne grande diversité de langues & de dialectes parmy les hommes, mais vne seule façon de

former vne meſme voix entre les animaux : leſquels eſtans beaucoup plus ſenſibles aux traits de la douleur que de la volupté, pource que celle-là deſtruit leur nature, celle-cy ne fait que luy donner vn ſurcroit de bonté : lors que le mal eſt ſi puiſſant & ſi preſſant qu'ils ne peuvent l'éviter, l'impuiſſance & la foibleſſe leur fait jetter des cris pour implorer le ſecours & l'aſſiſtance de leurs ſemblables. Car la nature ayant empreint en tous les animaux vne connoiſſance du bien & du mal, & en ſuite vne inclination vers l'vn, & vne averſion de l'autre, elle leur a donné auſſi les moyens d'y parvenir, qui ſont le mouvement local pour y aller deux-meſmes, quand l'vn & l'autre eſt en leur pouvoir ; & la voix quand il dépend d'autrüy, afin de rechercher des autres le bien qui leur manque, & la délivrance du mal qui les preſſe.

Le 2. diſt, Qu'il n'y a que les animaux parfaits, & entr'eux ceux qui ont des poulmons, qui ayent eu le don de la voix: pource que les autres qui manquent de poulmons & d'autres organes, comme les poiſſons ; ou qui n'ont point de ſang, comme la pluſpart des inſectes, ayans fort peu

de chaleur, dont le sang est le fondement, ils n'ont point aussi besoin d'air, lequel ne s'inspire que pour rafraischir & temperer l'excez de la chaleur naturelle ; & ainsi ayans faute d'air qui est la matiere de la voix ils sont presque tous muets, horsmis le Dauphin, qui rend vne voix semblable à celle de l'homme. Car les cigalles, mouches, papillons & autres insectes font bien vn bruit ou son par la collision de l'air & de leurs aisles ; mais n'ont point de voix: qui se définit vn son significatif rendu par la bouche de l'animal : & par Aristote, le choq de l'air attiré par la respiration & envoyé des poulmons contre le larynx pour exprimer quelque chose. De sorte que la cause efficiente de la voix, c'est l'ame; la matiere, l'air ; la forme, le son ou collision de deux corps solides ; sa fin, qui est celle que l'on recherche icy, est pour signifier : & ainsi les animaux crient pour signifier la douleur qu'ils ressentent. Mais pourquoy est-ce qu'ils tesmoignent cette douleur par des tons & des accens si differens ? Il est aussi difficile de le sçavoir, comme les differences dernieres, dans lesquelles les Philosophes ont mis cette diversité de voix, comme de hurler ; abboyer,

meugler, braire, rugir, hannir, & tels autres accens des bestes, dont la cause a esté inconnuë iusques à present.

Le 3. dist, Que les animaux qui ont l'imagination plus forte, le sens du toucher plus exquis, moins d'habitude à souffrir, & moins de corpulence, sont ceux qui crient plustost & plus long-temps, par ce qu'ils sont plus susceptibles d'appréhension & de douleur, & leurs esprits estans dispersez dans vne moindre masse sont plus propres à se mouvoir & à se ramasser autour du cœur, qui recevant par ce moyen vne oppression extraordinaire en communique vne partie au poulmons, lesquels souffrans par sympathie, & estans les instrumens dédiez pour éventer le cœur font alors leurs fonctions avec plus de promptitude & de violence par vn mouvement déreglé & forcé de la necessité presente & par la douleur qui les presse; & ainsi l'air qui estoit contenu dans leurs substance spongieuse sort avec vistesse, & au rencontre de l'epiglotte, & par la collision des autres corps opposez forme les cris & clameurs hautes & résonnantes. D'où l'on peut juger que l'intention secrétte de la nature qui dispose ces organes en sortes que le cri est comme

l'interprete de la douleur a eſté de donner quelque rafraiſchiſſement ou ventilation aux eſprits reſſerrez autour du cœur par la ſouffrance, & de dõner des marques intelligibles du mal que l'animal ſouffre dans l'offence pour émouvoir à compaſſion celui qui le bleſſe ; ou appeller à ſon ſecours ceux de ſon eſpece, ou invoquer par vne intention inconnuë, mais emprainte en toutes choſes, l'autheur de la nature à ſon aide. Soit que ces trois cauſes concourent enſemble, ou que chacune en particulier ſoit capable de cauſer le cri des animaux : puis que l'expérience nous fait voir que la nature n'ayant point donné au plus foible d'autre reméde contre ſon mal, ni de réaction contre le plus puiſſant que par la compaſſion, les cris, les gemiſſemens & les clameurs émeuvent biẽ ſouvent les plus forts à pitié. Et nous voyons que les animaux par les motifs d'vn inſtinct naturel accourent aux cris de ceux de leur eſpece. Enfin, puis que ſelon l'Eſcriture ſainte non ſeulement les oiſeaux & tous les autres animaux, mais auſſi les choſes inſenſibles loüent Dieu, il eſt croyable que dans leurs douleurs elles ſont portées par le meſme principe à s'eſcrier pour lui demander ſecours & le prier de conſer-

ver l'ouvrage de ſes mains. Ce qui eſt ſi veritable que les plus meſchans dans leurs afflictions ſont forcez par les mouvemens interieurs d'vne force cachée de lever les yeux au ciel & d'implorer le ſecours d'henhaut.

Le 4. diſt, Comme le ſens du toucher eſt le plus vniuerſel, auſſi eſt-il plus naturel à l'animal qu'aucun autre: eſtant le premier qui lui arriue & le dernier qui le quite, & dans lequel l'ame ſe retranche ſi bien apres avoir eſté chaſſée de tous les autres qu'elle ne le laiſſe point qu'à la mort. Sa triſteſſe s'exprime avec des cris auſquels l'homme ayant le ſens du toucher plus exquis & par conſéquent eſtant plus ſenſible à la douleur, eſt auſſi plus ſujet que les autres animaux. Et s'il eſt vrai ce que diſoit cét ancien, que les larmes ſoient müettes execrations des douleurs de ſa vie, qu'il commance & finit par là, les cris s'en peuvent dire les plus éclatantes & preſſantes, puis qu'ils percent les nuës & ſemblent s'élever juſqu'au thrône de Dieu pour demander quelque ſecours, lors qu'on n'en trouve point ſur la terre. Ce cri eſt vn ſon ſortant avec impétüoſité de l'animal, impuiſſant de réſiſter à la douleur preſente ou imminente:

Car cette voix eſt diſpenſée dans les animaux à proportion de la violence de la paſſion qui les anime. Ainſi l'amour, qui eſt la plus douce, la rend mignarde; la cholére, qui eſt plus aigre, la rend plus vehemente; & la douleur, comme la plus preſſante de toutes & qui eſt vn acheminement à la deſtruction de l'eſtre, laquelle eſt égallement en horreur à tous les animaux, la rehauſſe au dernier ton où elle ſe peut élever: d'où vient qu'encore que la parole ait eſté donnée à l'homme pour ſa voix particuliere tranchée artificieuſement en ſyllables & cadences, neantmoins en la précipitation de la douleur elle ne garde plus ſes meſures & éclate en ſon inarticulé, comme celui des animaux. Pour expliquer ceci, il faut ſçavoir que le derme qui eſt le principal ſiége du tact, & par conſéquent de la douleur, qui en eſt vn ſymptome, eſt vne chair tiſſuë de nerfs remplis d'eſprits animaux, leſquels dans la douleur, ou bien ils ſe retirent au dedans, & alors ſe fait la ſtupefaction, ou eſtans irritez & envoyez par la nature au ſecours de la partie bleſſée, ils émeuvent auſſi par ſympathie le diaphragme & les autres parties nerveuſes & membraneuſes; car comme de deux chordes de

luth montées à mesme ton, l'vne fremit par l'attouchement de l'autre: ainsi dans l'harmonie de tout le corps il peut y avoir vn mesme rapport entre les esprits & les parties, tél qu'il se void pareillement dans le chatoüillement & dans le ris, qui se fait aussi par la contraction du diaphragme: qui est cause que les traits de visage de ceux qui rient & qui pleurent sont semblables. Et pource que dans la douleur les esprits estans resserrez empeschent la respiration & le libre mouvement du cœur, la nature pour se soulager, les pousse au dehors avec violence, & avec eux les vapeurs humides, lesquelles en partie transpirent par les pores, & en partie sont condensées dans le cerveau, d'où elles découlent par les yeux en fontaines de larmes, lesquelles pour ce sujet soulagent grandement la douleur, laquelle est au contraire estimée vehemente lors que la nature ne peut jetter des larmes ni des cris: qui d'ailleurs peuvent servir aux animaux à épouvanter leurs ennemis, ou bien à implorer l'assistance de leur semblables, comme nous lisons des élephans, qui estans tombez dans vne fosse appellent les autres élephans à leur secours.

Sur le second poinct, il fut dit: Que

c'eſtoit le propre de l'homme ſage de tirer, à l'exemple de Dieu, le bien du mal, & de l'vtilité des choſes les plus pernicieuſes. Ainſi, les Médecins ont conuerti les plus puiſſans venins en des remedes ſalutaires : les hommes ſe ſervent des dépoüilles des beſtes les plus farouches pour leur nourriture, fourrure & autres vſages de la vie ; & pluſieurs grands perſonnages ont pris ſujet des maladies du corps, des naufrages & pertes de biens, des banniſſemens & telles autres diſgraces de fortune pour s'addonner entierement à la vertu & à la connoiſſance des choſes. Puis donc que l'inimité eſt le plus grand de tous les maux, comme l'amitié eſt le plus excellent de tous les biens & la plus noble de toutes les vertus ; entre leſquelles elle ſeule n'a point d'excez qui ſoit vicieux, l'amitié eſtant d'autant plus parfaite qu'elle n'obſerve ny bornes, ny meſure : c'eſt vn trait de grande ſageſſe de pouvoir tirer quelque fruit de ſes ennemis ; dont le principal eſt qu'ils nous obligent à nous tenir ſur nos gardes, à bien régler nos mœurs, & tellement former noſtre vie qu'ils ne puiſſent y avoir priſe ; d'autant que comme l'amitié eſt la mere de la confidence & de la liberté, cette-ci de la

nonchalance : ainsi l'inimitié produit la défiance, celle-ci la circonspection, avec vn plus grand desir de la vertu & honte du vice, dont la laideur nous fait bien plus rougir en presence d'vn ennemi que d'vn ami, lequel estant vn autre nous-mesmes s'accommode à nos humeurs & inclinations. Et comme dans la nature les agens sont plus vigoureux en la presence de leurs contraires, d'où vient que le feu petille davantage en Hyver qu'en Esté, ainsi la presence des ennemis redouble les forces & le courage : leur voisinage oblige à avoir tousjours les armes en main & faire bonne garde : ce qui fit déclamer Caton contre ceux qui raserent les villes de Carthage & de Numance, ennemies de celle de Rome : dans la morale, ils nous font veiller plus soigneusement sur nos actions & déportemens, afin de ne donner point de jour à leurs calomnies & médisances ; lesquelles d'ailleurs, bien que damnables, ne laissent pas neantmoins de nous estre souvent vtiles, non seulement pour exercer nostre vertu & patience, mais aussi pour nous faire reconnoistre nos moindres defauts & nous en corriger : n'y ayant point de bouche plus éloquente que celle d'vn ennemi,

lequel ne flate jamais comme la pluſpart des amis, mais nous reproche hardiment nos vices & imperfections qu'il recherche curieuſement & qu'il guérit ſouvent, bien que contre ſon intention; de la meſme façon que celui qui ayant deſſein de bailler vn coup mortel à quelqu'vn, lui ſauva la vie en lui perçant vn apoſtéme au dedans du corps. Que ſi l'on dit que ceux qui ne diſent pas toutes les veritez à leurs amis ne ſont pas des amis, mais des flateurs; je reſpons au contraire, que puiſque l'amour eſt aveugle & que l'amitié eſt l'vnion eſtroite des volontez & affections, plus vn ami ſera parfait & plus il ſera ſemblable à ſon ami; & par conſéquent moins clair voyant à conſiderer ſes défauts que l'amitié lui fait trouver non ſeulement ſupportables, mais ſouvent aimables & dignes de loüange.

Le 2. diſt, Que l'homme eſt ou vicieux ou vertüeux. S'il eſt vicieux, il eſt plus expédient qu'il ait des ennemis que des amis, ceux-ci adhérans trop facilement à ſes débauches, & ceux-là l'en retirans, ou par reproches, ou par l'exemple d'vne vie contraire. S'il eſt vertüeux, ſes ennemis font éclater ſa vertu, laquelle lui ſervant de défence & d'apologie contre toutes leurs ac-

cusations, & calomnies, il s'y conserve beaucoup mieux que par les flateries & complaisances de ses amis qui le corrompent insensiblement. D'ailleurs, vn homme vertueux ne se pouvant pas dire entierement parfait, mais seulement avoir moins de défauts qu'vn autre; ses amis qui dissimulent ou flatent, quelquefois ne les connoissent pas: là où vn ennemi les releve & les fait paroistre avec tant d'éclat qu'il donne souvent sujet de s'en corriger pour ne lui plus donner de vizée. Voir mesme il semble que ce soit la marque d'vn homme vertüeux que d'avoir des ennemis: car outre que la vertu a esté tousjours enviée & haye, & que plus vn homme est relevé en merite & dignité pardessus les autres & plus il a d'ennemis, la ressemblance des mœurs fait l'amitié, & la diversité l'inimitié, & il y a sans camparaison plus de vicieux que de vertüeux. Or les vicieux ne pouvans aimer que leurs semblables, haïssent tous ceux qui ne suivent pas leur exemple, comme sont les vertüeux, qui ont par ce moyen la plus grande partie du monde en teste.

Le 3. dist, Que les inimitiez ne pouvoient rien produire de bon, puis qu'elles recon-

noiſſent pour leurs principes le vice, la malice, ou l'ignorance ; ne ſe pouvant faire que celui qui eſt hay ne ſoit vicieux, ou que ceux qui le haïſſent ne ſoient malicieux ou ignorans. Car tout ainſi que l'amitié qui eſt le plus grand bien que Dieu ait donné aux hommes pour ſervir de conſolation à leurs miſeres, eſt fondée ſur la vertu, ſans laquelle elle ne peut ſubſiſter : de meſme, l'inimitié qui eſt le plus grand de tous les maux, n'a point d'autre fondement que dans le vice & la malice de celui qui haït ou qui eſt hay, ou de tous les deux enſemble. Et comme les effets de l'amitié ſont l'vnion, la concorde, la ſeureté & la paix : ceux de l'inimitié ſont la diviſion, diſcorde, défiance, ſoupçon, trahiſon, perfidie, haine & tels autres effets funeſtes, non ſeulement au particulier, qui ne peut tirer aucune commodité de ce qui ne tend qu'à ſa ruïnes, telle qu'eſt la haine, laquelle conſiderant le ſujet hay, comme vn mal qu'elle veut fuir, elle ne trouve point de meilleur moyen pour l'éloigner de ſoi qu'en le perdant & deſtruiſant tout à fait ; mais nuiſt auſſi au public, qui eſt totalement deſtruit par l'inimitié, laquelle rompt les liens de la ſocieté civile, qui ne dépend que de l'vnion des

esprits & des volontez divisées par la rancune. D'ailleurs, si les hommes n'avoient que des amis, l'homme seroit comme disoit cet ancien, le Dieu de l'homme ; c'est à dire le génie de son bon heur : & tous les hommes concourans ensemble par vn secours mutüel à l'accompliſſement des desseins les vns des autres, il n'y auroit plus de difficulté dans les affaires : & puisqu'il ne s'y rencontreroit point d'opposition, le monde ne seroit qu'vne consonance de succez favorables. L'inimitié au contraire fait que l'homme est le loup de l'homme, la pierre de son achopement, la ruine de ses desseins, & le démon de sa mauvaise fortune. Car l'vtilité que nous pouvons tirer de la connoissance de nos vices par les reproches de nos ennemis n'est pas à comparer à celle que l'on reçoit des bons conseils d'vn ami, beaucoup plus capable de redresser nos imperfections que la conversation lui donne moyen de connoistre, que non pas les rudes censures & les affronts d'vn ennemi, dont les reproches n'estans jamais pris en bonne part ne peuvent aucunement servir à la correction de nos mœurs : & l'homme sage & vertüeux qui tasche de pratiquer volontairement la vertu dans

toutes les occurrences, en trouve assez de moyens, sans attendre d'y estre contraint par les injures & cẽsures des ennemis; mais le vicieux n'en tirera que des alimens de sa rancune & des transports de vengeance, sans estre plus esclairci de ses defauts par la bouche de ceux ausquels il dénie toute créance. En tout cas, l'on doit tirer du profit autant qu'on peut de ses ennemis, & c'est le seul anodin qu'on a trouvé à la douleur qu'apporte la hayne que de servir d'elle mesme comme d'vn antidote à son poison; mais aussi comme il seroit beaucoup plus expédient de n'avoir point de douleurs ny de venins que d'estre en peine de trouver des anodins & contrepoisons: ainsi il faut bien tascher à tirer quelque remede des inimitiez contre les maux qu'elles nous apportent, & faire son profit du vice tant qu'il est possible: mais il seroit expédient de n'avoir point d'ennemis ny de vices.

Le 4. dist, Que toute la nature ne subsistoit que par la contrarieté. Celle des qualitez premieres est cause de toutes les generations des mixtes dans le grand monde. La vie de l'homme ne dure que tãt que la chaleur naturelle agit sur l'humide radical: lors que leur combat est fini il faut qu'il meure

neceſſairement. Son entẽdement n'a point de meilleur moyen pour acquerir la verité, qui eſt la fin de la ſcience, que par la contrarieté des avis : l'identité & l'vnité d'opiniõs eſtant auſſi deſagréable à noſtre eſprit comme elle l'eſt à la nature, où elle engendre la confuſion mere de l'ignorance. Mais ſa volonté n'a point de plus puiſſant moyen pour parvenir à la vertu que la réſiſtance, laquelle aiguiſe le courage, & enflamme la volonté. C'eſt pourquoy Dieu a donné à l'homme vn ennemi domeſtique, qui eſt l'appetit ſenſitif & inférieur: afin qu'eſtant continüellement aux priſes avec la volonté, il ſerviſt à l'éxercer & à rendre ſes victoires plus glorieuſes; la volonté, auſſi biẽ que l'entendement ſe roüillant lors qu'ils manquent d'exercice qui aiguiſe & fortifie l'vn & l'autre. D'où vient que S. Paul, bien qu'il euſt demandé juſques à trois fois à Dieu d'eſtre delivré de l'importunité de cet ennemi, il ne fut point neantmoins exaucé : Dieu n'ayãt pas trouvé qu'il fuſt expédient pour ſon bien, & ayant pour cette occaſion permis les hereſies dans l'Egliſe, que le meſme Apoſtre dit eſtre neceſſaires, afin d'éprouver la foi des fidelles.

CENT-

CENT-TREIZIESME CONFERENCE

Du Lundy 19. May 1636.

1. De l'Iris ou Arc-en-Ciel. 2. Si la lecture des livres eſt plus propre pour apprendre que la vive voix.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Poëtes ont feint l'Iris eſtre fille de Thomas, c'eſt à dire de l'admiration: car comme l'admiration ne procéde que de l'ignorance, cela montre que nous n'en ſçavons pas la cauſe. Entre pluſieurs autres choſes on y en trouve trois à admirer; ſa matiere, ſa forme & ſes couleurs. Sa matiere n'eſt point la nuë humide comme veulent la pluſpart: car outre que l'Iris paroiſtroit plus ſouvent qu'il ne fait, la nuë ne peut refléchir les rayons du Soleil avec cette bigarrure que nous y remarquons; veu qu'il auroit vne meſme couleur ſi la nuë eſtoit diaphane, ſi

non seroit obscur. Ce n'est donc pas en la nuë que se forme l'arc-en-ciel, mais en la pluye & es goutes d'eau qui en tombent: comme il se void par l'exemple de quelques fontaines qui forment vn Iris en l'air par le rejaillissemẽt de leurs eaux frappées des rayons du Soleil, & celui qui se forme pareillement en poussant de l'eau par la bouche à l'oppositе du Soleil; pource que l'Iris ne se void point sinon lors que nous sommes entre la nuë fondante en goutes de pluye, & le Soleil. Car si la nuë est entre nostre œil & le Soleil, elle ne recevra les rayons que de la partie qui est opposée au Soleil, & non de celle qui nous regarde. Et si le Soleil est entre nostre œil & la nuë, nous ne verrons non plus l'Iris, puisque selon l'opinion commune il ne se peut voir plus haut que de trois mille, & neantmoins en cette opposition du Soleil, l'Iris seroit alors éloigné de nous de plus de 18. degrez, qui font plus d'vnze cens milles, donnant soixante deux milles à chaque degré, selon Ptolomée. Ce qui fait que l'Iris paroissant devant midi, c'est tousjours vers la partie Occidentale, comme lors qu'il paroist sur le soir, c'est tousjours du costé de l'Orient ou du Septentrion, ausquels temps

nous sommes entre l'Iris & le Soleil. D'où vient que ceux qui sont dans le cinquiesme climat ne peuvent jamais voir l'Iris du costé du Midi. Or comme la surface de ces goutes d'eau tombantes en confusion & sans ordre est irréguliere estant frappée obliquement des rayons du Soleil; elle fait vne refraction de sa lumiere pareil à celle qui se fait par les diamans taillez à facettes: mais plus permanente; à cause de la suite des goutes d'eau tombantes successivement si viste qu'elles semblent continües. L'Iris n'est donc que la lumiere du Soleil receuë en cette eau tombante par l'air, & renvoyée à nostre œil par vn angle de refraction, different de celui de son incidence: car s'il estoit égal, l'image du Soleil y paroistroit avec sa lumiere, comme il se void ez parelies. De sorte que l'on peut dire que l'Iris n'est qu'vn parelie imparfait & commancé; la lumiere de l'vn estant refléchie réguliere-ment, & celle de l'autre en confusion & desordonnément: & que son arc & figure circulaire procéde de l'obliquité des rayons du Soleil, ou qui estant lui-mesme vn corps spherique jette ses rayons circulairement: ou enfin de la forme de

la nuë, ſpherique ou parabolique. Ce qui eſt auſſi veritable dans l'Iris qui ſe forme de nuit par les rayons de la Lune, receuz dans quelque nuë fondante en pluye: ſinon que ſes rayons n'eſtans pas ſi vifs & lumineux comme ceux du Soleil, ils ne font qu'illuminer la ſurface de l'eau & y forment ſeulement vne couleur fade & blanchaſtre, & non cet émail de couleurs qui ſe voyent le jour dans l'Iris ſolaire: qui ne ſont autre choſe qu'vne lumiere imparfaite, laquelle ne pouvant eſtre refléchie juſqu'à l'œil pour l'inégalité des angles y forme du moins des couleurs: dont les trois principales ſont la jaune ou citrine, qui eſt la plus haute: la bleuë ou la verte, qui eſt au milieu, & la rouge, qui eſt la plus baſſe: entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs autres qui participent de leurs extrémitez, dont la diverſité vient de la diverſe reception des rayons dans les parties de la nuë differentes en opacité: laquelle n'eſtant pas grande en ſa partie externe, le rayon du Soleil y fait vne couleur jaunaſtre; l'eſtant plus en ſon milieu, y fait le bleu ou le pers; mais eſtant plus grande en ſon fond & ſa partie inférieure, y repreſente le rouge; comme l'expérience

nous fait voir dans des sujets semblables, esquels la lumiere estant diversement modifiée y fait à peu pres cette varieté de couleurs : lesquelles bien qu'elles ne soient pas réelles comme celles qui se font par le divers meslange des quatre qualitez élémentaires, elles ne sont pas toutesfois purement imaginaires comme celles qui se remarquent dans la suffusion des yeux malades qui voyent quelquesfois vn Iris à l'entour d'vne chandelle allumée, qui n'est neantmoins apperceuë par ceux qui ont les yeux sains : mais ce sont couleurs réelles & veritables puisqu'elles frapent la veuë, qui est vne puissance sensitive & corporelle, & sont apperceuës de tous également : bien qu'elles soient moins matérielles que les couleurs elémentaires & qu'elles approchent plus pres de la lumiere, de laquelle elles ne different point, sinon pource qu'alors elle est receuë diversement dans nostre œil, selon la rareté ou densité, la situation, figure & autres qualitez de l'objet & du moyen.

Le 2. dist, Que l'Iris, le plus beau non seulement de tous les meteores, mais de tous les ouvrages de la nature, estant le trône de Dieu selon les Cabalistes, lequel dans

l'Apocalypse s'en sert pour orner & couronner sa teste, aussi ses rayons & ses lumieres ébloüissent autant l'esprit comme ses beautez raviſſent l'œil, par cette fatale disposition qui nous fait voir que plus les choses sont claires au sens, plus elles sont obscures à l'entendement & au contraire: car ce ne peut estre cette rareté & densité differente de la nuë: puisque n'estant jamais semblable: mais variant à l'infini, elle nous feroit paroistre mille figures & couleurs differentes les vnes des autres: au lieu que l'Iris a tousjours la figure circulaire & des couleurs semblables qui devroient au moins diversifier quelques-fois selon que les nuës sont plus denses ou plus rares, & que la lumiere du Soleil y est receuë diversement. Et comme il se peut rencontrer plusieurs nuës en divers endroits qui ayent pareille rareté ou densité & égale position ou distance du Soleil qui éclaire de mesme façon les corps également éloignez de lui, il se pourroit faire en mesme temps plusieurs arcs differens en divers lieux: ce qui est contre lexperience qui ne nous en fait voir jamais à la fois deux vniformes. Car cet autre arc qui est quelques-fois enfermé dans le premier n'est pas formé directe-

ment des rayons du Soleil, mais par la reflexion des rayons du premier arc dans la nuë prochaine: qui fait que les couleurs de ce second arc ne sont pas si vives que les premieres, & qu'elles sont renversées: le jaune estant en bas, le verd tousjours au milieu & le rouge en haut: par la raison de Catoptrique, qui nous fait voir que les espéces refléchies ont vne situation differente de corps dont elles sont produites: les choses qui sont du costé droit nous apparoissant à gauche & au contraire: comme aussi nous voyons entrer par vn seul trou dans vne chambre fermée de toutes parts les ombres des corps qui passent par la ruë, ayans le bas en haut.

Le 3. dist, L'experience nous apprend que quand la lumiere traverse d'vn milieu plus rare par vn qui l'est moins, comme de l'air au travers de l'eau, si elle tombe obliquement sur celuy qui est le plus dense, elle se rompt. Que si elle traverse entierement celuy qui est le plus dense en sorte qu'elle se rompe tant à l'entrée qu'au sortir, sur tout lors que la réfraction en ces deux endroits de part & d'autre est assez grande, cette mesme lumiere se change en quantité de couleurs. Qui est vn effet de la nature que

l'Optique prend pour principe & qui se remarque non seulement dans l'Iris, mais aussi dans les cristaux triangulaires & dans les verres remplis d'eau claire exposée au Soleil, pourveu que le verre soit de figure conique renversée, c'est à dire estant aiguë vers le bas, qu'elle s'élargisse fort vers le haut. Sur lequel fondement il faut dire que l'Iris se forme ainsi. Lors qu'vne nuë estant desja toute convertie en eau & tombante actuellement en goutes de pluye, qui s'estendẽt depuis le haut de la nuë jusques en terre, est esclairée du Soleil qui luy est opposé, le spectateur estant entre le Soleil & la pluye, alors les rayons du Soleil donnans au travers de ces goutes sont refléchis comme par vn miroir vers le Soleil mesme par celles qui sont plus éloignées, & venans à traverser par les bords de celles qui sont plus proches, sur lesquels ils tombent obliquement (pource que d'vne mesme partie il ne peut tomber qu'vn rayon perpendiculaire sur vne figure ronde, telle qu'est celle des goutes d'eau, tous les autres rayons estans obliques) il est necessaire qu'ils se rompent deux fois. La premiere estans refléchis par les goutes les plus eloignées, & passans de l'air qui est compris entre les

goutes de pluye dans les autres goutes d'eau plus proches de nous : la seconde, en sortans de ces goutes d'eau les plus proches de nous dans l'air, qui est entr'elles & nous. Et ainsi par cette differente fraction causée par la diverse rareté ou densité de l'air & de l'eau se forme la diversité des couleurs de l'arc-en-ciel. Car l'eau n'estans pas entierement diaphane, mais quelque chose de moyen entre le parfaitement transparent & l'opaque, elle refléchit vne partie des rayons qui tombent dessus sa surface & laisse passer l'autre partie : comme il se remarque dans les estangs & rivieres, sur lesquelles nous voyons l'image du Soleil par reflexion que les plongeurs & poissons voyent par refraction. Le mesme arrive aux goutes de pluye, dont celles qui sont plus proches de nous refléchissent bien partie des rayons du Soleil du costé du Soleil mesme, neantmoins sans former d'Iris, pource que ces rayons refléchis ne rencontrent point d'autres goutes d'eau qui les rompent : mais lors que partie de ces rayons qui ont passé par les petits espaces qui sont entre les premieres goutes de pluye sont refléchis par les autres goutes plus éloignées de nous ; alors ces rayons refléchis faisans rencontre

en leur chemin des premieres goutes entre lesquelles ils avoient passé, y sont rompus à leur entrée & encor à leur sortie, où ils font l'Iris : lequel par conséquent se forme par refléxion & refraction : refléxion par toutes les goutes qui reçoivent la lumiere, la renvoyant vers la partie du Soleil : & refraction de la mesme lumiere ainsi refléchie, lors qu'estant portée vers cette partie du Soleil elle rencontre ces autres goutes d'ëau qui la rompent doublement & luy donnent cette diversité de couleurs, qui vient de la diverse reception de la lumiere dans ces parties de l'eau plus denses ou plus rares. Mais pour bien expliquer la figure circulaire de l'Iris, qui n'est pas seulement telle en apparence, comme les tours quarrées qui nous paroissent de loin rondes, mais l'est en effet ; il faut prendre vne position certaine du Soleil, à l'exemple de laquelle il sera aisé de juger des autres. Posons donc que le Soleil est à l'horizon, & partant tous les rayons qu'il envoye directement sur les goutes de la pluye, tant celles qui sont plus hautes que celles qui sont plus basses, sont parallelles entr'eux & à l'horizon (car l'élevation de la nuë, tant grande soit elle n'estant pas considerable à l'égard

de la distance du Soleil à la terre, elle n'empesche pas que tous ses rayons ne soient tousjours parallelles entr'eux) lesquels estans reflechis, comme il a esté dit, la refléxion d'iceux sera aussi paralelle à l'horizon ou à peu pres: car nous ne considerons ici que celle qui se fait par le milieu de la goute, qui est la plus forte, à cause de sa figure ronde: & cette refléxion estant receuë par la partie supérieure de quelque autre goute qu'elle trouve en son chemin, & y estant rompuë deux fois, sçavoir en entrant & sortant; les deux refractions jointes ensemble destournent le rayon d'environ 45. degrez: c'est à dire, que le rayon ainsi rompu deux fois fait avec la ligne paralelle à l'horizon vn angle de 45. degrez, s'abbaissant de haut en bas & tombant en terre: là où rencontrant les yeux du spectateur, il fait voir le haut de l'Iris élevé d'environ 45. degrez au dessus de l'horizon. Et pource que toutes les goutes font vne telle refraction que nous venons de dire: tous ceux qui se trouveront entre le Soleil & les goutes de pluye verront l'Iris de mesme hauteur, c'est à dire de 45. degrez, quoi qu'en lieux differens: les vns dans les goutes plus basses; sçavoir ceux qui

ſont plus proches de la nuë : les autres, ſçavoir ceux qui ſont plus éloignez dans les plus hautes goutes, parce qu'ils le voyent tous par des rayons paralelles entr'eux, & par conſéquent par angles égaux. Or les goutes font refraction non ſeulement par leurs parties ſupérieures, mais encor par leurs coſtez & par le bas : d'où vient que celles qui ſont à coſté du ſpectateur à droit ou à gauche éloignées ſous vn angle de 45. degrez, lui feront voir leur refraction, & partant l'Iris à coſté ſous pareils angles : ce qui ſe faiſant de toutes parts à l'entour de la ligne droite menée du Soleil par l'œil du ſpectateur, qui peut eſtre appellée l'axe de l'Iris, il eſt neceſſaire que l'Iris paroiſſe tout en rond à l'entour de cet axe : en ſorte que les goutes qui ſeront élevées au deſſus de cet axe de 45. degrez feront le haut de l'Iris par la refraction de leurs parties ſupérieures : celles qui ſeront à coſté du meſme axe, auſſi éloignées de 45. degrez, feront les coſtez de l'Iris par la refraction de leurs parties qui ſont au coſtez plus éloignez ; & ainſi de toutes les goutes qui ſeront à l'entour de l'axe ſous pareils angles de 45. degrez. Quant aux autres goutes qui ſeront plus proches ou plus éloignées de l'axe &

du spectateur, elles donneront l'Iris à d'autres qui ne seront dans le mesme axe, mais plus proches ou plus éloignez de la nuë & situëz en tel lieu que ces goutes paroissent éloignées de l'axe sous des angles aussi de 45. degrez. Tellement qu'autant qu'il y a de spectateurs entre le Soleil & la nuë, qui ne seront pas en vn mesme axe, autant il se faut imaginer d'axes, à l'entour desquels seront des arcs & des Iris differens. Or en cette position horizontale l'Iris paroist comme vn demi cercle parfait, duquel le centre est à l'horizon au poinct où l'axe aboutit. Mais quand le Soleil est en vn autre position, comme s'il est élevé de quelque nombre de degrez, toutefois moindre de quarante-cinq, alors l'axe de l'Iris venant du Soleil par l'œil de celui qui regarde, traverse dans la terre, & ainsi le centre qui est tousjours au bout de l'axe est au dessous de l'horizon, & alors la portion de l'Iris que nous voyons est moindre qu'vn demi cercle: estant vrai qu'elle ne paroist jamais plus grande qu'vn demi cercle, comme a fort bien remarqué Aristote. Car puis que l'Iris est tousjours moindre qu'vn demi cercle, tant que le Soleil est élevé sur l'horizon, estant à l'horizon elle est demi cercle,

mais le Soleil s'aibbaiſſant ſous l'horizon il n'y a plus d'Iris, pource qu'il n'élaire plus la nuë. D'où s'enſuit auſſi que dans l'Hiver il ſe forme raremẽt, à cauſe qu'en ce temps-là lors qu'il pleut, le ciel eſt tout nébuleux & couvre les rayons du Soleil ; non plus qu'en Eſté & au Printemps, ſur le midi que le Soleil eſt élevé plus de 45. degrez, mais ſeulement le matin ou le ſoir.

Le 4. diſt, Que ſi la définition que donne Ariſtote de l'Iris eſt veritable, qui dit que c'eſt vn arc eſtoffé de diuerſes couleurs que la refléxion des rayons du Soleil fait paroiſtre ſur vne nuë cave & preſte à fondre en pluye, il ne faut point eſtre en peine de reconnoiſtre ſes cauſes matérielle, formelle & efficiente ; car il ne lui en a point attribuë de finale : c'eſt l'Eſcriture qui lui en a aſſigné vne, à ſçavoir d'eſtre le ſigne moral de l'alliance entre Dieu & les hommes. L'on ne doute point de la premiere partie ; ſi ce n'eſt entre les aueugles auſquels il n'y a que Dieu qui en puiſſe faire la démonſtration : mais bien des autres qui ſont fort obſcures. Pour en juger, il faut remarquer que la refléxion ſe fait à l'angle égal à celui de l'incidence : en ſorte qu'ayant élevé du poinct commun d'incidence & de

reflexion vne ligne droite perpendiculaire coupera en deux également l'angle qui est compris par le rayon d'incidence & celui de reflexion. Ce qui n'est veritable sinon lors que le rayon d'incidence se termine à vn corps fort vni & opaque, comme celui du mirbir. D'où il s'infere que la nuë n'ayant pas cette égalité ou polissure, elle ne refléchira point la lumiere ni le rayon à angle égal, mais le dissipera & renvoyera ailleurs. Tellement que si vne partie de la nuë qui est directement opposée au Soleil & est polie refléchit directement le rayon, & qu'vn autre qui lui sera opposée obliquement l'écarte & refléchisse ailleurs, comme il est bien plus vrai-semblable que de s'imaginer tousjours des nuës ectactement vnies, polies & égales, il appert qu'il ne se formera point vne figure d'arc vniformément coloré mais bien vn meslange confus de couleurs. D'ailleurs, la reflexion si elle fait paroistre quelque chose, c'est la chose mesme qui est opposée & nõ vn autre. Or est-il que ce n'est pas le Soleil que nous voyons dãs la nuë, mais vn meslãge de couleurs, qui n'est aucunemẽt semblable au Soleil, voire mesme n'en est pas la representation imparfaite, comme ont voulu dire quelques-vns,

Car la refléxion feroit que l'on verroit le Soleil où sa representation imparfaite, non dans la nuë, mais aussi loin par de là la nuë que l'objet, qui est le Soleil, est éloigné de la nuë, ou à la perpendiculaire du Soleil: en vn poinct de laquelle vne ligne droite, tirée à l'œil, sera divisée en deux parties égales au poinct de l'incidence du rayon ou de l'espéce du Soleil. De sorte que l'on expliqueroit mieux Aristote si l'on disoit que ces couleurs apparoissent par l'illumination, & que cette lumiere receuë diversement & non reflechie fait la bigarure de cette belle niiance. Car ceux qui disent que c'est la refraction se trompent en ce que la refraction fait seulement changer de le lieu à l'objet representé par l'espéce qui est brizé par le rencontre du milieu d'inégale opacité, mais ne forme point de diverses couleurs, telles que celles de l'Iris, qu'il me semble estre plus seur d'admirer comme beaucoup d'autres ouvrages de Dieu, tesmoins irreprochables de sa puissance & de nostre foiblesse, que d'en rechercher inutilement les causes.

Le 5. dist, Qu'il ne trouvoit point de demonstration plus claire à prouver la façon en laquelle se forme l'Iris que l'experience d'vne

d'vne phiole pleine d'eau, laquelle exposée au Soleil, sur quelque lieu solide y represente les mesmes couleurs que celles de l'arc-en-ciel : de sorte qu'il se fait aussi dans le Ciel, lors que les rayons du Soleil passent au travers d'vne nuë aqueuse & diaphane comme est l'eau, lesquels viennent à estre reflechis de l'autre costé du Ciel par quelque nuë, dont l'espoisseur a quelque forme de solidité ; & ainsi il ne suffit pas que cette nuë acqueuse soit interposée entre le Soleil & nostre veuë : il faut qu'il se trouve vne autre nuë opposite assez dense pour refléchir ces rayons du Soleil : laquelle estant caue suivant la figure du Ciel imprime aussi la figure circulaire qui lui donne le nom d'arc.

Le 6. dist, Que l'on peut prédire l'Iris quelque temps avant qu'il arrive, lors que le vent vient du costé où est le Soleil, & qu'vne nuë venant de cette part passe pardessus nous ; & donne de la pluye en passant. Car si en mesme temps le Soleil se découvre on verra l'Iris aussi-tost que la nuë lui sera opposée, lequel Iris sera d'autant plus vif & coloré que la pluye qui aura tombé sur nostre teste aura esté grosse & que le Soleil sera clair : & paroistra d'autant plus

élevé que le Soleil sera abbaissé. Mais si le Soleil est élevé de 45. degrez on ne verra point d'Iris: la refraction n'estant pas lors propre pour le produire. S'il arrive apres la pluye, il signie le beau temps, & le Ciel se découvre du costé d'où vient le vent. Que si le vent vient de la partie opposée au Soleil, apportant vne nuë & la pluye en mesme temps le Soleil estant cependant découvert, on verra l'Iris avant la pluye: laquelle on peut prédire devoir tomber sur le lieu d'où on void l'Iris, pourveu que la nuë puisse subsister encor quelque temps & qu'elle ne se résolve pas trop promptement toute en pluye au lieu ou elle est veuë: car par tout où l'on void l'Iris, il y pleut.

Sur le second poinct, il fut dit, Que l'œil & l'aureille estans les sens par le moyen desquels l'esprit reçoit les especes des choses qu'il connoist: le premier est prope pour inventer, & la seconde appellée le sens de discipline, principalement pour apprendre. Ce qui se fait par la parole ou la voix vive: laquelle, comme dit le proverbe, est plus puissante que les maistres muets: pource qu'estant animée du geste & du mouvemẽt des yeux, de la bouche, des mains, & de tout le corps, elle fait beaucoup plus d'im-

preſſion ſur l'eſprit que non pas le ſtile mort des livres : qui d'ailleurs eſtans des precepteurs qu'on ne peut interroger de ſes doubtes, comme les vivans, laiſſent beaucoup plus de difficultez en l'eſprit des lecteurs qu'ils ne reſolvent. Car nos connoiſſances dépendans des eſpeces & des eſprits animaux, ceux-ci ſuivent le branle & le mouvement de la voix : dont les tons pour cet effet eſtans joyeux, triſtes, amoureux, guerriers, ou furieux, ſelon les divers ſujets qu'ils traittent, impriment dans l'ame des affections ſemblables, par l'eſtroite communication qu'il y a de l'air avec ces eſprits du corps auſſi aëriens & mobiles. Et puis que l'eſcriture n'eſt que le ſigne de la voix, comme celle-ci eſt l'interprete de la conception de l'eſprit elle exprime beaucoup moins parfaitement la penſée de ſon autheur, que la voix qui eſt la parfaite image de ſa conception appellée verbe ou parole interne, comme la voix parole externe, qui eſtant l'original ſur lequel l'eſcriture eſt contretirée, repreſente auſſi beaucoup mieux cette conception que ſa copie : veu que les exemplaires dégenerent tousjours d'autant plus qu'ils ſont éloignez de leur prototype.

Le 2. dist, Que les discours escrits sont mieux digerez & se soustiennent mieux par leur propre poids que les paroles déguizées par leur cadance, gestes & autres fards qui corrompent la naïveté des choses: d'où le Comédien qui consola Demosthéne & lui redonna l'envie qu'il avoit perdüe de haranguer, lui fit confesser qu'vn mesme vers d Homere estoit vn autre estant bien & mal prononcé: & les mauvais Poëtes ne craignent rien tãt sinõ que d'autres lisent leurs ouvrages: le ton qu'ils leur donnent eux-mesmes les faisant trouver tous autres qu'ils ne sont: tant s'en faut qu'il conserve la naïveté aux choses: sur lesquelles aussi la promptitude de la voix oste à nostre esprit le temps d'y faire vne refléxion suffisante. D'ailleurs, les livres flatent beaucoup moins, & ont des préceptes bien plus vniversels que la parole, qui biaize volontiers & n'essaye qu'à gaigner la bien veillance de ceux ausquels elle s'adresse. Particulierement pour les choses morales les grands sont mieux instruits, voire repris plus naïvement de leurs fautes dans les livres que par les discours qui ne leur disent pas librement la verité, chacun craignant les effets de la hayne qu'elle engendre, de laquelle

les livres ne se soucient point. Or il n'y a aucune discipline plus difficile ni en laquelle il soit plus mal-aizée de se rendre parfait qu'en la politique : laquelle estant la maistresse de toutes les autres, peut bien aussi leur donner la loi. Et quand le chemin seroit plus lõg d'apprendre les autres sciences par les livres que par la voix, il seroit neantmoins le plus seur; voire il est presque le seul dont nous ressentons de l'vtilité; tous ceux qui sont doctes ayans plus appris par la lecture & meditation des livres que pour avoir entendu la vive voix de leurs maistres dans les escholes où il se trouve souvent plus de bruit que de fruit. Car la memoire des hommes estant labile ils ne recitent jamais les choses si bien qu'ils les escrivent, & s'ils mettent des erreurs en avant ou font quelques obmissions, ils ont honte de reconnoistre leurs fautes : qu'ils soustiennent au contraire le plus souvent avec opiniastreté ; au lieu qu'on corrige volontiers vn escrit, qu'on lit & relit, & que tel mesme, suivant le conseil d'Horace, garde neuf ans & plus avant que le publier : bien loin de la parole qu'on dit aussi-tost qu'elle est pensée. C'est pourquoi voyant sur le papier ces beaux discours qui ravis-

soient tout le monde dans la chaire & dans le barreau ; on a souvent honte de les avoir admiré. Ce qui empeschoient possible Ciceron en sa jeunesse de bailler à lire ses oraisons autant ou plus que l'excuse qu'il alléguoit que c'estoit pour se réserver tousjours la liberté de se dédire. Y ayant donc plus à apprendre en vne chose mieux digerée & plus exacte, & l'escriture estant ordinairement telle, voire cette perfection estant requise aux définitions & demonstrations qui seules engendrent la science: l'escriture qui les contient beaucoup mieux que la vive voix est aussi plus propre aux disciplines. Ce qui est tellement vrai ez Mathematiques, qui ont seules merité le nom de disciplines, que nul n'a jamis presumé les pouvoir enseigner ni concevoir par la seule parole.

Le 3. dist, Que pource qu'vne bonne comparaison doit estre des choses semblables : si nous comparons la vive voix avec l'escriture, il faut que ce soit à l'égar de deux choses également parfaites en leur genre, comme vn discours exact & vne escriture de mesme. Il faut aussi apporter deux esprits de mesme trempe, qui employent vn temps égal pour apprendre vne mesme chose ; auquel cas les circonstances

eſtans de meſme, il n'y a point de doute que la vive voix n'y ſoit plus propre que l'Eſcriture, qui n'eſt pas abſolument neceſſaire comme la voix, ſans laquelle cette-là ne ſert de rien: celui qui lit ne pouvant rien comprendre s'il n'en a desja oüi parler. D'où vient qu'vn ſourd de nature eſt incapable non ſeulement des ſciences, mais auſſi de l'vſage de la raiſon, voire de la parole; là où au contraire il s'eſt veu des aveugles nais, & par conſéquent qui n'avoient jamais leu, eſtre neantmoins fort ſçavans. Et cette preéminence de la voix au deſſus de l'eſcriture paroiſt particulierement en ce que cette-ci ne ſe peut exprimer ſans la premiere. Cé qui donne vn juſte ſujet à pluſieurs de douter ſi les langues mortes, voire celles qui nous ſont les plus familieres, comme la Greque & la Latine ne ſont point peries en leur meilleur partie, qui eſt la prononciation: tellement que les Grecs & les Latins du temps de Demoſthéne & de Ciceron ne nous entendroient poſſible non plus parlans Grec & Latin que ceux d'aujourd'hui: & cela eſtant ce ne ſeroit pas ſçavoir les choſes que de les ſçavoir ſeulement par livres, par leſquels auſſi jamais aucun n'appriſt les langues, mais ſeule-

ment par la vive voix.

Le 4. dist, Que l'on ne pouvoit rien determiner d'absolu en cette question, sa décisiõ dépendant de la diversité des esprits qui enseignent & qui sont enseignez, & de celle des disciplines qu'on veut apprendre. Car les humeurs prõptes & impatientes du travail, tels que sont volontiers les temperamens bilieux & sanguins s'accommodent bien mieux aux préceptes de la vive voix qu'à la lecture: laquelle au contraire plaist davantage & est plus vtile au mélancholiques & pitüiteux, qui se donnent plus de loisir à faire les reflexions & meditations necessaires pour tirer quelque profit de la lecture. Et de rechef, les disciplines qui consistent principalement en contemplation comme la Theologie, Physique, les pures Mathematiques, voire celles où est requise vne grande memoire, comme l'Histoire & le Droit ont plus besoin de lecture. Mais celles qui consistent en action s'apprennent aussi mieux par la parole, qui tient plus de l'action & la signifie mieux. Tel est l'art Oratoire, la pratique de la medecine & du droit, les mélãcholiques & arts factifs, qu'il est impossible d'apprẽdre par les livres: quoi qu'õ s'y puisse rendre plus parfait par iceux

CENT-QVATORZIESME CONFERENCE

Du Lundy 26. May 1636.

1. *De la Voye lactée.* 2. *Quel eſt le plus puiſſant de l'Or ou du Fer.*

CEtte voye de lait, eſt ainſi appellée pour ſa blancheur, dite improprement cercle oblique, puis qu'vn cercle coupant vne ſphére ne fait qu'vne ligne en la ſurface extérieure d'icelle : là où cette voye à vne largeur, & par conſéquent ſe doit pluſtoſt appeller ſuperficie que cercle. C'eſt vn grand eſpace du ciel plus lumineux que le reſte, faiſant le tour entier du ciel, & ayant partant comme les grands cercles 360. degrez de longueur : mais different d'eux, en ce qu'il ne paſſe pas juſtement par le centre du monde, duquel il s'éloigne quelque peu. Il coupe le ciel en deux

hemisphéres, sçavoir en ce temps ici faisant l'vne des sections sur les derniers degrez du Taureau & le commancement des Gemeaux, & l'autre qui lui est opposée sur la fin du Scorpion & le commancement du Sagitaire; auquel lieu il est plus estroit d'environ 2. degrez que vers les Gemeaux, où il a dix degrez de largeur, laquelle est differente en plusieurs endroits où elle fait les mesmes sinüositez que les fleuves, se resserrant ou s'élargissant & se fourchant en plusieurs lieux, entr'autres vers le Cygne au delà du tropique de Cancer: faisant deux rameaux, dont l'vn va finir aussi tost à l'Æquateur à costé du Serpentaire; l'autre passant entre le Sagitaire & Scorpion par les pieds du Centaure à travers la navire d'Argos, où cette voye est fort large, va par la Licorne au dessus de la teste du Lion, jusqu'au pied des Gemeaux: d'où puis apres traversant les Bootes, Persée & la Cassiopée, elle revient vers le Cygne. Et pour ne rien dire des fables des Poëtes, qui tiendent que ce fut le lait de Iunon allaitant Hercule qui se respandit par le ciel lors qu'elle l'eut reconnu, ou que c'est cet espace du ciel que le chariot du Soleil brusla par la mauvaise conduite de Phaëton: que

c'eſt le lieu duquel Apollon combatit les Geans, ou par lequel il rebrouſſa chemin vers l'Orient, pour ne voir point le crime de Thyeſte : ou bien la route des Dieux pour aller au palais de Iupiter, la demeure des Heros, & le ſiége des vertus, le chemin des ames & telles autres fables. Ceux qui ont crû que cette lumiere & blancheur eſtoit celle des eſtoilles, dont le Soleil ne peut obſcurcir la ſplendeur, à cauſe de l'interpoſition de la terre durant la nuit ſe ſont grandement trompez. Car il n'y a point d'eſtoilles qui ne ſoient éclairées du Soleil, lequel eſtant cent ſoixante ſix fois plus grãd que la tere, il ſe demontre en la Perſpective que lors qu'vn corps opaque eſt mis devant vn corps lumineux plus grand que lui, les rayons du corps lumineux viennent enfin à s'vnir apres l'ombre qui eſtoit faite par le corps opaque, comme fait le Soleil dont les rayons ſe rejoignent & rencontrent de nouveau apres l'ombre de la terre, laquelle ne paſſe point la ſphére de Mercure : bien loin de ſe porter juſques dans le ciel eſtoillé pour empeſcher la lumiere du Soleil d'y parvenir : cette ſphére eſtant éloigné de 2. mille octante & vn demi diametre d'icelle, chacun deſquels fait 860. lieuës d'Alema-

gne. Ceux qui ont dit que cet endroit estoit le lieu par où le feu élementaire transpiroit & se purgeoit de ses fuliginositez, ou bien vne sorte de feu plus dense & moins rare que le feu élementaire, ne sont non plus croyables que les autres, qui ont estimé que le Soleil avoit autrefois fait sõ cours en cette voye lactée, comme il fait à present dans le Zodiaque, dans lequel neantmoins il ne laisse aucune trace d'embrazement ou de lumiere. Moins encore Theophraste, qui a dit que c'estoit la liaison & la soudre de deux hemispheres, & qu'à l'endroit qu'ils sont vnis & soudez ensemble paroist cette clarté differente du reste du ciel; que j'estime n'estre rien autre chose qu'vne partie du ciel plus dense, & par conséquent plus lumineuse que les autres: puis que le ciel ayant vne lumiere radicale, plus ses parties sont denses & amassées & plus elles sont lumineuses, comme il se void dans les estoilles qui sont les parties les plus denses du reste de leur orbe, qui ne se void point pour sa rareté, & dans l'eau, dont vne partie condensée par le froid refléchit la lumiere & paroist blanche, le reste qui est en nature d'eau liquide demeurant tranparent.

Le 2. dist, Qu'il ne trouvoit point d'opinion plus ridicule que celle d'Aristote, qui a soustenu que cette voye lactée estoit vn metéore luisant non dans le ciel, mais dans l'air, dans lequel il s'entretenoit par le moyen des exhalaisons envoyées en grande quantité de la terre, d'où elles estoient attirées & puis enflammées par les estoilles qui sont en ces endroits-là. Car si cette voye de lait estoit de la nature des cométes ou autres méteores luisans, elle ne pourroit pas tousjours subsister, mais seulement tant que sa matiere dureroit; laquelle d'ailleurs seroit plus copieuse en de certaines saisons qu'en d'autres, comme au Printemps & Automne que durant les sécheresses de l'Esté, ou les gelées de l'Hyver qui resserre les pores de la terre, & n'auroit jamais vne mesme position ni vne figure permanente, & non plus qu'vne densité, rareté, largeur, & égalité de ses parties, si cõstante que du costé de la Cassiopée cette voye paroist tous jours également biaisante, & ainssi des autres endroits: quãd bien la terre pourroit fournir vne si grãde quãtité de fumées pour l'ẽtretié de ce cercle si spacieux, ce que ne permet pas la disproportion de ce poinct du monde comparé à la vaste esten-

dūe de cette ceinture, laquelle eſt notoirement recõnūe dans le firmamẽt. Car outre que la diverſité des paralaxes feroit voir ce cercle de lait ſous differẽtes eſtoilles à ceux qui habiteroient en divers lieux, s'il eſtoit dans l'air, comme il arrive aux comẽtes & autres impreſſions aëriennes; & neantmoins il ſe void tousjours en meſme lieu & égale diſtance des eſtoilles fixes, ſon mouvement propre d'Occident en Orient qui lui fait faire tous les cent ans vn degré, démontre qu'il eſt dans la huitieſme ſphére qui à ſon mouvement particulier ſemblable. Et les lunetes de Galilée, qui ont découvert plūſieurs eſtoilles en cette partie là, ſervent de conviction manifeſte pour montrer que cette voye n'eſt rien qu'vne quantité preſque inombrable de petites eſtoilles, leſquelles n'eſtans pas aſſez grandes pour pouvoir envoyer leur lumiere chacune ſeparément juſqu'à nous, elle ſe confond, & s'vniſſant enſemble, comme c'eſt le propre de toutes les qualitez & entr'autres de la lumiere de ſe joindre à vne autre lumiere, elle forme cette blancheur, qui eſt vne lumiere foible & imparfaite. Car il ne ſuffit pas qu'vn object ſoit lumineux, il faut qu'il ſoit grand & ample, ou

à faute de cela qu'il soit proche de l'œil pour pouvoir estre veu : les astres aussi bien que tout le reste des autres agens naturels ayans vne sphére de leur activité, au delà de laquelle leur action n'est plus sensible : d'où vient que les planétes, & entr'eux la Lune, comme plus proche de nous, paroissent plus grandes que les estoilles fixes, dont la distance fait que leur rayons estans affoiblis ils ne peuvent venir jusqu'à nous directement comme ceux des planétes, mais en tremblant & blüettant. Or bien que les Astrologues ne facent que de six sortes d'estoiles fixes, selon leurs six diverses grandeurs ; dont celles de la premiere sont cent sept fois plus grandes que la terre, & celles de la derniere & sixiesme, dix-huit fois : neãtmoins Tycho Brahé, Americ Vespuce & plusieurs autres en ont découvert encor de beaucoup moindres, & moins lumineuses que ces dernieres. Aussi ne sont pas croyables ceux qui ont limité leur nombre à mille vingt-deux, que l'Escriture dit estre infini & connu de Dieu seul, auquel le Prophete attribuë comme par vne prérogative, de les nombrer & les appeller par leur nom.

Le 4. dist, Qu'il y avoit de deux sortes

de voye de lait, l'vne dans l'air, & l'autre dans le ciel. La premiere, de laquelle à seulement parlé Aristote, est vne lumiere produite par le moyen des exhalaisons enflammées ou illuminées comme dans les cométes, desquels cette voye lactée ne differe point qu'à raison de sa grande estenduë causée par la quantité de l'exhalaison, attirée par vn grand nombre d'estoiles qui sont vers la Cassiopée & les poles, & vers lesquels ces estoilles estans plus fréquentes, & par conséquent attirans plus puissamment; cette voye est plus claire qu'ez autres endroits. L'autre voye de lait est dans le ciel dont elle fait partie, le coupant comme les autres cercles également en deux; bien qu'elle soit plustost vne zone ou espace qu'vn cercle, aussi bien que le Zodiaque avec lequel il convient, en ce qu'il a largeur comme lui & qu'il est oblique à l'Equinoctial, ayant d'autres poles que ceux du monde; mais il differe en ce qu'il n'est pas si large, le Zodiaque ayant seize degrez, & lui pour l'ordinaire huit à dix: car il n'est pas également large ni lumineux en toutes ses parties: & son obliquité est beaucoup plus grande que celle du Zodiaque, qui ne s'éloigne par son milieu de l'Equinoctial

que

que de 23. degrez & demi, & celui-ci d'environ 56. degrez & demi, auſſi par le milieu vers le Septentrion, mais pres de 63. degrez vers le Midi. Son plus grand éloignement de l'Equinoctial vers le Septentrion eſt dans le ſigne du Taureau, & vers le Midi dans le ſigne du Scorpion. Il differe auſſi de tous les grands cercles en ce qu'il change de poſition, ſuivant le mouvement propre des eſtoilles fixes, à cauſe qu'il eſt emporté par le mouvement du firmament dont il fait partie : tellement qu'il ſe meut de deux mouvemens, ſçavoir de celui du premier mobile d'Orient en Occident ſur les poles du monde, faiſant en vn jour vne révolution entiére ; & d'vn autre qui lui eſt propre d'Occident vers l'Orient, ſur les poles de l'Ecliptique, en autant de temps que le firmament : ce que ne font les autres cercles, leſquels ou ne ſe meuvent point du tout, comme l'horizon & le meridien, ou ſe meuvent ſeulement au mouvement du premier mobile, comme l'Equinoctial, l'Ecliptique, les Tropiques & les Colures.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Que la terre produiſoit les metaux, afin de les employer à des vſages differens pour le commerce & la ſocieté des hommes : laquelle

eſtant appuyée ſur l'eſperance ou la crainte, la rerompenſe ou le chaſtiment, les deux plus puiſſans d'entre les metaux le fer & l'or ſervent de parfaits inſtrumens pour eſtablir cette ſocieté : l'or que cette ancien appelloit le Soleil de la terre eſtant l'aſtre qui donne le jour à noſtre eſperance & les douces influëences de la recompenſe, & le fer par ſa couleur obſcure & livide eſtant l'aſtre tenébreux de noſtre crainte & de la mort dont il eſt le plus commun organe. Mais comme la crainte eſt plus forte ſans comparaiſon que l'eſperance : puis que l'vne tend à la conſervation de l'eſtre, l'autre ſeulement au bien eſtre ; le fer inſtrument de la terreur doit auſſi avoir des effets plus puiſſans que l'or, qui n'eſt que l'object de l'eſperance. Auſſi les Iuriſconſultes ont relevé ceux que la juſte appréhenſion du fer pouvoit avoir contraints à quelque choſe, comme eſtant la plus grande violence du monde, mais non pas ceux que le deſir de l'or ou l'eſperance du gain avoit engagé en quelque affaire. Et de fait, toutes les puiſſances de la terre ne ſe meſurent qu'à la pointe de l'épée ; les armes & le fer ſéblent eſtre le partage des Roys & de toute la Nobleſſe, cõme l'or celui des mar-

chands & du peuple, duquel tous les Souverains le sçavent bien tirer quand il en est temps. Aussi comme l'or a besoin du fer non seulement pour l'aller foüiller dans les creux de la terre & l'en tirer, mais aussi pour le défendre & conserver, marque de sa foiblesse: il se peut dire la proye de celui qui sçait mieux manier le fer. Et Solon eut raison de mépriser la vanité de Crœsus, qui faisoit parade de ses richesses comme de sa plus grande puissance: lui prédisant qu'elles seroient le butin de celui qui auroit le fer plus tranchant que lui. Et Philippe de Macedoine en marchandãt les places à la charge d'vn mulet d'or, n'en conquit jamais tant que son fils de Royaumes entiers à la pointe de l'épée. Mais qu'elle puissãce peut-on donner à l'vsage de l'or? Lui qui affoiblit ceux qui le possédẽt & qui énerve leurs forces. Cõme il se void ez Lacedémoniens qui ont esté maistres de la Gréce lors que le fer leur estoit seul en vsage, & qui se sont corrompus par l'or qu'y apporta Lysander. De sorte que ce Capitaine dans Tacite avoit raison de croire les Gaulois de son temps foibles en guerre, pource qu'ils estoient riches. Car ce qu'on dit communément que l'or est le nerf de la guerre, est

bien veritable, pour ce qui eſt de pouvoir lever beaucoup de gens & les entretenir, mais non pas pour faire de grandes executions & entrepriſes: les ſoldats mercenaires & les ames venales eſtans ordinairement laſches & mal affectionnées, ou s'ils font quelque effet, il eſt de peu de durée & forcé; ne continüant qu'autant que l'or dure. Le fer au contraire ſe ſouſtient de ſoi-meſme & par ſa puiſſance. Chacun craint de heurter ceux qui n'ont que du fer à leur coſté, n'y ayant rien à gaigner avec eux, mais bien à perdre Car d'vſer de l'or pour repouſſer les ennemis & les deſtourner ailleurs, l'expérience a tousjours fait voir que c'eſt vn remede fort dangereux: d'autant qu'outre la honte qu'il y a de ſe rendre comme tributaire, on ne les chaſſe jamais ſi loin qu'ils ne retournent bien toſt, plus irritez de la convoitiſe de cet or qu'ils n'eſtoient auparavant de l'honneur de la victoire. Enfin, puis que les hommes cedent pluſtoſt à la violence qu'a la douceur, le fer qui contraint & qui force eſt beaucoup plus puiſſant que l'or qui perſuade, mais principalement en guerre, où les plus beaux & les plus genereux exploits ſe font par vne force ouverte, & non par ſurpriſes

& trahiſons : celui-là n'eſtant pas proprement vaincu qui l'a voulu eſtre ; tels que ceux qui ſe ſont laiſſez corrompre : mais vne victoire emportée de haute lute & de vive force fait ordinairement perdre aux ennemis l'envie du retour.

Le 2. diſt, que la fin de la guerre eſtant la victoire, il n'importe pas par quels moyens on parvienne à cette fin, entre leſquels les plus faciles & moins ſanglans ſont ceux qui ſe font par ruzes & ſurpriſes : leſquels d'ailleurs eſtans des effets d'eſprit & de prudence ſemblent eſtre plus propres à l'homme que la vive force dont les beſtes ont l'avantage par deſſus nous, & qui eſt ſouvent accompagnée d'injuſtice : les parties eſtans ordinairement inégales & mal faites. De ſorte que l'or avec lequel ſe forgent toutes les intelligences ſecrettes ſemble l'emporter autant au deſſus du fer, comme les ruzes en guerre ſont plus puiſſantes que la force ouverte. Auſſi l'or fait-il peu de bruit & beaucoup d'effet ; au contraire du fer qui matte & affoiblit ſouvent également les deux partis. Enfin, la victoire pour laquelle ſe fait la guerre ne ſe peut appeller telle que lors qu'elle eſt entiere. Or le fer aſſujettit bien les corps, mais non

pas les cœurs : au lieu que l'or gaigne le corps & l'esprit tout ensemble.

Le 3. dist, Que l'or & le fer se peuvent considerer ou simplement comme metaux, ou comme instrumens de la vie civile. En la 1 façon, l'or ayant vne nature beaucoup plus parfaite il a aussi plus de puissance que le fer, le plus imparfait & terrestre de tous, outre sa ductilité qui le rend plus capable d'extension qu'aucun autre, qui est vn tesmoignage de sa perfection : ayant cette autre proprieté commune avec la lumiere, que comme elle ne se peut voir sans lumiere, l'or ne peut estre bien peint que par l'or mesme. Que s'ils sont considerez comme des moyens & instrumens destinez à l'vsage de la vie, qui est la plus noble fin à laquelle ils puissent estre employez, l'or aura tousjours l'avantage par dessus le fer : puis que non seulement l'or potable, si l'on en croid les Chymistes, s'employe vtilement pour la santé du corps humain & pour estẽdre les bornes de la vie : mais aussi sert de lien à la societé de la vie civile, qui ne peut subsister sans le commerce, & celui-ci sans la monnoye, dont la plus propre & plus facile est celle de l'or, lequel en petit volume contient la valeur de toutes les au-

tres especes de plus bas aloi. Ce qui est cause que le peuple en fait d'ordinaire croistre le prix au delà de l'évalüation qui en est faite par le Prince. C'est aussi la raison pourquoi l'or est autant desiré de tout le monde comme le fer est en horreur : y ayant bien vn nombre infini de professions & d'emplois differens, mais qui buttent tous à la joüissance de cet or, qui semble estre la derniere fin de toutes les actions humaines dans cette vie, quelque déguisement que les hommes y apportent, sous prétexes de l'honneur ou de la vertu, dont le lustre mesme reçoit de l'éclat par celui de l'or, employé pour cet effet à couronner les testes des Monarques, & à rendre le culte divin plus majestüeux.

Le 4. dist, Que comme le fer est employé en marteaux & enclumes, entre lesquels on fait prendre à l'or telle forme qu'õ veut : ainsi, le fer est par tout ailleurs le maistre de l'or ; & par conséquent le plus puissant en paix & en guerre, puisqu'en la premiere les grilles, les clefs & les coffres de fer servent à garder l'or, & l'épée en guerre à le défendre. Car l'or ne sert qu'à concilier de l'envie à ceux qui le possedent, & faire naistre vn desir de l'avoir à ceux qui

n'en ont point. C'eſt avec le fer que les Romains ſe rendirent maiſtres de l'or des autres nations, & que les Portugais ont conquis celui du Perou : comme les Suiſſes avec leur fer vainquirent le Duc de Bourgoigne : l'Hiſtoire remarquant qu'ils n'avoient pas en tout leur bien la valeur de l'or dont les Bourguignons avoient enrichi le frein de leur chevaux.

Le 5. diſt, Que la fin n'eſtant pas ſeulement plus noble, mais auſſi plus puiſſante que ſes moyens : & le fer eſtant ordinairement employé pour acquerir de l'or ; cette-ci l'emporte au deſſus de l'autre : auſſi eſt-il vniverſellement reconnu d'vn chacun pour le nerf de la guerre, ſervant à lever & ſoudoyer des hommes, & à faire rouler le canon & tout ſon attirail. C'eſt par l'or que l'on gaigne les eſpions, ſans l'avis deſquels tout le fer & toutes les forces ſeroient ſouvent inutiles. De ſorte que le fer empruntant ſa puiſſance de l'or, par la maxime de Philoſophie, a beaucoup plus de puiſſance que lui.

CENT-QVINZIESME CONFERENCE

Du Lundy 2. Iuin 1636.

1. De la cauſe des Vapeurs : 2. Qu'elle eſt la moins blâmable, la temerité ou la coüardiſe.

LE premier diſt : la cauſe materielle des vapeurs eſt l'humidité aqueuſe : ſon efficiente, la chaleur externe ; la formelle, la rarefraction : la finale, diverſe ſelon les differentes intentions de la nature : mais communement, l'élevation d'vn corps aqueux, lequel demeurant en ſa premiere conſiſtance peſeroit plus que l'air, & par conſequent ne ſe pourroit porter aux lieux plus élevez ou ſon tranſport eſt requis pour la generation des mixtes, qui ne ſe peut faire ſans le changement des

Elemens, les vns en la place voire en la nature des autres. Ainsi, les roses mises dans l'alembic n'evapореroient rien, si elles estoient privées de toute humidité, comme il se void en leur marc dessecché : ni quelque humidité qui fust en elles, si elles n'estoient échauffées : & cette humidité rarefiée s'eleve notoirement avant qu'elle descende, estant derechef condensée en l'eau dont leur marc estoit imbu avant qu'il eust esté separé par la chaleur : laquelle partant est la plus certaine cause des vapeurs.

Le 2. dist. Qu'il y a des vapeurs chaudes & seches : comme il se void non seulement en la fumée qui exhale de la poix boüillante & autres corps huileux enflammez : mais aussi aux vapeurs qui sortent de la terre & lesquelles ne s'enflammeroint pas, aucunes en sa surface, d'autres en la moyenne region de l'air, & d'autres par delà la plus haute & jusques dans les cieux, si elles estoient seulement de la nature de l'eau qui esteint le feu au lieu de le concevoir : comme derechef les pluye, gresle, nége rosée & autres meteores a queux & qui ne peuvent brusler, montrent que toutes les vapeurs, dont il faut qu'elles ayent

eſté engendrées, ne ſont pas chaudes & ſeches. D'où je conclu que comme la matiere des vapeurs eſt diverſe, leurs autres cauſes ſont toutes differentes, principalement l'efficiente. Car autre eſt le degré de chaleur qui fait évaporer l'eau, autre celuy qui fait exhaler l'huile: puis qu'vn grand verre d'eau s'évaporera pluſtoſt que plein vne petite cuillere d'huile. Ce que pratiquent les Chimiſtes: ſe ſervans d'vn petit feu ou meſme du Soleil pour diſtiler leurs eaux, & augmentans le feu pour tirer les huiles. Leurs autres cauſes ne ſont pas moins diverſes; puis que les vapeurs des corps chauds & ſecs ſont plus groſſieres & terreſtres: celles au contraire qui viennent de l'eau la plus ſimple, ſont les plus ſubtiles: les aqueuſes ſont pour arroſer, les vnctüeuſes pour engraiſſer la terre.

Le 3e diſt. Qu'il n'eſt pas croyable que la chaleur ſoit la cauſe efficiente des vapeurs: puis qu'elles ſont plus grandes en hyver qu'en eſté, & dãs les climats moins chauds, qu'en ceux ou la chaleur domine, qui en ſont exempts: comme il ſe void en Egypte & autres lieux, où il ne pleut point. Car de dire qu'il ne s'y fait point de vapeurs, pour ce qu'à meſure que la chaleur du Soleil les

éleve, la meſme chaleur les diſſipe: c'eſt tousjours dire que la chaleur eſt contraire aux vapeurs, puis qu'elle les réſout, & ne permet pas qu'elles s'aſſéblent en vn corps.

Le 4e diſt. Que pour y avoir plus de vapeurs ez ſaiſons & régions froides, il ne s'enſuit pas qu'elles ne ſoient produites par la chaleur: veu que cette chaleur qui pouſſe les vapeurs en haut n'eſt pas celle des rayons du Soleil, mais du dedans de la terre; laquelle chacun reconnoiſt eſtre d'autant plus chaude l'Hyver en ſon centre, que ſa ſurface eſt froide: où la matiére de ces vapeurs venant à eſtre repercutée par le froid de l'air, elle ſe condenſe & y reçoit ſa forme. Au contraire en Eſté la terre eſtãt froide au dedãs, elle ne fait rien exhaler: & s'il en ſort quelque choſe, il n'eſt point reüni, mais diſſipé par le chaud de l'air exterieur.

Le 5e diſt. La recherche bien faite de la cauſe des vapeurs n'éleve pas moins de nüages & d'obſcuritez dans les eſprits de l'homme que leur veritable cauſe en produit dans l'air. Car de leur aſſigner ſimplement le Soleil dont la chaleur penetrant interieurement la terre, ou l'échaufant exterieurement pouſſe ou attire à ſoy les parties plus ſubtiles de la terre & de l'eau: cela

repugne à l'experience qui nous fait voir & sentir plus de pluyes, de broüillards & de vents, & plus violents en Hyver que la chaleur du Soleil est plus foible, que non pas en Esté, lors que ses rayons sont plus perpendiculaires, & demeurans plus long-temps sur nostre horizon, sa chaleur en est plus active: & comme telle devroit penetrer plus avant dans la terre, & du centre ou surface d'icelle attirer plus grande quantité de vapeurs: & c'est neantmoins tout le contraire. D'où s'ensuit que le Soleil n'a pas cette faculté attractive des vapeurs qu'on lui attribuë. Comme aussi la froideur & secheresse de la terre ne sont aucunemẽt propres à la production d'aucunes substances humides, telles que sõt la vapeur & l'exhalaison: & cette derniere estãt plus subtile, & cõme telle aussi plus mobile, ainsi qu'il se void dans les trẽbles-terres, les vents & les orages qui font beaucoup plus de violence que les pluyes, les broüillards ou la rosée, elle ne peut est engẽdrée de la terre beaucoup plus grossiére que l'eau laquelle on veut estre la cause matérielle de la vapeur: autrement chaque chose tenant de son principe, & l'exhalaison estant terrestre devroit estre plus grossiére que la vapeur ex-

traite de l'eau, ce qui n'eſt point. Reſte dõc que la cauſe de ces vapeurs ſoit interieure à la terre par ſa chaleur naturelle, laquelle s'augmentant au dedans par la froideur de l'air qui l'environne ou s'exhalant par ſes pores entr'ouverts par la chaleur de l'air, fait la diverſité des meteores. Et cette chaleur interieure de la terre paroiſt en ce que l'Hyver les ſources vives fument, les caves & lieux ſouſterrains ſont chauds : la mer meſme, qu'on dit fournir la principale matiére à ces vapeurs, eſt reconnuë plus chaude en ſon fond où les poiſſons ſe retirent pour ce ſujet, voire l'eſt en ſa ſubſtance, comme montrent ſon ſel, ſon amertume & ſon mouvement cauſe de chaleur : c'eſt pourquoy il eſt appellé des Latins *æſtus*. Et comme dans le corps de l'homme ou des autres animaux les vapeurs tranſpirées par les pores ouverts par la chaleur, font quelquesfois les ſüeurs : ces paſſages eſtans d'autresfois bouchez par la froideur de l'air exterieur ; leurs plus ſubtiles parties repercutées ſe reſolvent en vents, les plus groſſiéres & humides ſont élevées juſques au cerveau, le ciel de l'homme : par la froideur duquel eſtans condenſées elles retumbent ſur les autres parties où elles produiſent les

defluxions. Ainſi dans le monde qui comme nous eſt compoſé de parties ſolides, qui ſont la terre & les pierres : fluides, qui ſont les eaux : & rapides, qui ſont les plus ſubtiles & tenuës parties de cette maſſe : lors que ces parties rapides viénent à eſtre chargées & empraintes des autres plus groſſiéres elles les emportent avec elles en haut, où elles viennent à eſtre accompagnées des autres cauſes naturelles du froid & du chaud qui les condenſe ou rarefie, & redoublent leur impetuoſité par la rencontre qu'elles font en leur chemin de quelque obſtacle : ces eſprits ne pouvans eſtre captivez, pource que c'eſt leur propre de vaguer librement par tout le monde. Les qualitez elementaires ſe trouvent donc bien jointes à ces vapeurs & exhalaiſons: mais n'en ſont non plus la cauſe que de nos eſprits animaux, vitaux ou naturels qui n'en ſont pas auſſi deſtituez.

Le 6e diſt. Que la cauſe generale des vapeurs eſt le Ciel : lequel par ſon mouvemẽt, ſa lumiere & ſes influëences échauffant & penetrant les Elements, les ſubtiliſe & en extrait les plus pures parties : comme il ſe void dans la mer, dont la ſalure ne vient ſinon de ce que le Soleil ayant attiré à ſoy ſes

plus legéres & douces parties, les plus groſſiéres & ameres demeurent en la ſurface: le chaud & le froid rarefie & condenſe les autres, & par cette reciprocation s'entretient l'harmonieuſe proportion des quatre Elemens: tantoſt témperans l'exceſſive ſeichereſſe de la terre par vne agreable roſée, ou par des pluyes fecondes: tantoſt corrigeans la trop grande humidité, & l'impureté de l'air par les vents ou les impreſſions ignées: dont quelques vnes ſervent auſſi à l'ornement du monde, & à l'inſtruction des hommes. Et comme ces vapeurs ſont pour le bien commun de l'vnivers, dans lequel elles entretiennent les generations, & pour la conſervation des Elemens, que par ce moyen elles purgent de leur immondices, auſſi contribuent-ils tous à leur matiere. Le feu forme la pluſpart des impreſſions lumineuſes & ignées: l'air rarefié fournit de matiere aux vents comme il ſe void dans l'Eolipyle: lui meſme condenſé, ſe reſout en pluye. Mais ſur tout l'eau & la terre, les plus groſſiers des Elemens & comme tels plus ſujets aux impreſſions des agens externes, envoyent continuellement de leur ſein des fumées, leſquelles ſe remarquent tousjours en la ſurface

ſurface de leur globe terreſtre, meſmes aux plus clairs & ſerains jours de l'année, & forment la diverſité des parallaxes. Ces fumées ſont ſéches ou humides. Les ſéches ſortent de la terre, & s'appellent exhalaiſons : les humides, qui ſont les vapeurs, viennent de l'eau ; toutes deux neantmoins ont vne chaleur, mais eſtrangére, laquelle leur vient ou des feux ſouſterrains ou de la chaleur du Ciel ou du meſlange du feu. La vapeur eſt moins chaude, que l'exhalaiſon, parce que la chaleur qui eſt dans la vapeur eſt emouſſée par l'humidité aqueuſe dont elle eſt emprainte : là où la chaleur de l'exhalaiſon eſt aiguiſée par ſa ſéchereſſe : laquelle toutesfois doit eſtre quelque peu aſſaiſonnée d'humidité oleagineuſe, qui eſt la ſeule paſture, & le ſujet dans lequel reſide la chaleur, laquelle n'a point de priſe ſur les corps entierement ſecz, cõme il ſe void dans les cendres : leſquelles eſtãs deſtitüées de toute humidité vnctueuſe demeurent incorruptibles parmi les flammes, & n'évaporent rien. Mais quelle ſoit la cauſe de ces vapeurs : elles ne ſont pas ſeulement plus ſubtiles tandis qu'elles ſont en cette conſiſtance : mais auſſi eſtans retournées en leur premiere nature. Ainſi la roſée eſt vn diſ-

soliant plus puissant & penetre beaucoup plus que l'eau commune; ce qui a fait croire à quelques vns que c'estoit vn effet du sel nitre dont la terre abonde.

Sur le second point il fut dit. La valeur est vne vertu si relevée par dessus le commun des autres & tellement en admiration à tous les hommes, que c'est elle seule qui a fait deïfier ces Heros de l'antiquité. Car la nature de l'homme luy ayant donné avec la naissance le desir de la conservation de son estre: la vertu qui le détache de cette commune foiblesse, & luy fait mépriser l'apprehension des dangers qui le peuvent perdre, est sans doute la plus eminente de toutes les autres vertus morales qui ne servent que d'ornement à cet estre. Mais, comme toute vertu consistant en vne mediocrité ou milieu est accompagnée de ses deux extremitez vicieuses l'excez ou le defaut, celle-cy est aussi posée entre deux vices qui se peuvent dire également blâmables, puis qu'entre les deux extremes & le milieu la distance est égale, (autrement il ne seroit plus milieu, c'est à dire plus vertu) & qu'vn point dans lequel consiste cette vertu n'a point d'estenduë. Et bien qu'il semble que la temerité, qui sou-

vent emprunte le masque de la generosité & valeur, approche davantage d'elle que ne fait la poltronnerie : puisqué n'estant qu'vn excez de valeur il est plus aisé de la reduire à la mediocrité que l'autre qui n'en participe point : comme les maladies qui naissent de repletion & d'abondance sont plus faciles à guérir que celles qui viennent d'inanition & defaut. Neantmoins parlant absolument la coüardise n'est pas si vicieuse que la temerité: car si l'vne a quelque fausse apparence de valeur, l'autre tient beaucoup de la prudence & de la sagesse, qui sont la régle & l'assaisonnement de toutes les vertus. Aussi voyons-nous que la plus part des sages & prudens sont vn peu poltrons : soit que la connoissance qu'ils ont des choses les rende naturellement circõspects, soit qu'ils apprehendent plus vivement les douteux évenemens de la fortune dont ils ont souvent éprouvé l'aveuglement & l'inconstance, qu'ils sçavent en vouloir plus ordinairement aux gens de merite qu'a ceux du commun: soit qu'ils craignent d'autant plus puissamment l'aneantissement de leur estre qu'il est de plus grand prix que celui des autres : bien que cette terreur soit commune à tous les animaux, & qu'elle ait sõ fondemẽt

en la nature qui nous y porte de soi-mesme; elle est plus excusable que la rage de la temerité, le vice ordinaire des fous & des furieux, directement repugnant aux sentimens naturels. Que si nous les considerons dans la politique, bien que l'vne & l'autre soient punissables : toutesfois la coüardise l'a beaucoup moins esté, & plus souvent excusée, comme en Demosthéne, quelquesfois mesme recompensée, comme en ce Consul Romain à qui le Senat rendit graces publiques de ce qu'il s'en estoit fuy en la défaite de Cannes. Ou au contraire la temerité du jeune Manilius, bien qu'elle lui eust heureusement reüssi fut capitalement punie par son propre pere.

Le 2e dist. Qu'il ne falloit pas comparer la coüardise & la temerité ensemble pour juger quelle est la plus vicieuse des deux: puisque d'vn costé le temeraire comparé au poltron paroist courageux, & de l'autre le poltron paroist prudent & avisé. Mais il les faut conferer avec la valeur : de laquelle celle des deux qui participera le moins, sera la plus vicieuse. Cette valeur a deux parties, entreprendre & soustenir. Le temeraire est hardy dans l'entrepriſe ; mais il lâche le pied en l'occasion. Le poltron ne fait

ni l'vn ni l'autre. Il n'oſe rien entreprendre ni ſouſtenir, & ainſi eſt plus éloigné de la vraye force que le téméraire: & bien que l'vn & l'autre ſemblent eſtre entiérement oppoſez, neantmoins ſouvent le téméraire devient timide: & la neceſſité ou le deſeſpoir rendent quelquefois hardis les plus poltrons.

Le 3e diſt. Que s'il eſt vray comme diſent les Stoïques, que la nature ſoit la plus certaine guide qu'on puiſſe ſuivre dans toutes nos actions, & que bien vivre & ſelon la vertu ſoit vivre conformément à la nature: la témérité qui bat en ruïne les ſentimens de cette nature, laquelle ne recherche rien tant que ſa conſervation, ſemble eſtre beaucoup plus vicieuſe que la coüardiſe, laquelle ne peche point ſinon en ce qu'elle eſt trop indulgente, & qu'elle donne trop aux ſentimens naturels, eſtimant plus ſa conſervation que tous les honneurs inventez par les hommes pour s'entr'inciter au meſpris de la mort, & des moyens qui y meinent.

Le 4e diſt. Comme la droite raiſon eſt la marque de la prudence, l'equité l'eſt de la Iuſtice, & la moderation de la temperance: ainſi la fermeté & conſtance de l'eſprit à entreprendre & ſouſtenir eſt ſigne de la

force & du courage, qui est vne vertu residente en l'appetit irascible : laquelle modére la crainte & la temerité, & consiste principalement à ne craindre point les dangers plus qu'il ne faut, & entr'autres, ceux de la guerre, ou qui arrivent à l'impourveu. Car il y a deux sortes de choses qui peuvent dõner de la crainte : les vnes sont au dessus de nous, & inevitables : comme les tempestes, les foudres & tremblemens de terres que l'on peut & doit apprehender quelquesfois à moins que d'estre insensible ou insensé : les autres sont ordinaires, se peuvent surmonter. & ne doivent point estre craints par les courageux : ausquels trois sortes de gens sont contraires : à sçavoir les furieux qui ne craignent rien du tout : les temeraires, qui en tiennent fort, se jettans inconsiderément en tous les dangers : & les poltrons. qui ne s'y hazardent jamais. Ceux-cy tremblent devant le peril & dans iceluy : ceux-là semblent d'abord avoir du cœur, mais lors que le danger paroist, ils commancent à trembler & saigner du nez : là où celui qui est veritablement courageux n'entreprend inconsiderément rien de perilleux. ains l'évite tant qu'il le peut faire honnestement ; mais lors qu'il y est vne

fois engagé, il y perd la vie, s'il n'en peut sortir à son honneur. Et bien que cette vertu soit estimée generalement de tous les hommes, pource qu'elle est la plus vtile à la defence des Estats, & qu'elle à plus d'éclat & d'apparence qu'aucune autre, elle est toutesfois la moins connuë : comme aussi la plus rare de toutes : n'y en ayant guéres ausquels cette vertu soit détachée de tout interest du gain ou de la vanité, & exempte de cholere, de crainte d'infamie, de honte, de contrainte & de toute autre consideration que de celle de la vertu & hõnesteté, laquelle seule toutesfois donne le nom & le prix à toutes les actions vertueuses : les autres n'estans que fardées d'vne simple apparence exterieure. Telle est la temerité qui passe parmi le vulgaire pour la vraye valeur, bien qu'elle en soit beaucoup plus éloignée que la coüardise : laquelle estant fille de la connoissance & de la prudence, comme la temerité l'est de l'ignorance & brutalité souvent de la vanité, la coüardise semble aprocher de plus pres cette vertu que la temerité, d'ailleurs incompatible avec toutes les autres vertus, puis quelle manque de prudence, laquelle seule les fait estre ce qu'elles sont ;

au contraire la coüardiſe eſtant tousjours circonſpecte & fournie de cette prudence, elle a la clef de toutes les autres vertus.

Le 5e diſt. Qu'il eſt impoſſible de dire lequel eſt le plus à blâmer de ces deux vices, puis qu'ils ſont également oppoſez à leur vertu moyenne quelque fauſſe apparence du contraire qu'ait la temerité. Mais que la loüange & le blâme des hommes procédãs ordinairement, bien qu'injuſtement, du ſuccez: c'eſt auſſi lui qui fait approuver & reprouver nos actions. De ſorte qu'vne meſme action ſera eſtimée couragauſe & loüée comme telle en vn jeune & eſtourdi Capitaine qui aura remporté avantage ſur les ennemis, eſtant choſe rare qu'on puniſſe la temerité qui aura produit de bons effets: & derechef appellée temeraire au meſme s'il vient à eſtre vaincu. Voire les hommes eſtiment & admirent d'autant plus ce qu'ils attendoient le moins, comme le plus éloigné de la raiſon, ſans laquelle le vertueux ne fait rien. Ce qui lui apprend à ſe contenter de ſoy-meſme, ſans faire capital du blâme & de la loüange qui ne ſont pas des parties integrantes de la vertu; mais ſeulement ſervent a ſon ornement comme nos cheveux & nos ongles.

CENT-SEIZIESME CONFERENCE

Du Lundy 17. Nouembre 1636.

Quel eſt le climat le plus propre pour la longue vie.

[La ſeconde queſtion a eſté remiſe à la huitaine: & réſolu, pour pluſieurs raiſons, qu'il ne ſeroit plus traité qu'vne qu'eſtion á chaque Conference: le reſte demeurât à l'ordinaire.]

POurce qu'entre tous les phénomenes ou apparences, qui ſont cauſées par les corps celeſtes, la diverſité des jours artificiels eſt le plus ſenſible & cõnu des plus ignorãs: les Aſtronomes s'en ſervent pour diſtinguer les diverſes demeures des hommes, Cette diverſité de jours dépend de 2. cauſes, dont la premiere eſt l'obliquité de l'Ecliptique à l'Æquateur: l'autre eſt l'inclination de l'horizon ou de la ſphére vers ce meſme Æquateur. Car l'obliquité de l'Ecliptique fait les paralleles diurnes; qui ſont des cercles paralleles à l'équinoxial, deſcrits par le Soleil lors qu'il eſt emporté à l'entour de la terre par le mouvement du premier mobile; dont le nombre eſt égal à celui des jours cõpris en la demie année: & l'obliqui-

té de l'horizõ eſt cauſe de ce que ces paralleles ſõt couppez par lui inégalement. Autrement, ſi ces paralleles n'eſtoiẽt differens de l'Æquateur, ou (quoi que differens) s'ils eſtoient coupez également par l'horizõ, cõme il arrive en la ſphére droite; l'horizõ, qui eſt vn grãd cercle paſſãt par les poles de ces paralleles, qui ſont les meſmes que ceux du monde, les jours ſeroient alors égaux & les nüits égales: tellement que là où la ſphére n'eſt point inclinée, comme en celle qui eſt droite, nõ plus qu'ẽ la parallele, il n'y a point d'inégalité de jours, ni par cõſéquent de climat, ainſi appellé de sõ inclinatiõ, mais ſeulement en la ſphére oblique. Il ſe définit vn eſpace de terre, compris entre deux cercles paralleles à l'Æquateur, dans lequel il y a chãgemẽt d'vne demie heure es plus grãds jours de l'ãnée. Il fait tout le circüit du globe terreſtre d'Oriẽt en Occident de la meſme façon que la zone de laquelle il ne differe point, ſinõ que la zone a plus de largeur que le climat: d'où vient qu'il y a pluſieurs climats dans vne meſme zone. Les anciens ayans eſgard ſeulement aux terres qu'ils croyoiẽt eſtre habitées, n'õt fait que 7. climats, qu'ils n'eſtendoient point par delà les lieux õù les plus grãds jours ſont de 16. heures, & qu'ils ont denõmé des lieux les plus remar-

quables par où ils les faisoiẽt passer: cõme le premier climat Septẽtrional s'appelloit par Meroë, lequel ils cõmançoient à 12. degrez 43. minutes de l'équinoxial, où les pl⁹ grãds jours de l'an sõt de 12 heures 3 quarts, qui est à present la fin de nostre premier climat & le cõmancement du secõd. Ce premier climat passe par Malaca ville des Indes Orientales, & cõmance à 4 deg. 18 m. Son milieu, auquel se cõtent tous les climats, à 8 d. 34 m. & sa fin, à 12 d. 43 m. Les autres six climats des anciens passoient par Siene, Alexãdrie, Rhodes, Rome, Põt-Euxin, & le fleuve Boristhéne. Ptolomée en cõte 21 jusqu'à l'Isle de Thyle, qui a 63 degrez de latitude Septentrionale. Tous les Astronomes de ce tẽps en font 24 depuis l'équinoxial jusques aux cercles polaires; en chacun desquels climats le plus grãd jour d'Esté augmente d'vne demie heure au dessus de 12 heures, à mesure qu'ils approchẽt de ces cercles: au delà desquels jusques aux poles du mõde, ils en constitüent encor six, qu'ils ne distinguent plus par vn chãgement de demie-he. mais de 30 jours. Tellemẽt qu'il y a en tout 60 climats, 30 Septẽtrionaux, & autãt de Meridionaux, cõpris chacun de 2 paralleles: lesquels climats on trouve aizemẽt en doublãt l'excez par lequel le plus grãd jour de l'ãnée surpas-

se 12 heur: le produit estãt le climat du lieu. Comme si l'on sçait que le plus grand jour d'Esté à Paris est de 16. heures, en doublant 4. qui est l'excez dont 16. surpasse 12. on aura 8. qui est le climat de Paris: & ainsi des autres. Et bien qu'il y ait mesme raison des saisons & autres changemens dans les climats Meridionaux que Septẽtrionaux, neãtmoins l'experiẽce nous faisãs voir que ceux du Midi ne sont point habitez par delà le 8. qui est vers le Cap de bonne Esperance, en la pointe d'Afrique, au delà duquel on n'a point encor découvert d'habitans, il semble que la seule diversité des climats n'est pas suffizante pour la longue ou briéve vie, mais qu'il y a d'autres causes qui y cõcourẽt.

Le 2. dist. Puisque la chose se conserve par ce qui la produit, le Soleil & les astres qui concourẽt à la generation de tous les vivãs, doivent aussi contribüer à la cõservation & durée de leur vie: laquelle s'entretenant par l'vsage des choses sẽblables, cõme la diversité & le changemẽt; bien qu'il soit agréable, est neantmoins la plus apparẽte cause de la briéveté de la vie, celui des climats le plus cõstant & le moins variable sera le plus propre pour la lõgue vie: & ce d'autãt plus qu'il sera conformé à nostre nature, tel qu'est le 1er climat, qui est vers la ligne equinoxiale;

ou les choſes eſtans preſque touſjours ſéblables à elles meſmes, les corps qui y ſont accouſtumez en reçoivẽt moins d'incõmodité que ſous les autres, dont les inégalitez & deréglemens ſont la pluſpart des maladies. La pureté naturelle de l'air, accreuë par le ſouffle d'vn doux vẽt Orientalé qui y regne cõtinüellement, & le defaut de vapeurs & humiditez qui infectẽt ordinairement noſtre air, ſervẽt auſſi grãdement à la ſanté de ſes habitãs; que la ſéchereſſe & froideur de leur tẽperament rẽd auſſi de plus lõgue vie; cõmé il ſe void dans les corneilles & les elephans, les plus mélancholiques de tous les animaux, qui ſont cõmuns en ces païslà, où ils vivent plus de 300. ans. Auſſi, Homére teſmoigne que Memnon Roy d'Ethyopie, veſcut 500. ans: qui eſtoit (au dire de Xenophon) l'aage de la pluſpart des hommes du meſme païs: où de noſtre tẽps, Fráçois Alvarez aſſeure avoir veu des hõmes diſpos à 150. ans: & que dans l'Egypte, qui en approche, il y a plus de vieillards qu'en aucun lieu du mõde: & les fẽmes y ſõt ſi fecõdes qu'elles engendrent 3. & 4. enfans à la fois, plũs par la bõté du climat que pour aucune vertu nitreuſe qui ſoit dans les eaux du Nil. C'eſt auſſi poſſible la raiſon pourquoi la pluſpart des Docteurs ont eſtablis le paradis terreſtre

sous cette ligne, & la cause de la longue vie de nos premiers peres; qui ayans esté créez proche ce climat, leur vie semble avoir diminüé à mesure qu'ils s'en sont éloignez vers le Septentrion: d'où vient tout le mal, & vers nos zones, appellées par nous mal à propos temperées, puisqu'elles sont plus sujettes au changement que celle-là nommée torride par les anciens, qui l'ont creuë inhabitable pour sa chaleur extréme: bien que les fleurs & les fruits continüels, dont les arbres tousjours verdoyans y sont chargez, tesmoignent le contraire.

Le 3. dist, Puisque le Ciel est immüable, & tousjours sẽblable à soi, la terre & les autres elemens seuls sujets au changement: la longueur & la briéveté de la vie semble ne depẽdre pas du Ciel, mais de la terre, & des diverses dispositions de nos corps: & toute la terre estãt le païs de l'hõme, il n'y a point de lieu en icelle qui ne soit également propre pour sa demeure, pourveu qu'il y soit né: pource que l'air qu'il respire, & les alimens qu'il tire de sa naisance alterans son corps rendẽt en fin son tempérament semblable à celui du lieu où il est élevé, qu'il cherit pource sujet plus qu'aucun autre.

Le 4. dist, Que le Ciel demeurant luy-mesme immüable, est cause du mouvemẽt

& changement dans les choſes d'ici bas, qu'il altere diverſement par ſa lumiere : laquelle ſelon qu'elle eſt receuë dans la terre, y produit des effets differens : dont les plus ſenſibles ſont la chaleur, la ſeichereſſe & les autres qualitez qui font la diverſité des ſaiſons & des zones : entre leſquelles les deux temperées, & entr'autres la Septentrionale ſemble eſtre la plus habitable & plus propre pour la longue vie. Auſſi eſt elle la plus peuplée : & les habitans ne ſont pas ſeulement les plus ſains & diſpos, mais auſſi les plus polis & civiliſez de tous les peuples. Or entre les climats de cette zone, le huitieſme qui eſt celui de Paris, me ſemble le plus ſain de tous, autant pour la pureté de ſon air, que pour aucune autre cauſe.

Le 5e diſt, Que la bonté des climats ne dépendoit pas tant du ciel que la ſituation de chaque lieu à l'égard des vents : dont les meridionaux eſtans les plus mal-ſains, les villes qui ſont couvertes de quelques montagnes du coſté de midi ſont fort ſaines : encore plus ſi elles regardent l'Orient, dont les vents ſont des plus ſalubres. Et c'eſt la cauſe de la diverſité qui ſe remarque dans les païs qui ſont ſouz vn meſme climat, qui n'experimentent pas les meſmes changemens : comme il ſe void dans l'Iſle de France fort temperée, qui eſt en meſme climat que la Podolie, qui eſt vne partie de la Pologne où les froids ſõt rigoureux, & dans les iſles de Bornaio & Sumatra, où les hõmes vivent ordinairement 130 ans, ſans eſtre noirs comme les Africains dont la vie eſt fort brieve, qui ſont neantmoins ſous le

mesme climat qu'eux, à sçavoir sous la ligne équinoxiale.

Le 6e dist, Que la vie estant laidemeuré de la chaleur radicale dans l'humide, ce climat doit estre le plus propre à la longue vie, lequel conservera plus lõg-temps ce mariage de la chaleur avec l'humide, leur dissolution estant cause de la mort. La chaleur violente des climats proches de l'Æquateur cõsume cette humidité radicale, & rend la chaleur naturelle languissante: bien que sous la ligne la fraischeur de nuits de 12 heures la rende beaucoup plus supportable: pource qu'alors le Soleil estant plongé entiérement sous l'autre hémisphere, les nuits y sont froides par l'absence du Soleil: lequel au cõtraire durãt nos plus long iours d'Esté, lors qu'il est dans le signe de Cancer, n'estant ordinairement éloigné plus de 18 degrez de nostre horizon, il envoye ses rayons iusques aux vapeurs qui sont à l'entour de la terre: lesquels y estans rompus & refléchis illuminent nos nuits, par ainsi presque tousiours claires; mesmes dans la conioction du Soleil & de la Lune: & par cõséquent chaudes, puisqu'il n'y a point de lumiére sans chaleur. Au contraire les païs Septentrionaux, & qui tirent vers les poles ne recevans les rayons du Soleil que de biaiz, sont tres froids & ennemis de la lõgue vie, cõbatans la chaleur & desséchãs l'humeur radicale. Mais ceux qui ont vne chaleur téperée sont les plus salubres &: principalemẽt dãs lesquels l'air qui est le plus necessaire de tous à la vie, & le plus pur, & non alteré d'aucunes vapeurs en quelque climat qu'il soit.

CENT-

CENT-DIXSEPTIESME CONFERENCE

Du Lundy 24. Novembre 1636.

Qu'elle eſt la plus neceſſaire à vn Eſtat & la plus noble, la Medecine ou la Iuriſprudence.

CEs deux profeſſions ne ſont pas abſolument neceſſaires & ſans leſquelles l'Eſtat ne puſt ſubſiſter : mais ſeulement ſuppoſent quelque mal qu'elles entreprennent de corriger : la Medecine, le déreglement des humeurs dans le corps humain : la Iuriſprudence, celui des mœurs dans le corps de l'Eſtat. C'eſt pourquoi ſi tous eſtoient ſains & gens de bien, l'vne & l'autre ſeroit inutile. Mais la miſere de noſtre nature nous ayant rendu eſclaves de noſtre appetit & tributaires de la

mort & des maladies qui y conduisent : cette necessité survenuë fit naistre deux puissans remedes pour opposer à ces deux maux : la Médecine pour combattre les maladies du corps, & la Iurisprudence pour reprimer les desordres de nos passions : lesquelles estans les sources de tous les maux, la Iurisprudence qui arreste leur cours par ses loix, semble autant l'emporter sur la Médecine que le cours par ses loix, semble autant l'emporter sur la Médecine que le corps, que cette-ci gouverne, le cede à l'esprit que l'autre regente. Aussi la santé qui est la fin de la Médecine est elle commune aux hommes & aux bestes, qui en sont mesmes les mieux partagées, & nous ont apris les plus beaux secrets de la Médecine : mais vivre selon la droite raison, qui est le but de la Iurisprudence, est particulier à l'homme, bien que souvent l'vne ni l'autre ne parvienne à sa fin.

Le 2e dist, Qu'il faloit considerer ces disciplines en deux façons, ou selon leur droit vsage, ou selon qu'elles se pratiquent. Car de s'en rapporter aux abus qui se trouvent en chacune : ce seroit laisser comme les mauvais peintres la proportion & naïveté

d'vn visage, pour s'attacher à ses rides & taches. La Médecine considerée en sa droite administration, est l'art de guérir les maladies & de conserver la santé, sans laquelle il n'y a point de douceur dans le monde. La Iurisprudence de mesme regardée en son institution, est cet arbre du jardin d'Eden qui porte la science du bien & du mal, du droit & de l'iniquité, comme la Médecine en est l'arbre de vie. Aussi les comparant, cette-ci qui entretient le precieux trésor de la santé, est comme le fondement sur lequel la Iurisprudence bastit ses belles ordonnances : puisque sans la santé non seulement les fonctions de la justice, mais tous les emplois des arts & exercices cessent. Et bien que les Loix & la Iustice servent à l'ornement de l'Estat : neantmoins elles ne sont pas absolument neceſſaires à sa conservation : y ayant vne societé parmi les voleurs, & plusieurs Estats ayans commancé & subsisté par rapines, violences & autres injustices ; mais pas vne sans la santé, laquelle est le fondement de tous les biens, puisqu'elle conserve l'estre absolu de chaque chose, & parce moyen entretient toutes les functions du corps & de l'esprit. C'est pour-

quoy la Médecine n'eſt pas ſeulement vtile aux corps mais à l'ame, dont elle contemple la nature, les facultez & les actions. Que ſi l'vne & l'autre ſe conſidérent ſelon qu'elles ſe pratiquent à preſent ; il eſt certain que s'il y a des charlatans, des ignorans & des meſchans qui exercent la Médecine parmi vn bon nombre de bons Médecins, il y a encor plus de chicaneurs, acheteurs d'arrerages, fauſſaires, & autres telles ames noires, qui vivent de la tromperie qu'ils exercent ſous le maſque de la juſtice. Il faut auſſi bien diſtinguer les mauvais jugemens de certains peuples d'avec la verité. Car ſi les Romains ont chaſſé quelquefois leurs Médecins & Chirurgiens, cela s'eſt pû faire par ignorance, comme lors qu'ils virent coupper la jambe à l'vn de leur citoyens qui l'avoit gangrenée. Et bien qu'ils ayent eſté quelque temps ſans Médecins, ils n'ont toutesfois iamais eſté ſans Médecine, au moins naturelle.

Le 3e diſt, Que la Iuriſprudence tire en premier lieu ſes avantages ſur la Médecine des vtilitez plus grandes qu'elle apporte en vn Eſtat, en le delivrant premierement de plus grande quantité de maux: 2 de

maux plus importans : 3 de maux plus incurables : & en bonne conſéquence de cet axiome des Moraux, que le bien eſt de tant plus divin qu'il eſt plus commun & plus eſtendu, elle eſt plus divine que la Médecine. Celle-ci borne les biens qu'elle nous fait dans l'enceinte de noſtre corps : la Iuriſprudence, eſtend les ſiens bien au delà. Car mettant le holà dans l'émeute des paſſions, & arreſtant le cours des ambitions humaines & des vſurpations illegitimes, elle rend ſon exercice vtile, non ſeulement aux hommes privez, comme fait la Medecine, mais à tout vn public, qui eſt ſouvent intereſſé par des paſſions particulieres : d'où prennent origine, auſſi bien que les procez, les ſeditions, les guerres & autres maux : leſquels eſtans publics ſont beaucoup plus importans que ceux auſquels s'attache la Medecine, dont tout l'employ eſt autour des 4 humeurs : ſoit en les conſervant en eſtat d'vne juſte temperie, ſoit en les remettant en leur aſſiéte naturelle, d'où la maladie les a débauchez. Laquelle d'ailleurs ne guérit que le corps : à où la Iuriſprudence atteint juſqu'à l'eſprit dont elle reprime les deſordres &

meſme les intentions. En fin, les maux dont la Médecine nous defend, ſont de facile cure, ayant toutes ſes indications ſenſibles : au lieu que la Iuriſprudence remedie à des maux qui dépendent des penſées & des conſeils des hommes impenetrables aux ſens. La 2e raiſon eſt tirée de ſa fin, qui eſt le repos de tout l'Eſtat, la premiere de toutes les loix : là où la Medecine n'a pour but que le corps de chaque perſonne privée. Or comme dans le monde ſenſible la nature a en horreur le vuide : de telle ſorte que chaque partie ayme mieux manquer à ſoy, & agir contre ſon propre inſtinct, que de permettre ce vuide qui eſt le mal de ſon tout : lequel n'eſtant tel que par l'vnion de ſes parties, celles ci ne peuvent eſtre jointes par continuité, pour ce que cela empeſcheroit le mouvement local & il y auroit continuelle penetration de corps : il faut donc que ce ſoit par contiguité, chaque partie ſe tenant contre l'autre, & l'a touchant immediatement : laquelle contiguité le vuide rompant, il romproit leur liaiſon, & feroit diſſoudre l'vnité de l'vnivers, pour cela tout s'oppoſe à ce vuide. La Iuriſprudence en fait de meſ-

me. Le monde moral qui eſt la Republique ne peut ſubſiſter que par l'vnion morale & bonne intelligence de ſes parties, qui ſont les hommes de diverſes conditions : ceux-ci ſont tous bien vnis quand chacun demeure en la propre aſſiéte de ſa qualité : comme le deſordre venant à rompre cette belle vnion détruit & diſſout l'vnité de ce beau monde, introduiſant vn vuide moral. A quoi la Iuriſprudence, en fourniſſant à la juſtice des regles de bien exercer ſes fonctions, a donné ſi bon ordre, que comme le principe du mouvement des choſes naturelles à empeſcher le vuide eſt externe & hors d'elles meſmes : à ſçavoir vne intelligence motrice, pareille à celle qui meut les cieux : vn corps ſimple ne pouvant eſtre principe de deux mouvemens contraires. De meſme la Iuriſprudence empeſchant le vuide & deſordre du monde moral eſt comme vne celeſte & divine intelligence qui preſide à ce negoce. C'eſt pourquoi les bonnes loix doivent eſtre conformes aux divines. La derniere raiſon eſt tirée de leur eſſence. Car la Iuriſprudence eſt comme le pédagogue & precepteur de la Iuſtice, laquelle eſtant le premier mobile d'vn

té de l'horizõ eſt cauſe de ce que ces paralleles ſõt couppez par lui inégalement. Autrement, ſi ces paralleles n'eſtoiẽt differens de l'Æquateur, ou (quoi que differens) s'ils eſtoient coupez également par l'horizõ, cõme il arrive en la ſphére droite; l'horizõ, qui eſt vn grãd cercle paſſãt par les poles de ces paralleles, qui ſont les meſmes que ceux du monde, les jours ſeroient alors égaux & les nüits égales: tellement que là où la ſphére n'eſt point inclinée, comme en celle qui eſt droite, nõ plus qu'ẽ la parallele, il n'y a point d'inégalité de jours, ni par cõſéquent de climat, ainſi appellé de sõ inclinatiõ, mais ſeulement en la ſphére oblique. Il ſe définit vn eſpace de terre, compris entre deux cercles paralleles à l'Æquateur, dans lequel il y a chãgemẽt d'vne demie heure es plus grãds jours de l'ãnée. Il fait tout le circüit du globe terreſtre d'Oriẽt en Occident de la meſme façon que la zone de laquelle il ne differe point, ſinõ que la zone a plus de largeur que le climat: d'où vient qu'il y a pluſieurs climats dans vne meſme zone. Les anciens ayans eſgard ſeulement aux terres qu'ils croyoiẽt eſtre habitées, n'õt fait que 7. climats, qu'ils n'eſtendoient point par delà les lieux où les plus grãds jours ſont de 16. heures, & qu'ils ont denõmé des lieux les plus remar-

quables par où ils les faiſoiẽt paſſer: cõme le premier climat Septẽtrional s'appelloit par Meroë, lequel ils cõmançoient à 12. degrez 43. minutes de l'équinoxial, où les pl⁹ grãds jours de l'an ſõt de 12 heures 3 quarts, qui eſt à preſent la fin de noſtre premier climat & le cõmancement du ſecõd. Ce premier climat paſſe par Malaca ville des Indes Orientales, & cõmance à 4 deg. 18 m. Son milieu, auquel ſe cõtent tous les climats, à 8 d. 34 m. & ſa fin, à 12 d. 43 m. Les autres ſix climats des anciens paſſoient par Siene, Alexãdrie, Rhodes, Rome, Põt-Euxin, & le fleuve Boriſthéne. Ptolomée en cõte 21 juſqu'à l'Iſle de Thyle, qui a 63 degrez de latitude Septentrionale. Tous les Aſtronomes de ce tẽps en font 24 depuis l'équinoxial juſques aux cercles polaires; en chacun deſquels climats le plus grãd jour d'Eſté augmente d'vne demie heure au deſſus de 12 heures, à meſure qu'ils approchẽt de ces cercles: au delà deſquels juſques aux poles du mõde, ils en conſtitüent encor ſix, qu'ils ne diſtinguent plus par vn chãgement de demie-he. mais de 30 jours. Tellemẽt qu'il y a en tout 60 climats, 30 Septẽtrionaux, & autãt de Meridionaux, cõpris chacun de 2 paralleles: leſquels climats on trouve aizemẽt en doublãt l'excez par lequel le plus grãd jour de l'ãnée ſurpaſ-

se 12 heur: le produit estãt le climat du lieu. Comme si l'on sçait que le plus grand jour d'Esté à Paris est de 16. heures, en doublant 4. qui est l'excez dont 16. surpasse 12. on aura 8. qui est le climat de Paris: & ainsi des autres. Et bien qu'il y ait mesme raison des saisons & autres changemens dans les climats Meridionaux que Septẽtrionaux, neãtmoins l'experiẽce nous faisãs voir que ceux du Midi ne sont point habitez par delà le 8. qui est vers le Cap de bonne Esperance, en la pointe d'Afrique, au delà duquel on n'a point encor découvert d'habitans, il semble que la seule diversité des climats n'est pas suffizante pour la longue ou briéve vie, mais qu'il y a d'autres causes qui y cõcourẽt.

Le 2. dist. Puisque la chose se conserve par ce qui la produit, le Soleil & les astres qui concourẽt à la generation de tous les vivãs, doivent aussi contribuer à la cõservation & durée de leur vie: laquelle s'entretenant par l'vsage des choses sẽblables, cõme la diversité & le changemẽt; bien qu'il soit agréable, est neantmoins la plus apparẽte cause de la briéveté de la vie, celui des climats le plus cõstant & le moins variable sera le plus propre pour la lõgue vie: & ce d'autãt plus qu'il sera conformé à nostre nature, tel qu'est le 1er climat, qui est vers la ligne equinoxiale;

ou les choſes eſtans preſque touſjours ſẽblables à elles meſmes, les corps qui y ſont accouſtumez en reçoivẽt moins d'incõmodité que ſous les autres, dont les inégalitez & dereglemens ſont la pluſpart des maladies. La pureté naturelle de l'air, accreuë par le ſouffle d'vn doux vẽt Orientalé qui y regne cõtinüellement, & le defaut de vapeurs & humiditez qui infectẽt ordinairement noſtre air, ſervẽt auſſi grãdement à la ſanté de ſes habitãs; que la ſéchereſſe & froideur de leur tẽperament rẽd auſſi de plus lõgue vie; cõmé il ſe void dans les corneilles & les elephans, les plus mélancholiques de tous les animaux, qui ſont cõmuns en ces païslà, où ils vivent plus de 300. ans. Auſſi, Homére teſmoigne que Memnon Roy d'Ethyopie, veſcut 500. ans: qui eſtoit (au dire de Xenophon) l'aage de la pluſpart des hommes du meſme païs: où de noſtre tẽps, Frãçois Alvarez aſſeure avoir veu des hõmes diſpos à 150. ans: & que dans l'Egypte, qui en approche, il y a plus de vieillards qu'en aucun lieu du mõde: & les fẽmes y ſõt ſi fecõdes qu'elles engendrent 3. & 4. enfans à la fois, plũs par la bõté du climat que pour aucune vertu nitreuſe qui ſoit dans les eaux du Nil. C'eſt auſſi poſſible la raiſon pourquoi la pluſpart des Docteurs ont eſtablis le paradis terreſtre

sous cette ligne, & la cause de la longue vie de nos premiers peres; qui ayans esté créez proche ce climat, leur vie semble avoir diminüé à mesure qu'ils s'en sont éloignez vers le Septentrion: d'où vient tout le mal, & vers nos zones, appellées par nous mal à propos temperées, puisqu'elles sont plus sujettes au changement que celle-là nommée torride par les anciens, qui l'ont creuë inhabitable pour sa chaleur extréme: bien que les fleurs & les fruits continüels, dont les arbres tousjours verdoyans y sont chargez, tesmoignent le contraire.

Le 3. dist, Puisque le Ciel est immüable, & tousjours sẽblable à soi, la terre & les autres elemens seuls sujets au changement: la longueur & la briéveté de la vie semble ne depẽdre pas du Ciel, mais de la terre, & des diverses dispositions de nos corps: & toute la terre estãt le païs de l'hõme, il n'y a point de lieu en icelle qui ne soit également propre pour sa demeure, pourveu qu'il y soit né: pource que l'air qu'il respire, & les alimens qu'il tire de sa naisance alterans son corps rendẽt en fin son tempérament semblable à celui du lieu où il est élevé, qu'il cherit pource sujet plus qu'aucun autre.

Le 4. dist, Que le Ciel demeurant luy-mesme immüable, est cause du mouvemẽt

& changement dans les choſes d'ici bas, qu'il altere diverſement par ſa lumiere : laquelle ſelon qu'elle eſt receuë dans la terre, y produit des effets differens : dont les plus ſenſibles ſont la chaleur, la ſeichereſſe & les autres qualitez qui font la diverſité des ſaiſons & des zones : entre leſquelles les deux temperées, & entr'autres la Septentrionale ſemble eſtre la plus habitable & plus propre pour la longue vie. Auſſi eſt elle la plus peuplée : & les habitans ne ſont pas ſeulement les plus ſains & diſpos, mais auſſi les plus polis & civiliſez de tous les peuples. Or entre les climats de cette zone, le huitieſme qui eſt celui de Paris, me ſemble le plus ſain de tous, autant pour la pureté de ſon air, que pour aucune autre cauſe.

Le 5e diſt, Que la bonté des climats ne dépendoit pas tant du ciel que la ſituation de chaque lieu à l'égard des vents : dont les meridionaux eſtans les plus mal-ſains, les villes qui ſont couvertes de quelques montagnes du coſté de midi ſont fort ſaines : encore plus ſi elles regardent l'Orient, dont les vents ſont des plus ſalubres. Et c'eſt la cauſe de la diverſité qui ſe remarque dans les païs qui ſont ſouz vn meſme climat, qui n'experimentent pas les meſmes changemens : comme il ſe void dans l'Iſle de France fort temperée, qui eſt en meſme climat que la Podolie, qui eſt vne partie de la Pologne où les froids ſõt rigoureux, & dans les iſles de Bornaio & Sumatra, où les hõmes vivent ordinairement 130 ans, ſans eſtre noirs comme les Africains dont la vie eſt fort briéve, qui ſont neantmoins ſous le

CENT-DIXSEPTIESME CONFERENCE

Du Lundy 24. Novembre 1636.

Qu'elle eſt la plus neceſſaire à vn Eſtat & la plus noble, la Medecine ou la Iuriſprudence.

CEs deux profeſſions ne ſont pas abſolument neceſſaires & ſans leſquelles l'Eſtat ne puſt ſubſiſter : mais ſeulement ſuppoſent quelque mal qu'elles entreprennent de corriger : la Medecine, le déreglement des humeurs dans le corps humain : la Iuriſprudence, celui des mœurs dans le corps de l'Eſtat. C'eſt pourquoi ſi tous eſtoient ſains & gens de bien, l'vne & l'autre ſeroit inutile. Mais la miſere de noſtre nature nous ayant rendu eſclaves de noſtre appetit & tributaires de la

mort & des maladies qui y conduiſent : cette neceſſité ſurvenuë fit naiſtre deux puiſſans remedes pour oppoſer à ces deux maux : la Médecine pour combattre les maladies du corps, & la Iuriſprudence pour reprimer les deſordres de nos paſſions : leſquelles eſtans les ſources de tous les maux, la Iuriſprudence qui arreſte leur cours par ſes loix, ſemble autant l'emporter ſur la Médecine que le cours par ſes loix, ſemble autant l'emporter ſur la Médecine que le corps, que cette-ci gouverne, le cede à l'eſprit que l'autre regente. Auſſi la ſanté qui eſt la fin de la Médecine eſt elle commune aux hommes & aux beſtes, qui en ſont meſmes les mieux partagées, & nous ont apris les plus beaux ſecrets de la Médecine : mais vivre ſelon la droite raiſon, qui eſt le but de la Iuriſprudence, eſt particulier à l'homme, bien que ſouvent l'vne ni l'autre ne parvienne à ſa fin.

Le 2e diſt, Qu'il faloit conſiderer ces diſciplines en deux façons, ou ſelon leur droit vſage, ou ſelon qu'elles ſe pratiquent. Car de s'en rapporter aux abus qui ſe trouvent en chacune : ce ſeroit laiſſer comme les mauvais peintres la proportion & naïveté

d'vn visage, pour s'attacher à ses rides & taches. La Médecine considerée en sa droite administration, est l'art de guérir les maladies & de conservet la santé, sans laquelle il n'y a point de douceur dans le monde. La Iurisprudence de mesme regardée en son institution, est cet arbre du jardin d'Eden qui porte la science du bien & du mal, du droit & de l'iniquité, comme la Médecine en est l'arbre de vie. Aussi les comparant, cette-ci qui entretient le precieux trésor de la santé, est comme le fondement sur lequel la Iurisprudence bastit ses belles ordonnances : puisque sans la santé non seulement les fonctions de la justice, mais tous les emplois des arts & exercices cessent. Et bien que les Loix & la Iustice servent à l'ornement de l'Estat : neantmoins elles ne sont pas absolument neceffaires à sa conservation : y ayant vne societé parmi les voleurs, & plusieurs Estats ayans commancé & subsisté par rapines, violences & autres injustices ; mais pas vne sans la santé, laquelle est le fondement de tous les biens, puisqu'elle conserve l'estre absolu de chaque chose, & parce moyen entretient toutes les functions du corps & de l'esprit. C'est pour-

quoy la Médecine n'eſt pas ſeulement vtile aux corps mais à l'ame, dont elle contemple la nature, les facultez & les actions. Que ſi l'vne & l'autre ſe conſidérent ſelon qu'elles ſe pratiquent à preſent ; il eſt certain que s'il y a des charlatans, des ignorans & des meſchans qui exercent la Médecine parmi vn bon nombre de bons Médecins, il y a encor plus de chicaneurs, acheteurs d'arrerages, fauſſaires, & autres telles ames noires, qui vivent de la tromperie qu'ils exercent ſous le maſque de la juſtice. Il faut auſſi bien diſtinguer les mauvais jugemens de certains peuples d'avec la verité. Car ſi les Romains ont chaſſé quelquefois leurs Médecins & Chirurgiens, cela s'eſt pû faire par ignorance, comme lors qu'ils virent coupper la jambe à l'vn de leur citoyens qui l'avoit gangrenée. Et bien qu'ils ayent eſté quelque temps ſans Médecins, ils n'ont toutesfois iamais eſté ſans Médecine, au moins naturelle.

Le 3e diſt, Que la Iuriſprudence tire en premier lieu ſes avantages ſur la Médecine des vtilitez plus grandes qu'elle apporte en vn Eſtat, en le delivrant premierement de plus grande quantité de maux : 2 de

maux plus importans : 3 de maux plus incurables : & en bonne conſéquence de cet axiome des Moraux, que le bien eſt de tant plus divin qu'il eſt plus commun & plus eſtendu, elle eſt plus divine que la Médecine. Celle-ci borne les biens qu'elle nous fait dans l'enceinte de noſtre corps : la Iuriſprudence, eſtend les ſiens bien au delà. Car mettant le holà dans l'émeute des paſſions, & arreſtant le cours des ambitions humaines & des vſurpations illegitimes, elle rend ſon exercice vtile, non ſeulement aux hommes privez, comme fait la Medecine, mais à tout vn public, qui eſt ſouvent intereſſé par des paſſions particulieres : d'où prennent origine, auſſi bien que les procez, les ſeditions, les guerres & autres maux : leſquels eſtans publics ſont beaucoup plus importans que ceux auſquels s'attache la Medecine, dont tout l'employ eſt autour des 4 humeurs : ſoit en les conſervant en eſtat d'vne juſte temperie, ſoit en les remettant en leur aſſiéte naturelle, d'où la maladie les a débauchez. Laquelle d'ailleurs ne guérit que le corps : à où la Iuriſprudence atteint juſqu'à l'eſprit dont elle reprime les deſordres &

mesme les intentions. En fin, les maux dont la Médecine nous defend, sont de facile cure, ayant toutes ses indications sensibles : au lieu que la Iurisprudence remedie à des maux qui dépendent des pensées & des conseils des hommes impenetrables aux sens. La 2e raison est tirée de sa fin, qui est le repos de tout l'Estat, la premiere de toutes les loix : là où la Medecine n'a pour but que le corps de chaque personne privée. Or comme dans le monde sensible la nature a en horreur le vuide : de telle sorte que chaque partie ayme mieux manquer à soy, & agir contre son propre instinct, que de permettre ce vuide qui est le mal de son tout : lequel n'estant tel que par l'vnion de ses parties, celles ci ne peuvent estre jointes par continuité, pour ce que cela empeschéroit le mouvement local & il y auroit continuelle penetration de corps : il faut donc que ce soit par contiguité, chaque partie se tenant contre l'autre, & l'a touchant immediatement : laquelle contiguité le vuide rompant, il romproit leur liaison, & feroit dissoudre l'vnité de l'vnivers, pour cela tout s'oppose à ce vuide. La Iurisprudence en fait de mes-

me. Le monde moral qui est la Republique ne peut subsister que par l'vnion morale & bonne intelligence de ses parties, qui sont les hommes de diverses conditions : ceux-ci sont tous bien vnis quand chacun demeure en la propre assiéte de sa qualité : comme le desordre venant à rompre cette belle vnion détruit & dissout l'vnité de ce beau monde, introduisant vn vuide moral. Aquoi la Iurisprudence, en fournissant à la justice des regles de bien exercer ses fonctions, a donné si bon ordre, que comme le principe du mouvement des choses naturelles à empescher le vuide est externe & hors d'elles mesmes : à sçavoir vne intelligence motrice, pareille à celle qui meut les cieux : vn corps simple ne pouvant estre principe de deux mouvemens contraires. De mesme la Iurisprudence empeschant le vuide & desordre du monde moral est comme vne celeste & divine intelligence qui preside à ce negoce. C'est pourquoi les bonnes loix doivent estre conformes aux divines. La derniere raison est tirée de leur essence. Car la Iurisprudence est comme le pédagogue & precepteur de la Iustice, laquelle estant le premier mobile d'vn

Eſtat, veu que les deux plus hautes parties d'vn Roy ſont la puiſſance & la clemence, que la juſtice tient en ſa tutelle: ſans ſa conduite la puiſſance eſtant tyrannie & la clemence laſcheté : il s'enſuit que la Iuriſprudence qui eſt la garde de la juſtice eſt l'intelligence qui meut ce premier mobile. La Medecine au contraire eſt angulaire & confinée dans l'enceinte d'vn cabinet.

Le 4e diſt, Que comme la multitude des Medecins dans vne ville eſt ſigne qu'il y regne quantité de maladies, ainſi le nombre de Iuſticiers eſt vne marque de la corruption des mœurs. C'eſt pourquoi tant la Iuriſprudence que la Medecine, ſe peuvent dire également inutiles en vn Eſtat qui ſeroit dépourveu de meſchans & de miſerables. Auſſi voyons nous que pluſieurs peuples ſe ſont paſſez des deux : les Medecins ayans eſté pluſieurs ſiécles inconnus à Rome, comme ils ſont encor à preſent en pluſieurs païs: & la pluſpart des Eſtats du monde ſe paſſent fort bien de Iuriſconſultes : qui ſouvent par la contrarieté de leurs avis riiinent autant l'Eſtat & les particuliers que le nombre des Medecins riine la ſanté

des malades. Et comme les plus sains sont ceux qui en vzent le moins; de mesme, les Estats les plus floriſſans ont le moins d'Avocats : la chicane qui est la fille de la Iuriſprudence, estant la plus apparente cause de la diminution des forces de la Chrestienté, où elle regne depuis quelques siécles : soit en détournant grand nombre de ses miniſtres de l'exercice de la guerre, principal moyen d'agrandir vn Estat : soit en occupant inutilement les peuples apres les procez. C'est pourquoi les Espagnols ne trouvérent point de plus asseuré moyen pour se conserver le nouveau monde, que d'en empescher l'entrée à tous ses Iuriſconsultes.

Le 5. dist, Que par là les Medecins l'emporteroient. Car les Espagnols en envoyérent pluſieurs au nouveau monde pour y reconnoiſtre la nature des simples, & les apporter en l'Europe. Auſſi, comme il est plus neceſſaire de vivre, & de vivre en santé que de vivre en societé ou avec des richesses, qui sont les choses que régle la Iuriſprudence : autant celle-cy le cede en ce poinct à la Medecine : laquelle la parole de Dieu, qui commande d'honorer le

Médecin, dit avoir esté creée pour la necessité. Ce qui vuide aussi nettement la question, comme estoit digne du fol de François Sforce Duc de Milan, la résolution qu'il donna en pareille dispute de la préference entre les Médecins & Advocats : qu'ez executions le larron marchoit devant le bourreau. Aussi les Rois qui sont au dessus des Loix, s'asujettissent à celles des Médecins, que Iules Cesar honora du droit de bourgeoisie. Ioint la certitude de cet art (qui est la vraye marque de l'excellence d'vne discipline) puisqu'il est fondé sur les agens naturels, dont les effets sont infaillibles : au lieu que la Iurisprudence n'a point d'autre fondement que la volonté & phantaisie des hommes qui change avec les temps, les lieux, & les personnes.

CENT-DIXHVITIESME CONFERENCE

du Lundy 1. Decembre 1636.

Des maux de la Mer.

LA Nature qui a donné l'eſtre à chaque choſe, à auſſi donné les moyens de le conſerver : dont les 2 principaux ſont, de chercher leur bien & fuïr leur mal. Les animaux font l'vn & l'autre en attirant ce qui eſt propre à leur nature par les fibres droites, & rejettant ce qui leur eſt contraire par les fibres tranſverſes, dont ſe ſert la faculté expultrice. Ainſi, lors que le ventricule eſt ſurchargé dedans ou dehors, ou rempli d'vne trop grande quantité de matiére, ou piqué par la qualité & acrimonie d'icelle, la vertu expultrice de ceſte partie

irritée par la presence de son contraire, la rejette par le hoquet, le rot & le vomissement. Le hoquet est vn mouvemẽt dépravé de l'orifice superieur du vẽtricule qui se dilate, & s'ẽtr'ouvre pour chasser quelque matiére attachée aux tuniques ou aux muscles orbiculaires de cette partie superieure, qui estant ordinairement vne vapeur acre & poignante, le hoquet qu'elle fait se passe en avalãt vn verre d'eau froide, ou bien en retenant son vent, pour ce que la froideur de l'eau reprime l'acrimonie de cette vapeur, que les esprits retenus estans augmentez fõt resoudre & évaporer. Et comme le hoquet a son siége dans l'orifice superieur du vẽtricule, ainsi le vomissement viẽt de sa cavité, & est vn mouvement dépravé du vẽtricule qui se resserre par son fond pour dõner issuë à vne matiere importune, laquelle estant trop adherante, ou la nature n'estant pas assez robuste, se fait la nausée ou vain desir de vomir: & le rot, quand cette matiere est flatueuse & ne rencontre point d'obstacle: car lors qu'elle ne peut trouver d'issuë par en haut elle sort par en bas. Ces mouvemens arrivent par le propre vice du vẽtricule, ou par sa sympathie avec quelqu'autre partie, par le voisinage d'icelle, ou pource qu'il est

de mesme nature, ou qu'il contribuë à vne mesme action, ou enfin par la communication des vaisseaux, quatre façons pour lesquelles les parties sympatizent les vnes avec les autres: tel est ce vomissement de bile, & ce hoquet qui arrive à ceux qui sõt blessez au cerveau, ou en la dure meninge: celui des femmes grosses, de l'ileon, inflammation de foye, ou obstruction de rate. Mais le vomissement causé par le propre vice de l'estomach, vient quelquesfois d'vne intemperie froide & humide. D'où vient que l'homme, le plus humide de tous les animaux, est seul sujet au vomissement; à la reserve des chiens & des chats: mais lui seul d'entre tous les animaux, à le hoquet: & les enfans cõme estans fort humides vomissent fort souvent. Quelquesfois ce propre vice de l'estomach, vient d'vne mauvaise conformation d'icelui, cõme lors qu'il est trop estroit: ou en fin d'vne matiere importune: laquelle est interne ou externe. L'interne est vne humeur piquante, & par fois des vers: bref, tout ce qui irrite la faculté expultrice, & qui affoiblit la retẽtrice en quelque façon que ce soit: ainsi les choses huyleuses, grasses & douces surnageans dans l'estomach, excitent à vomir par la relaxation des fibres qui servent à la retention.

Les causes externes qui font le vomissement, sont aussi toutes celles qui irritent ou relaschent le ventricule. Entre lesquelles sont les odeurs puantes, & la seule imagination des choses desagréables, le grand air, l'exercice, mais sur tout celui dans lequel le corps est remüé par autrui, & ne contribuë en aucune façon à son mouvement, comme lors qu'il est en carrosse, ou en vn vaisseau; car en cette sorte d'exercice le corps estant en repos, & toutes les parties relaschées, les esprits qui sont agitez par ce mouvement, agissent plus efficacement sur les humeurs, & ceux-ci se vuident plus aisément à cause de la relaxation des fibres, que dans les autres exercices, ausquels le corps se remuë lui mesme: comme à courir la poste, ou aller le trot; pource que dans ces sortes de mouvemens les nerfs sont bandez, & partant toutes les parties estans plus vigoureuses, le vomissement n'est pas si facile. C'est aussi l'égalité de ce mouvement qui fait que ceux qui n'ont pas coustume d'aller en carrosse vomissent plustost lors que le carrosse va sur vne campagne raze & égale, que sur des chemins raboteux. Ce qui se trouvant

sur mer, il ne se faut pas ébahir si l'on y vomit.

Le 2e dist, Que l'agitation de l'air non plus que le mouvement du corps ne pouvoit estre la seule cause du vomissement, & des autres maux de mer : puisque sur terre d'autres mouvemens semblables, voire de plus violents, comme ceux des escarpoulettes, charrettes & postes ne font pas le mesme effet. Car on considére ici l'agitation de l'estomach origine du vomissement, celle qui se fait aux pieds & aux jambes n'estant qu'accidentaire : & mesme il s'experimente en cette agitation de la mer que l'élevation du vaisseau n'est pas celle qui cause ce soulévement de l'estomach, mais sa depression. C'est pourquoi j'en assignerois la cause plustost à l'air salé de la mer, rempli de vapeurs acres & mordicantes : lesquelles estans attirées par la respiration lors qu'elles parviennent à l'estomach elles l'incommodent, & principalement son orifice superieur siége de l'appetit, sensible à cause des nerfs de la sixiesme conjugaison : & ainsi la porte estant ouverte, la matiére contenuë dans l'estomach, laquelle d'ailleurs est aussi infectée de la

malignité des ces vapeurs, se vuide par les voyes ordinaires : ce qui arrive quelquesfois à ceux qui ne font qu'approcher de la mer. De fait l'amertume de la bouche & cet humeur salée, qui est l'avant-coureur du vomissement, aussi bien que le tremblement de la levre d'embas, qui advient pour la continuité de la membrane interieure de l'estomach, de l'œsophage & de toute la bouche, témoigne que ces vapeurs qui l'excitent sont salées ou nitreuses. D'où vient aussi que l'eau simple prise avec vn peu de sel fait vomir. Que si ce mal prend plustost dans la tempeste, c'est que dans l'agitation de la mer il s'esleve plus de ces esprits nitreux que dans la bonace: comme l'on dit aussi que ce mal est plus frequent sous la zone torride, à cause qu'il se fait vne plus grande attraction de ces esprits par la chaleur de ce climat, laquelle d'autre part est contraire à l'estomach qu'elle affoiblit extremément, comme la froideur aide fort ses functions. Ceux qui penétrent dans les plus profondes miniéres ressentent aussi vn mal pareil à celuy de la mer par la respiration de ces esprits nitreux qui sortent des entrailles de la terre, & qui sont causes

causes de sa fecondité.

Le 3. dist, Que Caton qui se repentoit de trois choses, d'avoir dit son secret à sa femme, avoir passé vn jour sans rien faire, & esté par mer où il pouvoit aller par terre: avoit sans doute éprouvé les maux de cet element infidelle: le plus cruel desquels est le Scorbut, qui est vne maladie compliquée de plusieurs autres: dont les principaux symptomes sont l'vlcere & enfleure des gencives & des jambes, avec des douleurs par tout le corps, causées par l'impureté & malignité de l'air. Mais le plus frequent est le vomissement causé par la seule agitation & violence de cet air. Car nos esprits aëriens ne reçoivent pas seulement les qualitez de l'air qu'ils respirent; mais aussi suivent son branle & ses mouvemens: comme il se void ez maux de teste que ressentent ceux qui sont battus des vents par la campagne, & en ce que la teste semble tourner à ceux qui considérent attentivement le tournoyement d'vne rouë ou de quelque autre corps. Ainsi l'air de la mer estant agité puissamment, il fait aussi mouvoir les esprits de mesme nature que lui: lesquels estans en emeute communiquent

le meſme branle aux humeurs, & ceux-cy ayans quité leur ſiege, lors qu'ils viennent à incommoder les autres parties elles les repouſſent & rechaſſent au dehors par les vomiſſemens & autres déjections conformément à la nature d'vn chacun. Car les bilieux qui ont la poitrine large vomiſſent plus facilement & plus heureuſement que les pituiteux, ou que ceux qui ont la poitrine eſtroite, & qui par conſequent n'ont pas les organes de la reſpiration bien libres. A quoi fait encor la ſaiſon de l'année, dont l'eſté excite davantage à vomir que l'hyver, auquel les humeurs eſtans peſans, ils prennent pluſtoſt leurs cours par le bas que par le haut; mais ſur tout la couſtume y eſt conſiderable, qui fait que ceux qui vont ordinairement ſur mer n'en reſſentent point les incommoditez.

Le 4e diſt Que la terre eſt compoſée de trois ſubſtances, l'vne onctüeuſe, qui eſt l'humide combuſtible que les Chymiſtes appellent ſoufre: l'autre cendreuſe, qu'ils appellent les feces ou teſte morte: la troiſieſme humide & non combuſtible, qu'ils diviſent en mercure & en ſel:

cettui cy derechef en sel nitre & vitriol ; dont la mer estant toute pleine ; elle en grossit la premiere region de lair contiguë a sa surface : lequel vitriol s'insinüant dans nos corps par l'inspiration, il y exerce les mesmes effets que lors qu'on le prend en substance ; dont il ne faut que quatre grains pour faire vomir. A quoy ayde aussi la douce agitation des vagues de la mer qui le fait penetrer : l'exemple des autres qui vomissent devant vous : mais sur tout la crainte qui saisit ordinairement ceux qui n'ont jamais esté sur mer ; ausquels ce mal est plus ordinaire. Car cette passion resserre par sa froideur tout le corps ; notamment les parties interieures ; qu'elle affoiblit & rend languissantes par le relaschement des nerfs ; & principalement des fibres qui tiennent les parties en estat : entre lesquelles les obliques qui servent à retenir les sucs & les humeurs estans affoiblies & relaschées ; & les muscles orbiculaires qui leur empeschent la sortie estant par ce moyen ouverts, ils sortent. La mesme crainte qui fait la relaxation du sphincter de l'anus & de la vessie ; rendant plus laches les muscles qui servent à ou-

vrir & fermer l'orifice superieur du ventricule : d'où vient que la peur n'est guéres sans la douleur de cette partie, dont le sentiment fort exquis y fait ce que le vulgaire appelle mal de cœur, qui arrive aussi bien souvent à ceux qui regardent en des lieux bas, pour la mesme raison

CENT-DIXNEVFIESME CONFERENCE

Du Mardy 9. Decembre 1636.

De l'Amour d'Inclination.

CE n'eſt pas ſeulement chez les Poëtes que l'amour eſt aveugle : l'obcurité de ſes cauſes montre aſſez qu'il ne l'eſt pas moins chez les Philoſophes, qui en font de deux ſortes : l'vn de connoiſſance, lequel ſe porte vers vn bien connu : l'autre d'inclination, qui fait aymer ſans qu'on ſçache pourquoi. Car encor qu'il n'y ait point d'amour ſans fondement & ſans quelque ſorte de connoiſſance : lors que la cauſe qui nous oblige à aymer eſt manifeſte, elle fait l'amour de connoiſſance : lors qu'elle n'eſt pas apparente, celuy d'inclination ou de ſympathie ; dont nous avons pluſieurs exemples en la nature, non ſeulement dans les qualitez ſymboliques des elémens, les attractions electriques & magnetiques des pierres, les particulieres allian ces des me-

taux, & toutes les amitiez des plantes & des arbres, comme de la palme que l'on dit s'encliner vers le palmier, & celles qui se trouvent entre les animaux; mais principalement ez inclinations particulieres qu'ont ressenti quelques vns à aymer des personnes inconnuës, & qui n'ont aucune sorte de recommandation capable d'émouvoir les sens: & les emotions que quelques-vns ont senti dans l'ame & dans le corps à l'abord de leurs parens inconnus: comme par vn contraire effet, ce que le corps mort seigne à la presence de son meurtrier, est vn tesmoignage d'vne haine antipathique contraire à cet amour, lequel d'ailleurs vn chacun ressent presque à toutes rencontres: comme lors que de deux joüeurs de paulme également inconnus, on a de l'inclination de voir gagner l'vn & perdre l'autre. Car les premiers mouvemens de l'amour aussi bien que de toutes les autres passions ne sont pas en nostre puissance, & ne donnent pas le temps à l'esprit d'en pouvoir deliberer, & d'y faire des reflexions. C'est pourquoy comme bien souvent la cholere, la tristesse, la terreur panique & telles autres passions nous attaquent sans sujet, aussi fait l'a-

mour assez souvent sans aucune cause apparente. Voire peut-on dire qu'il n'y a point d'amour de connoissance qui n'ait pris son origine de celui d'inclination, qui nous fait d'abord aimer les proportiõs d'vn visage lequel déplaira à vn autre qui les cõnoistra aussi bien que nous; mais n'en sera aucunement touché, pource qu'il n'y trouve point ce rapport & cette ressemblance sympathique qui fait l'amour d'inclination: lequel mesme peut naistre sans aucune connoissance, comme celui de cet aveugle qui aimoit vne fille qu'il n'avoit jamais veüe: aussi bien que Petrarque qui a tant fait de vers pour sa Laure, qu'il n'a pû jamais voir. Dont j'assignerois la cause ou à la force de l'imagination qui se figure quelque chose d'aimable, mesmes ou il n'y en a point, ou bien à l'action seule de la volonté, qui ne pouvant demeurer neutre entre l'amour & la haine, puisque son action c'est vouloir, & vouloir est aimer, lors qu'elle ne rencontre aucun sujet de haine dans vn objet, elle l'aime, & le haït lors qu'elle n'y trouve rien d'aimable. Car d'assigner la raison de cette amour à la transpiration des esprits sortans du corps de l'aimé, leur substance est trop volatile pour agir de si loing: & puis leur is-

ſuë n'eſtant jamais égale à cauſe des pores du cuir qui ſont plus reſſerrez en vn temps qu'en l'autre : l'amour recevroit à tous moments vn notable chãgement. D'ailleurs ſi ce ſeul écoulement d'eſprits eſtoit cauſe de l'amour, il ne ſe pourroit jamais former que là où cette cauſe ſeroit preſente ; & neantmoins ſouvent l'õ aime par inclinatiõ pour ſon merite vne perſõne abſẽte : & pluſieurs ont reſſenti cet amour envers des beautez au premier aſpect de leurs pourtraits, cõme au contraire jamais l'amour ne ſe forma entre deux perſõnes aveugles quelque emiſſiõ qu'ils facent d'eſprits ſympathiques. Auſſi ſont-ce les eſpéces & non les eſprits qui ſont receuës de nos ſens : & on n'aimeroit jamais ceux qu'on n'auroit veu qu'avec des lunettes d'approche.

Le 2. diſt, Que l'amour eſt le deſir d'vn biẽ vray ou apparent : car il n'importe pas beaucoup à vn biẽ pour ſe faire deſirer de l'appetit, d'eſtre veritable ou imaginaire : & meſme celui-ci n'ayãt point d'étre reel, ni aucune ſubſiſtãce que dãs l'opiniõ ; noſtre eſprit ſẽble s'intereſſer davãtage en ſa pourſuite & cõſervation qu'en celle d'vn veritable bien qui ſe ſouſtient aſſez de luy meſme. C'eſt pourquoi ſi l'amour d'iclination preſuppoſe

quelque bõté ou beauté, que Platõ appelle la fleur de la bõté dãs la chose aimée: cette bõté ou cõvenance doit estre cõnuë par l'imagination, ou par quelque autre puissance, & pour cet effet doit l'aller trouver ou par elle mesme, ou par ses especes: pource qu'il ne se fait point de sensatiõ que par ces deux moyens. Ainsi la douceur du miel se fait sẽtir à la lãgue par elle mesme: mais la proportion d'vn beau visage ne se peut faire connoistre que par sõ espece qui en est l'image & la representatiõ. C'est par ce moyẽ que se forme l'amour d'inclinatiõ aussi bien que celui de cõnoissance: avec cette seule difference que les especes qui formẽt l'amour d'inclinatiõ agissẽt cõme imperceptiblemẽt & plus prõptemẽt que celles qui formẽt l'amour de cõnoissãce, qui est plus meur & plꝰ raisõnable.

Le 3e employa sõmairement les raisõs d'vn docte traicté, publié il y a 22. ans sur ce sujet & 2. autres; à sçavoir, la lumiere & le débordemẽt du Nil: lesquelles raisons ne pouvãt mieux déduire, je voꝰy rẽvoye pour appuier l'amour d'iclinatiõ, pour lequel il conclud.

Le 4e dist, Il n'y a que deux sortes d'amour: l'vn impropre & metaphorique, l'autre propre & formel. Celui-là devãce la cõnoissance, & est vn instinct & inclinatiõ qui fait pãcher les choses naturelles vers leur propre

bien. Cettui-ci va apres la cõnoissance, & la suit cõme sa guide : c'est le 1er épanouïssemẽt du cœur qui souſrit & se plaist au biẽ qui lui agrée. Et cõme le 1er est vniversellemẽt épãdu sur toutes les creatures qui tiẽnent rãg en la nature des choses, cettui-ci est restraint aux seules choses sẽsibles & raisõnables. Aussi l'appetit d'où procede le 1er est incorporé & plõgé dãs la nature de chaque chose, n'estant point distingué des facultez & puissãces qu'elles ont d'agir. Mais l'autre s'appelle elicite ou éclos, formé & erigé en titre special d'appetit, d'où les fonctions ou mouvemens sont les onze passions, ou autãt d'actes qui leur respõdent en l'appetit raisonnable. La question ne peut estre de cet appetit impropre: autrement les pierres auroiẽt de l'amour aussi bien que de l'instint vers leur cẽtre : mais du vray & propre amour, qui ne peut estre qu'apres la cõnoissance, laquelle dõne au bien l'estre aimable cõme la lumiere fait que les couleurs sont visibles. Tellement que ceux qui veulẽt que du corps des persõnes aimées partẽt & rejalliſſẽt certains esprits qui se coulẽt & insinüẽt par les yeux de la chose aimãte, & sans passer par la connoissance se võt emparer du cœur & le mettẽt en train d'aimer, sẽblent n'avoir pas cõnu la nature de l'amour. Car quand bien ces

esprits arriveroient au cœur sãs estre remarquez, il faudroit qu'ils en ressortissent pour étre cõnus auparavãt que de causer l'amour cõme nous ne pouvons rien cõnoistre de ce qui est en nostre ame qu'il n'en sorte premierement, & ne devienne sẽsible, puis que rien n'est dãs l'ẽtendement qu'il n'ait passé par le sens. Pour cõnoistre mesme nostre visage, il faut qu'il sorte de soi par le rejalliſſemẽt & saillie de sõ image que nos yeux võt recueillãt sur la glace d'vn miroir; car nôtre ame estant née cõme vne table rase, sa connoissance primitive pendãt l'estat presẽt est par les fãtosmes qui no⁹ viẽnent des sens. La raisõ essentielle de cette dependãce qui tiẽt l'amour sujet à la cõnoissãce est, que l'apetit qui est principe de l'amour n'est qu'vne passiõ ou proprieté de la chose ou il est; mais le principe de la cõnoissance est vn degré essẽtiel de la nature. Aussi les ames sont distinguées par la cõnoissance, & nõ par l'appetit; nous disõs l'ame sensitive, la cõnoissance du sens constituãt sa differẽce essentielle, & l'ame raisõnable; pource que le principe de la cõnoissance de raisõ est vn degré de nature; mais l'appetit est vne proprieté qui le suit: Et pource qu'il y a mesme raison des actiõs que de leurs principes, si l'appetit suppose le principe de la cõnoissance, aussi l'action de

l'appetit qui eſt l'amour, ſuppoſe l'actüelle & claire connoiſſance: & ainſi, rien n'aime ſans cõnoiſtre. Car ce que de 2. joüeurs l'vn nous touche plus que l'autre, cela viẽt de ce qu'en l'vn nous avõs recõnu quelque choſe qui nous agrée plus qu'en l'autre, dãs ſon viſage ſes geſtes & mouvemens: la ſympathie qu'on fait la cauſe de cet amour en pouvant bien eſtre le fõdement, entãt que naturellement nous aimons nos ſẽblables, cõme on aime sõ image. Mais telle ſympathie ne peut jamais nous faire aimer que nous n'ayõs cõnu en la choſe je ne ſçai quoi d'aimable: voire meſme cette ſympathie ſeule ne peut eſtre cauſe de noſtre amour, puiſqu'elle eſt de ſoi meſme imperceptible à noſtre cõnoiſſance, & par conſequent ne peut produire l'amour, juſqu'à ce que les effets de telle ſympathie, qui ſont tel air, tel mouvement & maniere de proceder nous ayent agrée. Et ſur ce que l'on dit que des yeux qui nous regardent attẽtivement nous ſentons ſortir quelque choſe qui nous anime; je reſponds que ſouvent les regards vifs, tendus & adoucis en meſme temps, ſont des indices d'amour, duquel il ne faut pas s'eſtõner ſi le noſtre prend naiſſance ou accroiſſement cõme de ſa propre cauſe, puiſqu'vn amour engẽdre l'autre: ou ſi ces œillades ne ſõt que marques d'vne ſimple biẽveillãce, lors qu'elles ſõt fermes & aſſeurées, elles ſont pouſſées par affluẽce d'eſprits qui rẽdent l'œil plus agreable. Et ainſi c'eſt touſjours par la cõnoiſſance que ces yeux cauſent l'amour.

CENT-VINGTIESME CONFERENCE

du Lundy 15. Decembre 1636.

Comme l'entendement émeut la volonté.

COmme c'eſt le propre de l'intellect de joindre des choſes tout à fait diverſes, auſſi ſepare & abſtrait-il ſouvent celles qui ſont entiérement vnies en vne meſme ſubſtance, & ne different que par des accidens qu'il détache meſme de leurs ſuppoſts. De la vient auſſi que ſe refléchiſſant ſur ſoi-meſme il diſtingue en ſon opération deux facultez : ſçavoir ſa connoiſſance, & l'appetit raiſonnable ou la volonté : bien qu'elles ſoient vne meſme choſe, non ſeulement dans l'ame toute ſimple en ſon vnité, mais encor en l'intellect, leurs objets n'eſtans pas meſme differens, veu que le vrai, objet de l'entendement, ſe convertit & eſt tout vn avec le bon, objet de la volonté. Auſſi les Iuriſconſultes n'ont point reconnu de volonté en ceux qui man-

quoient d'entendement, tels que sont les fols & les enfans. Et comme le mesme rayon du Soleil qui produit la lumiére, donne aussi la chaleur par la continüation de son action ou sa reünion dans vn miroir ardent : de mesme vn objet long temps consideré de l'entendement ou fortement conceu, comme bien, l'incite & l'enflame à l'instant à le rechercher & desirer. De sorte que la connoissance de quelque chose en l'entendement n'est que la theorie, dont la volonté qui s'y applique par le desir, est la pratique. Comme aussi l'habitude de la theorie d'vn art ne differe point de celle de sa pratique, & en vn syllogisme la conclusion n'est qu'vne dépendance des deux prémisses. Ainsi, la volonté, qui est la pratique de la spéculation de l'entendement & comme vn resultat de sa ratiocination, n'est point distinguée de l'entendement : & connoistre vn bien, le desirer & rechercher les moyens de le posseder, sont operations continuées par vn seul mouvement. Outre que ce seroit faire en quelque façon divisible l'ame toute simple en ses opérations spirituelles, comme en ses organes que de separer l'action de ses puissances & les rendre indépendantes les vnes des autres, &

que la volonté n'estant qu'vn desir, tout desir espece de mouvement, & le mouvement vn accident, il ne peut estre separé de son sujet qui est l'entendement, dont la volonté n'est qu'vne affection & proprieté. Tellement que l'intellect & la volonté n'estant qu'vne mesme chose, lors que celuilà se porte vers vn bien qu'il a connu, on dit qu'il remuë la volonté, comme il fait aussi les autres puissances qu'il employe à la recherche de ce bien, quand il est externe, & qu'il n'y peut parvenir de lui-mesme.

Le 2. dist, Que le sçavoir, vouloir, & pouvoir, bien qu'ils soient de mesme estenduë dans les choses purement naturelles, comme dans la pierre : dont la connoissance, le desir & la puissance de tendre vers son centre sont vne mesme chose : ce sont neantmoins des actions differentes dans les agens raisonnables : puisque bien souvent on connoist sans vouloir, & on veut ce qu'on ne peut pas : & on ne sçait quelquefois ce qu'on veut: Souvent on veut les choses non seulement sans raison, mais contre la raison mesme : tesmoin l'appetit dereglé des femmes grosses, & celui des filles qui ont les palles-couleurs. Tellement

que ces actions estans differentes les facultez dont elles procedent, qui sont l'intellect, la volonté & la puissance motrice doivent estre des facultez entiérement separées: attendu mesme que leurs objets complets qui specifient les puissances sont considerez souz diverses raisons formelles, qui sont les seules causes de la diversité des puissances. Car l'estre immatériel & spirituel que l'ame raisonnable considere en bloc & en son total, entant que vray & intelligible, est l'objet de l'entendement, mais entant que bon & desirable, il l'est de la volonté, qui sont deux raisons formelles tout à fait diverses, de la mesme façon que celles souz lesquelles l'objet sensible tombe en la connoissance des sens qui considerent bien vn mesme objet sensible; mais souz differentes raisons formelles de tangible, odorable, visible, ainsi des deux autres sens. Or bien que l'intellect & la volonté soient deux facultez differentes neantmoins il y a vne telle dépendance entr'elles, que l'vne ne peut rien sans l'autre, & elles se communiquent vn secours mutüel: l'entendement lui fournit de raisons & de conseils, que la volonté fait executer aux puissances qui sont souz son empire: car

c'est

c'eſt vne reine aveugle qui n'a point de connoiſſance de ſon chefs, mais ſeulement de la part de l'intellect qui lui communique ſes lumiéres. Mais comment les peut-elle voir ſi elle eſt aveugle, comme on la feint. On peut dire que comme toutes les choſes ont vne pente & inclination naturelle vers leur bien qu'elles ne connoiſſent point : juſques à l'intellect qui accorde bien vne verité, connuë quelquesfois par le raiſonnement, mais ne ſçait pourquoy il accorde vn premier principe, comme, que le tout eſt plus grand que ſa partie, & que deux & vn ſont trois : ce ſont des connoiſſances nées avec nous ; de meſme la volonté ſe porte vers ſon bien qui lui eſt propoſé par l'entendement, pource que ſa bonté & ſa convenance l'engagent à ſa pourſuite pour en avoir la jouïſſance, en laquelle elle trouve ſon ſouverain bien.

Le 3. diſt, Puiſque la volonté eſt vn deſir : tout deſir, mouvement : & tout mouvement eſt de quelqu'autre, rien ne ſe remuant ſoi-meſme : la volonté ne peut rien deſirer qu'elle ne ſoit remuée par quelque puiſſance ſuperieure & connoiſſante. Car comme il n'y a point de deſir ſans connoiſſance : ainſi, afin que celle-ci ne fuſt point

oisivé & inutile, la nature lui a joint vn appetit; sçavoir vn sensitif à la connoissance d'vn bien sensible connu tel par l'imagination qui est commune aux hommes & aux bestes, & vn raisonnable qui est la volonté, à la connoissance d'vn bien honneste connu tel par l'entendement. Et pource que les choses spirituelles ne se peuvent pas connoistre par elles-mesmes; mais bien par celles qui sont sensibles & corporelles: on ne peut mieux juger de la façon avec laquelle l'entendement remuë la volonté, que par celle dont l'imagination se sert pour émouvoir l'appetit sensitif; qui est la douceur d'vn objet, dont l'espece receuë par quelqu'vn des sens externes, & portée du sens commun dans l'imagination qui l'agouste en toute son estenduë, estant proposée à l'appetit sensitif, il s'y porte promptement, & souvent avec des mouvemens si impetueux qu'il entraine avec soi la raison & la volonté, & les contraint de ceder au torrent de ses passions qu'il excite pour lui servir d'escorte en la poursuite de ce bien, & qu'il redouble lors qu'il rencontre quelque obstacle en ses desseins. Il en est de mesme à l'égard de la volonté: à laquelle l'entendement representant l'honnesteté

d'vne action vertueuſe, elle s'y porte d'elle meſme: pourveu qu'elle ne ſoit point preoccupée d'ailleurs, & que cette action ne ſoit point accompagnée de difficultez & d'épines, comme il arriue ordinairement: pource qu'alors l'appetit ſenſitif l'emporte ſouvent par deſſus la raiſon, la chair par deſſus l'eſprit. Car il y a cette difference entre ces mouuemens de la volonté & de l'appetit, que celui-ci doit ſuiure neceſſairement le branle de l'imagination qui le fait incliner malgré lui vers vn bien agreable: mais la volonté qui nous eſt commune auec les Anges, eſt tellement remüée de l'intellect, qu'elle demeure neantmoins touſjours maiſtreſſe de ſes actions, & qu'elle peut faire le bien & le mal en vertu de ſa liberté, laquelle ſeule diſtingue l'homme de la beſte, & lui donne droit d'empire & de commandement: qui ſe définit par les Iuriſconſultes vne puiſſance de ſe ſervir de quelque choſe à ſa volonté: & ſans laquelle non ſeulement les jugemens, les vertus & les vices, les recompenſes & les ſupplices, les loüanges & les blaſmes, les conſultations & les deliberations ſeroient inutiles: mais auſſi toutes les loix ſeroient ſans fruit, l'homme ſeroit de pire condition que les

brutes, ſur leſquelles il n'a point d'autre avantage que celui de la raiſon, laquelle ne ſerviroit de rien s'il faiſoit les choſes neceſſairement comme les autres agens, & non librement & volontairement.

Le 4e diſt, I'ay tousjours eſtimé vaine la recherche de la maniere comment l'entendement meut la volonté, & les ſens l'appetit ſenſitif vers leurs objets : pource que la faculté connoiſſante & ces appetits eſtans entiérement divers, & n'ayans rien de commun entr'eux, il n'y peut intervenir aucun commerce. Ce ſont Officiers de l'homme qui ont chacun leur charge, ſans avoir rien à departir ou démeſler enſemble. Et toutesfois, eſtant vrai qu'on n'aime rien qui ne ſoit premierement conceu & jugé aimable, il faut prendre plus haut cette dépendance. C'eſt que comme toutes les actions ſont du ſuppoſt ou de tout le compoſé, l'homme qui eſt le tout, eſt celui qui par ſa connoiſſance, ſoit du ſens ſoit de l'intellect, juge ce que l'vn ou l'autre appetit doit ou embraſſer ou rejetter. Et puis apres que ce meſme homme a fait ſon jugement par ſa faculté connoiſſante, il ſe détermine à ſuivre par ſon appetit ce qu'il a jugé eſtre à faire : en ſuite dequoy il applique à ſon

execution la faculté motrice, comme executrice de ſes réſolutions. Et par ainſi, c'eſt l'homme qui ſe remuë par ſa volonté vers le bien ou le mal, à pourſuivre ou éviter: apres qu'il a aviſé ce qu'il doit vouloir, comment il s'y doit comporter, & de quelle ſorte. Car par ce moyen on va au devant d'vn monde de difficultez qui naiſſent de cette recherche, comment l'entendement émeut la volonté vers ſon objet: & meſme de là on réſout pluſieurs difficultez, & entr'autres, comme l'entendement s'en vient illuminer les fantoſmes corporels: ſans eſtablir à cela vn intellect agent, dont la charge eſt de rehauſſer ces fantoſmes en les dénüant de leur ſingularité & materialité, pour les rendre actüellement intelligibles & proportionnez à l'intellect. Car outre qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'il puiſſe eſcheoir à vn fantoſme corporel aucune lumiere ſpiritüelle de l'intellect: ce qui eſt corporel n'eſtant point capable de rien recevoir de ſpiritüelle: ni l'intellect de rien produire hors de ſoi; puiſque toutes ſes actions ſont immanentes: on ſe deliure de toute cette peine en diſant que l'homme en l'eſtat de la vie preſente prend par ſes ſens tant externes qu'internes autant de con-

noissance des choses qu'il en peut avoir par leur moyen : lequel vient puis apres par son entendement à connoistre & inferer les choses que les seuls fantosmes ne luy peuvent anoncer. Ainsi, le fantosme luy faisant voir vne chose que l'œil luy a representé de lõin, l'homme par son entendement juge que cette chose est vne substance ; pource que le fantosme lui fait voir qu'elle se porte d'elle-mesme : & s'il lui montre que cette chose chemine, il juge qu'elle est vivante : si bien qu'il suffit à l'homme de retirer des fantosmes ce qu'ils sont capables de lui montrer pour en tirer de là toutes ses conséquences, sans qu'il soit besoin de les spiritüalizer, & sans qu'il y ait aucun commerce entre le fantosme & l'intellect. De mesme, il n'est pas besoin que l'entendement montre à la volonté son objet : mais il suffit que l'homme le voye, pour puis apres se mouuoir soy mesme par sa volonté vers le bien qu'il a connu. Car, comme vn Roy a ses espions pour descouurir l'estat des ennemis : sur le raport desquels il tient Conseil de guerre, où il résout ce qu'il doit faire ; ainsi, l'homme par les sens découure la nature des objets : comme par autant d'espies qui en font leur rapport à

l'imagination : apres quoi l'entendement en juge : & enfin, l'homme se résout & détermine par sa valonté apres ce jugement. De sorte que c'est l'homme qui fait tout ce progrez : se servant diversement pour cet effet de toutes ses facultez. Et comme il seroit impertinent de demander comment les espions & le conseil de guerre ont agi & émeu les trouppes qui executent la résolution d'vn General à les faire combattre : mais il suffit de dire que c'est son ordre : ainsi est il absurde de rechercher comment les sens ou l'entendement meuvent l'appetit ou la volonté : il suffit de dire que c'est l'homme qui s'est résolu à vouloir, apres connoissance de cause.

Le 5e dist, Que ce qui émeut la volonté est quelque chose de diuin & plus excellent que la raison : sçavoir cette partie de l'intellect qui est la connoissance des premiers principes, & qui est à l'ame ce que celle-ci est au corps, qu'elle informe. Cela se void dans toutes les actions de la volonté : dont celles qui buttent vers la fin sont vouloir ; desirer & jouïr quand cette fin est vn bien ; & qu'il est absent ou present ; ne vouloir pas, fuïr, & s'attrister quand cette fin est vn mal, ou qu'il est aussi consideré comme

abſent ou preſent : celles qui regardent les les moyens qui conduiſent à cette fin, ſont choiſir, conſentir & ſe ſervir de quelques-vns pluſtoſt que d'autres : Toutes leſquelles actions elle ne peut éclore d'elle-meſme ; mais eſtant remüée par cette puiſſance toute divine de l'entendement qui lui repreſente la bonté de ſa fin, & la convenance des moyens pour y parvenir : de la meſme façon que la fin remüe la cauſe efficiente en l'attirant à ſa pourſuite par vne motion impropre & metaphorique.

Le 6e diſt, Que comme la volonté eſt meüe par l'intellect, ainſi celui-ci reciproquement eſt remüé par la volonté, laquelle lui commande de diviſer, définir, abſtraire & faire ſes operations en telle & telle maniere. Voire il n'y a point de puiſſance qui ne reſſente les mouvemens de ſon empire : Car elle commande à l'imagination de forger des idées & eſpeces : à la memoire, de les rappeller & repreſenter : à la puiſſance motive, de parler, marcher & faire toutes ſes autres fonctions : à l'appetit ſenſitif d'aimer, de haïr, d'eſperer & ſe mettre en cholere & d'exciter, ou appaiſer ſes paſſions ; mais bien ſouvent celles-ci font la ſourde-oreille.

Le 7e dist, Puisque l'ame raisonnable est vne simple forme, & toute forme vne perfection du sujet dans lequel elle repose: celle de l'homme estant de connoistre le vrai, d'aimer le bien & d'estre vnie à l'vn & à l'autre par jouïssance: la mesme ame lors qu'elle connoist, s'appelle intellect: & quand elle desire ou aime ce qu'elle a reconnu, se dit volonté. Tellement que sans qu'il soit besoin que l'vne soit remüée par l'autre, c'est l'ame qui se remüe elle-mesme: & que pour ce sujet Aristote appelle Entelechie & principe du mouvement; & les Pythagoriens, vn nombre se mouvant soi mesme.

Le 8e dist, Que la volonté ne dépendoit aucunement de l'intellect, & par conséquent n'estoit point meuë par lui. Ce qui se prouve premierement parce que la volonté de l'homme est müable & souvent contraire sur vn mesme raisonnement. Ce qui ne seroit pas si elle estoit meuë par lui. Car si la volonté, selon la définition d'Aristote, estoit le desir du bien avec raison, l'vn devroit tousjours suivre l'autre: & ne le faisant point, montre que la volonté a vn autre principe que le raisonnement. En second lieu, comme il a n'aguéres esté dit

ceans, il se void des amitiez d'inclination qui sont proprement dites telles lors qu'elles ne sont fondées sur aucune raison: & ainsi, la volonté qui n'exerce point plus librement son empire que dans l'amour, ne suit pas l'intellect en ce genre d'amitiez, conséquemment n'est pas meuë par icelui. Tiercement, quoi qu'en veuillent dire les Iurisconsultes, les fols & les enfans ont leurs volontez aussi bien que les plus sages & avancez en aage: voire tant les premiers que les seconds, veulent plus résoluëment que les autres: & les femmes que nous disons avoir moins de jugement que les hommes, sont plus volontaires & opiniastres qu'eux: au contraire, les plus judicieux sont ordinairement les moins résolus, & trouvent plus de difficultez à vouloir. Ainsi, vn Empyrique & ignorant Médecin sera bien plus hardi, & voudra les choses avec plus d'empire qu'vn Méthodique vieil & experimenté: vn jeune & estourdi Capitaine dira bien plustost son avis qui est l'effet de sa volonté, qu'vn vieil routier de guerre qui doutera de tout, & travaillera fort à se résoudre. Or le contraire arriveroit si la volonté suivoit le branle du jugement. Ie croiroye donc bien plustost que

la volonté meut l'entendement comme toutes les autres facultez, puiſque nul ne raiſonne malgré ſoi; mais qu'il faut vouloir entendre à quelque choſe avant que l'entendement y face ſes reveuës.

Le 9e diſt, Qu'il trouve plus juſte de ſauver par quelque expédient les opinions de l'eſchole que de s'en eſcarter tout à fait, comme d'vn chemin trop difficile à tenir, & qu'il lui ſemble plus à propos de dénoüer le nœud gordien que de le couper: ce qui n'appartient qu'à Alexandre. Il eſt donc conſtant que l'intellect & la volonté ſont deux facultez de l'ame raiſonnable: que nous ne voulons rien ſi noſtre jugement ne le croid eſtre du bien: ſoit qu'en effet il ſoit tel: ſoit qu'il ne ſoit bien qu'en apparence. Mais la difficulté eſt du moyen qu'employe l'entendement à porter la volonté à ce bien. Le voicy. La volonté ſe porte d'elle-meſme au bien comme la pierre à ſon centre: mais comme cette pierre eſt quelquefois empeſchée d'y parvenir par des obſtacles qui l'arreſtent: ainſi, l'ignorance fait barrierre à noſtre volonté. C'eſt là où l'entendement travaille tant qu'il ait oſté cet obſtacle par ſon raiſonnement. Alors, comme il n'y a rien de moyen entre la

fin de l'ombre & le commancement de la lumiere, il n'y a rien entre la fin de noſtre ignorance & le commancement de noſtre vouloir : là où finit l'operation de l'entendement, là commance celle de la volonté ; non plus indüite, meuë & auſſi peu forcée que le poids qui tend en bas, lequel ne peut eſtre dit porté vers ſon centre, ſinon improprement, par celui qui oſtera vne piéce de bois ou quelque autre empeſchement qui arreſtoit la pierre en l'air. Auſſi ne ſeroit-elle plus volonté ſi elle eſtoit meuë par vn autre principe que ſoi-meſme. Ce qui ſe void en ceux qui ayans volonté de faire quelque choſe, lors qu'on vient à leur commander, changent de réſolution, ou ne font qu'à regret ce qu'ils deſiroient auparavant avec paſſion : comme le meſme mouvement qui eſtoit naturel à la pierre, lui devient violent lors qu'elle eſt pouſſée contre bas, au lieu de l'y laiſſer deſcendre.

CENT-VINGTVNIESME CONFERENCE

Du Lundy 22. Decembre 1636.

D'où viennent les marques que les enfans apportent du ventre de leur mere.

COMME les degrez de vie ont vn empire sur les qualitez premieres, aussi ont ils vne authorité les vns sur les autres chacun en son ordre. Le premier se prouve en ce que la vie vegetative en l'homme se sert des qualitez elementaires, comme bon lui semble, mesme au prejudice de leur propre nature. Ainsi le chaud est ce qui assemble les choses de mesme nature, & separe celles de nature diverse : & toutesfois l'ame vegetative en nous fait faire au chaud tout le

contraire. Car dans les veines le chaud vnit les 4. humeurs qui different d'eſpece & de nature au lieu de les tirer & mettre à part : pource qu'alors il n'agit pas de pleine authorité, mais comme officier de l'ame dont il ſuit les intentions: d'autant que ces quatre humeurs s'eſtans trouvées à la naiſſance de l'homme, il eſt neceſſaire qu'elles paſſent auſſi en ſa nourriture : ce qui n'euſt pû ſe faire ſans le meſlange des vnes avec les autres. Mais lors que le ſang eſt hors des veines, la chaleur n'eſtant plus aux gages de l'ame, les deſunit & ſepare toutes quatre : faiſant aller la bile au deſſus, le flegme apres, puis le ſang & la melancholie tout au bas comme la lie. Entre les ames il s'y garde meſme ordre de ſuperiorité. La ſenſitive ſe fait obeïr par la vegetative: comme on void qu'apres le repas ſi l'imagination s'applique vivement à vn objet, la coction de l'aliment en eſt retardée, a cauſe que toutes les facultez de l'ame eſtans vnies en leur racine & eſſence de cette ame, comme celle-ci s'employe vivement à vn objet elle laiſſe aucunement oiſives les autres puiſſances inferieures qui ne peuvent travailler que

l'ame comme leur principe ne les employe. Cela posé. Quand vne femme grosse a vne envie, elle s'imprime vivement en l'imagination la chose desirée : cette emprainte ainsi faite au cerveau les esprits qui en partent en emportent vne copie. Car il en est de cette image, comme de celle qui est en vn miroir, lors que nous nous y regardons, si la glace est entiere, il n'y a qu'vn seul pourtrait qui y paroist : si on la met en morceaux, chacune partie a son pourtrait entier : pour ce que les especes intentionnelles ou images des choses, bien qu'elles soient divisibles à raison de leur sujet, elles sont neantmoins en elles-mesmes formellement indivisibles à cause qu'elles sont formes sans matiéres, & partant indivisibles : la division venant de la quantité qui suit la matiére. Ces esprits donc venans du cerveau, bien qu'ils y laissent l'image de la chose desirée en emportent neantmoins autant, puis qu'ils sont vne portion de la substance où elle est gravée, & courans au lieu où se forme le fœtus à cause de l'vnion des vaisseaux vmbilicaux du petit avec ceux de la mere, ils arrivent jusqu'à l'en-

fant, dans lequel ils gravent les caracteres qu'ils portent : la vertu vegetative qui eſt la formatrice ſe laiſſant regenter & dominer par la ſenſitive, comme celle-ci par l'imaginative, & cette-ci encor par les autres puiſſances ſuperieures. La femme groſſe venant donc à ſe toucher quelque part, les eſprits y accourent du cerveau : ſoit à cauſe du toucher, ſoit à cauſe du mouvement, l'vn & l'autre ſe faiſant par le moyen des eſprits animaux ; leſquels trouvans la chair de la mere trop dure & diſproportionnée à leur effet, manquent leur coup qu'ils vont faire ſur la tendre chair de l'enfant. Et comme en la generation les eſprits de toutes les parties du corps accourent au lieu où la ſemence eſt receuë pour y graver le charactere des parties d'où ils viennent, qui puis apres ſervent de vertu formatrice, chacun ayant ſa taſche de faire la partie de laquelle il eſt emané : ainſi les eſprits de la mere gardent meſme juſteſſe à l'endroit du petit : ſi bien que ceux qui ont ſervi à l'attouchement de la mere, s'en vont trouver vn meſme endroit dans le corps de l'enfant pour y marquer l'image qu'ils ont apportée du cerveau :

nature

nature trouvant à ſon intention des chemins où il n'en paroiſt point.

Le 2e diſt, L'impuiſſance de ce ſexe & la foibleſſe de leur eſprit, dont la violence dans toutes leurs paſſions qui n'ont rien de mediocre eſt vn teſmoignage aſſeuré, eſt auſſi vne des cauſes principales de l'impetuoſité de leurs deſirs. L'eſpece de la choſe deſirée eſtant donc dans l'imagination, elle excite l'appetit qui l'a deſiré: celui-ci remüe la puiſſance motrice qui ſe ſert des eſprits animaux, pour executer les commandemens des facultez qui l'a mettent en œuvre. Et comme les vertus & images des choſes qui s'engendrent ici bas par la chaleur & l'influence des aſtres, ſont receuës dans l'air qui les conſigne à la terre; de meſme ces eſprits reçoivent les eſpeces & images dont le cerveau, qui eſt le ciel de l'homme, eſt rempli. Leſquels eſprits eſtans dirigez par l'imagination vers la matrice, qui a vne grande communication avec le cerveau par le moyen des nerfs de la ſixieſme paire: comme il ſe void par les odeurs qui eſtans receuës dans le cerveau, altérent & font mou-

voir cette partie: alors les esprits qui sont les ouvriers & architectes de la vertu formatrice, retracent & impriment sur l'enfant les images dont ils sont chargez. Car s'il est vrai que l'imagination puisse agir hors de son sujet : comme l'on dit des autruches & des tortuës qu'elles couvent leurs œufs avec les yeux, & que les poulles font des petits pouſſins de la couleur des drapeaux qu'on met devant elles lors qu'elles couvent : A plus forte raison l'imagination de la femme pourra representer sur le fruit tendre qu'elle a dans le ventre les images des choses qu'elle desire passionnément: ce qui n'est pas plus estrange que ce que l'on voit que cette imagination en fait de malades & les guerit.

Le 3e dist: Que les images des choses desirées estoient dans les esprits de la mesme façon que celles des objets sensibles sont dans l'air, qui en est tout rempli. Mais comme celles-ci pour estre veuës doivent estre terminées par vn corps poli & opaque: ainsi celles qui sont dans les esprits pour pouvoir s'exprimer doivent estre terminées par vn corps

tendre, molasse & capable de le receuoir : tel qu'est celui de l'enfant aux premiers mois de sa conformation, ausquels seuls il est capable de receuoir ces impressions, lesquelles ne sont que des choses propres à manger & à boire : pource qu'alors l'enfant n'ayant point d'autre vie que la sensitiue, il ne peut estre touché que par des choses qui seruent à sa vie animale, comme sont les alimens, qui d'ailleurs sont ordinairement & plus ardemment desirez par les femmes grosses : celles qui ont envie de manger du plastre, du charbon, ou telles autres saletez, estans mal-saines & intemperées. Mais pour sçauoir pourquoi les raisins, les meures, groizelles & autres fruits dont les corps sont marquez, meurissent & changent de couleur au mesme temps que les vrais fruits qui sont sur la terre ; je ne voudrois point recourir aux astres, ou autres figures talismaniques : mais bien plus probablement à cet esprit vniuersel qui fait la mesme fermentation d'esprits dans nos corps, que dans le vin & dans la vigne, lors qu'elle est en sa seue & en fleur, & dans la chair de porc ou de cerf, lors que ces animaux sont salez, ladres ou en ruth.

Le 4e dist : Que de ces marques les vnes sont attachées à quelques familles particulieres. Ainsi ceux de la famille de Seleucus avoient vne anchre sur la cuisse : en la Grece il y en avoit qui se reconnoissoient par vne lance, vne écreviſſe & vne estoille : lesquelles marques comme les seings, & poireaux viennent de la vertu formatrice qui est dans la semence, laquelle contenant l'idée de toutes les parties, les exprime au vif dans l'enfant. Les autres especes de marques ne sont pas ordinaires mais fortuites, & dependent de la seule imagination qui se sert des esprits communs à la mere & à l'enfant portez par les vaisseaux vmbilicaux : lesquels esprits estans les mesmes dans les deux corps, ils ont les mesmes mouvements. Tellement que lors que la femme se grate en quelque partie de son corps, ces esprits ayants vn mouvement semblable se portent vers cette partie, & en mesme temps vers celle qui lui respond dans le petit corps de l'enfant, seul capable pour sa tendresse de recevoir l'image dont ils sont empraints : qui ne s'effaisse jamais, comme estant de la premiere conformation.

Le 5e dist : Que non seulement le desir

violent de manger ou de boire, qui s'appaise par la jouïssance, mais toute passion vehemente, mesme la cainte inopinée à laquelle il n'y a point de remede, porte quelque fois l'imagination variable des femmes à interrompre l'ouvrage de la vertu formatrice, autrement tousjours bien reglée. Tesmoing cette femme qui pour avoir veu rompre vn criminel sur la rouë, fit vn enfant ayant les os brisez. L'excez ou le defaut de la matiere, sa mauvaise qualité & la conformation dépravée de la matrice y contribüent aussi. Mais d'attribuer la communication qui est pour cet effet necessaire entre ces deux facultez de l'imaginative & la formatrice, aux vaisseaux vmbilicaux, cela ne se peut: n'estans qu'vne veine, deux arteres, & l'ouraque, sans aucuns nerfs, par lesquels seuls les esprits animaux qui partent du cerveau se communiquent. Aussi peu ces especes pourroient elles sans se dissiper & confondre, se rendre de la masse du sang, & par le circuit des veines de la mere dans la veine vmbilicale du fœtus. Il vaut donc mieux dire que cela vient du rapport des facultez: dont les superieures remuent bien les inferieures: mais sans

leur envoyer rien, & par vne ſimple & pure irradiation. N'eſtant beſoin d'autre communication que de celle qu'a le doigt du joüeur de luth ou le pied d'vn maiſtre à danſer avec leur imagination, qu'ils ſuivent neantmoins l'vn & l'autre: bien qu'elle ne leur enuoye point juſques au bout des mains & des pieds, les eſpeces des tons & cadences qu'ils repreſentent. Ainſi la faculté formatrice remuée par l'imagination, pour graver quelque margue n'a beſoin de receuoir aucune eſpece, comme font les facultez connoiſſantes: du nombre deſquelles la formatrice n'eſt pas. Et n'eſt point plus eſtrange que le fœtus ayant vne ame particuliere ſente les effets de l'imagination de ſa mere, avec laquelle il ſemble n'eſtre qu'vn corps, que ce que les fruicts reçoivent les changemens & alterations des arbres auſquels ils ſont attachez.

CENT-VINGT DEVXIESME CONFERENCE

Du Lundy 29. Decembre 1636.

De l'Origine des Formes.

LA forme eſt ce qui donne l'eſtre ou le mouvement. Lors qu'elle donne le mouvement ſeul, on l'appelle forme aſſiſtante, comme celle qui fait mouvoir les cieux : quand elle donne l'eſtre, elle ſe dit forme informante, appellée autrement acte, perfection, eſſence, vertu, beauté : Car tout ce qu'il y a d'excellent dans vn ſujet vient de la forme : laquelle determinant l'indifference de la matiére, de ſoi imparfaite, l'a fait eſtre vne ; c'eſt à dire, non diviſée en ſoi, & diviſée de tout autre. La

forme créee, laquelle seule reconnoist quelque origine, est ou spirituëlle ou matérielle : l'vne & l'autre, ou subſtancielle ou accidentaire. La forme spirituëlle accidentaire est comme la vertu, la science & toutes les habitudes de l'ame. La subſtancielle contient les intelligences & les ames raisonnables. La forme matérielle accidentaire est simple comme la chaleur & blancheur ; ou composée, comme la beauté & la santé. La forme matérielle subſtantielle comprend les ames vegetatives & sensitives qui sont les formes des plantes & des brutes, desquelles seules nous entendons ici parler : bien que quelques-vns ne les reconnoissent que pour des accidents & non pour des subſtances. Car tous demeurent d'accord qu'il y a des formes, puisqu'il y a des actions, lesquelles préſuppoſent des puiſſances : tout ce qui agiſt pouvant agir : ces puiſſances ſont des proprietez qui émanent de quelque principe actif qui les met en œuvre : ce n'eſt point la matiére qui eſt ſimplement paſſive : c'eſt donc la forme, mais on ne ſçait pas au vrai ſi cette forme eſt ſubſtantielle ou accidentaire ; c'eſt à dire, ſi ce n'eſt qu'vn.

certain degré de chaleur qui fait nourrir, croistre, engendrer, & mouvoir les plantes & les animaux, où bien quelque substance & forme plus excellente qui se sert seulement de la chaleur comme d'instrument pour produire ces actions, comme il y a plus d'apparence: autrement la substance composée de matiére & de forme seroit, contre la maxime, faite de ce qui n'est pas substance, si les formes n'estoient qu'accidentaires. Elles sont introduites dans vn sujet capable, par l'agent vnivoque, lequel communique par la generation vne ame de mesme nature que la sienne qui est matérielle, & par conséquent divisible: puisque la division est vne proprieté de la quantité qui suit la matiére; toutesfois tellement divisible qu'elle ne se diminuë point en se separant, non plus que l'espece du miroir qui se produit toute entiere dans tous les corps capables de la recevoir, ou que la chandelle qui en allume vne infinité d'autres, sans aucune diminution de sa substance.

Le 2. dist: Que la forme estant vn des principes naturels qui ne reconnoissent point d'origine, puisqu'ils sont prémiers,

elle ne peut non plus estre engendrée que la matiére qu'elle accompagne tousjours : bien qu'elle change de face selon les diverses disposítions de cette-ci. Aussi n'est il pas croyable que les formes qui sont les principales pieces de ce monde, sans lesquelles il seroit privé de ce que porte son nom c'est à dire d'ornement & de beauté, soient sujettes à vne continüelle corruption : autrement, le monde & les natures qui y sont contenües auroient changé depuis vn si long temps : & elles demeurent tousjours les mesmes. D'ailleurs si ces formes periſſoient, ou elles se réduiroient en rien, ce qui ne se fait point dans la nature, ou se résoudroient en ce dont elles sont composées, puisqu'on les suppose matérielles : & toutesfois il ne reste rien de semblable. C'est donc tousjours la mesme forme, mais diversement habillée : laquelle on dit estre engendrée lors qu'elle change d'vn estat imparfait en vn plus parfait, & se corrompre quand elle retourne en vne condition pire que celle qu'elle avoit auparavant : le tout suivant les diverses disposítions de son sujet.

Le 3e dist : Que toutes les formes na-

turelles ne sont que des accidens, puis qu'elles sont toutes dans vne matiére, comme dans vn sujet duquel elles ne peuvent estre separées : & non pas comme tenans lieu de parties, car elles sont parties du tout, & non de la matiére. Les formes elementaires sont les qualitez prémieres. Et comme tous les mixtes sont composez des quatres elemens, ils en tirent leur matiére & leur forme, laquelle suit la nature de l'element qui prédomine dans le composé. Ainsi la seichereſſe est la forme de la pierre qui a plus de terre qu'aucun autre element : l'huile est humide, pource qu'il est aërien : tous les vivans sont chauds, à cause de la chaleur, la plus noble & la plus active de toutes les qualitez, laquelle estant arrivée à la proportion requise pour faire les fonctions de la vie, s'appelle ame : & selon que cette chaleur est plus ou moins rafinée, & qu'elle rencontre des sujets differens, elle se dit tantost ame vegetante, dans les plantes : tantost ame sensitive, dans les bestes. Ie dis plus, que ces formes ne sont rien que des modes & façons d'estre. Car comme l'eau estant devenuë air, celui-ci feu par la rarefa-

ction, ou eau par la condenſation de ſes parties, ſont tousjours eux meſmes, ne differans que ſelon que leurs parties ſont plus ou moins reſſerées : ainſi, tant les formes purement naturelles que les autres vivantes ne ſont rien que des modes & façons d'eſtre des elemens, de leurs qualitez & des divers meſlanges dont ces formes reſultent.

Le 4e diſt, apres Anaxagoras, que tout eſtant en tout, les formes eſtoient desja dans la matiére ; d'où les agens venans à conjoindre les choſes de meſme nature, & ſeparer les autres, ces formes qui eſtoient cachées dans le ſein de la matiére ſe decouvrent : comme l'art, qui imite la nature, ne fait pas le vin de nouveau, mais exprime ce ſuc vegetal qui eſtoit desja dans le raiſin, & fait du marbre vne ſtatuë, en oſtant ſeulement ce qu'il a trop : & qu'ainſi de la terre ſe forment les plantes qui ſe changent en la ſubſtance des animaux, dont les corps derechef ſe réduiſent en terre.

Le 5. ſouſtint l'avis d'Albert le Grand qui eſt pour la generation des choſes que

l'opinion précedente renverse, voulant qu'il ne s'engendre rien de nouveau : & dist que les formes estoient de vrai dans la matiére, mais non entiéres & parfaites, ains seulement à demi & encommancées: selon leur essence, & non selon leur existence qu'elles acqueroient par les agents, qui pouſſent les choses hors de leurs causes.

Le 6e dist, Que si les formes n'estoient engendrées selon leur existence, mais seulement selon leur essence, il n'y auroit aucune generation substancielle, puisque l'existence n'est qu'vne façon d'estre qui n'adjouste rien à l'essence, de laquelle aussi n'est point reellement distinguée. Ce qui me fait embrasser l'opinion d'Aristote, qui veut que les formes soient bien dans la matiére, mais seulement en puissance, & à raison de la matiére qui est capable de ces formes : de la mesme façon que la cire est la statuë de César en puissance pource qu'elle la peut recevoir : ce qu'il appelle estre tiré & éclos de la puissance ou du sein de la matiére : qui n'est pas estre receu dans icelle, ni dépendre de ses dispositions, puisque cela convient aussi à l'ame raisonnable, qui

n'eſt pas receuë dans le corps qu'au préalable les diſpoſitions neceſſaires à la recevoir n'y ſoient introduites: mais c'eſt que la matiére concourt elle-meſme, toutesfois d'vne façon paſſive, non ſeulement à ſe procurer les diſpoſitions, mais auſſi à produire ſa forme meſme: & partant à ſa conſervation. Ce qui ne convient pas à l'ame raiſonnable: de laquelle l'eſtre ne dépend en aucune façon de la matiére.

Le 7e diſt: Que la matiére eſtant vn principe purement paſſif & incapable de toutes actions, ne pouvoit rien produire & moins des formes les plus nobles de tous les eſtres: elles qui eſt le principe d'impuiſſance & d'imperfection, & partant de laideur & difformité, contraire à la forme, de laquelle elle participeroit ſi elle l'avoit en puiſſance: de la meſme façon que le vin & le poivre ſont dits chauds en puiſſance, pource que leur chaleur eſtant développée des parties qui les tiennent enfermées, & eſt renduë ſenſible & active par la chaleur naturelle qui la reduit de puiſſance en acte. Les formes viennent donc de dehors, aſſavoir du Ciel & de ſa plus noble partie, le

Soleil le pere des formes : qui ne ſont rien que des lumieres, dont ceſt aſtre eſt la ſource, & par ſa chaleur & ſes influences donne le mouvement & la vie : qui eſt la demeure d'vne chaleur dans l'humide : chaleur non elementaire : autrement l'arſenic, le ſouffre, & les autres mixtes qui ont beaucoup de cette chaleur, auroient la vie, & non les ſerpents, ſalemandres, poiſſons, la ciguë, les pavots & autres plantes, & animaux froids par excez. Auſſi, les elemens & leurs qualitez, en quelque façon qu'elles ſoient meſlées, ſont tousjours elemens, & ne peuvent rien produire au deſſus de leur nature, qui eſt d'échauffer, refroidir, attenüer, ſubtilizer, condenſer : mais non les ſentimens internes & externes, les differents mouvements & les autres actions de vie : qui ne peuvent procéder que d'vne chaleur celeſte, telle qu'eſt celle qui entretient vne plante parmi les rigueurs de l'Hyver : dont la froideur combatant continuellement la chaleur de la plante, elle la deſtruiroit bientoſt, ſi elle eſtoit de meſme nature qu'elle : ce qui n'eſt point. C'eſt pourquoi auſſi les ames vegetantes & ſenſitives n'ayans

point de contraires, pour ce que les contraires sont posez sous vn mesme genre, tels que ne sont pas la matiére celeste dont ces ames sont pestries & les corps elementaires, elle ne sont pas corruptibles à la façon des autres mixtes; mais à l'exemple de la lumiére elles cessent d'estre quand les dispositions qui l'entretenoient ne sont plus. Car il y a vn tel ordre dans la nature, que lors qu'vn sujet est nanti de toutes les dispositions requises pour l'introduction d'vne forme, l'Autheur de la nature, ou selon Platon l'Idée ou cet ame du monde qu'Avicenne a voulu estre vne Intelligence destinée à la generation des formes substancielles, concourt avec les causes secondes pour la production de cette forme: comme aussi ce concours cesse lors que les dispositions ne sont plus.

CENT-

CENT-VINGT-TROISIESME CONFERENCE DV LVNDY CINQVIESME Ianvier 1637.

Si les maigres ſont plus ſains & de plus longue vie que les gras.

L'IMMORTALITE' de noſtre ame ayant vne diſpoſition toute entiére à la longueur de la vie, il ne tient qu'à celle du corps que nous ne vivions des ſiécles, comme nos premiers peres. Car c'eſt du défaut de ces corps que procede meſme ez autres corps animez la difference des vies des animaux & des plantes : ce qui fait qu'il y a des ames moins parfaites, comme celles des cheſnes qui ſont neantmoins de plus lon-

gue vie que celles des beſtes, bien que plus excellentes. Les ſignes de cette vie longue ou breve ſont ſimplement tels, ou en ſont non ſeulement les ſignes, mais auſſi les cauſes & les effets. Telle eſt la conformation des parties de noſtre corps. Ainſi le grand nombre de dents eſt pris pour vn ſigne de la longue vie, tant pour ce que c'eſt vn effet de la vigueur de la vertu formatrice & de la chaleur naturelle, que d'autant qu'il eſt cauſe que les alimens eſtans mieux moulus & préparez, les autres coctions & fonctions s'en font plus parfaitement, d'où vient la ſanté & la longue vie. Il en eſt de meſme de l'habitude du corps qui n'eſt pas ſimplement ſigne; mais auſſi l'effet de la ſanté & la cauſe de la longue vie, lors que cet habitude eſt mediocre, c'eſt à dire, ni graſſe ni maigre: les deux autres, bien qu'elles puiſſent eſtre compriſes dans l'enceinte de la ſanté, qui a vne grande eſtenduë, eſtans neantmoins d'autant moins parfaites qu'elles déclinent de cette loüable diſpoſition qui ſert de regle & d'eſquierre à toutes les autres. Or pour faire vne juſte comparaiſon, il faut conſiderer les gras & les maigres en vn ſemblable degré d'ex-

tes ou de defaut de cette mediocrité, & comparer vn Philetas faiseur d'Elegies, si sec & si maigre qu'il estoit contraint d'attacher des semelles de plomb à ses soüilliers, de peur que le vent ne le renversast, avec vn Denys d'Heraclée que la graisse étoufoit s'il n'avoit tousjours le corps chargé de sangsuës. Ou si on ne les veut pas considerer en ces extremitez; mais plus pres de la mediocrité, il faut ez vns & ez autres observer l'égalité dans les principes de vie, qui doivent estre également vigoureux: c'est à dire, la chaleur & l'humide radical en mesme proportion, & les considerer de pareil aage, vivans sous vn mesme climat, de mesme regime, & faisans les mesmes exercices: autrement la comparaison seroit inégale: & enfin, distinguer les charnuz, membruz & musculeux d'avec les gras. Cela posé, je suis de l'avis d'Hippocrate en l'Aphor. 44. de la section 2: ou il dit que ceux qui sont gros & gras de leur nature, meurent plustost que ceux qui sont maigres & gresles: pour ce que ceux-ci ont les vaisseaux, & notamment les veines plus larges, & par consequent plus de sang & d'esprits, qui sont les architectes & principaux organes de la vie;

les gras au contraire ayans les vaisseaux plus petits à cause de leur froideur qui les resserre, comme il se void dans les femmes, les eunuques & les enfans qui ont pour cette cause la voix aiguë, ils ont aussi moins de santé & de vie.

Le 2. dist, Que la graisse ayant esté donnée aux animaux pour leur servir de fourrure & les preserver des injures externes, les maigres qui en sont dépourveus estans plus aizez à offencer doivent estre de plus courtes vie : car il n'y a guéres que les vieillards decrepites qui meurent de mort naturelle : c'est à dire, procedante des causes du dedans, là où la pluspart des maladies viennent des causes externes: dont les gras sont moins incommodez, & entr'autres du froid ennemi juré de la vie, laquelle est inseparable de la chaleur, voire la chaleur mesme : la petitesse de leurs pores, & la graisse qui les environne refusant l'entrée à toutes les qualitez contraires à la vie, & par mesme moyen empeschant la dissipation de la chaleur naturelle laquelle renfermée & refléchie au dedans y agist avec plus de vigueur : par la mesme raison que les ventres sont plus

chauds en Hyver, à cauſe de la froideur de l'air qui empeſche l'écoulement de la chaleur & des eſprits qui ſe fait en Eſté & dans les corps ſecs & maigres, dont les conduits eſtans plus ouverts, ils ne peuvent retenir ces eſprits d'vne nature volatile. De ſorte que quand bien les gras auroient moins de chaleur, ce qui n'eſt pas, veu que la quantité de graiſſe eſt vn teſmoignage de l'abondance du ſang, dont la plus pure & aërienne portion diſtilant comme vne roſée à travers les tuniques & vaiſſeaux & paſſant par les muſcles, lors qu'elle vient à rencontrer les membranes, celles la condenſent & convertiſſent en cette ſubſtance blanchaſtre, plus par leur denſité ou proprieté de leur nature que par leur froideur : neantmoins cette chaleur eſtant mieux diſpenſée & moins alterée dans les gras que dans les maigres, elle y doit auſſi cauſer moins de maladies & durer davantage.

Le 3e diſt, Puis que la vie eſt la demeure de la chaleur dans vn humide non aqueux & excrementeux, comme eſt celui des gras; mais oleagineux & aërien: plus cette chaleur y ſubſiſtera & plus la

vie y sera longue. Or elle demeure bien plus long temps dans les maigres dont les pores estant bien plus ouverts, donnent issuë aux excrements fuligineux que la chaleur eleve, lesquels n'ayans pas leur sortie libre dans les corps gras, dont les conduits sont bouchez par la froideur ou viscosité des humeurs pituiteux, ces suyes excrementeuses faisans vn réflux, viennent à suffoquer la chaleur qui s'esteint de la mesme façon que le feu, lors qu'il ne peut avoir sa transpiration libre, si necessaire à nostre vie qu'elle ne sçauroit subsister vn moment sans cette action, par laquelle l'ame attire par tout le corps, & principalement par la bouche, de l'air pour raffraischir & ventiler la chaleur, & pour nourrir les esprits, & renvoye par les mesmes chemins les fuliginositez qui suivent necessairement toute consomption d'humidité par la chaleur: lesquelles causes de la mort estans internes, & partant necessaires & inévitables, elles sont beaucoup plus considerables que les causes externes, ausquelles les maigres sont sujets, dont l'on peut bien plus aizément se donner garde & y remedier.

Le 4e dist, Que les gras ayans vne cha-

leur plus moderée & moins consumante, pour ce que son action est émoussée par l'humidité de leur temperament, elle devoit estre aussi de plus longue durée que celle des maigres dont la chaleur desja violente de soi-mesme est encore renduë plus active par la secheresse qui sert d'éperon à la chaleur: c'est pourquoi ils souffrent avec plus de peine le jûne que les gras, dont la substance humide sert à moderer & nourrir tout ensemble leur chaleur: qui paroist mesme au toucher fort benigne & temperée, comme celle des maigres acre & poignante. Aussi les maladies d'inanition ausquelles les maigres sont sujets, sont-elles plus difficiles à guérir que celles de repletion, ordinaires aux gras. Et la vieillesse qui nous va desséchant, est l'acheminement à la mort, la secheresse mesme.

Le 5e dist: La santé estant vne disposition selon nature, qui rend l'homme capable de bien faire les fonctions de sa vie, & cette disposition consistant dans vne justesse des qualitez premieres, qui fait vne harmonie & loüable temperament des quatre humeurs: son principal indi-

ce est l'estat & habitude du corps, appellé des Médecins *eusarcia* que nous disons vn en-bon point, & celles des deux extrémitez qui approchera le plus de cet estat auquel les actions s'exerçent le plus parfaitement, sera la plus saine & propre à la longue vie, qui ne consiste que dans l'action. Les fonctions de la vie sont naturelle, vitales ou animales; les maigres s'aquitent de toutes plus dignement que les gras. Et premierement des naturelles, qui sont se nourir, croistre & engendrer: pource que les maigres ayans les chairs plus chaudes, elles attirent davantage que celles des gras, qui s'imbibent bien des sucs, mais ne les peuvent parfaitement cuire & assimiler, manque de chaleur suffisante: dont le defaut est aussi cause qu'ils produisent quantité d'excremens cruds & pituiteux, qui les rendent blanchastres, & bouffis. Car ils ont plus de graisse pource qu'ils n'ont pas assez de chaleur pour consommer les superfluitez: comme pour le mesme defaut les femmes ont beaucoup plus de sang que les hommes, plus chauds que'lles. L'accroissement estant aussi vn effet de la chaleur dont les gras sont plus mal partagez,

ceux-ci croiſſent moins que les maigres : pource que la chaleur rarefiant & ſubtilizant les parties, les eſtend & fait monter en haut : comme ſon defaut fait precipiter & affaiſſer les humeurs en bas : ce qui fait que les femmes ne ſont jamais de ſi belle taille que les hommes, & qu'elles ont les parties d'enbas plus groſſes : au lieu que les hommes ont les parties d'enhaut comme la teſte & la poitrine plus amples. Les maigres ſont auſſi plus propres à la generation : tant à cauſe de leurs eſprits, plus r'affinez, que de leur ſemence plus recuite & élaboûrée, & dont ils ont plus grande abondance que les gras : dont la plus pure portion du ſang au lieu d'eſtre employée à faire la ſemence eſt convertie en graiſſe ; qui eſt la cauſe pour qoi tous les animaux eſtans chaſtrez deviennent gras : & ſelon Ariſtote, les femmes graſſes ſont pour la pluſpart ſteriles, rarement les maigres : leſquelles auſſi bien que les hommes qui ſont de cette habitude, ſont plus enclins à l'amour : or on ſe porte ordinairement à ce qu'on fait le mieux. Les fonctions vitales ſe font auſſi plus parfaitement dans les maigres : comme il ſe void par leur

reſpiration ample, leur pouls fort & grand, la promptitude dans leurs mouvemens & paſſions. Enfin ; les animales comme ſont les ſentimens internes & externes, s'y font auſſi avec plus de perfection, tant à cauſe de la pureté & ſubtilité de leurs eſprits, qui fait auſſi la bonté de l'eſprit, que pour la diſpoſition des organes plus épurez & moins chargez de nüages & humiditez excrementeuſes qui rendent les gras plus peſans d'eſprit & de corps.

CENT-VINGT-QVATRIESME

CONFERENCE

du Lundy 12. Ianvier 1637.

Auquel se vaut-il mieux fier: en celui à qui nous avons fait du bien, ou en celui de qui nous en avons receu.

LA confiance estant le fruit de l'amitié, voire le plus doux lien dont cette vertu vnit les cœurs: il semble qu'il faut avoir plus de confiance en celui qui aime plus parfaitement: tel qu'est celui qui nous a fait du bien: Car comme il est plus difficile de donner que de recevoir: pour ce qu'on ne peut donner sans se dépoüiller de ce que l'on a, ce qui est contraire à nostre inclination naturelle, aussi est-ce vne action beaucoup plus vertueuse, & le tesmoignage d'vne plus parfaite amitié: Celui qui reçoit vn bien fait n'ayant pas grande peine à cette action assez facile de soi mesme. Aussi ne peut on douter de la bonne volonté de celui qui nous oblige par ses biens faits; mais bien de celui qui les reçoit. Car il arrive souvent à ceux qui fõt du bien, le mesme qu'au

ſemeur dont il eſt parlé dãs l'Evangile : vne partie de ſa ſemence tombe dans des lieux pierreux: l'autre, parmi les eſpines : l'autre, dans le chemin & eſt mãgée par les oiſeaux: la moindre partie tombe en vne bonne terre; encore ne la void-on fructifier qu'en ſon temps. Il y en a meſme pluſieurs qui ne haïſſent rien tant que la memoire de ceux qui leur ont fait du bien, comme ſi leur preſence leur eſtoit vn continüel reproche, nonobſtãt qu'vn ſecõd bien fait en réveille vn premier & vn troiſieſme ou quatrieſme les deuſt faire reſſouvenir des precédens. Mais quand bien vous auriez obtenu qu'on s'en ſouvienne : neantmoins pluſieurs ne font rien tant à regret que de payer vne debte: pour ce qu'ils y ſont contraints par la loy ou par le devoir, & l'homme eſtant libre de ſa nature, ne hait rien tant que de faire quelque choſe par contrainte. Tellement qu'eſtant obligé de reconnoiſtre par ſes devoirs ou par ſes autres ſervices les obligations qu'il a, il s'en exempte s'il peut : ſinon, il le fait, mais non d'vne gayeté requiſes aux bõs offices: telle qu'eſt celle d'vn bien-faicteur. Car celui qui fait du bien à vn autre, nõ par aucune contrainte & obligation ains de pure affection & bonne volonté, ne le fait jamais que gayement, & par conſequent on a

pl⁹ de ſujet de ſe cõfier en lui qu'ẽ vn autre.

Le 2. diſt: Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on recherche en qui ſe fier dãs vn ſiecle où il y a ſi peu de fidelité, meſme parmi les pl⁹ proches. Et ſi la crainte de l'ingratitude (la plus vulgaire des plaintes, bien qu'en apparence la plus deteſtée de tout le monde) eſt cauſe que celui qui a fait du bien à vn autre n'oze pas s'y fier, celui qui l'a receu n'a pas ſouvẽt moins de ſujet de douter de l'intention de celui à qui il eſt redevable. Car bien qu'il ait desja receu quelque preuve apparente de ſon affection: neãtmoins les motifs des bien faits procedans quelquesfois de toute autre cauſe que d'vne veritable amitié, cela peut autant mettre en doute l'eſprit de celui qui reçoit, que de celui qui donne. Il y en a pluſieurs qui ne donnent que pour recevoir, meſmes avec vſure, d'autres par vanité, & pour ſe faire des creatures & des clients: leſquels ne regardans plus que cõme leurs inferieurs & redevables, il y a autant de dãger à ceux-ci de ſe fier à leurs bien faicteurs, cõme à vne eſclave de traiter de cõfidence avec ſon maiſtre, & à vn vaſſal avec ſon ſeigneur: ce que ne permet guéres le reſpect & timidité des plus petits envers les plus grands, tels que ſont volontiere ceux qui donnent & leur condition meilleure que

celle de ceux qui reçoivent selon l'Escriture: là où on ne rencontre ordinairement de la part de celui qu'on a obligé, que sujection & humilité, vertus qui disposent fort les esprits à la reconnoissance qui doit asseurer leurs bien-faicteurs de leur fidelité: & quād ils voudrōient estre ingrats, ils ne le peuvēt pas aizément en ce cas: la confiance que vous prenez en eux les obligeant cōtinüellement à vne fidelité, & leur donnant par mesme moyen l'occasion de se revancher des bien-faits par leur assiduité & services. Qui estoit la recompense, dont les pauvres parmi les Iuifs payoient leurs creanciers en les servant quelques années. De sorte qu'il n'y a guéres moins de blasme en celui lequel ayant fait du bien à quelqu'vn ne se fie pas en lui, & par cette méfiance lui oste le moyen de s'acquitter, qu'en celui qui ayant receu vn bien-fait, trahit son bien-faicteur: l'injustice estant presque pareille en tous les deux. Si le premier se plaint d'avoir esté trōpé par celui qu'il a experimenté ingrat: le secōd, auquel son bien-faicteur n'aura pas pris la cōfiance qu'il devoit croire s'estre acquise, cōmançant le premier a avoir bonne opiniō de son bien fait, n'aura pas moins sujet de plainte de ce qu'aucōtraire on se sera defié de lui, & soüillé le lustre de la premie-

re obligation par la méfiance & mauvaise opinion de celui auquel il l'a fait, qui est se taxer soi-mesme d'imprudence d'avoir fait du bien à celui qui en estoit indigne.

Le 3e dist, Que si les hommes estoient parfaits, la justice cõmutative requerroit d'eux que celui qui a receu du bien rẽdist la pareille, ou au moins quelque reconnoissance par ses devoirs : celui qui donne & celui qui reçoit devãs ressẽbler à deux bons joüeurs de paulme qui se renvoyent la balle l'vn apres l'autre: celui qui la laisse sans risposte, estant le plus mauvais joüeur. Ce que les Poëtes nous ont figuré par les trois Graces qui se tiẽnent par la main dont l'vne dõne, l'autre reçoit, & la troisiesme rend le bien fait. Toutesfois, la perversité de l'hõme est telle qu'il s'aquite souvent d'autãt plus mal de cette obligatiõ, qu'il y est obligé: ne faisant rien de bonne grace que ce qu'il fait librement: & pource qu'estant vn animal glorieux il ne haït rien tãt que de s'assujettir & de rendre des hõmages à celui qui lui a fait du bien: sa presence lui met tousjours devãt les yeux sa bassesse & son humilité, dõt il a honte. Qu'il aime son bien-faicteur, c'est d'vn amour intéressé & mercenaire : au lieu que celui de l'autre est desgagé de tout interest & procédant d'vn principe de vertu: auquel

par cõſéquent on a plus de raiſon de ſe fier qu'ẽ cette amour vil,& fõdé ſur l vtile. Auſſi, cõme l'ouvrier aime bien plus ſon ouvrage qu'il n'en eſt aimé: ce qui ſe void non ſeulement en Dieu, qui aime plus parfaitement les créatures qu'il n'eſt aimé d'elles, mais auſſi dans les peres qui aiment avec plus de tendreſſe leurs enfans: vn bienfaicteur eſtãt cõme l'ouvrier & l'artizan de noſtre bonne fortune, il nous cherit & nous aime comme ſon ouvrage & ſa créature : pource qu'il ſemble eſtre intereſſé en noſtre conſervation, de la meſme façon que les cauſes s'intereſſent en celle de leurs effets : dans leſquelles elles revivent & ſemblent renaiſtre.

Le 4. diſt, Que ſi nous voulõs cõſulter nos ſentimens naturels, no⁹ enclinerons à nous aſſeurer plus en ceux à qui nous avõs fait du bien qu'à ceux de qui nous en avons receu : non tant pour repeter le depoſt que nous avõs cõfié entre les mains des premiers, pource que celui qui rend vn bõ office ou oblige vn autre en quelque façon que ce ſoit, ne le doit pas faire pour eſpoir de recõpenſe : autrement, ce ſeroit cõmerce & non plus benefice : cõme pource que nous nous fiõs volontiers d'avãtage en ceux que nous aimõs le plus. Or nous aimons plus ceux auſquels

nous

nous avons donné plus de teſmoignage de noſtre affectiõ : & il n'y a point de plus grãde preuve de l'amitié que no⁹ portõs à quelqu'vn que le bien lequel nous lui faiſõs. Car on ſe peut bien trõper à prẽdre les bienfaits pour cauſes de l'amitié en ceux qui les reçoivent, mais nõ pas pour effets & ſignes de l'affection en ceux qui les font. Si bien qu'à noſtre regard il eſt desja conſtant qu'il vaut mieux ſe fier en celui à qui nous auõs fait du bien qu'à celui duquel nous en avons receu. Le meſme ſe prouve auſſi au regard de ceux qui reçoivent le bienfait : puiſqué les beſtes plus farouches s'apprivoiſent & au lieu de nuire obeïſſẽt à ceux qui les nourriſſẽt: c'eſt faire tort à l'humanité de ne la trouver pas capable de recõnoiſtre vn bien-fait qu'elle a bien ſceu faire ſans y eſtre provoquée. Car qui approfõdiroit bien les cauſes de l'ingratitude, on trouveroit qu'elle a ſa ſource dans ceux qui ſe vãtent du titre de bien faicteurs; dõt l'imprudence en quelques vns eſt telle qu'ils offenſeront plus qu'ils n'obligerõt par leurs preſens, dõnez à contre temps, faits de choſes de neant &, cõtre le précepte de Seneque, qui ne ſont point de durée, entrelaſſez de mauvais offices, au lieu de les continuer & couvrir l'vn par l'autre en façon de

tuiles, afin que la pluye des disgraces & froideurs qui rumẽt l'amitié n'y puissent penetrer; faits, à regret & nõ d'vn visage ouvert, apres tãt de rebuts & de delais que la chose semble plustost ravie & arrachée des mains d'autrüi que receuë de la nostre, diminüez par des conditions onereuses, & finalement destruits par des reproches, si on n'en reçoit le payemẽt aussi tost qu'õ se l'estoit promis. Ce qui fait que tels prétendus bienfaits meritent plustost le nõ d'outrages: Et cependãt puisqu'il s'en trouve encor plusieurs qui les reconnoissent, à plus forte raison les offices qui auroient les cõditions requises à vn biẽfait seroient ils plus capables d'obliger ceux qui les auroient receuz à la reconnoissance, qui ne peut compatir avec l'infidelité.

Le 5 dist: La decisiõ de ce point aussi biẽ que de tous les autres moraux dépẽd des persõnes, des tẽps, des lieux & des autres circonstãces sur lesquelles est fõdée la prudẽce, qui montre quãd, cõment, & à qu'elles persõnes il se faut le plus fier. Toutesfois supposãt les choses sẽblables, & deux persõnes égalemẽt parfaites, dõt l'vne m'a fait du biẽ, & l'autre en a receu de moi, la raison cõtraire de la loy qui veut que celui qui a esté vne fois meschant soit tousjours presumé tel me fait juger que celui qui m'a fait vne fois du biẽ m'en fera encore plustost qu'vn autre: & partant, que je m'y doy plus fier.

CENT VINGT-CINQVIESME CONFERENCE DV LVNDY DIX-NEVFIESME Ianvier 1637.

Des causes de la Gelée & du Dégel.

COMME le chaud & le froid sont les causes efficientes de tous les meteores : le sec & l'humide leur fourniſſent de matiére, élevée & renduë volatile par vne chaleur estrangére. Les vapeurs qui sont les méteores aqueux sont de deux sortes : les vnes s'élevent jusques en la moyenne region de l'air, dont la froideur les condense en nüée, qu'elle

resoult puis apres en pluye, neige, ou gresle : les autres ne pouvans estre enlevées, ou pour la foiblesse de la chaleur, ou plustost pour la subtilité & tenuité de leur matiére, qui ne donne point de prise à la chaleur : elles y forment les broüillards, la rosée, le serain qui la precéde & la gelée. Car la matiére, tant de la rosée que de la gelée est vne vapeur subtile & deliée, laquelle d'ailleurs estant épanduë également & vniformement alentour de la terre n'empesche point la transparence de l'air qui paroist pour cet effet tousjours clair & serain quand il gele. Mais leur cause efficiente est diverse ; celle de la rosée est vne mediocre froideur, ou plustost frescheur de la nuit, aussi est elle frequente ez saisons temperées ; celle de la gelée, est vne froideur vehemente, laquelle venant à condenser cette vapeur l'a fait precipiter en bas en forme de crystal, & par mesme moyen s'insinüant dans les autres corps humides, vnit leurs parties de diverse nature que la chaleur au contraire separe. C'est pourquoi l'eau échaufée estant exposée à l'air froid est plustost gelée qu'vne autre, pour ce que ses pores ayans esté ouverts par sa cha-

leur, le froid s'y insinuë avec plus de liberté. Toutesfois la seule froideur n'est pas suffisante pour faire la gelée, autrement l'eau estant froide en vn degré eminent seroit tousjours glacée; mais quelques parties terrestres & grossiéres doivent servir de moyen vnissant pour faire joindre les parties humides de l'eau ou de la vapeur, lesquelles estans fluides de leur nature ne peuvent s'allier ensemble que par le moyen de quelques parties séches qui les fixent & arrestent leur fluidité. C'est pourquoy entre les corps humides les plus impurs & composez sont aizément gelez, difficilement les eaux distilées pour leur simplicité: jamais le vinaigre, bien que froid, pour la tenuité de ses parties. Mais la surface des eaux estant remplie des parties terrestres & grossiéres qui n'ont pû suivre la vapeur ou l'exhalaison attirée par la chaleur du Soleil, est pour ce sujet la premiere glacée, mesme celle des eaux vives, dont toutesfois le mouvement échauffant & faisant divulsion & separation des parties est cause qu'elles ne sont pas si aizées à geler, non plus que l'huile pour son humidité aërienne & onctüeuse, la mer &

le vin pour leurs esprits chauds, que toutesfois l'experience nous fait voir se geler par vn froid vehement : le Poëte en ses Georgiques lors qu'il d'escrit la rigueur d'vn Hyver, disant que l'on fendoit le vin à coups de hache : & les navigations des Holandois vers le Septentrion, nous rapportent qu'ils furent trois mois arrestez sous le 74e degré, leurs vaisseaux ayans esté glacez en pleine mer.

Le 2e dist, Que le froid & le chaud estoient les causes immédiates de la gelée & du dégel : mais il est difficile de sçavoir d'où vient ce chaud ou ce froid. Et pource que le froid n'est autre chose que la privation de la chaleur comme les tenebres le sont de la lumiére, nous connoistrons assez les causes du froid & de la gelée si nous sçavons celles du chaud, qui fait le dégel. A la verité, le Soleil dont l'approche & l'éloignement fait la diversité des saisons selon les differentes mutations qu'il fait dans les qualitez de l'air y contribuë ; mais c'est avec la terre, ne le pouvant seul, puisque les neiges des montagnes qui approchent le ciel de plus pres sont les dernieres fonduës,

Ainſi, le Soleil par le moyen de ſes rayons penetrant juſques dans le ſein de la terre, attire à lui ce feu qui eſt enfermé dans ſes entrailles: & pource que ce Soleil ne s'éloigne que fort peu de la ligne equinoxiale, la partie de la terre qui reſpond à celle du ciel où le Soleil habite continuellement, eſt tousjours échauffée, & par vne raiſon contraire, celle qui eſt ſous les poles eſt tousjours grandement froide: & juſques aux païzans reconnoiſſent les vents en eſtre la cauſe, eſtans tournez tantoſt au froid, & tantoſt au chaud; car ſoufflans du coſté de Septentrion, il nous pouſſent vn air extrémement froid, qui eſt la cauſe de la gelée, & venans apres à ſouffler du coſté du Midi & nous envoyans vn air échauffé par la continüelle attraction du Soleil, ils ſont la cauſe du dégel.

Le 3. diſt: Que de fait les vents eſtans continüels, pour ce que leur matiére qui eſt vne fumée ſéche ne manque jamais, il arrive que le plus fort d'entr'eux l'emporte pardeſſus le plus foible, l'vn chaſſant l'autre: ce qui les fait appeller luitteurs par Virgile. Tellement que lors que

les vents Meridionaux soufflent, qui sont plus frequents & plus grossiers que les Septentrionaux ou Orientaux, à cause de la force du Soleil au Midi qui ouvre d'avantage les pores de la terre, les exhalaisons copieuses qui en sortent en sont plus chaudes, que celles qui sortent des pores de la terre Septentrionalle resserrez par la froideur, qui fait que les exhalaisons qui en viennent sont plus subtiles & plus froides : arrivant le mesme qu'à nostre bouche qui souffle le froid en se resserrant, & le chaud en se dilatant : Ainsi la terre envoyant des exhalaisons par ses pores, elles sont plus chaudes ou plus froides, selon que les conduits par où elles passent, sont plus ou moins dilatez, & font ainsi la gelée & le dégel.

Le 4. dit, Que le Soleil & les autres astres ne sont que des causes éloignées de la gelée & du dégel : à sçavoir par leur chaleur qui sert à faire monter les vapeurs qui en sont les causes prochaines, selon qu'elles ont plus ou moins de cette chaleur externe : ou comme veulent les Chymistes, entant qu'elles sont remplies de certains esprits nitreux & dissoluans, qui

font le dégel : ou coagulans, qui causent la gelée : tels que sont ceux qui font durcir les plantes en pierres, qui font congeler si promptement les goutes d'eau dans les caves, gouttieres, & qui forment les cryſtaux de roche. Aussi, lors qu'il doit faire vn dégel, les cloaques & autres lieux püans sentent plus fort, à cause des esprits & vapeurs de la terre, qui se chargent en passant de ces püanteurs.

Le 5e dist, Que la cause du dégel devoit estre attribué à la chaleur de la terre, qui exhalant des vapeurs tiédes, échauffe premierement le fond des eaux : d'où vient que les poissons s'y retirent ? puis, ramolissent & humectent la surface de l'eau ou de la terre endurcie du froid. Aussi, cette chaleur que l'on ressent dans les plus profondes minieres où les ouvriers trauaillent nuds & le plus souvent dans l'eau sans endurer aucun froid : les veines de soufre, bitume, vitriol & arsenic qui se trouvent ez entrailles de la terre, les sources chaudes & les volcans en sa surface, nous font assez voir, que s'il n'y a vn feu central, comme croyent les Pythagoriens : au moins, il y a vne gran-

de chaleur pareille à celle du corps de l'animal, qui fait cuïre les metaux & vegeter les plantes. De là vient que les changemens de l'air quand il se trouble, se reconnoissent auparavant en ces minieres par les vapeurs qui s'élevent de dessous, qui empeschent la respiration & offusquent ou esteignent les lampes. Ce qui fait voir qu'elles sont exhalées par la chaleur de la terre, & non pas attirées par celle du Soleil ou des astres, qui ne penétrent que fort peu dans la terre. Or comme nos corps en Hyver ont vne chaleur intérieure plus grande : ainsi cette chaleur de la terre concentrée en elle-mesme, comme il se void aux sources qui fument en ce temps-là & aux lieux soûsterrains qui sont plus chauds, éléve plus grande quantité de vapeurs tiédes, qui rendent en Hyver le temps humide & pluvieux : & lors que les pluyes ou la froideur de l'air viennent à boucher ces pores ; alors le passage de ces exhalaisons estant fermé, l'air demeure froid & se fait la gelée qui arrive par le defaut de cette chaleur tiéde : laquelle venant à sortir la dissipe & résout. Car la chaleur naturelle de la terre se recueillant & rendant plus

vigoureuse au dedans par le froid qui l'environne, elle pousse des exhalaisons plus chaudes & en plus grande quantité, qu'elle forme ou des pluyes dont elle est abbrevée, ou d'autres humiditez: lesquelles arrivans à la surface de la terre qui est gelée, l'amollissent & rempliſſent l'air de nüages, qui accompagne tousjours le dégel, comme l'air serain fait la gelée.

Le 6e dist, Que comme la gresle n'est rien autre chose qu'vne pluye congelée, aussi la gelée n'est qu'vne rozée condensée par la vehemence du froid, qui s'appelle glace dans l'eau; laquelle froideur condensant l'eau, qui est vn corps diaphane, & partant qui a vne lumiére interne & radicale, est cause de la blancheur qui est le commancement de la lumiére, comme les parties du ciel estans condensées nous font la lumiére des astres, qui sont les parties les plus denses de leurs orbes. Si l'on n'aime mieux rapporter la blancheur à l'air qui est enfermé dans la glace, & l'a fait nager sur l'eau. Ce qui montre que le seul froid n'est pas cause de la gelée, puisque le froid seul de sa nature rendant les corps plus pesans par la

condenſation de leurs parties la glace devroit eſtre plus peſante que l'eau ; mais il faut outre cela quelque fumée chaude & ſéche : laquelle s'inſinüant dans l'eau, lui donne la legéreté.

Le 7e diſt, Que les corps qui ſe gelent, bien loing de recevoir augmentation de quelques parties, les plus ſubtiles s'évanouïſſent, & cedent à la violence du froid qui les exprime : d'où vient qu'vn vaiſſeau eſtant ſi bien bouché que l'air n'y puiſſe paſſer pour occuper le lieu des plus ſubtiles parties qui ont tranpiré ou peri, il ſe caſſe en gelant de crainte du vuide. Et le vin & les fruits gelez perdent leur ſaveur par la perte de ces eſprits : leſquels ne pouvans tranſpirer dans les choux & autres plantes viſqueuſes, digérent leurs cruditez, & rendent par ce moyen les plantes plus tendres.

CENT VINGT-SIXIESME CONFERENCE DV LVNDY VINGT-sixiesme Ianvier 1637.

Des causes de la petite Verole.

LA varieté dont ce mal afflige, ou celle qu'il apporte au corps lui a donné le nom de variolles ou vairolles, comme sa ressemblance aux pustules & a la façon dont la maladie venerienne attaque les Indiens; chez lesquels elle est epidemique & causée par la corruption de l'air, l'a fait appeller petite verolle. Ce sont exanthémes ou pustules qui paroissent sur le corps, entr'autres sur celui

des enfans (à cauſe de la molleſſe de leur cuir) avec fiévre, douleur, demangeaiſon, & ſanie purulente. Ce mal comprend les trois genres de maladie; ſçavoir, l'intemperie, en ſa fiévre & inflammation: la mauvaiſe conformation, dans ſes éminences: & la ſolution de continüité, dans ſes vlceres. Les ſignes qui le precédent pour l'ordinaire, ſont, la voix enroüée, douleur de teſte, inflammation de tout le viſage, baaillemens, diſtenſions, tremblemens de tout le corps, eſternuëmens, & tranchées. Ceux qui l'accompagnent, & qui en ſont les ſignes eſſentiels & pathognomoniques, ſont le delire, les ſonges épouvantables, douleurs de poitrine & de gorge, difficulté de reſpirer, & fiévre ſynoche, qui eſt quelquesfois purride, quelquesfois non. Tous leſquels ſignes ſont produits par la violente agitation qui ſe fait dans les humeurs, dont l'ebullition eſt la cauſe conjointe de cette maladie, & cette ebullition eſt vn effet de la chaleur naturelle: laquelle irritée par leur malignité, les chaſſe au dehors où ils forment ces petites tumeurs: leſquelles eſtans rouges & moins élevées ſont la rougeolle, & lors qu'elles ſont

plus éminentes, la verolle : dont les grains paroiſſent d'abord fort petits, puis avec le temps deviennent rouges, & s'accroiſſent de jour en jour, tant qu'ils ſoient devenus blancs : apres quoi ils ſuppurent & ſe deſſéchent, laiſſans ordinairement des marques qui ne ſe peuvent effacer, pour ce que la peau qu'elles ont conſumée ne ſe rengendre point.

Le 2e diſt : Lors qu'on void vn effet commun ; on doit lui aſſigner vne cauſe de meſme. Or la petite verole ou rougeole, qui ne different point qu'entant que celle-ci eſt produite d'vn ſang plus ſubtil, & l'autre d'vn plus groſſier, ne ſont pas ſeulemens communes à pluſieurs ; mais il y en a ſi peu qui ne les ayent en leur vie, que les choſes rares n'eſtans pas de l'art, on en fait vne regle generale, laquelle ſouffre peu d'exceptions. Cette cauſe eſt ou materielle ou efficiente. La premiere eſt l'impureté du ſang menſtrüal qui ſert de nourriture au fœtus dans le ventre de la mere : d'où il attire bien au commancement le plus pur & le plus doux, mais avec l'aage ayant beſoin de plus de nourriture, il tire le groſſier avec le ſubtil.

Tellement que comme les chevaux jettent vne fois en leur vie la gourme, les hommes doivent auſſi vne fois ſe purger, & vuider cette ordure menſtruale : laquelle eſtant également diſperſée dans tout le corps, & en petite quantité, n'empeſche pas ſenſiblement ſes fonctions. La cauſe efficiente, auſſi commune à tous les hommes, eſt la chaleur naturelle qui pouſſe au dehors ces impuretez, leſquelles paroiſſent ſur toute la peau, qui eſt l'emonctoire vniverſel de tout le corps: mais principalement ſur le viſage pour ſa delicateſſe, & pource qu'eſtant le lieu où aboutiſſent tous les organes des ſens, il eſt plus rempli d'eſprits qu'aucun autre, & par conſéquent il s'y fait vne plus grande attraction de ces vapeurs malignes. Or ce que les vns en ſont atteints de leur bas aage, d'autres en jeuneſſe, quelques-vns bien que rarement en vieilleſſe, & tous diverſement, cela dépend des natures particuliéres, qui ſont telles, ou de leur premiere trempe, ou acquiſes par la couſtume & vn long vſage des choſes non-naturelles. Car ſelon que les humeurs dominent au corps, ils donnent le branle à la ſortie de cette qualité

veneneuſe

veneneuſe auparavant cachée, de la meſme façon que la lépre & la rage ne paroiſſent quelques-fois qu'apres pluſieurs années. La nourriture y fait auſſi beaucoup; car venant à ſymbolizer avec cette humeur maligne, elle en accroiſt la quantité: comme au contraire, ſi elle lui eſt oppoſée par ſa loüable temperature, ou par vn excez de qualitez contraires, elle la corrige & retarde ſon mouvement.

Le 3e diſt. Ce qu'eſt le peché originel à l'eſtat de l'ame, la petite verolle ſemble l'eſtre à celui du corps, puiſque cette maladie attaquant ordinairement les enfans qui n'ont commis aucune faute dans leur façon de vivre, & deſquels la nature devroit eſtre d'autant plus ſaine qu'elle eſt plus vigoureuſe, eſtant plus proche des principes de leur naiſſance: elle ſemble pluſtoſt venir du vice des parens. Et comme de la mauvaiſe diſpoſition de la ſemence viennent pluſieurs maladies hereditaires: ainſi, de l'impureté du ſang (qui eſt le principe matériel dont noſtre corps eſt peſtri) en peuvent venir quelques-vnes: comme ſont auſſi les dartres, galles, clous & autres

faletez de la peau qui arrivent aux enfans, fort semblables à celle-ci. Aussi, ce mal paroist-il ordinairement dans l'an septiesme ou neufiesme, premiers climacteriques : ausquels la nature travaille à la perfection de son ouvrage, en le purifiant & nettoyant de toutes ses immondices. Et comme le vin nouveau venant à boüillir, vomit tout ce qu'il y a d'impuretez & d'ordures en son corps; la chaleur faisant vne ébullition du sang & des esprits, en fait de mesme : soit que cette fermentation arrive par l'esprit vniversel du monde, de la mesme façon que celles qui se font dans les autres corps naturels: soit (ce qui est le plus vrai-semblable) qu'elle arrive par la propre force de la nature, dont les mouvemens, bien que reglez & certains, sont neantmoins inconnus à tout autre qu'à elle mesme qui les produit selon les dispositions du sujet dans lequel elle réside.

Le 4e dist: Que les corps ayans tousjours esté pestris de mesme sang maternel, & doüez d'vne mesme chaleur naturelle, que l'on veut estre les causes matérielle & efficiente de la petite verolle, elle devroit

avoir tousjours esté, & neantmoins elle estoit inconnuë devant les Arabes, du temps desquels elle a commancé à paroistre. Car ces petites pustules rouges & rondes, & ces autres semblables à des morsures de puces, dont il est fait mention dans Hipocrate, Aëtius & quelques autres anciens, ne sont rien moins que la petite verolle : à laquelle non seulement les femmes dans leurs suppressions, mais jusques aux bestes brutes qui ont aussi leurs purgations, comme entr'autres la chienne, la cavalle & l'asnesse, devroient estre sujettes. Au contraire ceux qui auroient eu des fiévres ardentes en devroient estre exempts, s'il est vrai que la semence & le levain de ce mal se dissipe par l'ebullition du sang, laquelle est vehemente dans la fiévre. Mais ce qui est impossible de concevoir, c'est comment vne matiére veneneuse & pernicieuse, telle qu'on dit estre cette partie impure du sang, peut estre conservée plusieurs années dans sa masse, veu que servant d'aliment continël à toutes les parties, elle devroient ressentir quelque chose de cette malignité, & neantmoins ceux qui sont ataquez de ce mal sont ordinairement les plus sains, &

d'vne conſtitution ſanguine, la plus ſoüible. Car ce ſeroit accuſer d'imprudence ou de foibleſſe la nature qui eſtant toute bonne, ſage & puiſſante, n'a rien tant à cœur que de purifier le corps : ce qu'elle fait non ſeulement lors que l'enfant eſt encor dans le ventre de la mere, qu'elle a enveloppée de deux membranes qui reçoivent les ſueurs, vrines & autres excremẽts de la ſanguification, comme font les inſteſtins, les excrements plus groſſiers : mais auſſi-toſt qu'elle l'a mis au jour elle purge ſes immondices par galles, gratelles, roigne, tumeurs de la teſte & autres purgations : qu'Hippocrate dit le préſerver de grandes maladies ; entr'autres du haut mal. Ce ne peut eſtre non plus la malignité de l'air, comme veut Fernel, fondé ſur ce que la difficulté de reſpirer, la peſanteur de teſte, l'inflammation du viſage, & tels autres ſymptomes qui l'accompagnent, ſemblent eſtre cauſez par le vice de l'air, lequel infecte le cœur, & par ce moyen bleſſe toutes les autres fonctions : Autrement, la petite verolle ſe rendroit populaire comme la peſte & les autres maladies contagieuſes, & attaqueroit tous les hommes

indifferemment, ſans excepter ceux meſmes qui en auroient eſté vne fois atteints. La matiére de ce mal eſt donc vne ſeroſité accompagnée des humeurs qui font paroiſtre les grains de verolle de diverſe couleur, tantoſt rouges, jaunes, noirs ou blancs, ſelon que le ſang, la bile melancholie ou pituite y afflüent, & quand il n'y a que de l'eau ou des vents, il s'éleve des veſſies ou cloches. Toutesfois, il faut avoüer que ces ſeroſitez acquiérent quelque malignité particuliere: comme il ſe void dans la déformité que cauſent les puſtules, qui ne cavent pas ſeulement la peau & les muſcles, mais pénetrent parfois juſques dans les os, qu'elles carient.

Le 5. diſt, Que la petite verolle eſtoit vne maladie nouvelle & heriditaire, & que comme toutes les autres maladies qui ont paru en ces derniers ſiécles ne laiſſoient pas d'avoir tousjours eu leurs cauſes, mais non les diſpoſitions, ſans leſquelles rien ne ſe fait. De meſme, encor que les cauſes de la petite verolle ayent tousjours eſté: neantmoins, ces diſpoſitions particulieres des corps, ne ſe rencontrans pas encore au poinct requis pour la faire éclore, elle n'a

paru qu'en ces derniers temps ſoit par l'influëence du ciel ou la malignité de l'air : ou l'intemperance des hommes, qui eſt la plus apparente cauſe de la pluſpart des maladies auparavant inconnuës : ou bien par contagion & attouchement : de la meſme façon que la groſſe verolle, qui ſe communiqua par cette voye. Car la petite eſt auſſi contagieuſe : & ce qui eſt remarquable, plus entre les parens qu'entre les eſtrangers, pour ce que ceux là eſtans iſſus du meſme ſang, ont des diſpoſitions plus ſemblables que les autres.

CENT VINGT-SEPTIESME CONFERENCE DV MARDY TROISIESME Février 1637.

Si l'on profite mieux par les Preceptes, que par les Exemples.

COMME il n'y a rien si difficile que de juger de la valeur des choses, le plus haut poinct de la prudence est de connoistre la bonté des moyens qui peuvent conduire à quelque fin. Les preceptes & les exemples sont deux moyens pour acquerir la vertu : on demande quel est le meilleur & le plus propre. L'exemple semble d'abord avoir le mesme avan-

tage sur le precepte, que le tout sur sa partie: puisque le bon exemple estant de sa nature vne action vertueuse, tient lieu de regle morale: & le précepte seulement vne maxime generale qui n'est pas necessairement suivie d'vne action particuliére: d'où il s'ensuit que le précepte ne regarde que l'entendement auquel il apporte quelque lumiére: mais l'exemple fait impression en mesme temps sur deux puissances, l'entendement & la volonté, par vn ordre necessaire en la vie civille, qui se regle sur l'exemple d'autrui. Ce qui fait que les grands sont obligez au bon exemple, qui tire sa dignité de celle de la personne dont il part. Aussi les propositions morales sont si raisonnables & si conforme à l'instinct que nous avons du bien, que considerées en general tout le monde en demeure d'accord. Il n'y a personne qui n'avouë qu'il faut rendre à vn chacun ce qui lui appartient: qu'il ne faut point faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas nous estre fait; & neantmoins dans les circonstances & rencontres particuliéres on n'applique pas tousjours ces precéptes: pour ce qu'alors ils paroissent avec des difficultez que nostre

passion & nostre interest fait naistre. De sorte que l'exemple estant particulier, il est plus considerable dans la Morale, ou l'on se gouverne plus par opinion que par raison : & moins le précepte qui estant vniversel ne touche nostre esprit que de loing : nos actions éstans bien souvent contraires aux lumiéres secretes de l'entendement. Mais en l'exemple nous sentons l'effort & l'application du précepte dans vn sujet particulier, & connoissons non seulement ce qui doit estre fait, mais comment il le faut faire en le voyant pratiqué. L'experience mesme nous fait voir que la doctrine seule est languissante & peu persuasive, si elle n'est animée par les exemples d'vne bonne vie, dont le silence est plus éloquent que tous les précéptes, Aussi sommes-nous semblables à ceux avec lesquels nous vivons. & les maladies du corps ne sont pas si contagieuses que celles de l'esprit : lequel neantmoins peut aussi bien profiter des mauvais exemples que des bons, par vn propre de l'entendement, de convertir en bonne nourriture vn mauvais aliment : & comme vne action legitime donne vn bon mouvement par la beauté qui éclate

en elle, à cauſe de ſa juſteſſe avec la raiſon, vne mauvaiſe par ſa déformité & contravention à la droite raiſon donne vne averſion d'elle, & en ſuite vne inclination pour ſa contraire. Socrate ne trouvoit point de plus belle leçon pour modérer la cholere, que de ſe conſidérer dans vn miroir lors que l'on eſt agité de cette paſſion. Ce qui ne peut s'attribüer à vn mauvais précepte, qui eſtant de ſoi vne mauvaiſe ſemence, ne peut produire qu'vn fruis de meſme nature. D'ailleurs, les hommes aiment tellement le plaiſir, que l'honneſte ſeparé de l'agreable les choque & leur ſemble trop ſevére. Or le précepte eſt vne pure regle du devoir ſans aucun attrait: l'exemple qui paroiſt à nos yeux, & eſt vne action acompagnée de ſes circonſtances nous perſuade plus doucement: pour ce que nous ſommes nez à l'imitation, qui fait que les comédies ſont ſi charmantes. Ce qui fait que l'homme eſt plus ſuſceptible de l'inſtruction qu'il reçoit de l'exemple, que de celle qu'il tire du précepte: le premier eſtant ſujet d'imitation, & l'autre ne le pouvant eſtre; veu qu'il eſt de ſoi general, & les actions morales ſont ſinguliéres

Le 2e dist: Que s'il est vrai ce que disent les Stoïciens, que la vertu ne soit rien autre chose qu'vne science, les préceptes qui sont les fondemens de la science doivent aussi estre ceux de la vertu, laquelle en effet estant l'habitude d'vne faculté raisonnable: les préceptes qui sont des veritez infaillibles, & qui fournissent des lumiéres à cette puissance, y achemineront plustost que les exemples qui n'ont aucune force pour convaincre vn esprit fort. Ceux qui suivent la vertu par l'exemple, & non par la raison, tenans plus du singe que de l'homme: & toute la force qu'a l'exemple n'est rien que d'émouvoir la volonté à admirer & desirer la vertu; mais non pas d'enseigner la façon d'y parvenir, comme fait le précepte: lequel d'ailleurs estant invariable, & tousjours semblable à lui-mesme, est plus aizé à appliquer que l'exemple, qui change de face selon les circonstances des temps, des lieux & des personnes, & n'y ayant point d'actions, tant contraires soient-elles, qui n'ayent des exemples pour soustenir leur bonté. Aussi sont-ils du temps passé, & ne nous émeuvent guére: ou du present, auquel il s'en trouve peu de la vertu:

lesquels d'ailleurs sont de beaucoup moindre durée que les préceptes qui sont eternels. Ne faisant rien à l'encontre ce qu'on allégue que les exemples des vicieux attirans plus puissamment au vice que les préceptes du mesme vice, la raison tirée des contraires veut que le mesme se rencontre en la pratique des vertus : car celles-ci n'ont pas comme les vices tous les sens externes de leur parti.

Le 3e dist : Que les choses sensibles & palpables comme sont les exemples ont bien plus de force sur nous, que de simples paroles, tels que sont les préceptes qui ne lui peuvent si bien persuader vne verité qu'il ne nous laissent tousjours quelque doute : là où les exemples estans sensibles, ils en donnent vne plus entiére & parfaite connoissance : voire ils agissent jusques sur les bestes brutes qui n'apprennent point par préceptes, mais par exemples : qui est vn tesmoignage de leur certitude, puisqu'vne chose est d'autant plus certaine qu'elle nous est commune avec plusieurs. Ce qui fait dire à Platon que les exẽples sont necessaires pour persuader les choses hautes & relevées. Car les préceptes

disposent bien vne ame à la vertu, mais les exemples l'animent : les préceptes avertissent les exemples aiguillonnent & nous portent dans la résolution de bien faire : les enseignemens montrent le chemin de la vertu, mais l'exemple nous y chasse par la pointe de l'honneur, & nous y pousse par la force de l'émulation. D'ailleurs, les préceptes n'enferment pas les exemples, mais ceux-ci contiennent les préceptes, & tout exemple porte son enseignement. Quand nous voyons vn homme de bien qui regle sa vie à la mesure de son devoir, nostre ame trouve dans l'admiration de sa vertu je ne sçai quelle satisfaction & contentement ; qui lui faisant agreer ses bonnes actions, le plaisir qu'il en reçoit lui fait concevoir & mesme lui persuade vivement que toutes les vertus sont aimables. Iusqu'aux exemples vicieux, quelquesfois nous font paroistre le vice avec tant de laideur qu'au lieu de nous y porter, nous le detestons. C'est pourquoi les Lacédemoniens sans employer les préceptes de la temperance, avoient coustume d'enyvrer leurs esclave., pour faire concevoir à leurs enfans vne horreur de ce vice par la difformité qu'ils leurs faisoient

voir dans ces corps serviles ensévelis dans le vin. Enfin, ce qui montre la force des exemples, c'est que non seulement Nostre Seigneur, dont la vie n'a esté qu'vn continuel exemple de vertu, a plus fait d'œuvres pour nous enseigner qu'il n'a donné de paroles & de préceptes, la plus-part compris souz des exemples & paraboles: mais jusqu'au démon, reconnoissant bien que l'esprit d'Adam estoit trop fort pour se laisser séduire par des raisons, gaigna celui de sa femme qui estoit plus foible; afin de l'entrainer, comme il fit dans le peché par son exemple.

Le 4. dist: Que la fin est non seulement plus noble, mais aussi plus efficacieuse que ses moyens: puisque c'est à elle seule qu'ils aboutissent. Or la fin de tous les exemples est d'en faire des préceptes, qui sont des notions generales fondées sur plusieurs expériences ou exemplse d'autrui, ou de soi-mesme: qui n'ayans rien en soi que de particulier, ne peuvent avoir aucune force sur nostre intellect lequel ne se forme ses conclusions que sur des choses vniversellement vrayes, telles que sont les maximes & preceptes d'autant plus véri-

tables que les exemples, que ceux-ci ne ſont jamais parfaits, mais remplis de mille defauts, ceux là ſont aſſurez & infaillibles : auſſi touchent-il l'entendement, qui eſt la plus noble de toutes les facultez : là où les exemples ne font impreſſion que ſur les ſens externes & ſur les eſprits lourds.

Le 3e diſt, Que comme la veuë & l'ouye ſçavent mettre la difference entre les couleurs & les ſons ſans l'avoir jamais appris ; toutes les puiſſances peuvent de leur chef diſcerner leurs objets : Ainſi l'entendement connoiſt de ſoi-meſme les premiers principes, & void clair dans ces veritez premieres : la volonté a en elle des principes & des ſemences de vertu : ce que prouvent les ſyndereſes & remords de conſcience dans les plus ſcelerats : Cette volonté ſe porte donc d'elle-meſme aux actions vertüeuſes, ſans qu'il lui ſoit beſoin de préceptes ou d'exemples, également inutiles aux meſchans qui n'en amandent pas, & aux bons qui n'en ont que que faire.

Le 6e diſt : Que la queſtion ſe devoit vuider par la diſtinction des eſprits : entre

lesquels ceux qui excellent dans le jugement donnent plus à la raison qu'aux exemples, lesquels estans plus sensibles touchent l'imagination des esprits grossiers qui ne sont pas capables des raisons. Tellement qu'encore que les préceptes & les raisonnemens soient sans comparaison plus parfaits que les exemples: neantmoins, pource qu'il y en a fort peu qui en soient capables: y ayant peu de gens d'esprit, mais plusieurs stupides & grossiers: les préceptes ne sont pas si propres à enseigner, generalement parlant, que les exemples: bien que ceux-ci ne prouvans rien, mais servans seulement à éclaircir vne verité obscure, ne devroient avoir aucun ascendant sur vn esprit raisonnable & doüé de connoissance.

CENT-

CENT VINGT-HVITIESME CONFERENCE DV LVNDY NEVFIESME Février 1637.

Des Incubes & Succubes, & si les Demons peuvent engendrer.

DEvx sortes de gens pechent en cette matiére, le vulgaire superstitieux & ignorant qui rapporte tout aux miracles, & fait tout faire par les Saints ou par les démons : & les Athées & libertins qui ne croyent ni les vns ni les autres. Les Medecins tenans le milieu, sçavent distinguer ce qu'il faut attribüer à la nature & à ses mouvemens ordinaires

d'avec les choſes ſurnaturelles : entre leſquelles il n'y a point d'apparence de placer les maladies & indiſpoſitions telle qu'eſt l'Incube, appellée des Grecs *Ephialtes*, & du vulgaire pezard : qui ſe definit vn empeſchement de la reſpiration, de la voix & du mouvement, avec oppreſſion du corps, qui nous repreſente en dormant quelque poids ſur l'eſtomach. Sa cauſe eſt vne vapeur groſſiére, bouchant principalement le derriere du cerveau, & empeſchant l'iſſuë des eſprits animaux deſtinez au mouvement des parties : laquelle vapeur eſt plus aiſée à diſſiper que l'humeur qui fait le care, apoplexie & autres ſymptomes qui ſont pour cet effet de plus longue durée que celui-ci : lequel ceſſe auſſi-toſt que cette vapeur eſt diſſipée. Or d'autant que les paſſions de l'eſprit & du corps fourniſſent ordinairement de matiére aux ſonges : comme il ſe void en ceux qui ont faim & ſont amoureux, qui penſeront manger ou voir ce qu'ils aiment : ou ceux qui ayans douleur en quelque partie, ſongent qu'on les y bleſſe : la reſpiration la plus neceſſaire de toutes les fonctions animales eſtant empeſchée, on s'imagine auſſi-toſt

avoir vn fardeau qui peze sur la poitrine, dont il empesche la dilatation. Et pource que le cerveau est occupé dans l'Incube, toutes les fonctions animales en sont blessées : l'imagination depravée : le sentiment, obtus : le mouvement, empesché. Ce qui fait que ceux qui sont attaquez de ce mal, essayent bien de s'éveiller : mais ne pouvans se mouvoir ni parler, ils ne le font qu'à toute peine. Et bien que la cause de ce desordre soit dans nous-mesme, neantmoins la malade croid qu'on le veut estrangler par quelque violence externe : à laquelle l'imagination desja depravée se porte plustost, qu'à penser aux causes internes, celle-là estant plus sensible & plus commune. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur du vulgaire, qui rapporte ces effets à l'esprit malin : au lieu de s'en prendre à la malignité d'vne vapeur, ou de quelque humeur pituiteux & grossier, lequel fait oppression dans le ventricule ; dont la froideur & la foiblesse produite par le defaut d'esprits & de chaleur, qui tiennent toutes les parties en arrest, sont les plus manifestes causes. Moins encor peut-il estre cause de la generation : laquelle estant vn effet de la

faculté naturelle : & celle-ci de l'ame vegetante, elle ne peut convenir au démon, qui eſt vn pur eſprit.

Le 2e diſt : Comme c'eſt eſtre trop groſſier de vouloir recourir à des raiſons ſurnaturelles, lors que les naturelles ſont evidentes : auſſi, c'eſt eſtre trop ſenſuel que de vouloir chercher la raiſon de tout dans la nature, & de rapporter à vne ſimple pituite & à vne imagination bleſſée, les accouplemens des demons avec les hommes, leſquels on ne peut nier ſans démentir vne infinité de perſonnes de tous aages, ſexes & conditions à qui ils ſont arrivez, & meſme ſans accuſer les Arreſts des Cours ſouveraines qui les ont condamnez. Car pour ne rien dire des naïſſances d'Hercule, Ænée, Alexandre, Servius Tullius, & quantité d'autres Heros engendrez par les faux dieux de l'antiquité qui n'eſtoient autres que les demons, non plus que les Faunes, Satyres, & le principal d'entr'eux Pan, chef des Incubes appellé Haza par les Hebreux, comme le chef des ſuccubes Lilith : ni de ſes geans dont il eſt parlé dans la Geneſe qui ont eſté engendrez

Selon quelques Peres, par les Anges : l'Angleterre a eu son Merlin. Coccaye Chancellier & grand Magicien né d'vn Incube. Le Poitou des Comtes engendrez d'vn succube à demi femme & demi serpent, appellé Mellusine: La Pologne, des Princes de la race des Iagellons venus d'vn autre en forme d'Ours : la Hongrie, des peuples entiers, appellez Huns : nez des Arlunes sorciéres Goriques & des Faunes. Iusques à present dans l'isle Hispaniole, au rapport de Chieza en son histoire du Perou, le demon appellé des habitans Corocote, se mesle avec leurs femmes, & les enfans qui en viennent ont des cornes : comme aussi chez les Turcs ces gens qu'ils apellent Nefesoliens, sont creuz estre engendrez par l'operation des demons : soit qu'ils empruntent vne semence estrangére qu'ils peuvent transporter presque en vn instant : & par ce moyen conserver ses esprits, & empescher leur écoulement & transpiration : soit par leur propre vertu, puisque tout ce qui se peut faire naturellement, comme est la semence, se peut aussi faire par les demons. Veu que dans l'ordre des choses naturelles, les supérieurs

& les plus nobles contiennent éminemment, & en vn degré plus parfait, les puissances des inferieurs & moins parfaits. Voire quand bien ils ne pourroient faire de semence propre, il ne s'ensuit pas delà qu'ils ne puissent produire vne creature parfaite: la nature, dont le demon a vne entiere connoissance, pouvant avoir diverses voyes pour parvenir à vne mesme fin. Mais comme le demon fait les actions naturelles des animaux par des moyens surnaturels: comme de voir, sans l'organe de la veuë: de mouvoir les choses corporelles, sans attouchement: de se transporter d'vn lieu en vn autre: sans commensuration des espaces du milieu, pour ce qu'il n'a point de quantité: ainsi peut-il faire vn animal parfait sans observer les conditions des agens ordinaires. Aussi la nature d'elle-mesme nous faisant voir des transformations estranges, comme des cheveux d'vne femme enfermez en du fumier se changer en des serpents: vn certain gui tombant dans l'eau, en des canes: il ne faut point douter que celui qui a vne tres-parfaite connoissance de tous ces secrets ne puisse par l'application des agens aux

atiens produire des animaux parfaits.

Le 3e dist, Que le démon estant vn esprit d'impureté, il ne se plaist pas seulement de combattre la pureté des hommes par ses illusions, il veut estre de la partie. Lors qu'il se mesle avec la femme, il s'appelle incube : avec vne homme, succube. Pour le succube, il est certain qu'il ne peut engendrer dans soy faute de lieu convenable pour recevoir la semence & la réduire de puissance en art & manque de sang pour nourrir le fœtus durant neuf mois. Il est plus difficile de résoudre si l'incube peut engendrer en autrüi. Chacun demeure d'accord que le diable avec la permission de Dieu, sans laquelle il ne peut rien, a la puissance de mouvoir tous les corps d'vn lieu en vn autre : & qu'il peut par ce moyen se forger vn corps d'air, ou de quelqu'autre matiére grossiere : ou à faute d'icelle, prendre vn corps n'aguéres mort qu'il peut animer d'vne chaleur estrangere & lui donner tels mouvemens qu'il voudra & à toutes ses parties. Mais pource que la generation requiert trois choses : la diversité de sexe : l'accouplement du masle

& de la femelle, & l'écoulement de quelque matiére qui contienne en soy la vertu formatrice des parties dont elle est issuë : le diable peut bien faire rencontrer les deux premieres conditions : mais jamais la derniere, qui est vne semence propre & convenable, doüée d'esprits & d'vne chaleur vitalle : sans laquelle elle est inféconde & sterile. Car il n'a point de son chef cette semence, puisque c'est ce qui reste de la derniere coction : laquelle ne se fait qu'en vn corps actuellement vivant, tel que n'est pas celui qu'il a : & cette semence qu'il a pû mendier d'ailleurs lors qu'elle a esté épanduë hors du vaisseau de nature, ne peut estre fœconde, faute de ces esprits, lesquels ne se peuvent conserver que par vne irradiation qui se fait des parties nobles dans les vaisseaux spermatiques : dans lesquels seuls comme elle peut estre produite, aussi ne peut elle estre conservée hors d'iceux : tout ce qui a la puissance de conserver vne chose, pouvant aussi la produire.

Le 4e dist, Qu'il n'y avoit rien de surnaturel dans l'incube ; qui n'est rien qu'vn symptome de la faculté animale, accom-

agné de trois circonſtances: ſçavoir, la eſpiration empeſchée, le mouvement ezé & vne imagination voluptueuſe. La remiere eſt cauſée par vne matiére pi- iiteuſe, cruë & froide: laquelle venant pezer dans le fond de l'eſtomach: celui- i tire en bas le diaphragme auquel il eſt ttaché par ſa partie ſuperieure: lequel eſtant affaiſſé & n'ayant pas ſon mouve- ment libre, la reſpiration dont il eſt le principal organe, eſt empeſchée. Le mou- vement eſt auſſi empeſché par des fumées groſſiéres élevées des hypochondres & des veines du mezentere: qui eſtans les premieres voyes des alimens abondent en impuretez & vapeurs groſſieres: leſquel- les s'emparans de la partie poſterieure du cerveau, empeſchent le commerce des eſ- prits animaux dediez au mouvement de toutes les parties: mais particulierement celui du diaphragme par l'obſtruction de deux couples de nerfs qui ſortent de la 4e & 5e vertebre du dos, & qui lui communi- quent le mouvement, lequel eſt arreſté de la meſme façon par ces vapeurs groſſieres que le ſentiment durant le ſommeil par des vapeurs plus tenuës qui occupent la partie antérieure du cerveau plus molle, comme

ces premieres saisissent principalement le derriere & les ventricules posterieurs. Ce qui fait que ceux qui dorment sur le derriere de la teste, y sont plus sujets que ceux qui reposent sur l'vn des costez. Enfin, l'imagination voluptueuse qui accompagne, bien que plus rarement, cet accident, est produite par l'abondance ou la qualité de la semence: laquelle envoyant son espéce dans la phantaisie: elle se forme vn objet agréable, & remuë la puissance motrice: celle-ci la faculté expultrice des vaisseaux spermatiques: laquelle se dégage de cette matiére excrementeuse avec imagination voluptueuse qui se figure des incubes ou succubes veneriens.

CENT VINGT-NEVFIESME CONFERENCE DV LVNDY SEIZIESME Février 1637.

Lequel selon la nature, est le plus heureux des animaux.

POVRCE que l'on ne peut si bien parler des autres que de soi-mesme : il seroit à desirer que tout ce qui est capable de felicité, naturellement parlant, nous en vint ici dire son avis. Ie croy que les oiseaux ne seroient pas des derniers à nous l'a tesmoigner par leur chant & agréable gazoüillis, le plus certain indice de la joye & du contentement,

comme le cris l'eſt de ſon contraire, la douleur & la triſteſſe. De fait, s'il y a du plaiſir dans le monde ; je croy qu'il eſt pour les oiſeaux, leſquels ne vont pas ſeulement chercher juſques dans le fond des eaux leur nourriture : comme fait le plongeon, ayant par ce moyen cet élement commun avec les poiſſons ; n'ont pas ſeulement la meſme part aux commoditez de la terre que les animaux à quatre pieds, & les deux enſemble avec les amphibies : mais volent encore dans les airs ; avoiſinans le Ciel de plus pres que nous, & fendans cet élement ſubtil d'vn plaiſir innocent, & qui ne ſe peut exprimer que par ſon action meſme : ce qui fait peindre les Anges avec des aiſles. Et comme les plus imparfaits & moins capables de felicité entre tous les animaux ſont les reptiles, tels que ſont les vers de terre, fort peu differens de cet element : ainſi ceux-là ſont les plus heureux qui s'en éloignent le plus, comme les oyſeaux. Entre leſquels je laiſſeray aux voluptueux à dire ſi c'eſt le coq, le paſſereau ou la colombe amoureuſe ; à ceux qui aiment la muſique, ſi c'eſt le roſſignol ; à ceux qui eſtiment la veuë le plus

raviſſant de tous les ſens, ſi c'eſt l'Aigle dont l'œil découvre les objets de plus loin, & ne flechit pas meſme aux rayons du Soleil.

Le 2e diſt, Que rien n'eſtant entiérement heureux en ce monde il vaudroit mieux demander quel eſt le moins malheureux de tous les animaux. L'homme qui eſt ſeul capable d'en juger, reconnoiſt bien que ce n'eſt pas lui : puiſqu'il ſemble eſtre la butte de toutes les miſeres du monde, qu'il reſſent d'autant plus vivement que les beſtes, qu'il a l'eſprit de les connoiſtre. Car ce que l'on dit qu'il n'y a que lui capable de felicité, eſt bien vrai pour la vie future : mais non pour la preſente, dans laquelle aucun de ſes aages n'eſt capable de gouſter vn contentement entier : & comme vne gouſte de fiel meſlé avec beaucoup de lait, le fait appeller amer, on ne ſçauroit appeller agreable la vie de l'homme qui a plus de peine que de contentement. Il vient au monde en pleurant, nud & ſans aucunes armes & defenſes, en quoy il eſt plus mal-heureux que les beſtes, que la nature a muni & fourni de defenſes contre les injures de l'air.

Sa premiere enfance n'eſt pas encore capable d'aucune ſorte de plaiſir. La puberté en voudroit bien gouſter ; mais elle n'en a pas la liberté que ſes pedagogues lui oſtent. L'adoleſcence ſe precipite en plus de ſorte de maux qu'elle ne gouſte de bien. La jeuneſſe n'eſt pas pluſtoſt à ſoi, que ſon propre jugement lui ſervant de retenuë, elle ſe voit la pluſpart des plaiſirs defendus par les Theologiens, Medecins & Iuriſconſultes, qui ſemblent nous avoir entrepris pour nous oſter tout contentement en ce monde : duquel la vieilleſſe a beau taſcher de nous faire ſortir avec moins de regret par les maux qu'elle nous apporte ; il n'y a point de ſi grande reſignation d'eſprit qui ne ſoit traverſée par les tentations de la chair, ni de ſecurité ſi charnelle qui ne ſoit empeſchée par les ſyndereſes de la conſcience. Auſſi la vraye marque de la felicité eſtant vne ſatisfaction & contentement de celui qui la poſſede : puiſque perſonne n'eſt content en ce monde, il n'y peut eſtre heureux. Car l'homme eſtant deſtiné à vne vie plus parfaite que celle-ci, deſire par ſa propre nature le ſouverain bien, & tout ce qui eſt au deſſouz lui déplaiſt, n'eſtant pas capable de le rem-

plir : & pour ce qu'il ne le peut rencontrer ici, il n'y peut auſſi trouver de contentement qui eſt dans l'aſſouviſſement de l'appetit. Les beſtes au contraire n'ayans point d'autre connoiſſance que celle d'vn bien ſenſible & agreable, elles n'en deſirent point d'autre, & en ſont entiérement raſſaſiées & contentes, par conſequent plus heureuſes en ce monde que les hommes.

Le 3e diſt, Que la felicité conſiſtant dans l'action, d'ou vient que les enfans, les furieux & les yvrognes ne ſont point heureux, celui des animaux doit eſtre le plus heureux, qui agira plus parfaitement. Tel eſt l'homme, ſoit qu'on le conſidere ſelon le corps ou ſelon l'ame. Car pour ne rien dire des fonctions divines de ſon entendement & de ſa volonté : la ſeule ſtructure de ſon corps qui a eſté fait droit pour regarder le Ciel, dont il eſt capable, & qui eſt ſeule doüé de beauté, l'vn des effets de la ſanté, montre aſſez cela : & bien qu'entre les animaux il y en ait qui le ſurpaſſent en quelqu'vn des ſens, lui ſeul neantmoins excelle égallement en tous, & connoiſt les differences des couleurs, des ſons, des odeurs, ſaveurs & qualitez du

tact, dans la proportion desquelles il trouve le plaisir, dont les bestes sont incapables.

Le 4e dist. C'est contredire à l'opinion de tous les sages de l'antiquité, qui ont reconnu l'homme pour le plus foible & imbecille de tous les animaux : & à l'Escriture mesme, qui appelle sa vie pleine de douleurs, ce monde son exil, que de croire qu'il y puisse estre heureux. Et de fait, si l'on establit la felicité en la connoissance que l'on a de la posseder, la misére consistera aussi dans la connoissance ou opinion que l'on aura d'estre miserable : de laquelle reflexion l'homme seul estant capable, il le sera aussi bien du mal-heur que du bon heur : voire d'autant plus de celui-là qu'il y a plus de choses qui le peuvent affliger que contenter : les vnes portans tousjours vne incommodité presente avec elles : les autres laissans quelque chose à desirer apres elles, & ne rassasiians jamais nostre appetit. Car cette ame raisonnable en laquelle on fait consister le bon-heur de l'homme, est celle qui lui sert de principal obstacle à y parvenir : puisqu'ayãt pour objet vn bien parfait & absolu qu'elle ne peut posseder

posseder en cette vie, elle ne peut establir vne veritable felicité (qui de sa nature doit durer autant que l'estre de celui qui la possede) sur des choses qu'elle reconnoist caduques & perissables, telles que sont les biens naturels & sensibles: lesquels estans conformes à la durée de l'estre des autres animaux & à leur appétit, leur joüissance les comble d'vn bon-heur parfait. Mais entre ceux-ci, les poissons me semblent estre les plus heureux: soit que l'on mesure leur bon-heur par la grandeur de leur habitation, qui est ce vaste Occean dont l'estenduë est beaucoup plus ample que celle de la terre: de laquelle estans plus éloignez que les oyseaux qui y vont chercher leur pasture & leur repos, ils sont aussi moins sujets aux embusches des hommes: & en ce poinct plus heureux que les oyseaux; soit que l'on constituë le fondement de la felicité corporelle dans la santé, dont les poissons sont si bien pourveus qu'ils ont donné lieu au proverbe, sain comme vn poisson: ou enfin, que l'on mette cette felicité dans la privation de la douleur: qui réside principalemens dans les sens du toucher: lequel estant plus foible en eux

qu'es autres animaux, ils en ressentent aussi moins les incommoditez : & pour cet effet, ont esté faits muets par la nature, qui a principalement donné la voix aux animaux, pour tesmoigner la douleur qu'ils ressentent.

Le 5e dist, Que si nous remarquons vn si grand nombre d'opinions pour sçavoir en quoi consiste le bon-heur & la felicité d'vn seul des animaux qui est l'homme : à plus forte raison doit-il y avoir vne grande diversité de sentimens pour juger quel est le plus heureux entre tous les animaux. Pour y parvenir, il faut imiter les Peintres, lesquels avant que de coucher leurs couleurs, proposent vne parfaite idée de leur ouvrage : lequel plus il en approche & plus il est reputé excellent. De mesme faudroit-il se former l'idée de cette felicité, pour voir lequel des animaux en approchera le plus : si ce sera le serviteur ou le maistre, la beste brute ou l'homme, dont l'esprit par lequel il surpasse infiniment tout le reste des créatures, semble n'estre ingenieux que pour sa perte : ne s'employant qu'à chercher des raisons pour se croire malheureux : puisque

nous nous despouillons en la faveur des autres animaux de cette ambitiõ qui nous est si naturelle, & que nous voulons ceder au plus vil d'entr'eux ce que nous voudrions disputer au plus parfait des hommes. Or ce qui fait que la plusparт se trompent dedans leur sentiment, est que comme il n'y a personne qui joüisse d'vne entiére felicité, on s'imagine que tout le bon-heur consiste dans la chose qui manque: & on estime seul heureux celui qui la possede. Vn cœur lasche se persuadant que tout le bon-heur consiste dans la force & le courage, dira que le lion est le plus heureux de tous les animaux, puisque son courage lui donne l'empire sur tous ceux de sa condition. Le malade estimant la santé le plus souhaitable de tous les biens, preferera à l'homme (sujet à toutes les infirmitez) les bestes: lesquelles n'estans pas composées d'vn meslange de qualitez si loüable, sont moins attaquées des causes externes, qui font les maladies: ausquelles les hommes sont plus sujets à cause de la perfection de leur temperament: comme entre tous les corps les sphériques les plus parfaits de tous, sont les plus aizez à mouvoir de leur lieu. D'ailleurs si les

animaux ſont heureux, c'eſt à la façon des ſtupides qui n'ont l'eſprit tranquille qu'à cauſe de leur ignorance & inſenſibilité: mais ce n'eſt pas merveille ſi eſtans ſans connoiſſance ils ſont auſſi ſans inquietude. Et comme il vaut mieux eſtre ſenſible qu'inſible, meſmes à condition de ſouffrir quelquefois de la douleur: ainſi, eſt-il plus heureux d'avoir de l'eſprit, encore qu'il nous cauſe quelquefois des troubles, que de n'en avoir point du tout. Auſſi peut-on s'exempter des miſeres & des autres coups de la fortune, comme de ceux du tonnerre: pour éviter l'vn ou l'autre, il faut eſtre ou fort haut ou fort bas: mais il vaut mieux eſtre au deſſus des orages qu'au deſſous & d'en eſtre incapable par raiſonnement comme l'homme ſage, que par ſtupidité ou inſenſibilité, comme la beſte.

CENT TRENTIESME CONFERENCE DV LVNDY VINGT-troisiesme Février 1637.

S'il vaut mieux que les hommes ayent plusieurs femmes, ou les femmes plusieurs marys.

BIEN que la pluralité des femmes ou des maris soit reprouvée par la loi Chrestienne: si est-ce que n'estant pas contraire ni au droit des gens, puisque la plus grande partie des peuples l'ont receuë, ni à celui de la nature, durant lequel elle a esté en vsage: on peut douter si supposant cette polygamie il est

meilleur qu'vn homme ait plusieurs femmes, ou vne femme plusieurs marys. L'vn & l'autre n'est pas destitué d'exemples. Car pour la pluralité des femmes: elle a esté pratiquée par Lamech, qui en a eu le premier deux, par Abraham, Iacob, & les Patriarches pour la multiplication de leur lignée: & puis par David, & Salomon qui a eu sept cens femmes & trois cens concubines: & à present est encor en vsage parmi les Turcs, ausquels il est permis d'avoir autant de femmes, quils en peuvent nourrir. Quant à la pluralité des maris, bien qu'elle ne soit plus maintenant en vsage elle l'a neantmoins esté chez les Amazones, qui ne se servoient des hommes que comme d'estallons; aussi bien que parmi les Medes & Perses, chez lesquels c'estoit vne honte à vne femme d'avoir moins de cinq marys. Et au rappor de Cesar en ses Commentaires, les femmes de la grande Bretagne en ont eu jusques à dix ou douze. Neantmoins cette pluralité de marys semble estre aucunement contraire à la loi de nature: selon laquelle le masle, comme le plus parfait, estant le chef & le maistre de la femme: comme c'est

choſe monſtrüeuſe à vn corps d'avoir pluſieurs teſtes, auſſi l'eſt-il à vne femme d'avoir pluſieurs marys, leſquels d'ailleurs empeſchans la production des enfans, qui eſt la cauſe que les femmes publiques n'engendrent point, & au contraire la pluralité des femmes eſtant cauſe de la multitude d'iceux : il eſt plus expedient à vn Eſtat, dont la principale force conſiſte au nombre des hommes, qu'vn mary ait pluſieurs femmes, que non pas vne femme pluſieurs marys.

Le 2. diſt : Encore que les hommes abuzans à leur avantage de la force & authorité des loix ayent plus ſouvent eſpouſé pluſieurs femmes, qu'ils ne leur ont permis d'épouſer pluſieurs marys : ſi eſt-ce qu'elles ont autant de ſujet de ſe plaindre en ce point qu'en tous les autres eſtablis à leur prejudice, ſans avoir eſté oüyes ni appellées. Leur appetit vehement & continüel de l'homme, dont les mouvemens déreglez de cet animal dans l'animal ſont des indices tres-certains, ſemble conclure en leur faveur. Car la femme ſeule entre tous les animaux deſire le maſle en tout temps, meſme apres la conception : &

pour cet effet, l'vn de ses vaisseaux éjaculatoires se va inserer au commancement du col de la matrice, par lequel les femmes grosses font emission avec d'autant plus de volupté, que ce vaisseau estant plus long & plus estroit que celui qui aboutit aux cornes de la matrice, les esprits qui sont cause de la titillation y font vne plus longue demeure, & font plus d'impression sur ce vaisseau comprimé par l'enfant. Puis donc que la femme, non plus que le feu, la mer & la mort ne disent jamais c'est assez : & qu'à l'exemple de la matiére, qui a vn appétit continuel des formes, elles a vn desir insatiable du masle, ce desir estant naturel, il doit estre rempli : autrement il eust esté en vain, ce que la nature ne fut jamais : & partant on lui doit permettre d'avoir plusieurs marys ; veu qu'vn seul est plus capable de l'irriter que de l'assouvir, Ce que la femme peut, & a dequoi leur satisfaire, tandis, que l'homme n'a pas mesmes dequoi payer pour vne seule : comment pourroit-il donc s'acquitter envers vne douzaine ? Sur tout en ce siecle, où les femmes appelleroient sans doute du réglement de Solon, qui ne vouloit point que les hommes vissent

leurs femmes que trois fois le mois, aussi bien que de cette sotte coustume de Caton, qui ne voyoit la sienne que quand il pleuvoit. Lycurgue estoit bien plus avisé, lors qu'il permit aux vieillards & autres maleficiez de choisir les jeunes hommes les mieux faits pour coucher avec leurs femmes : ce sage Legislateur jugeant bien qu'elles prendroient d'elles mesmes cette liberté, qu'il valoit mieux leur accorder ; afin de les exempter du vice & du blasme, qui eust suivi cette action, si elle leur eust esté defenduë.

Le 3e dist, Que la décision de cette question, au seul bruit de laquelle toutes les dames Romaines se mirent autrefois en émeute, estant de fort grande consequence pour l'vn & l'autre des partis, il y falloit garder tant d'equité, que les femmes n'eussent point sujet de nous recuser : bien qu'à vrai dire, je ne sçay lequel seroit le plus à leur avantage, ou d'avoir plusieurs marys qui seroient autant de maistres & de tyrans, ou de partager avec d'autres les caresses d'vn seul : le premier estant contraire à leur humeur altiére, & l'autre à leur jalousie. Et non seulement

cette pluralité des marys empeſcheroit ordinairement la generation ; mais auſſi l'education des enfans, n'y ayant aucun qui vouluſt prendre le ſoin des enfans qui ne ſeroient pas à lui : & quand bien ils y ſeroient, qu'il ne croroit pas nantmoins lui appartenir ; car il ſuffit pour aimer les enfans, de croire qu'ils ſont à nous : bien qu'en effet on n'en fuſt que le pere putatif. Or il ſeroit impoſſible à vn pere de diſcerner ſon enfant : le terme & l'accouchement, non plus que la reſſemblance des viſages, n'en eſtans pas des teſmoignages ſuffiſans. D'ailleurs ſoit que cette femme fuſt aimée ou haye de ſes marys, elle reſſentiroit ou le déplaiſir de voir tous ſes rivaux en mauvaiſe intelligence, ou les effets de leur haïne commune : quoi qu'il en ſoit, ne pouvant plaire à tous pour la diverſité de leurs humeurs, elle ne pourroit éviter d'eſtre mal avec quelqu'vn d'entr'eux. Car quant à ce ſale plaiſir, il eſt trop honteux pour eſtre mis en ligne de compte : lequel d'ailleurs perdroit ſa douceur dans ſa fréquence, tous les plaiſirs de la vie n'eſtans tels, ni recommandables que par leur rareté.

Le 4e dist, Que ceux qui craignent que la multitude des marys empeschast la conception, & par conséquent la generation par la confusion des diverses semences, ne sçavent pas comment l'vne & l'autre se fait, puisque les Médecins avec Hippocrate tiennent que la matrice n'a pas plustost receu vne semence feconde, qu'elle se resserre pour l'embrasser estroitement comme l'estomach fait les viandes; mais sur tout son orifice, qui se bouche avec tant de justesse qu'il ne seroit pas possible d'y faire mesme entrer la pointe d'vne aiguille : bien loin de s'entrouvrir pour recevoir vne nouvelle semence en vn second accouplement. Et bien que cela arrive quelquefois, d'où vient la superfœtation qui est vne nouvelle conception d'vn autre enfant devant que le premier soit mis au jour, neantmoins cela est fort rare, & peut aussi bien arriver à vne femme qui ne void qu'vn homme à plusieurs fois, qu'à celle qui en void plusieurs. L'autre inconvenient de l'incertitude des generations, & par conséquent des successions, est aussi peu considerable : puisqu'au contraire l'homme n'estant pas né pour soy, ains pour le corps de l'estat dont

les particuliers ſont autant de membres: & les enfans eſtans moins à leurs peres qu'à la Republique dont ils ſont la pepiniere, il ſeroit plus à propos qu'ils fuſſent élevez & inſtruits à l'exemple de ces braves Lacedémoniens, aux deſpens du public, que de leurs parents; dont la tendreſſe & trop grande indulgence eſt ſouvent cauſe de leur mauvaiſe éducation. Auſſi eſtoit-ce le deſſein de cette divine Republique de Platon: lequel vouloit que non ſeulement les autres biens, mais auſſi les femmes & les enfans fuſſent communs: afin d'oſter ces faſcheux mots de mien & de tien, ſource de tous les deſordres: puiſque les femmes dont la poſſeſſion ſemble eſtre moins communicable, meſme à ceux à qui l'ō ne refuzeroit pas de faire part des autres choſes, deviendroient des biens communs: & par ce moyen, cet importun ſouci du cocüage & de la jalouſie qui afflige ſouvent l'vn & l'autre, ne ſeroit plus qu'vn fantoſme. Tant les hommes que les femmes trouveroient leur conte dans la pluralité des marys: ceux-ci, quelque nombre qu'ils fuſſent avec vne femme, en ayans tousjours de reſte & plus qu'il ne leur en faudroit: & la femme

ayant assez d'artifice pour partager tellement ses faveurs à tous ses marys qu'ils en demeureroient contens : lesquels d'ailleurs divisans le faix du mesnage, il leur seroit d'autant plus aizé à supporter, qu'il seroit distribüé à plusieurs. Mais sur tout, la femme y a vn grand interest : car si elle estoit aimée de tous ses marys, ce lui seroit vn heur indicible : si elle estoit haïe de quelques-vns, elle trouveroit de la consolation du mauvais traitement des vns dans les caresses des autres : là où ne trouvant aucun remede en ce nœud gordien qui la lie à vne seule personne, elle s'abandonne au desespoir : Iusqueslà, que du temps de Spurius Carvilius soixante-dix s'entr'accusérent au Sénat d'avoir empoisonné leurs marys. Que si elle est contrainte de partager les caresses d'vn mary avec vne douzaine de rivalles, ce ne seront que riottes, envies & jalousies perpetüelles. Tesmoins Lia & Rachel ; lesquelles bien que saintes femmes, estoient neantmoins tousjours en dispute à qui possederoit leur commun mary Iacob. Et l'Escriture remarque que Lia, qui estoit chassieuse, fut contrainte d'acheter de la belle Rachel avec des mandragores la liberté de cou-

cher vne nüit avec Iacob.

Le 5e dist, Que de vrai la femme estant vn animal reveſche & indocile, puiſque l'experience nous fait voir qu'vn ſeul homme n'eſt pas capable de la reduire à la raiſon, il ſembleroit plus à propos de lui donner pluſieurs marys; dont la reverence (& à faute d'icelle la force) pourroit d'ompter ſon orgueil & inſolence; venuë juſques au dernier poinct depuis que la femme de Iuſtinian fit annuler la loi du répude, qui les tenoit toutes en bride.

CENT-TRENTEVNIESME

CONFERENCE

du Lundy 2. Mars 1637.

Comment se fait l'Accroissment.

LE mouvement, qui est le changement d'vn premier estat en vn autre, est simple ou composé. Le simple est ou de la qualité, & s'appelle alteration, ou d'vn lieu à vn autre, & se dit lation ou mouvement local. Le composé est, ou à la substance, & se nomme generation, qui enferme l'alteration & la formation : ou à vne plus grande quantité, qui comprend le mouvement local avec l'accroissement, lequel ne se peut faire sans que les parties qui s'estendent, changent de lieu. Cet accroissement est l'effet d'vne des facultez servantes de la vegetante ou naturelle, qui sont trois, la generatrice, l'auctrice, & nutritive : selon les trois ouvrages que nous remarquons dans tous les corps vivans qui ont des parties engendrées, se nourrissantes & croissantes : car vne chose doit estre engendrée avant

que croiſtre & aquerir la perfection en laquelle elle s'entretient par la nourriture. La faculté generatrice, qui eſt compoſée de l'alteratrice & formatrice, regente le fœtus dans le ventre de la mere : l'auctrice, le gouverne depuis la naiſſance juſqu'à 20. ou 25. ans, qui eſt le terme de l'accroiſſement. La nutritive dure tout le temps de la vie qui ne peut ſubſiſter ſans nourriture, pour ce qu'elle repare la diſſipation de noſtre ſubſtance, dont il ſe fait vn écoulement continüel par l'action de la chaleur ſur l'humide, qui n'eſt autre choſe que la vie. Et bien que le corps ſe puiſſe nourrir ſans croiſtre, il ne peut neantmoins croiſtre ſans ſe nourrir : pource que l'accroiſſement, eſtant vne extenſion des parties en haut, en bas & en large, il doit aborder vne nouvelle ſubſtance pour remplir le lieu de celle qui s'eſtend; autrement il en arriveroit de meſme au corps vivant, lors qu'il croiſt, qu'à vne veſſie de pourceau que l'on enfle avec du vent, dont l'extenſion augmente bien la capacité, mais diminuë autant de l'eſpoiſſeur : ou a vne courroye laquelle plus on eſtend en longueur, & plus elle perd de ſa largeur : & ainſi l'accroiſſement des parties ſeroit plus imaginaire que reel, ſans le ſecours

d'vne

d'vne nouvelle matiére qui succede à celle qui est estenduë également en toutes ses dimensions : entre lesquelles neantmoins celle de la longueur, & des parties solides comme sont les os, est appellée accroissement, & non celle qui se fait en grosseur & des parties charnuës, lesquelles s'augmentent souvent apres le temps de la juste croissance.

Le 2. dist, Que toutes les choses estans finies elles devoient avoir des termes de leur grandeur convenables à l'vsage, auquel elles sont destinées, lesquels termes n'estoient pas determinez dans les corps inanimez, comme sont les pierres, metaux, les ongles & le poil : dont l'accroissement se faisant par vne simple apposition de matiére, ils s'augmentent continüellement, & tãt qu'il se rencontre de matiére qui vient joindre & s'vnir avec la premiere : mais bien sont-ils reglez dans les vivans, dont l'accroissement se faisant au dedans, & estans l'ouvrage de l'ame, elle le continuë tant qu'elle ait fait aquerir au corps vivant la justesse & l'estenduë requise à ses fonctions. Pour à quoi parvenir la nature se sert de la chaleur comme cause efficiente, & de l'humide comme de matiére. Ce qui se prouve, parce que les en-

fans qui ont plus de chaleur & d'humide premier né, croiſſent auſſi grandement, & plus les hommes que les femmes pour leur plus grande chaleur : car encor que les jeunes hommes en l'adoleſcence ayent vne chaleur plus poignante & plus vigoureuſe que les enfans ; neantmoins ceux-ci eſtans plus proches des principes de leur génération, ils en ſont mieux partagez ; & bien qu'elle ne ſoit pas ſi active que dãs les jeunes hommes, dont la ſechereſſe aiguiſe la chaleur, elle eſt neantmoins plus propre pour faire l'accroiſſement des parties ſolides, leſquelles eſtans deſſeichées par vne chaleur violente ne peuvent s'aügmenter, comme lors qu'elles ſont remplies d'vne humidité graſſe & onctueuſe qui les rend flexibles & aiſées à façonner & eſtendre. Mais pour la maniere dont ſe fait l'accroiſſement ; c'eſt preſque la meſme que celle de la nourriture : l'aliment qui doit nourrir le corps ayant eſté preparé dans le ventricule & le foye, & d'icelui par les veines envoyé en toutes les parties du corps, le plus pur venant à couler à travers les veines, il s'épanche cõme vne agreable roſée dãs toutes les parties qui s'en imbibent, puis ſe l'appoſent, le collent, & en fin, aſſimilent qui eſt la fin de la nourriture :

laquelle n'eſt rien que l'aſſimilation de la ſubſtance de l'aliment en celle du corps viuant, & comme les alimens nourriſſent par la ſimilitude de leur ſubſtance, & en vertu de leur forme, ils font croiſtre par leur quãtité, & leur matiére laquelle arrivant aux parties ſolides comme les os cartilages & ligaments les fait eſtendre & croiſtre en toutes les dimenſions, mais principalement en hauteur à cauſe de la chaleur dont le propre eſt de faire monter en haut l'humide. Et cõme lors que la nourriture eſt égale à la diſſipation de la ſubſtãce, le corps ne fait que ſe nourrir, ainſi qu'en l'aage de conſiſtence: lors qu'il ſe trouve plus de matiére portée à la partie qu'elle n'en avoit perdu, ce ſurplus trouvant vne chaleur proportionnée fait l'accroiſſement: & lors qu'il en arrive moins à la partie qu'elle n'en perd, ſe fait la diminution qui ſe void en la vieilleſſe.

Le 3e diſt: Comme les animaux ont vne vie plus noble que les plantes, ils vegetent auſſi d'vne façon plus ſublime, & non ſeulement par vne ſimple chaleur ou humidité; puis qu'entre les animaux les elephans melancholiques & froids & ſecs, ſont les plus groſſes beſtes: les crocodiles biẽ que froids, croiſſent toute leur vie, & quelques ſerpens

sont parvenus par vn long aage à la lõgueur de plus de soixante pieds. Ainsi entre les arbres les chesnes les plus secs sont les plus grands. Entre les os, l'enclume, l'estrié & le marteau qui servent à reforger les sons ne croissent point, bien qu'ils soient pleins de mucosité & d'humidité, au contraire les dents les plus séches de toutes les parties, comme il se void en ce qu'elles se pourrissent les dernieres, croissent neantmoins durãt toute la vie. Que si la chaleur avec l'humidité estoit la cause de l'accroissement: les sanguins chauds & humides devroient estre de la plus belle taille, ce qui n'est point; mais pour l'ordinaire ils croissent aussi bien que les pituiteux, plus en grosseur qu'ẽ hauteur, augmentans plus leur chair & leur graisse que leur parties solides: ce qui fait voir que ce n'est pas l'humidité ou la chaleur qui sont les causes de l'accroissement, puisque les plº grands sont ordinairement froids, secs & maigres, les petits au contraire ayans plus de chaleur, & l'on croist au relever des grãdes fiévres qui ont dessecché tout le corps: mais il y a plus d'apparence que l'accroissement des animaux est vn effet des esprits, lesquels s'insinuans dans les vaisseaux les estẽdent, & ensẽble les tuniques, muscles & autres parties qui les environnẽt à proportiõ.

Le 4e dist, Que les esprits estoit bien les organes & instrumens dõt se sert l'ame pour faire ses fonctions ; mais pource qu'ils sont d'vne nature volatile & si fluide qu'ils ne sõt pas mis au nombre des parties du corps humain, ils ne peuvent faire d'eux-mesmes l'accroissemẽt qui requiert l'appositiõ d'vne nouvelle matiére : laquelle s'insinuë également dãs toutes les parties, de la mesme façon que la substance qui fait la nourriture, l'vne & l'autre sans penetration de dimensions ni admettre le vuide. Cette matiére doit estre humide, pource qu'entre tous les corps les humides obéïssent & s'estendent facilement. Ce qui fait que la mer produit des monstres d'vne estrange grandeur pour son humidité : laquelle est cõtraire à toutes les actions de l'ame, horsmis à celle de la nourriture & de l'accroissemẽt. Toutesfois, cette humidité aussi bien que la chaleur doivent estre dans vne justesse & moderation requise pour faire l'accroissement. Car la chaleur consumãt l'humide au lieu de le façõner & l'estẽdre, empesche l'accroissemẽt ; qui est cause qu'entre les oyseaux de proye les masles pour leur chaleur sont plus petits que les fẽmelles : le defaut de cette mesme chaleur estant aussi cause que l'humide au

lieu de s'élever en haut s'affaisse & se précipite en bas par sa propre pezãteur, les fẽmes qui ont moins de chaleur sõt de plus petite taille que les hõmes & pl⁹ grosses par embas, cõme les hõmes par enhaut. Et selon les divers mariage de cette chaleur avec l'humide, qui fait l'accroissement, les corps croissẽt diversement: les vns plus tard, les autres pl⁹ tost: les vns sont petits & pigmées: les autres sont des géãts selon le defaut ou l'abondãce de la matiére qui a serui de principe à leur generatiõ. Mais pour le reste des autres hõmes, cõme la nature est tressage, elle s'est elle méme fiché vn clou, & establi des bornes qu'elle a jugé cõvenables : au delà desquelles la plusparт ne croissent point, qui sõt environ de six à sept pieds, non que la faculté auctrice soit perie ou corrõpuë, puisqu'elle est vne puissance de l'ame, & par cõséquent incorruptible & inséparable d'icelle; mais elle ne peut plus agir faute de disposition convenables, qui sont la mollesse & humidité des parties solides: cõme le mulet a bien l'ame sensitive, mais n'a pas la vertu d'engendrer, qui est vne des facultez de cette ame: & l'aimãt estãt frotté d'ail a bien tousjours la vertu d'attirer le fer, mais ne le peut ses pores estans bouchez, non plus que l'œil ne peut voir dans la suffusion.

CENT TRENTE-DEVXIESME CONFERENCE DV LVNDY neufieſme Mars 1637.

S'il faut plus Diſner que Souper.

LA Diéte ou regime de vivre, qui eſt la premiere & plus commune partie de la Medecine, puis qu'elle regarde auſſi bien les ſains que les malades, conſiſte à regler la quantité & la qualité des alimens, & l'ordre & le temps auquel il les faut prendre. La quantité doit eſtre proportionnée à la nature de celui qui ſe nourrit, en telle façon

que ſes forces en ſoient reparées & non opprimées. Pour la qualité ils doivent eſtre de bon ſuc, & tant qu'il ſe pourra agreables. L'ordre de les prendre doit eſtre tel, que ceux qui ſont humides, mols, laxatifs, & qui ſe digerent ou corrompent en peu de temps précedent ceux qui ſont ſecs, durs, aſtringents, & qui ſont de plus difficile digeſtion. Le temps en general doit eſtre ſi bien reglé, que l'eſpace qui eſt entre les repas, ſoit ſuffiſant pour digerer la nourriture que l'on a priſe. La couſtume de la pluſpart des peuples en a fait deux, le diſner & le ſouper: le desjuner & le gouſter n'eſtans que des diminutifs, ou parties des premiers, & le parſus des excez notoires. Or comparant le diſner au ſouper, il ſemble que cettui ci doit eſtre plus copieux, puiſque le temps qui le ſuit eſt plus propre à la digeſtion par le reflux que fait la chaleur durant le ſommeil du dehors au dedans; laquelle eſtant par ce moyen plus vigoureuſe & mieux reünie, fait ſes fonctions naturelles, ſçavoir la coction, diſtribution, appoſition & aſſimilation plus parfaitement qu'apres le diſner qu'elle eſt divertie ailleurs, eſtant employée aux ſen-

timens & mouvemens du corps & de l'esprit : qui estans assoupis par le sommeil, le lien du principe des sens, la chaleur & les esprits qui estoient employez durant les veilles à cet vsage, sont concentrez au dedans où ils s'occupent entiérement à la digestion : à laquelle ne sert pas peu la froideur & les tenebres de la nuit, dont l'antiperistase fait refluer au dedans les esprits chauds & lumineux. Si l'on aime mieux establir avec quelques-vns vne nouvelle puissance de l'ame, laquelle regente ces esprits & en dispose selon la necessité : tantost leur laschant la bride & les faisant mouvoir au dehors dans la cholére, la honte & l'indignation, tantost les retirant au dedans, en la crainte, la tristesse & le sommeil qui rend pour cela les visages palles & toutes les extremitez froides : au contraire des veilles durant lesquelles les parties externes estans plus chaudes, celles du dedans demeurent plus froides.

Le 2. dist, Qu'il estoit du parti de l'Eglise qui nous commande de jûner le soir ; mais permet le disner, ce qu'elle n'a pas fait sans vne meure consideration

non moins tirée de la nature que de la grace : laquelle voulant éviter les illusions & tentations qui suivent la bonne chere qu'on fait avant que se mettre au lict, se plaist au contraire à la méditation & tranquillité d'esprit, qui accompagne volontiers ceux qui se contentent de collationner ou soupper legerement. Car la reparation qui se fait par l'aliment de nos esprits dissipez, apportant le mesme trouble qui arrive en vne ville ou bourgade, dans laquelle entrent des estrangers pour la peupler, apres qu'elle est desertée par quelque accident : il vaut bien mieux que ce trouble arrive de jour, & lors que nos sens éveillez se peuvent garantir des mouvemens que ce changement apporte, que non pas la nuit, dont l'obscurité aide à multiplier les fantosmes qui sont dans l'imagination travaillée par les vapeurs & fumées grossiéres des viandes : dont la digestion n'est qu'encommancée : là où ces vapeurs transpirans plus librement durant le jour par le moyen des pores ouverts par la chaleur du Soleil & les exercices qui suivent le disner en sont beaucoup moins incommodes. D'ailleurs les repas n'estans que pour remplir le

vuide : cette repletion se doit faire au temps que l'inanition est plus grande : or la nuit ayant digeré, distribué & assimilé les alimens du jour precédent, & apres elle ces grandes matinées, que les bons appetits trouvent si longues pour attendre le disner, ayans fait expectorer & évacüer tout ce qui restoit d'impur dans les premieres voyes, le disner trouve vn estomach plus vuide, & par consequent mieux preparé à recevoir & cuire la nourriture que son avidité lui fait estroittement embrasser, que non pas le soir, auquel nous apportons au soupper vn estomach, ou qui n'a pas encor eu le temps de digerer parfaitement l'aliment pris en quantité suffisante peu d'heures auparavant, ou qui en ayant pris trop peu a attiré des flegmes dans l'estomac qui émoussent la pointe de son appetit : que les cuisiniers pour cet effet ont accoustumé de reveiller le soir par le rosty & les ragousts moins fréquents au disner, où l'appetit est assez ouvert de soi-mesme.

Le 3e dist, qu'il y a quatre maniéres de prendre ses repas. La premiere, de ceux qui mangent souvent & beaucoup à

chaque fois qui estoit la façon de vivre des Athletes du temps passé & de ces gouffres qui sont tousjours affamez, lesquels estans ouverts apres leur mort, sont trouvez avoir l'estomach beaucoup plus ample que ceux de l'ordinaire, & cette façon de vivre est entierement contraire à la santé. La seconde, est de ceux qui mangent peu & rarement, qui convient aux maladies aiguës : entre lesquelles celles qui se jugent au quatriesme jour, requiérent par fois vne abstinence totale, si les forces du malade le peuvent permettre : celles qui vont jusques au sept ou quatorze, en demandent peu, & rarement. La troisiesme, de ceux qui doivent manger peu ; mais souvent, comme les petits enfans & les vieillards, dont la chaleur estant foible & aizée à dissiper, ils les faut souvent nourrir ; mais peu à chaque fois, de peur de charger par trop leur foible estomach. En fin, la derniere & la plus commune est de manger beaucoup, mais rarement, qui est la façon de vivre de ceux qui sont dans l'aage de consistance ; lesquels pour l'ordinaire mangent deux fois le jour, & à l'vn des repas plus qu'à l'autre : estant

bien mal-aizé de se rassazier au disner & au soupper, sans endommager sa santé. Ce qui faisoit estonner Platon d'apprendre que les Siciliens se saouloient deux fois le jour : & qui obligeoit les Romains de faire vn leger repas sur le midy, & vn soupper splendide, pour lequel je suis. Ce que l'Eglise pour nous macerer l'a deffendu durant les jûnes, estant vn tesmoignage qu'il est plus agreable & plus convenable à la santé que le disner. Car l'aliment devant estre pris en telle quantité qu'elle responde à la chaleur naturelle, celle-ci n'estant pas seulement plus vigoureuse, mais aussi de plus longue durée depuis le soupper jusqu'au disner, que depuis le disner jusqu'au souper, dont le temps n'est guéres que de six ou sept à heures, au lieu que l'autre est d'environ dix-sept : il est plus raisonnable de prendre beaucoup de nourriture au souper qu'à disner : lequel s'il estoit plus copieux que le souper, il arriveroit ou que l'on prendroit autant d'alimens que la chaleur en pourroit digerer jusqu'au souper, ou plus. Si l'on en prend plus, & que l'on vienne à souper devant que la digestion du disner soit faite, on engendrera des cruditez,

semence de la pluspart des maladies. Que si l'on en prend autant que la chaleur en pourra digerer, & que le soupper soit moins ample que le disner: la chaleur qui suit le soupper estant plus forte & plus active, elle cuira en peu de temps ce peu de viandes que l'on a prises a soupper: & pour ce que cette chaleur est vn agent naturel, & qui n'agist pas par vn principe de liberté; mais par vne necessité de nature, ne pouvant demeurer oïsive, & n'ayant point de matiére estrangere sur laquelle elle puisse agir, elle consommera necessairement les sucs loüables du corps qu'elle dessechera mesme durant le sommeil; car ce que l'on dit qu'il humecte & nourrit, d'où vient le proverbe, qui dort mange, est veritable, lors que l'estomach & les visceres estans remplis de suffisante nourriture, la chaleur éleve & porte en toutes les parties le plus pur des sucs & vapeurs qu'elle épand par tout, comme vne douze rozée, ce qu'elle ne peut faire, lors que l'estomach est vuide.

Le 4e dist, Que la nature nous ayant donné vn appetit pour nous avertir du

defaut de toutes les parties, il n'y avoit point de regle plus certaine du temps des repas que cet appétit, qui a pour cet effet son siége dans l'orifice superieur de l'estomach sensible, à cause des nerfs du sixiesme pair qui y viennent aboutir. Car il se fait vn écoulement continüel de nostre substance dans toutes les parties, lesquelles estans épuizées attirent de leurs voisines dequoi reparer leur vuide : celles-ci du foye, lui des intestins par les veines du mesentere : ceux-ci de l'estomach : au haut duquel se terminant cette suction, le sentiment d'icelle s'appelle appétit : lequel s'il est de chaud & sec s'appelle faim, & soif s'il est de froid & humide. Tellement que la nourriture n'estant que pour refaire & reparer la perte de nostre substance, il n'y a point de plus asseuré signe du temps qu'il faut plus prendre d'alimens que lors que cet appétit est le plus ouvert, en quelque temps que ce soit.

Le 5e dist, Que cela pouvoit avoir lieu dans les corps bien temperez qui n'appetent qu'autant qu'ils peuvent digerer ; mais non en ceux qui appetent plus qu'ils ne

peuvent digerer, comme les eſtomachs froids & mélancholiques, ou qui appetent moins comme les chauds & bilieux, dont la chaleur faiſant fondre les ſucs émouſſe l'appétit, comme au contraire la froideur reſſerrant les membranes de l'eſtomach, l'augmente. Tellement qu'il ſeroit plus à propos qu'vn chacun conſultaſt ſon temperamment, ſon aage, ſa nature & ſa couſtume de vivre : les vieillards, les petits enfans, ceux qui ſont ſujets aux défluxions ou qui ont l'eſtomach debile, devans ſouper legerement : les bilieux au contraire, & ceux qui ſont ſujets aux maux de teſte devans plus ſouper que diſner: mais ſur tout, la couſtume de chaque particulier y eſt la plus conſiderable.

CENT-

CENT TRENTE-TROISIESME CONFERENCE DV LVNDY seizieſme Mars 1637.

Quelle eſt la plus excuſables des Paſſions Humaines.

L'HOMME eſtant compoſé de deux piéces, l'eſprit & le corps, appellé pour cet effet par Tiſmegiſte l'horizon de l'vnivers, pour ce qu'il vnit en ſoi la nature ſpirituelle avec la corporelle, dont les inclinations ſont differentes: il a auſſi eu beſoin de deux guides qui ſervi ſſent à conduire ces deux parties, raiſonnable & animale, & leur faire con-

noistre le bien vers lequel elles sont portées de leur nature. L'entendement lui fait voir le bien honneste & spirituel, l'imagination lui fait concevoir vn bien sensible & corporel. Et comme l'appétit raisonnable, qui est la volonté, suit les lumiéres qui lui sont proposées par l'entendement en la poursuite d'vn bien honneste qui fait la vertu, l'appétit sensitif se porte à la jouissance d'vn bien sensible que l'imagination lui a fait concevoir comme vtile & agreable par des mouvement ordinairement si déreglez & si violents, qu'ils ne font pas seulement impression sur l'esprit, mais aussi sur le corps, dont ils troublent l'œconomie; & pour cet effet sont appellez passions ou perturbations & affections de l'esprit: lesquelles se portent vers le bien ou le mal simplement, comme l'Amour & la Haine, dont la premiere fait incliner vers le bien, qui est le pere de la beauté, & l'autre fait détourner du mal: ou elles considerent tant le bien que le mal absent, comme le Desir & la Fuite; ou enfin, elles les considérent estans presens, & sont le Plaisir & la Douleur: lesquelles estans de plus longue durée, produisent la Joye & la

Triſteſſe. Et pource qu'il ſe rencontre ſouvent des difficultez en la pourſuite du bien & la fuite du mal : la nature ne s'eſt pas contentée de donner aux animaux vn appétit Concupiſcible, lequel par le moyen des ſix paſſions ſuſdites ſe portaſt vers le bien, & évitaſt le mal : mais auſſi leur a donné vn autre appétit appellé Iraſcible, pour ſurmonter les obſtacles qui ſe rencontrent dans la pourſuite du bien ou fuite du mal : ce qu'il fait par cinq autres paſſions ; l'Eſperance, le Deſeſpoir, l'Audace, la Crainte & la Cholére. L'eſperance excite l'ame à la pourſuite d'vn bien difficile, qui neantmoins ſe peut obtenir. Le deſeſpoir fait ceſſer les mouvemens de l'ame vers la pourſuite d'vn bien qui ne ſe peut plus acquerir. La hardieſſe regarde vn mal abſent qu'elle s'aſſure pouvoir ſurmonter. La crainte conſidere ce meſme mal abſent ſans aucun moyen de le pouvoir éviter. En fin la pointe de la cholére ſe porte vers vn mal preſent, dont elle croid pouvoir tirer vengeance. Et pource que le bien preſent, & duquel on jouït, ne peut eſtre accompagné de difficulté ; dela vient qu'il n'y a point de paſſion dans l'appétit iraſcible qui reſponde

à la cholére comme dans les autres passions: lesquelles derechef se divisent selon les differents objets, ausquels elles s'appliquent: comme le desir des honneurs, s'appelle ambition; celui des richesses, avarice: celui des plaisirs de la chair, convoitise: des viandes, gourmandise: la haine du vice fait le zele, celle d'vn rival la jalousie: la douleur que l'on a de voir souffrir du mal à celui qui ne le merite pas fait la compassion, & l'indignation vient du bien qu'il ne merite pas. Entre toutes lesquelles passions j'estime que l'Ambition qui veut tousjours avoir le dessus par tout, doit paroistre la premiere: & puis qu'elle a servi d'excuse aux paricides & violateurs de la foi publique, ausquels elle a fait dire que pour commander il n'y avoit rien d'injuste, elle se pourra bien faire excuser par tout ailleurs: veu mesme que c'est-elle qui a fait éclore les plus belles actions, dont la source est cette ambition loüable qu'vn chacun a de surpasser son compagnon.

Le 2e dist: Si les passions sont des maladies de l'ame, comme vouloient les Stoiciens, & comme la question le

ſemble preſuppoſer ; je n'en trouve point de plus agréable, ni de plus excuſable que l'amour, dont la douce violence s'inſinüant dans les cœurs les plus reveſches, ne trouve rien qui ſoit capable de lui reſiſter : d'où vient que ceux qui en ſont épris ne ſouhaitent rien moins que leur guériſon, qui ne peut eſtre que dans l'oubli de la choſe aimée, dans laquelle ils vivent plus qu'en eux-meſmes ; puiſque l'ame eſt plus où elle aime que dans le corps qu'elle anime. Auſſi eſt-ce la paſſion la plus naturelle & la plus commune de toutes, & partant la plus excuſable, puiſqu'elle ne ſe trouve pas ſeulement dans tous les hommes, mais en tous les animaux qui reſſentent les atteintes de l'amour, qui les fait naturellement porter vers leur bien. Et comme l'amour eſt la plus commune de toutes les paſſions, elle en eſt auſſi la ſource & le principe ; puiſque nous ne haïſſons & ne craignons rien : nous n'avons de joye de triſteſſe, deſir, crainte & cholére, que pource que nous aimons quelque choſe : le vrai moyen de s'exempter de ces paſſions eſtant de ne rien aimer.

Le 3e diſt, Que les paſſions les plus

violentes eſtans les plus excuſables puiſqu'elles ſont les plus mal-aizées à domter, celles de l'appétit iraſcible, entr'autres la cholére, eſtans plus vehementes que celles de l'appétit concupiſcible, auſſi ſont-elles les plus dignes d'excuſe. Les premieres occupent la plus noble partie de l'homme, le cœur ſource de la cholére: les autres, le foye ſiége de l'amour; dont les Poëtes nous ont aſſez montré la foibleſſe, en le repreſentant ſous la forme d'vn enfant qui n'a de force ſur nous qu'autant que nous lui en laiſſons prendre. Au lieu que la cholére qui eſt le partage des genereux, comme l'amour eſt la paſſion des laſches & effeminez, ſe rend maiſtreſſe de noſtre eſprit: & par ſes mouvemens ſoudains & impétüeux obſcurciſſant les lumieres de la raiſon, nous rend d'autant plus excuſables que nous ne ſommes plus les maiſtres de nos actions. Et comme la fureur excuſe les frenetiques de blaſme & de peine; la cholére qui eſt vne courte fureur, au dire du Poëte, merite la meſme excuſe: ſa violence eſtant d'autant plus grande par deſſus celle de toutes les autres paſſions, qu'elle eſt la plus prompte & qu'elle paſſe

comme vn éclair : puiſque lors qu'elle prend racine dans l'ame, elle perd ſon nom, & degenére en haine.

Le 4e diſt, Qu'il eſtoit pour la joye, puiſque toutes les autres paſſions la reconnoiſſent ſi puiſſante, qu'elles ſe contentent d'eſtre ſes ſervantes : l'amour & le deſir ne ſont que pour la joye que l'on en eſpére : la haine & la fuite, pour éloigner tous les objets qui la peuvent troubler ; le deſeſpoir nous ſaiſit lors ſeulement que nous n'eſperons plus de joye : l'eſperance eſt pour elle ſeule : la crainte n'eſt que de ſon contraire : l'audace pour rompre tous les obſtacles qui s'oppoſent à noſtre contentement : & la cholére ſert d'indice à exprimer le deſplaiſir que nous recevons de ſon retardement. Qu'vn homme nous injurie en ſa cholére, en ſa triſteſſe ; voire en ſon deſeſpoir, nous ne l'excuſerons pas : mais fuſſions nous les plus faſchez, nous n'excuſerons pas ſeulement la joye des autres, nous y prenons plaiſir. Et comme les contraires ſe connoiſſent par leurs contraires, puiſque rien ne nous déplaiſt tant que la triſteſſe, rien ne nous agrée plus que la joye :

dont la violence se void assez en ce qu'elle en a fait mourir quelques-vns ; ce que n'a jamais fait la cholére. En fin nous ne sçaurions mieux prouver & approuver la puissance & l'empire de quelqu'vn qu'en nous rendant nous-mesmes ses sujets, comme nous faisons tous de la joye : à laquelle la pluspart ne donnent pas seulement vne partie de leur temps, mais quittent les affaires les plus importantes pour en aller chercher aux lieux destinez à ce Dieu Ris : duquel les festes viennent bien plus souvent en ce temps qu'en celui d'Apulée. Et qui est-ce qui nous fait excuser & endurer en jeunesse tous les travaux de l'estude, aux apprentifs de chaque mestier les maux qu'ils souffrent, aux soldats le peril de la mort, sinon la joye qu'ils espérent. Celui qui la possede, se laisse tellement maistriser à elle, qu'il oublie tous ses maux passez. Le voyageur ne se souvient plus du peril de la mer : le malade de ses douleurs : bref, chacun se laisse entierement posseder & regenter à cette passion, partant la plus excusable.

Le 5e dist, Que la douleur apportan

vn plus grand mal, que la joye n'apportoit de bien; puisque le mal destruit entiérement la nature de la chose, que le bien ne fait que rendre plus accomplie: la premiere sembloit estre beaucoup plus juste & plus excusable que la derniere: laquelle ne donne que le bien estre: mais le mal destruit l'estre mesmes: à la conservation duquel tous les animaux estans naturellement portez, ils évitent bien plus soigneusement les moyens qui leur peuvent nuire, qu'ils ne se portent vers ceux qui leur peuvent procurer de la joye & du contentement. Aussi les accens de la voix qui tesmoignent la douleur ou la tristesse, sont bien plus violens que ceux de la joye, qui n'estant rien autre chose qu'vne simple complaisance que l'on reçoit dans la jouïssance du bien, elle consiste plus dans le repos que dans le mouvement, dont la douleur participe davantage par les efforts qu'elle fait produire à l'ame, pour chasser au loin ce qui la tourmente.

Le 6e dist, Que les passions estans les appannages de nostre nature, & faisans partie de nous-mesme, elles estoient

toutes excusables en elles-mesmes, puisqu'elles sont naturelles & inévitables : mais sur tout celles vers lesquelles vn chacun a le plus d'iclination, à cause des dispositions de son temperament : ainsi, l'amour & la joye sont plus excusables dans vn sanguin : la cholére & le desespoir, dans le bilieux : la haine & la tristesse, dans le mélancholique : l'esperance & la hardiesse, dans la jeunesse : & la honte qui s'excuse en vn enfant est blasmable en vn vieillard. Toutesfois, l'esperance accompagnant l'homme tandis qu'il respire, & s'estendant mesmes jusques apres la mort, semble par cette durée induire que comme elle est la moins inséparable, aussi est-elle la plus excusable.

CENT TRENTE-QVATRIESME CONFERENCE DV LVNDY 23. Mars 1637.

Quel eſt le plus loüable des Temperamens.

LE tempérament eſt l'harmonie & proportion des quatre qualitez premieres qui ſuit le meſlange des elemens, deſquels ſont compoſez tous les corps ſublunaires, qui eſtans deſtinez à des fins differentes, ont auſſi deu eſtre diverſement tempérez & aſſortis. Or cette diverſité bien qu'elle ſoit preſque infi-

nie, se peut neantmoins réduire à trois souverains chefs. Car ou les quatre qualitez sont tellement meslangées qu'elles demeurent dans vne égale proportion, ou vne d'entr'elles excelle par dessus les autres, ou bien deux ensemble ont l'aventage. La premiere façon fait le tempérament égal, les deux autres font l'inégal. Le tempérament égal est de deux sortes. L'vn, appellé aux poids, dans lequel les qualitez sont dans vne proportion si parfaite, que si on les pouvoit pezer à la balance, l'vne ne l'emporteroit pas sur l'autre; car cette égalité doit estre entenduë seulement des qualitez, & non des élemens: autrement s'il y avoit autant de feu que d'eau, d'air, ou de terre; le feu qui est tres-actif consommeroit les autres, & réduiroit en cendre tous les vivans, dont la dissolution nous apprend qu'ils ont plus de terre & d'eau, que des autres elémens. L'autre, qui s'appelle à la Iustice, se rencontre en toute sorte de substances composées, entre lesquelles il y en a vne qui sert de regle & de modelle à tous les individus qui sont compris souz icelle, & qui possede en perfection la température requise aux fonctions

de sa nature. Ainsi entre les animaux le lion est chaud, le pourceau humide, la salemandre froide, l'abeille séche: mais l'homme est temperé, & entre ses parties les os, cartilages & ligaments sont froids & secs: le sang, les esprits, les chairs, le cœur, le foye sont chauds & humides: le cerveau, la pituite, la graisse froids & humides: chacun d'iceux estant temperé à la justice. La peau seule, & sur tout celle qui est dans le creux de la main d'vn homme bien temperé, estant moderée en toutes les qualitez, & pour ce qu'elle semble estre vne tissure de la chair & des nerfs, elle est également froide & chaude, molle & dure, & pour cet effet l'organe principal du tact, & le juge de tous les autres tempéramens. Le tempérament inégal qui est neantmoins compris dans l'enceinte de la santé, est simple ou composé. Le premier, dans lequel l'vne des quatre qualitez a l'avantages pardessus celle qui lui est contraire les deux autres demeurans dans vne mediocrité, est de quatre sortes: chaud, froid, séc, & humide. Le second, lors que deux d'icelles excellent, est aussi de quatre sortes selon les quatre conbinations qui se peuvent

faire des qualitez : chaud & humide, chaud & sec, froid & humide, froid & sec : car le chaud & le froid, le sec & l'humide ne peuvent subsister en vn mesme sujet : & bien que la chaleur consommant sans cesse l'humide, & la froideur amassant quantité d'excremens humides, empeschent les tempéramens chaud & humide, & froid & sec, de subsister long-temps en vn mesme estat ; neantmoins ils peuvent y demeurer quelque temps, bien qu'ils se changent par la succession des aages. Et ainsi des neuf sortes de tempéramens ; à sçavoir, quatre simples, quatre composez, & vn parfaitement tempéré : ce dernier me semble le plus loüable & le plus parfait, vn corps ainsi temperé n'estant ni gras, ni maigre, ni froid, ni chaud, ni sec, ni humide ; mais d'vne constitution quarrée & mediocrement charnuë, & qui ne panche pas plus vers vne extremité que vers l'autre, estant dans vne mediocrité exquise, & par consequent plus loüable qu'aucune de celles qui approchent plus des extremes tousjours vicieux.

Le 2e dist, Que s'il se donne vn

temperament si exquis, comme la raison semble le démontrer, qui veut que le progrez d'vn extréme à vn autre ne se pouvant faire sans passer par le milieu, l'enfant ne puisse devenir de chaud & humimide qu'il est en son enfance, froid & sec en vieillesse, sans passer par ce milieu également temperé : il passe aussi viste qu'vn éclair, & sa durée est presque insensible. Tellement qu'encor que ce temperament soit le plus parfait & le plus desirable : neantmoins pource qu'ils est seulement estabi pour servir de modelle & d'idée à tous les autres temperaments, je suis pour le chaud & humide, comme estant plus convenable à nostre vie, qui ne consiste que dans vne chaleur & humidité : comme la mort & la vieillesse qui y conduit, sont froides & séches. Aussi est-ce le temperament de l'enfance, & dont la nature nous ayant assortis dés le commancement de nostre vie, il doit estre le plus parfait de tous ; & pour cet effet il respond au Printemps, la plus temperée des saisons ; & au sang, le plus loüable des humeurs : d'où il s'appelle sanguin : comme le froid & sec, mélancholique : le chaud & sec, bilieux : le froid & hu-

mide, pituiteux. Ce qui ne doit pas estre entendu des humeurs excrementeux, mais des naturels compris dans la masse du sang, qui suivent les principes de nostre generation. Aussi n'est-il pas seulement propre aux fonctions de la vie, dont la santé est le fondement, & la joye le plus doux entretien, que le sang produit comme la mélancholie fait la tristesse : la pituite, la paresse ; la bile, la fureur & la cholére ; mais aussi pour les fonctions de l'esprit, lesquelles dépendans de la pureté des esprits animaux, & ceux-ci des vitaux & naturels, qui sont plus benins dans les sanguins, leur connoissances en doivent estre plus nettes & plus claires.

Le 3e dist : Autant que la chaleur & l'humidité sont convenables aux actions de l'ame vegetante, qui sont d'engendrer, croistre & se nourrir, elles sont ennemies de celles de l'ame raisonnable, dont le siége a esté pour cet effet éloigné du foye & du ventricule où se fait la cuisine : de peur que les fumées des viandes venans à se mesler avec les esprits animaux, n'obscurcissent les fantosmes & les espéces dont ces esprits sont chargez ; &

par

par ainsi empeschassent les opérations de l'entendement, qui dépendent de ces fantosmes, tant qu'il est lié avec le corps. Car toutes les ames estans semblables, leurs opérations ne different que selon la diverse temperature du cerveau, qui fait celle des esprits animaux, qui doivent estre subtils & lumineux, non toutesfois jusqu'au point d'estre ignées, comme ceux des bilieux & frenétiques, dont lés mouvemens sont précipitez & impetüeux; mais dans la juste proportion qui se remarque au tempérament mélancholique, lequel estant froid & sec, c'est à dire moins chaud & humide, est plus propre pour la prudence & la sageſſe, qui requiert vn esprit consistant & rassis, tel qu'est celui des vieillards, dont la sageſſe ne vient pas tant de l'expérience qu'ils ont acquise par vne longue suite d'années, que de la froideur & séchereſſe de leur cerveau, laquelle fait les hommes posez. Aussi tous les hommes illustres ont esté de ce tempérament, pource qu'il donne la patience & la constance, sans laquelle on ne fait jamais rien de grand & de notable. Et comme le tempérament chaud & humide est le plus aizé à se corrompre, par la

raiſon des contraires le froid & le ſec doit eſtre moins ſujet aux maladies, comme entre les arbres & les animaux les plus ſecs & les plus durs ſont moins offenſez des injures externes : en quoi le tempérament melancholique n'eſt pas ſeulement le plus deſirable : mais auſſi pour ce qu'il contente plus l'eſprit de celui qui en eſt pourveu, lequel s'il eſt à ſon aize, fait plus de refléxion ſur le bien qu'il poſſede, ſinon par ſa contemplation il ſe divertit ailleurs.

Le 4e diſt, Que celui des tempéramens eſt le plus loüable, lequel eſt le plus propre aux fonctions de l'eſprit & du corps ſi diſproportionnées entr'elles, qu'il ſemble que ce qui ſert à l'vn ſoit nuiſible à l'autre. Car comme le ſanguin eſt excellent pour les opérations de la vie, & la bonne habitude du corps, il eſt incommode pour celles de l'eſprit, ſoit à cauſe de la molleſſe ou benignité de cet humeur, qui ne peut pas ſouffrir vne forte attention, ou de ſa trop grande humidité, laquelle inondant de vapeurs l'imagination & l'entendement ne peut fournir de matiére propre aux eſprits animaux, dont la température doit

eſtre ſéche pour produire la ſageſſe, à laquelle le tempérament melancholique eſt bien eſtimé de quelques-vns : mais quand bien cela ſeroit, il eſt trop contraire à la ſanté & bonne conſtitution du corps pour eſtre deſirable. Le flegmatique n'eſt propre, ni pour la ſanté du cops, ni pour la bonté de l'eſprit. Le bilieux l'eſt pour l'vne & l'autre, ſon corps eſtant moins replet que le ſanguin, & moins attenüé & deſſéché que le melancholique, fort alaigre au reſte & diſpos par l'abondance des eſprits qui l'animent : & comme il ſe débauche facilement, auſſi eſt-il en peu de temps remis : ſes maladies eſtans les plus courtes. Sa vivacité eſt auſſi bien plus deſirable que cette peſanteur & gravité qui accompagne les melancholiques, & qui les fait eſtimer par le vlgaire, ſages & prudents ; bien qu'ils n'en ayent que le maſque & l'apparance : au lieu que les bilieux ſont remplis d'induſtrie & de courage, qui les faiſant venir à bout de tout ce qu'ils entreprennent, leur donne l'avantage par deſſus tous les autres : comme entre les beſtes & les oiſeaux, le lion & l'aigle qui ſont de cette complexion, ſont les plus nobles : & ſelon quelques-vns noſtre premier pere

appellé Adam, qui veut dire roux, a esté du poil & du tempérament bilieux, d'où peut estre que l'homme est nommé en la mesme langue *isch*, qui signifie *feu*, dont la bile participe.

Le 5e dist, Que de vrai sa promptitude à obéïr à sa femme estoit vn effet de ce temperament, qu'il semble plustost avoir eu que ce loüable & parfaitement temperé, tel qu'estoit celui de Nostre Seigneur. Mais que les temperamens estans les principes de toutes nos fonctions, qui doivent estre differentes en vn chacun ils sont desirables selon les lieux, les saisons, les emplois, l'aage, le sexe & les inclinations de chacun en particulier.

CENT TRENTE-CINQVIESME CONFERENCE DV LVNDY 30. Mars 1637.

De l'Heur & du Mal-heur ; & ſi les hommes ſont heureux ou malheureux, pource qu'ils le ſont, ou pource qu'ils le penſent eſtre.

IL ſe remarque dans la nature trois ſortes d'effets. Les vns arrivent touſjours neceſſairement, comme la viciſſitude des jours, des nuits, & des ſaiſons qui depend du mouvement des aſtres, lequel ne ſe peut changer ſans

miracle, non plus que les autres effets de la nature vniverſelle. Les autres arrivent ſouvent, mais non pas tousjours, la nature particuliére qui les produit eſtant quelquesfois empeſchée par quelque rencontre qui lui fait faire des monſtres. Les derniers ne ſe font pas tousjours ni ſouvent, mais rarement, comme ſont tous ceux qui dependent des cauſes contingentes : qui ſont de deux ſortes. Les premieres agiſſent par vne neceſſité de nature ſans aucune élection : les autres par vn principe de liberté, & avec chois & déliberation. Tant les vnes que les autres lors qu'elles produiſent vn effet contre leur intention & premier deſſein, s'appellent cauſes fortuites. Et comme celles qui agiſſent par vne neceſſité naturelle produiſent vn cas d'aventure, tel qu'eſt celui d'vne pierre qui tombe ſur la teſte de quelqu'vn : celles qui opérent par élection & deſſein, lors qu'elles produiſent autre choſes qu'elles ne s'eſtoient propoſé, font la fortune, ou le bon-heur & le malheur, ſelon le bien ou le mal qui en reüſſit par des moyens & reſſorts qui nous ſont inconnus ; autrement ſi on ſçavoit la cauſes & les motifs de l'vn ou de l'autre, ce ne ſeroient plus des effets fortuits & contin-

gents, puis qu'ils auroient vne cauſe certaine & aſſeurée: comme l'induſtrie, le travail, la faveur & l'amitié produiſent de leur chef des biens qui ne ſont point vn effet de la fortune, lors qu'ils arrivent à vn homme qui les merite: non plus que leur perte, lors qu'elle ſuit le luxe & les profuſions d'vne vie débordée: mais les richeſſes & les honneurs ſont fortuits lors qu'ils arrivent à ceux qui en ſont entiérement incapables: comme la pauvreté, l'infamie & le meſpris à l'égard des grands hommes, dont neantmoins la conſtance & la réſolution à ſouffrir toutes ces diſgraces, fait dire communément que le ſage eſt au deſſus de la fortune, pour ce qu'il en mépriſe les traits par la force de ſa raiſon: laquelle ſeule eſtant capable de nous rendre heureux, puiſque les beſtes qui en ſont privées n'ont auſſi aucune part dans le bon-heur ou mal-heur: j'eſtime que l'vn & l'autre dépend entiérement de noſtre imagination & de la refléxion que nous faiſons ſur la condition de la choſe que nous poſſedons, laquelle nous paroiſſant tantoſt bonne & tantoſt mauvaiſe, nous fait auſſi eſtimer heureux ou malheureux.

Le 2e dist, Que s'il y avoit quelque diversité dans les effets de la nature, elle estoit encor bien plus grande parmi les actions humaines, dont l'incertitude & l'inconstance est telle, que les hommes arrivent rarement à la fin qu'ils s'estoient proposez; mais souvent se voyent élevez à vn bon-heur inesperé, ou accablez d'vn mal-heur qu'ils n'avoient aucun sujet d'apprehender. Laquelle diversité d'accidens a fait establir à la superstitieuse antiquité, vne divinité aveugle & volage, constante en son inconstance, qu'ils vouloient estre la cause de tous ces effets: pource que les causes prochaines leur estans cachées, ils s'en sont pris à vne cause imaginaire, n'en pouvans reconnoistre la veritable, ou ne la voulans pas avoüer: que j'attribuë au tempérament d'vn chacun, par le moyen duquel il se produit dans l'ame vn certain mouvement & impetuosité naturelle pour acquerir quelque chose sans que le raisonnement y contribuë, & selon que l'on suit ces instincts & inclinations, ou qu'on leur resiste, l'on est heureux ou mal-heureux. Ainsi, celui qui se sent porté aux armes, s'il les embrasse, il y reüssit beaucoup mieux qu'à vne vie sedentaire & plus

douce, à laquelle le melancholique qui eſt fourni de conſtance eſtant plus propre, il y ſera plus heureux. Et pour ce que les eſprits groſſiers, les foux & les eſtourdis ſe laiſſent plus volontiers conduire à ces mouvemens, ils ſont ordinairement plus heureux que les ſages, dont la retenuë & la prudence leur faiſant faire quantité de refléxions ſur ce qu'ils entreprennent, leur fait auſſi ſouvent perdre les occaſions qui ne retournent jamais. Car je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui veulent, que comme il y a des eſprits qui font remüer les orbes celeſtes, & ſelon Averroës vne Intelligence qui préſide à la generation des choſes naturelles, il y en ait auſſi vne particuliere pour les divers evénemens de la vie qu'elle fait arriver ſelon les differentes intentions du premier moteur: puiſque ſans aller recourir à ces cauſes obſcures & éloignées nous portons avec nous meſmes celles de noſtre bon-heur ou mal-heur, dont nous ſommes les vrais artizans: lequel toutesfois conſtituer dans la ſeule imagination & non dans la realité, c'eſt dire que le bien n'eſt pas bien, puiſque le bien en ſoi eſtant vn affection de l'eſtre réel, il en eſt inſeparable, &

partant vrai & non imaginaire.

Le 3e dist, Que le bien n'estant bien que par la convenance qu'il a avec celui qui en est pourveu, il n'y a point en ce monde de bien ni de bon-heur absolu, mais seulement relatif, & par comparaison veu que ce qui convient à l'vn n'est pas propre à l'autre. Ainsi, les richesses ou la pluspart des hommes mettent leur bien & felicité, sont celles qu'vn Philosophe jetta dans la mer pour mieux vaquer à la contemplation. Les honneurs les plaisirs qui sont des charmes qui flatent le plus puissamment les hommes, sont des croix & tourments à quelques autres. La prison qui est vne des plus rudes épreuves de la patience, est neantmoins recherchée de quelques-vns qui préferent vne solitude & prison perpetüelle aux vanitez du monde. N'avoir point d'amis est le plus grand des malheurs: & toutesfois, Timon en a fait son plus grand bon-heur. La vie, fondement de tous les biens, a esté si importune à quelques-vns, que pour s'en delivrer ils se sont eux-mesmes donnez la mort: & les douleurs, les afflictions & les maladies

qui y conduïsent, ne sont au dire des Stoïciens que des maux imaginaires, qui ne font aucune impression sur les sages.

Le 4e dist. Puisque le bon-heur ou le mal-heur semblent estre les élemens qui composent la vie politique des hommes & les deux poles de ce globe sur lequel les anciens avoient mis la fortune, leur consideration se peut prendre en deux façons, l'vne en leur cause, l'autre en leur effet. quãt à la premiere, les Stoïciens qui ont forgé vne destinée qui gouverne tout par vne suite d'evenemens necessaires & determinez, estoient aussi impies que Démocrite & Leucippe; qui soustenoient au contraire que tout se faisoit par hazard en l'vnivers qu'ils disoient mesme avoir esté fait par vn rencontre fortuit de leurs atomes: ceux-ci nians la providence de Dieu; les autres sa puissance, en l'assujettissant & le liant aux loix immüables de cette fatalité. Mais sans considerer les choses à l'égard de Dieu, auquel tout est present & certain, nous les pouvons distinguer en deux. Les vnes agissans necessairement, ont tousjours leurs effets necessaires; les autres qui dépendent absolu-

ment de la volonté des hommes, laquelle estant libre & indifferente, a des effets incertains & contingents. Et ainsi les accidens de la mer, où le vulgaire croid estre le principal empire de la fortune les les morts naturelles, la naissance mesme d'vn pere pauvre ou riche, ont vne cause reglée & necessaire : les biens au contraire, donnez gratuitement ou acquis avec peu d'industrie, ou trouvez, ont des causes contingentes : lesquelles estans presque infinies, puisqu'il n'y a point de cause par soi qui ne puisse estre cause par accident, en produisant toute autre chose qu'elle ne s'estoit proposé : elles ne peuvent tomber en la connoissance de l'esprit humain, qui ne connoist que ce qui est fini & terminé. Les autres évenemens ont des causes meslées de hazard & de necessité, comme la mort du poëte Æschylus arrivée d'vne tortuë qu'vne aigle lui fit tomber sur sa teste chauve. Quant à la seconde maniere en laquelle se peut considerer le bon-heur, sçavoir, s'il nous rend heureux en effet ou en l'imagination ; c'est accuser tous les hommes de folie, de dire que le bon-heur soit imaginaire & fantastique : puisque la nature qui n'a point

donné de desir en vain, (ce qu'elle eust fait si elle faisoit desirer vne chose qui n'est point) les fait tous aspirer à l'vn & craindre l'autre. Et comme il y a vn bien absolu, il doit aussi y avoir vn bon-heur de mesme, qui est la possession de ce bien, tel qu'est celui de l'estre, lequel estant le fondement de tous les biens, doit estre vn bien reel & absolu. La vertu & l'honneur qui l'accompagne estant aussi des biens solides & veritables, leur possession doit apporter vn pareil bon-heur; dont la verité & realité n'est pas plus changée pour n'estre pas goustée également de tous, que le seroit la saveur d'vne viande, ou la beauté de la lumiere pour n'estre pas apperceuës par vn malade ou vn aveugle: voire comme celui qui auroit vn diamant brut n'en seroit pas moins le possesseur ni moins riche pour n'en connoistre pas la valeur: ainsi, celui qui possede quelque bien n'en doit pas estre estimé moins heureux, bien qu'il ne pense pas l'estre. Aussi, il seroit autant absurde de dire vn homme heureux ou mal-heureux pource qu'il le pense estre, que de croire qu'vn fol fust Roy, ou riche, à cause qu'il s'imagine avoir des empires & des richesses.

Le 5e dist, Que le bon-heur, qui estoit plustost vn effet de nostre génie, comme le prouvent les exemples de Socrate & Simonides, que de nostre temperament, moins encor des astres & de leurs influëences, ne dépendoit pas seulement de la possession de quelque bien, ni de la croyance que l'on a de le posseder, mais de l'vn & de l'autre ensemble : à sçavoir de la reflexion que l'on fait sur l'excellence du bien que l'on possede en effet : faute de laquelle les enfans, les fols les yvrognes, les sages mesmes tandis qu'ils dorment ne peuvent estre dits heureux.

CENT TRENTE-SIXIESME CONFERENCE DV LVNDY 6. Avril 1637.

De l'Origine des Pierres Précieuſes.

LA pierre, qui ſe définit vn corps foſſil, dur, ſec & frangible, eſt ou commune ou précieuſe. L'vne & l'autre compoſée de quatre elémens, & principalement d'eau & de terre, mais diverſement aſſortis & élabourez : les pierres brutes ſe font avec moins d'appareil, leur matiére prochaine n'eſtant que beaucoup de terre, & fort peu d'eau,

dont il se fait vne sorte de lute, lequel estant dessecché par la chaleur, se durcit en pierre. Les pierres précieuses ont moins de terre & plus d'eau, l'vne & l'autre tres-pures & simples (d'où vient leur éclat qui suit la simplicité des elémens) & exactement meslées par la chaleur, laquelle cuisant l'humidité aqueuse, la purifie & sublime à vn degré tres-parfait par le moyen de cet esprit vniversel, dont est remplie la terre & tout le monde, estimé pour cet effet par Pithagoriciens vn grand animal.

Le 2e dist. Il y a trois choses à considerer en l'origine des pierres, leur matiére, leur cause efficiente, & le lieu de leur generation. Leur matiére éloignée est l'eau & la terre, n'y ayans que ces deux elémens qui tiennent coup, & font consistence : mais leur matiére prochaine, de laquelle seule il s'agit ici, est vn certain suc pierreux qui tient lieu de semence, que l'on void assez souvent couler des rochers : lequel s'il est grossier & visqueux il fait les pierres communes, & s'il est subtil & pur, il fait les pierres précieuses. Et non seulement ce suc se

convertit

convertit lui-meſme en pierre : mais auſſi il y change preſque tous les autres corps, comme le bois, les fruits, les poiſſons, la chair des animaux, & telles autres choſes qui ſe petrifient dans certaines eaux & grottes. Leur cauſe efficiente éloignée eſt la chaleur, laquelle ſeparant les corps eſtrangers, vnit ceux de meſme nature, dont elle fait ce ſuc homogene, lequel eſt condenſé par le froid, qui donnant la derniere forme & perfection à la pierre, eſt ſa cauſe efficiente prochaine. En fin leur lieu eſt par tout ; dans la moyenne region de l'air, qui produit les pierres des foudres : dans la mer, qui engendre le corail, lequel tient de la pierre & de la plante, & les perles dans leur meres qui ſont leurs matrices par le moyen de la roſée du ciel : dans les animaux, dans les plantes & ſur tout dans la terre, & ſes miniéres ou matrices qui ſont des eſpaces bien fermez & exempts des injures de l'air, des eaux, ou d'autres agents externes qui pourroient empeſcher leur production par le meſlange de quelque corps eſtranger, où en laiſſant tranſpirer les eſprits minéraux qui ſervent à l'élaboration de ces pierres.

Le 3e dist. Les pierres précieuses produites pour l'ornement, comme les métaux pour l'vtilité de la vie, sont de trois sortes; sçavoir luisantes & éclatantes, comme le diamant, rubis, cristal, amethyste: ou vn peu obscures, comme la turquoise, le jaspe: & d'autres moyennes qui n'ont pas vn lustre parfait, telles que sont l'opale & toutes les perles. Et comme la matiére des pierres communes est la terre, principe d'obscurité, celle des précieuses est vn humeur aqueux, diaphane, congelé par la froideur de l'eau ou de la terre, ou par le voisinage des glaces & des neiges qui environnent les montagnes & rochers, où se rencontrent ordinairement leurs miniéres: & entr'autres le cristal, qui est comme la matiére premiere des autres pierres précieuses, & le premier essai de la nature lors qu'elle minutoit de renfermer sa majesté dans l'éclat des plus brillantes pierreries, lequel n'est autre chose qu'vne humidité condensée par le froid. C'est pourquoi vne chaleur violente telle que celle des fourneaux la resout & fait fondre. Aussi les effets qu'on attribuë à ces pierres, comme d'arrester le sang, rabattre les fumées du vin, resister aux ve-

nins chauds, teſmoignent n'eſtre cauſez que par le froid, qui leur donne auſſi le poids par la condenſation de leurs parties.

Le 4e diſt, Que ſi les cryſtaux & les pierreries n'eſtoient faites que par le froid; ils ne pourroient s'engendrer dans les iſles de Chypre, de la mer rouge & autres païs meridionaux, mais ſeulement dans les Septentrionaux, où ils ſont neantmoins plus rares: s'y trouvant des montagnes où le froid a conſervé de la glace pendant pluſieurs ſiecles ſans qu'elle y ait jamais eſté convertie en cryſtaux; leſquels d'ailleurs devroient nager ſur l'eau auſſi bien que la glace, & ne devroient pas eſtre plus pezans ni plus tranſparens: ce qui ne ſe peut attribuer à leur plus grande eſpoiſſeur faite par vne froideur plus vehemente, puiſque l'eau s'eſpoiſſiſſant en glace devient moins tranſparente: & que les cryſtaux ne ſont point ſi froids au toucher que la glace: Mais ſur tout, leur calcination montre évidemment qu'il y a autre choſe que de l'eau; pour laquelle connoiſtre il faut chercher dans la compoſition des corps les plus approchans,

les principes de ceux-ci. Tels ſont les aluns & les verres qui reſſemblent fort aux pierres précieuſes par leur éclat & conſiſtence : eſtans, auſſi bien que ces pierres-là, des ſucs mineraux endurcis & meſlez par vne quantité proportionnée de ſels & d'eſprits violents, qui joints enſemble perdent toute leur acrimonie pour s'embraſſer tres-eſtroittement : ce ſont des principes fort viſqueux, capables d'vne grande ſolidité & qui eſtans d'eux-meſmes tranſparens ſont propres à conſerver tout ce que les formes ſpécifiques y peuvent ajouſter d'éclat & de lemiere. Cette reſſemblance eſtant ſuppoſée, nous ſommes obligez de reconnoiſtre les meſmes principes de compoſition dans les pierreries, puiſque les choſes qui conviennent en genre & ont du rapport aux qualitez conviennent auſſi au regard de la matiére, & n'ont rien qui les diſtingue que cette forme inconnuë qui détermine l'eſpéce. Il eſt vrai que le peu d'éclat & de dureté ne vient pas de leur ſeule forme qui n'eſt pas capable d'vne ſi eſtroite liaiſon, mais de quantité de terre obſcure & d'vn phlegme fort impur : ce qui ne ſe rencontre point aux pierres précieuſes ni

au verre avec lequel aux Indes on fait des esmeraudes. Aussi est-ce le corps le plus ressemblant à ces pierres ; qui n'a pour principes qu'vn esprit mesté parmi beaucoup de sel & quelque peu de terre : lesquels s'vnissent par l'action de la chaleur, & se condensent par l'inclination naturelle qu'ils ont à cet épaississement : le froid n'y contribüant que fort peu, puisqu'ils acquiérent leur solidité & consistence lors qu'ils sont encor fort chauds. L'artifice dont on se sert pour contrefaire les rubis & les diamans avec les mesmes principes du verre, confirme grandement cette opinion ; seulement pour en éviter la fragilité, on y mesle moins de terrestreité, & on ne consomme pas l'humeur qui fait la liaison avec tant de violence. La calcination des crystaux dont il se tire force sel aussi bien que la facilité d'en faire du verre, montre pareillement quels sont les principes matériels de ces pierres. Ces principes estans contenus ou engendrez dans le sein de la terre, de leurs divers meslange se forment certains sucs, qui selon le rencontre s'vnissent au premier corps qui leur fait impression de ses vertus : puis, le

plus pur de ces sels & de ces terres est volatilizé par l'esprit qui y est meslé & circulé par la chaleur qui le perfectionne tousjours de plus en plus jusques à ce que cette chaleur qui clarifie les liqueurs ait rendu homogene par vne coction ce qui ne l'estoit pas auparavant à cause du diyers meslange. Ces sucs s'arrestent d'ordinaire en des lieux superficiels de la terre, où vne chaleur mediocre acheve de les cuire, en faisant évaporer l'humidité trop grande qui empeschoit l'endurcissement qui est naturel à ces substances. Et se font de diverses espéces selon les differentes impressions qui leur arrivent du Ciel, ou du lieu de leur generation, ou des autres dispositions, desquelles resultent des formes toutes diverses: ausquelles je rapporte la diversité de leurs couleurs: & non, comme veulent la plusfart des Chymistes, aux souffres qui ne se rencontrent point dans ces pierres: lesquelles couleurs ils devroient plustost attribüer au sel qui est leur principale matiére, puisqu'il acquiert par les divers degrez de coction ou de calcination presque toutes les couleurs de ces pierres: estant premierement blanc, puis bleu

& enfin rougeastre.

Le 5e dist, Qu'il estimoit plus probable de dire que dés le commancement il y a eu des espéces de pierres de toutes sortes, qui ont esté disposées dans les lieux les plus propres à leur conservation, qui en ont continüellement engendré de semblables: determinans les matiéres propres par l'envoi d'vne certaine vapeur ou d'vn esprit empraint du charactére de leur espéce durant l'vnion qu'il a euë avec leur substance devant qu'vn parfait endurcissement l'exprimast & le fist sortir: lequel esprit venant à rencontrer des matiéres disposées, il s'y vnit, les fixe & les determine à estre de la mesme espéce que le gros dont il est sorti. Car l'opinion commune qui fait naistre ces pierres d'vne certaine bouë composée de terre & d'eau cuite & endurcie par l'action de la chaleur, est sans fondement: puisque pour temperée que fust cette chaleur, elle auroit à la longue dissipé toute cette humidité, & n'y laisseroit que la terre: c'est à dire le plus obscur & le plus friable de tous les elémens: & que l'eau & la terre n'ayans point de viscosité ne sont capables d'aucune continüité & dureté qui leur

vient du sel : lequel ayant en soi le principe de coagulation, vnit parfaitement l'eau avec la terre, laquelle ne se peut pour cet effet dissoudre par aucune eau si elle n'est meslée parmi beaucoup de sel. Enfin, le ciment qui se fait avec la chaux, l'eau & le sable, se petrifiant à la longue, montre la necessité du sel fixe de la chaux (qui fait la liaison du tout) en la generation des pierres. D'où l'on peut conclure que comme dans les pierres communes & obscures il y a vn peu de sel parmi beaucoup de terre ; ainsi dans celles qui sont précieuses il y a beaucoup de sel parmi vne fort petite quantité de terre.

CENT TRENTE-SEPTIESME CONFERENCE DV LVNDY 20. Avril 1637.

De la generation des Métaux.

LE metal qui eſt vn corps mineral, ſolide, opaque, peſant, malleable, ductile, & ſonnant, ou eſt compoſé par la nature, l'art ou le hazard, comme le leton, l'electre & le cuivre de Corinthe : ou il eſt ſimple, qui ſe diviſe en ſept eſpéces, ſelon autant de planetes, auſquels chacun d'eux ſe rapporte

comme les pierres précieuſes aux eſtoiles fixes: à ſçavoir, or, argent, plomb, cuivre, fer, eſtain & vif argent, que d'autres rejettent du nombre des métaux, pource qu'il n'eſt pas malleable, & l'eſtain pour eſtre compoſé de plomb & d'argent. Leur matiere éloignée eſt beaucoup d'eau avec peu de terre: la prochaine ſelon Ariſtote, vne exhalaiſon vaporeuſe. Leur cauſe efficiente generale eſt le ciel, par ſon mouvement & ſes influences produiſant la chaleur qui attenüe & cuit cette exhalaiſon, que la froideur condenſe & reſſerre: d'où vient que tous les metaux ſe fondent au feu violent, le vif argent s'y exhale, & cette eſpece de fer qui ne ſe peut fondre, s'y amollit. Le lieu où ils s'engendrent eſt le ſein de la terre, les metaux qui ſe trouvent dans les eaux, comme l'or dans le Tage & le Pactoctole, y ayans eſté tranſportez de la terre avec les eaux, leſquelles les lavans & épurans elles rendent plus parfaits que ceux des miniéres.

Le 2e diſt: Bien que les métaux ayent eſté engendrez dés le commancement du monde dans leurs minieres, d'où ils ont

eſté premierement tirez & mis en œuvre par Tubalcain, qui eſt le Vulcain fabuleux du pàganiſme, ils ne laiſſent pas de s'y rengendrer de nouveau par l'arrivée d'vne matiere convenable, qui eſt vn ſuc metallique formé d'vne humidité non ſimplement aqueuſe : autrement la chaleur la feroit évaporer au lieu de la cuire ; mais viſqueuſe, onctüeuſe, & quelque peu terreſtre, laquelle tient long temps coup à la chaleur, quelque violente qu'elle ſoit : comme il ſe void dans les feux des Volcans, qui s'entretiennent par le ſeul bitume & autres terres enſoufrées. Qui eſt auſſi l'opinion des Chymiſtes, lors qu'ils les compoſent de ſoufre & de mercure : le ſoufre tenant lieu de ſemence virile, & le mercure qui eſt plus crud & plus aqueux, faiſant la charge du ſang maternel. Et comme le ſel où la terre qui domine dans les pierres, eſt cauſe de leur friabilité : le ſoufre & le mercure qui eſt l'humidité onctüeuſe, les rend malleables, & capables d'extenſion, qui eſt vn teſmoignage de leur perfection, auſſi bien que la couleur, le ſon & la fixation ou ſejour dans le feu ſans s'alterer, mais non la peſanteur : autrement com-

me l'or qui eſt le plus parfait eſt le plus peſant, l'argent le devroient ſuivre en peſanteur, ce qu'il ne fait pas : le vif-argent eſtant plus peſant que lui de beaucoup : puis le plomb, apres lequel ſuivent l'argent, le cuivre, l'eſtain, le fer & les pierres, dont la peſanteur eſt toutesfois fort differente. Ce qui montre que la gravité n'eſt pas vn effet de la condenſation de la matiere ; autrement les aſtres eſtans les parties les plus denſes de leurs orbes, ſeroient peſans, ce qui n'eſt point : mais cette gravité vient de toute la forme, à laquelle il faut auſſi rapporter quantité d'effets merveilleux qui ſe remarquent dans les métaux : comme de ce que l'or découvre les venins, qu'il attire le vif-argent, & eſt attiré par le pied d'vn eſpervier, & que les grifons l'aiment, comme les auſtruches le fer qu'elles digérent : que l'eſtain rend fragiles tous les métaux auſquels on le meſle : le cuivre ne va point à fond dans l'eau de l'iſle de Demoneſe pres de Carthage, & que le vif-argent, bien qu'il ſoit humide & tousjours coulant, n'humecte & ne moüille point : ce que d'aucuns attribuënt au meſlange égal du ſec avec l'humide.

Le 3e dist. Si jamais l'opinion d'Anaxagore (qui tenoit que tout estoit en tout) a eu quelque fondement, c'est principalement dans les métaux, dont l'étymologie & les opérations des Chymistes nous montrent qu'ils sont les vns dans les autres, & qu'ils se changent facilement: les métaux imparfaits n'estans differents que de certains degrez accidentaires d'avec l'or & l'argent, qu'ils peuvent devenir apres avoir esté purgez de leur lépre, & recüits & raffinez par la nature ou par l'art. Et ainsi, selon l'opinion de quelques modernes on pourroit dire, que supposant la terre vn grand aimant, elle a aussi dans soi vn commancement à cette mutation metallique, puisque l'aimant est comme le principe du fer le plus terrestre de tous les métaux: d'où vient qu'ils s'attirent l'vn l'autre, comme font le mercure & l'or qui en est composé. Et ainsi par la force de la chaleur qui est dans les entrailles de la terre, ce fer qui est le plus imparfait, comme aussi le plus leger de tous les métaux, est changé en acier & cuivre, apres en estain, & enfin estant plus épuré, en argent & en or. Et puisque l'art imite la nature, comme en la

fabrique de l'or artificiel il faut procéder premierement à la réſolution d'vne matiére ſolide, qui eſtant réſoluë doit eſtre renduë volatile & derechef eſtre fixée & retournée en vne ſubſtance ſolide: Ainſi peut-on dire que la generation des metaux ſe fait par l'évaporation des plus ſubtiles parties de la terre & de l'eau, leſquelles eſtans renduës volatiles par la chaleur ſouſterrainne, lors qu'elles viennent à rencontrer quelques rochers ou pierres dures, elles s'y fixent & condenſent en métaux, differens ſelon la pureté de leur matiére, la coction d'icelle, & les lieux qu'elle rencontre, qui ſont pour l'ordinaire des montagnes.

Le 4e diſt Que les differentes proprietez des métaux eſtoient vn teſmoignage aſſeuré de la diverſité de leurs eſpeces, puiſque les proprietez preſuppoſent les formes qui font la diſtinction des eſpeces. Auſſi, le monde euſt eſté grandement defectüeux ſi la nature n'euſt fait que de l'or; duquel il eſt plus aizé de ſe paſſer que de fer ou d'acier: l'or n'ayant pas aſſez de dureté pour eſtre employé comme eux aux vſages de la vie. Et il

n'y a gueres d'apparence que la nature ait voulu reduire tous les metaux en or: autrement, il y en auroit plus grande quantité que de fer & de plomb, puisque la nature qui est tres-sage & puissante ne manque gueres de parvenir à ses intentions. Ce que l'on allegue de la transmutation des metaux les vns aux autres, quand bien elle seroit possible, ne prouve point qu'ils sont tous de mesme espece, puisque le changement d'espece est fort ordinaire: ce qui a perdu sa forme par les alterations, recevant de necessité celle que les nouvelles dispositions y veulent introduire avec autant de facilité dans les creuzets que dans les mines: n'estant necessaire à cela que d'ouvrir les corps des metaux & mettre en liberté ce qu'il y a dans les vns de plus agissant, & dans les autres de plus susceptible des formes qu'on y veut imprimer. Et bien que la nature butte au plus parfait; ce n'est pas qu'elle veuille tout reduire à vne espece la plus parfaite, comme tous les metaux à l'or; mais c'est qu'en chaque espece elle veut faire vn tres-parfait individu: travaillant avec autant de satisfaction à la production du fer & des cailloux que de l'or & des pierres

precieuſes. Car les natures particulieres qui agiſſent ayant tousjours l'intention & la vertu de produire leurs ſemblables, ne ſont point capables de plus hauts deſſeins que la communication de leurs proprietez. Quant aux principes des metaux, tous les compoſent de mercure & de ſoufre y joignans les vitriols au lieu de ſel pour donner corps à ces matieres, mais aucuns tiennent que le mercure eſt la ſeule matiere: & entendent par le ſoufre vne chaleur interne & centrale dans le mercure qui en cüit la crudité, & par le mercure ce qu'il y a de plus crud dans le mercure meſme: leur ſel n'eſtant que la conſiſtence dont ce mercure eſt capable apres la coction. D'autres diſtinguent dans les metaux ce qui eſt de metallique, qui veritablement n'eſt que mercure, d'avec les impuretez qui y ſont meſlées: comme les terres, les ſoufres & vitriols: & font les metaux parfaits tellement homogénes que la ſeparation en eſt impoſſible; qui eſt (diſent-ils) vne preuve de l'vnité de leur matiere & de leur conformité avec le mercure qui retient tousjours ſa nature, bien que les préparations le facent paroiſtre ſous pluſieurs faux viſages. D'aillaurs, ils jugent par la grande

pezanteur

pezanteur de l'or, que ce n'eſt que mercure : autrement, les corps moins pezans qu'on prétend y eſtre meſlez, diminuëroient par leur meſlange cette pezanteur : & la fuſion qui ſemble réduire tous les métaux dans leur eſtre le plus naturel les fait parfaitement reſſembler au mercure : dans lequel ſeul à ce ſujet tous les Chymiſtes recherchent leur grand œuvre. Neantmoins, puiſque l'experience nous montre que dans tous les metaux, excepté l'or, il ſe trouve des mercures, ſoufres & vitriols, il faut reconnoiſtre ces trois corps pour leur principes immédiats. Et bien que les Chymiſtes n'ayent eſté juſques à preſent aſſez habiles pour trouver ces trois principes dans l'or il ne s'enſuit pas qu'ils n'y ſoient : mais bien qu'ils ſont ſi eſtroitement vnis qu'ils ne ſe peuvent ſeparer : la coction ayant tant de puiſſance ſur les matiéres qui ont de la conformité, qu'elles les vnit d'vne liaiſon ſi eſtroite, qu'il eſt impoſſible de les ſeparer ; comme il ſe void dans le verre, duquel on ne ſçauroit faire autre choſe que du verre, bien qu'il ſoit compoſé de principes differents : & dans le mercure meſme qui eſt vn mixte, mais réduit à

tant d'homogeneité qu'on ne peut en rien tirer qui ne ſoit mercure. De fait, l'or ne ſeroit pas malleable au poinct qu'il eſt, s'il eſtoit tout mercure: & ceux qui connoiſſent le mercure & l'impoſſibilité qu'il y a de lui faire perdre l'inclination de ſe revivifier, ne croiront pas aizement que ſans le meſlange de quelque autre corps il puiſſe acquerir la forme de l'or; dont la gravité vient de ſa propre forme, & non du mercure qui ne peut donner de poids à l'or plus qu'il en a lui-meſme: l'or pour eſtre plus eſpoiſſi n'acquerra pas d'avantage de pezanteur; non plus que la glace qui nage ſur l'eau.

CENT TRENTE-HVITIESME CONFERENCE DV LVNDY 27. Avril 1637.

S'il y a vn Feu Elementaire autre que le Soleil.

COMME il y a trois corps simples dans le monde qui possedent par droit de souveraineté, la sécheresse, la froideur & l'humidité, il y en doit avoir vn qui soit le premier chaud qu'on appelle feu. Les differences du mouvement, les quatre qualitez premieres & leurs combinations possible, les

humeurs, temperamens, aages & saisons, la composition & resolution de tous les mixtes, sont aussi de puissantes inductions pour ce nombre quaternaire des elements. Entre lesquels il n'y a que le feu qui est en controverse: la diversité des feux qui se trouvent dans le monde, estant cause que l'on ne sçait lequel d'entr'eux doit estre reconnu pour element: c'est à dire pour corps naturel, simple & premier, chaud & sec, duquel avec les autres trois sont composez tous les mixtes. Le Soleil est bien la cause efficiente generale de toutes les productions d'ici bas: mais estant vn corps celeste & incorruptible, il ne peut entrer en la composition d'aucune chose, comme cause materiele. Moins encor le feu qui est parmi nous, lequel devore tout, & destruit continüellement son sujet. Mais ce doit estre ce feu élementaire, lequel est par tout en puissance & actüellement en sa sphere, qui est au dessus de celle de l'air, & souz celle de la Lune. Aussi estant le plus leger ou le moins pesant de tous les elemens, l'harmonie de l'vnivers qui consiste principalement dans leur situation, demande qu'il soit au lieu le plus élevé:

vers lequel pour ce ſujet tous les autres feux qui ſont de meſme nature, ſe portent en pointe avec la meſme violence que la pierre vers ſon centre : ceux qui demeurent en bas y eſtans arreſtez par quelque matiere dont ils ont beſoin à cauſe des contraires qui les environnent, dont ce feu ſublunaire eſtant exempt, n'a que faire de matiére ni de nourriture, & pour ſa grande rareté & tenuité, ne peut bruſler ni échauffer non plus qu'eſtre apperceu de nous.

Le 2e diſt, Que la ſubtilité, qui eſtoit vne des principales conditions requiſes à vne matiére pour eſtre convertie en feu, bien loin d'empeſcher le feu de bruſler, redoubleroit ſa violence, & augmente ſon activité en lui faiſant faire jour par tout, & penetrer les corps les plus ſolides : meſmes dans ce feu pretendu, lequel n'eſtant point meſlangé d'aucuns corps eſtrangers qui puiſſent émouſſer ſa chaleur, comme le feu qui eſt en la flamme de l'eau de vie, dont l'ardeur eſt rallentie par ſon flegme ou humidité aqueuſe ; mais eſtant tout feu dans ſa ſphere, & ſon lieu naturel qui augmente la vertu & les qualitez de tous

les corps qu'il contient, il doit y échauffer, luire, bruſler & produire toutes ſes actions, qui ne dependent point de la denſité ou rareté, ou tels autres accidens de la matiere purement paſſive & inefficace, mais de toute ſa forme, laquelle le faiſant eſtre ce qu'il eſt, le doit auſſi faire agir & produire des effets ſortables à ſa nature & à ſon eſſence qui ſe définit par les opérations, puis qu'vne choſe n'eſt qu'en tant qu'elle opere: tellement que comme l'eau eſtans condenſée en glace ou en cryſtal n'eſt plus eau, puiſqu'elle ne peut plus refroidir & humecter, le feu qu'ils feignent eſtre au deſſus de l'air inviſible & inſenſible à cauſe de ſa rareté, n'eſt pas feu, mais vn air ſubtil. Ceux qui veulent que ce feu ait bien de ſoi vne inclination naturelle à échauffer & bruſler; mais qu'elle eſt retenuë & empeſchée par les influences des cieux, & particuliérement des aſtres froids, comme Saturne & la Lune ſont auſſi mal fondez, puiſque les cieux, par leur mouvement faiſans ſelon leur opinion tourner orbiculairement ce feu qui leur eſt contigu, devroient pluſtoſt augmenter ſa chaleur que la diminüer: ce qu'ils ne peuvent faire tant à

cauſe que le feu eſtant vn agent naturel agiſſant par vne neceſſité de nature, ſon action ne peut nonplus eſtre empeſchée par les influences, que la deſcente de la pierre en bas: qu'à cauſe qu'il n'y a point de rayons ni de lumieres des aſtres qui n'ayent de la chaleur : & quand bien ils ſeroient froids, neantmoins ceux de Saturne ſont trop éloignez, & ceux de la Lune trop foibles en comparaiſon de ce feu, dont l'eſtenduë eſt d'environ quatre-vingts dix mil lieuës : car il y a à peu pres cet eſpace de la terre à la Lune : à ſçavoir 56. fois le demi diametre de la terre : deſquelles ayant ſouſtrait 25. à 30. lieuës qu'ils donnent aux 3. regions de l'air : le reſte eſt occupé par le feu qu'ils font eſtendre depuis la ſuperficie concave de la Lune, juſques à la ſuperficie convexte de l'air; qu'il devroit conſommer en moins de rien, attendu la grande inégalité & diſproportion qui eſt entr'eux. Ce qui fait voir la vanité de ceux qui ont eſtabli ce feu, lequel quand bien il ſeroit, ne pourroit neantmoins eſtre reconnu pour elément : puis qu'eſtant leger il ne peut deſcendre pour ſe meſler avec les autres, & entrer dans la compo-

sition des mixtes : voire quand il ne seroit pas leger, encor ne pourroit-il descendre : le chemin lui estant interdit par la froidure extréme de l'air qui est en la moyenne region, que quelques-vns d'entr'eux disent servir de barriere à la violence de ce feu chimerique, & qui doit estre plustost mis au nombre de leurs estres de raison, que des elémens naturels : lesquels devans estre corporels, sensibles & palpables, en quoi ils different des principes : j'estime avec Pythagore, que le vrai feu elémentaire est le Soleil qu'il mettoit pour cet effet au milieu du monde, dont la lumiére & la chaleur entrent dans la composition, non seulement de tous les vivans ; mais des pierres & des métaux : toute autre chaleur que celle du Soleil estant destruisante, & par consequent nullement propre à la generation.

Le 3e dist. C'est confondre le ciel avec la terre & destruire la nature du Soleil que de le vouloir reconnoistre pour elément ; c'est à dire alterable & sujet à corruption & destruction par son contraire, qu'il devroit avoir s'il estoit elément :

ce qu'il échauffe par ſes rayons ne prouuant point qu'il ſoit le feu elémentaire : veu que plus on eſt pres du feu & plus on en reſſent la chaleur : ce qui n'eſt pas dans le Soleil, puiſque la ſupréme région de l'air & la moyenne ſont plus froides que la noſtre. Auſſi n'y a-t'il point d'apparence de faire deſcendre du Soleil noſtre feu artificiel : autrement, il ne diminuëroit pas ſa vigueur comme il fait à la veuë du Soleil : & la chaleur du fumier & des caves ne ſeroit pas comme elle eſt plus grande en hyver qu'en eſté. I'ayme donc mieux embraſſer l'opinion commune, qui veut que comme le plus pezant de tous les élemens eſt au lieu le plus bas, auſſi le plus leger ſoit au lieu le plus éminent, dont l'action eſt empeſchée par la proportion requiſe à la quantité de chacun elément.

L^e 4. diſt, Que les qualitez du feu, qui ſont la chaleur, ſéchereſſe & lumiére, ſe rencontrans dans le Soleil en vn degré ſouverain & éminent, il doit eſtre le feu elémentaire : veu meſme que la lumiere eſtant cauſe de la chaleur, le Soleil qui eſt le premier corps lumineux doit auſſi eſtre le premier chaud, c'eſt à dire feu : n'y

ayant point de lieu en tout le monde où il soit plus sensible & plus remarquable. Car comme c'est vne chose ridicule de dire qu'il est au dessus de l'air, puis qu'il na pû estre découuert jusqu'à present : ainsi, il repugne à l'ordre de l'vnivers que le plus leger des elémens soit enfermé dans le centre ne la terre, où quelques-vns ont establi son siége. Et pour ce que nous n'avons que deux moyens pour connoistre les choses, le sens & la raison ; celle-cy fondée sur les cause ou effets : nostre esprit ne connoissant point le Soleil, non plus que tous les autres corps celestes, par ses propres causes, il en juge par ses effets & par les autres qualitez qui le rendent sensible, & qui estant vnies dans les miroirs ardans hyperboliques, ainsi qu'elles le sont dans le corps du Soleil, font juger par leurs effets de la nature de leur cause. Car l'éloignement du miroir de l'objet que l'on veut brusler, n'est que l'approche de l'espéce du Soleil ; ainsi que l'on experimente aux mesmes miroirs les opposant entre nostre œil, & quelque objet qu'ils approchent & grossissent jusqu'à vne certaine distance : ce qui peut faire juger de celle qui seroit requise pour brusler sans l'aide du mi-

roir approchant du Soleil : car si l'objet est grossi de la moitié par vn miroir de demi pied, on peut inferer qu'à la moitié d'autant d'espace qu'il y a d'ici au Soleil, le corps susceptible de chaleur la sentiroit pareille, : doù vient que les planétes qui tournent en leurs epicycles le plus pres de luy comme Venus & Mercure, ont vne lumiere plus vive : Saturne au contraire le plus esloigné, n'en a qu'vne plombée & livide.

Le 5e dist, Que le feu estant au monde ce que l'ame est au corps : comme la vie est dans toutes les parties du corps, le feu est également dans tout le monde. Dans l'air, où il fait les cométes & les impressions ignées : dans la terre, où il cüit les métaux & paroist assez dans les volcans, dont les feux ne continuëroient pas tousiours s'il estoient arrestez par violence dans ces cachots : rien de violent n'estant de durée : & jusques dans les eaux dont la salure & les generations des monstres qu'elles produisent, ne peuvent estre sans vne chaleur. Toutesfois, comme le feu est le plus actif de tous les elémens, ainsi a-il esté tellement dispensé qne bien qu'il

se rencontre par tout, il est neantmoins en beaucoup moindre quantité qu'eux : la nature ayant gardé la mesme proportion dans ce grand monde que dans le petit, qui est le corps humain, dans lequel il y a moins de feu que des autres elémens : autrement, s'ils eussent esté pareils, le feu eust consommez & réduits en cendre tous les vivans. Neantmoins, comme la chaleur fixe dans tous les vivans a besoin d'estre reparée par celle qui lui influë du cœur, siége principal de l'ame : de mesme le feu élémentaire, bien qu'il soit disposé dans toutes les parties de ce grand corps du monde, a besoin de l'influence des rayons du Soleil qui le produisent & le conservent.

CENT TRENTE-NEVFIESME CONFERENCE DV LVNDY 4. May 1637.

Quel eſt le plus deſirable de viure peu ou longuement.

LA nature ne s'eſt pas contentée de produire toutes les choſes, elle leur a donné vn deſir de ſe conſerver. Iuſques aux corps inanimez, redoublent leur vertu à l'approche de leurs contraires qui pretendent leur deſtruction, ce qui fait l'antiperiſtaſe. Mais ce deſir de ſe conſerver paroiſt principalement dans les animaux,

& sur tout en l'homme ; fondée sur l'amour qu'il se porte à luy-mesme, si grand qu'il ne peut iamais auoir de pareil, estant impossible d'aimer quelqu'vn comme nous mesmes, bien loin de l'aimer d'avantage. Cet amour extréme lui faisant donc rechercher tous les biens qui peuuent contribüer à son contentement, lui fait aussi desirer la vie la plus longue, qui lui conserve plus long-temps la jouïssance de ces biens, & par mesme moyen, lui fait fuïr toutes les occasions de la mort, pour ce qu'elle couppe le cours de sa vie, & le fait cesser d'estre. Tellement que comme la mort est du consentement de tous les vivans le plus horrible des horribles : la vie par la raison des contraires est la plus agreable choses du monde, & par consequent la plus desirable & la meilleure : le bon n'ayant point de condition plus asseurée & infaillible que d'estre desirable, telle qu'est la longue vie, non seulement de tous les hommes qui sont doüez de connoissance, mais de tous les vivans chacun à leur mode, & selon qu'ils sont capables de desirer : les plantes par l'attraction qu'elles font de leur aliment, & les animaux recherchans leur pasture auec tant

de peine, & évitans si soigneusement tous les perils qui conduisent à la mort. Car bien que la nature aime le changement, dont elle est le principe, elle n'aime que celuy de la generation, ou d'vne substance moins noble en vne autre plus relevée, mais non celuy de la corruption & mort qu'elle abhorre, pour ce que ne se plaisant dans la vecissitude des mutatiõs qu'entant qu'elle gaigne au change, elle perd tousiours du sien dans la mort, qui fait la separation d'vn corps & d'vne ame, dans l'vnion desquels elle a tout ce qu'elle peut souhaitter. Elle a beau se travestir & changer de visage, elle n'en sçauroit rencontrer de plus agreable que celuy qu'elle fait paroistre dans le mariage d'vn corps auec vne ame, vnis si parfaitemens, que nos ames apres leur dissolutions retiennent tousiours cette inclination vers les corps qu'elles ont autresfois animez.

Le 2. dist. Autant que le sentiment de la nature nous fait concevoir la longue vie desirable : la raison qui nous la fait reconnoistre remplie de miseres & de calamitez, nous enseigne que la plus courte est la meilleure : & qu'il seroit à souhaiter de n'avoir

jamais eſté, ou bien de mourir auſſi-toſt qu'on eſt venu au monde. C'eſt le ſentiment non ſeulement des plus ſages de l'antiquité Payenne, dont pluſieurs ont de leur bon gré quitté la vie pour ſe delivrer de ſes miſeres: ce qui eſtoit permis par la Republique de Marſeille autrefois ſi renommée, aux miſerables, auſquels ils accordoient de prendre du poiſon qu'ils gardoient en vn lieu public. Iuſques aux plus ſaints perſonnages ont eſté de cet avis: entr'autres Iob qui appelle la vie de l'homme vncombat ſur la terre, & maudit le iour de ſa naiſſance: Moiſe & Helie, qui demanderent à Dieu de mourir: & Sainct Paul qui ne deſire rien tant que d'eſtre détaché de ce miſerable corps: dans lequel comme dans vne obſcure priſon l'ame raiſonnable eſtant enfermée elle y demeure contre ſon gré: veu qu'elle eſt d'vne nature toute celeſte, qui ne reſpire que le lieu de ſon origine, vers lequel aſpirant continüellement, la mort, qui la delivre de ſes fers, luy doit eſtre autant deſirable qu'elle eſt contraire au corps, qui n'ayant rien à eſperer apres cette vie que d'eſtre la paſture des vers & de la corruption, il a tous les ſujets de l'apprehender

hender, & d'en éviter les occasions : comme font aussi pour cet effet tous ceux qui ne vivent que pour le corps, ne ressentans point d'autres mouvemens dans eux-mesmes que du desir de vivre longuement. Au lieu que la raison nous faisant voir que nous ne possederons jamais icy le bien dont nostre ame immortelle est capable à cause de ces deux puissances, l'entendement & la volonté, qui ne trouvent aucune verité ny bonté dans les choses de ce monde qui ne soit sophistiquée, elle nous fait aussi concevoir la vie comme vn estat violent, & contraire à la felicité de la meilleure partie de nous mesmes.

Le 3e dist. Puisque la vie est la durée de l'estre, qui est sans contredit le plus grand & le plus veritable de tous les biens, comme le bien est d'autant plus excellent qu'il se communique & a d'estenduë, l'estre qui se convertit auec le bien sera d'autant plus souhaitable qu'il aura de durée; pource qu'il approche le plus pres de l'infini & de l'eternité, qui comprend en soi tout ce qu'il y a de parfait : laquelle pour cet effet les hommes desirans

avec tant de passion, & voyans bien qu'ils n'y peuvent parvenir, ils taschent d'y participer le plus qu'ils peuvent par la prolongation de leur vie, qui n'est pas seulement le fondement des biens du corps & de la fortune, dont la douceur contre-pese bien quelques maux de la vie qui doit avoir du bon-heur, puisqu'elle fait tant de contents; mais aussi de ceux de l'esprit, dans lesquels consiste la felicité naturelle : à laquelle est requise entr'autres conditions la longue vie, tant pour acquerir la science & la vertu, ce qui ne se peut faire qu'avec vn long-temps qui rend les hommes sçauans & prudens, que pour faire gouster aux autres les fruits d'vne vie exemplaire.

Le 4e dist, Que les bestes, & jusques aux pierres, ayans comme nous le bien d'estre, il ne devoit pas suffire pour nous rendre la vie si desirable, quoy qu'on en die, le non-estre estant beaucoup plus à desirer que d'estre tousiours miserable: puisque mesme au dire de Nostre Seigneur, il eust mieux valu à Judas de n'avoir jamais esté que de tomber dans son crime de trahison. Aussi Senéque dit que

personne ne voudroit recevoir la vie, s'il sçavoit combien elle lui doit coûter cher. C'est pourquoy comme si c'estoit contre nostre bon gré nous entrons au monde en pleurant : & comme nostre vie commance par des larmes, elle continuë dans les travaux, & finit par les douleurs. Nous n'avons pas plus de sujet de desirer la longue vie pour les biens de l'esprit qui consistent dans la seule vertu. Car si nous sommes vicieux il nous est expédient & au public que nous vivions peu, de peur de corrompre par nos mauuais exemples les autres hommes. Si nous sommes vertüeux, il est fort à craindre que nous ne soyons corrompus par la hantise des meschans qui sont en grand nombre ; qui fut la cause que Dieu par vne grace speciale enleva Henoch au milieu du cours de sa vie, & le transporta dans le paradis terrestre.

Le 5e. dist, Que si la longue vie estoit moins desirable que la courte, Dieu l'ayant promise à ceux qui honoreroient leurs pere & mere, il les auroit voulu tromper, leur donnant en recompense d'vne bonne action vn mauvais salaire. La Medecine, par toutes ses précautions & receptes,

ne se donneroit pas tant de peine & à ceux qu'elle traite, si la vie courte (c'est à dire vne prompte mort) estoit tant souhaitable : & les Loix ne chastieroient pas les coupables en les faisant mourir, si ce qu'elles leur donnent pour chastiment estoit meilleur que ce qu'elles leur ostent. Aussi comme entre les arbres les chesnes & les palmiers qui vivent tant de siécles, sont plus excellens que les potirons, les hyssopes & les roseaux ; entre les animaux les cerfs, les eléphans, les aigles, corneilles & le phœnix, sont plus parfaits que ces papillons & ces mouſches appellées ephemeres, pource qu'elles ne vivent qu'vn jour : ainsi entre les hommes, ceux qui vivent plus long-temps semblent avoir quelque avantage par dessus ceux qui sont de courte vie, ayans les principes de leur generation plus vigoureux : en quoi toutesfois le sexe, le temperament, le climat, la demeure & la maniere de vivre, font aussi vne notable difference, les hommes, les sanguins, & les peuples qui habitent les regions temperées viuans d'ordinaire plus longuement que les femmes, les bilieux, & ceux qui demeurent sous des climats intemperez.

Le 6e dist, La raison ayant esté donnée à l'homme pour corriger les inclinations de l'appétit sensitif, c'est à elle seule à juger s'il est expedient à l'homme de vivre longuement, sans en croire les sens qui nous font juger à la façon des bestes qu'il n'y a rien de plus cher que la vie. Or cettte raison soit par la lumiere de la Foy, soit par celle de la Philosophie, nous faisant voir que ce monde est le lieu de nostre banniſſement : le corps la prison de l'ame qu'elle porte tousiours avec soi : la vie, vne souffrance & vne guerre continüelle ; c'est combatre la lumiere naturelle de dire qu'il est expedient de prolonger vn estat si miserable. Car outre les incommoditez qui accompagnent vne longue vie, laquelle au delà de 70. ans, au dire de Dauid, n'est que trauail & douleur : la longue vie est également inutile à deuenir sçavant & vertüeux. Car pour la science, on a beau viure long-temps, on ne peut apprendre rien de nouueau dans le monde : qui n'est autre chose qu'vne reuolution & repitition des mesmes effets produits tousjours par des mesmes causes: non seulement dans la nature, dont tous les cours & les changemens se peuuent

voir en la revolution des quatre saisons de l'année, mais mesmes dans les affaires d'Estat & particulieres, où rien ne se dit & ne se fait qui n'ait esté pratiqué auparavant. Quant à la vertu, nous avons d'autant moins d'innocence & de saintеté que nous sommes plus éloignez de l'enfance, & les vices croissent ordinairement auec les années : La longue vie de nos Peres ayant esté selon quelques-vns la plus probable cause de la depravation de leurs premiers siécles.

CENT QVARANTIESME CONFERENCE DV LVNDY 11. May 1637.

De la Lethargie.

COMME le cerveau eſt la plus eminente & la plus noble de toutes les parties, eſtant le ſiége de l'entendement & le thrône de l'ame raiſonnable, ſes maladies ſont fort conſiderables: & ce d'autant plus qu'elles ne ſe contentent pas de l'attaquer ſeul; mais ſe communiquent à toutes les autres parties qui reſſentent vn notable intereſt dans l'of-

fence de leur chef, ceſſant alors d'influer ſes eſprits animaux deſtinez au mouvement, ſentiment & fonctions des membres inferieurs. Leſquelles fonctions ſont bleſſées dans la Lethargie, qui oſte à l'homme toute autre inclination que celle du ſommeil, & le rend tellement oublieux & nonchalant (d'où elle a pris de là ſon nom Grec, qui ſignifie vne laſche oubliance) que ceux qui en ſont attaquez ne ſe ſouviennent de rien, ayans vn ſommeil tant inexpugnable, qu'ils referment les yeux auſſi toſt qu'on les a éveillez: & en outre l'imagination & la ratiocination bleſſée avec vne fiévre lente continuë. Ce qui fait differer ce ſymptome du Coma ſommeillant & du veillant, qui s'appelle Typhomanie; le premier prenant ordinairement aux accez des fiévres, & finiſſant ou diminüant à leur declin, ce qui n'arrive pas aux lethargiques qui dorment tousjours profondement, & eſtans réveillez par force, ſe rendorment auſſi toſt: & dans le Coma veillant le malade eſt bien enclin au ſommeil, mais il ne peut dormir pour la diverſité des eſpéces que lui repreſente ſon imagination. Les ſignes de ce mal ſont,

le delire, vne pesanteur de teste & douleur de col apres le réveil, la matiére ayant pris son cours par l'espine du dos, vn baaillement frequent, tremblement de mains & de teste, vne couleur blanchastre, les yeux & le visage bouffis, les sueurs, les vrines troubles comme celles des juments, le pouls grand, languissant & ondoyant, la respiration rare avec souspirs, & cet oubli si grand, qu'ils ne se souviennent pas quelquesfois de fermer la bouche apres l'avoir ouverte, non pas mesme de respirer s'ils n'y estoient forcez par le danger d'estre suffoquez. La cause conjointe & prochaine de ce mal est vne pitüite pourrie, dont la froideur naturelle humecte & emousse le cerveau, & la chaleur qu'elle acquiert dans la putrefaction, allume la fiévre par le moyen des vapeurs qui se portent du cerveau vers le cœur, & puis en tout le corps. Or cet humeur pitüiteux n'est pas arresté dans les ventricules du cerveau, autrement il causeroit l'Apoplexie s'il faisoit obstruction totale, ou Epilepsie si elle n'estoit qu'en partie: faisant alors vne contraction des nerfs vers leur principe pour se décharger de cette matiére importune;

mais il eſt ſeulement dans les ſinüoſitez, & replis du cerveau : qui s'abbreuvant de cette humidité exceſſive acquiert vne intemperie froide & humide laquelle lui cauſe cette lenteur & lâcheté dans toutes ſes actions. Car tout ainſi que la chaleur eſt le principe du mouvement, ſur tout lors qu'elle eſt eſcortée de la ſéchereſſe qui l'éguiſe & accroiſt ſa violence : la froideur cauſe la ſtupidité & nonchalance, principalement lors qu'elle eſt accompagnée de l'humidité qui relaſche les parties, & ralentit leurs actions. Ainſi cette chaleur & ſéchereſſe ſe rencontrant dans le cerveau, dont elle enflame les eſprits & les meninges, cauſe les mouvements dereglez de la Phreneſie, qui eſt entierement contraire à la lethargie : bien qu'elle la produiſe quelquesfois ; à ſçavoir, lors qu'apres de grandes évacuations du cerveau, il aquiert vne intemperie froide & humide qui cauſe la lethargie alors mortelle & incurable eſtant vn teſmoignage de la léſion de la faculté, & de l'abolition des forces : mais au contraire ſi la phreneſie ſuit la lethargie, c'eſt vn bon ſigne ; car elle la guérit en reſolvant & diſſipant par ſa chaleur les humeurs

froides qui la produiſent.

Le 2e diſt, Que la froideur eſtant contraire à la pourriture, la pituite, qui eſt la plus froide des humeurs, ne pouvoit aiſément ſe pourrir dans le cerveau, auſſi froid de ſa nature: bien loin de pouvoir acquerir vne chaleur ſuffiſante pour ſe communiquer juſques au cœur, & y faire la fiévre: cette chaleur eſtrangére ſi elle eſtoit telle devant pluſtoſt cauſer dans le cerveau les mouvements impétueux de la phreneſie, que la laſcheté & langueur d'vne lethargie. Auſſi, deux contraires ne pouvans ſubſiſter en vn meſme ſujet; c'eſt vne choſe abſurde de mettre deux qualitez ennemies dans cette pituite, à ſçavoir la froideur & la chaleur, dont la premiere encline au ſommeil, & l'autre faſſe la fiévre: laquelle j'eſtime preceder la lethargie, & non pas la ſuivre: & que cette fiévre ayant élevé des hypochondres dans le cerveau, vn ſang pituiteux meſlé de vapeurs groſſiéres lors qu'elles viennent à le remplir, y cauſent cet obſcurciſſement de la raiſon & laſcheté de tout le corps; mais ſur tout l'abolition de la memoire, dont le tempérament eſt entiérement deſtruit par l'humidité exceſſive. De

fait, les vrines troubles, les deiections liquides, les tumeurs & douleurs de col, les chairs bouffies, & tels autres signes qui accompagnent la lethargie, tesmoignent que sa matiére est plus dans le reste du corps que dans le cerveau, & qu'il ne souffre que par sympathie.

Le 3e dist. S'il est vrai que le sommeil soit frere de la mort, la léthargie, qui est vn assoupissement continüel avec fiévre & delire, semble estre vn estat moyen entre la vie & la mort, qui se reconnoist par la cessation des actions, dont la pluspart manquent à ceux qui sont affligez de ce mal, qui est toutesfois moindre que dans le care, dont le sommeil est si profond que l'on ne sent point estant piqué ni appellé par son nom, mais on est privé de tout sentiment & de tout autre mouvement que celui de la respiration qui ne paroist presque point dans la Catoche ou Catalepsie, symptome, encor plus estrange que tous les precédents, auquel les yeux demeurent ouverts & tout le corps roide & en mesme estat & posture qu'il se trouve lors qu'il est entrepris par sa cause, que la pluspart disent estre vne humeur froide & séche

qui occupe la partie posterieure du cerveau, où il fait obstruction : mais que j'aime mieux rapporter à vne soudaine congelation des esprits animaux ; aussi bien que celle de la lethargie, à des vapeurs narcotiques & somnifères, qui sont les seules causes de l'inclination au sommeil, lequel ne peut estre produit par vne simple froideur & humidité aqueuse (autrement, l'eau seroit plus propre à faire dormir que le vin, dont neantmoins la seule odeur dans les pressoirs & caves fait dormir & souvent enyvre) mais par vne humidité grasse & oleagineuse qui se trouve dans tous les hypnotiques, dont quelques-vns sont chauds comme l'anis & l'opium : d'autres, froids comme la laituë, le pavot & la jusquiame.

Le 4e dist, Que le cerveau estant le principe du mouvement & sentiment arbitraire qu'il influë dans toutes les parties, l'vn & l'autre est offensé par les maladies de cette partie, dont les vnes sont sans fiévre, les autres sont necessairement accompagnées de fiévre : qui est aiguë ou lente, selon la diversité des humeurs qui la produisent ; la bile ou le sang faisant

par leur inflammation la fiévre aiguë : la pituite & mélancholie, lente & médiocre. Entre ces maladies, celles qui prennent subitement comme l'apoplexie & les convulsions, sont causées par obstruction des ventricules, constriction des nerfs, ou division d'iceux, qui empesche l'écoulement des esprits animaux : mais celles qui arrivent avec le temps comme les Comes, lethargie & care, viennent ou d'vne intemperie simple, ordinairement froide & humide, ou jointe avec quelque matiere qui est souvent vne pituite froide dont le cerveau est fécond : laquelle venant à s'enflammer à cause de sa pourriture causée par le defaut de transpiration, & par la chaleur du cerveau, lequel bien qu'il soit froid de sa premiere trempe, est neantmoins chaud entant que vivant & plus bruslant que l'air d'esté ; cette chaleur estrangere engendre la fiévre, qui est toutesfois peu violente : & qui pour cette cause n'empesche point que la froideur naturelle de l'humeur ne produise le sommeil & l'assoupissement qui paroist dans la lethargie : laquelle toutesfois est mise par Hippocrate entre les maladies aiguës, se terminant au 7e jour : lequel si elle

paſſe, le malade en réchape: ſur tout lors que la matiére venant à ſe décharger dans la poitrine, y fait l'empyeme, ou ſelon quelques autres les parotides.

Le 5e diſt, Que les maladies internes de la teſte eſtoient de trois ſortes. Les vnes attaquent ſes membranes, qui ſont le pericrane & les deux meninges, & font la cephalalgie, migraine & autres douleurs de teſte, fort ſenſibles à cauſe du ſentiment exquis de ces membranes qui ſont piquées, preſſées ou trop eſtenduës par des vapeurs, vents, ou humeurs, la pluſpart acres & ſereuſes. Les autres ſont dans les cavitez & conduits des eſprits animaux, dont l'influëence eſtant arreſtée par quelque matiére qui lui bouche le paſſage, elles ſont les ſymptomes du mouvement & ſentiment bleſſez dãs le vertige, paralyſie, apoplexie, epilepſie, incube, convulſions, tremblemens & cathares ou défluxions, auſquelles l'homme ſeul entre les animaux eſt ſujet à cauſe de la quantité des excrements pituiteux dont il abonde, ayant le cerveau des plus amples, & ſitüé au lieu le plus élevé; d'où les humeurs peuvent aizément prendre leur

cours sur les parties d'embas. Les troisiesmes qui occupent toute la substance du cerveau ; & dépravent sur tout les fonctions des trois facultez princesses, la raison, l'imagination & la mémoire, sont le delire simple, la phrenesie ; mélancholie, manie, lycanthropie : ou bien les abolissent entiérement, comme dans la folie, stupidité, oubliance, catoche, care & letharge, qui ne se fait pas seulement par vne pituite froide & aqueuse ; dont le cerveau est abbreuvé, mais visqueuse, lente & grossiére, renduë telle par la substance du cerveau, accompagné de quelque chaleur estrangere, qui fait la pourriture & la fiévre.

CENT-

CENT QVARANTE-VNIESME CONFERENCE DV LVNDY 18. May 1637.

Lequel vaut mieux se marier, ou ne se marier point.

SI la nature a fait le cryſtalin ſans couleur, la langue ſans ſaveur, l'oreille ſans ſon, afin qu'ils jugeaſſent ſans intereſt la plus difficile choſe à rencontrer qui ſoit au monde : je ne ſçay qui nous pourrons croire pour arbitres de cette queſtion : les vierges, les gens ma-

riez & à marier eſtans également intereſſez, & partant recuſables. Les premiers faiſans profeſſion de haïr le mariage, les ſeconds n'ayans garde de le blaſmer pour ne faire tort à leur jugement, qui leur a fait embraſſer cet eſtat, & les autres n'en pouvans juger faute d'experience. Si nous en croyons Caton qui l'avoit experimenté, & qui eſtant vn jour ſollicité de ſes amis de ſe remarier, leur dit, qu'il n'avoit garde, apres avoir eſté delivré du naufrage, de ſe remettre de nouveau ſur mer: ceux qui ne s'embarquent point dans le mariage auront gain de cauſe, pratiquans le plus haut point de la prudence humaine, qui eſt d'eſtre ſages aux deſpens des autres, dont l'exemple leur fait juſtement apprehender les inconvenients d'vn contract ſi deſavantageux à la franchiſe d'vn homme, qu'eſt celui du mariage: lequel a cela de particulier qu'en tous les autres contracts il y a tousjours quelqu'vn qui y trouve ſon conte, & en celui-ci les deux partis ſont ſouvent trompez, preſque tousjours mécontents, & en volonté de ſe retracter, s'ils en avoient la liberté, qui a eſté retranchée depuis que la loy du repude a eſté abrogée par celle de grace, pour mortifier

d'autant plus les hommes, & leur apprendre à souffrir & gemir en satisfaction de leurs pechez, souz le pesant joug du mariage. Dans lequel l'amitié que l'on y vante si fort, est non seulement des plus rares, mais comme impossible: tant pource que nostre volonté ne se portant jamais à aimer vn objet que par vne entiére liberté, lors qu'elle reconnoist la moindre contrainte, telle qu'est celle qui oblige au mariage de s'entr'aimer, c'est lors qu'elle aime le moins: que pource que le mary & la femme se connoissans parfaitement par la frequentation & habitation continüelle, ils voyent à clair les defauts l'vn de l'autre, qui estans tousjours en plus grand nombre que les merites, il ne faut pas s'estonner si la haine s'y rencontre plus souvent que l'amitié, quelque artifice que l'on employe pour faire paroistre le contraire.

Le 2e dist Il faut estre misanthrope, & avoir entiérement dépoüillé les sentimens humains pour blasmer le mariage: la plus honneste & la plus ancienne societé du monde: fondée non seulement sur le droit divin qui le reconnoist pour Sacrement & pour vn tres-grand mystere, servant de

modelle & de figure de l'vnion indissoluble de Iesus Christ avec son Eglise qui est son espouse : & sur le droit de gens, qui lui ont tous d'vn commun contentement accordé des privileges & immunitez, & ordonné des peines à ceux qui refuseroient de se marier : mais aussi sur celui de la nature, qui a inspiré à tous les animaux vn certain desir de se joindre & accoupler pour engendrer leur semblable : qui est d'autant plus grand en l'homme qu'en aucuns d'eux, qu'il desire tresardemment l'immortalité : or il n'a point d'autre moyen pour l'acquerir en ce monde que le mariage, qui le fait revivre dans ses enfans ; dont la douceur est si grande qu'il faut avoir esté pere pour la concevoir telle qu'elle est, aussi bien que les plaisirs innocens d'vn legitime mariage, dont le joug n'est insuportable qu'à ceux qui voulans vivre dans la dissolution & libertinage, ne peuvent souffrir ses liens : s'il faut ainsi appeller des conditions que nostre volonté s'est faite elle-mesme pour s'vnir d'autant plus parfaitement avec ce qu'elle aime : produisant par ce moyen vne parfaite harmonie & vnion d'vne veritable amitié : dont

le fruit, qui eſt la confiance mutuelle qu'ont le mary & la femme, eſt vn teſmoignage tres-certain. Et comme cette amitié eſt fondée ſur la vertu & l'honneſteté, & non ſur la beauté ou tel autre bien vtile ou agréable, qui entretient l'amour, lequel eſt different de l'amitié, comme la chaleur d'vne fiévre qui ne ſubſiſte qu'autãt que le boüillonnement des eſprits & du ſang, differe de la chaleur naturelle qui dure autant que la vie: ainſi, l'amitié qui eſt dans le mariage, eſt continuelle, & s'augmente tousjours par les offices qu'on ſe rend mutuellement avec vne franchiſe & vne confiance qui ne ſe rencontre point en quelque autre condition & eſtat que ce ſoit, où tout eſt rempli de diſſimulation & d'hypocriſie. Il n'y a que le ſeul mariage où l'on traite avec liberté & ingenuité, & qui eſt par conſequent à deſirer, non ſeulement pour les miſerables, afin de recevoir de la conſolation dans leurs maux, mais auſſi pour ceux qui ſont heureux, afin de communiquer leur bon-heur: lequel eſt importun lors qu'on n'a perſonne à qui en faire part.

Le 3e dist. Nostre vie est assez remplie de miseres sans y joindre encor celles qui accompagnent ordinairement le mariage ; qu'vn Philosophe qui y avoit passé disoit n'avoir que deux jours agréables ; le premier, où tout rit ; & le dernier, qui delivre de ce rude esclavage, entierement contraire à la liberté & au repos, les deux plus grands biens dont l'homme sage puisse joüir en cette vie ; qui sont neantmoins incompatibles avec les embaras d'vn mesnage & les espines du mariage : desquelles pour cette cause les Brachmanes, Gymnosophistes, Galles, Vestales, & encor à present ceux & celles qui sont dediez au service de Dieu, ont esté exemptez, afin de mieux vaquer à la contemplation & aux exercices de la vertu : l'vn & l'autre tres-difficile dans le mariage ; où il ne se pratique guéres d'autre vertu que celle de la patience, dont il est la vraye escole : & que Socrate disoit pour cet effet avoir mieux appris de la mauvaise teste de sa femme que de tous les préceptes des Philosophes. Le premier qui s'est iamais marié l'a bien éprouvé : car tandis qu'il fut garçon il demeura dans l'estat d'inno-

cence & de saintеté : mais il ne fut pas plustost avec sa femme que Dieu lui donna tandis qu'il dormoit qu'elle le fit tomber par ses artifices de cet estat glorieux dans vn miserable.

Le 4e dist, Que les hommes seroient errans & vagabons comme les bestes farouches sans le mariage, qui est le fondement de l'estat, puisqu'il fait ses familles, & celles-cy les republiques, qui doivent par consequent leur naissance & leur accroissement aux gens mariez qui ont vn interest bien plus grand en la conservation de l'estat, que ceux qui n'ont ni feu ni lieu, comme sont ordinairement les hommes non mariez. Mais comme il n'y a point en ce monde de biens entiers, & qui n'ayent quelques maux : le mariage encor qu'il soit vne chose tres-sainte & tres-bonne en soy, puisqu'il a Dieu pour autheur, qui l'a institué dans le paradis terrestre, & en l'estat d'innocence, a neantmoins ses incommoditez, qui ne viennent pas tant de lui que du defaut des personnes qui ne sçavent pas en vser comme il faut.

Le 5e dist, Que le mariage avoit cela

de particulier, qu'il n'a rien de petit ni de mediocre : tout y eſt extreme. Il eſt ou rempli de douceur & d'amitié, ou de haine & d'amertume : c'eſt vn paradis ou vn enfer. Lors qu'il ſe rencontre aſſorti de toutes les conditions requiſes, il n'y a point de condition plus heureuſe : mais lors que quelque cheville y manque, il n'y a point de malheur ſemblable. Et pource que le bien ne ſe rencontre point que dans l'integrité de toutes ſes parties qui le compoſent, mais le mal vient du moindre defaut : il ne faut pas s'eſtonner s'il il y a peu ou point de mariages heureux : puiſqu'il n'y en a point où il n'y ait quelque choſe à deſirer, principalement lors que les partis ſe marient, ce qui ſe fait ordinairement, par les mains d'autrui, teſmoignans en cette affaire d'vne telle conſequence, & où l'on riſque tout, moins de prudence qu'en tous les autres marchez, qui ne ſe concluent jamais qu'apres avoir viſité, examiné, ou pris à l'eſſay la choſe qu'on achepte. Il n'y a que la femme qu'on doit garder toute ſa vie, que l'on ne viſite plus, depuis qu'à la ſolicitation des femmes, la loy d'Ancus Martius fut abolie, qui avoi

basti pour cet effet vn temple de la fortune masle prés du Tibre, où les femmes estoient soigneusement observées. Et comme c'est vne fureur insuportable de s'engager volontairement en des fers & en vne prison pepertuelle, en s'assujettissant au caprice d'vne femme, ainsi est-ce vne grande simplicité à vn homme de confier l'honneur, le plus grand de tous les biens, à son humeur inconstante; qui peut nous rendre infames quand la fantaisie lui en prend. C'est pourquoi j'estime qu'vn chacun se doit consulter soy mesme, pour sçavoir s'il se doit marier ou non, c'est à dire, s'il croid avoir assez de vertu & de constance pour souffrir les defauts d'vne femme: qui a beau estre recommandable en quelque point, au fonds c'est tousjours vne femme.

Le 6e dist. L'estat du celibat me semble le plus desirable: veu qu'il nous détache de la chair & du sang, & nous fait vivre d'vne vie spirituelle, à la façon des Anges; entiérement dégagez du corps & de la matiére, qui est le principe de laideur & d'imperfection. Tellement que l'homme estant d'vne nature moyenne en-

tre l'Ange & la beſte, il peut vivre en Ange, ſi devenant pur & ſpirituel, il s'éleve au deſſus de la chair & de la ſenſualité: il peut auſſi vivre en beſte en ſe mariant & s'accouplant avec ſon ſemblable à la façon des brutes. Et pource que tous ne ſont pas aſſez parfaits pour cultiver entiérement la plus noble partie d'eux-meſmes, il eſt permis à quelques-vns de ſe marier, & ce faiſant, ils font bien: mais ceux qui ne ſe marient point font encor mieux. En tout cas, il faudroit (à l'exemple des bons Eſcuyers qui ne font jamais des chevaux de prix des eſtalons) permettre aux groſſiers & charnels qui ne peuvent faire autre choſe; de ſe remarier: mais exempter de ce nœud plus Gordien les grands eſprits, & qui ſont capables de plus grandes choſes.

CENT QVARANTE-DEVXIESME CONFERENCE DV LVNDY 25. May 1637.

En quel temps l'ame raisonnable est infuse.

COMME la foi nous oblige de croire que nostre ame qui est d'vne nature immortelle viēt immédiatement de Dieu ; qui la tirant des abysmes du neant, en mesme temps la crée en l'infusant, & l'infuse en la créant: on ne détermine rien absolument touchant le temps auquel se fait cette infusion. Pour

lequel connoiſtre il faut remarquer que tout le temps que l'enfant demeure dans le ventre de la mere, ſe diviſe en quatre: à ſçavoir, la conception, la conformation, le mouvement & l'enfantement: tellement diſtinguez entr'eux, que le temps du mouvement eſt environ le triple de celui de la conformation: & le temps de l'enfantement le double de celui du mouvement. Tout l'ouvrage de la conformation ſe diviſe derechef en quatre temps, ſelon leſquels la matiere contenuë eſtant diverſement façonnée & travaillée, s'appelle geniture ou lait caillé, fœtus, embryon: & enfant, lors que la conformation des parties eſt parachevée, qui eſt au 30e pour les garçons, & 42. pour les filles; dont la chaleur eſtant moindre, & la ſemence qui les compoſe, plus froide & plus aqueuſe, elles ont beſoin d'vn plus long-temps pour la configuration de leurs parties ſpermatiques: apres laquelle le ſang venant à arriver, il remplit les eſpaces vuides des muſcles, des fibres & de toutes les autres parties charnuës qui ne ſont parfaitement configurées que vers le temps du mouvement, qui eſt le 3e mois pour les maſles, & le 4e pour les femmel-

les, auquel temps finit la seconde conformation : & toute l'organization est accomplie. Au commancement, l'enfant n'a qu'vne vie vegetante : par le moyen de laquelle ses parties s'engendrent par l'alteration & conformation de leur matiére : elles se nourrissent, à sçavoir la semence du masle de celle de la femme, comme plus tenüe & aqueuse : & elles prennent leur accroissement ; non seulement par l'attraction que font toutes les parties de la matrice de cette semence qu'elles appétent & font gonfler, mais par vn principe interne & vital, qui est l'ame vegetante comprise dans toute sorte de semence féconde, qui est la mesme, que la faculté formatrice. Et pource que l'ame vegetante ou la sensitive n'est qu'vn accident, à sçavoir vne certaine harmonie des quatre qualitez, elles cedent facilement le lieu à l'arivée de l'ame raisonnable que j'estime estre lors que l'organization & conformation de toutes les parties est parfaite, qui est vers les 3. ou 4. mois : devant lequel temps le corps n'estant point organizé, il ne peut aussi recevoir son ame, qui est l'acte d'vn corps organique, condition entiérement necessaire pour son introdu-

ction, puis qu'elle l'eſt pour ſa demeure dans le corps, duquel elle fait ſeparation lors que par quelque notable ſolution de continuité les organes ſont deſtruits & abolis, ſouvent ſans que le temperament des parties ſimilaires ſoit offenſé : lequel par conſéquent n'eſt pas ſeulement requis pour l'infuſion de l'ame, mais auſſi la convenable diſpoſition des organes.

Le 2e diſt, Que l'opinion qui introduit l'ame raiſonnable dés les premiers jours de la conception, auſſi-toſt que les matiéres neceſſaires pour la recevoir commancent de ſubir la diverſité des organes, eſt plus vrai-ſemblable; puiſque par ce moyen cette ame differe des autres en ce qu'elle précede & fait elle-meſme les diſpoſitions, au lieu que les autres les ſuivent & en dépendent abſolument. Et la meſme raiſon qui oblige de reconnoiſtre l'ame raiſonnable apres le mouvement, nous contraint de l'admettre devant ce mouvement, que rien ne nous empeſche d'atribuër à quelqu'autre cauſe, comme ſeroit vne ame ſenſitive, l'introduction de laquelle precedaſt celle de l'ame raiſonnable, ſi ce n'eſt qu'il ne faut point multiplier les cauſes ſans neceſſité : puiſqu'vne

seule ame peut suffire au sentiment, devant qu'estre capable de raisonnement pour le defaut de disposition des organes. Cette mesme raison montre qu'il est absurd de poser les premiers jours vne autre cause des actions vegetatives: estant aussi aizé d'inferer la presence de l'ame raisonnable par cette sorte d'actions, que par les actions sensitives qui peuvent aussi provenir d'ailleurs. Car où l'on prouve l'infusion de l'ame raisonnable apres les 40. jours par des actions qui lui soient propres, ce qui ne se peut, puis qu'elle ne raisonne que long-temps apres, ou bien par des actions d'vne ame simplement, & ainsi il faut avoüer qu'elle y est avant l'organization, qui est vne action propre aux choses animées. Voire il semble que cette belle conformation d'organes tous particuliers à l'homme, & destinez aux actions de l'ame raisonnable, est vn indice plus asseuré de sa presence, que le sentiment & le mouvement qui nous sont communs avec les bestes. Aussi doit-on admettre l'ame dans le corps, aussi-tost qu'elle y peut estre, qui est dés le commancement de la conception, pource que desiors il ne manque aucune disposi-

tion à cette ame, qui n'a que faire d'aucune organization pour les actions qu'elle y fait, qui n'eſtans que purement vegetatives, ne requiérent non plus qu'aux plantes, & en pluſieurs parties des animaux aucuns organes differens : qui ne ſont point auſſi neceſſaires, afin que l'ame ſoit abſolument, puiſque Dieu la crée immaterielle & ſans aucune dependance : non plus que pour la retenir dans le corps, & la joindre à ſa matiére : autrement les parties ſimilaires de noſtre corps ne ſeroient point animées, ni les organes meſmes qui ne ſont compoſez que de diverſes parties ſimilaires jointes enſemble, qui doivent eſtre animées, afin que les organes le ſoient. D'ailleurs, les diſpoſitions avec leſquelles l'ame peut ſubſiſter, & qui ſuffiſent à la retenir dans noſtre corps, ſont auſſi ſuffiſantes pour l'y introduire. Or ces diſpoſitions ne ſont autres que les meſmes qui ſont requiſes pour les actions de l'ame vegetative. Car quelque indiſpoſition qui arrive aux organes du ſentiment & du mouvement, l'ame demeure au corps tant que la chaleur ſoit étouffée ou diſſipée : les organes du ſentiment & du mouvement n'eſtant neceſ-

ſaire

faires à retenir l'ame dans le corps, sinon entant qu'ils font la respiration. Iusqu'à l'apopléxie qui abolit toutes les nobles dispositions que les Philosophes veulent estre necessaires à l'ame, ne la chasse jamais si ce n'est par accident: puis qu'vn enfant dans le ventre de sa mere en pourroit estre malade sans incommodité sinon lors qu'il auroit besoin de respiration. Or bien que l'organization ne soit pas vne disposition requise à l'introduction de l'ame: elle ne laisse pas d'en requerir quelques autres, dont il y en a que nous ne connoissons pas, comme ce charactere indicible imprimé dans la semence, outre le tempérament qui suffit à determiner parfaitement la matiére pour l'introduction de cette forme, & l'exclusion de toute autre. La conformation des organes n'estant point vne disposition qui determine necessairement: veu qu'entre les corps humains, il s'en void qui different plus du commun des hommes, au regard des parties principales, qu'ils ne font de certains autres animaux: c'est le seul temperament, lequel se rencontrant dés les premiers jours apres le meslange des deux semences: & selon Hippocrate,

le fœtus ayant dans les sept premiers jours tout ce qu'il doit avoir; cet avis est plus pieux & plus expédient pour réprimer la licence criminelle de ceux qui sans aucun scrupule faisoient avorter au dessouz des quarante jours.

Le 3e dist : Bien que l'ame raisonnable soit d'vne nature beaucoup plus relevée que les ames du commun : neantmoins pource qu'elle est creée avec habitude au corps, elle n'y est point introduite qu'il ne soit auparavant fourni de ce qu'il luy faut pour la recevoir : non plus que toutes les autres formes naturelles ne sont jamais receuës dans vn sujet, qu'il ne soit nanti de toutes les dispositions requises à leur introduction. Et puisque l'ame est le principe de toutes les actions, elle a besoin d'organes & d'instruments pour les éclore : & plus elle est relevée, il luy faut vn plus grand appareil qu'à l'ame sensitive : & à cette-ci, qu'à l'ame vegetante, qui ne demande qu'vn certain meslange des qualitez premieres, comme la sensitive, outre cette harmonie des qualitez, vn temperament plus exquis des deux principes de leur generation la

ſemence & le ſang, doüez d'vn eſprit vital capable de produire le ſentiment & le mouvement. De ſorte que l'ame raiſonnable ne doit eſtre infuſe qu'apres que la conformation eſt accomplie de tout point.

Le 4e diſt : Puiſqu'il n'y a point de proportion qu'entre les choſes de meſme nature, l'ame raiſonnable eſtant immortelle & incorruptible, n'en a aucune avec le corps qui eſt mortel & corruptible, l'incorruptible & le corruptible eſtans differens de tout leur genre : & elle ne dépend non plus de la matiére en ſon infuſion, qu'en ſa creation, qui ſe fait vraiſemblablement le troiſieſme jour de la conception, auquel temps paroiſſent des actions de vie dans la nourriture, croiſſance, alteration, configuration & generation des parties. Or ces actions doivent partir de quelque principe interne & animé. Ce n'eſt point l'ame de la mere ni du pere, puis qu'elles ne peuvent agir où elles ne ſont point intérieurement : ni l'eſprit de la ſemence, qui n'eſt pas vn agent principal ; mais n'eſt que l'inſtrument d'vne ame : ni la vertu formatrice, qui n'eſt qu'vn accident ou temperie des

qualitez, & qui eſt pareillement l'organe de quelque agent plus noble. C'eſt donc vne ame compriſe dans l'enceinte de cette matiére qui y produit toutes ces actions. Ceux qui veulent que l'ame raiſonnable ne ſoit introduite qu'apres les deux autres, ne ſongent pas que les formes ne recevans point de plus ny de moins, elles ne peuvent eſtre perfectionnées, ny ſe changer les vnes aux autres, moins aneanties: veu que la corruption ne ſe fait que par des contraires : or les formes ne ſont point contraires les vnes aux autres. Il s'enſuit donc que c'eſt l'ame raiſonnable qui eſt le principe de toutes ces fonctions, qu'elle fait conformément aux diſpoſitions qu'elle rencontre, & qu'elle eſt elle-meſme l'architecte de ſon domicile.

CENT QVARANTE-TROISIESME CONFERENCE DV LVNDY 8. Iuin 1637.

De la Métempsycose.

ENCOR que la Métempſycoſe qui eſt la tranſmigration des ames d'vn corps en vn autres, ſoit plus imaginaire que veritable : neantmoins pour ce qu'il n'y a rien qui enrichiſſe plus le champ de la philoſophie, que la liberté de raiſonner : ici nous recherchons ſi les Payens n'eſtans éclairez que des ſeules lumieres de la nature, ont eu quel-

quelque raiſon de ſouſtenir cette extravagance, qui a eſté premierement enſeignée dans la Grece par Pythagore qui l'avoit appriſe des Egyptiens : leſquels, & la pluſpart de tous les autres peuples de l'antiquité croioient non ſeulement que les ames deſpoüillées de leurs corps revenoient en animer d'autres, mais que toutes les choſes devoient reprendre le meſme eſtat qu'elles avoient eu autrefois, apres vne certaine revolution de ſiécles. C'a eſté auſſi l'avis de platon en cela, toutesfois plus raiſonnable que Pythagore, lequel faiſant les trois ames de meſme calibre, a dit que celles des hommes alloient apres la mort animer le corps des hommes, des beſtes ou des plantes: & pour cet effet s'abſtenoit de toute ſorte de chair d'animaux, & avoit meſmes de la peine à ſe reſoudre à manger des féves, de peur que ſans y penſer en croyant manger vne féve, il ne mordiſt la teſte de ſon pere. Mais Platon n'a creu cette tranſmigration des ames raiſonnables qu'a l'égard des corps humains. Et bien que ſon opinion ſoit moins abſurde que la premiere, qui ſe deſtruit aſſez par la ſeule confuſion qu'elle introduit dans tous les eſtres natu-

rels, qu'il seroit impossible de reconnoistre doresnavant s'ils pouvoient auoir en divers temps des formes si differentes, que sont les ames vegetante, sensitive & raisonnable : elle ne laisse pas d'auoir ses inconveniens : puisque l'ame estant vne forme incomplete, laquelle avec son autre moitié, qui est son premier corps fait vn tout, elle ne peut jamais rencontrer vn corps semblables en tous points au premier, si ce n'estoit le mesme, comme il faudroit, à fin d'y introduire l'ame de nouveau: sinon, lors qu'elle seroit dans vn autre, elle auroit tousiours vne inclination vers le premier, & ainsi elle ne seroit pas dans ce corps en qualité de forme ; mais en vn estat de contrainte & de violence.

Le 2e dist. Autant que la métemphsycose Pythagorique est absurde : veu que la forme donnant l'estre à chaque chose qu'elle détermine & fait estre tout ce qu'elle est, si l'ame d'vn homme passoit au corps des bestes ou des plantes, elles seroient hommes, celle de Platon me semble tres-probable : rien n'empeschant que l'ame raisonnable n'entre dans vn autre corps humain apres les ruïnes &

le debris de celui qu'elle a eu le premier. Car s'ils y avoit quelque chose qui l'empeschast, ce seroit par ce que n'y ayant point de retour de la privation à l'habitude, ce qui a esté autrefois ne peut plus estre tel qu'il estoit, & qu'il est impossible qu'vne ame qui a informé vn corps puisse y rentrer de nouveau pour y exercer les fonctions de vie apres en avoir esté entierement chassée. Ce qui n'est point, veu que l'ame se peut introduire de nouveau dans quelque corps où elle n'est plus, mais où elle a autresfois esté, comme les membres gangrenez & entierement mortifiez; peuvent estre derechef vivifiez par vn puissant effort de l'ame & la bonté du temperament. Aussi n'est-il pas moins possible que ce qui n'a jamais esté commance d'estre, qu'il l'est, que ce qui a autresfois esté soit derechef en nature: veu que tous deux estans également vn pur rien possible, ils sont vn objet suffizant pour estre créez de Dieu; comme la matiére premiere, qui est presque rien, est l'objet de la nature moins parfaite que Dieu: & les corps naturels sont celuy de l'art, moindre que la nature. Tellement que non seulement l'ame

apres avoir informé vn corps peut passer dans vn autre par la métempsycose : mais ce qui semble encore plus difficile, la mesme ame peut informer le mesme corps.

Le 3e dist, Qu'il est impossible qu'vne mesme chose qui a esté, soit de nouveau; car si cela arrivoit, elle seroit deux fois, & auroit deux durées, par consequent deux existences, & ainsi ne seroit pas vne mesme chose ; veu que la singularité depend de l'existence : non plus que la mesme ame puisse retourner dans le corps duquel elle est entiérement sortie ; bien qu'elle puisse ranimer quelques-vnes de ces parcelles : ny dans les autres corps : car premierement pour les ames des plantes & des bestes, il n'y a pas plus de raison de croire que ces formes cessans de paroistre lors que les organes par lesquels elles exerçoient leurs fonctions sont destruits, vont animer d'autres corps de mesme espece, que de dire que lors que mon bois est bruslé, la mesme forme qui le faisoit estre feu, s'en va chercher vn autre fagot pour l'alumer si tost que les dispositions s'y trouvent : si cela estoit ceux qui ont beau

buscher auroit bien des embrazemens à craindre. Et si cette transmigration d'vne ame en d'autres corps, a lieu, où elle est absoluëment necessaire, c'est à dire, il ne s'anime point d'autre corps autrement que par cette voye, & ainsi il ne se fera point de nouvelle generation, que lors qu'il y aura des ames de reste & en plus grand nombre que de corps qu'ils devront attendre: comme Virgile poëte Platonique au 6. de son Eneide, nous represente les ames qui estoient aux escoutes dans les champs Elysées, en attendant que leur rang fust venu pour aller revivre en de nouveaux corps... Que s'il y a plus de corps que d'ames, il ne se fera point de production: quelque disposition qui se rencontre dans les sujets. Et ainsi on aura beau semer & couvrir la terre de bleds, il n'en viendra point, s'il se trouve qu'on en ait plus semé qu'il n'y aura d'ames vegetatives pour les faire pousser: ce qui nous mettroit en grand danger de famine. Quant à l'ame raisonnable, puisqu'il n'y a point de corps animé dont la figure exterieure ne soit indice de la forme interieure: si la métempsycose avoit lieu, l'ame d'vn cheval seroit souz la forme

exterieure d'vn homme, & ainsi toutes les connoissance ne seroient que des tromperies & illusions bien loin de s'en servir pour la physiognomie. Aussi les anciens n'ont ils introduit cette opinion, que pour intimider les meschans, par la crainte qu'ils leurs donnoient que leurs ames devoient faire penitence dans les corps des bestes, dont ils avoient imité les mœurs: les poltrons, devenir liévres; les crüels, se changer en loups: tant qu'apres avoir esté repurgez par le fleuve Lethé, derechef ils devinsent hommes: & pour exciter les bons en leur faisant esperer que leurs ames apres avoir bien vescu, seroient receuës dans des corps de Heros, & demidieux: ces bons vieux contes servans à retenir les plus grossiers dans leur devoir.

Le 4e dist, Que l'ame separée n'emportoit avec elle que trois puissances; celle de l'entendemẽt, de la volonté & de la faculté motrice, par le moyen de laquelle elle se porte vers ce qu'elle desire par vn veritable mouvement local, dont elle est aussi bien capable hors du corps, que dans le corps, ou elle le procure. Or elle ne desire rien tãt que de s'vnir au corps, avec lequel elle a esté en cõmu-

nauté de biens. Elle doit par consequent y retourner d'elle-mesme ; veu que lors qu'avec le desir la puissance se recontre, l'effet doit necessairement s'ensuivre : principalement quand les choses qui le desirent sont dans vn estat violent & contraire à leur nature, tel qu'est celui de l'ame hors du corps : avec lequel elle doit retourner par la métempsycose, puisque rien de violent n'estant de durée, leur separation ne doit pas estre continüelle.

Le 5e dist. S'il est vray qu'il ne se fait plus rien qui n'ait desja esté, & que selon Origene il y ait vn certain nombre d'ames produites des le commancement de la création : apres laquelle il est dit que Dieu s'est reposé de tout ouvrage, & qu'il ne creé plus rien depuis qu'il a mis la derniere main à la perfection du monde, laquelle emprunte des seules formes ou beautez qu'il contient : il sembleroit plus convenable à l'ornement de de cet Vnivers de dire qu'il a esté rempli de toutes les formes ; dont les matiéres qu'il conprend sont informées à mesure qu'elles en sont capables par les dispositions qui se rencontrent en icelles. Et

que ces formes n'ayans point de contraires, & par consequent estant incorruptibles, apres avoir quitté le sujet où elles estoient premierement par le defaut des disposition qui les retiennent, sont recuës en d'autres sujets semblables aux premiers: & partant aussi capables qu'eux de recevoir la forme de soy indifferente à informer aussi bien vn suiet qu'vn autre; mais sur tout, l'ame raisonnable qui ne peut avoir vne inclination particuliere vers le corps, qu'elle a autrefois animé, lequel apres la mort n'estant plus organique, ni capable de l'estre; mais seulement cendre & poussiere: il y a plus d'aparẽce que l'ame separée ressent des mouvement, si elle en a, vers quelque corps deuëment organizé, & qui n'est pas encor fourni de sa forme: y ayãt au reste beaucoup moins d'inconvenient de dire qu'vne ame peut animer plusieurs corps l'vn apres l'autre que non pas qu'vne mesme ame en pust informer plusieurs en mesme tẽps, & en divers lieux, qui est toutesfois l'opinion de la pluspart des Philosophes. Car lors qu'elle est separée elle demeure tousjours vn acte & vne forme capable d'informer toute sorte de corps bien disposé, sans en affecter aucun en particulier: dans lequel alors elle n'entre pas

ignorante, puiſque la connoiſſance ſuit l'immaterialité, & que les eſpeces & les connoiſſances eſtans à l'ame ce que ſont les accidens à leur ſujet, dont ils ſont inſeparables, elles la doivent accompagner par tout où elle ſe trouve : neantmoins à cauſe des nüages & humiditez des corps qu'elle informe, elle n'eſt pas ſçavante dans l'enfance, mais ſeulement à meſure qu'avec le temps le corps venant à deſſecher, & les humiditez à ſe fondre, les eſpeces qui eſtoient gravées dans l'ame commancent à paroiſtre & comme à ſe reproduire de nouveau par la reminiſcence qui ſuit neceſſairement la métempſycoſe.

CENT QVARANTE-QVATRIESME CONFERENCE DV LVNDY 15. Iuin 1637.

S'il y a eu de plus grands hommes en quelqu'vn des siecles precedens qu'en cettui-ci.

BIEN que cette question estant plus de fait que de droit, se pûst mieux vuider par la comparaison de tous les grands hommes de chaque siécle entre eux, ou de chacun d'iceux avec le nostre : toutesfois cette voye estant trop longue pour le grand nombre des hommes

illustres qui ont fleuri jusqu'à nostre siécle, qui est le cinquante-septiesme depuis la création du monde, lequel a 5620 ans, suivant la plus probable opinion, qui met 3983. ans & 3. mois jusqu'à la Nativité: l'on peut toutesfois aussi vuider ce differend par la raison, pourveu qu'on se dépoüille de deux puissantes passions, l'vne propre aux jeunes gens qui se prisent tousjours plus que leurs predecesseurs: & semblables à Roboam, croyent que leur petit doigt est plus fort que tout le corps de leurs peres: l'autre ordinaire aux viellards qui loüent tousiours le temps passé au preiudice du present, parce que l'incommodité qu'ils ressentent en leur corps & en leur esprit, ne leur fournissant plus le cõtentement qu'ils avoient accoustumé de gouster, ils ne sçavent à qui s'en prendre, si ce n'est au temps: encor qu'à la verité le defaut vienne d'eux-mesmes. Car la nature estant tousiours aussi sage & puissante qu'auparavant, & les causes vniverselles estans les mesmes, leurs operations sont aussi parfaites, & leurs effets aussi excellens en ce temps qu'ils ont autresfois esté: & pour les esprits bien loin de se diminuer, ils se subtilisent

subtilizent de plus en plus : veu qu'eſtans les meſmes que ceux des anciens : ils ont cet avantage ſur eux, qu'autoit vn pigmée ſur la teſte d'vn geant, d'où il deſcouvre tout ce que voit le geant, & outre cela void encor pardeſſus luy.

Le 2e diſt. Comme la pierre a plus de force moins elle s'éloigne de la main de celui qui la jette, & toutes les cauſes en general agiſſent plus puiſſamment ſur leurs effets prochains que ſur ceux qui ſont éloignez : De meſme, les hommes ſont d'autant moins parfaits qu'ils ſont plus éloignez de leur ſource & principe ; d'où leur vient toute perfection. Cette décadence ſe remarque principalement dans nos corps, dont les diſpoſitions n'eſtans pas ſi ſaines ne ſi parfaites que celles de nos ayeuls, ce n'eſt pas de merveille ſi les eſprits qui les informent, encor qu'ils ſoient tous de meſme nature, ſont toutesfois moins vigoureux. Car bien que pour juger de la bonté des eſprits d'vn ſiécle comparé à l'autre, il ne faudroit pas que les ſuivans euſſent l'avantage qu'ils ont ſur les premiers, d'avoir tout le travail de leurs inventions, auſquelles il eſt avant

facile d'ajouſter, comme de baſtir ſur vn bon fondement, duquel d'autres auroient planté les pilotis & aſſuré les premieres pierres: neantmoins, nonobſtant ces grands avantages, il n'a point paru en ces derniers ſiécles aucun qui pûſt égaler ces grands hommes de l'antiquité, qui ont eu la vogue en chacun art & ſçience. Auſſi le defaut des choſes les a rendu plus ingenieux & l'experience de pluſieurs années plus capables de tout, au lieu qu'à preſent nous ceſſons de vivre, quand nous commançons à nous connoiſtre. C'eſt pourquoi ils ont eu les veritables diſciplines dont nous n'avons plus que les ombres, ne nous eſtant demeuré au lieu d'vne vraye & ſolide philoſophie telle qu'eſtoit celle des premiers Sages, qu'vn caquet inutile & ſcholaſtique, qui ayant eſté banni de la compagnie de tous les honneſtes gens a eſté honteuſement confiné dans l'enceinte des colleges: dont je m'aſſure que les Profeſſeurs cederont volontiers aux Socrates, Platons, Lycurgues, Solons & ſept Sages de la Grece: au ſiécle deſquels, qui eſtoit l'an du monde 3400, je donne volontiers le prix: n'y ayant point de don d'eſ-

prit à preferer à celuy de la sageſſe.

Le 3e diſt. Si la ſageſſe doit l'emporter, il n'y a point de ſiécle à comparer à celuy de Salomon : mais pour ce qu'vne hirondelle ne fait pas le printemps, je luy preférois celuy d'Auguſte & de Tibere, auquel l'Empire des Romains eſtoit en ſa plus grande gloire : & ce d'autant plus qu'en iceluy vivoit Noſtre Seigneur, le parangon de tous les grands hommes, & qu'en ce temps-là ont auſſi fleuri Virgile, Ovide, Ciceron, Caton, & tant d'autres. Ioint les belles inventions qui ont fleuri en icelui : comme le verre malleable & la lumiere perpetuelle qui ſont à preſent inconnuës.

Le 4e diſt, Que ſi la plainte qui ſe faiſoit de la diminution des eſprits eſtoit veritable & nouvelle, le monde devoit eſtre bien vieil, puiſque Senéque qui vivoit il y a plus de 1500. ans l'avoit deja faite de ſon temps : mais ſi les eſprits de maintenant ne ſont pas inferieurs à ceux du temps de Senéque, il s'enſuivra ; ou que le monde ne va pas en empirant comme dit le commun, ou que cette longue ſuite d'années qui fait plus du quart de tout l'aage du

monde, n'eſt priſe que pour vn meſme temps: auquel cas il faudroit que le monde euſt plus d'années que la religion & la verité ne nous diſent, avant que d'eſtre tombé en cette décadence en laquelle nous le voyons durer depuis tant de ſiécles. Mais en effet, c'eſt vne foibleſſe de s'imaginer que les eſprits vont en ſe diminüant: l'inclination naturelle que nous avons à mépriſer ce que nous poſſédons, & regretter ce que nous n'avons plus, nous faiſant juger à noſtre deſavantage que nous ſommes moins parfaits que nos peres: ceux-ci, que nos ayeuls: & que nos neveux doivent encor eſtre pires que nous: d'où eſt venu cette fiction de 4. differens ſiécles ſelon autant de métaux: d'or, à cauſe de ſon excellence: d'argent, de cuivre & de fer à meſure qu'ils ont décheu de cette perfection d'eſprit & innocence des mœurs: & cependant c'eſt dans l'origine du monde, où l'on a veu la foibleſſe d'eſprit d'vn homme qui ſe laiſſe gouverner à ſa femme, & cette damnable reſolution en la volonté d'vn fratricide. Auſſi, l'eſprit de l'homme eſtant vne puiſſance de bien concevoir, raiſonner, inventer, & faire les autres fonctions dont il eſt capable, il peut par-

venir à vn souverain degré d'excellence, ou par vne pure & liberale volonté de l'autheur de son estre, ou par la disposition & rencontre des causes naturelles, ou par l'industrie des hommes. Tellement que Dieu, la nature & l'art, qui sont les trois seuls agens de tout ce monde, estans les mesmes que par le passé, ils doivent produire les mesmes effets qu'auparavant. Car Dieu ne crée pas maintenant les ames avec moins d'avantages & de grace que par le passé; veu qu'il est aussi liberal de ses faveurs qu'il ait jamais esté, sur tout aux siécles de grace. La nature & les autres causes secondes ne contribüent pas moins à la bonté d'esprits qu'elles ont fait par le passé. Et l'esprit de l'homme, quoy qu'indépendant de la matiére en son essence a neantmoins vne telle liaison avec les organes du corps, qu'il opére bien ou mal selon qu'ils sont diversement affectez, qui est-ce que nous appellons bon ou mauvais esprit, n'en jugeans que par les actions & non par l'essence: veu que ces organes & dispositions dépendent des elémens & des corps superieurs, qui sont tousjours: n'y ayant point de varieté dans ces causes, il n'y en

peut avoir dans leurs effets : & les corps eſtant auſſi bien diſpoſez qu'ils ont jamais eſté, les eſprits doivent eſtre auſſi parfaits. Quant à la differance des eſprits, qui vient de l'art & l'inſtruction, ceux de noſtre ſiécle ſont mieux cultivez qu'aucun de ceux qui ont jamais eſté.

Le ſ. diſt. Quand je voi le haut point auquel tant de grands hommes ont porté la gloire de ces derniers ſiécles, j'y trouve plus de merveilles qu'aux precedens ; mais il n'appartient qu'aux ſiécles ſuivans d'en faire les éloges : les grands hommes durant leur vie eſtans ravalez par l'envie ou le meſpris. C'eſt pourquoy on doit laiſſer paſſer vn ſiécle pour bien juger de ce qu'il vaut : alors le ſuivant commance à regretter ce qu'il mépriſoit : noſtre eſprit eſtant porté à ne chercher que ce dont il a faute & l'abondance lui apportant du degouſt. Et c'eſt à mon avis cette multitude de gens qui excellent en toute ſorte d'arts, & ſur tout dans les ſciences, dont il ne s'eſt jamais veu tant de Docteurs, Regens & Profeſſeurs en vn ſeul ſiécle qu'il y en a en cettui-ci, qui fait que l'on y eſtime moins les gens d'eſprit : n'y ayant

que la rareté qui donne le prix aux choſes, & qui faiſoit qu'aux derniers ſiécles vn homme paſſoit pour grand clerc lors qu'il ſçavoit lire & eſcrire, & ſe faiſoit admirer lors qu'il parloit latin, qui eſt à preſent vne langue preſque auſſi commune par tout que l'originelle. Tellement que l'admiration eſtant la fille de l'ignorance: l'eſtime en laquelle ont eſté la pluſpart de ceux qui ont eſté admirez ez ſiécles precédents eſt pluſtoſt vne marque de l'ignorance & rudeſſe que de la bonté des eſprits du temps paſſé: qui n'eſtoient pas auſſi meilleurs que nous pour les mœurs, mais ſeulement plus groſſiers, & neantmoins coulpables d'autant de crimes qu'à preſent. Mais quand bien nous ſerions plus meſchans en ces derniers temps, on ne croira pas aizément que ce ſoit faute d'eſprit, qui eſt la queſtion propoſée. Et s'il y a eu autresfois des Ceres, Bacchus, Pallas, Vulcains & autres, qui ſe ſont acquis le nom de divinitez pour avoir trouvé le moyen de cultiver les bleds, faire les vignes, filer la laine & forger le fer, nous avons eu en ces derniers ſiécles, les inventeurs de la bouſſole, du canon, de l'Imprimerie, des lunetes de Galilée &

de mil autres belles inventions d'autant plus excellentes qu'elles ſont difficiles : les plus aizées ayans eſté les premieres inventées. Et pourquoi ne m'eſt-il pas ici permis par la modeſtie de ceux qui nous gouvernent qui ne haïſſent pas moins les vanitez de la loüange qu'ils ſçavent heureuſement pratiquer toutes les actions qui la meritent, de vous faire voir que tous les ſiecles paſſez n'ont rien eu qui approchaſt de la grandeur de leur eſprit ? & que leur conduite eſt d'autant plus à admirer qu'ils ont affaire à ſe maintenir avec des amis, & mettre à la raiſon des ennemis qui aident auſſi à verifier qu'il y a de plus grands hommes d'eſtat & de plus grands Capitaines en ce ſiecle qu'en aucun des precedens.

CENT QVARANTE-CINQVIESME CONFERENCE DV LVNDY 22. Iuin 1637.

Du Serein.

COMME les peintres ont plus de peine à representer vne mer tranquille & calme, que lors que l'orage les vents faisans élever ses vagues, & blanchir son écume, donnent plus de lieu aux traits & divers coloris de leur pinceau : & l'histoire de la paix est plus mal-aizée à faire, & plaist beaucoup moins estant

faite, que les troubles & mouvemens de la guerre: Ainsi, je me trouverois moins empeſché à deſcrire les diverſes impreſſions d'vn air agité, que celles d'vn air tranquille, qui ne laiſſe pas de produire en certains temps des effets pernicieux, & d'autant plus remarquables qu'ils viennent d'vne cauſe tres-ſimple, & nullement maligne de ſoi-meſme; à ſçavoir, d'vn air pur & ſerein exempt de nüages & de vapeurs, lequel ſur le ſoir eſtant refroidy par l'éloignement du Soleil, acquiert vne certaine qualité refroidiſſante & catharreuſe, appellée ſerein du vulgaire, ou parce qu'elle regne le ſoir, ou parce qu'elle eſt plus ordinaire dans le beau temps & l'air ſerein, que lors qu'il eſt pluvieux & chargé de vapeurs: laquelle qualité quelques-vns font venir de l'influence des aſtres, & ſur tout de celles de la Lune appellée pour cet effet morfondante, par le Pſalmiſte: & qui a de vrai vn aſcendant notable ſur tous les corps humides, & particulierement ſur ceux des hommes qui reſſentent en eux des changements ſenſibles ſelon les diverſes faces de cet aſtre. Mais pource que les cieux font auſſi bien ſentir les effets de leurs influences à ceux

qui ſont à couvert, qu'à ceux qui vont au grand air, où l'on éprouve ſeulement le ſerein : celui-ci ſemble ne venir pas tant des influïences du ciel qui penetrent par tout également ; que des alterations de l'air refroidi qui n'agit qu'entant qu'il eſt proche de nous : & tousjours eſt-il plus à propos de rapporter les effets d'ici bas aux cauſes prochaines, que d'avoir recours au Ciel, qui n'en eſt qu'vne cauſe équivoque.

Le 2e diſt. Si le froid eſtoit la ſeule cauſe du ſerein, il ſeroit par tout où ſe trouveroit le froid : lequel plus il ſeroit vehément, & plus il ſeroit dommageable : comme vers la minuit ou le matin qu'il fait plus froid que non pas au ſoir, où le Soleil eſt encor tout proche de noſtre horizon. Meſmes durant l'hyver le ſerein devroit eſtre des plus violents : toutesfois, on n'y parle point de ſerein ; mais ſeulement durant les ſaiſons moderées, qui ſont le Printemps & l'Automne, & quelque peu des ſaiſons qu'elles avoiſinent. Ce qui me fait croire que le ſerein n'eſt pas l'effet d'vne ſimple froideur : veu meſme qu'en Eſté l'air de nos caves froides

ſeroit capable de le produire en plein midi ; mais des vapeurs dont l'air quelque pur qu'il paroiſſe à nos yeux, eſt neantmoins tousjours chargé, d'où vient la diverſité des refractions dans les planetes, ſur tout au leuer & coucher du Soleil, qui n'eſt jamais ſans quelques nüages : leſquelles vapeurs eſtans deſtitüées de la chaleur du jour, lors qu'elles viennent à ſe reſſerrer & condenſer, deſcendent ſur nos teſtes de la meſme façon que la rozée qui eſt produite comme le ſerein, mais d'vne matiere vn peu plus groſſiere & en plus grande abondance. Et comme il n'y a point de rozée, auſſi il n'y a point de ſerein que dans les ſaiſons & regions temperées, jamais durant l'hyver ou le milieu de l'Eſté ; pource que la froideur extreme congele ces vapeurs en pruine & gelée, & la chaleur violente les diſſipe & conſomme. Et la pratique de nos Dames qui ont couſtume de demeurer au ſerein pour ſe blanchir le teint & rendre la chair delicate, montre que cet air du ſoir ayant la vertu de nettoyer & polir les corps, doit eſtre empreint d'vne qualité pareille à la rozée qui a vne vertu deterſive à cauſe de ſon ſel qu'elle a tiré de la terre ; par

le moyen duquel elle ne blanchit pas seulement les toilles & la cire, mais elle purge les corps : comme il se void dans les diarrhées qui surviennent aux troupeaux qu'on mene à l'herbe devant que le Soleil en ait consommé la rozée : & dans la manne qui n'est autre chose qu'vne rozée condensée, laquelle a vne vertu purgative.

Le 3e dist. Le corps de l'homme estant sujet aux injures de tous les agens externes, il reçoit entr'autres de continüelles impressions de l'air d'autant plus grandes, qu'il est absoluëment necessaire à la vie, qui peut bien subsister quelque temps sans les autres choses ; mais non pas vn seul moment sans l'air que nous attirons continüellement dans nostre corps, non seulement par la respiration, mais aussi par la transpiration insensible à travers les pores de nostre corps, qui est par tout percé comme vn crible à fin de faire passage à cet air, qui est attiré par nos arteres dans leur mouvement de diastole. Et comme il est tres mobile & subtil, il penetre facilement nos corps, qu'il altere par les quatre qualitez premieres, dont il

est empreint diversement selon le voisinage des corps qui l'environnent, qui sont les quatre saisons de l'année, dans lesquelles il dispose diversement les corps sur lesquels il agist; changeant mesmes leur temperament. Et pource que les parties du jour naturel ont quelque proportion avec celles de toute l'année, par le rapport des changemens differens qui se font dans la revolution du mouvement commun du Soleil, & de celui qui lui est propre: de là vient que le matin est comme le printemps chaud & humide, ou plustost temperé; & le sang y domine: le midi ressemble à l'esté chaud & sec, auquel temps la bile est en émeute: le temps qui suit est froid & sec, melancholique & semblable à l'Automne: le soir & toute la nuit par sa froideur & humidité qui fait mouvoir la pituite, est vn petit hyver; dont le refroidissement ne vient point des vapeurs qui sont tousjours accompagnées de quelque chaleur estrangere qui les retient en l'air, & les empesche de descendre; mais de la simple privation de la chaleur du Soleil: lequel comme il cause actüellement par sa presence la chaleur dans l'air qu'il possede

formellement, & non en puiſſance ſeulement, ainſi par ſon abſence il fait la froideur de l'air, laquelle penetrant dans nos corps échauffez de la chaleur du jour, y condenſe facilement les vapeurs qui ne ſont pas encor accoiſées, & les exprimant du cerveau & de toutes les parties de la meſme façon que l'on fait la liqueur dont vne eſponge eſt abbrevée, elles tombent ſur les parties plus debiles, ou elles font fluxion & douleur.

Le 4e diſt, Que l'air eſtant de ſoi fort temperé, il ne feroit jamais de mal, s'il n'eſtoit meſlé de corps & de ſubſtances eſtrangeres par le moyen des vapeurs & exhalaiſons qui infectent continüellement la premiere region en laquelle nous habirons: & pource que ces plus ſubtiles parties de la terre & de l'eau qui y ſont exhalées ſont imperceptibles: ce n'eſt pas choſe eſtrange ſi elles produiſent des effets & changemens ſi ſoudains & ſi inopinez: comme il ſe void dans le ſerain produit par les vapeurs qui s'élevent apres le coucher du Soleil par la force de la chaleur, qui reſte dãs la ſurface de la terre, ſẽblables à celles qui s'élevent de l'eau échaufée lors qu'õ la retirée de deſſus le feu, & ainſi le ſerein fera cette

vapeur qui monte en haut : mais non celle qui retombe en bas, pource qu'elle ne peut descendre qu'elle n'ait esté renduë plus pesante estant condensée en eau, nüages ou broüillards, qui feroient l'air nüageux & non serein comme il doit estre. Ce qui n'est pas de mesme pour leur elevation de la terre, pource qu'alors que ces vapeurs renduës volatiles prennent leur essort, elles sont rares, subtiles & partant invisibles.

Le 5e dist, Que la principale cause de l'incommodité qu'on ressent au serein est le changement d'vn contraire en vn autre sans moyen, qui est tousjours fascheux à la nature : laquelle a pour cet effet joint tous les extremés par quelques moyens qui servent de dispositions pour passer de de l'vn à l'autre sans peine. Et comme le changement de nostre corps du froid au chaud est douloureux, ainsi qu'il se void en ceux qui approchent du feu leurs mains froides apres avoir manié de la glace : de mesme, celui qui se fait du chaud au froid est tres-incommode : & de la vient que plus le jour aura esté chaud, & plus le serain sera dangereux : pource que

les

les conduits de nostre corps estans ouverts & toutes nos humeurs débauchées & émeuës par la chaleur du jour, l'air froid s'insinuë avec plus de liberté dedans nostre corps qu'il altére : de la mesme façon qu'vne eau auparvant rechauffée est plus aizée à geler, à cause que ses parties sont plus ouvertes par la chaleur ; & par consequent plus capables de récevoir les qualitez des agents. Et c'est aussi la raison pourquoi le premier froid nous morfond plustost que celui des grandes gelées ; pource qu'au commancement le froid trouvant nos pores tous ouverts, il s'insinuë bien plus facilement en nous que ne fait vn air plus froid, qui trouvera desja nostre peau endurcie par les froids precédents. Tout de mesme, encor qu'en hyver l'air soit plus froid, neantmoins pour ce qu'il est tousjours à peu pres semblable à lui mesme, il fait moins d'impression le soir sur nos corps desja accoustumez à sa rigueur : & bien que sur la minuit la froideur de l'air soit plus grande qu'au coucher du Soleil : toutesfois le serein n'est que vers le commancement de la nuit, que nos corps réçoivent plus sensiblement les alterations de cet air. C'est pourquoi il n'y a que ce chan-

gement soudain qui fait le serein, qui est d'autant plus sensible que les corps sont capables de recevoir l'impression de l'air pour la rareté de leurs pores, l'ouverture des futures de la teste, & la mollesse de la chair, laquelle rend le corps tributaire aux causes externes, comme la dureté qui l'en garantit, le rend sujet aux causes internes, faute de transpiration. Et c'est pourquoi les païzans, bien qu'ils respirent vn air plus subtil, & par consequent plus capable de se charger sur le soir des qualitez ennemies du corps qui font le serein, n'en ressentent pour cela aucune incommodité, non plus que les soldats & tous ceux qui s'endurcissent au travail, & qui sont d'vn habitude ferme & constante.

CENT QVARANTE-SIXIESME CONFERENCE DV LVNDY 30. Iuin 1637.

Si le François eſt leger & inconſtant : & pourquoy.

IL n'y a point de plus parfait miroir de l'inconſtance que l'homme : laquelle paroiſt au plaiſir que prend ſon corps à changer de poſture ; ſon eſprit de ſujets, & les deux de condition. Ce qui fait que les hommes ne prennent les honneurs preſens que comme autant de degrez pour monter à d'autres

nouveaux : la possession des biens presens ne leur apportant point d'autre rassasiement que celuy de leur estomach ; c'est à dire jusques à vn second appétit, éguizé par de nouvelles viandes. A quoi l'impetuosité de ses esprits volages, la flüidité de ses humeurs mobiles, qui font son tempérament, fourniſſent trop notoirement de cause efficiente & matérielle pour la rechercher ailleurs : & pour cette raison les mélancholiques sont moins sujets à ce defaut : cet humeur terrestre estant moins susceptible du changement; ce qui les rend aussi plus sages. Mais entre tous les peuples, il n'y en a point auſquels on ait plus reproché ce vice de legereté qu'aux François. César qui les avoit long-temps frequenté le leur objecte souvent, & l'experience a fait assez voir par le passé qu'ils sont fort esloignez de la constance de beaucoup d'autres nations : dequoy non seulement leurs ordonnances & edits qu'ils ne peuvent long-temps observer, mais toutes leurs modes & coustumes, & leur desir de nouveauté font foi. Les causes m'en semblent estre communes & particuliéres: celles-là viennent de leur ciel, celle-cy

de leur terre. Car on a remarqué que les peuples dont le Ciel eſt touſiours en vne meſme poſture, comme eſt celuy vers les poles ; ou que le Soleil échauffe preſque d'vne meſme façon, comme eſt celuy vers l'Æquateur, qui fait les nuits égales aux jours, ont auſſi des mœurs & des inclinations égales ; au contraire de ceux qui ſouffrans par les divers éloignemens & approches du Soleil vne conſtitution d'air touſiours differente, ne peuvent que leurs eſprits qui ſe forment principalement de l'air ne reçoivent de pareilles impreſſions, qu'ils font puis apres reſſentir à toutes les actions dont ils ſont cauſe. Et pour ce que ce qui eſt en bas eſt de meſme que ce qui eſt en haut, la terre doit participer des meſmes changemens que le Ciel a produit en l'air, qu'elle retient d'autant plus puiſſamment qu'elle eſt plus capable d'en garder long-temps l'impreſſion que l'air qui eſt d'vne nature fluide : & ainſi noſtre terre ſouvent échauffée & refroidie, moüillée & ſechée en vn meſme jour & ſouffrant en vn peu de temps des changements tout contraires, il ne ſe faut pas ébahir ſi les alimens que nous en tirons

nous font des parties, des humeurs & des esprits semblables à elle : c'est à dire, changeans, inconstans & muables : parties lesquelles estans communiquées de pere en fils, nous ne les pouvons non plus changer, mesmes par les voyages & changemens de terre, que le More sa peau que le temperament de son climat lui a pareillement produit. Ioignez à cela que la courtoisie Françoise recevant plus humainement tous les estrangers qu'aucune nation du monde, se laisse aussi plus facilement emporter à leurs persüasions & à leur exemple : & au lieu que la fiereté ou rusticité de beaucoup d'autres peuples penseroit se faire tort, & auroit honte de changer, estimant que ce seroit confesser son ignorance précedente, la naïveté & la franchise du François est telle qu'il change volontiers d'avis & de façon de faire aussi-tost qu'vn autre luy semble meilleure que la sienne ; d'autres peuples, quelque vanité qu'ils se donnent d'estre tousjours constans & égaux à eux-mesmes, & sur tout plus patiens que nous aux aduersitez, ne nous passans qu'en vn poinct ; c'est qu'ils sçavent mieux dissimuler leurs mé-

contentemens.

Le 2e dist. Il en est de mesme de la legereté des esprits comme de celle des corps : l'vne & l'autre n'est point absoluë, mais respective. Et comme l'air se nomme leger à l'égard de l'eau & de la terre qui sont plus pezans que luy : ainsi, les peuples grossiers, ceux du Septentrion & ces autres qui veulent faire passer pour sagesse vne seule gravité dans leurs paroles, gestes & actions, appellent les François legers, pource qu'ils sont plus prompts & plus actifs qu'eux : & qu'estans en effet ce que les autres ne sont qu'en apparance, ils n'affectent point ce faux masque de la sagesse dont ils ont la solidité & le corps tandis que ceux-cy se contentent de joüir de son ombre & de son phantosme. Car ce n'est pas dans le changement d'habits & de modes que l'on reconnoist celuy de l'esprit, mais dans les grandes choses, comme sont la Religion & l'Estat : dans la conservation desquelles les François se peuvent dire les plus constans de tous le peuples. Car pour le premier poinct, il n'y a pas encor vn siécle que la France avoit sujet de se glorifier aussi bien que du temps

de Sainct Hieroſme, de n'avoir jamais produit de monſtres, mais bien planté la foy chez tous ſes voiſins, dont la rigoureuſe inquiſition eſt moins vn témoignage de la conſtance que de la legereté ou baſſeſſe de leurs eſprits, puis qu'ils ſe ſont retenus dans leur religion par la crainte de la roue & des gibets. Et pour ce qui eſt de l'Eſtat, la Monarchie Françoiſe la plus ancienne de toutes celles qui ſont dans le monde, & qui s'eſt tousjours conſervée parmi les ruïnes & les débris des autres Eſtats par l'exacte obſervation de ſes loix fondamentales, eſt vne marque aſſeurée de la conſtance des François: les peuples qui leur ont le plus imputé ce vice, s'eſtans montrez les plus inconſtans: cependis que ce puiſſant corps de la France demeure tousjours ſemblable à luy-meſme: ce qu'il ne pourroit faire ſi les membres qui le compoſent eſtoient legers & inconſtans, le plus grand vice dont on nous puiſſe noircir. Car puiſque ſelon Seneque la ſageſſe eſt vouloir tousjours le meſme, & ne vouloir pas tousjours le meſme; l'inconſtance & l'irreſolution à vouloir tantoſt vne choſe & tantoſt l'autre, eſt vn teſmoignage aſſeuré de folie, d'im-

prudence & de foibleſſe d'eſprit : lequel venant à changer, fait voir ou qu'il n'a pas bien pris ſes meſures ni conceu les moyens pour parvenir à la fin qu'il s'eſtoit propoſé : ou qu'il n'a pas aſſez de courage ni de réſolution pour executer tous les deſſeins qu'il a formez. Et non ſeulement celuy qui a l'eſprit inconſtant & volage eſt incapable de ſageſſe, qui demande vn eſprit raſſis & non müable tel qu'eſt celuy du fol, qui ſe change, ainſi que dit l'Eſcriture, comme la Lune, mais de toute ſorte de vertu ; laquelle conſiſtant dans vne mediocrité, ne ſe peut acquerir que par la prudence qui luy preſcrit ſes bornes & ſes regles, & par la fermeté & conſtance qui arme l'eſprit contre toutes les difficultez qui ſe preſentent au chemin de la vertu : à laquelle, auſſi-bien qu'aux ſciences & aux arts, les François ayans plus de part qu'aucune autre nation ; a tort on les accuſe d'inconſtance.

Le 3e diſt : Il n'y a pas plus de vanité à ſe croire parfait en toutes choſes que de temerité de vouloir par vne paſſion aveugle pour ſa nation, l'exempter d'vn vice dont tous les eſtrangers qui nous connoiſ-

ſent mieux que nous meſmes, ſont tous d'accord. Avoüons donc que nous ſommes inconſtans, puiſqu'en comparaiſon des vices des autres nations voiſines, cettui-cy paroiſtra non ſeulement leger: mais pourra faire douter ſi c'eſt meſme vn vice, puiſqu'il eſt fondé ſur la nature, qui eſt dans vn perpetüel changement, dans lequel elle paroiſt plus belle & plus agreable que dans vne indentité & repos, qui ne ſe trouve pas meſme dans les premiers corps & les cauſes vniuerſelles qui ſont auſſi-bien que les autres dans vne continüelle mobilité & changement, qui n'eſt nullement contraire à la ſageſſe: laquelle devant s'accommoder aux circonſtances des lieux, des perſonnes, & des temps qui changent ſans ceſſe, le ſage eſt contraint de s'accommder pareillement aux choſes, & changer ſes concluſions ſelon les nouvelles connoiſſances qu'il aquiert, le changemens d'opinion, & de façon de faire, bien loin d'eſtre à blaſmer, eſtant vn teſmoignage d'vn eſprit libre & ingenu, tel qu'eſt celuy du François: le changement duquel ſe peut auſſi raporter à la force de l'exemple & de l'eſprit en vn peuple environné de pluſieurs nations extre-

mément differentes, & partagé luy-meſmé d'eſprits qui tiennent des qualitez des vns ou des autres. Car ce païs eſtant compris ſouz le 45. degré, trois degrez au delà & trois au deçà, le meſlange de ces peuples qui participent, vn peu des Meridionaux, & de ceux du Septentrion, s'accommode tantoſt à la façon de faire des vns, tantoſt à celle des autres : & comme dans la müance des couleurs la difference ne ſe voit que dans les deux extremitez, celles du milieu paroiſſans changeantes & diverſifiées : ainſi la France poſée entre les Alemans, Italiens & Eſpagnols, meſlant & tempérant en ſoy les qualitez de ces peuples qui ſont en ſes extremitez, leur paroiſt changeante & bigarrée.

Le 4e diſt. Bien que les François ne ſoient pas plus inconſtans que les autres, neantmoins leur humeur boüillante & impétüeuſe, & la promptitude de toutes leurs actions les ayans fait eſtimer tels de tous leurs voiſins, j'en rapporterois pluſtoſt la cauſe à l'abondance de leurs eſprits qui ſont les ſeuls moteurs & principes de toutes les actions, produits par la pureté de leur air & diverſité de leurs alimens, qu'aux aſ-

pects du Ciel, ou telles autres causes : puis que les peuples qui sont sous mesmes parallelles que la France, comme ceux de la Podolie, Hongrie, Tartarie & quantité d'autres, devroient estre sujets aux mesme vice, qui a esté autrefois attribüé aux Grecs, les plus volages & inconstans de tous les peuples ; sans en rapporter la cause aux vents, comme Cardan qui a voulu que les peuples qui leur estoient exposez eussent l'esprit volages : autrement les François & les autres peuples batus des vents, devroient quitter leur legereté lors qu'ils seroient en vn climat moins venteux.

CENT QVARANTE-SEPTIESME CONFERENCE DV LVNDY 6. Iuillet 1637.

Des divers mouvemens de la mer & des fleuves.

IL n'y a rien qui nous raviſſe plus que le mouvement des corps inanimez : les automates ou corps qui ſe meuvent par artifice ayans au commancement fait des idolatres, qui furent detrompez lors qu'ils en connurent les reſſorts. Mais ſur tout, les mouvemens de la mer nous paroiſſent d'autant plus

merveilleux qu'ils sont fort differents & contraires. Et sont de deux sortes : l'vn interne & commun avec les corps pezans : par lequel l'eau descend en bas : la mer agitée devient calme en retournant à son plan, & les rivieres suivent la pante des terres par où elles passent : l'autre est violent : & est ou dereglé, qui vient des vents ; le dereglement desquels en apporte aussi à cet element : ou reglé, qui est encor de deux sortes, à sçavoir celui de reciprocation dans le flux & reflux de la mer, & celui qui depend des diverses parties du monde, qui est ou d'Orient en Occident, ou du Septentrion au Midi. Il est vray que les eaux estans fluides & mobiles de leur nature, qui ne peut se contenir dans ses propres bornes, il y auroit plus de merveille si ce vaste corps estoit immobile que de le voir remüer, comme il a esté necessaire, pour la navigation, & pour l'empescher de corrompre. On s'estonne seulement de voir dans vn seul corps vne si grande diversité de mouvements, dont il n'y a que le premier qui lui est naturel : les autres lui viennent de dehors & de quelques causes estrangéres : entre lesquelles n'y en ayant point qui agissent plus sensi-

blement sur les elémens, que les corps celestes: c'est à la diversité de leurs mouvements qu'il faut rapporter ceux de la mer: mais particuliérement celui de son flux & reflux: lequel estant regulier & tousjours semblable en vne mesme mer, il ne peut partir que d'vne cause aussi reglée en ses effets, telle qu'est le ciel, & principalement la Lune qui exerce manifestement son empire sur tous les corps humides, puisque les flux & reflux suivent les periodes, & mouvemens lunaires, non seulement tous les six mois; à sçavoir, durant les deux Equinoxes que les courantes sont fort grandes, mais tous les mois en la conjonction & opposition de la Lune, & mesme à toutes les six heures du jour, que se font presque tous les flux & reflux, à la reserve de quelques mers qui le font en moins ou plus de temps, & qui sont plus à faire leur reflux que leur flux, ou au contraire, selon la declivité & diverse pante des terres, la grandeur ou petitesse des vaisseaux, les destroits des mers, le restrecissement des rivages, & autres differences de situation.

Le 2e dist. La mer estant vn corps simple elle ne peut avoir qu'vn mouvement

naturel, qui eſt celui de ſon propre poids qui la fait couler dans les lieux plus bas que ſa ſource qu'elle ne peut jamais ſurmõter. Entre les autres trois mouvemẽs qui viennent de dehors: celui d'Orient en Occident ſe reconnoiſt par le temps qu'on employe aux voyages ſur mer, qui eſt beaucoup plus long d'Occident en Orient que d'Orient en Occident: par ce que dans le premier on va contre le mouvement de la mer, que l'on ſuit dans le ſecond. Dont la cauſe vient de l'impreſſion du premier mobile ſur tous les orbes & corps inferieurs qui ſuivent la rapidité de ſon mouvement journalier d'Orient en Occident ſur les poles du monde. Celui du Septentrion au Midi ſe void pareillement dans la pluſpart des mers, & principalement dans le pont Euxin: lequel eſtant enflé des palus Meotides & du Tanais, ſe décharge par la mer Ægée dans la Mediterrané, laquelle ſans les hautes écluzes de l'Afrique continuëroit ce meſme mouvement vers le Midi. Ce qui empeſcha autresfois Darius & Seſoſtris de faire couper cet eſpace de terre qui eſt entre la mer Rouge & la Mediterranée, de crainte que celle-ci ne vint à inonder ces païs meridionaux. La cauſe de ce mouvement

eſt

eſt la multitude des eaux vers ce pole, & dont la froideur n'élevant pas ſi grande quantité de vapeurs ny de pluyes que vers le Midi. les eaux y ſont plus grandes : & par ainſi ſont contraintes de ſe précipiter vers les lieux les plus bas. Ou pluſtoſt (puiſque la meſme froideur ſe rencontre vers le pole antarctique & meridional, & par conſéquent, la meſme quantité d'eaux & de pluyes) il faut rapporter la cauſe de cette deſcente des eaux vers le Midi à l'élevation de la terre du coſté du Septentrion, ou aux emboucheures eſtroites de ces mers, qui font que les eaux en deſcendent plus facilement qu'elles n'y entrent. Quant au flux & reflux, qui eſt vn mouvement compoſé, mais reglé, il ne peut venir des vapeurs ni des vents inconſtans & déreglez, mais du mouvement, lumiere & influëence particuliere de la Lune, laquelle attirant la mer de la meſme façon que l'aimant de fer, eſt cauſe de ſon amoncelement & accroiſſement, qui fait le flux, & puis ſa vertu eſtant r'alantie par ſon éloignement, les eaux par leur propre poids reprenans leur place; font le reflux. Et parce que toutes les mers ſont continuës, la Lune eſtant ſous noſtre horizon ne laiſſe pas de cauſer les meſmes

mouvemens à nos mers que lors qu'elle eſt au deſſus : les eaux ſuivans neceſſairement le mouvement de celles qui leur ſont prochaines ; qui ſeroit ſemblable en toutes ſi les diſpoſitions n'eſtoient differentes, qui dépendent pour la pluſpart de la ſitüation des terres, qui fait que la mer Oceane a ſon flux & reflux plus ſenſible que la Méditeranée ; & en icelle la mer Adriatique que celle de Toſcane, à cauſe de la Sicile & de la pointe d'Italie qui fait entrer avec impetuoſité la mer dans le Golfe de Veniſe : dans lequel il ſe remarque vn autre mouvement particulier qu'on appelle de circulation, par lequel la mer Méditeranée allant par ſon propre mouvement d'Orient en Occident: & rencontrant d'abord à l'entrée de ce Golfe la coſte de Macédoine, elle s'y deſcharge impétüeuſement, & continuë ſon mouvement juſques au fond de ce Golfe, d'où eſtant comme repercutée elle retourne par la coſte oppoſite, qui eſt celle de Calabre, juſques à l'autre pointe du Golfe par où elle ſort pour entrer dans la mer de Toſcane. C'eſt pourquoy pour aller de Veniſe à Otrante, on prend la coſte de Calabre ; & au retour, celle de Ma

cedoine, afin de suivre le mouvement de la mer.

Le 3e dist. Il n'y a rien qui prouve si sensiblement la mobilité de la terre que les mouvemens de la mer & des rivieres: autrement ce seroit vn miracle qu'en vn vaisseau immobile l'eau qui y seroit contenuë, s'agitast & se remuast d'elle-mesme. Car celuy des rivieres ne vient pas de leur pesanteur, qui les fasse tomber en vn lieu plus voisin de leur centre: veu que dans la pante qui seroit requise au cours d'vne riviére durant 200. lieuës, il y devroit avoir vne depression plus sensible que n'est la hauteur des montagnes les plus élevées de la terre: & la mer ne pourroit renvoyer les eaux à leur source, comme dit l'Escriture, si elles estoient plus élevées qu'elle. Supposant donc les mouvemens de la terre, il est aizé de rendre raison de ceux des eaux. Pour les riviéres qui ont presque toutes leur cours vers l'Occident, la terre ayant son mouvement iournalier d'Occident en Orient, selon l'hypothese de Copernic, elle peut leur causer ce mouvement contraire en se soustrayant elle-mesme à la fluïdité des eaux, les corps li-

quides ne suivans pas exactement le mouvement des solides, comme il se void en vn vaisseau dont l'eau s'éleve en la partie oposée au mouvement que l'on donne au vaisseau. Et ainsi ce sera par cette mesme raison, que la mer aura son cours d'Orient en Occident, qui est pour cela fort sensible entre les deux tropiques ou la rapidité de ce mouvement de la terre est plus grande que vers les poles. Ce qui fait que la navigation est fort aizée vers l'Occident, les courantes y sont impetüeuses, & les marées grandes vers la coste de l'Amerique : comme il se remarque principalement au destroit de Magellan, où les reflux de la mer du Nort & Orientale s'avancent plus de 70. lieuës, & celui de la mer de Sud à peine va jusqu'à 25. encor est-ce foiblement : mais vers les poles la mer n'a point d'autre mouvement que celuy que luy causent les vents & orages. Quant aux flux & reflux de la mer, suivant la mesme supposition de son mouvement composé de l'annuel dans l'Ecliptique, où les autres font tourner le Soleil, & du iournalier sur son axe & son propre centre, il resulte vn certain mouvement irregulier, tantost plus lent, & tantost plus vi-

ſte, qui eſt la cauſe de ce flux & reflux : car comme en vn bateau que l'on meneroit viſte au commancement, ſi l'on ralantit ſon cours, l'eau qui y eſt contenuë vient à s'enfler en ſes extremitez, juſqu'à ce qu'elle ſe remette en ſon plan par la continüation de ce mouvement : & derechef le bateau venant a eſtre mené avec la meſme viſteſſe, l'eau s'enfle de nouveau au changement de ce mouvement : il en arrive de meſme au mouvement inégal de la terre meſlée de l'annuel & du journalier. Et pour ce que la Lune eſtant attachée à la terre, ſuit exactement ſes mouvemens : la pluſpart des Philoſophes ont pris la Lune pour la cauſe de ce flux & reflux, bien qu'elle n'en ſoit que le ſigne.

Le 4. diſt. Que ſuivant cette hypotheſe il eſtoit aizé de rendre raiſon de deux choſes fort remarquable dans le Danube & le Nil. Le premier qui a ſon mouvement de l'Occident en Orient, ſe remarque en la Hongrie eſtre plus lent ſur le midi qu'aux autres heures du jour, comme il ſe void par les moulins qui meulent moins en ce temps-là : pource qu'alors le mouvement de la terre eſtant contraire à celuy de l'E-

cliptique, il paroiſt plus tardif. Et quant à l'autre effet, qui eſt l'accroiſſement & le debordement du Nil, qui commance au ſolſtice d'Eſté, ce fleuve allant directement du Midi au Septentrion, & traverſant d'vn Tropique à l'autre, qui eſt juſtement la partie du milieu de la terre, lors que'lle vient à incliner ſon axe, & retourner la partie antarctique au Soleil, le cours de cette riviére, qui eſt contraire à ce mouvement, ſe ralentit : laquelle d'ailleurs groſſie des eaux de pluyes continüelles de l'Eſté ſe debondant, inonde les plaines de l'Egypte. Ce qui auroit fait croire à quelques anciens, que les vents du Septentrion en arreſtans ſon cours, le faiſoient enfler, puis retomber en lui meſme.

CENT QVARANTE-HVITIESME CONFERENCE DV LVNDY 13. Iuillet 1637.

Lequel vaut mieux aimer ou estre aimé.

LA meſme nature qui par vn inſtinct que nous avons commun avec toutes les choſes du monde, nous fait rechercher noſtre bien, nous oblige pareillement à aimer, lors que nous rencontrons quelque bonté ou beauté dans vn objet capable de nous rendre heureux par ſa poſſeſſion :

laquelle ne pouvant estre qu'en s'vnissant à la chose aimée, c'est dans cette vnion que l'amant met son plus grand bon-heur, sortant pour cet effet de soi-mesme pour s'aller joindre à ce qu'il aime: les mouvements de la volonté, du nombre desquels est l'amour, estans differens en ce point des actions de l'entendement, que celles-ci se font par la reception des especes qui s'introduisent par les sens dans l'intellect, qui ne peut connoistre que ce qui vient chez lui: mais la volonté pour aimer doit sortir d'elle-mesme, pour s'vnir avec ce qu'elle aime, afin d'engendrer quelque chose pour son eternité. Et pour ce que les choses ne sont point connuë de l'entendement qu'elles n'ayent esté epurées & nettoyées de la crasse de leur matiere par l'illustration & abstraction que fait l'intellect agent de leurs phantosmes ou especes, de là vient que les connoissances des choses les plus salles & deshonnestes sont tousjours belles & loüables, puisqu'elles sont renduës spirituelles & semblables à la faculté qui les connoist: là où au contraire d'autant que la volonté en aimant se rend semblable à l'objet qu'elle aime, se change en sa nature, & reçoit ses qua-

litez si cet objet est illicite & deshonneste, en se rendant conforme à lui, elle devient vitieuse, & son amour est criminel. Ce qui semble induire que l'amant est moins parfait que l'aimé, puisqu'il se transforme en lui, comme l'aliment l'est moins que le corps, auquel il se change. Et tout ainsi que ce qui attire est plus excellent que ce qui est attiré, pour ce que le plus puissant tire à soi le plus foible, l'aimé doit estre plus excellent & plus noble que l'amant qu'il attire à soi. Aussi l'amour selon Platon est vn desir de ce qui est beau, le desir suppose vn manquement, celui qui n'a faute de rien ne desirant rien ; de façon que celui qui aime montre assez pour son desir qui lui manque quelque perfection qui doit estre dans la chose aimée, pour se faire aimer : nostre volonté ne se portant jamais vers aucun objet, qu'elle n'y soit allechée par quelque bonté vraye ou apparente qui sert de fondement à son amour : en cela different de celui de Dieu, qui n'aime pas les creatures pour leur bonté, n'en ayant point d'elles-mesmes ; mais sa volonté estant la cause de toutes les choses, il les rend bonnes en les aimant,

& leur voulant du bien.

Le 2e dist. Puisque l'amitié consiste dans l'vnion de deux ou au plus, de trois volontez, dont la mutüelle correspondance fait cette agréable harmonie & ces doux accords qui raviſſans les amans les font mourir en eux-meſmes pour vivre dans ce qu'ils aiment, il n'y a point de veritable amour s'il n'eſt reciproque: qui fait qu'on ne peut lier d'amitié avec les choſes inſenſibles & inanimées non plus qu'avec les beſtes ou les foux. Et la juſtice nous commandant de rendre autant qu'on nous donne, c'eſt vne grande injuſtice de n'aimer point ceux qui nous aiment; voire, s'il en faut croire les Platoniciens, c'eſt vn eſpece d'homicide de l'ame, puiſque celui qui aime eſtant mort en lui-meſme & n'ayant plus de vie que dans la choſe aimée: ſi elle lui refuſe ſon amour par le moyen duquel elle vivroit auſſi dans lui comme lui dans elle, il eſt contraint de mourir ou de languir miſerablement. Et puiſque celui qui aime n'eſt plus à lui, mais à la choſe aimée à laquelle il s'eſt donné, elle eſt obligée de l'aimer par la meſme raiſon qui l'oblige à s'aimer ſoi-meſme, & tout ce qui lui

appartient. Mais bien que l'amour parfait soit composé de ces deux piéces, aimer & estre aimé : neantmoins, l'vn se rencontre souvent sans l'autre : y ayant beaucoup d'amants qui sont blessez de ces fléches, que les Poëtes feignent estre de plomb, qui au lieu de voir payer leur amour par vn autre amour, n'ont pour toute recompense que des mépris & des refus. Il est vray qu'estant plus mal-aizé d'aimer sans estre aimé, que d'estre aimé sans aimer, il n'y a pas vn qui ne choisist plustost d'estre aimé que d'aimer à ces conditions-là, pource qu'il n'y a rien qui flate tant nostre ambition que de nous voir recherchez. Toutesfois l'aimer est plus parfait que d'estre aimé : puisque l'honneur estant plus en celui qui honore qu'en celui qui ast honoré : celui qui aime honorant la chose aimée, l'honneur qu'elle reçoit retombe sur celui qui aime : lequel pour cet effet estant loüé d'vn chacun qui estime vn bon ami comme vn homme de bien, & non celui qui est aimé, il est aussi plus excellent & a plus de vertu puisqu'il a plus de loüange & d'honneur, qui suivent la vertu. Aussi, les actions libres estans plus parfaites que

les contraintes, l'amant qui agist par liberté doit estre preferé à l'aimé, qui est contraint de souffrir qu'on l'aime. Car encor que le desir suive ordinairement l'amour sensuël, neantmoins, l'amour n'est point vn desir, ni par conséquent vne marque d'indigence; autrement, il cesseroit avec le desir, & on n'aimeroit plus apres la joüissance, ce qui est faux: ni pareillement ce qui n'est plus ou qui n'est pas encor: & neantmoins, les meres aiment leurs enfans morts, & mesmes devant que d'estre venus au monde: non par vn desir, mais par vn mouvement de la nature, qui nous fait aimer ce qui nous appartient, & ce d'autant plus qu'il nous couste bien de la peine: qui est la cause pourquoi les meres contribüans davantage à la naissance de leurs enfans plus asseurées qu'ils sont à elles, que les peres, elles aiment aussi plus tendrement.

Le 3. dist. C'est vouloir faire aller de pair le maistre avec le valet, que de comparer l'aimé avec l'amant; puisque les amoureux prenans d'eux-mesmes la qualité de serviteurs des dames qu'ils appellent leurs maistresses, montrent assez

qu'ils leur cedent la préference. Et bien qu'ils soient les plus interessez en cette cause : neantmoins ils n'auront jamais tant de vanité que de se priser plus que ce qu'ils aiment ; veu que ce seroit condamner leur chois & leur amour d'vn defaut de jugement, qui les faisant soupirer apres la joüissance de l'objet qu'ils adorent, fait voir leur defaut & indigence, qui ne se peut remplir que par la possession du bien qu'ils attendent de ce qu'ils aiment : qui estant semblable en ce poinct avec les intelligences qui remüent sans se mouvoir, excite des passions & des mouvemens dans l'esprit de son amant, luimesme demeurant souvent immobile. Et comme il agist d'vne façon tres-noble en remüant sans se remuër, pour ce qu'il tient lieu de la fin qui est la plus noble de toutes les causes : celui qui aime agissant à la façon de la matiére qui appete les formes dont elle attend sa perfection, doit estre beaucoup inferieur à celui qui est aimé, duquel il attend son bon-heur. Mesme dans l'amour réciproque, celui qui commance est le moins parfait, puisqu'il avouë par cette déference qu'il reconnoist quelques parties plus accomplies qui le

convient d'aimer vn autre, qui ne se sent obligé réciproquement de l'aimer que par la seule consideration de son amour. Car de ce que l'on veut prouver l'avantage de ceux qui aiment par la noblesse de leur sujet, comme en l'amour qu'a Dieu pour sa creature, en celui qu'ont les peres pour leurs enfans : je respons que c'est plustost vn effet de passion que d'vn veritable amour.

Le 4e dist. La bonté estant l'objet de l'amitié, celle-ci est differente selon les biens ausquels elle s'attache, qui sont l'vtile, l'agreable & l'honneste & qui fondent aussi trois sortes d'amitiez ; dont l'vne ne considere que le profit : l'autre, le plaisir : & la derniere, la vertu. Dans les deux premieres, on se trouve mieux d'estre aimé que d'aimer : mais aussi ne sont-elles pas de duré : ces sortes d'amis ayans accoustumé de rompre aussi-tost qu'ils ne trouvent plus leur conte ni les contentemens qu'ils recevoient de ceux qu'ils faisoient semblant d'aimer. Dans l'amitié honneste, & qui merite seule le nom d'amitié, n'estant fondée que sur la vertu, qui fait qu'elle est de durée, bien

qu'on ne puisse aimer sans estre aimé, pource que les hommes vertüeux estans semblables, ils s'aiment mutüellement & s'accordent bien entr'eux : toutesfois, cette amitié avant qu'estre telle devant estre cimentée par la frequentation, sans laquelle il est impossible de se connoistre, ni partant de s'aimer, puisque l'amour vient de la connoissance; on peut demãder si l'amour actif du premier qui aime vaut mieux que l'amour passif de l'autre qui est aimé. Sans doute c'est celui qui aime; pource qu'il contribuë davantage à l'amitié dont il jette les premiers fondemens. Car chaque chose se produisant par les mesmes choses qui la conservent, l'amitié qui se conserve en aimant, se fonde aussi par cette voye. Et comme l'agent est plus noble que le patient; pource qu'il concourt plus parfaitement à la perfection de l'ouvrage, l'amant estant l'agent est plus parfait que l'aimé, qui est le patient. Ainsi, l'vtile est du costé de l'aimé, l'honneste du costé de l'amant. Car aimer c'est vouloir & faire du bien : estre aimé, c'est en recevoir. Or le donner est bien plus honneste & plus vertüeux que recevoir, qui est vne action honteuse : & à laquelle

CENT QVARANTE-NEVFIESME CONFERENCE DV LVNDY 13. Iuillet 1637.

De la Chevelure.

LE corps humain est composé de parties differentes : dont les vnes sont absolument necessaires : les autres seulement pour la commodité ou l'ornement, comme sont les cheveux, desquels la sage nature a orné le chef & plus noble partie de l'homme, dont la nudité eust esté deshonneste : d'où vient que l'on a honte d'avoir la teste chauve : Et Dieu entre les menaces qu'il fait

à son peuple, dit qu'il rendra chauves les filles de Sion. Iusques au bon homme Elizée, bien qu'il eust eu assez de patience pour souffrir vn long temps les persecutions de Iezabel, n'en eut pas toutesfois assez pour supporter l'affront de ces petits garçons de la ville de Bethel qui l'appelloient chauve & pelé: mais les ayant maudits, il sortit deux ourses des bois prochains qui en dechirérent 42, Dieu vengeant par ce moyen l'injure faite à la plus noble partie de ce Prophete, à sçavoir la teste: sur laquelle aussi on a accoustumé de mettre les couronnes: & pource qu'elle est le domicile de l'ame raisonnable, Nostre Seigneur nous deffend de jurer par elle. Les cheveux qui l'a couvrent, reçoivent par cet attouchement quelque dignité particuliere & mysterieuse, qui les a tellement fait estimer, que non seulement les anciens les offroient en sacrifice à leurs divinitez, sur tout lors qu'ils estoiẽt agitez des tempestes en pleine mer, & mesmes les brusloient à la mort de leurs amis; mais aussi les Nazariens, qui estoient les Religieux d'entre les Iuifs, avoient defense particuliere de Dieu de se couper les cheveux: dans lesquels consistoit la force de

Samſon, la beauté d'Abſalon, & ſelon les Poëtes l'heur de Niſus. Mais ſur tout dans la barbe il y a vne certaine majeſté, de laquelle la femme n'eſtant pas capable, elle n'a pas eu cet ornement, qui a eſté reſervé à l'homme ſeul pour la gravité de ſes mœurs. Auſſi, la grand'barbe a eſté tousjours le charactére de la ſageſſe: & comme tel choiſi par les Philoſophes pour marque de leur profeſſion. C'eſt pourquoi Diogéne à vn qui lui demandoit pourquoi il portoit la barbe ſi longue: c'eſt, dit-il, afin qu'en la voyant je me ſouvienne que je ſuis homme, & non pas femme. Car bien que la ſageſſe & la folie ſe rencontrent en tous aages, & qu'il y ait autant de vieux foux que de jeunes eventez, neantmoins la barbe eſt vn ſigne d'experience, laquelle fait principalement les hommes ſages. La raiſon naturelle ſemble auſſi prouver que ceux qui ont de la barbe ſont plus ſages & moins impetüeux que ceux à qui elle n'a pas encor pouſſé: d'autant que les fumées & fuliginoſitez qui ſont la matiére du poil, eſtans reſſerrées en ceux-ci, elles les rendent plus inconſiderez & précipitez. Voire quand il n'y auroit que

l'apparence, je conclus en faveur des grandes barbes : qui ont au moins cela de bon qu'elles font paroiſtre les hommes ſages, ne le fuſſent-ils point. Et comme Lycurgue diſoit des grands cheveux qu'ils font trouver plus beaux ceux qui le ſont desja, & couvrent les defauts de ceux qui ſont laids, qu'ils rendent meſmes plus formidables aux ennemis : ainſi, les grandes barbes ſervent d'ornement à ceux qui ſont desja ſages, & font conſiderer ceux qui ne le ſont guéres.

Le 2e diſt Comme les cheveux ſont le ſymbole des penſées qui prennent comme eux leur naiſſance du cerveau, ils ont autant de difference en leur port & façon que les penſées des hommes ſont diverſes & variables : les peuples ayans changé de modes pour les cheveux & pour les habits à meſure qu'ils ont trouvé plus de bien-ſeance & de rapport en vne façon qu'en vne autre. Car on a eſté à Rome plus de 400. ans ſans Barbier : le premier y ayant eſté amené de Sicile par Ticinius Menas l'an 454. de ſa fondation : & puis, ç'a eſté, chez eux vne marque de barbarie ou d'extré-

me desolation de se laisser croistre la barbe & les cheveux, comme fit Auguste apres avoir apris la defaite de Varus. Les François ont esté aussi changeans en cette matiere qu'en toute autre. Nos Roys des deux premiers races ayans pris de longues chevelures pour marque de liberté : Et depuis François premier, qui se raza les cheveux pour quelque playe qu'il avoit receuës à la teste, & se laissa croistre la barbe afin d'en couvrir la deformité des cicatrices qui lui restoit au visage pour autres playe : les cheveux courts & les barbes longues commancérent à estre en regne : chacun se faisant couper les cheveux, jusques à nostre siécle, où les perruques se trouvent plus que jamais de la mode : laquelle devant estre fondée sur la commodité ou bienseance, je ne voi rien qui puisse appuyer la grande chevelure que le caprice à l'exemple. Car pour la commodité, le poil estant vn excrement superflu, sa grandeur exorbitante ne peut estre qu'incommode & contraire à la santé & bonne constitution du cerveau, dont les vapeurs fuligineuses estans repercutées par l'abondance des cheveux, leurs reflux au

dedans y cauſe ordinairement des vertiges & maux de teſte ; auſquels on ne trouve point de plus prompt remede que de razer la teſte, pour donner libre iſſuë à ces fumées qui tranſpirent par les ſutures. Pour la bien-ſeance, elle ne ſe trouve non plus dans les grands cheveux, qui porte pluſtoſt l'effroy & la terreur que la beauté & bonne grace, laquelle ne manquoit point à nos anceſtres, bien qu'ils portaſſent les cheveux courts comme font encor juſques à preſent pluſieurs peuples belliqueux & ennemis de la molleſſe & delicateſſe, dont la grande chevelure eſt vn indice tres-certain, eſtant plus propre aux femmes, comme au contraire la longue barbe eſt vne marque de virilité. D'autant que l'amant ſe conformant tant qu'il peut à ce qu'il aime, on juge de la molleſſe & diſſolution des mœurs de ce temps par le deſir que les hommes ont de ſe rendre ſemblable le plus qu'ils peuvent aux femmes, en portans comme elles de longs cheveux & peu de barbe : car lors que l'on a moins porté de cheveux, les grandes barbes ont eu la vogue : & lors que les cheveux ont eſté longs, les barbes ont preſque tous-

jours eſté courtes, la longueur de l'vn recompenſant la briéveté de l'autre. Ce qui autrement rendroit les hommes affreux.

Le 3e diſt, Si jamais il a eſté vray que la couſtume eſt vn tyran c'eſt en ce ſujet, n'y ayant eu rien ou l'on ait tant varié qu'en matiere de poil. Les Scythes & les Parthes tenoient leurs cheveux & leur barbe longue pour faire peur à leurs ennemis. Les Grecs dont la chevelure eſt fort recommandée dans Homere, gardoient leurs cheveux longs pour ſe diſtinguer de leurs eſclaves qui les avoient razez, comme ont encor à preſent les forçats, les artizans & les Religieux par humilité; auſquels, comme auſſi à tous les Eccleſiaſtiques, Pierre Lombard Eveſque de Paris fit razer la barbe & les cheveux en l'an 1160, ſuivant le 44e Canon du Concile IVe de Carthage, qui defend aux Clercs de nourrir perruque ni barbe. Les Egyptiens gardent leurs cheveux longs, & razent leur barbe. Les Maxies peuples d'Afrique ſont razez d'vn coſté de la teſte, & chevelus de l'autre. Les Abantes avoient le devant ton-

du, le derriere chevelu. Les Anties au contraire. Les Arabes tondent jusques à leurs filles en rond, laissans le sommet chevelu. Les Armenies se font razer en croix. Mais la barbe à quelque chose de de plus majestueux que les cheveux, & jusques aux animaux qui en ont esté pourveus, font remarquer en eux quelque sorte de gravité qui ne se void point dans les autres. C'est pourquoi ceux qui ont le plus affecté le titre de sages ont aussi laissé croistre leurs barbes : que les Ephores, au rapport d'Aristote, faisoient au contraire couper aux Lacedémoniens, comme ont fait Alexandre & plusieurs Capitaines à leurs soldats, afin qu'ils ne donnassent point de prise à leurs ennemis. Mais comme le caprice de personnes d'authorité, & sur tout des Courtizans, taille le premier modelle des modes, & principalement des cheveux & des barbes ; ainsi, porter les cheveux courts en vn temps où chacun les a jusques sur les espaules, & avoir vne barbe magistrale & pennachée, à present que tous la portent courte, notamment à ceux que leur aage ou condition n'exempte point de cett regle : c'est se vouloir faire re-

marquer entre les autres par des choſes qui n'apportent point de recommandation. Ce qui n'a gueres lieu aux eſprits bien-faits, mais eſt le teſmoignage d'vn homme bizarre & dereglé, qui eſt ordinairement appointé contraires aux modes, dont les preſentes l'emportent tousjours ſur les anciennes.

Le 4e diſt, Que les cheveux, qui ſont pluſtoſt les feüilles & rameaux que non pas, comme veut Platon, les racines de ce corps humain, qu'il dit eſtre vn arbre renverſé, ayans eſté principalement deſtinez pour la conſervation du cerveau qu'ils preſervent des injures externes : ceux qui veulent avoir ſoin de leur ſanté doivent conſulter la conſtitution de leur cerveau avant que d'avoir les cheveux grands ou ratz. Car ceux qui ont le cerveau froid & humide, auſquels partant la froideur de l'air eſt fort contraire, doivent s'en preſerver par les cheveux touffus : & s'ils les ont clairs & deliez, doivent reparer par artifice les defauts de la nature : ceux qui l'ont chaud & ſec, au contraire. Quant au poil du menton, il n'a point eſté donné pour aucun autre

vſage que celui de l'ornement & pour vn teſmoignage d'authorité qu'a le maſle au deſſus de la femelles : qui eſt tel que cette partie a je ne ſçai quoi de ſacré : eſtant injure de toucher quelqu'vn à la barbe, de laquelle l'Empereur Othon faiſoit tant d'eſtat, qu'au rapport de Cuſpinian il avoit couſtume de jurer par la ſienne. Sa grandeur doit ſuivre le modelle des autres de ſemblable condition : l'homme ſage ſe devant laiſſer emporter à l'avis du plus grand nombre dans les choſes indifferentes, comme ſont le port des barbes ou la forme des habits & autres effets des modes ; pourveu qu'elles ne ſoient point contraires à l'honneſteté ni à la ſanté.

CENT CINQVANTIESME CONFERENCE DV LVNDY 16. Novembre 1637.

Si les changemens des Estats ont des causes naturelles.

LA raison, qui est nostre apanage, pour estendre ses droits, cerchant des causes par tout, ne pouvoit laisser les changemens qui arrivent au regime & gouvernement des peuples, sans lui en attribuër quelqu'vne. Mais de sçavoir si cette cause est compriſe dans l'ordre des naturelles, si elle est purement surnaturelle, ou

ſimplement contingente & dependante de la volonté des hommes, ou meſmes du hazard : c'eſt ce qu'on met ici en doute. Quand à moy trouvant tousjours plus de fondement en la nature, que par tout ailleurs : je conclus encor ici pour elle, par la raiſon tirée des parties au tout : Pource que les Eſtats eſtans faits de Royaumes ou provinces : celles-ci de villes & villages, eux de familles : les familles des perſonnes, & ces perſonnes ayans des cauſes naturelles, il eſt clair qu'il faut attribüer le changement du tout aux meſmes cauſes qui font le changement de ſes parties. Ainſi quand la peſte afflige toutes les maiſons d'vne ville, ou qu'elles ſont conſumées par le feu : leſquels accidens ſeuls ſont capables d'aporter d'inſignes mutations aux Republiques ; on ne peut autrement ſinon que la ville eſt frapée de peſte, ou qu'elle a eſté bruſlée. Et comme les ſuffrages particuliers de chaque Conſeiller, allans à l'abſolution ou condamnation d'vn accuſé : celui là ſeroit inſenſé qui diroit que le motif de la Cour auroit eſté autre que celui du Preſident & des Conſeillers : Ainſi eſt-il ridicule de dire que les cauſes du chan-

gement des personnes sont bien naturelles, mais non celles du changement des Estats qu'ils composent : le corps desquels estans d'ailleurs tres-proprement comparé aux nostres : il semble que ce qui se dit de l'vn se puisse aussi attribüer à l'autre. Tout ainsi donc que c'est presque la seule demonstration que nous ayons en la Physique, que nos corps se changent & corrompent pour ce qu'ils sont composez des quatre elemens : de mesme faut-il à mon avis cercher la cause du changement qui arrive au corps d'vn Estat, en l'assemblage de divers membres qui le composent : lesquels venans à perdre l'harmonie, proportion & respect qui les faisoit subsister, se viennent à dissoudre & corrompre, qui est vn changement purement naturel, & d'vne necessité absoluë.

Le 2. dist, Que s'il y a chose aucune de laquelle Dieu se reserve la dispensation, c'est celle des couronnes & la conservation des Estats qui sont les premieres & vniverselles causes de la conservation de chaque particulier. Ce qui fait voir que le transport de ces couronnes d'vn Estat en vn autre, qui est bien encor vn plus

grand mystere, est vne mutation purement surnaturelle. Comme Dieu ne la pas seulement fait voir; lors qu'il assujettit l'Estat des Israëlites, premierement à des Iuges & à des Chefs, qui estoit vne espece d'Aristocratie, & depuis à des Rois, lors qu'il les reduisit en Monarchie: Mais aussi tous ceux qui ont apporté de grandes mutations aux Estats du monde, & les Legislateurs sçachans que cette creance estoit imprimée dans tous les esprits, ont affecté la reputation d'estre venus ou favorizez de quelque Divinité, comme firent Alexandre le Grand & Numa Pompilius. Aussi l'Escriture attribuë t'elle à Dieu le changement des sceptres, & l'appelle souvent le Dieu des batailles, dont le gain & la perte sont les plus communes & manifestes causes du changement des Estats. Et comme c'est vn pur effet de la volonté Divine, que les hommes nez libres, s'assujettissent à la volonté d'vn seul, ou de peu de personnes; ainsi le changement de cette volonté & inclination ne peut proceder que de celuy qui est scrutateur des cœurs, & nous donne le vouloir & le parfaire. S'il estoit autrement & que les causes na-

turelles en la Politique comme en la Physique euſſent leurs effets certains, les Eſtats auroient leur durée limitée comme eſt l'aage des plantes & des animaux : & toutesfois il y a vne telle diſproportion en la durée de tous les Eſtats paſſez & preſens, que tel a duré plus de 1200. ans, comme la Monarchie Françoiſe, dont l'eſtat floriſſant lui promet encor plus de ſiécles, ſi le monde doit autant durer : tel autre s'eſt veu changer pluſieurs fois de face en vne meſme année, comme il eſt arrivé à Florence. Ce que reconnoiſſant les plus grands Politiques ont mis leurs Eſtats ſouz la protection Divine, & fait meſmes en ce temps venerer à tous les ſujets quelque Ange ou Saint tutelaire. Ainſi noſtre France reconnoiſt Saint Michel pour ſon protecteur : l'Eſpagne a Saint Iacques : Venize, Saint Marc : & juſques aux payens ne croyoient pas que l'on pûſt deſtruire vne ville & moins vn Eſtat, tant que la Divinité qui y preſidoit s'en fuſt retirée. C'eſt pourquoi Homere fait emporter par Vliſſe le Palladium de Troye, avant que les Grecs s'en puſſent rendre maiſtres.

Le 3e dist, Que la cause supréme dans la naissance, conservation & destruction des Estats, comme par tout ailleurs, exerce bien sa toute puissance. Mais ce pouvoir souverain n'empesche pas que les causes subalternes qu'elle employe ne produisent leurs effets certains: naturels es choses naturelles: comme il se void en la vie & mort des hommes, laquelle pour estre vn des plus notoires effets du pouvoir de Dieu & qui lui est le plus ordinairement attribué en l'Escriture & dans la bouche de tout le monde, ne laisse pas d'avoir ses demonstrations infaillibles & naturelles. Ces mesmes causes subalternes morales produisent aussi leurs effets moraux & contingens és choses morales, telle qu'est celle dont il s'agit: & ces causes-là dépendantes des actions humaines qui naissent de nostre volonté nullement necessitée mais libre en toutes ses parties, ne peuvent estre dites naturelles & contraintes; sinon par ceux qui voudroient attacher toutes choses d'ici bas à vn destin, lequel forçant nostre volonté, luy osteroit toute sa liberté: c'est à dire, feroit qu'elle ne seroit plus volonté: ou lesquels voudroient que non seulement les

mœurs

mœurs de l'ame, mais auſſi les actions, ſuiviſſent tousjours le temperament du corps : ce qui ſeroit bien mal-aizé à concevoir ; & n'induiſroit pas encor vne neceſſité au changement des Eſtats ; veu que les effets de l'amour & de la haine & des autres paſſions qui donnent de l'inclination ou averſion, ſont bien ſouvent empeſchez par vn concours d'autres cauſes qui les traverſent. Ainſi, lors que les Lacedemoniens changerent l'Eſtat populaire de la ville d'Athenes, en l'Ariſtocratie de trente Seigneurs qu'ils appellerent depuis, les trente Tyrans : on n'en pouvoit attribüer la cauſe ſinon au hazard de la guerre, qui avoit aſſujetti la volonté des Atheniens a celle des Lacedemoniens. Ce qui ſe peut dire de tous les autres changemens anciens & modernes. De fait, ſi les cauſes dans la Police avoient leurs effets reglez, ou que les Eſtats fuſſent ſujets à des revolutions & decadences naturelles ; la prudence qui eſt occupée autour des choſes contingentes pour les manier librement & changer d'avis ſelon les occurences, demeureroit oiſive. Il ſeroit plus croyable que comme dans l'eſtat de la grace Dieu a

laissé nos actions à la disposition du franc arbitre, pour nous faire operer nostre salut à nous-mesmes : Ainsi, dans l'administration des Republiques, il a laissé la pluspart des choses au hazard, pour occuper l'industrie des hommes selon leur volonté ; dont le mouvemens estans libres & contingens, sont diametralement opposez à la necessité des causes naturelles.

Le 4. dist, Que ce changement pour estre volontaire n'en est pas moins naturel, voire necessaire : nostre volonté estant aussi inclinée à se porter au bien connu, que nostre intellect au vray. Tout ainsi donc que connoissant cette verité, deux & deux sont quatre, il est impossible que je ne la croye : ainsi sçachant que quelque action m'apportera du bien, je la feray : & partant, les causes des actions humaines tiennent quelque chose de la necessité : & d'ailleurs, ayans leur fondement en la nature, se peuvent dire aucunement naturelles. Ce qui se prouve aussi par ce que comme les choses se conservent par leurs semblables, elles se destruisent par leurs con-

traires : Or les contraires eſtans ſous meſme genre, il s'enſuit que toutes les choſes ſublunaires ayans eu vn commancemei naturel, doivent avoir vne fin de meſme. Car rien n'ayant donné naiſſance aux Eſtats que le deſir de ſe conſerver, lequel eſt naturel : lors qu'au lieu de ce deſir qui rendoit les ſerviteurs obeïſſans à leurs maiſtres : eux, au Magiſtrat : cettui-ci, au Souverain : la rebellion & felonnie prive leurs Chefs du ſecours qu'ils attendent d'eux, & met par ce moyen l'Eſtat en proye aux ennemis : il ne ſe peut qu'il n'aille en decadence ; Si derechef quelque autre cauſe auſſi naturelle, telle que la perſuaſion (comme fut celle tirée du corps humain par Menenius Agrippa, lors de la ſeparation des artizans de Rome d'avec le Senat) ou bien vn chaſtiment exemplaire, ne remet les ſujets au devoir duquel ils s'eſtoient eſcartez : Ce qui rend derechef à l'Eſtat ſa premiere vigueur par des cauſes ſenſibles & autant naturelles qu'il l'eſt de ſe laiſſer perſuader ou de devenir ſage par le mal d'autruy. Ce que prouve auſſi l'exemple de toutes les mutations d'Eſtats. Et pour ſe contenter des plus

anciennes, les ruïnes des villes & Estats des Troyens & Thebains, ayans eu pour causes le ravissement d'Helene, que l'injustice des Troyens refusa de rendre à son mary, & le combat de deux freres concurrens à la Royauté dans vne mesme ville : on ne sçaurait assigner des causes plus naturelles que celles-là, & qui induisent plus necessairement la perte d'vn Estat. Ce qui se verra aussi en tous les changemens des autres, si on en veut faire l'induction.

CENT LI.

CONFERENCE

Du Lundy 23. Novembre 1637,

Lequel eſt plus ſain de s'eſchauffer par le feu ou par l'exercice.

CEux qui mettent en doute la neceſſité du feu pour réchauffer nos corps alangouris par le froid ennemi de noſtre chaleur naturelle, & qui l'eſteint comme ſon contraire, meriteroient le rude traitement des anciens Romains à leurs bannis, qu'ils ne chaſſoient point autrement de leur ville, ſinon en leur interdiſant l'vſage du feu & de l'eau : ſçachans qu'il leur eſtoit egalement impoſſible de ſe paſſer de l'vn & de l'autre. Car ſans le feu nos corps ſeroient bien-toſt privez de la vie qui reſide en la chaleur, comme le froid eſt l'effet & l'indice de la mort. Et cõme Ariſtote dit, qu'il ne faut point diſputer autrement qu'en jettant au feu ceux qui nieroiẽt ſa vertu : ainſi ne voudrois-je point autrement punir ceux qui lui declarent la

guerre, sinon au plus froid de l'hyver les exposer à la gelée, au lieu de leur bruſler vn fagot. Que feroient sans lui les petits enfans & les vieillards incapables d'exercice ? Car encor que la chaleur naturelle soit d'vne autre genre que celle de noſtre feu matériel, il l'aide neantmoins en sorte que ceux qui ont des indigeſtions en sont fort soulagez, meſmes les perſõnes debiles & caduques. Auſſi, le froid exterieur nous refroidiſſãt, requiert vne cauſe de meſme, telle que le feu : qui n'eſchauffe que la partie qu'on veut, agiſſãt ainſi comme par election & par meſure : ce que ne fait pas le mouvement, lequel pour échaufer le pied qui en a beſoin, échaufe la teſte qui n'en a que faire. A quoi fait l'opinion de quelques Phyſiciens, que l'elément du feu eſt attaché à la ſphére du Soleil qui nous le cõmunique ici bas, où il n'eſt retenu que violẽment, & par quelque matiere cõbuſtible qui l'arreſte, cõme vn obſtacle empeſche la pierre de deſcendre à ſon centre ; auquel elle ſe porte d'elle-meſme auſſi-toſt que l'obſtacle eſt oſté : ainſi cette matiere vnctueuſe n'eſt pas pluſtoſt cõſumée, & par ce moyen le feu depeſtré de ſes liens, qu'il s'ẽ retourne en haut trouver ſa ſphere, pour nous revenir voir ſi toſt que la diſpoſition y eſt: dequoi les miroirs ardens ſont des preu-

ves manifestes. Tout ainsi dõc que le Soleil contribuë à la generation de l'homme, le feu concourt à sa conservation : non par son attouchemẽt immediat, mais par la chaleur qu'il cõmunique à l'air, & l'air à nõtre corps qui s'en approchant ou reculãt tempere son excez cõme bon lui semble, & le rend par ce moyen conforme à nostre chaleur naturelle, ne destruisant les corps que dans son plus haut degré: ce qui arrive bien aussi au Soleil, lequel en son midy offense ceux qu'il a recréez en son orient, & à son coucher.

Le 2e dist, Que l'action violente du feu qui destruit tous les corps sublunaires sans en excepter aucun autre que celui sur lequel il a fait son dernier effort, montre qu'il est entierement disproportiõné avec nostre nature : perdant le nõ de feu, lors qu'il est en vn degré auquel il ne peut brusler. C'est cette disproportiõ qui rend si nuisibles les poëles & lieux échauffez artificiellemẽt par le feu, & rend ceux qui demeurent dans le coing des cheminées, presque tousjours alterez, grateleux, & impatiens de la moindre injure de l'air: cette chaleur cõtre nature ne destruisant pas seulement la naturelle, mais corrõpant leurs humeurs & dessechãt leurs parties. Bien loing de la vigueur qui se void

és corps des plantes & des autres animaux qui se laissent regenter à la seule chaleur naturelle : & lors qu'elle est cõbatuë par la rigueur du froid externe, ont recours à leur escorce, poil & peau, & aux armes defensives, que l'instinct a fait trouver à nos ayeuls tandis qu'ils se sont conduits par l'aide de la mesme nature, dans les cavernes de la terre, qui tẽperẽt l'injure de l'air beaucoup mieux que l'art humain ne sçauroit faire, ou bien souz les vestemens plus espois & plus capables de reflefchir les fumées qui sortent incessãment des pores de nos corps ; de la repercussion desquels vient la chaleur de nos habits. Et quãd nonobstãt toutes ces précautiõs le froid s'est rendu le maistre de la chaleur naturelle en nos parties externes réveillent cette chaleur, non en la dissipant, cõme fait le feu : devãt lequel à ce sujet plusieurs malades & cõvalescens endurent des defaillances ; mais en l'agitãt & la redoublãt par le mouvement & l'exercice ; lequel eschauffe tous les corps, & beaucoup pl⁹ celui qui est animé, portãt les esprits & le sang, & avec eux la chaleur en la partie agitée. De la cõmodité duquel mouvement on ne sçauroit juger plus certainement que par ces effets. Car au lieu que le feu oste l'appetit & appesantit les sens de ceux qui y sont seden-

taires, l'exercice l'augmente & rẽd le corps & l'esprit beaucoup plus alaigres. Ce qui me fait cõclure pour l'exercice au prejudice du feu: duquel vn Medecin de ce tẽps s'est passé plus de 20. ans, sãs en avoir veu autre que celui de sa chãdelle; & sans employer mesmes son bois, comme faisoit Silvius: lequel mõtoit & descendoit son escalier, chargé de deux ou trois busches, plus ou moins, selon qu'il avoit froid, tant qu'il fust eschauffé: les remettant apres en son buscher jusques à vne autre fois.

Le 3e dist. Autant cõme l'exercice est profitable à ceux qui l'ont accoustumé, autant est-il nuisible aux autres. Ce qu'experimentent les personnes sedentaires qui s'appliquẽt au jeu de la paulme, à la chasse ou tel autre mouvemẽt violẽt. Car l'excercice n'est pas toute sorte de mouvement, mais seulement celui qui se fait avec quelque effort par lequel la respiration est renduë pl^s^ frequente, qui dilate les artéres: & eschauffãt les esprits & le sãg les portent souvent à rompre leurs vaisseaux & engendrer des fiévres, pleurezies, flux de sãg, douleurs de teste & fluxiõs: preuve certaine qu'il eust esté meilleur de laisser les esprits & les humeurs en leur temperature naturelle que de les altérer. Car la sãté consistãt en vne juste proportion de nos

humeurs qui s'engendrent par la coctiõ des alimens tẽperez & pris moderement ; cette coction se fait beaucoup mieux durãt le repos que pendant le mouvement : cõme il se prouve par le sõmeil de la nuit, qui est plus propre à la digestion que le travail du jour. Les excremẽs s'expulsent aussi mieux quãd nos corps sont arrestez que durãt leur mouvement, lequel apporte vne confusiõ du pur avec l'impur : & jusques à l'insensible transpiratiõ se fait suffisãment au travers de nos pores par le seul mouvement interieur de la nature, sans l'aider par celui du dehors, que la nature n'a point aussi prescrit aux animaux : biẽ qu'ils ne se chauffent point pour ce qu'ils n'ẽt point de feu & n'en ont point affaire, estãs naturellement fourrez, emplumez & munis des autres obstacles contre les injures du temps : contre lesquelles ils ont aussi leurs trous & cavernes ; & toutesfois, ne font aucun mouvement pour s'échauffer ni exercer, mais seulement pour cercher leurs neccessitez : neantmoins, ont vn aage presque aussi reglé comme est la durée des plantes immobiles dans la terre. L'hõme au contraire, à cause principalement des differens & violens exercices qu'il fait, n'a point de terme prefix à sa vie : que le labeur, entierement inseparable de l'exercice, mine

& consume plus que ses années, & fait vieillir avant le tẽps : lui ostant le contentemẽt & plaisir qui nous fait vivre. Aussi, puisque les choses se cõservent par les mesmes causes qu'elles s'aquiérent, la santé perduë s'aquierãt au lit & par le repos, elle ne sçauroit estre conservée par le travail ; lequel d'ailleurs consumant nostre humide radical plus viste que ne fait nostre chaleur naturelle toute seule, a le mesme effet que le mouvement à vne chandelle alumée, qui s'uze plustost estãt agitée qu'elle ne fait en sõ repos.

Le 4e dist, Que le feu introduisant en nous vne chaleur estrangére & contre nature, de laquelle, outre les incommoditez alleguées, sont indices les sueurs qu'õ y sent à la teste, nous est plus nuisible que l'exercice, qui réveille seulement nostre chaleur naturelle, laquelle est alangourie par l'ouverture des pores que fait l'externe du feu en Hyver & du Soleil en esté, auquel pour ce sujet l'exercice doit estre moindre. Et ce que les corps non accoustumez à l'exercice en reçoivent d'abord de l'incõmodité, ne doit pas empescher qu'on ne les y façõne peu à peu & par les degrez que recommãde Hippocrate en tous les changemens. Car si les Medecins cõtribüent tous leurs soins à corriger & chãger en mieux les intẽperies apportées du vẽ-

tre de la mere, combien plus les mauvaises coustumes en de bonnes ? veu qu'on dépoüille bien plus aisement ce qui a esté contracté par coustume que ce qu'on a eu de nature: le mesme Hippocrate ne disant pas que les mauvaises coustumes ne nuisent point mais qu'elles nuisent moins. Ainsi, Galien n'estoit pas accoustumé à fendre du bois, non plus que Pittacus Roy des Mityleniens à moudre du bled; & toutesfois, l'vn & l'autre s'exerçoient à ces ouvrages pour la santé: dans laquelle toutes nos facultez languissent sans l'exercice. Quelques maladies mesmes, comme celles qui procédent d'intemperie froide & humide, en reçoivent gueriſon: sur tout, celles qui viennent de replétion. Ainsi, Nichomachus de Smyrne, si monstrüeusement gras qu'il ne pouvoit atteindre de la main à son derriere, fut r'establi en vn estat médiocre par l'exercice. Germanicus au contraire, qui avoit les iambes trop deliées, les remit en vne juste grosseur à force d'aller à cheval. Par les secousses les pierres se détachent souvent des reins. Les convalescens ont tellement besoin de s'exercer selon leur portée, que c'est le plus asseuré moyen de se remettre, & les vieillards se maintiennent principalement par là. Ainsi, Anthiocus le Medecin, aagé de plus de 80. ans, & Spurina d'environ autant, se sont conservez leurs sens & leur vigueur entiére à faire tous les jours vn grand chemin à pied. Et toutesfois le feu est moins dommageable en cet aage pour la froideur & densité de la peau qui ne donne pas vne si libre entrée à sa chaleur, ni vne si libre issuë à celle du dedans.

CENT LII.

CONFERENCE

Du Mardy 1. Decembre 1637.

Si le vin aide ou empesche la digestion, & pourquoy.

CEtte question semblera inutile au vulgaire, auquel les Medecins ne sont pas plustost quiter le vin, qu'ils se plaignent d'indigestion & debilité d'estomac. Mais poutce que nostre Philosophie est emancipée, elle vsera de ses droits, recerchant si l'opinion commune en ce point est la meilleure. Pour le voir il faut connoistre les conditions requises à vne bonne digestion, & les qualitez du vin. Ces conditions, outre le temps suffizant, sont vne estomach bien temperé & vn aliment de mesme. Or le vin estant chaud & reconnu tel de tous les Medecins, s'il est receu d'vn estomach temperé, lui apportera de l'intēperie. C'est pourquoi S. Paul ne l'ordonnoit à Thimothée qu'à cause de sa froideur ou debilité d'estomach, pource qu'il arrive alors que du

froid & du chaud, il se fait vn temperé. Mais ceux qui sont tels doivent éviter son vsage, qui estoit vn juste sujet aux Dames Romaines pour estre repudiées, capital au camp des Carthaginois, comme il l'est encor entre plusieurs peuples de l'Asie: ausquels si vous ajoustez tous ceux qui en sont privez, parce qu'il n'en croist point chez eux, ou par la Medecine, comme les enfans & presque tous les malades: il se trouvera que sans parler des bestes qui ne boivent que de l'eau & se porte mieux que nous: il y a cent personnes qui se passent de vin, contre vne qui en boit. Aussi ceux qui ont des indigestions, sentent & font assez sentir aux autres que le vin est le dernier digeré: autrement il ne conserveroit pas apres tous les autres alimens, sa couleur, saveur & odeur premiere, ou du moins seulement alterée par l'acidité en laquelle il se corrompt aizément. La vigueur de nos facultez qui suit l'vsage de quelques alimens estant aussi vn indice certain que les parties s'y accommodent bien, & l'appetit de ceux qui boivent de l'eau estant beaucoup plus grand que des beuveurs de vin: il s'ensuit qu'il aide moins la coction que l'eau. Et ce n'est pas de merveille, parce que ainsi que dit Galien, il augmente la soif

au lieu de l'estcindre comme fait l'eau. Ce que montre la definition de la soif, qui estãt l'appetit du froid & de l'humide ne peut estre estanchée par le vin qui est chaud, & par ainsi plustost inventé pour l'irriter que pour l'appaiser. De fait, la vie des premiers Peres avant l'vsage du vin, à sçavoir, devant le deluge, fut bien plus longue qu'elle n'a esté depuis, & nul ne doute que le principal defaut qui est en l'homme, & qui lui apporte le plus de maladies est la mauvaises digestiõ.

Le second dist, Que la digestion se faisant par le concours des esprits qui sont élabourez dans la rate, selon l'avis d'vn docte Medecin de ce temps, qui publia l'année passée vn elegant traité sur ce sujet: & le vin ayant plus d'esprits & par ce moyen fourniſſant plus de matiére aux nostres qu'aucun autre aliment, l'aide aussi plus puissãment. Ce qui se void clairement aux vieillards, ausquels le vin a le mesme effet que le laict aux enfans, & preserve ceux-cy des vers. C'est possible pourquoi Hippocrate n'en donnoit pas seulement aux fiévres quotidiennes, mais aussi aux continuës. Car sa chaleur pourroit estre nuisible si elle estoit conjointe avec la secheresse, mais non avec l'humidité qui la fait symboliser avec nostre sang. Encor tous

vins ne ſont-ils pas chauds. Car les petits vins verds, ſur tous les blancs & les rudes, tiennent plus de la froideur que de la chaleur : & les autres pris en petite quãtité avec beaucoup d'eau, r'affraichiſſent plus que l'eau toute ſeule ; pource qu'en ouvrans les pores ils s'inſinüent aux parties plus éloignées, que l'eau ſimple ferme à ſon abbord. Voire, conſiderant le vin ſimplement cõme chaud, il eſt ami de l'eſtomach & des inteſtins, dont la ſubſtance eſtant membraneuſe, & comme telle froide & ſéche, a beſoin des qualitez du vin, qui ſont contraires à celles-là : & partant, le vin aide la digeſtion que l'eau empeſche, ne pouvant eſtre digerée, & beaucoup moins donner ce qu'elle n'a pas. Ce que Dieu deſcouvrit le vin aux hommes apres le deluge, comme vn remede au defaut que cette laveure vniverſelle avoit laiſſé en tous les corps qui leur devoient ſervir d'alimens, eſtant pluſtoſt vn indice de ſon vtilité que de ſa nuiſance. Et y a auſſi peu de raiſon de l'accuzer d'avoir abregé nos jours, comme la gaiac d'avoir donné la verole, ſouz ombre que ſon vſage n'a eſté connu ſinon lors que cette maladie ayant paru, en a eu beſoin pour ſa cure.

Le 3. diſt, Que la ſeule raiſon de la difficulté

que

nous sentons à digerer le vin est là trop grãde ressemblance des qualitez du sang & du vin, l'vn & l'autre estant chaud & humide. Or il ne peut y avoir d'action physique propre, qui tousjours est annexée avec le vrai mouvement & tousjours se termine a vne vraye & naturelle alteration, telle qu'est celle entre les quatre premiers qualitez, s'il n'y a de la contrarieté. Car puisque tout agent qui opere par actiõ propre, induit chãgement au sujet qui reçoit son actiõ: ce chãgement ne se peut faire en lui qu'en l'ostãt de l'estat où il estoit auparavant: d'où il ne peut estre tiré qu'en lui ostant les qualitez qui le maintenoient. Ce qui derechef ne se peut faire qu'en les cõbatant & détruisãt par d'autres qualitez contraires: ainsi, selon le plus ou moins de contrarieté, l'action est plº forte ou plus foible. Et à la digestion de l'aliment se faisant vne propre actiõ physique & vraye alteratiõ en laquelle la chaleur naturelle détruit la viãde pour la faire passer en autre forme, il se doit trouver de la contrarieté: si bien que les viandes qui en ont le moins dõnent peu de prise à la chaleur pour agir contr'elles: n'estãt pas aizé que la chaleur & l'humidité naturelle agissent contre vn aliment chaud & humide, à cause de la

reſſemblãce qui eſt entr'eux cõme difficilement vn ami cõbat & détruit ſon ami. C'eſt pourquoi le vin eſtant de cette qualité, la chaleur ſe trouve pareſſeuſſe à lui nuire par la concoction. Poſſible auſſi que l'abondãce des eſprits du vin le rend difficile à eſtre digeré; parce qu'elle ſuffoque les eſprits employez à la concoction: qui eſt tousjours la trop grande reſſemblance qui ſe trouve entre les eſprits du vin & du ſang.

Le 4e diſt, Que c'eſt la ſeule quãtité du vin diſproportionnée à noſtre eſtomach qui le rend de difficile digeſtion, ſa petite quãtité l'aidant. Ce qui a bien lieu en toutes replétiõs, mais particulierement en celle du vin, qui imbibant & relaſchant les fibres & tuniques de l'eſtomach, debilite avec ſa faculté retẽtrice toutes les autres qui en ont beſoin, telle qu'eſt la concoctrice. L'expultrice auſſi eſt irritée par ſon acrimonie en l'orifice ſuperieur, où ſe font les hoquets: ou en ſon inferieur, d'où viẽnent les nauſées & vomiſſemens. C'eſt pourquoi l'Apoſtre dit: Boy vn peu de vin, & non pas, bois-en beaucoup: Et la meſme incõmodité qu'apporte le vin pris en quãtité ne ſe trouveroit pas moindre de tous les meilleurs alimens pris en pareil excez. Car lors que leur maſſe eſt trop grande pour pouvoir eſtre ſerrée & embraſſée par

l'estomach, la chaleur naturelle au lieu d'en demeurer la maistresse pour les convertir en sa nature, est elle mesme alterée.

Le 5e dist, Que la question se terminoit par la difference des vins & des estomachs: les vins forts, tels que sont le doux & piquant, n'estans pas propres aux estomachs chauds & bilieux; sains seulemẽt les petits vins verds ou autres breuvages approchãs en leur qualité de l'eau cõmune. Au contraire, les estomachs pituiteux & froids, & les tẽperamens mélancholiques, sont r'establis par le vin, & reçoivent vn notable préjudice de l'eau & des autres breuvages froids: non que la chaleur soit la cause de la digestion, veu que la fiévre plus elle est chaude & plus elle l'empesche, mais pource que c'est vn moyen duquel se sert nostre chaleur naturelle.

Le 6e dist, Que la diversité des sujets faisoit bien quelque changement en l'hypothese; mais que cela n'ẽpeschoit pas qu'on ne deut prononcer sur la these, si le vin aide ou nuist à la digestion. Ie croy le dernier, pource que la digestion ne se peut bien faire si tous les alimens pris à vn repas ne sont digerez en mesme tẽps: autrement, le chyle seroit en partie biẽ elabouré, à sçavoir celui qui seroit provenu des alimens qui auroient fait dans

l'eſtomach vn ſejour cõvenable & ſuffiſant à leur digeſtiõ, en partie trop cuit & aduſte, provenant de ceux qui y auroient trop long temps ſejourné & apres leur digeſtion. Vne partie de ce chyle ſeroit auſſi imparfaite, à ſçavoir celle qui procederoit des alimens, leſquels ayans beſoin de plus grande coctiõ, auroiẽt eſté ravis & emportez avec le reſte, avant qu'ils fuſſent parfaitement digerez. Cela ainſi poſé, il eſt certain que le vin eſtãt pluſtôt digeré que les autres alimẽs par l'authorité d'Hipocrate & de Galien, qui veulẽt qu'il appaiſe pluſtoſt la faim, & ſoit pluſtoſt diſtribüé, & les autres plus tard, il produira vne difformité & diverſité de natures dans le chile qui doit eſtre vniforme. Là où l'eau qui ne ſert que de vehicule, s'accommode mieux à la diverſité des alimens qui doivẽt eſtre digerez : eſtant cõme le menſtrual des Chimiſtes, & le moyen vniſſant des Lulliſtes, qui ſert à reünir tous les differens corps en vn ſeul, attendãt patiẽment leur diſſolutiõ ſans corrõpre, cõme fait le vin en vinaigre, & ſãs laiſſer dãs nos reins en etãt expulſée, le tartre ou lie de vin qui eſt la ſemence de la pierre : de laquelle les beuveurs d'eau ne ſont pas ſi cõmunément travaillez, tant pour cette raiſon, que pource que ce tartre n'eſt pas deſſeché en eux, comme ayans moins de chaleur que les autres.

CENT LIII.

CONFERENCE

Du Lundy 7. Decembre 1637.

Pourquoi fait-il plus froid au point du jour qu'en aucune autre heure de la nuit ou du jour?

SI le froid eſt vne qualité réelle plus il ſe trouvera de diſtance entr'elle & la ſource de chaleur & de lumiere, qui eſt le Soleil, & plus grand devroit eſtre le froid: & ſi c'eſt ſeulement vne privation du chaud: comme la minuit eſt plus obſcure que le ſoir ni le matin, pour ce qu'elle eſt oppoſée à la lumiere du meſme Soleil, il ſemble qu'il en devroit arriver autant du froid, auſſi plus oppoſé ſur la minuit à la chaleur du midi qu'ẽ aucun autre temps: & toutesfois, le contraire ſe void par cette fraiſcheur du matin, ſi ordinaire qu'elle annõce le point du jour beaucoup plus aſſeurément que le chant du coq. Si l'on n'en veut attribüer la cauſe à ce que le matin avant le lever du Soleil il y a plus long-temps qu'il n'a éclairé ſur noſtre horizon qu'il n'y a à minuit: auquel temps l'air & les autres elémens gardoient encore quel-

és corps des plantes & des autres animaux qui se laissent regenter à la seule chaleur naturelle : & lors qu'elle est cõbatuë par la rigueur du froid externe, ont recours à leur escorce, poil & peau, & aux armes defensives, que l'instinct a fait trouver à nos ayeuls tandis qu'ils se sont conduits par l'aide de la mesme nature, dans les cavernes de la terre, qui tẽperẽt l'injure de l'air beaucoup mieux que l'art humain ne sçauroit faire, ou bien souz les vestemens plus espois & plus capables de reflefchir les fumées qui sortent incessãment des pores de nos corps ; de la repercussion desquels vient la chaleur de nos habits. Et quãd nonobstãt toutes ces précautiõs le froid s'est rendu le maistre de la chaleur naturelle en nos parties externes réveillent cette chaleur, non en la dissipant, cõme fait le feu : devãt lequel à ce sujet plusieurs malades & cõvalescens endurent des defaillances ; mais en l'agitãt & la redoublãt par le mouvement & l'exercice ; lequel eschauffe tous les corps, & beaucoup pl^s celui qui est animé, portãt les esprits & le sang, & avec eux la chaleur en la partie agitée. De la cõmodité duquel mouvement on ne sçauroit juger plus certainement que par ces effets. Car au lieu que le feu oste l'appetit & appesantit les sens de ceux qui y sont seden-

taires, l'exercice l'augmente & rẽd le corps & l'esprit beaucoup plus alaigres. Ce qui me fait cõclure pour l'exercice au prejudice du feu: duquel vn Medecin de ce tẽps s'est passé plus de 20. ans, sãs en avoir veu autre que celui de sa chãdelle; & sans employer mesmes son bois, comme faisoit Silvius: lequel mõtoit & descendoit son escalier, chargé de deux ou trois busches, plus ou moins, selon qu'il avoit froid, tant qu'il fust eschauffé: les remettant apres en son buscher jusques à vne autre fois.

Le 3e dist. Autant cõme l'exercice est profitable à ceux qui l'ont accoustumé, autant est-il nuisible aux autres. Ce qu'experimentent les personnes sedentaires qui s'appliquẽt au jeu de la paulme, à la chasse ou tel autre mouvemẽt violẽt. Car l'excercice n'est pas toute sorte de mouvement, mais seulement celui qui se fait avec quelque effort par lequel la respiration est renduë plº frequente, qui dilate les artéres: & eschauffãt les esprits & le sãg les portent souvent à rompre leurs vaisseaux & engendrer des fiévres, pleurezies, flux de sãg, douleurs de teste & fluxiõs: preuve certaine qu'il eust esté meilleur de laisser les esprits & les humeurs en leur temperature naturelle que de les altérer. Car la sãté consistãt en vne juste proportion de nos

humeurs qui s'engendrent par la coctiõ des alimens tẽperez & pris moderement, cette coction se fait beaucoup mieux durãt le repos que pendant le mouvement : cõme il se prouve par le sõmeil de la nuit, qui est plus propre à la digestion que le travail du jour. Les excremẽs s'expulsent aussi mieux quãd nos corps sont arrestez que durãt leur mouvement, lequel apporte vne confusiõ du pur avec l'impur : & jusques à l'insensible transpiratiõ se fait suffisãment au travers de nos pores par le seul mouvement interieur de la nature, sans l'aider par celui du dehors, que la nature n'a point aussi prescrit aux animaux : biẽ qu'ils ne se chauffent point pour ce qu'ils n'õt point de feu & n'en ont point affaire, estãs naturellement fourrez, emplumez & munis des autres obstacles contre les injures du temps : contre lesquelles ils ont aussi leurs trous & cavernes ; & toutesfois, ne font aucun mouvement pour s'échauffer ni exercer, mais seulement pour chercher leurs neccessitez : neantmoins, ont vn aage presque aussi reglé comme est la durée des plantes immobiles dans la terre. L'hõme au contraire, à cause principalement des differens & violens exercices qu'il fait, n'a point de terme prefix à sa vie : que le labeur, entierement inseparable de l'exercice, mine

& consume plus que ses années, & fait vieillir avant le tẽps : lui ostant le contentemẽt & plaisir qui nous fait vivre. Aussi, puisque les choses se cõservent par les mesmes causes qu'elles s'aquiérent, la santé perduë s'aquierãt au lit & par le repos, elle ne sçauroit estre conservée par le travail ; lequel d'ailleurs consumant nostre humide radical plus viste que ne fait nostre chaleur naturelle toute seule, a le mesme effet que le mouvement à vne chandelle alumée, qui s'uze plustost estãt agitée qu'elle ne fait en sõ repos.

Le 4. dist, Que le feu introduisant en nous vne chaleur estrangére & contre nature, de laquelle, outre les incommoditez alleguées, sont indices les sueurs qu'õ y sent à la teste, nous est plus nuisible que l'exercice, qui réveille seulement nostre chaleur naturelle, laquelle est alangourie par l'ouverture des pores que fait l'externe du feu en Hyver & du Soleil en Esté, auquel pour ce sujet l'exercice doit estre moindre. Et ce que les corps non accoustumez à l'exercice en reçoivent d'abord de l'incõmodité, ne doit pas empescher qu'on ne les y façõne peu à peu & par les degrez que recommãde Hippocrate en tous les changemens. Car si les Medecins cõtribüent tous leurs soins à corriger & chãger en mieux les intẽperies apportées du vẽ-

tre de la mere, combien plus les mauvaises coustumes en de bonnes ? veu qu'on dépoüille bien plus aizement ce qui a esté contracté par coustume que ce qu'on a eu de nature: le meime Hippocrate ne disant pas que les mauvaises coustumes ne nuisent point mais qu'elles nuisent moins Ainsi, Galien n'estoit pas accoustumé à fendre du bois, non plus que Pittacus Roy des Mityleniens à moudre du bled; & toutesfois, l'vn & l'autre s'exerçoient à ces ouvrages pour la santé: dans laquelle toutes nos facultez languissent sans l'exercice. Quelques maladies mesmes, comme celles qui procedent d'intemperie froide & humide, en reçoivent guerison: sur tout, celles qui viennent de replétion. Ainsi, Nichomacus de Smyrne, si monstrüeusement gras qu'il ne pouvoit atteindre de la main à son derriere, fut r'establien vn estat médiocre par l'exercice. Germanicus au contraire, qui avoit les iambes trop deliées, les remit en vne juste grosseur à force d'aller à cheval Par les secousses les pierres se détachent souvent des reins. Les convalescens ont tellement besoin de s'exercer selon leur portée, que c'est le plus asseuré moyen de se remettre, & les vieillards se maintiennent principalement par là. Ainsi, Anthiocus le Medecin, aagé de plus de 80. ans, & Spurina d'environ autant, se sont conservez leurs sens & leur vigueur entiére à faire tous les jours vn grand chemin à pied. Et toutesfois le feu est moins dommageable en cet aage pour la frodeur & densité de la peau qui ne donne pas vne si libre entrée à sa chaleur, ni vne si libre issuë à celle du dedans.

CENT LII.

CONFERENCE

Du Mardy 1. Decembre 1637.

Si le vin aide ou empesche la digestion, & pourquoy.

CEtte question semblera inutile au vulgaire, auquel les Medecins ne font pas plustost quitter le vin, qu'ils se plaignent d'indigestion & debilité d'estomac. Mais pource que nostre Philosophie est emancipée, elle vsera de ses droits, recerchant si l'opinion commune en ce point est la meilleure. Pour le voir il faut connoistre les conditions requises à vne bonne digestion, & les qualitez du vin. Ces conditions, outre le temps suffizant, sont vne estomach bien temperé & vn aliment de mesme. Or le vin estant chaud & reconnu tel de tous les Medecins, s'il est receu d'vn estomach temperé, lui apportera de l'intemperie. C'est pourquoi S. Paul ne l'ordonnoit à Thimothée qu'à cause de sa froideur ou debilité d'estomach, pource qu'il arrive alors que du

au lieu de l'eſteindre comme fait l'eau. Ce que montre la definition de la ſoif, qui eſtãt l'appetit du froid & de l'humide ne peut eſtre eſtanchée par le vin qui eſt chaud, & par ainſi pluſtoſt inventé pour l'irriter que pour l'appaiſer. De fait, la vie des premiers Peres ayant l'vſage du vin, à ſçavoir, devant le deluge, fut bien plus longue qu'elle n'a eſté depuis, & nul ne doute que le principal defaut qui eſt en l'homme, & qui lui apporte le plus de maladies eſt la mauvaiſes digeſtiõ.

Le ſecond diſt, Que la digeſtion ſe faiſant par le concours des eſprits qui ſont élaborez dans la rate, ſelon l'avis d'vn docte Medecin de ce temps, qui publia l'année paſſée vn elegant traité ſur ce ſujet: & le vin ayant plus d'eſprits & par ce moyen fourniſſant plus de matiére aux noſtres qu'aucun autre aliment, l'aide auſſi plus puiſſãment. Ce qui ſe void clairement aux vieillards, auſquels le vin a le meſme effet que le laict aux enfans, & preſerve ceux-cy des vers. C'eſt poſſible pourquoi Hippocrate n'en donnoit pas ſeulement aux fiévres quotidiennes, mais auſſi aux continuës. Car ſa chaleur pourroit eſtre nuiſible ſi elle eſtoit conjointe avec la ſechereſſe, mais non avec l'humidité qui la fait ſymboliſer avec noſtre ſang. Encor tous

vins ne ſont-ils pas chauds. Car les petits vins verds, ſur tous les blancs & les rudes, tiennent plus de la froideur que de la chaleur : & les autres pris en petite quãtité avec beaucoup d'eau, r'affraichiſſent plus que l'eau toute ſeule ; pource qu'en ouvrans les pores ils s'inſinüent aux parties plus éloignées, que l'eau ſimple ferme à ſon abbord. Voire, conſiderant le vin ſimplement cõme chaud, il eſt ami de l'eſtomach & des inteſtins, dont la ſubſtance eſtant membraneuſe, & comme telle froide & ſéche, a beſoin des qualitez du vin, qui ſont contraires à celles-là : & partant, le vin aide la digeſtion que l'eau empeſche, ne pouvant eſtre digerée, & beaucoup moins donner ce qu'elle n'a pas. Ce que Dieu deſcouvrit le vin aux hommes apres le deluge, comme vn remede au defaut que cette laveure vniverſelle avoit laiſſé en tous les corps qui leur devoient ſervir d'alimens, eſtant pluſtoſt vn indice de ſon vtilité que de ſa nuiſance. Et y a auſſi peu de raiſon de l'accuzer d'avoir abregé nos jours, comme la gaiac d'avoir donné la verole, ſouz ombre que ſon vſage n'a eſté connu ſinon lors que cette maladie ayant paru, en a eu beſoin pour ſa cure.

Le 3. diſt, Que la ſeule raiſon de la difficulté

que

nous sentons à digerer le vin est là trop grãde ressemblance des qualitez du sang & du vin, l'vn & l'autre estant chaud & humide. Or il ne peut y avoir d'action physique propre, qui tousjours est annexée avec le vrai mouvement & tousjours se termine a vne vraye & naturelle alteration, telle qu'est celle entre les quatre premiers qualitez, s'il n'y a de la contrarieté. Car puisque tout agent qui opere par actiõ propre, induit chãgement au sujet qui reçoit son actiõ: ce chãgement ne se peut faire en lui qu'en l'ostãt de l'estat où il estoit auparavant: d'où il ne peut estre tiré qu'en lui ostant les qualitez qui le maintenoient. Ce qui derechef ne se peut faire qu'en les cõbatant & détruisãt par d'autres qualitez contraires: ainsi, selon le plus ou moins de contrarieté, l'action est plº forte ou plus foible. Et à la digestion de l'aliment se faisant vne propre actiõ physique & vraye alteratiõ en laquelle la chaleur naturelle détruit la viãde pour la faire passer en autre forme, il se doit trouver de la contrarieté: si bien que les viandes qui en ont le moins dõnent peu de prise à la chaleur pour agir contr'elles: n'estãt pas aizé que la chaleur & l'humidité naturelle agissent contre vn aliment chaud & humide, à cause de la

reſſemblãce qui eſt entr'eux cõme difficilement vn ami cõbat & détruit ſon ami. C'eſt pourquoi le vin eſtant de cette qualité, la chaleur ſe trouve pareſſeuſſe à lui nuïre par la concoction. Poſſible auſſi que l'abondãce des eſprits du vin le rend difficile à eſtre digeré; parce qu'elle ſuffoque les eſprits employez à la concoction: qui eſt tousjours la trop grande reſſemblance qui ſe trouve entre les eſprits du vin & du ſang.

Le 4e diſt, Que c'eſt la ſeule quãtité du vin diſproportionnée à noſtre eſtomach qui le rend de difficile digeſtion, ſa petite quãtité l'aidant. Ce qui a bien lieu en toutes replétiõs, mais particulierement en celle du vin, qui imbibant & relaſchant les fibres & tuniques de l'eſtomach, debilite avec ſa faculté retẽtrice toutes les autres qui en ont beſoin, telle qu'eſt la concoctrice. L'expultrice auſſi eſt irritée par ſon acrimonie en l'orifice ſuperieur, où ſe font les hoquets: ou en ſon inferieur, d'où viẽnent les nauſées & vomiſſemens. C'eſt pourquoi l'Apoſtre dit: Boy vn peu de vin, & non pas, bois-en beaucoup: Et la meſme incõmodité qu'apporte le vin pris en quãtité ne ſe trouveroit pas moindre de tous les meilleurs alimens pris en pareil excez. Car lors que leur maſſe eſt trop grande pour pouvoir eſtre ſerrée & embraſſée par

l'eſtomach, la chaleur naturelle au lieu d'en demeurer la maiſtreſſe pour les convertir en ſa nature, eſt elle meſme alterée.

Le 5e diſt, Que la queſtion ſe terminoit par la difference des vins & des eſtomachs: les vins forts, tels que ſont le doux & piquant, n'eſtans pas propres aux eſtomachs chauds & bilieux; ains ſeulemẽt les petits vins verds ou autres breuvages approchãs en leur qualité de l'eau cõmune. Au contraire, les eſtomachs pituiteux & froids, & les tẽperamens mélancholiques, ſont r'eſtablis par le vin, & reçoivent vn notable préjudice de l'eau & des autres breuvages froids: non que la chaleur ſoit la cauſe de la digeſtion, veu que la fiévre plus elle eſt chaude & plus elle l'empeſche, mais pource que c'eſt vn moyen duquel ſe ſert noſtre chaleur naturelle.

Le 6e diſt, Que la diverſité des ſujets faiſoit bien quelque changement en l'hypotheſe; mais que cela n'ẽpeſchoit pas qu'on ne deut prononcer ſur la theſe, ſi le vin aide ou nuiſt à la digeſtion. Ie croy le dernier, pource que la digeſtion ne ſe peut bien faire ſi tous les alimens pris à vn repas ne ſont digerez en meſme tẽps: autrement, le chyle ſeroit en partie biẽ elabouré, à ſçavoir celui qui ſeroit provenu des alimens qui auroient fait dans

l'eſtomach vn ſejour cõvenable & ſuffiſant à leur digeſtiõ, en partie trop cuit & aduſte, provenant de ceux qui y auroient trop long temps ſejourné & apres leur digeſtion. Vne partie de ce chyle ſeroit auſſi imparfaite, à ſçavoir celle qui procederoit des alimens, leſquels ayans beſoin de plus grande coctiõ, auroiẽt eſté ravis & emportez avec le reſte, avant qu'ils fuſſent parfaitement digerez. Cela ainſi poſé, il eſt certain que le vin eſtãt pluſtôt digeré que les autres alimẽs par l'authorité d'Hipocrate & de Galien, qui veulẽt qu'il appaiſe pluſtoſt la faim, & ſoit pluſtoſt diſtribüé, & les autres plus tard, il produira vne difformité & diverſité de natures dans le chile qui doit eſtre vniforme. Là où l'eau qui ne ſert que de vehicule, s'accommode mieux à la diverſité des alimens qui doivẽt eſtre digerez : eſtant cõme le menſtrual des Chimiſtes, & le moyen vniſſant des Lulliſtes, qui ſert à reünir tous les differens corps en vn ſeul, attendãt patiẽment leur diſſolutiõ ſans corrõpre, cõme fait le vin en vinaigre, & ſãs laiſſer dãs nos reins en étãt expulſée, le tartre ou lie de vin qui eſt la ſemence de la pierre : de laquelle les beuveurs d'eau ne ſont pas ſi cõmunément travaillez, tant pour cette raiſon, que pource que ce tartre n'eſt pas deſſeché en eux, comme ayans moins de chaleur que les autres.

CENT LIII.

CONFERENCE

Du Lundy 7. Decembre 1637.

Pourquoi fait-il plus froid au point du jour qu'en aucune autre heure de la nuit ou du jour?

SI le froid eſt vne qualité réelle plus il ſe trouvera de diſtance entr'elle & la ſource de chaleur & de lumiere, qui eſt le Soleil, & plus grand devroit eſtre le froid: & ſi c'eſt ſeulement vne privation du chaud: comme la minuit eſt plus obſcure que le ſoir ni le matin, pour ce qu'elle eſt oppoſée à la lumiere du meſme Soleil, il ſemble qu'il en devroit arriver autant du froid, auſſi plus oppoſé ſur la minuit à la chaleur du midi qu'ẽ aucun autre temps: & toutesfois, le contraire ſe void par cette fraiſcheur du matin, ſi ordinaire qu'elle annõce le point du jour beaucoup plus aſſeurément que le chant du coq. Si l'on n'en veut attribüer la cauſe à ce que le matin avant le lever du Soleil il y a plus long-temps qu'il n'a éclairé ſur noſtre horizon qu'il n'y a à minuit: auquel temps l'air & les autres elémens gardoient encore quel-

que reſte d'impreſſion de la chaleur du jour precédent, qui temperant la froideur que nous apporte l'abſence du Soleil, la rendoit moins perceptible durant l'eſpoiſſeur de l'air nocturne, moins ſubtil que celui du jour : auquel la lumiere venant à diſſiper ces nüages, ſubtilize l'air par les rayons qu'elle inſinuë en toutes ſes parties, & le rend par ce moyen plus pénetrant : ce qui fait que ſa froideur s'inſinuë mieux dans les pores de noſtre corps par l'aide de cette foible lumiere, & non aſſez forte pour eſchauffer l'air. Tout ainſi que le vinaigre, bien qu'il ſoit chaud & acre de ſa nature, meſlé avec beaucoup d'eau, r'affraichit plus la partie ſur laquelle il eſt appliqué, que ne fait l'eau toute ſeule.

Le ſecond diſt, Que c'eſt poſſible la comparaiſon de la chaleur des draps dont nous ſortons au matin avec la froideur de l'air, externe qui nous le fait trouver plus grand en ce temps-là qu'en vn autre : ſi l'on n aime mieux le rapporter à l'aſpect oblique, duquel les autres corps celeſtes de noſtre hemiſphere ſont regardez par le Soleil à ſon lever. Car lors que cet aſtre qui communique ſa chaleur & ſa lumiere à tous les autres, eſt ſous noſtre horizon, le peu d'epace que contient la terre à leur regard n'empeſche

pas qu'il ne darde à plomb ſes rayons vers tous ceux qui ſont élevez ſur nous : la pyramide que fait l vmbre de la tere ne paſſant guére le ciel de la Lune : de ſorte qu'alors la vaſte & incroyable grandeur de tous ces corps celeſtes refleſchiſt ſur nous perpendiculairement la chaleur & la lumiere du Soleil : leſquelles ainſi refleſchies peuvent échauffer l'air, comme fait le le Soleil en la meſme poſture ; mais nullement en leurs aſpects obliques : ce qui fait que le Soleil bien qu'il ſoit plus proche de nous en hyver, c'eſt toutesfois lors qu'il nous échauffe le moins. Et quant à ce qu'on pourroit dire que le ſoir auquel les meſmes aſpects obliques retournent, n'eſt pas toutesfois ſi froid que la nuit : cette difference vient notoirement de la chaleur du jour reſtée dans la terre, l'eau & l'air, qui en conſervent les eſpeces juſques à ce que par l'abſence du Soleil la nuit ſurvenante les ait entiérement diſſipées.

Le 3e diſt, Que cette fraiſcheur matinale venoit de ce que le Soleil arrivant pres noſtre horizon, chaſſoit devant ſoi les nuées, qui ſe mouvans agitoient l'air, & par cette agitation s'excitoit vn vent inſeparable du jour, lequel rendoit la meſme fraiſcheur à l'air, que fait à vne dame ſon éventail. Car

toutes les choſes d'ici bas ayans leur mouvement d'Orient en Occident, il eſt raiſõnable que l'air ait auſſi le ſien du meſme endroit, & qu'il en rapporte les qualitez d'vn air agité ; c'eſt à dire, la froideur. Or pour prouver que tout viẽt de l'Oriẽt : il faudroit d'eſcrire l'hiſtoire naturelle de toutes les choſes du monde. Nous y verrions que Dieu ayãt creé l'hõme en Orient, & l'ayant placé dans le Paradis terreſtre, qui eſtoit ſitué en la meſme partie du monde : les peuples ſont deſcendus delà en Occident, & en tous les autres climats. Les riviéres ont de là leurs cours ordinaire, & ceux qui navigent allans beaucoup plus viſte d'Orient en Occident, qu'au contraire, reconnoiſſent par là que la mer a le meſme mouvement. Ce qui ſe remarque principalement ſouz l'equinoxial : la grandeur de ce cercle rendant ſon mouvement plus manifeſte. Les vents lors qu'ils ne ſont point troublez par les exhalaiſons qui leur font prendre vn chemin contraire, gardent reglémẽt celui-là : & quand aux cieux, l'experience nous fait voir que leurs cours ordinaire & le mieux connu eſt d'Orient en Occidẽt. D'où il ne ſe faut pas eſbahir s'ils raviſſẽt avec eux l'air voiſin, & par vn attouchement mathematique & conſecution naturelle tous les au-

tres elémens. Ie ne parle point des ſciences, des arts, de la police & des autres choſes que les plus curieux pourroient trouver avoir eu leur ſource en l'Orient, & s'eſtre de là eſpandus en Occident & autres parties du monde. Il ſuffit que le Soleil prenant ce chemin agite avec ſoi l'air, dont le mouvement fait le vent, & lui la fraiſcheur, que nous ſentons principalement au point du jour : auquel les vapeurs qui ſont entre nous & le Soleil eſtãs par ſa chaleur pouſſées violemment, comme l'eau de l'inſtrument dit Eolipile eſt convertie en vent & pouſſée par le feu voiſin, cette fraiſcheur eſt d'autant plus importune qu'elle ſuccede à celle de la nuit, laquelle elle redouble au lieu de la diminüer, cõme il ſemble que la chaleur du jour devoit faire.

Le 4e diſt, Qu'il attribüoit la cauſe de l'augmentation de cette froidure vers le point du jour à l'action ordinaire de tous les agens naturels, qui arrivans au periode ou dernier point de leur declinaiſon ont leur actiõ plus forte. Ainſi lors que la chandelle s'eſteint, elle jette vne clarté plus vive : la violence d'vne maladie eſt plus grande en ſa criſe, qui eſt lors qu'elle doit finir : la pierre ſe meut plus viſte approchant de ſon centre. Et pour comparer l'année au jour, le froid eſt d'ordinaire plus grand & plus inſuportable au der-

nier mois de l'hyver, à ſçavoir en Février, qu'a ſon commancement : bien que la raiſon vouluſt que ce fuſt vers la fin de Decembre, lors que le Soleil eſt plus eloigné de nous, & que l'accouſtumance au froid que nous avõs ſenti les deux premiers mois nous d'euſt rẽdre plus tolerable ce dernier : cõme au contraire la chaleur eſt auſſi plus grãde aux jours cãniculaires & depuis, qu'au ſolſtice d'Eſté, qui eſt la plus haute elévation du Soleil ſur nos teſtes. Et cette meſme chaleur ſe fait ſentir plus forte en Eſté à 2. heures apres midi, qu'au midi meſmes : non tãt pour les diſpoſitions desja receuës en l'air & en la terre, que par cette regle des actiõs naturelles plus fortes à leur fin qu'à leur cõmancement : à l'oppoſite des violẽtes : cõme eſt le jet de la pierre qui va plus viſte à ſõ cõmancemẽt qu'a ſa fin.

Le 5, le rapporta à l'antiperiſtaſe, premierement du froid avec le chaud : Car tout ainſi que le feu paroiſt plus ardent à l'approche d'vne grãde gelée : par vne raiſon contraire, le froid ſe doit rendre, cõme il fait, plus vehement à l'approche de la chaleur du Soleil. En ſecond lieu, ce combat ſe remarque entre la dẽſité ou eſpoiſſeur des tenebres de la nuit, & la rareté du jour : auquel la lumiére du Soleil venant à rendre l'air illuminé plus ſubtil, ſoit que cette lumiére paſſe pour vne ſubſtãce, ou

pour vn accidēt, ce qu'il y avoit de plus grossier dās l'air tenebreux, n'en peut estre chassé en vn instāt, cōme il est, sans quelque conflict & mouvement de la partie cōdensée par les tenebres avec la rarefiée par la lumiere: de laquelle agitation viēt le vent qui se leve d'ordinaire au point du jour, qui est vray-sēblablement cause de sa froidure: de laquelle condensation qui se fait le matin de la partie tenebreuse, la rosée & la bruïne en nôtre climat, & la māne es païs Meridionaux, sōt des indices assez manifestes: cōme le froid que l'on sent redoubler en hyver dās l'espace qui est entre vn feu voisin, mais hors de la sphere de son activité, & le reste de l'air, peut servir d'exemple familier de cette antiperistase du chaud & du froid redoublez à l'approche l'vn de l'autre. Car tout ainsi qu'il fait beaucoup plus froid qu'ailleurs, entre ce feu qui est trop loing pour nous eschauffer, & l'air laissé en sa froideur naturelle, ainsi nostre air au point du jour encor trop eloigné du Soleil pour en estre eschauffé, augmente sa froideur à son approche.

Le 6e dist, Que l'air n'a aucune qualité naturelle que l'humide en degré souverain, par laquelle il est rendu souple, mobile & maniable: le chaud & le froid lui venans du dehors

par l'impreſſion des agens externes: autrement, eſtãt l'entremetteur general des mouvemens locaux, naturels, vitaux & animaux, cõme il ſe void aux eſprits qui ſont de nature aërée, & le facteur de tous les agens qui comminiquent par lui leurs influences, il agiroit contre les qualitez, tantoſt chaudes & tãtoſt froides qui lui ſeroient imprimées: leſquelles il deſtruïroit par les ſiẽnes propres. Ce que fait biẽ ſõ humidité, mais au profit des corps animez: la ſéchereſſe eſtant leur ennemie. C'eſt pourquoi Saturne froid & ſec a deſſous ſoy Iupiter chaud & humide, qui tempére ſa nuiſance, & l'accõmode aux choſes vivãtes. Le Soleil ayant donc au declin du jour élevé en l'air pluſieurs vapeurs qui ſont de nature aqueuſe, & par conſequent froides en ſupréme degré, venant à ſe coucher: & la chaleur qu'il leur avoit imprimée & par laquelle il les avoit élevées, venant par ſon abſence à les abandonner peu à peu: le froid naturel de ces vapeurs s'en rend derechef le maiſtre, & les fait retourner en leur premier eſtat ſucceſſivement & peu à peu. Ce qui refroidiſſant l'air fait devenir la nuit plus froide plus la vapeur s'éloigne de ſa chaleur eſtrangére, c'eſt à dire plus elle aproche du jour.

CENT LIIII.

CONFERENCE

Du Lundy 14. Decembre 1637.

D'où vient la blancheur de la neige.

LE premier en attribüa la cauſe à la deſſiccation de l'eau : car il ſe reconnoiſt par vne expérience & induction tirée de tous les corps ſublunaires, que la ſéchereſſe fait blanchir, comme il ſe void dans l'eau marine qui blanchit eſtant deſſechée en ſel : au tuyau du bled, des legumes & aux feüilles de toutes les autres plantes qui blanchiſſent en mourant & deſſechant. Le meſme arrive aux os des animaux, & la blancheur du poil ne reconnoiſt point d'autre cauſe que la ſechereſſe ; veu qu'il blanchit par ſon extremité expoſée à l'air, & non par ſa racine. C'eſt pourquoi l'eau par ſa tranſparence ou diafaneïté participãt desja beaucoup de la lumiére, mais laquelle ſa rareté, aulieu de reflechir vers no' retient en ſoy, n'eſt pas pluſtoſt deſſechée en glace, greſle ou neige, qu'elle acquiert cette grãde blancheur, qui ſe pert par ſon contraire l'humidité laquelle noircit. Ainſi les che-

mins blancs de poussiére noirciſſent eſtans deſtrempez par la pluye, vn linge moüilé paroiſt plus obſcur que le meſme eſtant ſec, & ce que certaines choſes eſtans deſſechées, noirciſſent comme le charbon, vient de ce qu'il y a bien eu aſſez de chaleur pour tirer l'humidité qui eſtoit à ſon centre juſques à la circonference; mais non aſſez pour la deſſecher entiérement: cõme il ſe void en ce que la meſme chaleur continüant ſon action reduit le charbon en cendre blanche, & qui auroit vne auſſi parfaite blãcheur que la neige, ſi la teinture que les ſels y impriment n'y reſiſtoit: encor ſi vous les preſſez davãtage par le feu, vous leur ferez aquerir vne parfaite blancheur, comme il ſe void en la chaux, faite non ſeulement des pierres griſes & noiraſtes, mais des métaux meſmes, comme eſt la ceruſe tirée du plomb.

Le 2e diſt, Que la blancheur n'eſt pas vne couleur réelle: veu qu'elle paroiſt en tous les corps dont on a oſté les couleurs precédẽtes, deſquelles elle eſt ſuſceptible & indifferente à elles toutes. Ce qui n'eſt pas des couleurs reelles: de l'vne deſquelles vn ſujet eſtãt imbu n'eſt pas propre a recevoir toutes les autres, mais quelques-vnes ſeulement: cõme la nature a dénué de tous objets ſenſibles les

organes des sens, afin qu'ils en fussent susceptibles De fait, la laine teinte en vne couleur plus brune, n'en peut recevoir vne autre plus gaye, & la noire n'en admet plus aucune: mais la blãche, cõme cette qualité est introduite de soi même en tout sujet qui n'a point de couleur, est capable de recevoir toutes les autres couleurs: ainsi, ostant le bleu ou le gris sale d'vn colet, il devient blanc. Ce qui fait voir que la blancheur a le mesme respect entre les couleurs que l'vnité entre les nõbres, dont elle est le cõmancement, n'estant pas nõbre elle-mesme. Et comme elle est l'embléme de l'innocence & de la pureté, elle en procéde. De sorte que l'air qui est le plus pur de nos elémens (car le feu n'est que dans les mixtes) & l'eau épurée en vapeurs qui suit l'air en pureté, venãs à se rendre visibles par leur condensation en neige, ne la sçauroit representer sous vne autre apparence que sous la blancheur. Or que la blancheur soit vn effet de la pureté, cela se void aux astres, lesquels ne se representent à nous que sous l'espéce de la blancheur, & ne se peuvent peindre qu'avec du blanc; en leur lumiére, qui blanchissant ce qu'elle esclaire, & laissant le noir ailleurs, mõtre que cõme elle est la plus pure chose du mõde, elle est aussi la plus blã-

che : ez métaux, lesquels plus ils approchent de la pureté sont les plus blancs: le plomb ne cédant à l'estein, ni cettui-ci à l'argent, qu'à cause de leur impureté : le seul parfait meslãge du soulfre jaune & incõbustible de l'or ne permettãt pas qu'ils puisse estre alteré & perdre sa couleur jaune, qui approche le plus de la blancheur Tellement que la neige estant vn corps tres-pur, dans la cõposition duquel il n'entre que deux elémens qui n'ont point de couleur, à sçavoir l'air l'eau ; il falloit necessairement ou qu'elle n'eust point de couleur, ou qu'estant obligée à en avoir pour se rendre visible, elle eust le principe & origine de toutes les couleurs, à sçavoir la blanche, en la perfection avec laquelle la nature fait tous ces ouvrages.

Le 3e dist, Que la mesme difference qui paroist entre les astres & le reste des parties de leurs orbes, se trouve entre l'eau & la neige, qui ne vient que de la densité & rareté. Tout ainsi donc que l'astre nous apparoist blanc, & le reste du ciel plus obscur pour estre plus rare : ainsi, l'eau nous semble obscure pour sa rareté, & la neige blanche pour sa densité.

Le 4e dist, Que si cela estoit, la glace seroit plus blanche que la neige, pource qu'elle est plus solide; & toutesfois le contraire se void.

Et

Et tant s'en faut que la neige soit plus dense & solide que l'eau, qu'au contraire, l'eau a moins d'air en soi que non pas la glace beaucoup plus serrée & compacte que la neige, veu que la glace nage sur l'eau ; qui est vn tesmoignage de quelques parties aëriennes enfermées au dedans lors de sa congelation : qui ne se fait point aussi & ne se sçauroit faire sans air. La neige ne differe donc de l'eau que par sa figure ou forme accidentaire, qui la réduit en flocons congelez par le froid dans la nuë : non à mesure qu'elle se résoud en pluye, car ce seroit de la gresle, mais estant encor en vapeur dans la moyenne region de l'air. C'est pourquoi il faut cercher dans cette seule figure la raison de la blancheur de la neige, qui ne se trouve pas en l'eau : non seulement pour sa transparence, mais aussi pour ce que sa surface estant vnie ne donne pas de prise au rayon visuël. Ce qui fait qu'on ne represente l'eau que sous vne couleur bleuë & obscure. Ainsi, l'argent bruni cõme est celui des miroirs, paroist obscur aupres de l'argent brut, qui ne dissipe pas nos esprits visuëls comme l'autre. C'est pourquoi la glace est bien plus blanche que l'eau, comme estant moins vnie en sa superficie, mais moins blanche que la neige : cette-ci y estant moins vnie que la precédente.

Le 5e dist, Qu'il en trouvoit la cause dans la seule froideur, dont le propre est de blanchir, comme la chaleur noircit. Ainsi les peuples du Midy sont noirs ou basannez: les Septentrionnaux, blancs, & les cheveux des vns & des autres blãchissent en vieillesse par la froideur de l'aage: Toutes les parties froides de nostre corps sont blanches, cõme le cerveau, les os, les cartilages, les membranes, la graisse & la peau: Les toiles & la cire blãchissent à la froideur de la nuit; Iusques aux Dames se blãchissent le teint à la froideur du serein. Aussi non seulement la neige est elle blãche; mais la greste, la gelée, la glace, le frimas, & tous les autres meteores froids ont la mesme couleur.

Le 6e dist, Qu'encor que la blancheur de la neige fût debatuë par Anaxagoras, & que l'Armenie en produise de rouge par le meslange des exhalaisõs du vermillon avec les vapeurs ordinaires que la chaleur du Soleil eleve de l'eau: si est-ce que cette blancheur est autant reconnuë d'vn chacun, comme ces causes en sont cachées aussi biẽ que celles de la lumiere qui est la couleur des corps celestes, cõme les couleurs sont la lumiere des corps terrestres. Toutesfois cette blãcheur semble venir d'vn meslange de l'air & de l'eau, comme il se void en l'escume, qui a sa consistence semblable à

celle de la neige, dont la blancheur est possible accreuë par les esprits desquels la neige abonde, qui sont des corps lumineux, & desquels est indice la fertilité que la neige apporte sur la terre, qui ne se trouve point en la gelée, & ausquels esprits se peut rapporter ce que Galien asseure que les poissons estans couverts de neige en deviennent plus friands. Car de la rapporter à la Lune, il n'y a pas plus de raison qu'au Soleil.

Le 7 dist, Que l'on ne sçauroit trouver de cause vnivoque & certaine de la blancheur dans les qualitez premieres ni secondes: Nõ dans la chaleur ou froideur; puisque la neige, le succre & le sel sont également blancs, bien que la premiere soit froide, le second tẽperé, & le troisiesme chaud: ni dans la secheresse ou humidité, puisque le lait qui est humide n'est pas moins blanc que la chaux & le plastre des plus secs. La densité & pesanteur de l'argent & la rareté & legereté de la neige: la douceur du succre, & l'acrimonie du sel, comme l'examen de toutes les autres qualitez secõdes des choses blãches, font voir que ce n'est pas d'elles qu'elle dépend: Ni des troisiesmes aussi; car l'agatic blanc est purgatif, & l'amydon & farine de feves aussi blanches, resserrent. Finalement ce qu'aucuns appellent les quatriesmes

mes qualitez ou proprietez de toute la substãce, dépẽdent aussi peu des couleurs, puisque la mesme blancheur qui est dans la farine qui nous nourrit, se trouve au sublimé qui nous tuë. Il reste à chercher la raison des couleurs, & par consequent de la blancheur dans le rapport, entre nostre veuë & la surface du corps coloré. Quand il arrive donc que nostre rayõ visuël, qui sort pur & blanc, c'est à dire sans couleur, vient à ne rencontrer point de couleur en quelque surface: si elle est diafane, il s'a prend pour vn moyen & non pas pour vn objet; comme il se void dans le verre, le cristal, l'air, & l'eau: mais si elle n'est diafane il s'arreste à cette surface, & n'y trouvãt point de couleur, retourne avec l'espece de l'objet faire sõ rapport au sens cõmun qu'il n'a rien veu, ce qu'on appelle blancheur. C'est pourquoi le blanc plaist aussi peu à la veuë qu'il desvnit & lasse, cõme fait vn coup donné à faux, & qui ne porte point. Appliquant cela à la neige, le rayon visuel y trouve bien quelque arrest par sa condensation; mais n'estant que de l'eau & de l'air, qui sõt corps sãs couleur, d'où en eust elle acquis? C'est pourquoi tenãt de ses principes elle demeure sans couleur; c'est à dire necessairement blanche, & desvnissant, lassant & dissipant les rayons visuels si fort, qu'elle a autresfois aveuglé toute vne armée.

CENT LV.

CONFERENCE

Du Mardy 22. Decembre 1637.

Le courage eſt-il naturel ou acquis?

LE courage eſtant vn mépris du peril, lequel nous craignons naturellement, nous ne pouvons eſtre courageux par nature: autremẽt, deux effets contraires procederoient d'vne meſme cauſe: Mais bien noſtre nature ſe porte indifferemment à tout ce à quoi on la duit & façonne. Ce qui ſe reconnoiſt aux chevaux ombrageux, leſquels on aſſeure en les accouſtumant au bruit des mouſquetades qu'ils ne pouvoient ſouffrir auparavant: comme au contraire, les plus genereux courſiers nourris en vne eſcurie obſcure & ſans rien faire deviennent ombrageux & roſſes. Auſſi, puiſqu'il n'y a point de vrai courage ſans connoiſſance du dãger: d'où vient que les fols & les yvrongnes ne peuvent eſtre dits courageux: cela préſuppoſe que cette vertu a beſoin de préceptes & de régles qui nous inſtruiſent: veu que ſans iceux noſtre connoiſſance ne peut eſtre que tres-imparfaite. L'experience l'a

fait voir en tous les Estats des siécles passez & du nostre. Car rien ne rendoit les Romains plus vaillans que les autres nations qu'ils ont subjuguées, sinon la discipline militaire; en laquelle le legionaire Romain faisoit son apprentissage comme tous les autres artizans fõt en leur mestier. Laquelle instructiõ aucuns de leurs descendans ayans mépriſée, font voir la difference qui est entr'eux & leurs devanciers, & vuident cette question au profit de l'industrie. Et aujourd'hui nos soldats ne sont point plus forts & courageux que les gens de ville : & les Officiers, que nous voyons faire presque seuls toutes les belles actions, ne surpassent en courage les simples soldats, sinon pource que ceux-ci n'ont point esté si bien instruits que ceux-là, & ne font pas telle reflexion qu'eux sur la honte & le dommage qu'ils encourent par leur lascheté. Et pource que le courage est le plus grand qui nous fait mépriser les plus grands perils, celui qui nous porte au mépris de la mort, la chose la plus terrible des terribles, est sans doute le plus grand. Or l'histoire de ces filles Milesiennes est notoire: lesquelles par les persuasions d'vn certain Orateur, contre la timidité naturelle à leur sexe, furent portées à vn si grand mépris de la mort, que rien ne fut capable de les

empescher de se la donner sinon l'exẽple de leurs compagnes que l'on trainoit toutes nuës incontinent apres qu'elles s'estoient défaites. D'où l'on doit juger ce que peut l'induction pour nous encourager. Ce que les Chefs & Generaux d'armées n'ignorent pas : employans toute leur rethorique à imprimer la hardiesse au cœur de leurs soldats au jour d'vn assaut ou d'vne bataille : & ceux qui se trouvent en telles rencontres asseurent qu'il n'y a rien plus capable d'enflãmer le courage aux hõmes vertüeux, ou d'en donner à ceux qui n'en ont point, qu'vne exhortatiõ bien appliquée & poportionnée à l'esprit de ceux que l'on veut encourager: Tantost par la memoire de leurs belles actions precédentes, tãtost par celle de la lascheté des ennemis: quelques fois par la grandeur du peril & ruïne indubitable qu'ils encourront s'ils tournent le dos : mais ordinairement par le salut de leurs ames & bien de leur patrie ; & tousjours par ce bel éguillon de l'honneur & de la gloire : considerations directement oppoſées à celles que la nature nous dicte, qui ne tendent qu'à la conservation de l'individu.

Le 2e dist, Que si l'instruction faisoit l'homme vaillant & courageux, tous ceux qui reçoivent mesme education, aprennent en mesme

Academie, & font la guerre souz mesmes Chefs, seroient également courageux. Ce qui n'estant pas, la difference qui se trouve en eux si notable, ne peut estre raportée qu'aux seules causes naturelles: telles que sont la structure des parties du corps, le temperament des humeurs & l'agilité ou la pesanteur des esprits, mais sur tout à la diversité des ames qui informent nos corps : laquelle se reconnoist des l'enfance, & avant que les organes corporels en puissent estre soupçonez la cause. Tel enfat se trouvat moins peureux qu'vn autre, & qui des le berceau, ou commançant à peine à marcher battra ses compagnons, lesquels se laisseront à l'opposite battre d'vn plus foible qu'eux : le premier ne quitant pas prise pour la verge, pour laquelle vn autre fera plus qu'on ne voudra. De fait, si l'ame est l'architecte de son domicile, il luy faut imputer la principale cause de la varieté qui s'y trouve: de laquelle depend visiblement celle de nos actions. Car comme chacun s'adonne volontiers aux emplois & exercices du corps & de l'esprit, auquel il se trouve le plus propre, & qu'il fait le plus aizément : ainsi celuy-là se porte plus aizément à l'execution des actions de courage qui s'y trouve avoir les organes mieux disposez. Et pour ce que les enfans

tiẽnent ordinairement de l'habitude du corps & du temperament de leurs peres & meres : de-là vient que le courage ſemble venir de race. Ce qui rend poſſible noſtre nobleſſe ſi jalouze de l'antiquité de leur famille : en laquelle ils aimeroient mieux avoir trouvé vn homme décapité pour vne action qui tint du courage, qu'vn bourgeois, & qui n'euſt pas veſcu noblement. Auſſi, pour bien juger du courage, il ne le faut pas conſiderer ſeulement en l'homme ; il ſe trouve tellement és animaux qui ſõt incapables de diſcipline & d'inſtruction, que la plus certaine regle de la phyſiognomie pour juger vn homme vaillant, ſe tire de la ſimilitude ou raport qu'il a avec le lion, l'ours & les autres beſtes de courage. Ce qui montre que la vraye & originelle vaillãce eſtãt dãs les animaux, les preceptes l'altérent & pervertiſſent pluſtoſt qu'ils ne la produiſent en nous. D'où vient que ceux qui ſont les plus ſçavans ſont bien ſouvent les plus poltrons. Ce que reconnoiſſans les Romains faiſoient deſcendre des montagne dans les valées les peuples belliqueux qu'ils avoient ſubjuguez, pour les faire changer de nature. Ces Romains eſtoient bien mieux diſciplinez que les peuples qu'ils appelloient barbares, qu'ils ſurmontoient auſſi par ce moyen plus aizé-

ment ; mais ils n'estoient pas pour cela plus courageux : celui qui est vaincu ne rabatant pour cela rien de son courage : Tesmoin le Roy Porus, duquel Alexandre admira plus le courage, voyant qu'il ne vouloit point manger afin de se laisser mourir pour la hôte qu'il avoit d'estre vaincu, qu'il n'avoit fait le combat particulier d'homme à homme auquel il l'avoit provoqué. Les Officiers sont mieux que les simples soldats, pource qu'ils ont plus à perdre qu'eux, & qu'õ remarqueroit mieux leur lascheté. Et les harangues des Chefs en vn jour de bataille ne sont pas pour ceux qui sont vrayement courageux: lesquels n'en ont que faire : bien pour les lasches, ausquels on oste par ce moyen la crainte de la mort en les trompant & leur ostant la connoissance des ennemis, leur accroissant l'opinion du nombre des nostres : à l'oppositе du vray courage, lequel ne se trouve pas ce dit Socrate en Xenophon, dans ceux qui ne craignent point, pource qu'ils ignorent le peril ; mais bien en ceux qui le voyans grand jugent encor leur force plus grande, sur laquelle ils s'asseurent d'en venir à bout: laquelle résolution ne s'apprit jamais par les livres, ni par les preceptes: mais se prend en soi-mesme.

Le 3. dist, Qu'il estoit de l'opinion de So-

crate, dans le meſme Xenophon, à ſçavoir, que comme il y a des des corps plus robuſtes, il y a des ames qui ſupportent auſſi mieux les perils : Mais que toutesfois l'inſtruction ſert grandement à perfectionner la nature : D'où vient que certains peuples ne peuvent ſouſtenir les efforts d'autres mieux duits & accouſtumez qu'eux à manier quelque ſorte d'armes. Toutes les eſpeces deſquelles tant offencives que deffenſives eſtans procedées de l'induſtrie humaine ; la nature ne ſe ſçauroit attribuër ſeule l'avantage que nous remportons ſur le reſte des animaux : le courage deſquels eſtant avec l'aide de l'art ſurmonté par celuy de l'homme, comme l'art ne peut rien ſans la nature, elle doit imputer à l'art le courage qui la porte à les attaquer & vaincre, puiſque ſans luy l'homme ne les oſeroit attaquer.

Le 4e diſt, Qu'il falloit diſtinguer les courages ſelon la diverſité des ſubjets où ils ſont employez. La plus haute claſſe eſt celle des perſonnes qui ſe ſont librement preſentées à vne mort certaine pour leur religion, vraye ov fauſſe. Tel fut entre les Romains Quintus Curtius, qui ſe précipita dans vn gouffre pour appaiſer l'ire des Dieux : vn Metellus, qui ſe jetta dans le feu pour en tirer la ſtatuë de Minerve: & entre les heritiques, vn grand nõbre

dont les livres ſont pleins. Mais le Martyrologe nous fait voir ce nombre encore plus grand en la vraye Egliſe. Or, on ne ſçauroit imputer le courage de tant de Martyrs à la nature ſeule : oüy bien à la perſüaſion & à la foy. Suit apres le courage de ces grands Heroz & hommes illuſtres de l'antiquité : comme vn David & ſes neuf preux : vn Alexandre le Grand : les trois Horaces & Curiaces : Cæſar, Caton & tant d'autres dont l'antiquité eſt remplie que nul ne dira avoir fait tant de belles actions s'ils n'y euſſent eſté portez par vn beau deſir de gloire, à laquelle nos eſprits ne ſont portez que par les raiſons, les préceptes & les exemples : & par conſéquent, leur courage ſe pourra dire pluſtoſt aquis que naturel. Le courage ſe trouve encor dans toutes les vacations & emplois. Ainſi vn Miniſtre & Conſeiller d'Eſtat, vn Theologien, vn Iuge acquiert le nom de courageux, lors qu'il fait conſtamment l'exercice auquel il eſt appellé. Ce que la nature n'apprend à perſonne : & partant je trouve plus d'effets du courage aquis que du naturel, lequel d'ailleurs quelque grand qu'il ſoit, eſt perfectionné par l'induſtrie.

CENT LVI.

CONFERENCE

Du Lundy 4. Ianvier 1638.

Si les hommes se formeroient vn langage n'en ayans point appris d'autre.

EN cette queſtion agitée pour la ſeconde fois : je tiens que la nature ayant donné la voix aux animaux pour s'entrecommuniquer de loing, & icelle diſtinguée en autant de tons & accens divers comme ils ont de paſſions & neceſſitez differentes : il n'eſt pas à croire qu'elle euſt plus mal pourveu l'homme de ce qui luy eſtoit plus neceſſaire, eſtant ſujet à plus de paſſions & neceſſitez qu'aucun autre animal, qui l'obligeoient à vne ſocieté nullement imaginable ſans la parole : laquelle par conſequent deux enfans ſe formeroient d'eux-meſmes par neceſſité auſſi-toſt que l'humidité de leur cerveau & des organes ſervans à la parole s'eſtant deſſechée par l'aage, laiſſeroit le mouvement libre à leur langue; commançans par l'imitation des voix ou des ſons qu'ils entendroient, & donnans aux choſes des nõs conformes à ces voix

ou à ces sons qu'elles rendroient. A faute de quoy ils formeroient d'autres voix articulées, premierement monosyllabes & simples, comme sont celles des Chinois, & puis composées : par lesquelles ils exprimeroient toutes leurs autres conceptions, sinon avec vne telle facilité que les autres langues, lesquelles le temps a rendu plus riches, du moins à leur mode, vsans le plus de cõformité qu'ils pourroient avec la nature & proprieté de chacune chose. Et où la raison leur manqueroit, ils seroient secourus par le hazard : nostre nature estãt si fort portée à l'imitation, que celuy des deux qui auroit le premier appliqué vn mot à quelque chose, seroit suivi de l'autre sans contredit. Car l'esprit de l'homme estant vne acte conçoit incessamment : le plus grand plaisir de l'homme estãt en la communication de ces conceptions : & comme vn torrent ou riviére qui n'auroient point de lit s'en feroient vn, & prendroient leur cours par quelque endroit que ce fust: ainsi la conception humaine se trouvant destituée de termes qu'elle pûst imiter, en formeroit de nouveaux à sa phantaizie, lesquels venans à estre receus par d'autres, aquiereroient la mesme perfection, à laquelle arrivent en leur temps toutes les autres langues : voire quand les organes de la voix

manquent, les müets se tordent les membres en mille façons pour se faire entendre: si heureusement que Mr de Sancy estant Ambassadeur en Turquie, deux müets, l'vn Turc & l'autre Persan, ne s'entendans point, pour ce qu'ils avoient de differens signes, il se trouva vn troisiesme müet qui leur servit de Trucheman: ce qui estant plus mal-aizé que d'articuler vne voix, montre bien que la nature viendroit encor plustost à bout de la parole qu'elle ne fait de s'exprimer par gestes: Car aucun n'ignore qu'il est plus aizé de parler que de faire.

Le 2e dist, Que la parole n'estant qu'vne imitation, celui qui n'auroit jamais oüy parler ne parleroit jamais: tesmoin les sourds de naissãce qui sont tousjours müets, bien qu'ils ayent tous les organes propres à forger la vbix: & toutesfois, nul ne s'imaginera qu'ils n'ayent toutes les facultez & necessitez de s'exprimer que le reste des hommes, voire beaucoup plus grandes: estans privez de toutes les instructions qui s'aquiérent par l'oreille, & autres biens qui en procédent. Ce qui est encor verifié par l'exemple de tous les hommes sauvages qui se sont trouvez; mesmes par celui du Satyre, lequel au rapport de S. Ieroſme en ses Epistres apparut à S. Antoine au desert: Tous

lesquels au lieu de mots ne prononçoient que des voix inarticulées & plus semblables à des sons & mugissemens qu'à des paroles : ces hõmes estans semblables à vn ignorant du jeu de luth, lequel bien qu'il ait des doigts ne le fait point parler cõme celui qui y est maistre.

Le 3e dist, Que la cause pourquoi les sourds de naissance sont aussi müets, vient de ce que celui qui parle se doit entendre parler avant qu'il soit entendu des autres : car autrement, il ne sçait pas mesmes s'il a parlé, tant s'en faut que les autres le puissent sçavoir : & aussi peu se souvient-il de la voix dont il se sera servi pour exprimer cette chose-là ou vne autre : ce qui est absolument necessaire pour pouvoir employer la mesme voix lors qu'on voudra signifier la mesme chose. Mais il n'en est pas de mesme de celui qui ayant l'oreille bonne & l'intention de se faire entendre pareille, tasche d'exprimer les notices qu'il a des choses par sa voix qu'il articule au jugement de son oreille, cõme vn joüeur de luth les chordes de son instrument : lequel est de vray touché plus artistement par vn homme expert en cet exercice que par celui qui en sera ignorant : mais ne laissera pas de frapper l'oreille : comme le langage inventé par ces hommes sans préceptes, pour estre plus desagréable, ne

se

se fera pas moins entendre qu'vn autre. Aussi, la prolle estant propre à l'homme comme la raison dont elle est l'image, qui est possible la cause pourquoi les Grecs expliquent l'vne & l'autre par vn mesme nom, il semble que cõme celui qui seroit éloigné de tout commerce ne laisseroit pas de raisõner, le mesme ne laisseroit pas aussi de parler : rien ne pouvãt non plus empescher les organes bien disposez de la parole de la proferer, que l'ame de raisonner, lors qu'elle en a tous les moyens. De fait, cet obstacle ne peut venir que de quelque cause : Non de la materielle, qui sont les espéces des choses, lesquelles il n'importe pas qu'elles soient introduites par l'vn des sens ou par l'autre : ni de l'efficiente, qui sont les organes de la voix, présupposez entiers : ni de la formelle, qui ne peut manquer, puisqu'il est necessaire que toutesfois & quantes que l'exhalaison est vivement poussée du poulmon par la trachée-artere dans la bouche, organizée par l'épiglote, ménagée par la langue, amenuizée par les dens, & formée par les levres, la parolle s'ensuive. Car pour la finale, qui est la communication, elle n'est pas moins vtile aux vns qu'aux autres. Il est donc necessaire que toutes les causes du langage se rencontrans & ayans esté fournies à l'hõme par la nature, qui

ne fait rien en vain, l'effet s'ensuive. Et si les gueux, & particulierement ceux qui abuzent du nom de Bohemiens, se font bien vn jargon particulier, qu'ils appellent le Blesche ou Narquois, il n'y aura pas plus de difficulté en ceux dont nous parlons d'en faire autant. Voire, ils n'y trouveront pas plus de peine qu'il s'encontre à feindre des characteres nouveaux par ceux qui escrivent en chiffre. Ce qui est aussi confirmé par l'avis des Peres qui ont voulu que le changement des langues qui avint au bastiment de la tour de Babel, ne fust autre chose qu'vne entiere abolitiõ que Dieu fit dans la memoire de chaque particulier des especes de sa langue maternelle: laquelle memoire estant devenuë par ce moyen vne table raze, & comme vn papier blanc: ce fut aux homme à s'accorder entr'eux de quelques nouveaux termes significatifs de leurs conceptions. Autrement ils disent, que si Dieu eust lors infuz vne connoissance actüelle & l'habitude de plusieurs langues en tous ces ouuriers, ce n'eust plus esté vne punition, mais vn salaire de leur arrogance: & qui eust esté aucunement à comparer avec ce celebre don des langues du S. Esprit arrivé à la Pentecoste.

Le 4e dist, Que rien ne pouvant estre dans

l'intellect qui n'ait esté dans le sens : l'espée de la voix ne peut estre introduite dans nostre entendement, sinon par quelque sens externe : Non par loüye, qui est le vrai sens de discipline, puisqu'aucun ne parle aux enfans dont est question : non par les yeux, dont l'objet est seulement l'espéce visible; ni par les autres sens qui ont aussi leurs objets tous differens de ceux de l'oüye. Aussi, la langue estãt comprise sous la Grammaire, qui est vne discipline, ne peut estre entenduë: bien loin d'estre pratiquée sans préceptes ou exemples. A faute desquels la mémoire des enfans dont nous parlons ne se trouvant fournie d'aucune idée, ne dictera rien aux muscles & nerfs, instrumens du mouvement volontaire, qui par ce moyen ne formeront aucune parole: tout ainsi que celui qui n'est point duit aux autres exercices du corps, non plus qu'à ceux de l'esprit, ne les produit point. Ce que Dieu créa Adam & Eve avec la parole, & ce qui se rapporte de quelques enfans qui ont parlé en naissant, voire d'autres dans le ventre de leurs méres, estant chose purement surnaturelle, & dont partant ne se doit tirer aucune conséquence.

Le 5. dist, Que la femme a vne si grande facilité de parler, que de deux enfans élevez

enſemble, ſur tout s'ils eſtoient de different ſexe, vraiſemblablement la fille parleroit la premiere non ſeulement comme la pluſtoſt parfaite, mais comme la plus babillarde. C'eſt ce qui manqua à l'eſſay de ce Roy d'Egypte, dont il a eſté ci-devant parlé, qui ne fut fait que ſur des garçons. Et toutesfois cette aptitude de parler eſt encor telle aux hommes, qu'en noſtre aage le frere du Conneſtable de Caſtille eſtant né ſourd, comme il eſt arrivé à pluſieurs de la meſme famille des Velaſques, a dementi la maxime que les ſourds de naiſſance ſont tousjours müets. Car on luy apprit à parler, à eſcrire, lire & entendre les autheurs, en lui mettant vn lien au col qu'on lui ſerroit & relaſchoit pour l'avertir quand il faudroit ouvrir ou fermer la bouche à l'exemple de ce qu'il voyoit, pour exprimer les eſpeces qu'õ luy repreſentoit en meſme temps, & ne ſe trouvoit que cette difference entre ſa parole & celle des autres qu'il ne regloit point ſa voix, parlant d'ordinaire trop haut: ce qui s'eſt auſſi fait autresfois en faiſant mordre au ſourd l'inſtrument ſur lequel on formoit le ſon qu'on luy vouloit faire entendre, pour ce que l'eſtonnement qu'en reçoit le cerveau; reſpond en quelque façon au ſens de l'oüye.

CENT LVII.

CONFERENCE

Du Lundy 11. Ianvier 1638.

S'il vaut mieux garder sa frontière, que porter la guerre chez l'ennemi.

LA guerre ayant pour sa fin la paix, celui l'a fait mieux qui parvient plustost à cette fin. Or la paix se fait en deux façons: la premiere en abatant toutes les forces de son ennemi, ce qui est tres-rare & de longue discution entre des partis à peu pres égaux, tels que sont ordinairement ceux qui se font la guerre, l'inegalité trop disproportionnée souz-mettãt des l'entrée le foible au fort: la seconde, en rendant inutiles tous les efforts du mesme ennemi: lesquels sont plus aizément aneantis en l'attendant de pied ferme, que si on l'alloit attaquer jusques chez lui avec les incommoditez & incertitudes qui se rencontrent ez entrepriſes loingtaines. Aussi lors qu'on fait quelque dessein, il le faut rendre le plus infaillible qu'il se peut: encor se rencontrent t'il tant de difficultez inesperées ez choses qui paroissent les plus faciles, que l'on y experi-

mente tous les jours, combien la theorie differe de la pratique. Ce qu'estant posé pour certain, comme il l'est : Nul ne doute que le Ministre d'Estat ne puisse mieux dresser le plan d'vn dessein dãs vn païs qui lui est accessible, & duquel il peut disposer, & les Chefs & soldats mieux donner & executer les ordres en ce lieu là où ils trouveront les esprits disposez à l'obeïssance & à contribüer leur soin, peine & moyens pour faire reüssir les projets qui servent à l'avancement de leur parti, qu'il ne se fait en des lieux où il faut dépendre de la foy des guides, le plus souvent trompeurs ou sujets à se tromper, & où vous avez tout contraire. Ioint que chacun se porte bien avec autre affection & ardeur à la conservation de sa terre, de sa femme & de ses enfans, voire à la sienne propre, qu'à faire des desseins sur la vie & biens des autres : où les soldats sont d'autant moins portez qu'outre le douteux evenement, ils ne sont pas asseurez que ce qu'ils conquesteront sur l'ennemi, leur demeure en propre, comme ils sont certains que ce qu'ils deffendent bien leur demeurera, puis qu'il leur appartient desja. L'experience le confirme si communément que les histoires nous marquent à peine de dix projets & entrepriſes faites en païs ennemi vne seule

heureusement executée, non pas mesmes de dix conquestes vne conservée. Dequoi nous servent de preuve suffisante les dernieres entrepriſes & descentes des Anglois & Espagnols dans les isles de Ré, de S. Honorat, & Sainte Marguerite, & naguéres à Laucate. Aussi y a-il beaucoup moins de despence à se tenir sur le sien: & ce qui se void ez combats particuliers d'homme à homme, se peut bien appliquer aux guerres publiques: nul n'ignorãt, que souvent és duels celui que l'õ croyoit vaincu, attendant son homme de pied ferme l'a tüé: joignez à cela que la justice & bonne cause en la guerre rend son issuë beaucoup plus favorable: pource qu'elle imprime dans les esprits des vns la confiance & hardiesse comme la deffiance & la crainte ez autres. Or il y a bien plus de justice à deffendre le sien, que d'aller envahir celui d'autrui, & quelque subtilité qu'y apporte l'artifice humain, nostre frontiére est bien plustost creüe nous appartenir, que ce qui en est eloigné. Ainsi par la raison de nos anciens cavaliers qui croyoient que le bon succez des armes estoit inseparable de l'equité d'vne cause, d'où vient qu'ils decidoient par les düels leurs querelles douteuses, la victoire s'enclinera plustost du costé de ceux qui deffendront leurs frõtiéres,

que de celui des autres qui iront porter la guerre dans les terres estrangéres.

Le second establit la mesme difference entre celui qui attaque son ennemi en son païs & celui qui l'attend chez soi, qu'entre deux joüeurs, dont l'vn ayant commancé de gagner ne hazarderoit plus rien du sien, & l'autre commanceroit le jeu sur son propre argent. Car celui qui attaque ne hazarde rien du sien, puisqu'il rend le païs de son ennemi le siége de la guerre & du hazard qui la suit. Et soit qu'on mette le fruit & la fin de cette guerre en la conqueste du païs ennemi ou en vne juste defense seulement, il est tousjours plus commode, vtile & glorieux d'attaquer l'ennemi chez lui-mesme que de l'atendre chez nous. Car si on desseigne de conquerir, qui ne void qu'il est necessaire d'entrer aux païs de l'ennemi pour s'y establir; si l'on ne desire que se deffendre; comme les plus sages aiment mieux détourner les maladies & s'en garentir en les prevenant, que les repousser lors qu'elles sont desja formées, & comme on estouffe plus aizément vn incendie en sa premiere flame que lors qu'il s'est attaché aux toits & aux murailles: De mesme, il est plus aizé de defendre son païs en faisant diversion sur celui de l'ēnemi, que d'attendre sur le sien

propre les desordres & ravages qui accompagnent tousjours la guerre, & qu'il faut souffrir chez soi si on ne les fait souffrir aux autres: outre que la guerre qui se fait en païs estrange se soudoye presque d'elle-mesme: car le soldat y pouvant vivre à discretion & s'enrichir par le pillage des places prises, est moins à charge à son Prince & à son païs, dont il faudroit qu'il tirast toutes ses cõmoditez s'il faisoit la guerre chez soy. Ce qui le rend aussi plus valeureux. Car comme dãs les agens naturels l'antiperistaze redouble leurs forces, l'approche d'vn païs ennemi dõne du cœur aux plus lasches, & rend les autres plus disciplinables: sçachans bien qu'ils ne doivent attẽdre du secours que d'eux mesmes. C'est ce qui a fait plus cõmunément reüssir les armées en vn païs estrãger qu'au leur propre. Ainsi, les Romains tousjours victorieux hors l'Italie, ont esté souvent battus chez eux & rédüits à de grandes extremitez par les Gaulois & Carthaginois: qui ont derechef tousjours esté vaincus en leur propre païs. Ainsi, Alexandre a plus conquis de Royaumes & de provinces portant ses armes en Asie que son pere & tous ses Lieutenans n'ont gãgné de villes en la Gréce: les Anglois ont esté plus heureux en Frãce que chez eux; & les Turcs ont presque tousjours gangné sur

les Chreſtiens en attaquans la Chreſtienté. Ioint que la réputation, par laquelle les Rois regnẽt, & la terreur qui fait la moitié de la victoire, ſõt tousjours pour celui qui porte ſes armes chez ſon ennemi, cõme au contraire rien n'abat plus le courage, que de ſouffrir qu'on nous viẽne ataquer juſques chez nous, pource que l'allegreſſe & la prõptitude des ſoldats ſe trouve lors plus grãde, eſtant d'ordinaire accõpagnée de grandes eſperãces. Et bien qu'il y ait quelques circõſtances qui puiſſẽt apporter vne modification à cette maxime, il eſt neãtmoins tousjours pl⁹ ſeur de faire la guerre ailleurs que chez ſoi. Car ſi vn Prince eſt grãd & puiſſant, il y va de ſon hõneur d'eſtre reduit à repouſſer ſon ennemi de ſa propre terre: ſi ſon païs eſt petis, il lui eſt encor plus expédiẽt: d'autãt que le centre de ſon Eſtat n'eſtãt guéres élongné de la circõference de ſes frontieres, ſa moindre perte ſeroit irreparable, & le feroit dépoüiller entiérement. Auſſi Demoſthene exhortãt les Atheniens contre Philippe, quoi que plus foibles que lui, eſtoit neantmoins d'avis qu'ils tranſportaſſent la guerre chez lui: fondé entr'autres raiſons, ſur ce que l'ataque feroit voir les defauts & mãquemens de ſon Eſtat. Car cõme vn corps mal ſain en s'émouvant tombe en quelque maladie, & la

moindre playe attire à soi les mauvaises humeurs, ainsi faisant ouverture dans le païs de l'ennemi; s'il y a quelques mécõtentemens ou semences de revoltes, elles éclatent soudain, & les mauvais sujets & mutins, qui se trouvent tousjours par tout en assez bon nombre, prennent leur temps pour se joindre à ceux qui les peuvent soustenir.

Le 3e dist, Qu'il estoit impossible de rien déterminer en cette question nõ plus qu'en toutes les autres politiques lesquelles chãgent de face selon la diversité des circõstances: y ayãt tel Estat dont la frontiere est si bien asseurée qu'il n'a rien à craindre chez soy du costé des ennemis, contre lesquels partant il peut seurement envoyer tout ce qu'il y a de seditieux & de capables de troubles & nouvelletez: La guerre estrangere servãt d'azile aux mauvais citoyens & qui craignẽt le chastimẽt de leurs crimes: ce qui l'a fait servir de purgatiõ & de saignée au corps de l'Estat. Cõme il s'en trouve aussi d'autres lesquels, semblables à des cõvalescens dont les corps sont bien assez forts pour se soustenir d'eux-mesmes, mais nõ pas assez pour en aller attaquer d'autres, ne se jettent pas plustost à la cãpagne que la discorde & la divisiõ se met chez eux, s'exposans au reproche de l'Astrologue qui tõba dans vn fosse

qu'il avoit à ſes pieds, s'amuſant à regarder le Ciel. Il n'eſt dõc pas plus aizſé de reſoudre s'il faut faire la guerre au pres ou au loin ſans dire en quelque tẽps, en quel lieu, avec quels moyens, & contre quels ennemis, que de cõſeiller à vn bourgeois s'il doit cõſerver ou acquerir, ſans ſçavoir quoy, ni s'il a de l'argent en bourſe. Car les exemples qu'õ allegue de part & d'autre tiennent du ſon de ces cloches qui s'accordent à tout. Ceux qui ont eſté heureux à cõquerir l'euſſent eſté poſſible encor d'avãge s'ils ſe fuſſent mis ſur la ſimple deffenſive, & ceux qui ont ſuccombé en defendãt le leur, l'ont paravanture fait trop tard, & cõme il arrive le plus ſouvent lors que leurs forces abatuës les rendoient incapables de tout. Mais on peut dire des François & de tous les autres peuples belliqueux qu'ils ſont beaucoup plus propre à aller attaquer leur ennemi au loing, qu'à ſupporter ſes irruptions dans leur païs: pource qu'au premier il faut employer vne ardeur & impetuoſité qui leur eſt naturelle, & au ſecond il eſt beſoin d'vne grande patience: en laquelle nous avions touſjours eſté ſurmontez par les eſtrangers, juſqu'à ce que ce grand Genie de l'Eſtat qui l'anime aujourd'huy, euſt fait voir que la conduite fait tout en paix & en guerre.

CENT LVIII.

CONFERENCE

Du Lundy 18. Ianuier 1638.

D'où vient la diuerſité des opinions.

IL n'y a pas dequoy s'étonner que chaque cauſe produiſe vn effet different : qu'il ſe trouve de la diuerſité non ſeulement entre les choſes de divers genre, de differente eſpece, mais meſme entre chaque individu : telle que deux yeux ne ſe trouvent point en tout ſemblables. Laquelle diuerſité, ſi nous avions les moyens & l'habitude pour les diſtinguer, nous paroiſtroit auſſi bien par tout ailleurs, comme elle fait par exemple au chien qui reconnoiſt de deux liévres que nous trouverons ſemblables, lequel eſt celui qu'il a fait lever le premier. Mais qu'vne meſme choſe paroiſſe diverſe ſelon la diuerſité de ceux qui en jugeront : c'eſt ce qui ſemble autant eſtrange en la recherche de ſa cauſe, comme la pratique nous le rend commun. Car veu que noſtre intellect juge des choſes ſelon le rapport des ſens externes : hors le miniſtére deſquels rien n'eſt introduit en

icelui, & que ces sens & leurs moyens estans bien disposez s'accordent tous en leurs rapports: la blancheur de ce papier, la noirceur de cette ancre & la verité de tous les autres objets estant fidellement introduits en nous: Il semble que tous les hommes qui entendent vne mesme proposition & les raisons par lesquelles elle est appuyée & combatuë, devroient faire mesme jugement pour & contre, sans se partager comme ils font en differens avis. Dequoi recherchant les motifs je les trouve dans la diverse disposition & habitude des organes qui rendent les operations de nostre ame differente. Ainsi, l'enfant qui est à la mammelle estant au sermon; n'y entendra rien du tout: celui de six ou sept ans, en raportera vne connoissance confuse & se contentera de dire que le prescheur aura parlé de Dieu: le jeune homme & le vieillard; en jugeront selon leur inclination: le bilieux, promptement: le melancholique, avec plus de circonspection, & presque tous diversement. Et derechef, si c'est vne matiére scholastique, le paizan qui n'en a point de connoissance, n'en pourra juger sinon par admiration, pource qu'il ne l'entendra point: l'escholier, l'estimera: le bourgeois sans lettres, le blamera, & preferera vn

point de moralité : bref, chacun en jugera à sa mode. Cependant c'est vn mesme sermon comme vne mesme liqueur versée en differens vaisseaux, qui lui communiquent le gouſt, dont ils sont desja imbus.

Le second dist, Que de vray rien n'est en l'intellect qui n'ait esté aux sens : mais cet intellect est souvent tellement preocupé des especes & prejugez introduits auparavant, comme d'vne teinture precedente, que toutes les raisons survenantes ne la peuvent plus faire changer : & lors que quelque passion comme l'amour ou la haine servent de guides à ces premieres especes, elles les impriment si bien que les autres ny trouvent plus de place. D'ou ceux la se trompent souvent qui accusent les Iuges de donner des sentences contre leur conscience, sous pretexte qu'ils auront tant deferé à la recommandation de leur ami, qu'ils n'auront conceu que leurs seules raisons : se pouvant faire qu'ils ne trouvent point de justice en celles de la partie adverse : c'est pourquoi ils la condamneront selon leur science & conscience. Non qu'il ne s'en trouve aussi possible quelques vns qui favorisent sciemment vne mauvaise cause : mais ceux la ne sont pas le sujet de cette question, veu qu'ils ne sont pas interieurement de different

avis d'avec ceux qui opinent le contraire.

Le 3e dist, Que cette varieté d'avis ne vient pas de la seule diversité des especes introduites dans le sens comun, & par luy dans l'intellect: mais de la differente liaison que fait l'intellect de ces especes: tout ainsi qu'vn mesme Alphabet s'escrit & se lit si diversement par divers escrivains qu'il n'y a point deux escritures qui se ressemblent. Ce qui se void aussi aux paroles: car encor que plusieurs parlent vne mesme langue ils auront toutesfois non seulement diverse prononciation, mais aussi diverse phrase. C'est pourquoy les Anges qui n'ont que faire de moyens pour raisonner voyans la verité des choses dans la source ne sçauroient estre de differens ains sur vn mesme sujet: Ouy bien les hommes qui prenans des termes differens pour faire leur raisonnement ne s'accordent pas tousjours d'vne mesme conclusion.

Le 4e dist, Qu'il sembloit que les ames avoient des qualitez quelles n'empruntoient point de leur corps: autrement vous n'en verriez pas les vns si opiniastrez, bien que leurs corps ne tiennent rien de l'humeur melancholique à laquelle on veut attacher ce vice, les autres si muables & changeans si aisément d'avis, bien qu'ils ne soient point de tempe-

temperament bilieux, lequel on en veut estre la cause. De fait, ou trouverez-vous ailleurs qu'en l'ame, ce que l'on void des hommes qui sont tellement nez à la devotion que s'il s'agist d'vne affaire ou il y aille tant soit peu de la religion ils ne trouveront rien d'equitable contre les Ecclesiastiques, d'autres ausquels tout ce que cette sorte de gens proposent est suspect, & qui le condamnent sur l'ethiquette du sac : & qui dira que la resolution de ceux qui se sont faits brusler pour l'heresie vienne du temperament du corps ?

Le 5e dist, Qu'il falloit distinguer les opinions en celles qui sont destinées à quelque action qu'on peut à la mode des disciplines, appeller practiques, & en celles qui sont purement speculatives. Il y a apparence que les premieres dans lesquelles nous nous trouvons interessez, & que nous avãçons comme telles, suivent le tẽperament & la conformation des organes d'vn chacun. Ainsi, le melancholique apprehendant jusques aux dangers imaginaires, n'a garde de preferer le trafic sur mer à celui de la terre, & sera tousjours d'avis de ne riẽ hazarder : S'il faut faire choix d'vne profession, embrassera plustost la robe que les armes, & opinera plustost du bonnet, que d'avancer quelque nouvelle proposition sujette

a estre rejettée : Ou si la naissance, le hazard ou le commãdement d'autruy le portent à la guerre, il sera plustost d'avis de desbaucher les troupes de l'ennemi, que de les combatre, ou le fera plustost par embuscade qu'en bataille rangée. Le feu du bilieux au contraire préferera vn employ où il puisse bien tost parvenir à son dessein, fust ce au peril de sa vie, lequel ou il ne veut pas croire ou il ne veut pas craindre, aux ennuyeuses longueurs des autres exercices, qui ne donnent souvent du grignon à son homme que lors qu'il n'a plus de dents : le languin s'accordera aizément à cet avis, pourveu qu'il n'y ait point de peine, ou qu'elle soit adoucie de quelque passe-tẽps: le pituiteux sera nonchalant à l'vn & à l'autre. Mais aux choses qui consistent en la seule contemplation : je ne voit point comment je puisse estre plustost d'avis, que le flux & reflux de la mer vienne de la Lune que du Soleil. C'est pourquoy les personnes de divers temperamment, sexe, climat & aage s'accordent plus volontiers en vn point de Philophie qu'en leurs inclinations particuliers & genre de vie. Ce qui a donc le plus de pouvoir à produire cette diversité d'avis est la vanité & ambition de l'esprit humain, lequel sé jugeant aussi bien partagé de capacité & suf

fiſance que ſon compagnon, & aimant ſur toutes choſes la liberté à laquelle il ſe perſuade que repugne le conſentement qu'il donneroit à l'opinion avancée par vn autre: cette creance & le doute qui luy eſt ordinaire en toutes choſes non demonſtrables, les portent à chercher quelque nouvelle lumiere, laquelle ne ſçauroit eſtre ſi petite qu'il ne l'aime plus que celle d'vn autre: comme on aime plus ſes enfans que ceux d'autruy. D'où viennent tant de diverſes opinions des anciens ſur toutes les matieres de la philoſophie & les autres ſciences, ſans en excepter la Theologie entre les Catholiques meſmes: entre leſquels nous voyons Scot contredire à S. Thomas: ainſi que dans la medecine Paracelſe eſt contraire à Galien: Dans les mathematiques, Copernic à Ptolomée: dans la philoſophie ſcholaſtique, Raimond Lule & Ramus, à Ariſtote: dans le droit, Caſſius à Labeo, les Sabiniens avec les Proculeiens.

Le 6e diſt, Qu'il y auroit plus à s'eſbahir ſi tous les hommes eſtoient d'vn avis, que de ce qu'ils imitent en cette diverſité toutes les autres choſes du monde: Du moins eſt il plus mal-aizé d'aſſigner la cauſe pourquoi vn meſme homme ſera aujourd'huy d'vn avis, & demain d'vn autre, que de voir autant d'avis

que de teſtes diverſes. Toutesfois cette varieté me ſemble proceder de ce que les choſes ſe conçoivent diverſement. Ce qui paroiſt en l'exemple de Iules Ceſar, qui eſtant porté à perdre le Roy Dejotarus, n'eut pas pluſtoſt oüy parler Ciceron en ſa faveur, qu'il luy fit grace, & tant d'autres effets de ſon eloquence: & de celle de Demoſthene. D'où vient qu'encor qu'on nous donne à entendre vn meſme fait, appuyée de meſmes raiſons: ſi eſt-ce que les diverſitez qui ſe trouvent dans le moyen & dans les ſens externes & internes, nous impriment des eſpeces differentes, ſur le rapport deſquelles nous faiſons auſſi vn jugement divers.

Le 7e diſt, Que cette varieté proveno it de celles des principes de connoiſſance, comme il ſe void en ceux de Mathématique: leſquels eſtans certains & connus de tous, cauſent le conſentement que chacun preſte à leurs conſequences infaillibles. Et encor es perſonnes que l'on void de loin: deſquels ayans vne connoiſſance fort confuſe, l'vn dit que c'eſt vn arbre l'autre vn animal ou vn homme: mais à meſure que ſon approche nous le fait mieux connoiſtre, tous demeurent d'accord que c'eſt Pierre ou Iacques.

CENT LIX CONFERENCE

Du Mardy 26. Ianvier 1638.

Pourquoi fait-il plus de vẽt sur mer que sur terre.

CE qu'on ressent moins de vent & plus de pluye sur terre que sur mer, fait revoquer en doute l'opinion de ceux qui veulent que l'exhalaison soit la matiere du premier, comme la vapeur celle de la secõde: si l'on ne veut dire que les vents, ausquels les poëtes attribüent avec raison l'empire sur la mer, en chassant les nüées, les renvoyent sur la terre, où estãs moins agitées, elles s'y resoudent en pluye. Or pour cõtinüer mon raisonnemẽt avec les mesmes poëtes: je diray qu'ayans placé le palais d'Eole Roy des vents dedãs les cavernes prochaines de la mer, ils ont suffizãment rendu la raison pourquoy la mer en est plus tourmentée que la terre. Car ces vents sortent visiblemẽt de la profondeur des cavernes frequentes aux costes des mers, dõt les flots y faisans vne agitation cõtinüelle, les provoquent incessamment: ce n'est dõc pas de merveille s'ils déployent leurs violẽces du

costé qui leur est libre. Ce qui se prouve aux grands lacs voisins des hautes montagnes: cõme en celui de Come & de la garde en Italie, qui a des vagues & mugissemẽs pareils à ceux de la mer, & en celui de Genéve qui se souleve & agite extraordinairement. Ce n'est pas que les vents ne s'engẽdrent aussi en d'autres lieux souterrains: aucun desquels n'en est exempt, cõme appert par les puits & souspiraux des caves: Mais tels lieux ayans ordinairement leurs ouvertures de bas en haut, ne nous rẽdent pas leur vent sensible comme est celui de ces cavernes élevées sur les côtes de la mer qui nous le poussent lateralement: & se distinguẽt, par ce que le vent marin est plus sec & moins corõpant que celui de terre: possible pour la salure de la mer, sur laquelle il passe.

Le second dist, Que cette difference procedoit de ce que la vaste estendue de la mer dõnoit plus de liberté à l'air vne fois agité de cõtinüer son mouvement, lequel au contraire estoit resserré & reprimé sur terre par la rencontre des montagnes, arbres, maisons & autres obstacles: par la mesme raison que les vagues d'vn estang ou petit lac sont bien moindres que celles de l'Ocean: joint qu'vn mesme vent a biẽ plus d'effet en vne campagne vnie & liquide, laquelle luy cede, qu'il n'en a pas

sur vn corps raboteux & solide, sur lequel les fardeaux ne sont meus qu'avec beaucoup plus de force qu'il n'en faut sur l'eau : ce qu'experimenteront ceux qui voudrõt essayer de faire trainer sur terre vn vaisseau eschoüé, qu'ils auront veu se mouvoir comme de soi-mesme tãdis qu'il estoit soustenu de la marée. La raison qu'en rendent les Mechaniques est, que l'eau se rompant en infinis point, ne fait presque aucune resistance à son agent : la terre au cõtraire pressée par le mesme fardeau luy resiste en points infinis. Il en prend dõc de mesme du vent au regard de la terre & de la mer, comme d'vn poids qui demeurera en equilibre avec vne autre poids égal à luy, lequel partant il ne pourra emporter : mais en emportera vn beaucoup moindre.

Le 3e dist, Que celui qui avoit définit le vẽt par vn air agité avoit plustost dit son effet que sa cause, qui est quelque chose de moyen entre la vapeur & l'exhalaison poussée violemment selon toutes les differences du lieu. Car l'exhalaison allant tousjours en haut, & la vapeur refroidie descendant en bas, ne peuvent estre separément la matiére du vent. C'est pourquoi si tost que la vapeur de la nüée viẽt à se résoudre en pluye, le vent cesse : l'exhalaisõ n'estãt plus capable de le produire seule,

non plus que la vapeur auſſi ſeule. Autremẽt, durant les grandes chaleurs que les exhalaiſons ſont plus fortes, les vents ſeroient plus en regne : ce qui n'eſt pas. La mer ayant dõc en ſes quatre qualitez les matiéres de ces deux metéores, & eſtant d'ailleurs plus capable de les envoyer au travers de ſa ſubſtance liquide que non pas la terre qui y réſiſte par la dureté & ſolidité de ſa ſurface; bien que l'vne & l'autre ſoit également échauffée, ſoit par le Soleil, ſoit par les feux ſouſterrains, l'evaporation & exhalaiſon ſe font pluſtoſt & plus ſouvent ſur la mer que ſur la terre.

Le 4e diſt, Que l'air le plus chargé eſtãt ſouvent le plus calme & le ſerein venteux, laiſſoit matiére de douter que les vapeurs & exhalaiſons fiſſent le vent : ce qui d'ailleurs préſuppoſeroit vne chaleur actüelle dans la mer, laquelle toutesfois on n'y reſſentit jamais : oüy bien ſur terre. Il ſemble donc pluſtoſt que l'element de l'air eſtant fort ſymbollique à celui de l'eau par l'humidité qui leur eſt commune, ils ſuivent les mouvemẽs l'vn de l'autre. C'eſt pourquoi l'air contigu à la mer ſe laiſſe regenter à elle : laquelle eſtant agitée forme le vẽt, qui derechef l'agite: eſtãt notoire que lors qu'il n'y a point de vagues il n'y a point de vẽt. Au cõtraire, quand il doit y avoir changement de

vent, la vague tourne la premiere. Auſſi les vents chãgent-ils d'ordinaire avec les marée.

Le 5e diſt, Qu'il y a deux ſortes de vents ſur mer: les particuliers qui régnent en nos mers de deça, ſoufflans indifferemment de tous les coſtez de la mer: & les generaux qui ſouflent continüellemẽt d'vn meſme endroit ſans faire place à leurs contraires. Tel eſt le vent Oriental qui ſouffle en la zone torride: lequel eſtoit appellé des Latins *Subſolanus*, & des mariniers d'aujourd'hui, Sudeſt. Car il conduit ſi cõſtamment les navires par toute l'eſtenduë de la mer du Nord & du Su, que ſans diſcontinuër de jour ni de nuit il exempte les matelots de toucher à leurs voiles: ſur tout lors qu'õ approche de l'Æquinoxial. Vrai eſt qu'aux Indes Orientales cette regle change: ce vent n'y régnant que ſix mois, pour laiſſer l'autre ſemeſtre libre à ſon antagoniſte. Ce que l'on rapporte aux repercuſſions des Caps & coſtes de ces mers là: comme ce premier vent general s'attribuë au raviſſemẽt du premier mobile: lequel avec les ſphéres inferieures entraine l'air en cet endroit, ou eſt la plus grande circõference de ſon mouvement. Il y a vn autre vent general qui ſouffle depuis les Tropiques ou depuis le 24e degré de deça la ligne juſques au 35: ſe tendant Occidental

avec vne pareille cõstance que fait l'Oriental susdit. Ce que quelques-vns attribuënt au mouvement contraire que prennent toutes les choses liquides lors que leurs plus proches sont emportées violemment: comme vn fil d'eau courãt impétüeusement en son milieu, fait rebrousser en arriere celle de ses rivages.

Le 6e dist, Que comme la vapeur fait les broüillards, l'exhalaisõ sulphurée fait les meteores igenées; & la nitreuse, le vent, qui empesche l'air de corruption comme la terre en est preservée par le nitre, & la mer par le sel. Aussi le vent & le nitre dessechent-ils: l'vn & l'autre est cause de fecũdité: comme le prouve pour le nitre, le sablon nitreux du Nil, qui selon qu'il se déborde plus ou moins, promet aussi aux Egyptiens vn année plus ou moins feconde: ce qui se dit aussi du Rhosne grandement nitreux: Et pour le vent outre que tous les alimens venteux provoquent a luxure: l'on tient que les cavales d'Andalouzie conçoivent des Zephyrs seuls, qui sont aussi nommez peres des fleurs: Bref, si le vent est impetüeux, les effets du nitre en la poudre à canon & en l'or foudroiant, montrent que le nitre ne l'est pas moins. Cela posé, le nitre estant meslé dans l'air où il est volatil, dans la terre où il est fixe, & dans la mer où il est sim-

plemẽt dissout; il ne faut pas ébahir s'il s'exhale plus aizémẽt de la mer que de la terre, & par conséquent s'il y fait plus de vẽts. D'où se peut tirer la raison non seulemẽt des vents marins, mais aussi des tempestes & émotions de ce vaste élement: La tempeste n'estant autre chose que la rarefaction du nitre marin; & l'enflure des eaux de la mer aux Lunes de Mars & de Septembre, rien que la fermentation de ce mesme nitre en la saison propre aux generations. Quant à l'enflure qui se fait au temps de la canicule lors que les vents Etheſiens regnent, elle vient de la chaleur de l'air alors enflammé par les rayons du Soleil, pareille à l'ébulition du miel & des syros qui sont empraints de beaucoup de sel, comme il appert en leur dissolution & amertume qu'ils acquiérent les tenant sur le feu.

Le 7e dist, Que la froideur des vapeurs qui s'élevent des eaux donnant plus de corps & de consistence aux vents, leur font fraper vn coup qui nous est plus sensible que lors qu'ils en sont destitüez; ce qui les fait trouver plus grands en Hyver qu'en Esté, & au matin & soir qu'à midy. Ainsi, vne mesme quantité d'eau desalterera plus estant beuë froide, que chaude: pource que l'impression de cette-ci est beaucoup plus moindre sur nos corps. A

quoi la providence de l'Autheur des vents a aussi pourveu : sçachant que comme ces vents sont mal-faisans sur la terre, ils sont tres-vtiles sur mer : & autant que les choses nuisibles par vn secret de sa puissance, sont diminuées, autant les profitables sont-elles accreuës.

Le 8e dist, Que non seulement les moulins à vent mais aussi les chariots à voile inventez de nostre temps en Holande, montrent que le vent ménagé n'est pas moins profitable sur terre que sur mer. C'est pourquoi j'en rapporterois la cause à ce que la terre estant poreuse dans tout son corps : & ayant d'ailleurs plusieurs soupiraux, ouvertures & cavernes, il s'y entonne : & ce faisant, se diminuë d'autant : laissant vne partie de soi par le chemin : la mer au contraire rempliſſant tous les conduits de la terre qu'elle couvre, ne donne point d'entrée au vent, ains le laisse courre librement tout entier dessus sa surface : d'où vient que ces pores de la terre estans resserrez par la gelée, le vent devient lors plus impétüeux qu'il n'est en Esté lors qu'ils sont ouverts.

CENT LX.

CONFERENCE

Du Lundy 1. Féurier 1638.

Le commerce déroge-t'il à la Nobleſſe?

IL n'appartient qu'aux faineans & à ceux qui vivent de la ſueur d'autrüi, de blaſmer l'induſtrie. Encor ſeroit-il tolérable d'oſter du rang des arts liberaux ceux qui ont quelque choſe de vil & de ſordide: mais d'en vouloir faire autant d'vn employ ſeul capable d'enrichir les Eſtats, les accommoder de toutes leurs neceſſitez, & les entretenir en bonne amitié & intelligence avec leurs voiſins; c'eſt eſtre par trop delicat, & vouloir que la Nobleſſe ou demeure pauvre ou vive de vols, larcins & autres moyens illicites. Car quelque précautiõ qu'ayẽt apporté les couſtumes de la pluſpart des lieux, adjugeãs preſque tout le bien de la maiſõ aux ainez des Gentilshõmes: ce qui ne ſeroit point neceſſaire ſi on leur euſt laiſſé les moyens d'aquerir comme à toute les autres conditions; ſi eſt-ce qu'on n'en ſçauroit faire ſi petite part aux puiſnez de l'vn & de l'autre ſexe, que la ſucceſſiõ qui

estoit auparavant capable de soustenir la dignité du nom, enfin ne devienne à rien ou si petite qu'elle oblige les principaux heritiers à mourir de faim, ou à sustenter leur vie par quelque exercice, dont ils n'auront pas si bien le chois comme avoient leurs predecesseurs. Car le bien que leur apportent les alliances n'est pas souvvent fort considerable : les filles en estans par ces mesmes coustumes fort mal partagées, & ce bien d'ordinaire accompagné de nouvelles dépensent. Il est vrai que quelques Legislateurs ont obsolument interdit le trafic comme Licurgue ; les autres l'ont seulement permis au bas peuple, comme Romulus. Ce qui a porté Platon à fonder sa republique loin des ports de mer, de peur qu'elle ne fust corrompuë par les delices que les estrangers ont accoustumé d'y apporter : & que ses citoyens gangnans leur vie à la marchandise, n'appriſſent à mentir & à tromper : vices qu'on attribuë assez communément aux marchands. Ce que Ciceron dit aussi des Carthaginois : & qu'estans assez bons de leur nature, ils avoient appris par le grand babil des marchands à s'adonner aux fraudes & mensonges, pour le grand desir qu'ils avoient de gangner. Mais comme le trafic apporte la dissimulation, ainsi rend-

il les hommes plus prudens par la connoissance des mœurs de plusieurs personnes. C'est pourquoi Homere dés l'entrée de son Odyssée fait cette remarque d'Vlisse, qu'il avoit veu plusieurs villes : qui est le propre des marchands : & chacun sçait qu'on peut bien mentir, dissimuler & tromper sans estre marchand : joint que l'abus de quelques-vns ne doit pas empescher l'vsage à tous les autres.

Le second dist, Que la raison pour laquelle on interdit le trafic à la Noblesse est, que la douceur du gain seroit capable de les divertir des occasions d'aller à la guerre pour le service du Roy & défence de l'Estat, dont elle est l'appuy & le bras droit : Là où les Gentil-hommes n'ayans autre exercice que celui des armes, ils s'y adextrent bien mieux que si leur esprit & leur corps estoient partagez en des occupations differentes : & lors que l'ocasion les appelle, ne se trouvant attachez à aucun employ qui les retienne, ils se portent bien plustost & plus gayement à l'execution des ordres qu'ils reçoivent, que s'ils estoient en quelque voyage lointain, ou occupez à l'examen d'vn livre de raison, dont l'erreur leur est souvent important de tout leur bien. Ioint que les soldats obeïssent

bien plus volontairement à celui qu'ils voyent mener vne vie éloignée de tout trafic, C'estoit la pratique des Romains, entre lesquels ils n'estoient pas permis à vn citoyen d'exercer la marchandise, mais seulement aux serfs affranchis ou autres du bas populaire. Beaucoup plus estoit il deffendu aux Senateurs qui avoient pour cet effet le port de leur navire limité, de peur qu'ils ne trafficassent souz pretexe de faire transporter leurs fruits : tout profit leur semblant mesme deshonneste. Et entre les Thebains nul n'estoit receu à aucune charge de Magistrature, s'il n'avoit esté du moins dix ans auparavant sans trafiquer. La raison en est renduë par Aristote : pour ce que la marchandise est ennemie des vertus. Ce qui ayant fait non seulement interdire aux marchands l'accez de tous honneurs par les loix : mais aussi le trafic aux nobles ; voire jusques aux marchands de porter les armes, ne laisse aucune difficulté en la question. Ajoustez à cela, que Dieu défend à son peuple qu'il n'y ait aucun marchand entr'eux : pour ce que dit le Sage le marchãd à grand peine a ses mains nettes de peché. & Saint Chrysostome va jusques à dire que le marchand ne sçauroit plaire à Dieu, à cause de ses parjures & fraudes : estant

eſtant ce dit Vlpian fort enclin au gain deshonneſte : qualitez toutes contraires à celle d'vne vraye Nobleſſe.

Le 3e diſt, Que cette vie ayant plus beſoin d'action que de contemplation : les bons politiques attirent par toutes ſortes d'honneurs & de priviléges ceux qui peuvent le plus contribuer au bien, repos & augmentation de leur Eſtat. Or les marchands ſont de cet ordre, apportans l'abondance de toutes ſortes de biens aux lieux les plus déſerts, & enrichiſſans par le debit de leurs fruits les lieux plus fertiles : qui ſans le trafic ſeroient pauvres parmi leur abondance. Ceux qui négotient n'eſtans pas obligez de les faire en perſonne, ni par conſequent empeſchez par là de rendre le ſervice perſonnel qu'ils doivent au Roy & à leur patrie : pour le bien de laquelle ils ſont ſouvent les mieux avertis par leurs correſpondances eſtrangéres, & donnent les plus certains avis des deſſeins de l'ennemi : chez lequel ayans voyagé en temps de paix, ils ont plus de cõnoiſſance des moyens de lui faire la guerre. Et l'argent duquel abondent les marchands plus que les Gentils-hommes, donne aſſez de crédit vers les ſoldats. Auſſi cette loy des Romains qui empeſchoit le trafic aux Senateurs, eſtoit morte du temps

d'Hortensius comme il s'en plaint. Ce qui montre que non seulement il leur estoit permis, mais aussi aux Chevaliers Romains, de negotier par eux ou par autrui : comme font encor aujourd'hui les Nobles d'Espagne, d'Angleterre & de Venise, & principalement ceux de Florence. Ainsi parle Ciceron de Lucius Pretius illustre Chevalier Romain qui trafiquoit à Panorme, & de Q. Mutius de mesme condition de Chevalier, à Syracuse. Ce que Dieu défendoit à son peuple le trafic, se faisant vraisemblablement pour les empescher de se corrompre par l'idolatrie des autres peuples, & ne se devant non plus tirer à consequence pour nous, que l'abstinence du pourceau & leurs autres ceremonies. Mais quand tout ce qui a esté dit contre la marchandise auroit lieu : ce seroit contre les marchãds en détail, & non pas contre ceux qui trafiquent en gros, lesquels ont tousjours esté exceptez du rang des autres.

Le 4. dist, Qu'autant que l'vtile est incompatible avec l'honneste, le negoce l'est avec la Noblesse : laquelle toutesfois comme elle est differente selon les divers sentimens des peuples : d'extraction, entre les Chrestiens : au seul exercice de la guerre, entre les Turcs : attachée aux lettres : entre les Chinois, cham-

peſtre, en France & en Angleterre: réſidente és villes, dans l'Eſpagne & l'Italie: ainſi reçoit-elle divers viſages ſelon les divers opinions des nations. Mais en general le commerce, comme c'eſt l'exercice du peuple, a eſté plus honoré ez Eſtats populaires qu'ez monarchiques, eſquels la puiſſance des Souverains reluiſant principalement à la guerre oppoſée à la marchandiſe, & la crainte du monopole qui y regneroit facilement, rendent odieux le negoce des grands, qui accüillent l'envie du peuple auſſi-toſt qu'il lui voit entreprendre ſur les exercices qui lui appartiennent. Auſſi le gain des marchands eſt-il contraire à la liberalité du Gentil-homme: telle que leurs donatiõs ſont plus plainement eſtenduës lors qu'il eſt queſtion de les interpreter en droit, que celles des roturiers. Et Noſtre Seigneur, ſi doux envers tous les autres pecheurs, chaſſa à coups de fouet les marchands du Temple: les appellant voleurs, & leurs boutiques des repaires de brigands. A quoi s'accordant l'antiquité payenne leur dõnoit pour patron Mercure le patron des larrons, & le plus infame des Dieux. Et les Empereurs deffendoient la marchandiſe nõ ſeulement aux Senateurs ſuivant la loy Clodia, mais auſſi aux Nobles d'extraction, *l. nobilis.*

res C. de commercijs & mercat: aux Officiers; leg. ne quis C. de dignit. & mesme aux gens de guerre, l. milites C. loca, & l. eos C. ne milites negotientur. Et si quelques peuples confondans l'vtile avec l'honneste, ont authorizé le négoce des nobles, il en prend de mesme comme de la monnoye de billon: à laquelle la necessité publique donnant cours en vn païs, elle est rejettée en tous les autres. Et leurs propres Docteurs demeurent d'accord que telle noblesse reçoit par la négociation vne grande diminution de sa splendeur: la distinction du trafic en gros ou en détail ne changeant non plus l'espéce de la question que le plus & le moins en toutes les autres. Ne servant de dire qu'ils négocient par autrui: puis qu'il n'est pas licite de faire par vn autre ce que nous ne pouvons faire nous mesmes joint que telle entremise rend le bien & l'honneur du Gentilhomme garant du fait d'autrui. Enfin, la pauvreté qu'on veut fuïr par là s'y rencontre souvent au lieu de la richesse: & quand il seroit autrement, celle-là sert d'ordinaire d'éguillon à la vertu. Ce qui rend assez ordinairement les cadets plus courageux que les ainez. Ainsi Epaminondas & Phocion pauvres, estoient les plus belliqueux: & Crassus le riche, fut vaincu & tué par les Parthes.

CENT LXI.

CONFERENCE

Du Lundy 8. Février 1638.

Pourquoy les François se piquent-ils si fort du dementy?

LE vray & le bon estans reciproques, c'est à dire à vn homme qu'il ne vaut rien que l'appeller menteur : & pour ce que le meschant est indigne d'honneur, duquel le François est plus cupide qu'aucune autre nation, comme le montre le courage avec lequel il se porte aux hazards au peril de sa vie, tesmoignant par-là qu'il fait moins d'estat de vivre qu'il ne fait de l'honneur, auquel on n'incite la plus part des autres peuples qu'avec infinis artifices : de-là vient, que les François sont plus sensibles aux démentis, que ne sont les autres nations.

Le second dist, Que tous font estime de la pieté envers Dieu, & du courage envers les hommes : La premiere ayant esté vn moyen duquel se sont servis les plus grands Princes & Legislateurs pour s'acquerir les esprits & les volontez de leurs peuples : si puis-

sant, que ceux mesmes qui n'en ont eu que l'apparence, n'ont pas laissé d'en produire de puissans effets: tesmoin les resveries d'vn Mahomet en l'Orient, & de tant d'autres ailleurs: & l'autre, à sçavoir le courage, estant la vertu la plus révérée entre les hommes, & plus estimée des femmes; qui favorizent d'ordinaire les plus vaillans: reconuë mesme des bestes, les vaches & les poules se rangeans du costé du toreau & du coq victorieux. Or le mensonge est vn vice opposé à ces deux vertus, & qui presuppose l'impieté envers Dieu, & la lascheté au regard des hommes; Car celui qui ment ne peut ignorer que Dieu Pere de verité ne connoisse son crime, & le connoissant qu'il ne le punisse tost ou tard s'il en a la puissance: ce qu'il ne peut dénier sans vne manifeste impieté & irreligion. Et la verité se portant d'elle-mesme sur nos lévres, si elle n'est detenuë captive par la crainte ou quelque autre consideration servile, le mensonge presuppose vne lascheté, pusillanimité & crainte de celui devant lequel nous parlons. De sorte qu'il ne se faut point estonner si le reproche que l'on nous fait de ces deux crimes, nous fasche si fort: la nation Françoise estant la plus glorieuse du monde.

Le 3. dist, Qu'il falloit que le démenti eust quelque chose de plus atroce que l'injure de lasche & d'impie : puisqu'à celles-ci on ne repart que du démenti, mais au démenti seulement des coups : possible, pource que le mensonge est vn vice servile, & que le François est fort jaloux de conserver sa liberté & franchise, dont il retient le nom. Où il faut bien distinguer le mentir d'avec dire le mensonge: pource qu'en ce dernier cas on ne s'offense pas si volontiers du démenti qu'au premier. Ainsi, l'Avocat plaidant sur des memoires dont les faits seront supposez, entendra sans le prendre à injure que l'Avocat de partie averse, lui die que, sauf la reverence de la Cour, cela est faux ; & ne repartira sinon, je vous le justifierai bien. Le Philosophe soustenant vne opinion erronée qu'il croira bonne, ne se faschera point de ce qu'on l'impugnera de fausseté. Mais lors qu'on surprend quelqu'vn en vn mensonge qu'il invente à dessein d'imposer à la compagnie ; celui qui en descouvre la fausseté, semble lui reprocher non seulement sa mauvaise foy, mais encor sa lourderie, en ce qu'il n'a pas pû le debiter assez dextrement pour le faire croire. Tout ainsi donc que le larcin n'estoit point puni, mais estimé entre les Lacedémoniens lors

qu'il estoit bien couvert, & ne recevoit chastiment sinon lors que le larron estoit pris sur le fait: ainsi semble-t'il que le mensonge offence seulement lors qu'il est descouvert: & au lieu d'estre blasmé, est authorizé par la Rethorique & Poësie, qui sont des arts de feindre gentiment les choses qui ne sont pas: par les civilitez, qui sont des déguizemens honnestes: par les dissimulations, assez ordinaires par tout: & par les stratagemes de la guerre. C'est pourquoi lors qu'on dément quelqu'vn, on y adjouste, sauf le respect de la compagnie: comme pour donner à entendre qu'on ne veut pas pour cela reprocher à la compagnie le peu de jugement qu'elle a de laisser passer vn mensonge si grossier pour vne verité. Car de vouloir que les François soient plus grands menteurs que les autres nations, je n'en voy pas de raison, si l'on ne veut attribuër à mensonge leur retenuë & modestie: qui ne dit pas ses desseins à tout le monde.

Le 4e dist, Que les François estans les plus civilizez du monde, ont raison de prendre pour le plus grand affront le vice qui destruit le plus la vie & conversation civile: laquelle estant fondée sur la communication dont nostre parolle est l'interprete, lors qu'il n'y a

point d'asseurance en elle, la societé humaine est destruite. Car toutes les autres choses se dõnans à cõnoistre telles qu'elles sont par les especes qu'elles envoyent à nos sens, comme l'espece du chien & du cheval ne manquent jamais à nous les representer tels qu'ils sont, nos intentions & nos pensées seules ont esté commises à la parolle : laquelle, si elle les represente mal, n'est pas plus à estimer qu'vne fauce glace de miroir qui representeroit les especes toutes autres qu'elles ne seroient : qu'vn crayon qui ne ressembleroit aucunement à son original : bref, qu'vne chose qui ne seroit rien moins que ce qu'elle est estimée estre. C'est pourquoi le menteur se voyant décredité, & chacun sur ses gardes quand il parle ou négocie, a raison de s'offenser asprement contre celui qui lui en donne la réputation : & pource qu'estant estimé menteur, celui qui l'en accuse ne l'en croiroit pas s'il lui disoit le contraire de parolle seulement : voilà pourquoi il lui donne vn soufflet, qui est la plus proportionnée risposte qu'on puisse faire au démenti : pource que cettui-ci estãt le plus haut outrage qu'on puisse faire de parolle, le soufflet en est la premiere vengeance, que les seules parties descouvertes de nostre corps, à sçavoir la main & la face, presentent à l'hom-

me offenſé : lequel ſoufflet eſt eſtimé vn outrage, d'autant plus grand qu'il teſmoigne vn mépris inſigne de celui qui reçoit le coup, par lequel on ne veut faire autre choſe que le provoquer au reſſentiment. C'eſt pourquoi vn coup d'eſpée qui ſe dõne à l'ennemi à deſſein en le tuant de ſe delivrer de la craine qu'on a de lui, eſt eſtimé beaucoup moins injurieux que l'affront qu'on lui fait ſimplemẽt pour lui faire affront : entre leſquels, outre les raiſons precédentes, la couſtume qui ſouvent n'en a point, authorize en France la grandeur de l'injure du démenti.

Le 5e diſt, Qu'il en prend de meſme aux raffineurs d'honneur qu'à ceux qui aiguizent ſi fort les pointes des aiguilles qu'elles ſe rompent. Les François au lieu d'intereſſer leur hõneur, comme la pluſpart des autres natiõs, aux choſes d'importance ſeulement, & ſouſtenir doucement qu'ils diſent vrai quand on leur dit qu'ils ont menti, s'emportent à la ſeule prononciation de ces mots là, comme ſi c'eſtoient autant de termes magiques raviſſans la main pour la porter à donner vn ſoufflet ou à tirer l'eſpée : &, ce qui eſt eſtrange, on ne s'enquiert pas ſi la choſe eſt vraye ou fauce : le démenti ſe trouvant également offenſif en l'vn & en l'autre : voire ce ſõt d'ordi-

naire les plus grãds menteurs qui s'offencent le plus du démenti: ce qui se peut attribuër à ce que le reproche de nos veritables vices nous offense bien dauãtage que celui des faux & suppoſez, & ceux de l'eſprit que du corps, comme nous eſtans auſſi plus reprochables, lors principalement qu'il ne tient qu'à nous que ces defauts ne ſe corrigent: car le reproche fait à quelqu'vn d'vn vice auquel il ne peut remédier, ſert plus à montrer la malice de celui qui le blaſme, qu'à dõner le tort à celui qui eſt blaſmé d'vne choſe qui n'eſt pas en ſa puiſſance. Il n'en eſt pas de meſme du mẽſonge, lequel préſuppoſe ignorãce ou malice. C'eſt pourquoi le mot de meſchant & d'ignorant ſont auſſi des plus ſenſibles, meſmes à l'ẽdroit de ceux qui le ſont. D'ailleurs, le menteur s'il ne repouſſe injure s'avoüant diſciple du pere de menſonge, ce reproche eſt fort odieux aux gens de bien, & particulierement aux François, qui en affectent tellement le titre de toute anciẽneté, que nos peres l'õt meſmes transferé à la vaillance qu'ils eſtoient la premiere des vertu:; diſans que ceux qui ſe ſont bien défendu, ont fait en gens de bien. Ioint que le démenti ſignifiant qu'on ne veut point répondre par injures à l'injure receuë, mais qu'on ſe met en eſtat de la vanger par effets: il eſt pris pour vn terme de rupture, &

qui denonce la guerre au particulier qui le prent auſſi de la ſorte.

Le 6. diſt, Que le démẽti n'offence que par l'intẽtion: puiſque la pluſpart de nos diſcours, reſponces & repliques, dans leſquels conſiſte l'vne des plus grandes douceurs de la vie, & ſans quoi noſtre cõverſation n'auroit rien d'agréable (comme il ſe voit en ceux qui ne parlent point les vns aux autres ou qui en parlãs s'accordẽt à tout) ne ſont autre choſe que des démentis hõneſtes: leſquels, bien loin d'offẽſer, nous fõt deſirer la compagnie de ceux qui ſçavent repartir de bõne grace. De ce genre là ſont pluſieurs de nos Chefs & gens de guerre: leſquels bien qu'ils témoignent aſſez par les grands hazards ou les porte leur courage, combien ils ſont deſireux de loüange: la plus belle recompẽſe de la vertu, ſi elle ne la veut trouuer toute entiére dans ſoi-meſme: Toutesfois lors que quelqu'vn les loüe, font voir par leurs geſtes du mécõtentement: feinte qui les porte quelquesfois ſi avant, que pour ſe montrer peu ſoucieux de cette loüãge qu'ils deſirent tant ardemment: ils attendent que l'hiſtoire de ce temps ait publié quelque belle actiõ par eux faite, pour en blaſmer l'Hiſtorien: lequel en les taiſant vne autresfois, ſçauroit bien ſe garantir de tels complimens, s'il neles prenoit de la ſorte.

CENT LXII.
CONFERENCE
Du Lundy 22. Février 1638.

Pourquoi chacun s'estime-t'il assez bien partagé d'esprit, & plusieurs mieux que les autres?

SEroit-ce point que comme l'œil ne se void pas, nostre intellect ne s'entendant, c'est à dire ne se cõnoissant pas lui-mesme; mais jugeant seulement de la portée de tous les autres où il trouve quelque chose à dire, & ayant meilleure opinion de soi, se dõne gain de cause en cette concurrence? Car pour la refléxion laquelle l'intellect peut faire sur soi, elle n'est jamais naïfve, ains déguisée & falsifiée par les faux raports & préjugez de la philaftie, qui nous fait volontiers trouver plus honnestes gens que nos voisins. De sorte que ceux qui ne prẽnent pas la peine de refléchir leur esprit sur soi-mesme, n'ont garde d'en bien juger ni d'ẽ faire vne juste comparaison avec celui des autres, puisque la comparaison n'est qu'entre deux choses connuës: & ceux qui la peuvẽt faire, ne la faisans qu'au travers des nuages d'interest, qui semblables à ces lu-

nettes d'aproche grossissent les objets & font d'vne mouche vn élephant, se trompent encor davantage.

Le second dist, Qu'il faudroit premierement demeurer d'accord que chacun fust cõtent de son esprit : ce qui n'est pas vniversellement vray : ne s'en trouvant guéres moins qui se défiẽt par trop de leur esprit, que d'autres qui s'en cõtentent. Du gẽre des premiers sont tant de langues disertes capables de la chaire ou du barreau que la timidité & défiãce de leurs forces empesche, comme le bœuf, de la mettre en évidẽce : ains comme ce puissant animal se laisse conduire & gourmander à vn enfant: ces bons esprits ne cõnoissans pas assez leur bonté, se laissent gouverner à quelque autre beaucoup moindre. Ce qui se void en toutes professions & mestiers, où il se trouve des compagnons plus sçavans que leurs maistres : & souvent au mestier de la guerre, où vn brave & experimẽté soldat obeist quelquefois à vn lasche & ignorant Capitaine. Et n'est pas jusques dans les maisons religieuses où d'excellens esprits faisans gloire de ne se reputer & recõnoistre pas tels, se laissent conduire par de moindres. Voire ceux qu'õ estime les plus présumptüeux, se cõtentans rarement de leurs premieres cõceptions, tesmoin

les corrections & ratures frequentes qui se voyent dans les originaux de leurs escrits, ausquels mesmes depuis leur publication ils ne se lassent jamais d'ajouster ou diminuer : montrent assez qu'ils trouvent de grãds defaux en leur esprit. Duquel nombre sont plusieurs, qui faisans vne reveuë sur leurs actiõs precédentes, y trouvent tousjours à redire. Mais quant aux autres qui ont meilleure opinion de leur esprit que de celui d'autrui, ce defaut me semble proceder de ce qu'ils manquent à cette cõnoissance d'eux-mesmes, que recommandoit le temple de Delphe : ces gens-là ressemblãs à cette vieille Lamie, laquelle quitoit ses yeux entrãt chez elle, & ne les reprenoit que pour voir chez les autres, ou à ceux qui ont vn bissac sur le col, dont ils ne voyent jamais qu'vne partie, l'autre estant derriere, en laquelle ils ont placé tout ce qui les concerne, & mis en la partie de devant les affaires de leurs voisins, Ce que Nostre Seigneur reproche aussi aux hypocrites, qui ayans vne solive preste à leur crever les yeux, ne la voyent point ; mais aperçoivent bien le festu qui est en l'œil de leur prochain.

Le 3e dist, Que les biens estans de trois sortes, ceux de l'esprit, du corps & de la fortune: ces deux derniers sont tellement exposez aux

yeux d'vn chacun, qu'il eſt impoſſible de trõper en leur jugement celui des ſpectateurs: leſquels ne s'accorderoient pas avec ceux qui appelleroient vn gueux riche, ou vne laide vieille & ridée, belle & jeune. Mais il n'en eſt pas de meſme des biens de l'eſprit: leſquels ne paroiſſans pas à tous, ſont comme des piéces ſecrettes d'vn proces, dont l'extrait dépend de la bonne ou mauvaiſe foy du rapporteur: lequel eſtant juge & partie, il ne ſe faut pas eſbahir s'il ſe donne gain de cauſe: comme ont fait quelquesfois ceux qui ſe ſont donnez leurs voix à eux-meſmes, s'excuſans ſur ce qu'ayans juré de choiſir le plus capable, ils ſe jugeoiẽt tels. A quoi porte inſenſiblement la mauvaiſe couſtume de ſe loüer ſoi-meſme, qui tournãt en nature nous perſuade enfin ce que nous voulions faire croire aux autres. Vice fomenté par le meſpris que l'on fait aizément d'autruy, qui nous perſuade ſans beaucoup de peine, que nous valons bien mieux qu'eux. Les flatteurs y contribuent auſſi grãdement; car tout le monde les eſcoutant volontiers, quelque choſe qu'on die au cõtraire; ils ont rarement l'impudence de ſuppoſer desperfections apparentes, qui ſeroient démenties par les ſens. Ce qu'ils font hardimẽt des dons de l'eſprit: de la verité deſquels,

pour

pour ce qu'ils ne sont pas perceptibles d'eux-mesmes, on se rapporte plus aizément au discours que l'on nous en fait.

Le 4e dist, Que tant s'en faut que chacun estime son esprit, pour ce qu'il ne le void point, qu'au contraire on l'estime plus que les autres pource qu'on ne void ordinairement que lui, non en sa substãce, mais en ses effets. Car si nous faisõs estat d'vn ami duquel nous voyons souvent les presens devant nos yeux, combien chacun trouve t'il de raison à faire grand cas de son esprit, dont toutes les actiõs lui sont comme presentes? Il se mire dans soi-mesme le matin & le soir veillant & dormãt: & ne trouvant point assez d'objets externes pour comparer à la multitude des especes internes que lui fourniſſent ses actions passées, fait la cõclusion à son avantage. S il est Poëte, il a tous les sens remplis de ses rimes: ou de ses periodes quarrées, s'il est Orateur. La memoire de ses exploits lui revient incessammẽt s'il est Soldat, & estant possible raffraichie par quelque cicatrice ou vieille blessure, présume aizément qu'il vaut bien vn Capitaine; ou s'il est Capitaine, qu'il feroit mieux la charge de Mareschal de camp que celui qui le commãde. Bref, il n'y a point de profession où l'esprit ne trouve dequoi se cõtenter, voire s'admirer

& rabbatre par mesme moyen du prix & merite des autres : la comparaison tenant de la nature de la balance, l'vne des coupes de laquelle ne se peut hausser sans abaisser l'autre.

Le 5^e^ dist, Que ce qui fait que chacun est content de son esprit est qu'on ne se dõne jamais le tort si on n'y est contraint & cõvaincu. Or nostre esprit ne manque jamais d'eschapatoire pour trouver les causes de ses disgraces ailleurs que dans soi-mesme : Voire, s'il arrive que quelqu'vn recõnoisse avoir mãqué de prévoyance, jugement & conduite en ses affaires, il en détournera tousjours la cause ailleurs : & recourera plustost à des causes qui ne sont point : disant qu'il aura esté charmé, du moins qu'on l'aura trompé, & jusques à accuser la verité des maximes dans ses principes, qui à son égard se serõt trouvez faux. Au lieu dequoi nous pronõçons sur l'etiquette du sac, & sommairement contre les autres, tant en presence qu'absence.

Le 6e dist, Que ce qui est receu l'estant selon la forme & capacité du recevãt, il est impossible que nostre esprit conçoive quelque chose de plus grand que soi : & s'il le fait, c'est par négation, comme nostre œil void la nuit lors qu'il ne void riẽ, & comme les esprits les plus parfaits cõçoivent la Divinité, à sçavoir

en concevant qu'ils ne la peuvent concevoir, qui n'est pas vne cõnoissance. C'est pourquoi le Ciel, les maisons, arbres & autres grands objets visibles n'entrent dans l'œil que par vne espece visuelle, proportionnée à la grandeur de nostre prunelle, qui les diminuë. Il en est de mesme de l'entẽdement ou esprit de l'hõme: lequel, pour juger celui d'vn autre, en abstrait des especes intentionelles proportiõnées à sa capacité, & telles seulement qu'il les peut comprendre. Et comme le contenãt est plus grand que le contenu, cette espece intentionelle qui represente l'image de l'esprit d'autrui estant moindre que l'esprit de celui qui la conçoit, ce n'est pas de merveille si l'esprit qui est conceu paroist moindre que celui qui le conçoit. Sinon, puisque l'entẽdement se conforme à la chose qu'il entend, s'il cõceuoit l'idée d'vn esprit plus grand qu'il n'est, il se feroit plus grand que soi-mesme: ce qui est absurd. Il est donc necessaire qu'il paroisse tousjours moindre, ne pouvans pas mesme sembler égal. D'ailleurs comme les choses qui nous sont proches nous paroissent plus grandes, & n'ayans rien plus proche de nous que nous-mesmes au regard de ce que nous considerons en autrui, il n'y a pas dequoi s'ébahir si nous faisons tousjours à nostre avantage ce

jugement, d'autant pus dangereux qu'il eſt ſouverain : n'eſtant pas ſujet à eſtre reformé, comme le jugement des ſens par celui de l'intellect.

Le 7e diſt, Que cette difference procedoit de ce que les eſpeces qui concernent les autres ne ſont pas ſi profondement engravées que celles que noſtre entendement trace inceſſamment en lui-meſme : d'où vient que les diſpoſitions qui ſont de ce premier rand, ne ſont pas ſi bien imprimées que les habitudes du ſecond. Or que les eſpeces qui concernent autrui ſoient plus legerement engravées, que celles qui nous importent : il appert par l'exemple du burin, lequel ne faiſant que paſſer legerement ſur vn cuivre, n'y fait qu'vn petit trait, ſouvent imperceptible : l'à où repaſſant pluſieurs fois le meſme burin ſur cette meſme planche, comme il arrive par la frequente repetition des penſées de ce qui nous regarde, elles ſe rendent bien plus remarquables. Poſſible auſſi que cette agréable erreur a eſté laiſſée à l'homme pour le conſoler du partage inégal de tous les autres biens ; qui lui apporteroit du deſeſpoir, ou du moins augmenteroit fort le malheur de ſa vie.

CENT LXIII.

CONFERENCE

Du Lundy 1. Mars 1638.

Comment les animaux naiſſent de corruption.

LA viciſſitude des choſes dont la durée doit eſtre finie, requerant qu'elles ſoient en perpetuel mouvement ; il eſt de quatre ſortes : à ſçavoir, à la quantité, & ſe dit augmentation & diminution, à la qualité, & eſt nommé alteration : au lieu, & eſt dit lation ou mouvement local : à la ſubſtance, & eſt appellée generation ou corruption. Cette-ci eſt l'attraction au dehors de la chaleur naturelle par vne eſtrange, qui eſt celle de l'air humide qui l'environne, & s'inſinuant dans le corps qui ſe corrompt y tient lieu d'agent, & n'y altére pas ſeulement ſes qualitez, mais fait accroiſtre ou diminuer ſa quantité : comme il ſe void en la fermentation des médicamens & au levain qui fait enfler la paſte, auquel mouvement ſe remarque auſſi le local. Ainſi cette matiére peſtrie & agitée par toutes les ſortes de mouvemens, eſt diſpoſée en la maniere convenable à recevoir quelque forme, la

quelle suit de necessité sa disposition.

Le second dist, Qu'en la generation equivoque, dont il s'agit, le sel tient lieu de semence masculine, & l'humidité qu'il corrige, celui de feminine : comme il se void dans vn pot rempli de terre commune : laquelle humectée de la seule pluye produit des pierres, des plantes, & des limaçons. Mais apres que vous l'aurez dénuée de son sel en la lavant d'eau chaude, comme font les salpestriers, elle demeure sterile : La nature employant son sel fixe à la formation des pierres : son volatile avec son mercure, à celle des plantes : & le mesme avec son soufre à celle des animaux : dont la diversité vient possible de celle de ces sels : entre lesquels le nitre contribue merveilleusement à la fecondité : comme il se remarque au Nil, & en tous ceux qui l'habitent, son sablon estant mesme fertile. C'est pourquoi les excrémens, presque tous nitreux, produisent si tost les escharbots, mousches, vers & autres insectes : la sueur de mesme nature fait les poux, & l'vrine les puces : le limon des marais, nitreux comme il appert par les tourbes à brusler qu'on en tire, produit les grenoüilles : les bateaux de sel fourmillent de rats, qui en conçoivent d'autres en lechant le sel : le bled, aussi fort

nitreux, fait les mulots & autres insectes: tout cela dans l'humide vnctueux de soi, ou qu'il rend tel en le réduisant par sa chaleur à vne viscosité convenable à retenir la forme que sa chaleur y introduit: & comme l'ebullition des syrops & celle du mouſt sont des automates dont les mouvemens viennent de leurs sels, les mesmes par la chaleur de dehors, qui est leur cause efficiente externe, élevez en vn degré plus eminent, font le mouvement progreſſif en l'animal. Sa cause formelle est aussi interne ou externe. Cette-ci est la disposition de la matiere, que cette double chaleur rencõtrant disposée à vne certaine forme ne fait que la suivre & s'y estendre. Ainsi la moëlle visqueuse de l'espine du dos, voisin des reins plains de sel, peut former vn serpent: les cheveux d'vne femme disposans en lõgueur l'humidité du fumier, produit des vers ou petits serpens: les chenilles retiẽnent la figure de la seve de l'arbre par où a passé l'humeur qui les produit, & imitẽt la diverse couleur des fleurs autour desquelles elles naïssent: comme il se void en la bigarrure des ces chenilles, notammẽt quãd elles deviẽnent papillons. La cause formelle ou formatrice interne est le charactere invisible gravé dans les mesmes sels, qui détermine chaque chose à son espece: pareil

à celui qui se trouve dans la semence de chaque plante, ou de chaque animal, & que les Chymistes veulent mesmes ne se pouvoir effacer des sels de quelques plantes, asseurans que les cēdres de sauge ou de romarin semées font croistre du romarin & de la sauge. Car pour la cause finale, c'est la perfectiō du composé : à laquelle perfection la nature aspire tousjours : estant certain que l'animal est plus noble que le corps inanimé : ce qui fait preferer par quelques-vns vne mousche au Soleil : Voila pourquoi elle change les mixtes en plantes, & celles-ci en animaux.

Le 3. dist, Que l'esprit vniversel du monde fait en ce rencontre comme vn General d'armée qui verroit vn ennemi tout prest à s'en fuïr, sans qu'aucun des siens fust present pour s'en saisir : encor que son emploi ne soit pas de prendre des prisonniers, mais de donner ordre à tout, il se rabaisse cette fois à la fonction de simple soldat. Ainsi ne voyant aucune forme disposée à tenir son rang en l'ordre de la nature : cet agent vniversel le vient prēdre, & trouvant de la disposition à faire vn rat, vne souris, vne grenoüille, lui fournit de forme par sa seule approche. C'est pourquoi ceux des insectes qui ont besoin de moins de parties, comme les vermisseaux, s'engendrēt

pluſtoſt & plus aizément que les autres, & jamais les animaux qu'on appelle parfaits.

Le 4e diſt, Que rien ne ſe faiſant de riẽ, il faut vne matiére à toute generation, laquelle recevant vne ſimple alteratiõ dans les animaux qui ſont produits par leurs ſemblables, eſt corrompuë en ceux qui s'engendrent d'eux-meſmes : l'humide interieur qui ſervoit de liaiſõ au ſec qui le terminoit, eſtant attiré au dehors, d'où vient que les cadavres deviennent pouſſiére : & pour ce que la nature n'eſt jamais oiſive, lors qu'elle rencontre vne partie de cet humide rempli d'vne vertu ſeminale & d'vn eſprit vital qui a laiſſé quelque veſtige de ſoy en s'exhalant : ne pouvant faire vne plante ou vn animal ſemblable à celui que cet eſprit abandõne, fait des animaux imparfaits: dont la cauſe efficiente ne ſe doit pas imputer à ce que les elemens ſont rempli d'ames : ni à cette intelligence particuliere qu'Avicenne dit eſtre deſtinée à l'introduction des formes: ni au Ciel, appellé d'aucuns pere de ces formes-là : mais à l'ordre eſtabli dans la nature, qu'vne matiére eſtant nantie de toutes les diſpoſitions à vne forme, elle y doit eſtre neceſſairement introduite : & ne conſtituë pas vne eſpece differente d'avec les animaux engẽdrez de ſemence : bien que ceux qui naiſſẽt

de corruption semblent encor avoir vne fin particuliere, qui est la purgation des elemens, dont ils attirent toutes les impuretez, & s'en nourrissent. Car vne matiere corruptible & capable de chãgement ayant esté long-temps circulée & passée par plusieurs formes que nous n'appercevons pas jusqu'à ce qu'elles chãgent de place: la nature y introduit enfin le mouvement qui nous le fait appeller vn corps animé, dans lequel l'ame survenãt met quelque fin à ce changement cõtinuel: & sert, par l'éventillation qu'elle y donne, à empescher que cette corruption ne s'augmente: ne travaillant pas seulement à façonner le dehors comme vn sculpteur, mais aussi le dedans: & lui donnant les parties que le hazard lui a fait rencontrer selon la diversité de la matiere subjacente: faisant d'vne matiere subtile, comme est l'esprit du vin, des mouscherons qui nagent ou volent sur les cuves & autres vaisseaux pleins de moust ou de vin: d'vne plus grossiere & visqueuse, des vers: d'vne autre qui se trouve en vn lieu propre à recevoir des formes plus travaillées, des grenoüilles, anguilles, & d'autres encor, des animaux qui ont plus de parties distinctes & approchent davantage des parfaits, comme les rats & souris: en tous lesquels la chaleur cor-

rompante changée en esprit devient cõservatrice & principe des fonctions de leur corps ainsi organizé : qui les portent à la recherche des moyens de leur entretien, qui est la vie.

Le 5e dist, Que ces generations ne se peuvẽt attribüer qu'au Soleil, lequel influë non seulement ses rayons dans la surface de nos elemens, mais aussi sa vertu jusques au centre de la terre : jusques où le feu elementaire, dont cet astre est la sphére & le lieu naturel, cuit, digere, prepare & vivifie les métaux, & y fait boüillir les eaux minerales. Pour preuve dequoi & que le Soleil est le pere de telles generations, outre ce qu'elles se font principalement lors qu'il s'approche ou se fait le plus sentir sur l'horizon, quelques-vns ont remarqué que les rats engẽdrez de corruption sans l'aide de masle & de femelle se distinguẽt d'avec les autres produits par la generation ordinaire, en ce que ceux-là expoſez au Soleil apres leur mort, ont peu ou point de mauvaise odeur, se consument & deviennent comme au neant : cet astre repetant ce qu'il y avoit contribué : là où l'odeur des autres est insupportable.

Le 6e dist, Que tant en la generation qui se fait par la production de son semblable, qũi se rapporte au feu en allumant vn autre, qu'en

celle qui vient de corruption, qui a quelque proportion au meſme feu excité par le fuzil, il ſe rencontre vne meſme difficulté : à ſçavoir, quelle eſt cette chaine & liẽ imperceptible qui attire les formes & les fait deſcendre de neceſſité dans le compoſé pour lui donner l'eſtre ſi toſt que les diſpoſitions s'y rencontrent : ſoit que ces diſpoſitions ſoient réveilles par la ſemence, comme lors que vous ſemez vne plante en vne terre bien preparée : ſoit qu'elles naiſſent de terre ſans ſemer, comme pluſieurs plantes leſquelles ſont bien plus vigoureuſes & ont moins beſoin d'eſtre cultivées que les autres : par la raiſon du jardinier, que les meres ont plus de ſoin de leurs enfans propres, que les nourrices de ceux d'autrui : D'où vient que les rats qui naïſſent de corruption ſont plus diſpos, de plus longue vie & multiplient d'avantage que les autres : & pour la façon de laquelle ils s'engendrent, elle doit avoir quel proportion avec celle des animaux parfaits, qui ne nous eſt pas plus connuë : n'y ayant point de Philoſophe qui puiſſe dire pourquoi vn cheval engendre pluſtoſt vn poulain qu'vn veau, non pas meſme pourquoi vn poirier fait pluſtoſt vne poire qu'vne prune.

CENT LXIIII.

CONFERENCE

Du Lundy 8. Mars 1638.

Des zoophytes ou plant' animaux.

CEt Vnivers pour en meriter le nom devoit comprendre comme il fait dans son enceinte tout ce qui estoit imaginable. Cela se void dans la division de l'estre & de la substance, dont chaque membre ne respond pas seulement à autant de choses qui sont en la nature : mais il y en a autant d'autres qu'il se peut faire de combinations diverses des membres de cette division. Ainsi en la distribution des ames vegetatives, sensitives & raisonnables, il s'en trouve non seulement de moyennes entre le sentiment & la raison, mais aussi entre la vegetation & le sentiment. Et il se void des exemples de tout dans la famille des animaux & vegetaux. Il y a des plãtes qui n'ont point de racine, comme le guy & les champignons : qui n'ont que la racine, comme les truffes : qui n'ont que la feüille, comme la lentille d'eau : point de fleurs ni de semence, comme la fougere : point de feüil-

neration, n'adjouſte pas vne nouvelle formé à la precédente: ainſi la vegetative des plantes n'eſt en rien moindre que la ſenſitive; veu que les diſpoſitions de la matiere ſont les ſeules cauſes de cette diverſité. Tout ainſi donc que l'animal pour eſtre privé de l'vſage de quelques ſens, n'eſt pas moins animal qu'vn autre qui ſe ſert de tous, l'arbre pour exercer moins d'operations de ſon ame que les animaux, n'en eſt pas moins animal. Bien que ce ne ſoit pas vne raiſon concluante que les plãtes ſoiẽt entiérement privées des facultez de ſentir, ſous ombre que ces facultez ſont imperceptibles à nos ſens: leſquels neantmoins trouvent dequoi ſe ſatisfaire en cette plante animale: laquelle, au dire de Scaliger apres pluſieurs autres, croiſt en Zanolha, partie de la Tartarie; où les habitans ſement vne graine ſemblable à celle de nos melons, mais vn peu moins longue: d'où il ſort de terre vne herbe qu'ils appellent *Borametz*, c'eſt à dire agneau, duquel elle a toute la figure, notammẽt ſes pieds, ſes vngles & oreilles, voire toute ſa teſte, excepté qu'il ne lui vient point de cornes: au lieu deſquelles il lui croiſt vne touffe de poil ſur le front. Elle eſt couverte d'vn poil tres-delié, duquel ceux du lieu ſe ſervent pour faire des boõnets. Sa chair reſſemble à

celle

celles des escreuisses, & estãs blessée il en sort du sang : cette chair estant d'vne saveur tres-douce. Il tiẽt à la terre par sa racine, qui pousse vn tige qui se va plãter dans son nombril: auſquelles merveilles on ajouſte qu'il vit aussi lõg temps qu'il y a autour de lui de l'herbe verdoyante, comme feroit vn autre agneau dans vn agréable paſcage : mais cette verdure estant deſſechée ou par le temps ou par deſſein, cette belle plante-mouton meurt auſſi toſt: & pour faire leur comparaiſon entiere, les ſeuls loups entre tous les animaux devorans deſirẽt ardemment de s'en repaiſtre. Nous trouvons auſſi quelque exemple de cette double vie dãs le bois d'Eſcoſſe, lequel eſtãt trempé dãs l'eau ſe convertit en canard : car tout ainſi qu'és feüilles d'vn autre arbre ſemblable à celles du meurier, leſquelles Antoine Pigafet en ſon Itineraire, rapporte avoir deux petits pieds de chaque coſté; ſur leſquels ſes feüilles s'éfuient ſi toſt que quelqu'vn les touche, & ne vivent que d'air. Telles ſont auſſi les mãdragores de la haute Hõgrie, qui croiſſent en figures tres-exactes d'hommes & de femmes : Le Baaras, plante dont parle Ioſephe; qui reluit la nuit & dont la fuite ne ſe peut arreſter que par le ſãg menſtruel d'vne femme : Le baume lequel Pline aſſeure fremir à l'approche du fer qui le

doit inciſer pour en faire diſtiler la liqueur: & cette autre arbre que le meſme Scaliger dit croiſtre en la hauteur d'environ huit pieds en la province Pudifetam: lequel à l'approche de quelque homme ou autre animal, reſſerre ſes rameaux, & les eſtend quād ils s'en retournent: ce qui lui a donné le nom de Pudiqué: laquelle conſtriction & dilatation on attribuë auſſi à l'eſponge. En tous ces effets il ſe remarque des puiſſances & facultez aprochantes de celles des animaux. Auſſi Platon apelloit il l'homme vn arbre renverſé, non tant pour ſa figure, qui ſemble avoir la racine vers le Ciel, comme pour montrer que les elemens eſtans mōtées par la plāte & l'animal juſqu'à l'homme, & y ayans eſté eſlevez en leur plus grāde perfection, ne pouvans mōter plus haut, ſont obligez de deſcendre, & faire par ce moyen vn mouvement circulaire & continuel, qui commāce aux elémens, & finit par eux. Mais pour ce que l'homme, animal divin, doit eſtre excepté de cette regle, à cauſe de ſon ame raiſonnable: elle comprend ſeulement le reſte: qui ne differe que du plus & du moins, comme fōt les degrez d'vn eſcalier, qui pour eſtre plus haut ou plus bas n'en ſont pas moins ſemblables. Cette vniformité de nature entre les plantes & les animaux ſe prouve auſſi en ce

que les vns & les autres vivent & meurent: ont leur nourriture, augmentation & generation. Si l'animal a son temps pour estre en amour, la plante a le sien pour estre en sève. Elles ont distinctiõ de sexe, comme il se void entre autres au cypres, au chenevis & à la palme: cette-ci ne portant point de fruit si elle n'est voisine du masle, ou que du moins on ne lui en attache quelque branche. Les plantes semblent aussi avoir quelque sorte de respiration: car, outre qu'elles aiment l'air libre, veu que plãtées pres d'vne haute muraille où sous de grãds arbres, elles s'enclinent du costé que l'air est libre, comme pour s'affranchir de la captivité de cet ombrage: D'ailleurs leur racine qui est leur bouche, a quelque discretion de goust, fuyãt d'vn costé les terres nuisibles, se poussant librement de l'autre dans les bons terroirs, & ne s'imbibant pas indifferemmẽt de toutes sortes de liqueurs, mais seulement de celles qui lui sont convenables. C'est pourquoi leurs parties ont leurs noms communs avec ceux des animaux: la moëelle, la chair, les veines, la peau. En vn mot, le mouvemẽt local semble seul leur mãquer: lequel toutesfois outre les exemples precédens se trouve en l'herbe vive d'Acosta qui replie ses feüilles & ses fleurs lors qu'on la touche: & dont nous

avons quelque ombre dans les tulipes qui se ferment le soir & s'ouvrent le matin : les soucis qui suivent le Soleil, d'où ils ont obtenu le mot latin de *Solsequium* : mais plus manifestement la fleur du Soleil : le cameleon blãc qui s'appelle l'Almanac des païzans, & lequel ils tiénent à ce sujet pendu sur leurs portes, pource qu'ils replie ses fleurs quand la tempeste est prochaine. C'est chose notoire que le poirier de bon Chrestien & le meurier languissent dans les lieux non frequentez des hommes : & tesmoignent au contraire par leur vigueur & fertilité qu'ils se plaisent en leur conversation. Quelques-vns y pourroient ajouster l'experience des bucherons dont la coignée entre plus avãt au premier coup qu'aux suivans, comme si la substance de l'arbre se resserroit au premier sentiment qu'il a de l'attaque de son ennemi. Mais ce que les verges de coudre s'enclinent vers les mines d'or & d'argent, semble y marquer quelque chose de plus qu'en l'animal mesme. Bref, le mouvement des herbes rampantes se peut appeller progressif ; entr'autres celui de la citroüille & du concombre, qui suivent l'eau voisine, & forment leur fruit en long pour l'aller cercher.

CENT LXV.

CONFERENCE

Du Lundy 15. Mars 1638.

Des truffles & champignons.

LA meſme raiſon qui a eſtabli les zoophytes, veut qu'il y ait des champignons. Car comme il y a quelque nature moyenne entre la plante & l'animal, laquelle participe de tous les deux, il falloit auſſi quelque choſe entre le mixte & la plante qui ſont ces tubercules & eminences qui ſortent tãtoſt des arbres comme l'agaric, tantoſt des terres ſimplement, comme les champignons, & autres telles productions fungueuſes: leſquelles ſont pouſſées par la chaleur interieure de la terre aidée de celle du Soleil qui eſt leur cauſe efficiente, ont pour matiére vn limon ou humidité onctueuſe ou viſqueuſe propre à recevoir la forme que lui donne l'appoſition de cette matiére, & qui ſe diverſifie ſelon la grandeur ou petiteſſe de l'effort que fait la nature pour l'expulſer, & diſpoſition des lieux par où elle paſſe: comme l'eau de nos fontaines artificielles ſuit la forme du canal par où elle ſort. Et quãt

aux trufles, l'opinion de Cardan eſt, que les neiges fonduës s'inſinuans ſouz la premiere ſurface de la terre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'vne propre à faire germer cette plante, la produiſent. A laquelle opinion je ſouſcris d'autant plus volontiers que ces neiges ont eſté ci devant reconnuës eſtre pleines d'eſprits : leſquels par conſequent peuvent ſervir de ſemence à cette production.

Le 2e diſt, Qu'il ſe tenoit à l'opinió commune que les trufles venoient du tonnerre : ſoit que ce metéore remuant la ſurface de la terre par l'agitation qu'il cauſe dans l'air qui la touche, il réveille la ſemence cachée qu'elle retenoit en ſoi de cette plante, comme de pluſieurs autres qu'elle produit d'elle meſme: ſoit que la pluye qui le ſuit eſtant engroſſie d vne vertu celeſte propre à cette generatió, en ſoit la ſemence. Tant y a que la providéce de nature a ſupplée par vne cauſe efficiéte vniverſelle au défaut des cauſes particuliéres deſtinées à la productió des autres plantes qui ſont le planen la pluſpart des arbriſſeaux, & es arbres & herbes la ſemence, de laquelle cette-ci eſt privée comme de toutes les parties ordinaires aux autres : pource qu'elle eſt de la nature de ces animaux qui n'ót point leurs parties diſtinctes les vnes des autres ; mais ont la

teſte où ils ont les pieds, & le cœur, le foye & le cerveau, voire le reſte tout en vn lieu : n'ayant ni tronc, ni feüilles, ni fleur, ni semẽce, ni racine, ſi on ne l'a veut appeller tout racine, pour ce qu'elle en a plus l'apparence que d'aucune autre partie de la plãte : qui eſt poſſible la cauſe de l'excellence de ſon gouſt : lequel n'eſt pas doux cõme celui de la pluſpart des racines, ni acide, comme la plus part des feüilles, ni des autres eſpeces de gouſt qui ſe remarquẽt és autres parties des plantes, mais compoſé de de tous les gouſts enſemble, & par ce meſlange parfait tres-agréable, comme provenãt auſſi du meſlange de toutes ces parties, meſmes lors que la coction a meuri ce qu'il y avoit encor de terreſtre & aqueux, & l'a plus parfaitement meſlé par la chaleur du feu. Quant aux champignõs, comme ils ſont de diverſe nature, leur cauſe eſt auſſi differẽte, mais tous procedans d'vn excremẽt que la terre pouſſe hors de ſoi : y eſtant entré, cõme en la productiõ de cette ſorte de potiron qu'õ appelle piſſe-chien, ou s'y eſtant engẽdré par la tranſcolation perpetuelle des humeurs de la terre, qui les rend plus ou moins nuiſibles ſelon la malignité plus grande ou moindre de cette humeur, mais touſjours de mauvais ſuc, & qui tient de ſa ſource & cauſe matérielle.

de corruption semblent encor avoir vne fin particuliere, qui est la purgation des elemens, dont ils attirent toutes les impuretez, & s'en nourrissent. Car vne matiere corruptible & capable de chãgement ayant esté long-temps circulée & passée par plusieurs formes que nous n'appercevons pas jusqu'à ce qu'elles chãgent de place: la nature y introduit enfin le mouvement qui nous le fait appeller vn corps animé, dans lequel l'ame survenãt met quelque fin à ce changement cõtinuel: & sert, par l'éventillation qu'elle y donne, à empescher que cette corruption ne s'augmente: ne travaillant pas seulement à façonner le dehors comme vn sculpteur, mais aussi le dedans: & lui donnant les parties que le hazard lui a fait rencontrer selon la diversité de la matiere subjacente: faisant d'vne matiere subtile, comme est l'esprit du vin, des mouscherons qui nagent ou volent sur les cuves & autres vaisseaux pleins de moust ou de vin: d'vne plus grossiere & visqueuse, des vers: d'vne autre qui se trouve en vn lieu propre à recevoir des formes plus travaillées, des grenoüilles, anguilles, & d'autres encor, des animaux qui ont plus de parties distinctes & approchent davantage des parfaits, comme les rats & souris: en tous lesquels la chaleur cor-

rompante changée en esprit devient cõservatrice & principe des fonctions de leur corps ainsi organizé : qui les portent à la recherche des moyens de leur entretien, qui est la vie.

Le 5e dist, Que ces generations ne se peuvẽt attribüer qu'au Soleil, lequel influë non seulement ses rayons dans la surface de nos elemens, mais aussi sa vertu jusques au centre de la terre : jusques où le feu elementaire, dont cet astre est la sphére & le lieu naturel, cuit, digere, prepare & vivifie les métaux, & y fait boüillir les eaux minerales. Pour preuve dequoi & que le Soleil est le pere de telles generations, outre ce qu'elles se font principalement lors qu'il s'approche ou se fait le plus sentir sur l'horizon, quelques-vns ont remarqué que les rats engẽdrez de corruption sans l'aide de masle & de femelle se distinguẽt d'avec les autres produits par la generation ordinaire, en ce que ceux-là exposez au Soleil apres leur mort, ont peu ou point de mauvaise odeur, se consument & deviennent comme au neant : cet astre repetant ce qu'il y avoit contribué : là où l'odeur des autres est insupportable.

Le 6e dist, Que tant en la generation qui se fait par la production de son semblable, qũi se rapporte au feu en allumant vn autre, qu'en

celle qui vient de corruption, qui a quelque proportion au mesme feu excité par le fuzil, il se rencontre vne mesme difficulté : à sçavoir, quelle est cette chaine & lié imperceptible qui attire les formes & les fait descendre de necessité dans le composé pour lui donner l'estre si tost que les dispositions s'y rencontrent : soit que ces dispositions soient réveilles par la semence, comme lors que vous semez vne plante en vne terre bien preparée : soit qu'elles naissent de terre sans semer, comme plusieurs plantes lesquelles sont bien plus vigoureuses & ont moins besoin d'estre cultivées que les autres : par la raison du jardinier, que les meres ont plus de soin de leurs enfans propres, que les nourrices de ceux d'autrui : D'où vient que les rats qui naïssent de corruption sont plus dispos, de plus longue vie & multiplient d'avantage que les autres : & pour la façon de laquelle ils s'engendrent, elle doit avoir quel proportion avec celle des animaux parfaits, qui ne nous est pas plus connuë : n'y ayant point de Philosophe qui puisse dire pourquoi vn cheval engendre plustost vn poulain qu'vn veau, non pas mesme pourquoi vn poirier fait plustost vne poire qu'vne prune.

CENT LXIIII.

CONFERENCE

Du Lundy 8. Mars 1638.

Des zoophytes ou plant'animaux.

CEt Vnivers pour en meriter le nom devoit comprendre comme il fait dans son enceinte tout ce qui estoit imaginable. Cela se void dans la division de l'estre & de la substance, dont chaque membre ne respond pas seulement à autant de choses qui sont en la nature : mais il y en a autant d'autres qu'il se peut faire de combinations diverses des membres de cette division. Ainsi en la distribution des ames vegetatives, sensitives & raisonnables, il s'en trouve non seulement de moyennes entre le sentiment & la raison, mais aussi entre la vegetation & le sentiment. Et il se void des exemples de tout dans la famille des animaux & vegetaux. Il y a des plãtes qui n'ont point de racine, comme le guy & les champignons : qui n'ont que la racine, comme les truffes : qui n'ont que la feüille, comme la lentille d'eau : point de fleurs ni de semence, comme la fougere : point de feüil-

les, comme l'vmbillicus Veneris : qui contre l'ordinaire pouſſent le fruit avant la feüille, comme le figuier : ou fleuriſſent ſans fructifier, comme le ceriſier-fleur : Des animaux qui s'engendrent de corruption, comme nous avons veu, & d'autres non aucuns qui demeurent vn temps immobiles & comme enſevelis, ainſi que le ver à ſoye en ſa bobine, & les limaçons en hyver : d'autres qui demeurent tousjours en cet eſtat comme les huitres : & pour ce que cette façon de ſe nourrir & croiſtre ſans aucun mouvement progreſſif eſt propre à la plante, & que derechef ouvrant & fermant leurs coquilles, elles teſmoignent du ſentiment, elles s'appellent plaint'animaux : eſquels l'ame ſemble eſtre partagée & tenir de la nature de ces nuances & couleurs moyennes entre deux autres extremes, telle qu'eſt la griſe entre le blanc & le noir, qui n'eſt ni blanche ni noire, mais tous les deux enſemble. Ainſi le zoophyte eſt quelque choſe de moins que l'animal, & de plus que la plante.

Le ſecond diſt, Que les formes ſont indiviſibles, & particuliérement les ames. Ce qui fait qu'elles ſe peuvent bien comprẽdre l'vne dans l'autre, comme la vegetative eſt contenuë dans la ſenſitive, & celle-ci dans la rai-

sonnable qui les comprend toutes eminemment: mais non entrer en la compositiõ l'vne de l'autre, & moins se partager, informans vn corps qui soit demi plante & demi animal; d'autant que par la mesme raison il y en auroit d'autres demi-hommes & demi-bestes; ce qui ne peut estre imaginé que souz la forme d'vn monstre. Aussi que posant cette division necessaire elle iroit à l'infini, y ayant vne latitude & des degrez sans fin d'vn extreme à l'autre: de l'vn desquels celui qui participeroit le plus constituëroit vne nouvelle espece, ou plustost vn nouveau genre, ce qui seroit absurd & contre les preceptes de la philosophie, qui ne veut pas qu'on multiplie les choses sans necessité.

Le troisiesme dist, Que par la mesme raison les plantes & les animaux estans de mesme espece, il n'y auroit nul doute ques ces deux attributs ne se puissent trouver en vn sujet. Car la vegetatiõ & le sentiment n'estans que des diverses operatiõs d'vne mesme ame qui agit differemment selon qu'elle rencontre les organes de son sujet disposez, ont esté sãs necessité multipliées en autant de familles differentes, veu qu'elles ne sont qu'vne mesme. Et tout ainsi qu'aux bestes brutes la faculté sensitive survenant à la vegetative en leur ge-

neration, n'adjouſte pas vne nouvelle forme à la precédente: ainſi la vegetative des plantes n'eſt en rien moindre que la ſenſitive; veu que les diſpoſitions de la matiere ſont les ſeules cauſes de cette diverſité. Tout ainſi donc que l'animal pour eſtre privé de l'vſage de quelques ſens, n'eſt pas moins animal qu'vn autre qui ſe ſert de tous, l'arbre pour exercer moins d'operations de ſon ame que les animaux, n'en eſt pas moins animal. Bien que ce ne ſoit pas vne raiſon concluante que les plãtes ſoiẽt entiérement privées des facultez de ſentir, ſous ombre que ces facultez ſont imperceptibles à nos ſens: leſquels neantmoins trouvent dequoi ſe ſatisfaire en cette plante animale: laquelle, au dire de Scaliger apres pluſieurs autres, croiſt en Zanolha, partie de la Tartarie; où les habitans ſement vne graine ſemblable à celle de nos melons, mais vn peu moins longue: d'où il ſort de terre vne herbe qu'ils appellent *Borametz*, c'eſt à dire agneau, duquel elle a toute la figure, notammẽt ſes pieds, ſes vngles & oreilles, voire toute ſa teſte, excepté qu'il ne lui vient point de cornes: au lieu deſquelles il lui croiſt vne touffe de poil ſur le front. Elle eſt couverte d'vn poil tres-delié, duquel ceux du lieu ſe ſervent pour faire des boõnets. Sa chair reſſemble à

celle

celles des escreviſſes, & eſtãs bleſſée il en ſort du ſang : cette chair eſtant d'vne ſaveur tres-douce. Il tiẽt à la terre par ſa racine, qui pouſſe vn tige qui ſe va plãter dans ſon nombril: auſquelles merveilles on ajouſte qu'il vit auſſi lõg-temps qu'il y a autour de lui de l'herbe verdoyante, comme feroit vn autre agneau dans vn agréable paſcage : mais cette verdure eſtant deſſechée ou par le temps ou par deſſein, cette belle plante-mouton meurt auſſi toſt: & pour faire leur comparaiſon entiere, les ſeuls loups entre tous les animaux devorans deſirẽt ardemment de s'en repaiſtre. Nous trouvons auſſi quelque exemple de cette double vie dãs le bois d'Eſcoſſe, lequel eſtãt trempé dãs l'eau ſe convertit en canard : car tout ainſi qu'és feüilles d'vn autre arbre ſemblable à celles du meurier, leſquelles Antoine Pigafet en ſon Itineraire, rapporte avoir deux petits pieds de chaque coſté; ſur leſquels ſes feüilles s'éfuient ſi toſt que quelqu'vn les touche, & ne vivent que d'air. Telles ſont auſſi les mãdragores de la haute Hõgrie, qui croiſſent en figures tres-exactes d'hommes & de femmes : Le Baaras, plante dont parle Ioſephe, qui reluit la nuit & dont la fuite ne ſe peut arreſter que par le ſãg menſtruel d'vne femme : Le baume lequel Pline aſſeure fremir à l'approche du fer qui le

doit inciſer pour en faire diſtiler la liqueur: & cette autre arbre que le meſme Scaliger dit croiſtre en la hauteur d'environ huit pieds en la province Pudifetam: lequel à l'approche de quelque homme ou autre animal, reſſerre ſes rameaux, & les eſtend quãd ils s'en retournent: ce qui lui a donné le nom de Pudique: laquelle conſtriction & dilatation on attribuë auſſi à l'eſponge. En tous ces effets il ſe remarque des puiſſances & facultez aprochantes de celles des animaux. Auſſi Platon apelloit il l'homme vn arbre renverſé, non tant pour ſa figure, qui ſemble avoir la racine vers le Ciel, comme pour montrer que les elemens eſtans mõtées par la plãte & l'animal juſqu'à l'homme, & y ayans eſté eſlevez en leur plus grãde perfection, ne pouvans mõter plus haut, ſont obligez de deſcendre, & faire par ce moyen vn mouvement circulaire & continuel, qui commãce aux elémens, & finit par eux. Mais pour ce que l'homme, animal divin, doit eſtre excepté de cette regle, à cauſe de ſon ame raiſonnable: elle comprend ſeulement le reſte: qui ne differe que du plus & du moins, comme fõt les degrez d'vn eſcalier, qui pour eſtre plus haut ou plus bas n'en ſont pas moins ſemblables. Cette vniformité de nature entre les plantes & les animaux ſe prouve auſſi en ce

que les vns & les autres vivent & meurent: ont leur nourriture, augmentation & generation. Si l'animal a son temps pour estre en amour, la plante a le sien pour estre en séve. Elles ont distinctiõ de sexe, comme il se void entre autres au cypres, au chenevis & à la palme: cette-ci ne portant point de fruit si elle n'est voisine du masle, ou que du moins on ne lui en attache quelque branche. Les plantes semblent aussi avoir quelque sorte de respiration: car, outre qu'elles aiment l'air libre, veu que plãtées pres d'vne haute muraille où sous de grãds arbres, elles s'enclinent du costé que l'air est libre, comme pour s'affranchir de la captivité de cet ombrage: D'ailleurs leur racine qui est leur bouche, a quelque discretion de goust, fuyãt d'vn costé les terres nuisibles, se poussant librement de l'autre dans les bons terroirs, & ne s'imbibant pas indifferemmẽt de toutes sortes de liqueurs, mais seulement de celles qui lui sont convenables. C'est pourquoi leurs parties ont leurs noms communs avec ceux des animaux: la moëelle, la chair, les veines, la peau. En vn mot, le mouvemẽt local semble seul leur mãquer: lequel toutesfois outre les exemples precédens se trouve en l'herbe vive d'Acosta qui replie ses feüilles & ses fleurs lors qu'on la touche: & dont nous

avons quelque ombre dans les tulipes qui se ferment le soir & s'ouvrent le matin : les soucis qui suivent le Soleil, d'où ils ont obtenu le mot latin de *Solsequium* : mais plus manifestement la fleur du Soleil : le cameleon blãc qui s'appelle l'Almanac des païzans, & lequel ils tiẽnent à ce sujet pendu sur leurs portes, pource qu'ils replie ses fleurs quand la tempeste est prochaine. C'est chose notoire que le poirier de bon Chrestien & le meurier languissent dans les lieux non frequentez des hommes : & tesmoignent au contraire par leur vigueur & fertilité qu'ils se plaisent en leur conversation. Quelques-vns y pourroient ajouster l'experience des bucherons dont la coignée entre plus avãt au premier coup qu'aux suivans, comme si la substance de l'arbre se resserroit au premier sentiment qu'il a de l'attaque de son ennemi. Mais ce que les verges de coudre s'enclinent vers les mines d'or & d'argent, semble y marquer quelque chose de plus qu'en l'animal mesme. Bref, le mouvement des herbes rampantes se peut appeller progressif ; entr'autres celui de la citroüille & du concombre, qui suivent l'eau voisine, & forment leur fruit en long pour l'aller cercher.

CENT LXV.

CONFERENCE

Du Lundy 15. Mars 1638.

Des truffles & champignons.

LA meſme raiſon qui a eſtabli les zoophytes, veut qu'il y ait des champignons. Car comme il y a quelque nature moyenne entre la plante & l'animal, laquelle participe de tous les deux, il falloit auſſi quelque choſe entre le mixte & la plante qui ſont ces tubercules & eminences qui ſortent tãtoſt des arbres comme l'agaric, tantoſt des terres ſimplement, comme les champignons, & autres telles productions fungueuſes: leſquelles ſont pouſſées par la chaleur interieure de la terre aidée de celle du Soleil qui eſt leur cauſe efficiente, ont pour matiére vn limon ou humidité onctueuſe ou viſqueuſe propre à recevoir la forme que lui donne l'appoſition de cette matiére, & qui ſe diverſifie ſelon la grandeur ou petiteſſe de l'effort que fait la nature pour l'expulſer, & diſpoſition des lieux par où elle paſſe: comme l'eau de nos fontaines artificielles ſuit la forme du canal par où elle ſort. Et quãt

aux truffes, l'opinion de Cardan eſt, que les neiges fonduës s'inſinuans ſouz la premiere ſurface de la terre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'vne propre à faire germer cette plante, la produiſent. A laquelle opinion je ſouſcris d'autant plus volontiers que ces neiges ont eſté ci devant reconnuës eſtre pleines d'eſprits : leſquels par conſequent peuvent ſervir de ſemence à cette production.

Le 2e diſt, Qu'il ſe tenoit à l'opinió commune que les truffes venoient du tonnerre : ſoit que ce metéore remuant la ſurface de la terre par l'agitation qu'il cauſe dans l'air qui la touche, il réveille la ſemence cachée qu'elle retenoit en ſoi de cette plante, comme de pluſieurs autres qu'elle produit d'elle meſme: ſoit que la pluye qui le ſuit eſtant engroſſie d vne vertu celeſte propre à cette generatió, en ſoit la ſemence. Tant y a que la providẽce de nature a ſupplée par vne cauſe efficiẽte vniverſelle au défaut des cauſes particuliéres deſtinées à la productió des autres plantes qui ſont le planen la pluſpart des arbriſſeaux, & es arbres & herbes la ſemence, de laquelle cette-ci eſt privée comme de toutes les parties ordinaires aux autres : pource qu'elle eſt de la nature de ces animaux qui n'ōt point leurs parties diſtinctes les vnes des autres ; mais ont la

teſte où ils ont les pieds, & le cœur, le foye & le cerveau, voire le reſte tout en vn lieu : n'ayant ni tronc, ni feüilles, ni fleur, ni semẽce, ni racine, ſi on ne l'a veut appeller tout racine, pour ce qu'elle en a plus l'apparence que d'aucune autre partie de la plãte : qui eſt poſſible la cauſe de l'excellence de ſon gouſt : lequel n'eſt pas doux cõme celui de la pluſpart des racines, ni acide, comme la plus part des feüilles, ni des autres eſpeces de gouſt qui ſe remarquẽt és autres parties des plantes, mais compoſé de de tous les gouſts enſemble, & par ce meſlange parfait tres-agréable, comme provenãt auſſi du meſlange de toutes ces parties, meſmes lors que la coction a meuri ce qu'il y avoit encor de terreſtre & aqueux, & l'a plus parfaitement meſlé par la chaleur du feu. Quant aux champignõs, comme ils ſont de diverſe nature, leur cauſe eſt auſſi differẽte, mais tous procedans d'vn excremẽt que la terre pouſſe hors de ſoi : y eſtant entré, cõme en la productiõ de cette ſorte de potiron qu'õ appelle piſſe-chien, ou s'y eſtant engẽdré par la tranſcolation perpetuelle des humeurs de la terre, qui les rend plus ou moins nuiſibles ſelon la malignité plus grande ou moindre de cette humeur, mais tousjours de mauvais ſuc, & qui tient de ſa ſource & cauſe matérielle.

Le 3e dist. Que c'est la pluye d'Automne qui fait le champignon. Ce qui se void autant par l'experience que par la raison : le trop grand froid de l'Hyver & celui qui reste encor au Printemps ne permettant pas à cet excremẽt de sortir au jour : ains resserrant tout, comme c'est son propre, & la chaleur & sechereſſe de l'Esté consumant la matiére qui les produit à mesure qu'elle sort de terre. Mais l'Automne, comme il trouve la terre crevassée & fenduë en plusieurs endroits par la chaleur de l'Esté precédent, aussi fournit-il par ces broüillards & saisons pluvieuses des matiéres excrementitieuses propres à cette generation. Le mesme se pourroit dire des truffes si nous ne voiyons leur generation se faire comme en vn tourne-main & incontinent apres le tonnerre, dont les crevásses de la premiere crouste de la terre sont vn indice certain; non en toutes terres, mais ez varennes seulement, & qui sont moins fertiles & mois cultivées. Aussi, la culture & le labourage ne leur permettroit pas de se produire : la matiére estant dissipée avant qu'elle eust aquis les préparations requises à cette generation.

Le 4e dist, Que l'histoire de Lartius Licinius, autresfois Préteur de Rome & pour lors Gouverneur d'Espagne : lequel, dans Carta-

gene la neuve, mordant en vne truffe se gasta vne dent par la rẽcontre d'vn denier Romain de la valeur d'vne piéce de dix sols, montre que cette pelotte se fait d'vne terre qui s'amasse en vn durillon, comme font les pierres & autres corps mixtes qui croissent naturellement par la seule apposition de matiére, sans pouvoir estre semées ni plantées. Car elle se trouve en terre sans racine ni filamens: voire se peut appeller vne imperfection de la terre, pource qu'elle ne se trouve jamais en bon terroir, mais seulement ez lieux sablõneux prés des bocages & buissons, & n'a point de grandeur certaine: s'en trouvant de tres-petites, de moyennes, & d'autres de la grosseur du poing & du poids d'vne livre: aucunes sont pleines de gravier, & d'autres nõ, qui sont les meilleures: elles sont aussi de diverses couleurs, selon celle de leur terroir: à sçavoir, rousses, noires & blanches, d'vn goust tres-savoureux, mais de difficile digestion, & venteuses. Leur plus commune forme est ronde: mais Pline dit qu'il en vient de cornuës en Thrace, qui leur donne le nom de ceraunies: qu'il y a des contrées comme à Mytilene, où les torrens les produisent & les entrainent avec eux: qu'elles ne durent qu'vn an, & sont plus tendres au Printẽps qu'en aucune autre

saison. L'opinion de quelques-vns est qu'elles ne croissent point, estant produites en vn instant avec toute leur grosseur, veu qu'elles n'ont aucuns organes pour se nourrir, sãs quoi elles ne peuvent croistre, cõme elles n'engendrent point. Ce qui auroit plus d'apparence si ce que dit Pline se trouvoit vrai : à sçavoir, qu'il n'y eust aucun vestige de fente ou crevasse en la terre qui les couvre : mais l'experience fait voir le contraire : les truyes, qui en sont friandes, estans portées par l'odeur qu'elles exhalent à travers ces fentes, à les chercher & tirer hors de terre.

Le 5e dist, Que les champignons sont entre les plantes ce que les insectes parmi les animaux : comme montrent la generation des vns & des autres venant de corruption, la soudaineté de leur production, la defectuosité de leurs parties, & la qualité aucunement delettere ou veneneuse, qui est commune à la plus-part. Ces champignons sont medicinaux cõme l'agaric, alimenteux, ou absolument veneneux : ces deux dernieres espéces ne differãs souvent que selon les terroirs. Car ceux qui croissent dans les prez sont les plus seurs, & les orangez sont aussi bons & delicieux en Provence & Languedoc qu'ils sont veneneux ici, en Allemagne & Hongrie, où ils s'en ser-

vent à faire mourir les mouſches, & où ils apportent d'ordinaire des viſions. Tels eſtoient ceux dont mourut l'Empereur Claude beaupere de Neron, qui les appelloit à ce ſujet par deriſion, viande des Dieux, pource que les Empereurs Romains eſtoient deïfiez apres leur mort. Ils ſe diſcernent auſſi quelquesfois par la couleur & odeur. Les noiraſtres ou lividés, & qui ont le ſuc jaunaſtre & tenans de l'odeur du cuivre, eſtans mortiferes, & les blancs au contraire, les grizaſtres & ceux qui ſont rouges par deſſouz avec vn ſuc noir & vne odeur agréable, eſtans alimenteux. Les moins à ſoupçõner ſont ceux qui croiſſent par artifice dans les friches ou guérets fumez, ſur les couches de melons ou fiens de pourceau conſumé l'eſpace de deux ans : ſur leſquels auſſi les parures & eſpluchures des autres en font croiſtre de nouveaux, & leur tiennent lieu de ſemence : comme on le croid des coquilles d'huiſtres, leſquelles ſont broyées & jettées par les Turcs dans la mer de Conſtantinople pour en produire d'autres. On tient auſſi que les bons ſe diſtinguent des malins, par ce que les premiers ont le pied plus gros, & ont au bout vn cercle ou courone. Et s'il leur reſte de la malignité, Caton veut qu'on la corrige en fichant vn clou aupres d'eux, qui

attire à soi toute l'impureté de la terre: laquelle comme par sa molleſſe elle admet les chãpignons, ainsi plus dure elle fait les trufles, l'vn & l'autre sans semence: non sans exemple du violet jaune, & de la parietaire qui croiſt de soi-meſme sur les murailles faites à chaux & à sable; l'argentine, dans les ruiſſeaux: le creſſon, dans les sources, & de cette foreſt qui vint d'elle-meſme en Affrique: la terre ayant en soi les semences imperceptibles de beaucop de corps animez; A la production deſquels le seul nitre suffit par sa fécondité, ci-devant remarquée: laquelle ne trouvant point de semence qui la détermine à aucune production, s'employe à la generation des trufles. Car outre que leur gouſt & couleur interieure plus ordinaire, qui eſt la blanche ou grize, le teſmoignent, leur ſtatuoſité & proprieté qu'elles ont de provoquer à luxure, qui ſont deux qualitez du nitre, le juſtifient: comme auſſi leur naiſſance pendant le tonnerre ou les pluyes d'Automne & de la fin du Printemps pleines d'exhalaiſons nitreuſes, le prouvent. Le meſme ſe peut dire des champignons, qui prennent volontiers leur naiſſance (comme il a eſté dit) des ſubſtances nitreuſes, telle que ſont le fient & les terres où croiſt le ſalpeſtre.

CENT LXVI.

CONFERENCE

Du Lundy 22. Mars 1638.

Lequel eſt à préferer, la compagnie ou la ſolitude.

ON doit deſormais douter de tout, puis qu'on fait vn probleme d'vne maxime. Car l'hõme eſtant vn animal ſociable, il renonce à cette qualité dés qu'il cerche la ſolitude : en laquelle non ſeulement le langage, la courtoiſie & la civilité, mais toutes les ſciences & les arts, voire preſque toutes les vertus lui ſont inutiles, & le quitent peu à peu pour le reveſtir de la beſte & de ſes attributs : qui ſont le ſilence, la ruſticité, l'ignorance, & en vn mot la brutalité : encor y a-il quelque ſocieté en vne grande partie des animaux irraiſonnables, comme ſont les gruës, les abeilles, les fourmis & pluſieurs autres. De fait, conſiderez vn de ces ſolitaires & ſonge-creux, que le vulgaire appelle à bon droit loups garoux & ennemis du gẽre humain : ce ſont d'ordinaire des eſprits extravagans, dont les bizarreries paſſent chez

eux & à leur foible jugement pour des pensées divines, & qui sont au de-là de celles du reste des hommes : mais quand elles viẽnent à éclorre, ne meritent que la risée. Qui est aussi souvẽt la raison pourquoi leurs autheurs les retiennent si fort secrettes. Dont l'experience se void en tous ces melancholiques resveurs, qui bastissẽt des chasteaux en Espagne. S'ils font profession des armes, ce sont des Dom Quichotes de la Mãche : si de la Theologie, des heresiarques : de la Medecine, des Empiriques & gens destituez d'autre raisonnement sinon qu'ils ont vn secret incommunicable. Proposez vous au contraire des humeurs sociables : vous ni verrez rien que d'agréable. S'ils ont quelque entreprise à faire, ils la concertẽt avec d'autres, & sçachãs que deux yeux ne voyẽt pas tant de choses à la fois que peuvent faire quatre, polissent leurs résolutions par le choc & la collision mutuelle de leur avis avec celui des autres, & n'ignorans pas que le moyẽ de bien faire est d'estre repris de plusieurs : se sous-mettent à leur jugemẽt. Aussi faites vne induction de tous les biens, vous les trouuerez en la compagnie. Sans elle le monde se trouveroit dépeuplé en moins d'vn siécle, au lieu qu'il est perpetué par la cõservation de l'espece. Il n'y a riẽ à gagner en

la solitude, quand mesme on voudroit imiter l'humeur d'vn infatigable joüeur de ce tẽps, qui ne trouvãt plus personne à lui tenir compagnie, manie tout seul les chartes & les dez dans son cabinet, où il asseure trouver quelque divertissement. Mais l'artizan, le laboureur, le marchand ne peut rien gagner que dans le commerce, qui n'est qu'être plusieurs. Le plaisir n'est pas seulemẽt imaginable d'vn homme seul avec lui-mesme. Car les hypochondriaques & autres fols ne sçauroiẽt mesme concevoir aucun plaisir, sinon en se representant qu'ils conversent avec d'autres: & quand au bien honneste, l'honneur présuppose vne personne honorée, & vne autre qui l'honore: ce qui ne se peut rencontrer en la solitude: par conséquent ennemie de toute sorte de biens. Et suivant cette induction, les bals, balets, comedies, carouzels, festins & toutes les ceremonies, non seulement politiques, mais Ecclesiastiques ne se font-elle pas en compagnie: laquelle plus elle est grande y ajouste plus de lustre? Parquoi, si vous ostez la compagnie, ostez en mesme temps tous les moyens ausquels on employe les biens aquis avec tant de peine, & dont le seul desir d'en aquerir de l'honneur fait trouver douce la peine qu'on a pour y paryenir. Qu'vn hom-

me soit seul, il ne lui faut d'habits que pour couvrir sa nudité, ou le défendre du froid: au lieu que la magnificence des Cours, est la plus esclatante marque de la splendeur d'vn Estat.

Le 2e dist. Encore qu'il soit mal-aizé de loüer la solitude en vne si bonne compagnie; si est-ce que l'on y peut considerer les trois sortes de biens qu'on a voulu attribuer à la societé. Car quand elle n'auroit pour ses vtilitez que le silence, de l'observation duquel personne ne s'est jamais repenti, oüi bien au contraire souvent d'avoir parlé, accident inséparable des compagnies, la perfection du Chrestien se trouve en elle. Pource que des trois manières de pecher, la solitude n'a rien à fuïr que les pensées: celle des paroles & des actiõs en estant retranchée, puisqu'elle manque d'objet: & encor ces mesmes pensées n'ont-elles leur origine que de la fréquentation des compagnies précedentes, puisque rien n'est en l'entendement qui n'ait passé par les sens. De là vient que ceux qui ont le plus recerché l'innocence se sont retirez des compagnies & des villes, Ainsi, les Prophetes en l'ancienne loi; & depuis, les Hermites peuploient les deserts de la Thebaïde: & les plus reformez Religieux vivoiẽt les plus solitaires.

Le

Le bien delectable s'y trouve auſſi : n'y ayant point de plaiſir pareil à la lecture, méditation & contemplation, qui ne s'accordent point avec la compagnie : & l'homme eſtant plus eſſentiellemẽt raiſonnable que ſociable, qui doute que l'on ne raiſonne mieux dans la ſolitude que dãs l'embarras des compagnies? Les ſciences non ſeulement ſpéculatives ſe poliſſent mieux par elle, mais encore des plus civiles & populaires, comme l'éloquẽce & la poëſie, l'vne fut appriſe par Démoſthene en ſon cabinet & aux bords de la mer, l'autre eſt grãde amie de la ſolitude, & la fait recercher à ſes ſectateurs. C'eſt pourquoi les Grecs baſtiſſoient les temples des Muſes dans les bois & hors des villes : & la nuit, mere & compagne de la ſolitude, eſtoit par eux appellee *Eufronẽ*, ſage. C'eſtoit auſſi la raiſon pourquoi les Pythagoriens cõmãdoient vn ſilẽce pour cinq ans avant que d'entẽdre leur philoſophie : ce qui n'eſtoit autre choſe qu'vne ſolitude en cõpagnie : voire meſme, ceux qui ont le plus receu d'honneur & de contentement en la converſation, ont le plus aimé la retraite. Teſmoin Auguſte, qui n'aſpiroit qu'à ſe dégager quelque jour des affaires publiques: Diocletiã & Maximian qui l'ont eſté cercher en Eſclavonie : & au dernier ſiécle Charle Quint, en

Portugal. Auſſi eſtoit-ce avec raiſon que le peuple Romain s'eſcrioit qu'il n'y avoit qu'vn Varias qui ſceuſt vivre, lequel s'eſtoit retiré de la ville en vn lieu ſolitaire & champeſtre. Car encore que les proſcriptions & calamitez publiques euſſent authorizé ſa retraite en ce temps-la: neãtmoins, la contagion de la cõpagnie de chacun en particulier, la dépravation ſi commune des mœurs, & les contentemens qui accompagnent la paiſible ſolitude, ſont d'aſſez forts charmes pour y attirer ceux qui ſuivent cette vie: que l'honneur ſuit auſſi volontiers, puiſqu'il eſt comparé à l'ombre, qui fuit ſes pourſuivans, & ſuit ceux qui le fuyent. De fait, tous ceux qui ont affecté la ſolitude: comme parmi les Payens Empedocle, Apollonius, Numa, les Gymnoſophiſtes & nos Druydes ont eſté en eſtime parmi les hõmes. Voire, comme les ſolitaires ſont tenus pour eſprits forts, c'eſt vne marque de foibleſſe d'eſprit de ne ſe pouvoir ſupporter ſoi-meſme & avoir beſoin de la cõverſation d'autrui: en cela ſemblables aux lierres & autres herbes trainantes, qui ne ſont que rãper ſi elles n'ont l'appui de quelqu'vn: au contraire des grands cheſnes & ormes qui ſe maintiẽnent ſeuls cõtre les orages des vents. Auſſi les beſtes les plus genereuſes ſont ſolitaires, comme le lion

& l'elephant, dans les deserts : l'aigle, dans les rochers & hautes montagnes : au cõtraire des poules & autres animaux timides & qu'on appelle bestes de compagnie. Doù l'on peut inferer que la peur a fait bastir les villes : & que tout ainsi que, comme dit Aristote, plusieurs volailles en vne court ne se peuvent pas proprement appeller compagnie : de mesme, la seule foule & multitude de plusieurs visages ne merite pas ce nom. Ce qui faisoit cercher à Diogene vn homme en plain marché à midi la lanterne à la main : & me fait conclure que le sage ne devant trouver contentement qu'en soi-mesme, il ne doit aussi cercher que sa compagnie. Car n'estant jamais moins seul que quand il l'est, la solitude a bien sa compagnie : mais non la compagnie, sa solitude.

Le 3e dist, Que les choses indifferentes sont distinguées des bõnes & mauvaises, en ce que les premieres sont quelques fois bõnes & vtiles, & quelquesfois non : les autres sont tousjours determinées à vne mesme fin. Or personne ne voudra soustenir que la compagnie soit tousjours bonne ou tousjours mauvaise. Il reste donc qu'elle soit indifferente & pareille à l'eau des ruisseaux qui arrosent les jardins : laquelle se convertit en la nature des plantes qu'elle arrose. Car y a il societé, par exemple,

plus authorizée de Dieu que le mariage? & toutesfois, ce seroit vne proposition bien hardie, que de le vouloir préferer au contentement de la vie religieuse : mais pource que celle-ci n'est pas tousjours solitaire à la mode des Chartreux & des Hermites, la compagnie est à préferer ou postposer à la solitude, selon les diverses circonstances de l'vne & de l'autre.

Le 4 dist, Que suivant l'avis d'Aristote, il y a deux sortes de personnes solitaires : les vns pource qu'ils sont au dessus du reste des hommes, comme les Heros & demi-Dieux de l'antiquité : les autres, pource qu'ils sont au dessouz des mesmes hõmes. Les premiers ne frequentent pas les hommes, pour ce qu'ils les reconnoissent indignes de leur conversation : les autres s'en abstiẽnent, pour ce qu'ils ne s'en reconnoissent pas capables : pareils à ces villageois que leur rusticité empesche de paroistre, ou parler en compagnie. Mais pource qu'il y a beaucoup moins des premiers que des derniers, c'est la cause pourquoi la solitude est plus communément vne marque de defaut que d'avantage en l'homme, & par consequent la compagnie lui doit estre preferée.

CENT LXVII.

CONFERENCE

Du Lundy 29. Mars 1638.

Qui ſont les plus avizez, des oyſeaux, des beſtes à quatre pieds, ou des poiſſons.

L'Air ayant plus de raport avec les eſprits, par le moyen deſquels s'exercent toutes les fonctions de l'ame & du corps, & qui ſervent de liaiſon à tous les deux, ſembleroit ſuffire à donner l'avantage à ſes hoſtes les oiſeaux, quand ils n'auroient pas les teſmoignages, par leſquels les hommes ſe reconnoiſſent eſtre au deſſus de leurs ſemblables, qui conſiſtent à avoir plus d'avantages de la nature, & à eſtre plus propres au diſciplines que les autres. Car les oiſeaux ayans les meſmes priviléges de marcher ſur terre que les animaux terreſtres : voire aucuns d'eux, comme le plongeon, d'aller dans les eaux, ont encor ce preciput de la nature qu'ils fendent les airs d'vn mouvement ſi viſte, que l'eſcriture Sainte ne nous a pû mieux exprimer la promptitude des Anges, qu'en leur donnant des aiſles. Auſſi ne ſçauroit-on s'i-

maginer aucune action, sans en excepter les vertueuses, qui ne se trouve dans l'oiseau: l'hirondelle sçait l'architecture: l'Alcyon sçait avec cet art celui de deviner jusques où le Nil se débordera, & que par vn respect lequel la nature lui porte pendant qu'elle fait son nid il n'y aura point d'orage sur mer: l'oye est d'vne si seure garde, qu'elle a autresfois sauvé le Capitole à la hôte de ses sentinelles: le Roitelet sert de guide & d'espion au Crocodrille: la Corneille & la Tourterelle sont des exemples de l'amitié conjugale: les Cigoignes en fourniſſent de la pieté: jusques aux essains des abeilles sont les modelles des Republiques: & les fourmis à mesure que l'aage & l'experience les rend plus avisez, acquiérent des aisles. Ce qui se void aussi au ver à soye, lequel n'est rien qu'vne chenille jusqu'à ce que les aisles lui viennent: & alors voletant perpetuë son espece, avec telle prudence qu'il n'amoncelle point ses œufs, pour ce qu'en ce cas ils ne pourroient éclorre, mais les depart & distribuë en plusieurs endroits pour estre commodément recuillis en suite. Et quant à l'art, la premiere des disciplines estant la parole, il n'y a que le seul genre des oiseaux qui en soit capable, outre les hommes. Car pour les exemples particulieres de l'Elephant & de quel-

ques autres beſtes qui ont teſmoigné quelque ombre de jugement, nous avons celui de l'Aigle qui ſe lança dans le feu où bruſloit le corps de ſa maiſtreſſe: & tant d'autres, que ce ne ſeroit jamais fait.

Le ſecond diſt, Que la petite teſte des oiſeaux comparée au reſte de leurs corps, la ſechereſſe & la bile dont ils abondent, ne leur permet pas d'eſtre ſi avizez que les autres animaux: leur jargon meritant auſſi peu le nom de langage comme leurs autres actions celui de vertu. Auſſi, leur dormir n'eſtant jamais ſi parfait entier & profond comme celui des animaux terreſtres que leurs meres ont alaité, & par ce moyen rendus plus humides: & le ſommeil eſtant le reſtaurateur des eſprits, les oiſeaux n'en peuvent tant avoir que les autres animaux. C'eſt pourquoi ils ſe laiſſent bien plus aizément prendre que les animaux terreſtres: les corps deſquels ayans plus de ſymbole & de proportion avec les noſtres, ont auſſi plus de diſpoſition à exercer quelques fonctions qui ſe rapportent à celles de noſtre eſprit. Auſſi faut-il que le corps pour eſtre capable de loger vne ame avizée ait quelque proportion avec l'homme: laquelle ne ſe trouve qu'entre les animaux terreſtres & nous: Notamment doivent eſtre aucune-

mes ſont les plus fins & ruzez, les poiſſons hoſtes de la mer, les plus froids des animaux, en doivent avoir leur part. Et ſi la molleſſe de la chair par tout ailleurs eſt marque de la bonté de l'eſprit comme elle l'eſt en l'homme, & comme la phyſionomie nous apprend à tirer des conſéquences de l'vn à l'autre, les poiſſons auront cet avantage au deſſus des autres animaux de la terre & de l'air. De vrai, l'air & la terre ſont faits pour l'homme : mais quant à la mer, elle n'eſt faite premierement & de ſoi que pour les poiſſons, ſes autres commoditez n'eſtans qu'accidentaires. Et le ſilence qui fait communément diſtinguer le ſage du fol, leur eſt naturel ; qui ne peut eſtre entretenu par les oiſeaux & autres animaux, pource que leur voix & leur chant, & celui d'autrui les trahit, & eſt ſouvent cauſe de leur perte : Mais les poiſſons ne craignent rien de pareil. D'ailleurs, ils ſont tellement avizez, que les peſcheurs ne les ſçauroient prendre d'vne ligne autre que blanche & à couleur d'eau, qui leur oſte le ſoupçon de quelque embuſche : car eſtant trop groſſe & viſible, le poiſſon ne s'en approcheroit pas. La defiance mere de ſeureté, leur eſt plus commune qu'à tous autres animaux : la vigilance plus grande. Les animaux terreſtres n'ont point

de ruze pareille à ce charme imperceptible dont se sert la torpille à engourdir le bras de celui qui la pesche à la ligne : ni à celle de la séche, qui se voyant attaquée trouble l'eau de son ancre pour se dérober de la veuë de celui qui la cerche : ni à celle du poulpe qui se rend de la couleur du roc sur lequel il se tient, afin de n'estre point apperceu. Et bien qu'il nous en prenne de mesme en l'histoire des poissons, comparée à celle des autres animaux, comme à chacun peuple, qui appelle barbares ceux qui ne sont pas de sa mesme nation : l'élement de l'eau nous separant si fort du commerce de ses habitans, que la centiesme partie de ce qui les concerne ne nous est pas cõnuë : si est ce qu'il n'y a celui qui ne remarque que les poissons ont besoin de plus de ruses pour se garentir des embusches & hostilitez des autres, que non pas les bestes des champs, lesquelles aussi sont plus aizément prises qu'eux : Entre lesquels le poisson nõmé mulet abat de sa queuë le morceau attaché à l'hameçon au lieu de s'y prendre : & s'il n'en peut venir à bout, se contente de le ronger tout autour : & le loup de mer se sentant pris du mesme hameçon, secoüe sa teste ça & là, endurant patiemment la douleur du deschirement qu'il se fait par cette grand playe, jus-

ques à ce qu'il ait jetté l'hameçon hors de son corps: le renard marin, car la mer a de tout ce qu'il y a sur terre, s'y sentant pris retourne son corps de dedans en dehors, & par ce moyen fait tomber l'hameçon. La loubine & le chien marin se voyans envelopez dãs les retz font vn trou sur terre, & s'y tapissent tant que le ravage du retz ait passé: dans lequel le daufin se trouvant enfermé s'en réjoüit; pource qu'il se rassazie sans peine du poisson qui est prisonnier avec lui: puis, quand il se sent approcher de terre, ronge le retz, & s'il ne le peut ronger assez-tost, les pescheurs le recõnoissans ami de l'homme lui pardonnent la premiere fois; & se contẽtans de lui passer vn jonc au travers de la peau, le laissent aller: mais estant repris, est batu: ce qui arrive rament, pource qu'il ne se laisse guéres prendre vne secõde fois, au dire de Plutarque, duquel la plupart de ce que dessus a esté tiré. Voire, ils ne sont pas seulement ingénieux pour eux-mesmes: le scare ayant avalé l'hameçon, ses cõpagnons rongẽt la ligne: & si l'vn d'eux est tombé dans la nasse, ils lui baillent leur queuë à mordre, & tirent tant qu'ils l'entrainent dehors: & les barbiers voyãs l'vn d'eux pris, s'adossent l'vn l'autre, & sciẽt la ligne avec vne espine dentelée qu'ils ont sur le dos. La lem-

proye de Craſſus qui venoit prendre du pain dans la main, & la mort de laquelle il pleura : l'hiſtoire d'Arion & celle du poiſſon nommé Manato en l'iſle Hiſpaniola, lequel ſe plaiſoit aux loüanges & en la muſique, paſſoit ſur ſon dos neuf ou dix perſonnes, & ayãt eſté bleſſé d'vn Eſpagnol diſparut : la raye qu'Olaus eſcrit avoir défendu vn hõme des chiens en la coſte de Dannemarc, & l'anguille de mer que les Indiens menent derriere leurs vaiſſeaux, pour les laſcher contre les tortuës & autres poiſſons qu'elles prennent, montrent que ces poiſſons ont de la ſocieté & docilité. Ce que juſtifie encor le pinatére qui picote l'huiſtre pour l'avertir quand ſa proye eſt dedans : le ſpõgotere qui aſſiſte l'eſponge au meſme vſage, & le guide de la balaine qu'elle ſoufre dormir en ſa gueule, & ſans lequel elle s'échoüeroit : le brochet qui s'ẽtretient avec la tanche, dont la viſcoſité ſert à cõſolider ſes playes : les thons qui mettent tousjours leur bon œil du coſté du rivage, & vont en eſcadron cubique bien ordonné : les heriſſons de mer qui préſagẽt la tempeſte en ſe chargeans de pierres de peur d'eſtre emportez par les vagues ; & tous les poiſſons en general qui nagent contre le vent, de peur qu'il n'entr'ouvre leurs eſcailles ; à la reſerve d'vn ſeul, qui les a rangées à l'oppoſite des autres.

CENT LXVIII.

CONFERENCE

Du Lundy 12. Avril 1638.

D'où viennent les Criſes des maladies.

LA criſe (ſoit qu'on la tire du mot qui ſignifie juger ou diviſer ou combatre, pour ce que toutes ces ſignifications lui peuvent convenir, la maladie eſtant jugée par la criſe, laquelle ſépare les bonnes humeurs des mauuaiſes, & ſe fait apres vn combat de la nature & de la maladie) ſe définit le prompt changement d'vne maladie à la ſanté ou à la mort, en mieux ou en pis. On y doit remarquer le terme d'où elle part, qui eſt l'augmentation du mal, d'où s'enſuit que les maladies aiguës ont leur criſes pluſtoſt que les lõgues: les tres. aiguës ſe jugeãs quelquesfois en quatre jours, comme les fiévres tres malignes qui emportent leurs hommes en ce temps-là; & d'ordinaire en ſept: les aiguës en 14. & en 20. quelquesfois juſqu'au 40e: les longues juſques au 120. apres lequel terme on ne conte plus par jours, ains par mois & par années: Le terme où elle finit, qui eſt la ſanté ou la mort, ou le

changement d'vne maladie en vn autre: Le terme par où elle passe, qui est le temps que la nature employe à la coction, separation & excretion des humeurs peccantes: L'agent ou le moteur qui est la nature, laquelle il faut aider aux crises imparfaites, mais non en celles qui se font parfaitement: Enfin, il faut considerer ce qui est meu, à sçavoir, les humeurs: car la crise n'a lieu qu'és maladies humorales. La parfaite crise est celle qui juge le mal parfaitement à la santé ou à la mort: qui doit avoir eu ses indices de la coction: pour le sept, le quatre: pour le quatorziesme, l'vnze: & pour le vingtiesme, le dix-sept: estre manifeste par évacuation ou abcez: car ceux qui sont soulagez sans cause apparente retombent: & doit arriver aux jours critiques, sans symptome perilleux: En suite d'vne telle évacuation le malade doit avoir vn soulagement manifeste, sur tout si elle est vniverselle & convenable à sa nature, aage & maladie: Ainsi les longues maladies se jugent par abcez: les aigus, par évacuation: Es jeunes gens les fiévres se jugẽt volontiers par hæmoragie ou flux de sang: és vieillards, par flux de ventre. Outres ces jours critiques & indices, il y en a d'autres appellez intercidents qui jugent imparfaitement, & d'autres encor medicinaux, pour ce que l'on

peut en iceux donner aux malades des purgatifs, auſquels ſeuls le vulgaire a laiſſé le nom de medecine: jours qui ſont bien auſſi quelquesfois critiques, mais tousjours infidelles, & d'ordinaire mal-faiſans. Ce qui ſe connoiſtra mieux par cette application generale. Le premier jour ſe conte dés l'heure de la premiere attaque ſentie par le malade és maladies aiguës, & en celles qui arrivent comme inſenſiblement & peu à peu, du jour & heure que le malade a eſté contraint de ſe coucher: Toutesfois és nouvelles accouchées on ne cõmance à conter du temps de leur enfantemẽt s'il n'eſt precipité, mais du temps de la fiévre, & ce premier jour-là ne juge point d'autre maladie que l'ephémere. Le 2e eſt vuide & ſans effet. Le 3e eſt intercident, appellé d'aucuns provoquant, à cauſe qu'il irrite & provoque la nature à faire ſes excretions avant le temps, pource qu'eſtant impair il cauſe quelque mouvement en l'humeur morbifique, mais imparfaitement, comme ne ſuivant pas l'ordre de la nature, qui eſt celui ci-deſſus, toutesfois il eſt critique és maladies tres-aiguës, & qui troublent les loix de la meſme nature. Le 4e eſt indice du ſeptieſme, & teſmoigne ce qu'il faut attendre ce jour-là par la coction ou crudité des vrines & autres excre-

mens : aucune crise ne se faisant loüable sans coction precédente. Ce qui n'a pas lieu seulement au regard des fiévres continuës, esquelles les crises s'observent ; mais aussi au regard des accez és fiévres intermittentes : car le quatrieſme estant moyen entre le premier & le septieſme, il tesmoigne le dessein, la force ou la foibleſſe de la nature, & ce qu'elle peut faire au septieſme. Le 5e se rapporte au troiſieſme, estant aussi provoquatoire és maladies ou la nature a fait vn effort inutile au troiſieſme, qu'elle veut lors reparer : mais aussi inutilement cette crise estant le plus souvent imparfaite. Le 6e est bien aussi intercident, mais d'ordinaire tres-mauvais critique. C'est pourquoi Galien le compare à vn tyran cruel & infidelle, qui precipite les malades en vn peril évident de la vie, s'il ne leur oste tout a fait. Ce qui a principalement lieu és maladies bilieuſes, pource qu'és sanguines il se trouve des criſes salutaires ce jour-là, qui est pair, le sang estant remarqué se mouvoir à jours pairs. Le 7e au contraire, reſſemble à vn Roy ou Magistrat Iuſte & benin: Car ne précipitant pas & ne differant point aussi trop le jugement du patient, il lui donne le temps de se reconnoiſtre : le jugeant apres ses indices pleinement & parfaitement, seurement, manifestement

& sans

& sans peril. Aussi est-il appellé radical, comme estant la racine & le fondement de tous les autres jours critiques, & la fin de la premiere semaine. Le 8e tient de la nature du 6e. il est toutesfois vn peu moins perilleux. Le 9 est le plus fort des intercidens, & approche le plus prés de la nature des critiques; bien qu'il ne soit pas de leur nombre. Ce qui vient de ce qu'il est composé des impairs, ausquels nous avons dit que les humeurs morbifiques se meuvent ordinairement; ou pource qu'il est également distant du 7 & de l'vnziesme. Le dixiesme ressemble au huitiesme en peril & en ses autres circonstances. L'vnziesme est indice du quatorze: avec lequel il a mesme rapport que le quatre au septiesme; sinon que la seconde semaine est moins active que la premiere: & la troisiesme, que la seconde. Le 12 n'est d'aucune consideration: & Galien dit n'y avoir jamais remarqué aucune crise bonne ni mauvaise. Le 13e ne l'est pas plus. Le 14e suit le 7. en dignité, & juge les maladies que le 7. n'a pas jugées, estant la fin de la seconde semaine; & en cette consideration, impair. Les 15. & 16e ne sont aucunemẽt remarquables. Le 17. est indice du vingt, jusques auquel les autres sõt aussi inutiles: & ce vingtiesme est pris par les Medecins pour la fin de la troisiesme

semaine, pource qu'ils la font commancer par le 14. depuis lequel vingtiesme jusques au 40. qui est la fin des crizes des maladies aiguës, se contentent les jours critiques de 7. en sept. Mais apres le 40. les maladies s'appellent chroniques, & ont leurs crizes tous les 20. jours jusques à 120. d'autant plus obscures qu'elles s'éloignent de leur commancement. De tous lesquels changemens la Lune semble estre plustost la cause que les autres planettes, ou que la vertu des nombres, comme estant plus active à cause de sa proximité & de ses diverses apparitions.

Le second dist, Que la raison par laquelle les Astrologues attribuent les crises à la Lune, qui est qu'elle se meut par les quartenaires & septenaires, veu qu'elle reçoit ses plus notables changement de sept en sept jours, qui la partagent en quatre quartiers, est trop generale pour estre attribuée aux crises. Car encor qu'elle domine sur les humeurs, & que la crise soit des maladies humorales seulement, si ne peut elle y introduire aucun changement és jours ci-dessus remarquez critiques plustost qu'és autres, d'autãt qu'elle auroit ce pouvoir de soi ou par autrui, comme sont les divers aspects du Soleil. Non le premier: autrement il n'arriveroit point de changement en la Lune,

ni par consequent en nous par son moyen, les choses qui sont de soi en quelque sujet estans tousjours de mesme. Non le second, pour ce qu'en ce cas les changemens n'arriveroient qu'aux maladies qui se rencõtreroient en certaines postures de la Lune, & non en toutes: Or qu'Alexandre soit aujourd'hui malade & Aristote demain, l'vn & l'autre auront neantmoins leur crise au septiesme jour. D'ailleurs l'opposition de la Lune se trouvant moindre au 7. qu'au 13e, feroit en cettui-ci plus de crise qu'en l'autre: ce qui n'est point. Et le mesme effet du septenaire paroistroit en la conception, vie, nourriture & action des animaux: ce qui ne se remarque point aussi: l'estomac ne digerant pas mieux le septiesme jour, & la semence n'estant pas plus forte ce jour-là qu'vn autres dans la matrice. Et le huitiesme jour la Lune estant plus esloignée du premier qu'elle n'estoit le septiesme, cettui-là feroit crise & nõ cettui-ci. Bref, les septenaires des maladies se rencõtrent rarement avec les septenaires ou quartiers de la Lune: les mouvements de laquelle estans inégaux selon la diverse elevatiõ de son epicycle, rẽdroit les crises incertaines. C'est pourquoi Galien ne trouvant pas sõ conte au mouvement lunaire, avoit feint vn mois medicinal, cõposé de 26. iours & quel-

ques heures ; en quoi il n'a esté suivi d'aucun. Fracastor a mieux rencontré, l'attribuant au mouvement de la melancholie qui se fait biẽ le 4e jour : mais comme l'humeur bilieux se mouvant seul au 3e sans la melancholie ne fait rien, ainsi la melancholie seule ne produit aucune crise au 4e. Le 5e a encor le mouvement de la bile seule, & partant sans effet. Le 6e est trãquille de la part de ces deux humeurs, n'estant point le iour du mouvement de l'vne ni de l'autre: mais au septiesme ces deux biles cõcourrantes ensẽble font la grande agitatiõ critique. Que si la matiére n'est pas encore lors assez fermentée & cuite, la crise ne viendra qu'au 14e, auquel se rencontre derechef le mouvement de ces deux humeurs.

Le 3e dist, Que cette opinion de Fracastor faisoit tomber les crises en des iours non critiques, tels que sont le 10. 13. 16. 19. 22. contre toute l'antiquité & nostre expérience iournaliére, & posoit pour fondement vn erreur ; à sçavoir, qu'il ne se pouvoit pourrir vne humeur dans nostre corps, les autres humeurs demeurans pures, veu que les fiévres quotidiennes sont causées par la seule pituite, les tierces par la seule bile, & les quartes par la seule melancholie : & qu'il ne se pouvoit donner autre raison du mouvemẽt reglé des crises, que celle du mouvement des Cieux.

CENT LXIX.

CONFERENCE

Du Lundy 19. Avril 1638.

Quel eſt le plus ſain des exercices du corps

CE que le mouvement eſt à l'air & à l'eau, voire au feu qu'il entretient: il l'eſt à noſtre corps, que le repos appeſantit & rend de la nature de la terre qui s'y delecte ſeule entre les elémens. Car eſtant compoſé de ces elemens-là: il ſentiroit neceſſairement ſans le mouvement la corruption que le repos introduit en eux. Et les excremens que la nourriture laiſſe reflüeroient dans la maſſe du ſang, ou demeurans ſans coction dans la partie du corps qui en ſeroit abbreuvée, la ſurchargeroient & y apporteroient la plenitude tant ſuſpecte à Hippocrate. Le mouvement, au contraire réveille la chaleur naturelle, chaſſe les excremens que le repos avoit amaſſez, fortifie les membres, & rend toutes les facultez plus vigoureuſes: y obſervant pour principale condition qu'il ſe faſſe apres l'évacuation des excremens plus groſſiers & avãt le repas: pource qu'immédiatement apres, le

repos est necessaire : sinon il se feroit vn bouleversement des alimens dans l'estomach, & le mouvement des parties externes attireroit avant le temps de celles de dedans vne nourriture encor indigeste, semence de beaucoup de maladies. Et ce droit vsage de l'exercice est tellement necessaire à la santé : que les Atheniens avoient pour ce sujet dedié le lieu de leurs exercices, dit *Gymnasium*, à Apollon Dieu de la Medecine : duquel mot l'art qui traitte des exercices est appellé Gymnastique, & les sortileges de Medée se peuvent mieux prendre pour les mesmes exercices qui rajeunissent & fortifient les corps auparavant mols & effeminez, que pour les herbes dont elle farcissoit les corps des vieillards qu'elle avoit égorgez : art sans lequel Platon & Aristote n'ont pas creu qu'vne Republique pûst estre bonne, & à qui l'on doit principalement attribuer la difference qui se trouve entre nos soldats d'aujourd'hui & les Legionnaires des Romains, voire entre la bonne habitude de leurs corps & la foiblesse des nostres ; qui ont tellement intermis leurs exercices, que les seuls noms de plusieurs nous sont demeurez. Or d'autant que le mouvement, qui pour s'appeller exercice doit altérer la respiration de l'animal, luy est violét, & que des choses vio-

lentes on n'en ſçauroit prendre trop peu : j'eſtime que l'exercice qui ſera moyen entre le repos & les mouvemens extrémes, ſera le meilleur. Telle eſt l'équitation ou l'aller à cheval, qui nous donnant le mouvement, en diminuë le travail, & exerce toutes les parties du corps : ce qui n'arrive pas lors que le mouvement d'vne partie du meſme corps ſe fait ſur l'autre.

Le 2e diſt, Que l'exercice qui eſt vne agitation & mouvement volontaire du corps avec vne reſpiration haſtée (en quoi il eſt diſtingué du travail des artizãs & laboureurs & des actions qui ſe font ſans effort, comme ioüer des inſtrumens)a eſté transferé à l'vſage de la Medecine par vn Herodicus ſelon Platon, au 3e de ſa Republique : & ſe prend en deux façons, ou pour celui qui ſe fait par les mouvemens propres du corps, ou pour ceux qui lui ſont exterieurs : comme l'équitation, l'eſcarpolette *petaurum* des Latins ; la navigation, le caroſſe ou la littiére. Quant à ceux qui ſe font par le corps ſeul, ils ſont de trois eſpéces : les Athletiques, militaires & ludicres ou paſſetemps. Les Athletiques, qui ſont les plus anciens, me ſemblent les plus inutiles, ne ſervans qu'à endurcir la ſuperficie du corps & les extrémitez, cõme les bras & les iambes : tels

qu'estoiēt la luitte aujourd'hui encor envsage parmi nos bas Bretōs, & à Constātinople, à la porte du grād Seigneur parmi quelques Tartares, qu'ils appellēt Pluyanders. De cette espéce, estoit l'acrochirisme, qui se faisoit en se servant des doigts seulement entrelassez les vns dans les autres: le cōbat à coups de poing, qu'ils appelloient pugilat, imité encore aujourd'hui par les Gondoliers à Venise: le cæste qui se faisoit la main armée de lames de cuivre: & le pancrace qui estoit composé de la luite & du pugilat. De cette sorte estoient aussi la course estimée de Senéque, Ep. 15. le premier des exercices, & recōmandée si fort de Platon au 8. de sa Republique: & le saut en haut ou en long; & derechef à deux pieds ou d'vn seul, comme est celui de l'Aleman, la main & le corps vuide, ou avec des contrepoids de plomb qu'ils appelloient halteres: ainsi que nos baladins se servent souvent de semelles de plomb, pour se trouver plus dispos quād ils les aurōt quittées: ou avec vne perche pour s'apuyer en sautant: aquoi se peut adiouster l'art de voltiger. Les exercices militaires se rapportent à la milice ancienne ou moderne, & se font à pied ou à cheval. Du premier ordre sont, l'escrime, qui estoit anciēnement l'art des gladiateurs aujourd'hui fort pratiqué

avec le fleuret ou l'eſpadon : aquoi l'on peut ajouſter le jeu de la pique, de l'hallebarde & du baſton à deux bouts : la jaculation, faite avec la main ſeule ; à quoi ſe peut rapporter le jeu des cannes & des taureaux en Eſpagne : & l'élãcement de la zagaye en Turquie : où cette jaculation ſe fait avec la fonde, l'arc, l'arbaleſte ou l'arquebuze & le piſtolet, en tirant à vn but. Ceux de cheval ſont les combats à la barriere : les courſes des bague ou du faquin : à quoi l'on peut joindre les chaſſes de toutes les façons. La derniere eſpéce des exercices qui tiennent du jeu, ſont l'orcheſtique ou la danſe, dont il a eſté parlé en vne Conférence expreſſe : les ſauts perilleux des baſteleurs, qui ſemblent eſtre la cubiſtique des anciens : le diſc ou palet qui leur eſtoit cõmun avec ceux de ce temps : & la balle ou ſphære, qui chez les Grecs eſtoit de quatre ſortes, la grande & la petite, qui eſt noſtre longue & courte paume : la vuide, qui eſt le balon : le corycus, qui eſtoit vne eſpéce d'eſteuf, mais beaucoup plus gros & pezant que les noſtres, fait de cuïr rẽpli de ſon ou de ſable pendu au planché, qu'ils ſe rẽvoyoient les vns aux autres. Chez les Latins eſtoient la balle trigonale ou triãgulaire, ainſi dite de la figure du lieu ou du nombre & de la ſituation des joüeurs : le paganique ou

cõmune qui estoit vne pelote remplie de plume: l'Harpastum que les joüeurs se raviſſoiẽt, & reſſembloit au jeu de croſſe de nos enfans. Ioignez-y ceux de ce temps, comme le palemail & la courte-boule de nos bourgeois: le ſabot & la toupie des enfans: apres leſquels on peut mettre la clameur ou l'exercice de la voix; qui purge la poitrine, excite la chaleur, & par laquelle Demoſthene dompta le vice de ſa langue: d'où vient qu'Ariſtote permet aux enfans de crier, comme leur eſtant choſe profitable pour leur accroiſſement & purgation des humiditez de leur cerveau; mais de tous ces exercices ie n'en eſtime aucun a l'égal de la promenade, comme celle qui approche le plus des mouvemens naturels, qui eſt facile, qui conſume les ſuperfluitez, aide à la reſpiration, fortifie l'eſtomach, égaye les ſens & les eſprits, & apaiſe les émotions de l'ame: c'eſt pourquoi les Philoſophes Peripateticiens l'avoient choiſie comme l'exercice qui aide à l'eſprit & au corps tout enſemble.

Le 3. diſt, Qu'il eſtoit de l'avis de Galien, qui avoit fait vn livre expres de l'exercice de la courte paume ou petite bale: lequel il préfere à tout autre par ſix raiſons principales. La premiere, pource qu'elle exerce & delecte l'eſprit auſſi bien que le corps: lequel plaiſir eſt

d'autant plus grand qu'il n'eſt pas deshonneſte : cette eſpéce de ieu eſtant du rang des honorables. La ſeconde, pource que la chaſſe qu'on pourroit auſſi alleguer pour eſtre de ce rang-là, a beſoin d'vn grand attirail de rets ou paneaux, chevaux, chiens, oiſeaux & autre tel équipage : au lieu que le ieu de la paume, meſmes comme elle ſe pratiquoit du tẽps de Galien, auquel on en ioüoit avec la paume de la main, ſans battoir ou raquette, peut eſtre exercé par toute ſorte de perſonnes : & chacun ſçait qu'vn bien eſt d'autãt meilleur qu'il eſt cõmun. La troiſieſme raiſon, pource qu'en la chaſſe il eſt beſoin d'vn grãd loiſir, duquel les ſeules perſonnes riches & accommodées ſont capables : là où l'hõme de lettres & l'artizan, ſãs ſe divertir beaucoup de leurs emplois ordinaires peuvent s'exercer à ce ieu : lequel, en quatrieſme lieu, exerce toutes les parties du corps, preſque également : ce que ne font pas la pluſpart des autres mouvemens, dõt les vns n'exercent que les parties ſuperieures ; les autres, les inferieures ſeulement, & ſouvent par excez. Ce qui, en cinquieſme lieu, n'arrive pas ſi communément en cettui-ci, auquel on ſe haſte tant & ſi peu que l'on veut : l'excez que quelques-vns y font ne procedãt que du déreglement de leur eſprit, duquel s'e-

xemptent les plus avizez, qui s'en retirẽt dés la premiere fueur s'ils n'ont autre intention. En fixiesme lieu, il se fait sans le peril qui accompagne ordinairement la chasse; où la dent du sanglier, la corne du cerf & les accidens de la cheute du cheval, du moins la fatigue & lassitude excessive sont souvent plus asseurées que le plaisir qu'õ n'en attẽd: la course fait aussi rõpre les vaisseaux, la luite disloquer les membres. A quoi se peut aiouster la dexterité que le corps aquiert par le ieu de paume.

Le 4e dist, Que le plus sain de tous les exercices lui sembloit celui qui est convenable à la nature d'vn chacun. Ainsi la promenade ne peut convenir au boiteux, la course au pulmonique. Sur tout est considerable la coustume d'vn chacun, qui fait que l'exercice de nostre profession nous lasse moins que celui d'vn autre. Ce qui me fait conclure pour les exercices, qui outre le mouvement du corps & le divertissement de l'esprit, nous laissent apres eux quelque vtilité: comme lors que l'homme d'afaires prend ou donne quelque résolution en se proménant: Le vigneron en s'exerçant à bécher sa vigne, trouve le soir outre l'appetit qu'il y a acquis, la fin de la tasche qu'ils s'estoit proposée.

CENT LXX.

CONFERENCE

Du Lundy 26. Avril 1638.

Si la vertu consiste en mediocrité.

LE propre de tout ce qui est destitüé de raison, est de se porter aux extremitez : la pierre, iusqu'au centre : le feu, iusqu'à la circonference : la terre boit tant d'eau qu'elle peut : l'animal mange tant qu'il peut : l'araigne file tant qu'elle a dequoy : le rossignol chante souvent iusques à crever : toute passion conduïte par elle seule se porte iusqu'au dernier point. Il n'y a que la seule raison, qui prescrit des bornes à ces extrémitez : lesquelles sont par tout reconuës vicieuses. C'est pourquoy Dædale recommandoit dans la fable à son fils Icare de ne prendre pas son ovol trp haut, de peur que la cire de ses aisles ne fondist à l'approche du feu qu'il croyoit estre en la sphére du Soleil : ni trop pres des mers, de peur de les moüiller ; mais de prendre le milieu des airs, le chemin qu'ont tousjours tenu les bien-heureux. Et comme celui-là est insupportable, dont l'avarice épar-

gne son vin des la premiere pinte, ainsi l'épargne est elle trop tardive quand on est venu iusqu'au fonds du tonneau; c'est au milieu que le vin se ménage volontiers, comme s'y trouvant le meilleur. Le prodigue faisant du bien à autrui se fait du mal à soi-mesme: l'avaricieux n'en fait à aucun, & moins encor à soi: celui seul qui tient mesure en ses dons merite le nom de vertüeux, & fait estimer sa liberalité. La temerité fait autant & souvent plus de maux que la cõuardise; la seule vaillance, qui tient le milieu entre les deux, y remedie. Le mesme se peut voir par l'induction de toutes les vertus qui ont esté estimées à ce sujet consister au milieu. Ce qui l'a fait establir pour maxime: laquelle fit dire au Sage, qu'il ne vouloit ni abondance ni pauvreté, pour éviter les inconveniens de l'vne & de l'autre: mais demandoit à Dieu cette mediocrité, que les anciens appellent dorée pour montrer l'estime qu'ils en font.

Le 2e dist, Que cette mediocrité est vne invention des ames lasches, & irresoluë. lesquelles en attendant qu'elles prennent parti, le veulent tenir indifferentes à tout chois: dans lequel tandis qu'elles demeurent, font voir qu'elles manquent de cette masle vi-

gueur ; qui seule fait venir à bout des grands desseins , bien qu'avec de grandes peines qui sont les moyens avec lesquels les Dieux vendoient tout, le temps passé : & on n'en a guéres meilleur marché en cettui-ci : auquel vous ne voyez point parvenir ceux qui ne sont ni chair ni poisson, & qui cerchent maistre, mais bien ceux qui en ont trouvé vn bon. De fait, demandons à ceux qui loüent tant la mediocrité, s'ils voudroient faire chois d'vn ami médiocre : & si au contraire ils n'estimeront pas davantage vn chaud ami qu'vn qui sera tiéde : tellement hay de Dieu & des hommes, que l'Escriture dit que Dieu rejette de sa bouche les tiédes, communément à vrai dire hipocrites. Aussi, la Charité, la plus sublime des vertus, & qui doit survivre là haut la Foi & l'Esperance, puisqu'en la parfaite iouïssance on ne fait plus qu'aimer, que la Foi n'est que des choses absentes & qu'on n'espére plus ce que l'on possede : cette Charité doit estre si extréme qu'elle ne le peut estre trop, puisqu'il se faut exposer soi-mesme pour autrui, & aimer Dieu plus que nous-mesmes ; comme nos prochains à l'égal de nous, qui nous aimons tousjours trop. Voyons si la Iustice aimera mieux les extremitez. Nous y trouverons que le souverain droit est

vne souveraine injustice. La Chasteté consisteta-elle à prester vne partie de son honneur à vn ami, & en conserver l'autre? Bref, ne voyons-nous pas qu'vn Capitaine trop circonspect ne merite plus le nom de vaillant, mais le quite pour prendre celui de prudent. Et en la pratique de la prudence celui qui balance trop long temps, & ne prend pas vne verte résolution pour la poursuivre encor plus courageusement, est abandonné de tout le monde. Aussi, les loix des Athéniens punissoient ceux qui vouloient nager entre deux eaux : ne prenans point parti dans vne sédition publique, estimans qu'il valoit mieux faillir au chois de l'vn ou l'autre de ces partis-là que de n'en prendre aucun. Si vous auez affaire à vn Religieux pour vn fait de conscience, y a-t'il rien de plus insupportable que de trouver vn esprit irrésolu? Le mesme se peut dire d'vn Avocat & d'vn Médecin ambigu, qui r'envoyent leur malade & leur client plus mal satisfait d'eux qu'il n'y estoit venu. Celui qui cerchent emploi chez les Grands ne se doit pas vanter d'estre médiocre à servir, la diligence ne s'y veut point voir partagé, encor moins la fidelité : on n'y veut rien que d'extréme. Ce qui possible a mis si long temps en regne à la Cour ce mot d'extré-

d'extrémement, de ravir, & y a fait tant estimer les hyperboles.

Le 3. dist, Que se pouuant assigner vn défaut & vn excez en toutes les actions humaines, la raison veut qu'on place dans le milieu, la vertu : qui se définit par Aristote vne habitude elective consistant en vne mediocrité raisonnable. Et s'il s'en trouve quelques-vnes qui semblent estre dans le seul excez, comme l'humilité en vn extreme abaissement de nous mesmes : la magnanimité, en vn courage relevé au dessus des plus grandes choses : si est-ce que leurs diverses circonstances, & notamment celles de leur fin: servent à determiner ce qui paroissoit l'estre desja : ainsi la chasteté qui sembloit ne pouvoir trouver de terme en son excez ; veu qu'vne fille ne peut estre trop chaste, estoit vitieuses entre les Vestales, pour ce qu'elles avoient vne mauvaise fin dans le paganisme: comme elle est vertueüses en nos Religieuses.

Le 4e dist, Que la vertu estant haute & sublime, cela fait voir qu'elle consistent en quelque extrémité : comme montrent toutes les vertus Théologales : la Charité, comme il a esté dit : la Foi dont les moindres doutes sont criminels : & l'Esperance qui ne

chancele jamais : Les Cardinales pareillement : entre lesquelles la Iustice inflexible de Caton & d'Aristides surpassent de bien loin en dignité les accommodemens & voyes d'accord des Arbitres, qui ont tousjours besoin enfin de cette authorité souveraine pour estre authorisez & executez. C'est pourquoi vn grand Iusticier de ce temps ayant vn peu relaſché de ſa ſeverité ordinaire, pour s'accommoder aux humeurs du ſiécle, fut dit avoir eſté fait homme, comme s'il euſt eſté auparauant diuin. Pour la temperance : la chaſteté qui en eſt vne eſpece, eſt plus loüable & merite mieux les nom de vertu en vne fille, qu'en vne femme : & l'abſtinence de Saint Nicolas, qu'on dit avoir iûné des la mammelles : où celle de Saint Simon Stilite, eſtoit beaucoup plus vertueüſe que nos jûnes ordinaires. Bref, la prudence, bien qu'elle enſeigne à tenir le milieu par tout, eſt méprizée, ſi toſt qu'elle eſt tenuë pour médiocre. Auſſi, la raiſon des contraires devant eſtre ſemblable, puiſque les vices conſiſtent aux extrémitez, les vertus conſiſteront auſſi dans les extrémitez qui leur ſont oppoſées : & le milieu tenant de la nature de ſes extrémes, deſquels il eſt également compoſé, ſi la vertu conſiſtoit au milieu, elle parti-

ciperoit de ces deux vices extrémes, & en seroit composée : ce qui est absurd. La structure du monde nous l'aprend : ayant aussi en son milieu sa plus vile partie, qui est la terre: & le Ciel plus noble a ses extrémitez, qui sont sa circonference. Autrement, on pourroit avec quelque apparence rendre la mesme raison qu'vn Satyrique de ce temps, pourquoi il y a aujourd'hui si peu de personnes vertüeuses : pource, dit-il, que l'envieuse antiquité a placé la vertu au milieu, qui est vn point : & le point est impossible à trouver.

Le 5e dist, Qu'il failloit distinguer les vertus morales des Théologales. Les premieres consistent en médiocrité, mais non les autres : lesquelles sont appellées à ce sujet surnaturelles, comme non seulement atteignant, mais surpassant les bornes de la nature non que toute action morale médiocre soit vertüeuse, ou toute extréme vicieuse. Car il y en a qui sont tousjours vice, quelque peu que vous en puissiez prendre : comme l'adultére, l'homicide, le larein : D'autres, tousjours vertu, en quelque extremité qu'elles se trouvent : comme la temperance & la force. Et pource que l'action en laquelle consiste la vertu est des choses particulieres, cela se verifie mieux par ses exemples. Ainsi, la libe-

ralité eſt moyenne entre l'avarice & la prodigalité : l'avare eſtant exceſſif à recevoir, & défectüeux à donner : le prodigue au contraire exceſſif à donner & défectüeux à recevoir. La magnificence a le meſme reſpect aux grandes deſpenſes que la liberalité aux moindres. Le deſir reglé des honneurs médiocres a pour extréme leur meſpris & l'ambition : la magnificence fait le meſme que la precedente vertu ez grands honneurs ; & ſes extréme ſe raportent aux autres : la manſuetude ou clemence eſt entre la cholére, qui s'offenſe de tout, & la ſtupidité qui ne s'offenſe de rien : la verité entre la jactance & la diſſimulation : la facetie entre la bouffonnerie & la ruſticité : l'amitié entre la flaterie & la moroſité & chicanerie : la modeſtie entre la crainte & l'impudence. L'indignation de voir les meſchans abuzer de la fortune, entre l'envie qui eſt faſchée de la proſperité tant des bons que des meſchans, & la malveillance qui ſe resjoüit du mal des vns & des autres : la tolérance, entre la molleſſe & l'inſenſibilité : la prudence, entre la beſtiſe & la fineſſe. Bref, toutes les vertus ſe trouveront de meſme, & ont des extrémes : bien que leurs noms ne ſoïent pas tousjours aizez à exprimer.

CENT LXXI.

CONFERENCE

Du Lundy 3. May 1638.

Si l'imagination peut produire & guérir des maladies.

COMME la santé est vne disposition naturelle qui produit les fonctions, & laquelle consiste dans la temperie des parties similaires, symmetrie des organiques & vnion de toutes les deux ensemble : la maladie est vne disposition contre nature qui empesche ces mesmes fonctions, en destruisant la justesse & moderation des qualitez premieres, la proportion & loüable conformation des organes, & l'vnion des deux : par les 3. genres de maladie, qui sont intemperie, mauvaise conformation & solution de continuité. Il s'agit donc de sçavoir si l'imaginatiõ peut de soi-mesme empescher les fonctions ordinaires des parties similaires, en destruisant l'harmonie & la temperature des quatre qualitez premieres, qui est le principe de leurs actions : comme aussi celles des organiques, en changeant la figure, grandeur, nom-

bre & situation naturelle de ces parties-là, & l'action des vnes & des autres par le divorce & la dissolutiõ qu'elle doit faire en elles. Pour les premieres maladies qui sont celles d'intẽperie, qui est ou simple ou avec matiére, l'imagination peut les produire par le mouvement des esprits & des humeurs qui est en sa puissãce. Car les esprits estans des corps aëriens & tres-chauds de leur nature, lors qu'ils sont poussez par vne forte imaginatiõ en quelque partie: ils la peuvent eschausser en telle façõ qu'ils destruisent par l'excez de leur chaleur la temperie de ces parties: comme il se void dans la cholere qui échauffe quelquefois tout le corps à vn point qu'elle y fait la fiévre qui n'est qu'vn excez de la chaleur. Et cõme ces esprits par leur concours en trop grande quãtité font les intẽperies chaudes: ils font aussi par leur absence & éloignement des autres parties qu'ils abandonnent, les maladies froides: comme sont les indigestions & cruditez d'estomach ordinaires à ceux qui s'adonnent à l'estude & à la meditation apres le repas: les esprits qui font la coction estans portez de l'estomach au cerveau, siége de la connoissance. L'imagination ayant aussi l'empire sur les humeurs, ausquels elle fait changer de place par le moyen des esprits qui les entrainent avec

eux : comme il se void dans la ioye, la honte & la cholere qui portent le sang & la chaleur au visage & aux parties extérieures, & dans la crainte & la tristesse qui leur fait faire vn contraire mouvemẽt, elle peut produire les maladies d'intẽperie avec matiére par la fluxiõ ou congestion des humeurs en quelque partie, & hors de leur assiete naturelle. que si cette mesme imagination peut troubler l'ouvrage de la conformation dãs vn autre corps que le sien, tel qu'est celui de l'enfant, dont les marques & les defauts qu'il apporte au mõde, sont des effets de l'imagination de sa mere : elle peut a plus forte raison causer le mesme desordre dãs son propre corps, auquel estãt plus estroitement conjointe, elle doit aussi avoir plus d'empire sur lui que sur vn corps estranger, qui est gouverné par vne forme particuliére. Tellement que puis qu'elle peut destruire la temperie des parties similaires & l'harmonie des organes, elle pourra aussi faire les maladies. Et par mesme moyẽ les guérir : car puisque les contraires sont guéris par leurs contraires, si elle peut produire vne intemperie chaude. elle en pourra guérir vne froide, & si elle a le pouvoir de faire par le mouvement des humeurs, obstruction en quelque partie : elle pourra par mesme moyẽ, les remettãt en

leur lieu naturel, guérir cette maladie, & ainſi des autres : Pluſieurs deſquelles ſe guériſſent auſſi par l'imagination. C'eſt à elle qu'on attribuë la ſanté que recevoient les malades de la rate, qui eſtoient touchez par le gros doigt du pied gauche de Pyrrhus, & pluſieurs ſemblables guériſons produites par les Amuletes, periaptes, & autres tels remedes : qui n'ayans en eux aucune verité de produire l'effet qui les accõpagne, il doit eſtre raporté à vne autre cauſe. Or il n'y en a point qui ait plus d'empire que l'imagination ſur les eſprits & ſur les autres humeurs, dans leſquels conſiſtent preſque toutes les maladies.

Le 2e diſt, Que l'imagination eſtant vne puiſſance ſimplement connoiſſante, elle ne pouvoit de ſon chef produire les effets qu'on lui vouloit attribuer. Car toute connoiſſance eſt paſſion, & connoiſtre c'eſt patir & recevoir l'eſpéce de la choſe qui doit eſtre cõnuë : laquelle fait impreſſiõ ſur les organes des ſens externes qui la portent à l'imagination, qui en juge ſur leur rapport. Auſſi y a-t'il cette notable difference entre les puiſſances ſenſitives ou connoiſſantes & les motrices & vegetatives, qui ſont deſtituées de toute cõnoiſſance, que celles-ci ſont actives hors d'elles-meſmes & opérent ſur les membres que la fa-

culté motrice fait mouvoir de plein droit, & sur les alimens que les facultez vegetatives comme la nutritive & l'auctrice, altérent & chãgent en la nature des parties qui s'ẽ nourrissent & prennent accroissement. Mais les facultez sensitives & toutes les autres puissances connoissantes n'ont point de veritable action sensible. Elles sont bien actives entant que ce sont des puissãces issuës de formes tres-parfaites, qui ayans vne existence plus noble que les autres choses, elles doivent aussi agir plus parfaitement: mais leurs actions ne produisans rien hors d'elles-mesmes, elles sõt immanentes: & partant, ne pouvans influër aucune chose au dehors, elles n'y peuvent produire aucun effet, qui est vne qualité ou disposition engendrée dans vn sujet, en suite d'vne passion qui présuppose vne action ou mouvement procédant de quelque cause qui se cõmunique au dehors: ce que ne faisant pas l'imagination, elle ne peut immédiatement de son propre & de sa nature produire ni la maladie ni la santé dans le corps; mais seulement par le moyen de la puissance motrice, ou de l'appetit sensitif, dont les passions sont reconnuës par tous les Medecins pour les causes externes des maladies. De fait, si l'imagination

pouvoit produire quelque chose, ce seroit par le moyen des espéces dõt elle est empreinte : lesquelles estans les extraits des choses, quelques-vns croyent qu'elles contiennent éminẽment la vertu des objets d'où elles sont issuë & dont elles sont les copies : & que pour cet effet les dents font mal quand l'on entend scier quelque corps dur : la veuë d'vn purgatif, en relasche plusieurs : celle de quelque chose salle, fait vomir & souslever l'estomach : l'on tremble en voyãt la neige : l'espéce de la blancheur dissipe la veuë : celle du son, blesse l'oreille : la pensée de la peste, la produit souvent aussi-tost en plusieurs que la corruption de l'air. Et toutesfois, ces effets là ne viennent que du divers mouvement de la chaleur & des esprits, fait par l'appétit & la puissance motrice, qui sont distinguées de l'imagination. Car si cela estoit, & que les espéces qui sont dans nôtre esprit eussent le mesme pouvoir que les objets dont elles sont envoyées : elles ne seroient plus perfectives, mais destructives de leurs organes : l'espéce de la chaleur bruslеroit le cerveau : celle de la froideur, le refroidiroit ; l'vne & l'autre se destruiroient : ce qui n'est pas. Pource que bien que le chaud & le froid soient contraires en la nature, ils ne le sont pas neantmoins en l'entendement, mais

pluſtoſt amis: l'vn ſervãt à la connoiſſance de l'autre: & la fin des eſpéces intentionnelles n'eſt pas d'altérer, mais ſeulement de repreſenter les objets dont ils ſont les exemplaires.

Le 3e diſt, Qu'Ariſtote a baſty ſa Phyſionomie ſur la grãde liaiſon & ſympathie de l'ame avec le corps: telle que l'vn cauſe à l'autre de grands & notables changemens. A quoi faire l'ame n'employe point d'inſtrument plus efficacieux que l'imagination. Et cette puiſſãce de l'ame ſur le corps ſe iuſtifie par les puiſſans effets des paſſiõs, ſur tout par ceux de la crainte, de l'amour & de la cholere: la crainte en ayant tué pluſieurs, comme Saint Valier avãt le coup du bourreau. C'eſt pourquoi on ordõne la gayeté pour l'vn des meilleurs preſervatifs de la peſte. Cette crainte & la triſteſſe eſt autant cauſe de la maladie qu'on appelle melancholie, cõme elles en ſont les ſignes infaillibles. Ce que teſmoignent auſſi les hiſtoires eſtranges de ceux que l'imagination ayãt fait malades, n'ont pû eſtre gueris que par elle meſme, cõme le remede devant eſtre de meſme genre que la maladie. Tel fut celui qui ſe croyoit n'avoir point de teſte, & ne pût eſtre remis en ſon bon ſens qu'apres que le Medecin lui ayant mis vn gros bonnet de plõb, il le laiſſa plaindre par pluſieurs fois de la teſte: alors

il lui dist, Vous avez donc vne teste? ce que le malade lui accorda: Cet autre duquel parle Cabrole, qui ayant vn peu estudié en Medecine, & croyant avoir vne hypersarcose dans le rectum, ne se pût guérir, qu'en feignant le lui avoir cauterizé: Ce Gentil-hõme qui n'ozant pisser de peur de faire vn déluge vniversel, en fut guéri, ses paizans crians au feu & le prians de l'esteindre: Cet autre encor qui se croyant mort ne vouloit plus mãger, & se mouroit en effet sans l'invention d'vn sien neveu qui se disant aussi mort, mangea pres de lui, & tous deux en suïte à qui mieux mieux. Et sans aller plus loin, les hoüemens d'aiguillette, qui causent vne impuissance & par consequent indisposition, sont estimez vn effet de l'imaginatiõ qui se guérissent aussi en guérissant l'imagination seule. Ainsi vn Seigneur de qualité estãt tombé malade en vn meschant bourg, & se plaignant moins de sa maladie que de ce qu'il mouroit sans Medecin: on ne trouva point d'autre expédient que d'enveloper son cuisinier dans la robe du Curé: & il estoit desja à demi guéri, lors que faisant ouvrir les fenestres pour voir plus clair à remercier son Medecin, il reconnut la tromperie, & retõba malade plus perilleusement que devãt; Tous effets de l'imagination produisant la maladie & la santé.

CENT LXXII.

CONFERENCE

Du Lundy 10. May 1638.

De la fascination.

LA fascination ou enchantement est l'offence faite à quelqu'vn par la veüe, sans le toucher de soi ou par aucun instrument, de laquelle vouloir nier l'effet, c'est aller contre le sentiment commun, celui de toute l'antiquité, des des doctes & de l'Escriture Sainte. Le peuple en void tous les iours l'expérience: qu'il attribüe à celui qui regardant malicieusement & d'vn œil dangereux quelque bel enfant, pour ce que la tendresse de son corps le rend plus sujet à l'offence qu'vn plus robuste, lui nüit en le loüant: lequel malefice on croid estre rendu inutile en faisant porter au col des enfans quelques préservatifs, ridicules à la verité, mais en vsage, particuliérement entre les Espagnols: telle qu'est la figure du pousse mis entre les deux premiers doigts, en la forme qu'il observe quand ils font la figüe à quelqu'vn, ou en leur faisant mesme cette figüe à leur lever, ou leur crachant trois fois dans le

sein : laquelle fascination le Poëte estend jusques aux bestes, en ce vers si commun. *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* Ce que d'aucuns rapportent à l'antipathie, telle qu'est celle du basilic qui tüe & du loup qui enroüe de son regard. Plutarque au 5e de ses Sympo-siaques, dit que d'autres nuisent mesmes des yeux à leurs parens & amis: voire raporte l'histoire d'vn Entelidas, lequel comme vn second Narcisse s'estant trouvé beau dans vne fontaine, y perdit sa santé & sa beauté: D'où il conclud que telle fascination ne vient pas tousjours d'envie, mais en rapporte la cause à la perverse coustume qu'ont prise quelques vns de mal-faire, qui leur est tournée en nature, laquelle les oblige autant au mal comme vne boule à rouler : en cela pareils à ces médisans, qui diroient plustost mal d'eux mesmes que de se taire. Plusieurs veulent que l'effet en soit purement naturel, tel qu'il se remarque en l'œil chassieux, lequel infecte de pareil mal celui qui le regarde, & que Plutarque dit aussi s'estre veu en certains anciens peuples appellez Thibies, qui nuisoient par leur veuë, non seulement aux enfans, mais aux hõme parfaits : Les rayons visuels estans rendus plus actifs par la mauvaise habitude de ceux qui ont cette intention de nuire par

leur envie, qui se reconnoist principalement en regardant plus souvent celui de la prosperité duquel on est faſché, d'où vien le mot *invidere*. Dequoi l'exemple se void au Loriot, petit oiseau, lequel celui qui regarde ayant la jauniſſe, rend malade. Ce que l'oiseau reconnoiſſant par l'incommodité qu'il en sent, ferme incontinent les yeux. Car vn tel venin se communique à ceux qui ont de la diſpoſition à le recevoir, encor de plus loing que le feu ne fait à la napthe des Medes. Et ils veulent que l'envie ou autre paſſion rende l'action plus forte, l'ame aidans aux operations du corps, comme l'imagination excite l'amour & comme les dogues furieux perdent quelquesfois la veuë par la violence avec laquelle il se lancent ſur la venaiſon. Cette opinion s'appuye auſſi ſur la comparaiſon de la femme qui a ſes mois, laquelle tache le miroir par ſon ſeul regard, & ſur les effets procedans de la paſſion d'amour, dont la cauſe s'attribuë aux yeux: leſquels ſont quelquefois tellement changez par cette erotomanie, qu'ils ne voyent pas les objets qu'ils voyent, & ne ſont plus reconnoiſſables par d'autres. Ce qu'on ne peut attribuër à la ſeule beauté ſans ſe tromper: veu que les plus belles femmes ont ſouvẽt moins de pou-

chancele jamais : Les Cardinales pareillement : entre lesquelles la Iustice inflexible de Caton & d'Aristides surpassent de bien loin en dignité les accommodemens & voyes d'accord des Arbitres, qui ont tousjours besoin enfin de cette authorité souveraine pour estre authorisez & executez. C'est pourquoi vn grand Iusticier de ce temps ayant vn peu relaché de sa severité ordinaire, pour s'accommoder aux humeurs du siécle, fut dit avoir esté fait homme, comme s'il eust esté auparauant diuin. Pour la temperance : la chasteté qui en est vne espece, est plus loüable & merite mieux les nom de vertu en vne fille, qu'en vne femme : & l'abstinence de Saint Nicolas, qu'on dit avoir iûné des la mammelles : où celle de Saint Simon Stilite, estoit beaucoup plus vertueüse que nos jûnes ordinaires. Bref, la prudence, bien qu'elle enseigne à tenir le milieu par tout, est méprizée, si tost qu'elle est tenuë pour médiocre. Aussi, la raison des contraires devant estre semblable, puisque les vices consistent aux extrémitez, les vertus consisteront aussi dans les extrémitez qui leur sont oppossées : & le milieu tenant de la nature de ses extrémes, desquels il est également composé, si la vertu consistoit au milieu, elle parti-

ciperoit de ces deux vices extrémes, & en seroit composée : ce qui est absurd. La structure du monde nous l'aprend : ayant aussi en son milieu sa plus vile partie, qui est la terre: & le Ciel plus noble a ses extrémitez, qui sont sa circonference. Autrement, on pourroit avec quelque apparence rendre la mesme raison qu'vn Satyrique de ce temps, pourquoi il y a aujourd'hui si peu de personnes vertüeuses : pource, dit-il, que l'envieuse antiquité a placé la vertu au milieu, qui est vn point : & le point est impossible à trouver.

Le 5e dist, Qu'il failloit distinguer les vertus morales des Théologales. Les premieres consistent en médiocrité, mais non les autres : lesquelles sont appellées à ce sujet surnaturelles, comme non seulement atteignant, mais surpassant les bornes de la nature non que toute action morale médiocre soit vertüeuse, ou toute extréme vicieuse. Car il y en a qui sont tousjours vice, quelque peu que vous en puissiez prendre : comme l'adultére, l'homicide, le larcin : D'autres, tousjours vertu, en quelque extremité qu'elles se trouvent : comme la temperance & la force. Et pource que l'action en laquelle consiste la vertu est des choses particulieres, cela se verifie mieux par ses exemples. Ainsi, la libe-

ralité est moyenne entre l'avarice & la prodigalité : l'avare estant excessif à recevoir, & défectüeux à donner : le prodigue au contraire excessif à donner & défectüeux à recevoir. La magnificence a le mesme respect aux grandes despenses que la liberalité aux moindres. Le desir reglé des honneurs médiocres a pour extréme leur mespris & l'ambition : la magnificence fait le mesme que la precedente vertu ez grands honneurs ; & ses extréme se raportent aux autres : la mansuetude ou clemence est entre la cholére, qui s'offense de tout, & la stupidité qui ne s'offense de rien : la verité entre la jactance & la dissimulation : la facetie entre la bouffonnerie & la rusticité : l'amitié entre la flaterie & la morosité & chicanerie : la modestie entre la crainte & l'impudence. L'indignation de voir les meschans abuzer de la fortune, entre l'envie qui est faschée de la prosperité tant des bons que des meschans, & la malveillance qui se resjoüit du mal des vns & des autres : la tolérance, entre la molleſſe & l'insensibilité : la prudence, entre la bestise & la finesse. Bref, toutes les vertus se trouveront de mesme, & ont des extrémes : bien que leurs noms ne soïent pas tousjours aizez à exprimer.

CENT LXXI.

CONFERENCE

Du Lundy 3. May 1638.

Si l'imagination peut produire & guérir des maladies.

COMME la santé est vne disposition naturelle qui produit les fonctions, & laquelle consiste dans la temperie des parties similaires, symmetrie des organiques & vnion de toutes les deux ensemble : la maladie est vne disposition contre nature qui empesche ces mesmes fonctions, en destruisant la justesse & moderation des qualitez premieres, la proportion & loüable conformation des organes, & l'vnion des deux : par les 3. genres de maladie, qui sont intemperie, mauvaise conformation & solution de continuité. Il s'agit donc de sçavoir si l'imaginatiõ peut de soi-mesme empescher les fonctions ordinaires des parties similaires, en destruisant l'harmonie & la temperature des quatre qualitez premieres, qui est le principe de leurs actions : comme aussi celles des organiques, en changeant la figure, grandeur, nom-

bre & situation naturelle de ces parties-là, & l'action des vnes & des autres par le divorce & la dissolutiõ qu'elle doit faire en elles. Pour les premieres maladies qui sont celles d'intẽperie, qui est ou simple ou avec matiére, l'imagination peut les produire par le mouvement des esprits & des humeurs qui est en sa puissãce. Car les esprits estans des corps aëriens & tres-chauds de leur nature, lors qu'ils sont pousſez par vne forte imaginatiõ en quelque partie: ils la peuvent eschauffer en telle façõ qu'ils destruisent par l'excez de leur chaleur la temperie de ces parties: comme il se void dans la cholere qui échauffe quelquefois tout le corps à vn point qu'elle y fait la fiévre qui n'est qu'vn excez de la chaleur. Et cõme ces esprits par leur concours en trop grande quãtité font les intẽperies chaudes: ils font aussi par leur absence & éloignement des autres parties qu'ils abandonnent, les maladies froides: comme sont les indigestions & crudítez d'estomach ordinaires à ceux qui s'adonnent à l'estude & à la medidation aprés le repas: les esprits qui font la coction estans portez de l'estomach au cerveau, siége de la connoissance. L'imagination ayant aussi l'empire sur les humeurs, ausquels elle fait changer de place par le moyen des esprits qui les entrainent avec

eux : comme il se void dans la ioye, la honte & la cholere qui portent le sang & la chaleur au visage & aux parties extérieures, & dans la crainte & la tristesse qui leur fait faire vn contraire mouvemẽt, elle peut produire les maladies d'intẽperie avec matiére par la fluxiõ ou congestion des humeurs en quelque partie, & hors de leur assiete naturelle. que si cette mesme imagination peut troubler l'ouvrage de la conformation dãs vn autre corps que le sien, tel qu'est celui de l'enfant, dont les marques & les defauts qu'il apporte au mõde, sont des effets de l'imagination de sa mere : elle peut a plus forte raison causer le mesme desordre dãs son propre corps, auquel estãt plus estroitement conjointe, elle doit aussi avoir plus d'empire sur lui que sur vn corps estranger, qui est gouverné par vne forme particuliére. Tellement que puis qu'elle peut destruire la temperie des parties similaires & l'harmonie des organes, elle pourra aussi faire les maladies. Et par mesme moyẽ les guérir : car puisque les contraires sont guéris par leurs contraires, si elle peut produire vne intemperie chaude. elle en pourra guérir vne froide, & si elle a le pouvoir de faire par le mouvement des humeurs, obstruction en quelque partie : elle pourra par mesme moyẽ, les remettãt en

culté motrice fait mouvoir de plein droit, & sur les alimens que les facultez vegetatives comme la nutritive & l'auctrice, altérent & chãgent en la nature des parties qui s'ẽ nourrissent & prennent accroissement. Mais les facultez sensitives & toutes les autres puissances connoissantes n'ont point de veritable action sensible. Elles sont bien actives entant que ce sont des puissãces issuës de formes tres-parfaites, qui ayans vne existence plus noble que les autres choses, elles doivent aussi agir plus parfaitement: mais leurs actions ne produisans rien hors d'elles-mesmes, elles sõt immanentes: & partant, ne pouvans influër aucune chose au dehors, elles n'y peuvent produire aucun effet, qui est vne qualité ou disposition engendrée dans vn sujet, en suite d'vne passion qui présuppose vne action ou mouvement procédant de quelque cause qui se cõmunique au dehors: ce que ne faisant pas l'imagination, elle ne peut immédiatement de son propre & de sa nature produire ni la maladie ni la santé dans le corps; mais seulement par le moyen de la puissance motrice, ou de l'appetit sensitif, dont les passions sont reconnuës par tous les Medecins pour les causes externes des maladies. De fait, si l'imagination

pouvoit produire quelque chose, ce seroit par le moyen des espéces dõt elle est empraínte : lesquelles estans les extraits des choses, quelques-vns croyent qu'elles contiennent éminẽment la vertu des objets d'où elles sont issuë & dont elles sont les copies : & que pour cet effet les dents font mal quand l'on entend scier quelque corps dur : la veuë d'vn purgatif, en relasche plusieurs : celle de quelque chose salle, fait vomir & souslever l'estomach : l'on tremble en voyãt la neige : l'espéce de la blancheur dissipe la veuë : celle du son, blesse l'oreille : la pensée de la peste, la produit souvent aussi-tost en plusieurs que la corruption de l'air. Et toutesfois, ces effets là ne viennent que du divers mouvement de la chaleur & des esprits, fait par l'appétit & la puissance motrice, qui sont distinguées de l'imagination. Car si cela estoit, & que les espéces qui sont dans nôtre esprit eussent le mesme pouvoir que les objets dont elles sont envoyées : elles ne seroient plus perfectives, mais destructives de leurs organes : l'espéce de la chaleur bruslеroit le cerveau : celle de la froideur, le refroidiroit ; l'vne & l'autre se destruiroient : ce qui n'est pas. Pource que bien que le chaud & le froid soient contraires en la nature, ils ne le sont pas neantmoins en l'entendement, mais

pluſtoſt amis: l'vn ſervãt à la connoiſſance de l'autre: & la fin des eſpéces intentionnelles n'eſt pas d'altérer, mais ſeulement de repreſenter les objets dont ils ſont les exemplaires.

Le 3e diſt, Qu'Ariſtote a baſty ſa Phyſionomie ſur la grãde liaiſon & ſympathie de l'ame avec le corps: telle que l'vn cauſe à l'autre de grands & notables changemens. A quoi faire l'ame n'employe point d'inſtrument plus efficacieux que l'imagination. Et cette puiſſãce de l'ame ſur le corps ſe iuſtifie par les puiſſans effets des paſſiõs, ſur tout par ceux de la crainte, de l'amour & de la cholére: la crainte en ayant tué pluſieurs, comme Saint-Valier avãt le coup du bourreau. C'eſt pourquoi on ordõne la gayeté pour l'vn des meilleurs preſervatifs de la peſte. Cette crainte & la triſteſſe eſt autant cauſe de la maladie qu'on appelle melancholie, cõme elles en ſont les ſignes infaillibles. Ce que teſmoignent auſſi les hiſtoires eſtranges de ceux que l'imagination ayãt fait malades, n'ont pû eſtre guéris que par elle meſme, cõme le remede devant eſtre de meſme genre que la maladie. Tel fut celui qui ſe croyoit n'avoir point de teſte, & ne pût eſtre remis en ſon bon ſens qu'apres que le Medecin lui ayant mis vn gros bonnet de plõb, il le laiſſa plaindre par pluſieurs fois de la teſte: alors

il lui dist, Vous avez donc vne teste? ce que le malade lui accorda: Cet autre duquel parle Cabrole, qui ayant vn peu estudié en Medecine, & croyant avoir vne hypersarcose dans le rectum, ne se pût guérir, qu'en feignant le lui avoir cauterizé: Ce Gentil-hõme qui n'ozant pisser de peur de faire vn déluge vniversel, en fut guéri, ses paizans crians au feu & le prians de l'esteindre: Cet autre encor qui se croyant mort ne vouloit plus mãger, & se mouroit en effet sans l'invention d'vn sien neveu qui se disant aussi mort, mangea pres de lui, & tous deux en suïte à qui mieux mieux. Et sans aller plus loin, les noüemens d'aiguillette, qui causent vne impuissance & par consequent indisposition, sont estimez vn effet de l'imaginatiõ qui se guérissent aussi en guérissant l'imagination seule. Ainsi vn Seigneur de qualité estãt tombé malade en vn meschant bourg, & se plaignant moins de sa maladie que de ce qu'il mouroit sans Medecin: on ne trouva point d'autre expédient que d'enveloper son cuisinier dans la robe du Curé: & il estoit desja à demi guéri, lors que faisant ouvrir les feneſtres pour voir plus clair à remercier son Medecin, il reconnut la tromperie, & retõba malade plus perilleusement que devãt; Tous effets de l'imagination produisant la maladie & la santé.

CENT LXXII.

CONFERENCE

Du Lundy 10. May 1638.

De la fascination.

LA fascination ou enchantement est l'offence faite à quelqu'vn par la veüe, sans le toucher de soi ou par aucun instrument, de laquelle vouloir nier l'effet, c'est aller contre le sentiment commun, celui de toute l'antiquité, des des doctes & de l'Escriture Sainte. Le peuple en void tous les iours l'expérience: qu'il attribüe à celui qui regardant malicieusement & d'vn œil dangereux quelque bel enfant, pource que la tendresse de son corps le rend plus sujet à l'offence qu'vn plus robuste, lui nüit en le loüant : lequel malefice on croid estre rendu inutile en faisant porter au col des enfans quelques préservatifs, ridicules à la verité, mais en vsage, particuliérement entre les Espagnols : telle qu'est la figure du pousse mis entre les deux premiers doigts, en la forme qu'il observe quand ils font la figüe à quelqu'vn, ou en leur faisant mesme cette figüe à leur lever, ou leur crachant trois fois dans le

sein : laquelle fascination le Poëte estend jusques aux bestes, en ce vers si commun. *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* Ce que d'aucuns rapportent à l'antipathie, telle qu'est celle du basilic qui tüe & du loup qui enroüe de son regard. Plutarque au 5e de ses Symposiaques, dit que d'autres nuisent mesmes des yeux à leurs parens & amis: voire raporte l'histoire d'vn Entelidas, lequel comme vn second Narcisse s'estant trouvé beau dans vne fontaine, y perdit sa santé & sa beauté: D'où il conclud que telle fascination ne vient pas tousjours d'envie, mais en rapporte la cause à la perverse coustume qu'ont prise quelques vns de mal-faire, qui leur est tournée en nature, laquelle les oblige autant au mal comme vne boule à rouler: en cela pareils à ces médisans, qui diroient plustost mal d'eux mesmes que de se taire. Plusieurs veulent que l'effet en soit purement naturel, tel qu'il se remarque en l'œil chassieux, lequel infecte de pareil mal celui qui le regarde, & que Plutarque dit aussi s'estre veu en certains anciens peuples appellez Thibies, qui nuisoient par leur veuë, non seulement aux enfans, mais aux hõme parfaits: Les rayons visuels estans rendus plus actifs par la mauvaise habitude de ceux qui ont cette intention de nuire par

leur envie, qui se reconnoist principalement en regardant plus souvent celui de la prosperité duquel on est faché, d'où vien le mot *invidere*. Dequoi l'exemple se void au Loriot, petit oiseau, lequel celui qui regarde ayant la jauniſſe, rend malade. Ce que l'oiseau reconnoissant par l'incommodité qu'il en sent, ferme incontinent les yeux. Car vn tel venin se communique à ceux qui ont de la disposition à le recevoir, encor de plus loing que le feu ne fait à la napthe des Medes. Et ils veulent que l'envie ou autre passion rende l'action plus forte, l'ame aidans aux operations du corps, comme l'imagination excite l'amour & comme les dogues furieux perdent quelquesfois la veuë par la violence avec laquelle il se lancent sur la venaison. Cette opinion s'appuye aussi sur la comparaison de la femme qui a ses mois, laquelle tache le miroir par son seul regard, & sur les effets procedans de la passion d'amour, dont la cause s'attribuë aux yeux: lesquels sont quelquefois tellement changez par cette erotomanie, qu'ils ne voyent pas les objets qu'ils voyent, & ne sont plus reconnoissables par d'autres. Ce qu'on ne peut attribuër à la seule beauté sans se tromper: veu que les plus belles femmes ont souvẽt moins de pou-

voir que d'autres, d'attirer les amans par leur regard : Ce qui fait que les vnes sont reconnuës beaucoup plus dangereuses à voir que les autres. Outre Plutarque, Aristote & Heliodore qui confirment cette fascination, dont le nom vient du grec βασκαίνειν envier: au Deuteronome ch. 28. v. 56. ce mot est employé & tourné par S. Augustin, fascination: que les Chaldéens appellent œil malin: comme ailleurs l'œil du mercenaire en vieux est ainsi appellé. Mais Saint Paul en parle ouvertement au ch. 3e de son Epistre aux Galates, leur demandant qui les a fascinez ou enchantez pour n'obeïr point à la verité. Ce que S. Anselme interprete : Qui vous a offensez d'vn regard liuide & enuieux de vostre perfection, ou comme enchanteurs vous a fait illusiõ, & voir vne chose pour vne autre: & Tertullian dit que la fascination, qui suit tellement la loüange que l'vn se prend pour l'autre, est vn œuvre du Diable, & que c'est quelquesfois aussi vne punition de Dieu contre ceux qui s'oublient par vanité.

Le 2e. dist, Que la fascination telle que l'a croid le vulgaire, n'est pas seulement possible, mais naturelle : les esprits estans les plus actifs de toutes la nature, bien que la cause en soit occulte : telles que sont les attra-

attractions

ctions magnetiques & electriques. Ainsi, les corps maleficiez infectent par insensible transpiration ce qu'ils portent sur eux : à quoy la structure & temperie de l'œil le rend la partie la plus propre de nostre corps : d'où vient qu'outre les maladies des yeux, les larmes en attirent aizément d'autres de ceux qui les regardent épandre. Les Tribales & Illyriens, au rapport de Pline, tüoient par leur regard estans en cholére. Olaüs dit le mesme se voit encor aujourd'hui de quelques peuples Septentrionaux qui ont pouvoir d'enchanter. Il se lit de Tibére que ses yeux estinceloient la nüit, de sorte qu'il fit mourir vn soldat en le regardant. Et Pirrhus en effraya tellement vn autre qui venoit pour l'achever de tüer, qu'il le rendit impuissant de lui mal faire en le regardant seulement. Car soit que la veuë se face par emission, comme veulent les Platoniciens, ses rayons emporteront auec eux les qualitez de l'œil dont il est dardé ; ou par reception, comme veut Aristote, les couleurs resultantes d'ordinaire de l'impression des qualitez de l'objet visible ne seront pas destitüées de ces qualitez : ou partie par emission, partie par reception, selon Galien, la rencontre de ces deux rayons ne se peut considerer que tres-

efficacieuse : sur tout lors qu'ils sont animez par les passions de la chôlére qui les enflamme, ou de l'envie qui les envenime.

Le 3. dist, Qu'il y a de deux sortes de fascinatiõs: l'vne naturelle, qui se fait par les moyens naturels, comme sont les qualitez veneneuses & malignes, lesquelles sont envoyées d'vn corps en vn autre qu'elles infectent par leur malignité: l'autre, surnaturelle & diabolique, qui se fait par des moyens plus cachez: par laquelle le vulgaire croid que les sorciers peuvent rẽdre malade ceux qu'ils veulent en les touchant, les voyant & parlant à eux; qui sont les trois voyes dõt ils se servent pour ensorceler ceux ausquels ils desirent du mal. La premiere sorte de fascination est possible, & est fõdée sur l'antipathie & cõtrarieté qui se rencontre presque dãs tous les corps: si grãde que jusques aux ombres de certains arbres, se trouvent funestes à quelques animaux: cõme celle de l'If à l'homme, & du fresne aux serpens: Le figuier appaise la fureur du taureau lequel on y aura lié, par l'emission qu'il fait de certains esprits vaporeux, qui venans à se joindre à cet animal, le tempérent & réduisent à vne agréable moderation: & pour sẽblable raison les viãdes attachées au méme figuier deviennẽt plus tẽdres & delicates: à sçavoir, en atte-

nüant leurs parties plus grossiéres. Bref, chaques corps vivant cõprenant en son enceinte quelque chaleur & humidité, cette chaleur éleve sans cesse des vapeurs & des esprits, lesquels sortẽt continüellemẽt au dehors. quand ils viennent donc à rencõtrer d'autres esprits semblables à eux, ils leur servẽt cõme de renfort, & augmentent la bonne disposition du corps où ils sõt. Mais s'ils sont ennemis & contraires, ils altérent & affoiblissent ces esprits-là; & par ce moyen introduisent vne mauvaise disposition dans les corps. Et c'est par ce moyen que les vieilles peuvẽt rẽdre malades les enfans & leur faire perdre leur embonpoint: les esprits de ces vieilles estans attirez par les conduits de la peau des enfans: lesquels pour le voisinage qu'ils ont avec les principes de nostre generation, sont tendres & mollets, & en sont corrompus de la mesme façon que ceux du vin sont rendus aigres par quelque chaleur estrãgere: les esprits des enfans estans corrompus, & avec eux les humeurs, ils troublent les fonctions de la nature. C'est par ce moyen que les phtisiques rendent ceux avec lesquels ils respirent, malades cõme eux: que toutes les maladies contagieuses & occultes se cõmuniquent d'vn sujet malade en vn autre disposé à recevoir la mesme affection. Mais

cette derniere par laquelle le vulgaire croid que l'õ peut nõ seulement faire mourir les hõmes & les animaux, mais aussi secher les plãtes, arrester le cours des fontaines, briser les pierres, & faire telles autres choses, n'est aucunement au pouvoir de la nature: quoi qu'ẽ disent les Arabes, qui attribuënt tous ces effets, à l'imagination, à laquelle ils dõnent autant de pouvoir qu'aux intelligences, qui peuvent de plein droit remuër toute la nature corporelle. Car si elle ne fait rien d'elle-mesme dans son propre corps, où elle reçoit simplemẽt les espéces des choses, elle le pourra moins hors de sõ enceinte. Aussi est-il impossible qu'vn hõme sain puisse rẽdre vn autre malade, ne pouvãt dõner ce qu'il n'a point: ceux dãs lesquels, par vn insigne corruptiõ, le sang, la semence, ou les autres humeurs acquiérent vne qualité veneneuse, estãs necessairemẽt malades. C'est dõc vn pur ouvrage des Dæmõs, qui cõnoissãs la proprieté des choses, les vont cercher, & les appliquẽt reellemẽt aux parties du corps à nostre insceu, tandis qu'ils amuzent nos sens par d'autres objets, cõme seroit vn regard ou telle autre chose impuissante de soi. A quoi contribuë aussi souvẽt le trop grãd en bõ point des enfãs: auquel ne pouvãs durer, on attribuë à quelqu'vn qui l'aura loué le changemẽt qui est naturel, & va necessairemẽt en pis, puisqu'il ne peut plus aller mieux

CENT LXXIII.

CONFERENCE

Du Lundy 17. May 1638.

Des amuletes, & si l'on peut guérir les maladies par paroles, brevets ou autres choses penduës au col, ou attachées aux corps des malades.

CEtte matiére depend de la precedente: car si l'on peut faire quelqu'vn malade par le seul regard, il semble qu'on le peut guérir par le seul attouchement. En l'examen de la question il faut distinguer, comme par tout ailleurs, les guérisons surnaturelles, de celles qui arrivent selon le cours de la nature. Du premier genre sont tous les miracles de la Sainte Escriture, de l'histoire Ecclesiastique, ceux que la puissance de Dieu manifeste en tout temps par ses Ss. & la guérison que Dieu a reservée à nos Roys par leur seul attouchement. Quelque guérison peut aussi arriver naturellement par prononciatiõ de quelques paroles lors que l'imagination du malade est si forte qu'elle a assez de pouvoir sur sõ corps pour y introduire quelque changement

notable: d'où vient que celui-là en guérit plusieurs, auquel plusieurs se fient. Ainsi j'en ay veu quelques-vns soulagez du mal des dents, en fichant vn cousteau dãs vn bois & prononçant quelques mots barbares. Mais il arrive souvent que l'effet d'vne cause est attribuée à vn autre. Telle fut la guérison d'vn Gentilhomme de la Ligue, lequel le feu Roy ayant surpris au bourgs des Loges cõme il tremblоit la fiévre quarte, & le Roy voulant railler, lui envoya vn billet cõtre cette fiévre, de laquelle il fut guéri par la peur qu'il eut de cette approche inesperée. Il y a aussi plusieurs remedes qui agissent par quelque proprieté occulte, comme la pæoine est suspenduë au col des enfans contre l'épilepsie: le vif argent appliqué sur la poitrine, aussi suspendu dans vn tuyau de plume, est creu preservatif de la peste: toutes les pierres précieuses sont estimées avoir quelque effet contre quelque indisposition du corps ou de l'esprit: la pierre d'aigle appliquée au bras conserve l'enfãt au ventre de la mere: sur la cuise, facilite l'accouchement: le coral & le jaspe arrestent le sang: la pierre ditte à ce sujet nefretique est estimée faire sortir le sable des reins: le pied de derriere d'vn liévre porté dãs sa poche, guérit de la sciatique du mesme costé dont il a esté pris.

Car les remedes, dont la seule application guérit par leur vertu, qui penetre & agit sensiblement, ne sont pas de ce rang. Ainsi, l'application du vif argent qui guérit la verole en donnãt le flux de bouche, ne doit pas estre dit amulete, ni la cantharide aussi appliquée en vesicatoire qui fait pisser, ni les épithemes appliquez sur le cœur ou le foye, mais bien les herbes & autres choses mises sur le poignet des malades contre la fiévre, lors qu'elles n'ôt point de qualitez manifestes pour la combatre. La question estant donc, si telles applications suspensions & gestions ont quelque effet naturel, je tiens que non. Car l'action naturelle ne se fait que par l'ordre de la nature, qui veut non seulement quelque attouchement mathematic ou physic, mais qu'il y ait proportion entre la cause & son effet. Or qu'elle proportion peut-il y avoir entre vne oraison ou autre discours le plus souvent non significatif, & la guérison d'vne maladie, moins entre vn brevet ou autre corps suspendu & vne fiévre. Ce qu'on dit de l'vnguent *armarium*, estant ou fabuleux ou diabolique & tousjours superstitieux: comme estoient les Phylactére des Iuifs. Bien que cet erreur soit si ancien, que les Athletes grecs avoient coustume de se munir de semblables choses contre les nicete-

res, qui estoient telles niaiseries, dont leurs adversaires se servoient pour les surmonter dans la luite: comme il s'en trouve encor en ce temps qui portẽt certains charactéres pour gaigner au jeu, d'autres du trefle à quatre feüilles, qui vne corde de pendu & telle autre chose. Les Romains s'en servoiẽt aussi appliquans & faisans pendre au col de leurs enfãs de tels amuletes, qu'ils appelloient præfiscines & fascines qu'ils formoient de gayet: cõme les Espagnols fõt encor à present. Ausquels attribuer quelque pouvoir à cause de leur forme, nombre ou autre regard que de la seule matiére, est vne erreur aussi grãde en la Physique, [illegible]me ce seroit vne impieté & mespris de l'Eglise, de vouloir estẽdre cette cõclusion-là aux *agnus Dei*, Reliques & autres choses sacrées, dont l'effet si continuel ne se peut revoquer en doute que par les profanes & heretiques.

Le second dist, Que par la doctrine ci-devant déduite au traité des Talismans, il appert que non seulement la matiére mais aussi la figure, nombre & autres raports avec les corps celestes ont quelque efficace: lequel vouloir revoquer en doute pour ce que nous n'en sçavõs pas la cause manifeste, seroit trop de présumption: voire mesmes ne voudroi je

pas appeller surnaturels tous ces effets-là, puisqu'il y a tant de choses faisables dont nous ne sçavons pas la cause. Et quant aux effets surnaturels de ces amuletes, ils sont de deux sortes. Car ou ils se font par la faveur & benediction de Dieu, qui redouble, voire surhausse iusques à vn point qui nous semble impossibe, les effets des causes naturelles, ou mesme les change: ou ils se font par l'aide du malin esprit, singe des actions divines. Tout ainsi dõc qu'en suitte des Sacremẽs les graces de Dieu se conférent aux Chrestiens, le Dæmon demeure d'accord avec le sorcier ou magicien que toutesfois & quãtes qu'il fera tel signe ou dira telle parolle, vn tel effet s'ẽ ensuivra: d'où il ne se faut pas estonner si ce Dæmon, bien que porté seulement au mal, fait quelquesfois du bien, comme vne guérison par l'application des vrayes causes naturelles agentes aux patientes: afin d'accoustumer par ce peu de bien qu'il fait aux corps, les ames à ajouster foy à ses parolles & les croire, pour les perdre en suite. Ce que plusieurs exemples ont aussi verifié: & entr'autres, celui d'vn Italien: lequel ayant marchandé vn esprit familier, le marchand s'avisa de lui mettre vne grosse araigne dans vne boëte; & toutesfois, celui qui l'acheta

en tira le meſme vſage qu'il eſperoit. Or aucun ne peut douter que les eſprits malins n'ayent toutes les connoiſſances requiſes à produire des effets poſſibles : leur cheute ayant ſeulement diminué les dons qu'ils avoient de la grace, & non ceux de la nature.

Le 3. dict, Que ſans recourir aux bons ni aux mauvais Anges : deſquels comme les puiſſans effets ne peuvent eſtre revoquez en doute ſinon par des meſcréans, on trouve dãs le cours ordinaires des choſes naturelles dequoi conclure pour les amuletes : dont l'antiquité ſe reconnoiſt par le dire de cet ancien Romain : lequel eſtant malade, & vn de ſes amis lui demãdant comme il ſe portoit : Vous le pouvez, dit-il, bien voir à ce brevet que je me ſuis laiſſé mettre au col. Voulãt dire qu'il faloit qu'il fuſt bien malade pour l'avoir ſouffert, veu qu'il n'y croyoit point. Laquelle créance neãtmoins eſt la condition neceſſaire pour faire produire quelque effet aux amuletes, qu'elle rend d'ordinaire efficacieux, De vray, cõme la créance d'eſtre malade fait ſouvent les maladies veritables, l'opinion cõceuë qu'on ſera guéri par cette action, ce billet ou cette parole, eſt capable de la guérir, meſmes en ceux auſquels l'eſprit a grand pouvoir ſur le corps : laquelle créance n'eſtãt fondée que ſur la pa-

role, le billet, l'application de l'herbe sur le poignet du malade ou autre telle fantaisie, ce billet ne se peut appeller autrement qu'amulete : joint que ce seroit vne temerité notable de vouloir cõclure qu'il n'y eust point de liaison ni de consequence necessaire entre les paroles & les effets ; veu que les hõmes y en reconnoissent. Aussi les paroles sont-elles les signes & les images des choses, & partant ont quelque proportion entr'elles. De la vient, possible que ceux qui chassent à l'hiene crient tousjours, je ne la voy pas, jusques à ce qu'elle soit entrée dãs les toiles, ce qu'elle fait hardiment souz cette parole, & lors qu'ils s'escrient je la voy, elle s'en veut fuïr & se dépestrer de ses lacs : où se demenãt avec impetuosité, elle s'y enlace encor davantage : & que les jardiniers du temps passé maudissoient le persil en le semant pour le faire plustost lever. Que l'õ ne nomme pas aussi plusieurs choses, ni mesmes quelques maladies par leur vrai nom, mais seulement par periphraze. Qui est-ce qui ne ressent du dégoust au seul nom des choses sales ? mesmes si on les nomme lors qu'on prẽd son repas & hors d'icelui, les seuls noms des crimes atroces nous font froncer le sourcil. Et de peur qu'on ne l'attribuë à la seule imagination de l'homme, laquelle nous a-

vons dit ci-devant n'estre point active, mais seulement connoissante, le serpent s'enchante par les paroles. Et Hesiode rapporte vn vers pour chasser les cantharides. Les bergers asseurent que selon la diversité de certaines paroles, les cavales saillies font des masles ou des femelles.

Le 4e dist. Comme il y a des choses qui font les maladies par des qualitez occultes & inconnuë, telles que sont la pluspart des deleteres & venins: il doit y avoir des remedes pour combatre ces maladies & en préserver les hommes, dont les raisons soient cachées & connuës par la seule experience. Ainsi, Dioscoride veut que la racine de pied de lion serve contre les philtres: l'anthirrhinum ou mufle de veau pendu au col, contre les venins. Tels sont l'abrotone, l'armoise, la semence de l'herbe de Paris, la ruë, le Moly d'Homére, la verveine appellée pour ce sujet herbe sacrée, la betoine, le millepertuis, que le vulgaire nomme la chasse aux dæmons; qui sont aussi chassez par le feu, le soulphre & les suffumigations de cornes de chévre. Ce qui se void pareillement en l'histoire du jeune Tobie, qui par le commandement de l'Ange Raphaël chassa ce diable qui avoit tué les sept maris de Sara par la fumée d'vn fiel de poisson.

CENT LXXIIII.

CONFERENCE

Du Lundy 31. May 1638.

Si la possession diminüe l'amour.

IL semble que la seule ignorãce de la définition de l'amour ait donné lieu à cette queſtion. Car puiſque les paſſions ne ſont diſtinguées que par la diverſe apprehenſiõ du bien & du mal: l'eſperãce eſtant du bien abſent: l'amour, du preſent ou conceu comme tel, d'où vient qu'il n'eſt guéres ſans quelque joye interieure, qui fait que les amoureux bien qu'ils ſe plaignent devant les autres, ne voudroient pas toutesfois eſtre exempts de leur paſſion, pour ce qu'ils s'y délectent: c'eſt demander ſi l'amour n'eſt plus amour, que revoquer en doute ſi l'on aime moins ce que l'on poſſede. Ioint que l'amour n'eſtant pas des choſes inconnües: il s'enſuit que plus on cõnoiſt & plus on aime ce qui eſt aimable: car on connnoiſt mieux ce que l'on poſſede, que ce qu'on ne poſſéde pas, comme n'en pouvant iuger que par le rapport d'autruy, ordinairement

sujet à tromper selon les divers interests de ceux qui nous font ce rapport. Ce qui se cõnoistra mieux par la comparaison de celui qui préfere vn portrait à la chose qu'il represente. Car la mesme proportion qu'il y a entre le portrait d'vne maistresse, & la maistresse mesme, se trouve entre cette maistresse, tandis qu'elle ne permet aucune privauté à son serviteur, & elle-mesme lors qu'elle est mariée avec lui: les actiõs de l'vne n'estãs que l'ombre & le portrait de celles de l'autre, qui se recõnoissent en leur naïveté lors de la possession. On peut donc dire que la passiõ avant la iouïssance se doit appeller desir, mais que la seule possession est capable de produire le veritable amour. Ajoustez à cela que la perfection de chaque chose l'accomplissant & mettant en son plus haut point, au lieu de la destruire, la ioüissance qui est la perfection de l'amour & l'vnique but qu'il se propose, ne le doit pas ruïner : Ainsi, le repas que quelqu'vn aura fait peut bient appaiser sa faim presente, mais lui apprend plustost à desirer vne autrefois la bonne & delectable viande dont il aura vne fois vsé, que luy en apporter le dégoust.

Le 2e dist, Que si nous vivons aussi bien entre les parfaits comme nous sommes obligez

de vivre avec les imparfaits, la posſeſſion augmenteroit l'amour, pour ce qu'elle deſcouvriroit de nouvelles perfections de la choſe aimée; mais cette posſeſſion au contraire nous faiſant d'ordinaire reconnoiſtre imparfait ce que nous jugions tout autre auparavant: c'eſt pourquoi la jouïſſance diminuë l'amour. Ioint que les choſes difficiles eſtans trouvées les plus belles, & au contraire les plus belles dont l'accez nous eſt libre, eſtans meſpriſées: teſmoin les ordres de chevalerie & autres honneurs qu'on n'a rendu rares que pour les rendre d'autant plus aimables, & comme tels recerchez des hommes: il s'enſuit bien que nous aimons moins ce que nous avons en noſtre puiſſance, que ce qui n'y eſt pas. A quoi ſert grandement la foibleſſe humaine qui ſe laſſe bien toſt de tout, & ſe porte d'elle meſme au changement: ce qu'elle ne peut faire des choſes qu'elle n'a pas en ſa puiſſance, qu'elle eſtime par conſequent & reſpecte plus que ce qu'elle poſſede, dont la familiarité eſt tousjours fort proche du meſpris, & noſtre eſprit porté à rechercher pluſtoſt ce qui lui manque, & eſtimer l'autrui au prejudice du ſien. Ainſi, le beuf demande à galoper comme le cheval, lequel derechef porte envie au beuf qu'il void la-

bourer; & chacun prend bien plus de plaisir à parler de ce qu'il sçait le moins, & du mestier d'autrui que du sien propre. L'expérience fait voir cette verité aux amoureux, lesquels quittent l'effet comme le nom de serviteurs si tost qu'ils sont mariez. Pourquoi vn poëte de nostre temps parlant de sa maistresse, disoit: qu'il ne sçavoit aucun moyen de moderer l'amour excessif qu'il lui portoit, qu'en l'espousant. Or disputer contre l'expérience, c'est ne vouloir pas estre creu, & celui qui soustient le contraire: soustiendroit avec mesme raison que le cerf venant de boire à la fontaine n'en seroit pas moins alteré.

Le 3e dist, Que faut distinguer le vray amour, du faux: cettui-ci se diminüant par la iouïssance, au lieu que le premier s'en augmente, comme il faut aussi apporter de la distinction aux sujets que l'on aime. Car ceux qui ne meritẽt pas d'estre aimez, ressemblent à ces peintures grossiéres qui ne veulent estre veuës que de loing & en certains biais, pource que la proximité en descouvre les défaux: au lieu qu'vn tableau parfait & bien terminé plus il se void de pres, & plus il est estimé. Dailleurs il faut faire difference entre ce qui se pratique & ce qui se doit pratiquer. Car les défaux de celuiqui aime ne doivent pas estre impu-

imputez à la choſe aimée. On doit donc ici demander non ſi la poſſeſſion diminuë, mais ſi elle doit diminuer l'amour : ce qui ne peut avoir lieu es choſes aimables, leſquelles plus elles ſeront connuës, & plus on y trouvera dequoi les cherir. Tout ainſi donc que plus le Soleil meurit le raiſin, plus il le rend doux, lequel neãtmoins ſemblera amer au fiévreux, lui faiſant préferer le verjus, & nous ne concluërons pas toutesfois de-là que le verjus ſoit plus doux que la grappe meure : ainſi, le dégouſt de l'amant ne doit pas eſtre imputé à la choſe aimée, mais bien eſt vn teſmoignage de l'imperfection du premier.

Le 4e diſt, Que ſi la diminution de l'amour qu'apporte la poſſeſſion eſtoit ſigne de foibleſſe de jugement, les femmes ne ſeroient pas, comme elles le ſont, plus conſtantes que les hommes apres la poſſeſſion de ce qu'elles ont aimé: comme il ſe void en ce qu'il ſe trouve plus d'hommes qui quitent l'amour des femmes qu'au contraire : dequoi les femmes ſe plaignent auſſi plus ſouvent que les hõmes. Ce que teſmoigne l'hiſtoire de Demophoon apres la joüiſſance de la fille du Roy de Thrace deſeſperée de ſa perte, comme Medée de celle de ſon Iaſon, & Didon de ſon Ænée : & ſemble ne pouvoir eſtre attribüé à la ſeule pu-

deur féminine ; cõme si cela procedoit de ce que s'estans cõmuniquées à vn homme, elles ne peuvent conserver leur honneur si elles ne conservent son amitié ; mais bien à quelque autre cause : sçavoir, à ce que les hommes estans plus parfaits que les femmes: celles-ci ne rencontrent pas tant de suiet de changement en eux que les hommes font en elles. Toutesfois, cõme il se trouve des exemples de legereté en l'vn & en l'autre sexe, il en faut encor rechercher la cause de plus loin. I'estime donc que l'augmentation ou diminutiõ de l'amour ne vient point de la possession. Ce qui ne se peut resoudre par le seul amour des hommes & des femmes, mais se doit aussi considerer en l'amitié mutuelle des hommes & en celle des femmes : laquelle amitié ne se contracte qu'en suïte d'vne longue cõversation & apres avoir mãgé, comme dit le proverbe, plusieurs boisseaux de sel ensemble: tant s'en faut qu'vne plus grande connoissance, telle qu'apporte la possession, puisse diminuer cette amitié. Aussi voyez-vous le contraire en tous les bõs mesnages, où l'amitié du mari & de la femme est si grande que l'exemple de Graccus mari de Cornelia, ne seroit pas vnique si le mesme chois leur estoit donné de mourir l'vn pour l'autre.

Le 5e dist, Que si la possession diminuoit l'amour, cela viendroit du defaut de l'aimant ou de l'aimé. Non du premier puisqu'il est tousjours pareil à soi, & que la iouïssance l'approchant de son obiet, le lui rend plus sensible, & conséquẽment plus aimable : Non du defaut du second, puisque les imperfections mesmes de la chose aimée semblent autant de perfections à celui qui l'aime, *& suæ Balbinum Polipus delectat Agnæ*. Ce qui se void aux imperfections des enfans : lesquelles au lieu de diminuer l'affection des peres & meres les rendent plus enclins à l'amour que la compassion engendre. Ainsi, les grãds-peres aiment d'ordinaire plus tendrement les enfans de leurs enfans que les leurs propres, & entre leurs enfans, les plus petits. Et en general, les foiblesses du corps & de l'esprit des enfans ne les rendent pas moins aimez des pere & mere, bien qu'ils le soient moins de tous les autres. Ce qui se void non seulement en ce genre d'ouvrage, mais en tous les autres : les mauvais peintres n'aimans pas moins leurs tableaux, qu'Appelles feroit les siens.

Le 6e dist, Que la question se terminoit par la difference des amours. Celui qui est impétüeux, tel qu'il se trouve en la ieunesse & comme les Poëtes le dépeignent, semblable

aux torrens, s'enfle par la réſiſtence & ſe va diminuant par la liberté. Celui qui eſt plus reglé & dans les bornes de la retenuë, tel qu'il ſe trouve aux aages plus mœurs, es ſujets qui le méritent, & notamment es choſes divines, ſemblable aux riviéres, va s'acroiſſant par la rencontre des nouvelles connoiſſances, comme d'autant de nouvelles ſources, tant qu'il finiſſe en vne mer qui n'a plus de limites. Chacun de ces amours reçoit auſſi de l'augmentation ou diminution ſelon la diverſité des eſprits qui en ſont touchez : les foibles comme eſtans les moins capables de reconnoiſtre le dommage que leur apporte cette paſſion impétueuſe, laquelle maiſtriſant toutes les autres, leur dérobe l'vſage de la raiſon & les rend inutiles au reſte des actions de la vie demeurent plus long-temps à revenir à eux & appaiſer ce trouble. C'eſt pourquoi les femmes & entr'elles les moins judicieuſes, ſont eſtimées retenir plus long-temps cette paſſion, meſmes apres la poſſeſſion de ce qu'elles ont aimé. Le contraire arrive en l'autre amour, où plus on a d'eſprit & plus cet amour s'accroiſt par les nouvelles connoiſſances.

CENT LXXV.

CONFERENCE

Du Lundy 7. Iuin 1638.

Lequel vaudroit-il mieux ſçavoïr tout ce que ſçavent les hommes, ou tout ce qu'ils ignorent?

NVL ne doute qu'il n'y ait des choſes à connoiſtre, & par conſequent des ſciences à aquerir. Mais ſi l'on en croid le plus ſage des hommes, toutes les ſciences connuës n'eſtans que vanité, c'eſt à dire rien : la queſtion ſera bientoſt vuidée, n'y ayant point de comparaiſon entre rien & quelque choſe. Auſſi n'y ayant point de ſcience ſans demonſtration, & fort peu ou point de demonſtrations en chacune diſcipline, leſquelles meſmes ne ſont fondées que ſur des principes qui ne ſe demonſtrent point, & qui toutesfois doivent eſtre ſceus : il s'enſuit qu'il n'y a point de ſcience, & que nous ne ſçavons qu'vne choſe avec Pithagore, à ſçavoïr, que nous ne ſçavons rien. Encor Pirrhon l'encheriſſoit-il ſur luy : ne voulant pas meſme que les hommes ſceuſſent qu'ils ſont ignorans, mais qu'ils ſe contentaſſent d'en douter; voire de douter de leur doute

meſme. De fait, la raiſon n'eſt iamais ſi forte que l'on n'en puiſſe trouver quelqu'autre qui la combatte: & l'experience fait voir qu'en toutes diſciplines les plus capables ſont les plus irréſolus & éloignez de cette temerité ſcholaſtique qui ſe vante de tout ſçavoir, & ne doute jamais de rien: Pareils à ces jeunes Capitaines qui font teſte par tout: au lieu que les plus vieux ſont les plus retenus. Ce qui ſe void en la medecine, où ceux qui y ſont les plus cõſommez, ſe haſtent tousjours le moins en leur jugement, & ſouvent en leurs remedes, pource qu'ils en ſçavent mieux les evenemens: & a lieu auſſi es Iuriſconſultes, leſquels trouvent plus d'antinomies & d'arreſts contraires en pareil cas, plus ils ont de pratique & d'experience. Que ſi montant plus haut on conſidere la Theologie, on trouvera que l'homme y eſt encor plus ignorant que par tout ailleurs: Voire que l'ignorance en eſt le premier degré & l'vne des conditions requiſes. Ce qui a fait tant blaſmer à S. Paul la philoſophie, & choiſir à Noſtre Seigneur les plus ſimples & ignorans tels qu'eſtoient de pauvres peſcheurs & non des Docteurs de la Loy & des Scribes & Phariſiens, les ſçavans de ſon païs. Et aujourd'hui que les matiéres de la religion ſemblent les plus rafinées, il n'y en a

point de si temeraire qui ne recõnoisse qu'vn seul moment de la vision de Dieu ne donne plus de lumiére & de connoissance que n'en a toute la Sorbonne, & qu'il n'y a pas plus de comparaison entre ce que sçavent de Dieu tous les hõmes ensemble qui sont sur la terre, & ce que la beatitude en apprendra, qu'entre le fini & l'infini; c'est à dire, nulle. Ce qui monstre que le sçavoir des hommes est infiniment surpassé, par ce qu'ils ignorent. Cette conclusion se prouve encor plus sensiblemẽt es arts & disciplines corporelles, que l'on appelle méchaniques: esquelles si vous faites cõparaison des choses que nos ouvriers ignorent avec celles qu'ils sçavent, le plus excellent d'entr'eux se confessera tres-lourd & tres ignorant: dequoi les seules inventions anciennes & maintenant perduës, peuvent servir de preuve. Ainsi, quelques monumens des Romains se sont trouvez en ce siécle, garnis de lampes, qui paroissoient avoir bruslé plus de douze ou quinze cens ans, & n'avoir esté esteintes qu'en leur donnant air: comme il s'est entre autres remarqué dãs le tombeau de Tullia fille de Ciceron à Padoüe. L'invention du mouvement perpetüel qui animoit la sphere d'Archimede, est morte avec lui: celle du verre malleable, avec son inventeur

meſchãment tué par Tibere : celle de fondre des pierres, ou en faire d'artificielles, ou du moins de les tranſporter & manier, avec laquelle les Romains ont edifié ces grãdes maſſes d'amphiteatres & autres ouvrages à nous inimitables, n'eſt plus aujourd'hui; voire, ſans aller ſi loin, la bonté de la fabrique de la pluſpart des eſtoffes des anciens, eſt perie avec eux. De ſorte qu'il ne ſe faut pas ébahir ſi l'on conte aujourd'hui pluſieurs de leurs hiſtoires, entre les fables : telles que ſont d'avoir veu des Elephans qui danſoient ſur la chorde, que Suetone aſſeure avoir eſté donnez en ſpectacle au peuple Romain : le ſoin & l'induſtrie des hõmes eſtant beaucoup diminué en cette lie des temps, où l'on veut tout obtenir ſans peine. A la preuve dequoi ſervent auſſi grandement les nouvelles inventions de nos derniers ſiécles & de cettui-ci : telles que ſont la bouſſole, l'artillerie, l'imprimerie, les lunettes d'aproche & quelques autres. Car tout ainſi que ces excellentes inventiõs ayant que le hazard les euſt produites, ou du moins dõné quelques lumiére aux eſprits de leurs inventeurs pour les mettre en évidence, eſtoiẽt à noſtre regard dans le meſme neant, dans lequel ſont toutes les autres choſes poſſibles, & non encor effectuées : il eſt aiſé à concevoir

qu'il y a vne infinité de secrets pareils, ou plus excellens encor : tels que sont la pierre philosophale, la quadrature du cercle, la fontaine sans fin, & tãt d'autres choses dont il ne nous reste que des notiõs confuses : desquelles vn esprit informé tiendroit le mesme rãg au dessus de tous les autres hommes, que font les intelligences au dessus d'eux-mesmes : Estant notoire que les bons ou mauvais Dæmons ne produisẽt toutes leurs merveilles que par cette sciẽce des choses à nous incõnuës, qui nous font souvent appeller miraculeux ce qui est purement naturel. Ce qu'on peut juger par l'experience de ce peu de secrets qui se trouvent entre les mains des hommes : qui les fõt admirer de tous les autres, & les ont fait anciennement colloquer au rang des Dieux.

Le 2e dist, Que cette opinion que ce que nous ignorons vaut mieux que ce que nous sçavons, est fondée sur le naturel malin & envieux de quelques-vns qui mépriſent le leur, & n'estiment que l'autrui, pource seulement qu'il leur manque : & sẽblables à ceux qui mõtent vn escalier, foulent aux pieds le degré où ils sõt : aspirans à ce qui est au dessus d'eux, mais pour le fouler aussi apres. Ainsi, celui qui ne sçait pas vne nouvelle, mépriſe tout ce qu'il sçait pour l'apprendre & l'ayãt entẽduë,

la mépriſe comme tout le reſte: Car il eſt vrai-ſemblable que nos premiers parens ayãs eu la connoiſſance de toutes choſes, ont conſervé la memoire de ce qui le meritoit le mieux: voire; que depuis tant de ſiecles que le monde a duré, les hommes ont conſerué les ſciences & inventions les plus vtiles que l'art ou le hazard leur a appris: S'ils ont au contraire laiſſé perdre les autres, c'eſt pource qu'ils les ont trouvées inutiles. Et, comme dit Salomon, Nous ne verrons rien dans l'avenir que ce qui a eſté: quand le monde dureroit autant qu'il a fait, ce ne ſeroit qu'vne repetition continuelle des meſmes choſes. Il ne ſe dit rien meſme qui n'ait eſté dit auparavant. Les termes de toutes les ſciences ont eſté autant de fois meſlez, que comme il ne ſe produit que peu ou point de nouveaux mots en chacune langue: ainſi ne ſe peut-il guéres faire de productions d'eſprit qui ne ſoient les repetitions de celles des autres qu'on habille chacun à ſa mode, comme vne meſme viande qu'on déguize par quelque nouvelle ſauce. Cela ſe void en toutes les diſciplines. Commançans par les liberales: Peut-on mieux lire, eſcrire & parler en proſe ou en vers que l'on fait à preſent? Les demonſtrations des Mathematiques peuvent-elles devenir plus certaines

avec le temps qu'elles ne le ſont? Sera-t'il plus vray demain qu'auiourd'hui que le tout eſt pl' grand que ſa partie ? Les Chymiſtes & ceux qui ont voulu reformer la Medecine y ont-ils mieux rencontré que les autres ? Les Loix ſe peuvent-elles mieux entendre qu'elles ſont ? Quant à la Théologie, en peut-on ſçavoir davantage en ce monde que l'on n'en ſçait à preſent ? ou l'experience fait voir que la multitude des livres ne nous embaraſſe pas moins qu'elle profite, tant en cette ſcience qu'en toutes les autres. Mais ſuppoſons que cet ancien erreur euſt quelque vrai-ſemblãce : Pour en examiner la certitude, il faudroit faire la comparaiſon de ce que nous ſçavons avec ce que nous ignorons : les deux termes d'vne proportion que l'on cerche devans eſtre connuz. Ainſi, le nain me paroiſt moindre que le geant, pource que je les connoy tous deux. Ce qui ne peut avoir lieu au fait qui s'offre. Car nous ayons bien connoiſſance de ce que nous ſçavons ; mais il implique contradiction que nous connoiſſions ce que nous ne ſçavõs pas. Diſons donc au contraire que ſi nous quittiõs les ſciences & les arts cõnuz & pratiquez par les hommes, pour ce que nous ne ſçavõs pas il nous arriveroit vray-ſemblablemẽt le meſme qu'au chien d'Æſope, qui laiſſa aller le

morceau de chair qu'il tenoit, pour ſuivre inutilement ſon ombre, ſous pretexe qu'il la voyoit plus grande dans l'eau, où il n'y avoit rié en effet. De vray, ceux qui ont le plus employé de temps, de peine & d'argent à la recerche des ſecrets, confeſſent qu'ils n'y ont rien rencontré que de la fumée. D'où vient que s'il y a quelque artizan curieux, il eſt tousjours incommodé, pource qu'il ne parvient jamais à ſon intention.

Le 3e diſt, Que de ce qui a eſté dit de la difference du ſçavoir des Démõs & du noſtre, ſe void à clair la réſolutiõ de cette queſtion. Car il s'enſuivroit que ſçachant beaucoup moins qu'eux, nous avons plus de choſes à apprendre que nous n'en ſçavons : n'eſtant pas neceſſaire pour connoiſtre vne privation d'avoir l'habitude de cette privation-là. Ainſi, le ſourd & l'aveuple né ne laiſſe pas de ſçavoir qu'il lui manque plus de connoiſſance par le defaut qu'il a de l'oüye & de la veuë qu'il n'é a des autres ſens qui lui lui reſtent : & encor que je ne voye pas la nuit pource qu'elle ne ſe peut voir, je n'en conſidére pas moins avec elle la beauté du jour abſent : voire celui qui n'a point de ſcience la met ordinairement à plus haut prix que les ſçavans.

CENT LXXVI.

CONFERENCE

Du Lundy 14. Iuin 1638.

Si la musique fait plus de mal que de bien.

NOstre ame estant vne proportion, aime son semblable; d'où vient que les régles de l'architecture mal observées faschent la veuë, cõme les gestes des lourdauts, & que les sons desordonnez blesse l'oreille. Car bien que la disproportion se trouve dans les sens du toucher, flairer & gouster, qui est cause que celui qui a les mains gelées reçoit tant de douleur en s'approchant immediatement d'vn feu aspre, que les odeurs & saveurs modérées nous plaisent plus que les excessives: si est-ce qu'il n'y a que deux sens qui soiẽt biẽ capables de juger de cette proportiõ: à sçavoir la veuë & l'oüie. De-là vient que le mesme respect qu'il y a entre la beauté & la difformité au regard de la veuë, se trouve aussi entre l'harmonie & la dissonance à l'égard de l'oüye. La musique estant donc l'art de cette harmonie: ceux qui n'aiment point la musique sont aussi extravagans que ceux qui ne se-

roient point de difference entre vn beau visage & vn laid, la proportion estant la principale difference de l'vn & de l'autre. C'est pourquoi quelques-vns ne se sont pas contentez de faire servir cette discipline de la musique, comme d'vne regle & d'vne pierre de touche pour discerner les esprits bien faits d'avec les autres ; mais ont esté jusques à soustenir que sa haine estoit vne marque de reprobation. Aussi les plus anciens debats sont-ils survenus pour la prérogative de la musique, chacun s'en prétendant le maistre. Tesmoin celui des Muses avec les Syrenes : d'elles mesmes, avec Thamyrus : d'Appollon, avec Marsias, Linus & Pan : le dernier desquels fit à Midas de si longues oreilles : mesme celui de Neron avec tous les autres de son temps. De fait, la musique guérit quelques maladies, comme les morsures de la tarantole & la melancholie : voire elle adoucit la furie des possedez, comme il se lit en l'histoire de Saül. Il n'y a aucun aage ni condition qui n'en tire de la commodité. Les enfans encor naïssans appaisent leurs cris au son des clefs ou d'vn bassin : plus grandelets, se divertissent par le chant de leurs nourices. La jeunesse se plaist particuliérement à la musique & au son des instrumẽs. C'est pourquoi ceux de Crete

pour rendre à leurs jeunes gens plus facile leur Iuriſprudence, la leur foiſoient chanter: comme encor le Deſpautere eſt tant reſchanté par les enfans pour avoir mis la grammaire en vers qui ſont muſicaux. Caïus Gracchus devenu homme, s'en ſervoit pour modérer le ton de ſa voix : ne haranguent jamais qu'il n'euſt derriere ſoi vn ſerviteur avec vn inſtrument de muſique, qui le ramenoit quand il prenoit vn ton trop haut, & lui faiſoit élever s'il l'abaiſſoit par trop. Et Achile dans Homere prend la lyre pour ſe divertir lors qu'il ne va point à l'occaſion. Les artizans adouciſſent aux chanſons l'ennuy de leur travail: Les bergers s'en réioüiſſent, & iuſqu'aux ſervantes en filent mieux leurs quenoüilles. L'Eveſque Theodulphe ſe racheta de priſon par vne hymne qu'il y compoſa : lequel commance, *Gloria, laus & honor.* L'hiſtoire eſt cõnuë d'Ari on ietté dans la mer par des pyrates, & porté ſeurement abord par les Daulphins, pour ce qu'ils les avoit ravis par ſon chant, meſlé avec vn inſtrument de muſique: dont la premiere inſtitution a eſté pour honorer les Dieux. Les Indiens faiſoient leurs ſervices en danſant aux chanſons : les ſacrificateurs de Cybele, avec les cymbales : les Curetes, avec les tambours & trompettes: les Romains chantoient des vers ſpondaïques

en faisans leurs sacrifices: & David dansoit devant l'arche tous ses pseaumes estans accommodez à la harpe & autres instrumens harmonieux de ce temps-là. Voyez combien en cettui-ci les orgues ont de pouvoir à échaufer le zele des devotieux, & combien les voix y sont melodieuses: de sorte que la principale difference du service divin, se tire du chant. Ce qui a donné lieu aux grandes prerogatives dont jouïssent les Chantres de chacune Eglise. Et quant aux festins & ceremonies publiques & particuliéres, il n'y a rien qui les rende plus accomplis que la musique: d'où vient le vers,

Convivij citharam quam Dij fecere sodalem.

Car on avoit accoustumé de presenter vne guitarre aux conviez, & à celui qui n'en sçavoit pas joüer on presentoit vne branche de laurier, sur laquelle il estoit obligé de dire vne chanson. Sur tout l'vsage de la musique est-il efficacieux à la guerre. Ce qui se reconnoist lors que les gẽs de pied dõnent quelque part sans tãbour, ou la cavalerie sans trõpette. Aussi les Spartains y alloiẽt-ils au son des flustes & en forme de danse, afin qu'ils peussent discerner par le mouvemẽt de leurs soldats les courageux d'avec les poltrõs: les pieds de ceux ci découvrãs leur timidité par leurs cadences.

Les

Les Pythagoriens mesmes ne s'endormoient qu'au son de la lyre pour appaiser les troubles de leur esprit. Bref, cette musique nous accompagne iusques dans le tombeau, chantant les elegies des trespassez. Ainsi les Pheniciens ajoustoēt des flustes à leurs deuils, & les Romains avoient des Siticines, qui chantoient à leurs funerailles. Car la musique sert à inciter à la tristesse ceux que nous y voulons émouvoir: & a derechef des tons qui réjoüissent ceux qui sont attristez. Et tout ainsi que la Médecine rafraischit ou purge les humeurs du corps humain, la musique en fait autant des troubles de l'esprit. Platon estimant qu'elle a esté donnée à l'homme, non simplement pour lui chatoüiller les oreilles, mais pour entretenir l'harmonie de son ame avec le corps & réveiller les vertus endormies. Ainsi, des divers mœuds le Dorié fait les prudes & chastes: le Phrigien, excite à la guerre & religion: le Lidié, rabat l'orgueil & le convertit en plaintes: l'Ionique, excite aux honnestes plaisirs & recreation. D'où vient qu'Ægistus ne pût iamais corrōpre la chasteté de Clitemnestra fēme d'Agamenon que s'estant défait du Poëte & Musicié Demodocus: & l Empereur Theodose prest à ruiner la ville d'Antioche, en fut détourné & induit à misericorde par le

chant mélodieux des petits enfans instruits à cela par Flavian leur Evesqve. Elizée mesmé pour recõmander la puissãce de cet art, commanda qu'vn violon sonnast devant lui: puis prophetiza à Ioram la perte des Moabites, cõme elle avint. Michée en fit autant devant Achab Roy de Samarie : n'ayant point voulu prophetizer qu'on n'eust joüé devant lui d'vn instrument de musique. Ce que Saxon au 12e livre de l'histoire Dannoise, rapporte de Henri second Roy de Dannemark ; lequel ayant oüy parler de l'excellence de l'art d'vn violon ; en voulut voir les effets ; qui furent tels que cettui-ci le mit premierement en grande mélancholie : puis ; l'ayant réjoüy, porta son esprit à vn tel poinct de rage qu'il tua quatre de ses gardes, & enfin le remit en sa premiere assiette : ne servant qu'à montrer son excellence quand on en sçait bien vzer.

Le 2e dist, Que la musique n'effeminant pas moins les courages, qu'elle est l'occasion d'effeminer les corps des Eunuques pour conserver leur voix, a donné juste sujet à la fable des Syrénes enchantereresses des pilotes, pour les faire donner dans les escüeils. Car sa douceur, pareille à celle du vin pris par excez, en nous recreãt nous enyvre : endormãt & por-

tant comme lui aux excez de la ioye, de la triſteſſe & de la rage: mais ſur tout, incitant aux ſales voluptez, dont les chanſons & le jeu d'Inſtrumens ſont les plus cõmunes allumettes, aſſoupiſſãs les yeux de noſtre entẽdemẽt, tout clair-voyant ſoit-il, comme Mercure fit ceux d'Argus à cent yeux. Et ſon grãd divertiſſement, par la grande diſſipation qu'il fait des eſprits animaux, que la douceur du ſon attire par l'oreille, nous laiſſe moins recreez que fatiguez, & incapables de nous adonner à choſe ſerieuſe. Ce qu'elle eſt dite ſoulager la ſchiatique, luy eſtant cõmun avec tout ce qui cauſe grande attention, par laquelle les eſprits ſuſpendent avec eux les humeurs, & par conſéquent leur fluxion: les Rabins meſmes attribuans à la vertu des characteres du Nom de Dieu eſcrit ſur la harpe de David, & non à ſon harmonie ſeule, ce qu'elle chaſſoit l'eſprit malin de Saül. Et la recompenſe qu'eurent les Sibarites d'auoir façonné leurs chevaux aux carouzels, fut que ceux de Crotone ayãs fait ſonner des menetriers au choc de la bataille, leur rendirent invtiles au combat, pource qu'ils ne faiſoient que ſauter. Auſſi Orphée, l'vn des plus anciens muſiciens, fut deſchirẽ par les femmes pource qu'il deſbauchoit leurs maris: & les ſeules quintes & fougues que les

Musiciens emploient en la composition de leurs piéces, en doivent destourner les esprits rassis. Ce qui fit dire à Antisthene qu'Ismenias estoit vn fol ou vn meschant citoyen de sçavoir si bien joüer de la flusle : fut cause que Philippe se fascha contre Alexandre de ce qu'il chantoit trop bien, & qu'Antigone son gouverneur lui rompit sa harpe. C'est pourquoi les Egyptiens chassoient les Musiciens comme corrupteurs de la jeunesse : & les Lacedémoniens craignoient si fort qu'ils ne s'acreussent en credit parmi eux, qu'ils bannirent de leur ville Thimothée, pour avoir ajousté vne chorde à son luth. C'est pourquoi encor Aristote en ses politiques met cet art entre les ludicres, & blasme les peintres de ce qu'ils representoient les Dieux chantans & joüans des instrumens: dont le plus bel effet est de rompre le silence, & faire passer le temps, ne laissant aucune action permanente apres soi, non plus que les jeux de carte, de dez & de la paume : laquelle est bien plus vtile à la santé, & qu'il y a autant d'honneur entre les honnestes gens á sçavoir en perfection, comme il y a de pudeur à avoüer d'estre excellent Musicien. Enfin, nous ne lisons point que Nostre Seigneur ait jamais chanté, non pas mesmes Adam dans l'estat de la justice originelle : mais bien vn Iubal fils de Lamech premier bigame & second meurtrier du monde, qui en est dit l'inventeur.

CENT LXXVII.

CONFERENCE

Du Lundy 22. Iuin 1638.

Si la sterilité vient plus communément du costé des hommes que des femmes, ou au contraire.

COmme la fecondité est vne puissance, par laquelle chacun vivant peut produire son semblable, la sterilité est vne impuissance, de se pouvoir reproduire par la voye de la generation, par le moyen de laquelle les vivans qui ne peuvent de leur chef acquerir l'immortalité, estans composez de principes contraires qui se déstruisent à la fin, l'aquiérent en leur espece: & pour y parvenir la nature a fourny chacun d'iceux d'organes necessaires. La generation des animaux parfaits demande trois choses: à sçavoir, la diversité de sexe, dont l'vn engendre en autruy qui est le masle, l'autre engendre dans soy, qui est la femelle: vne matiere ou semence qui vienne de l'vn & de l'autre &

qui contienne en soy l'idée & le charactére des parties dont elle est issuë, & enfin la conjonction de l'vne & de l'autre, sans laquelle rien ne se fait. Et bien que le defaut de la generation puisse venir quelquesfois aussi bien du costé de l'homme, que de celui de la femme: neantmoins celle-ci est plus capable de sterilité qui est vne impuissance propre à la femme, qui ne peut apres avoir eu connoissance avec vn homme concevoir dans vn temps & vn aage convenable. Car celles qui ne conçoivent pas apres cinquante ans ou devant douze, ne sont pas appellées steriles: les conceptions qui se font au-deça ou au dela de ces termes estans surnaturelles ou extraordinaires: comme celles des femmes des Manandres & Calinges, que Pline asseure concevoir à cinq & à sept ans, & celle dont parle Savonarole, qu'il dit avoir veuë grosse d'enfant à neuf ans: comme aussi les exemples miraculeux de la conception d'Elizabeth septuagenaire. Les causes de la sterilité se raportent par quelques vns à la seule disproportion qui se rencontre dans les semences: d'où vient que telle femme qui est sterile avec son premier mary, est feconde avec le second. Celles de la femme sont internes ou exter-

nes. Les internes dépendent de la semence & du sang menstrual, deux principes de nostre generation, que la femme fournit, & en outre de la matrice & de toute l'habitude du corps. La semence de la femme aussi bien que celle de l'homme doit estre d'vne temperature, quantité & consistence loüable, pourveuë d'esprits suffisans, lesquels sont les seuls principes de la fecondité. Si le sang maternel, lequel avec les semences concourt aussi à la generation, vient à manquer, où s'il est en trop grande quantité, il ne se produit rien, non plus que s'il estoit depravé & denué de ses autres conditions. La matrice, qui rend le mesme devoir aux semences que la terre aux grains qui luy sont mis en depost, peut estre blessée ou dans sa temperie, ou dans sa conformation, ou dans la solution de sa continuité, qui destruit l'vn & l'autre. L'intemperie de la matrice soit simple, soit composée ou avec matiére qui est la plus nuisible, est aussi contraire à la fecondité, laquelle estant la plus parfaite action de l'animal, demande vne justesse & moderation tres-parfaite des qualitez : la froideur excessive esteignant la chaleur & l'esprit qui est dans la semence, la chaleur

& seichereſſe roſtiſſant & deſſeichant cette ſemence-là, que l'humidité accable & ſuffoque de la meſme façon, que la grande quantité d'huile eſteint la flamme de la lampe. La conformation de la matrice eſt bleſſée en pluſieurs façons: comme lors que la matrice & particulierement ſa bouche interieure eſt ſi eſtroite ſoit de nature ſoit de maladie par quelque tumeur, qu'elle ne puiſſe recevoir ni attirer la ſemence, ou qu'elle eſt au contraire ſi grande & ouverte qu'elle ne puiſſe ſe refermer apres l'avoir receuë, mais la laiſſe écouler: comme il arrive aux femmes publiques, auſquelles il avient la meſme choſe qu'à ces goulus dont les eſtomachs ne ſe ferment jamais; Car la conception eſtant vne action propre de la matrice, laquelle attire la ſemence de l'homme, la retient, la meſle avec la ſienne & la vivifie, ce qui ſe fait la premiere ſemaine, ſi devant ce terme la ſemence vient à échapper, il ne ſe fera point de conception: à laquelle nuit auſſi la polliſſure de la partie interieure de la matrice: comme ſon inégalité & ſes rides qui luy ſont naturelles, ſervent beaucoup à la retention de la ſemence. La mauvaiſe ſituation du col ou de la bouche de la ma-

trice qui eſt ou tortu & perverti, ou trop éloigné, ſont auſſi cauſes de la ſterilité. Quant à l'habitude du corps les femmes graſſes ſont ſteriles, ſoit pource que la matiére & la ſemence qui eſt la plus pure & ſubtile portion du ſang ſe convertit en graiſſe, ſoit à cauſe que l'epiploon des femmes graſſes venant à preſſer l'orifice de la matrice fait que la ſemence ne peut entrer dans le fond d'icelle. Les femmes par trop greſles & maigres ne ſont non plus propres à avoir des enfans, à cauſe de leur ſeichereſſe, & de la tenuité de leur matrice: bien qu'elles y ſoient ſans comparaiſon plus propres que les graſſes, mais cette maigreur ſe doit entendre d'vne extenuation ſi grande qu'elle deſtitüe de leur vigueur & temperature requiſe, les parties dediées à la generation. Les trop grandes & petites ni ſont auſſi guéres propres; mais celles qui ſont d'vne habitude & ſtature mediocre, qui ont les mammelles fermes, les parties lombaires & inferieures plus larges & amples que celles d'enhaut. Puis donc que la fecondité eſt vne puiſſance de concevoir, & la conception vne action propre de la matrice qui vivifie les ſemences, la femme doit en eſtre pluſtoſt dite la cauſe

que l'homme, comme par la raison des contraires son defaut lui doit aussi estre plustost attribué.

Le 2. dist, Que c'est oster la principale gloire des femmes, qui est la fecondité, que de les blasmer d'estre plus communement steriles que les hommes. La nature nous a voulu montrer le contraire, les ayant formées principalement pour la conservation & multiplication de l'espece, ce que l'habitude & conformation de leurs corps semblent prouver, auquel les parties servantes à la generation, garde & augmentation du fœtus, comme la matrice & les mammelles, ont destroites communications, non seulement entre elles-mesmes, mais aussi avec les plus nobles parties du mesme corps. C'est pourquoi les Iurisconsultes nonobstant les incommoditez qu'apporte la grossesse ne l'ont point mise au rang des maladies, mais l'ont tenuë aussi bien que les Medecins pour vn effet & signe de santé & bonne disposition. Dequoi Vlpian, *l. 14. ff. de ædilit. ædilic.*, rend cette raison: que leur plus grande & particuliere fonction est de recevoir & conserver le fruit. D'où l'on peut inferer, que comme la femme a esté produite en la premiere intention de la na-

ture pour la generation, elle y eſt beaucoup plus propre, puiſque la nature parvient tousjours plus certainement à ſa fin, que non pas l'homme qui eſtant né pour le commandement, le travail, la contemplation & autres fonctions plus relevées, n'eſt deſtiné à cette generation, que dans l'intention plus éloignée de la nature. Auſſi, ſans parler du deſir de l'accouplement qui pourroit renouveller la vieille querelle qui couſta la veuë à Tireſias, ſemble t'il du moins que celui d'eſtre mere eſt beaucoup plus grand en la femme, que n'eſt en l'homme celui d'eſtre pere: & la nature ne donne point de deſirs inutiles. Ce qui à fait dire à quelques-vns, que les filles & femmes n'eſtalloient point au jour leurs belles gorges pour aucune autre raiſon que pour faire montre par là de leur fecondité, dont la poitrine & le ſein large ſont des indices certains. Comme il ſemble auſſi ſe recueillir de la diſpoſition des parties de l'vn & de l'autre ſexe deſtinées à la generation. Pour ce qu'en la femme ces parties eſtans beaucoup plus proches des principales & ſervantes aux facultez naturelles, la nature a teſmoigné en avoir plus de ſoing que non pas de celles des hommes plus reculées &

comme abandonnées jettées en dehors, & éloignées de ces parties principales : desquelles par consequent elles ne reçoivent pas vne irradiation si puissante, & vne si grande communication de leurs facultez. Aquoy contribuë beaucoup le genre de vie de l'vn & de l'autre : l'homme naturellement chaud & sec augmentant cette intemperie moins propre à la generation, par la chasse, la guerre, l'exercice des arts & autres travaux violens, & estant distrait par les affaires & l'estude. Les femmes au contraire, demeurans en repos ont vne constitution de corps & d'esprit plus tranquile & plus propre à cette action, ou plustost à cette passion. Tout ainsi donc qu'il est plus aizé de patir que d'agir : la femme doit trouver moins de difficulté en la generation, & par consequent doit avoir moins d'empeschement à engendrer que l'homme. Sans parler des excez & desbauches, notamment de celles de la bouche, ou les hommes se sont tousjours plus licentiez que les femmes : de telle consideration en l'affaire dont il s'agit, que l'on attribuë à l'excez du vin la principale raison pour laquelle plusieurs des païs Septentrionnaux sont aujourd'huy presque déserts, au lieu

qu'ils estoient anciennement si peuplez, que quelques Historiens appelloient le Nord, la boutique des hommes & le magazin des peuples: Tesmoin les frequentes colonies qui en sont venuës, & les grandes inondations qu'ils ont faites es autres parties du monde. C'est possible la raison pour laquelle les Hebreux quand vn homme n'avoit pû faire d'enfans à sa femme, le frere du mary estoit tenu apres sa mort de suppléer à son defaut & luy susciter lignée: la loy presupposant que le defaut provenoit du mary & non pas de la femme: auquel cas la sœur de la femme qui fust morte sans enfans eust aussi deu aller tenir la place de la defunte: ce qui n'estoit pas, ce sexe estant estimé tousjours aussi propre à engendrer, comme il en est prest: ce qui n'est pas tousjours en l'autre: qui est la raison, ce disoit vne Dame du siecle dernier, pourquoi les hommes prient plustost les femmes, que celles-ci les hommes. Et c'est encor possible le sujet pour lequel les femmes tenoient en l'ancienne Loy à si grand opprobre d'estre steriles: pource que la sterilité leur estant fort rare, c'est comme vne chose monstrueuse en leur sexe d'estre sterile. Aussi voyons-

nous bien plusieurs femmes qui se plaignent devant les juges de l'impuissance de leurs maris, qui est l'vne de principales causes de l'infecondité : Mais à peine l'histoire vniverselle peut-elle fournir trois ou quatre femmes de la sterilité desquelles leurs maris se soient plaints. Et le moyen preserit selon Oribase par Hippocrate, pour reconnoistre par la pesanteur ou legereté de la semence masculine, sa bonté ou infecondité, comme tous les autres enseignez par le mesme Hippocrate, seroient inutiles, si la sterilité ne venoit souvent du costé de l'homme : & à vrai dire, comme c'est au champ & non pas au grain que la fertilité est imputée, c'est au champ de la nature, qui est la femme seule que cette fertilité doit convenir, & non pas à l'homme.

Le 3e dist, Qu'outre les causes internes de la fecondité ou sterilité, il y en avoit d'externes qui dépendent de l'air, des alimens, des exercice, des passions & de l'abus des autres choses appellées non naturelles : l'air, par l'alteration continuelle qu'il produit dans nos corps qui l'attirent par la respiration & transpiration, y

causant quelquesfois la fecondité ou la sterilité, selon qu'il est temperé ou dereglé dans sa propre substance, ou dans ses qualitez, entre lesquelles sa chaleur & sa froideur excessive sont fort contraires à la generation; l'vne pource qu'elle fait fondre les humeurs, comme l'autre les fait congeler: mais l'excez de la chaleur l'est beaucoup moins, particuliérement aux femmes: la froideur de leur tempérament estant corrigée par la chaleur, & augmentée par la froideur de l'air: c'est pour cela qu'elles sont plus amoureuses l'Esté que l'Hyver: au contraire des hommes, dont la chaleur estant plus grande, est affoiblie par celle de l'Esté, & augmentée par la froideur de l'Hyver: durant lequel partant ils vaquent mieux à l'amour. Les alimens n'alterans pas seulement nos corps, mais les rendans semblables à eux, servent aussi grandement à les rendre feconds ou steriles. Ainsi, les eaux du Nil sont si fecondes qu'elles font produire aux femmes d'Egypte iusques à quatre ou cinq enfans à la fois; à cause du sel nitre dont ce fleuve est rempli: dans lequel les Chymistes mettent le principe de la fecondité; pource que les cendres & les terres desti-

tuées de leur nitre ne produisent rien. Mais les eaux froides mesmes celles qui ont la vertu de petrifier, rendent particuliérement les femmes steriles, telles que sont la pluspart des femmes en Espagne, dont la sterilité se raporte à l'vsage fréquent de la glace & des eaux froides, que d'autres font dépendre de la rareté & tenuité des corps & de l'excez de la chaleur: qui fait aussi que les Afriquains & Meridionaux ne sont pas si feconds comme ceux du Septentrion. Entre les alimens, ceux qui sont chauds & humides, aizez à digerer, bien nourrissans & remplis de bon suc, font beaucoup pour rendre les femmes fecondes: au contraire, l'vsage fréquent des aliments chauds & secs, grossiers ou de mauvais suc les peut rendre steriles, comme font les porreaux & les aulx, & entr'autres la menthe, qu'il estoit pour cet effet défendu de manger ni de planter en temps de guerre, auquel on a besoin de reparer par la fecondité la perte des hommes qu'elle cause. Le defaut d'exercice par l'amas qu'il fait des humeurs superflus, les mesmes exercices violens & continuels tant du corps que de l'esprit par la defication qu'ils causent dans les parties, rendent

aussi

auſſi fort ſouvent les corps ſteriles. Entre les paſſions, la triſteſſe eſt la plus contraire à la generation. C'eſt pourquoi Héſiode défend aux mariez de ſe voir apres avoir aſſiſté aux funerailles, mais à la ſortie du bain & des lieux de réjouïſſance. Enfin, tout ce qui eſt capable de deſtruire la bonté du temperament eſt contraire à la fecondité & à la generation : laquelle plus que toutes les autres actions naturelles requiert vne exacte moderation & harmonie des qualitez, & vne tres-parfaite diſpoſition des parties nobles, qui fourniſſent de matiére & d'eſprits propres à cette action. Et bien que les hommes & les femmes ſoient expoſez également aux cauſes externes ; neantmoins, les femmes n'eſtans pas ſi vigoureuſes en ſont pluſtoſt alterées. Car pour les cauſes internes, qui ſont les plus conſiderables, elles y ſont ſans contredit plus ſujettes ; puiſqu'outre la ſemence qu'elles fourniſſent auſſi bien que l'homme, & lequel pour eſtre dit fecond ne doit rien qu'en fournir en quantité, qualité & conſiſtence requiſe, & la placer dans les lieux convenables, elle doit en outre fournir de ſang & preſter le lieu pour contenir & conſerver les deux ſemences & ce ſang, à ſçavoir ſa matrice, dont le moin-

dre déreglement eſt capable de renverſer tout l'ouvrage de la generation. Tellement que comme la femme contribuë davantage que l'homme à la generation, & qu'il y a dans elle plus de cauſes qui y concourt: lors qu'elle ne ſe fait pas, il tient plus a elle qu'à l'homme, qui n'a pas beſoin d'vn ſi grand appareil que la femme.

Le 4 dict, Que les cauſes de la ſterilité eſtans naturelles ou acquiſes, & ſe trouvans également en l'homme & en la femme il ne ſe peut rien determiner ſur cette queſtion: car en l'vn & en l'autre ſexe il ſe trouve des intemperies vniverſelles & particulieres & autant d'hommes effeminez que de femmes hommaces, les vns n'eſtans pas moins invtiles à engendrer que les autres au dire d'Ariſtote: & la caſtration ſe pratique en l'vn & en l'autre, le déreiglement de vie ſe trouve égal, meſmes en ce temps, en l'homme & en la femme. Car ſi les hommes pechent en l'excez du boire, les filles & femmes les égalent bien en leurs gouſts dépravez. Auſſi la nature ne produit-elle point d'animaux ſteriles, comme eſt le mulet, qui ne le ſoit en tous les deux ſexes. S'il y a quelque difference, elle vient de la diverſité des païs: les femmes ſe trouvans plus fertiles au païs chauds & moins aux païs froids, les hommes au contraire: l'intemperie de chacun de

ces sexes estant corrigée par la constitution de l'air qui lui est oppoſée : D'où vien que telles femmes qui ont esté long-temps steriles, deviennent parfois fecondes par le changement de l'air, des lieux, de la façon de vivre, & sur tout de l'aage dans lequel le temperament & l'habitude du corps estant sensiblement alteré, il acquiert la fecondité, qu'il n'avoit pas, en acquierant les qualitez & conditions neceſſaires à la generation. Ainſi, Rachel apres avoir mangé des mādragores, de sterile qu'elle estoit auparavant devint feconde : pource qu'elle corrigea par l'vſage de ces fruits froids & humides, l'intemperie de ſon corps & de ſa matrice chaude & seiche contraire à la fecondité. Pluſieurs pour la meſme raiſon apres l'vſage des eaux minerales ou des bains ont auſſi ceſſé d'eſtre steriles, & esté delivrées de pluſieurs maladies, auſquelles les femmes steriles ſont plus ſujetes que celles qui ont des enfans, & par ce moyen ſe delivrent de quantité d'excremens, dont ce ſexe abonde : leſquelles demeurans dans les steriles, y produiſent plus de deſordres.

Le 5e diſt, Que l'obſervation faite par Bodin en ſa République, & par pluſieurs autres Autheurs celebres, que le nombre des femmes excede beaucoup celui des hommes, ſembloit

vuider cette queſtion: la nature ayant fait aſſez entendre par-là, que moins d'hommes eſtoient auſſi féconds que beaucoup de femmes. Laquelle obſervation ſe verifie non ſeulement en Orient & autres païs, où la pluralité des femmes a lieu, mais auſſi en ce Royaume, où il n'y a point de païs auquel par faute de maris il ne demeure des filles à marier. Auſſi, vn homme pouvans faire pluſieurs enfans en neuf mois, pendant leſquels vne femme n'en fait qu'vn ou deux, il paroiſt bien par-là plus fertile que la femme, laquelle ne commançant à eſtre capable d'engendrer que deux ans auparavant l'homme, à ſçavoir à douze ans pour le pluſtoſt, finit vingt & trente ans auparavant lui; veu que les hommes ſont capables d'engendrer juſques à ſeptante ans & plus, & les femmes finiſſent des cinquante. Pendant lequel temps meſmes elles ſont ſuiettes à beaucoup plus d'incommoditez & maladies que les hommes; qui à peine ont cinq ou ſix maladies dont les femmes ne ſoient capables, leſquelles en contr'eſchange en ont plus de cinquante ou ſoixante qui leur ſont particulières, comme procédantes de ce qui leur eſt propre: la matrice ſeule leur apportant par ſes mouvemens deſordonnez des changemens tres-notables, qui troublent & ſouvent empeſchent totalement la conception. Les obſtructions meſmes leur ſont beaucoup plus fréquentes qu'aux hommes: bref, tant de conditions requiſes en la conception du coſté de la femme, montrent qu'il ſe trouve plus de difficulté de ſa part que de celle de l'homme.

CENT LXXVIII.

CONFERENCE

Du Lundy 28. Iuin 1638.

Si la complaisance est vn effet de courage ou de lascheté.

LA complaisance est vne habitude opposée à l'opiniastreté : toutes deux especes, la premiere de civilité, la seconde de rusticité. Et pour ce que nous nous rendons complaisans aux bonnes ou aux mauvaises choses, il est constant que c'est de la nature de l'objet que la complaisance se trouve à loüer ou à blasmer : mais pource qu'aucun ne doute qu'il ne faille se rendre complaisant aux actions vertueuses, & qu'il n'y ait autant à blasmer en ceux qui connivent au vice, qu'en ceux qui le commettent : Il reste de parler de la complaisance des choses indifferentes, telle qu'on la pratique plus communément : & comme celui duquel Iuvenal dit qu'il pleure si tost qu'il a veu les larmes de son ami ; & si l'on vient à rire, il s'esclate plus haut que vous : dites j'ay grand chaud, il suë : si vous dites qu'il fait froid, il court à sa robe fourrée. On demande

si vn tel a plus de courage que de lascheté, j'estime qu'il se montre entierement lasche. Car ce procedé ne differe point de la flaterie, qui est vn vice servile, fort proche du mensonge, & qui s'écarte aizément d'vne action indifferente à vne vicieuse, qui est le propre des courtizans : lesquels flattent les vices du nom des vertus qui ont plus de conformité avec eux: appellans l'avarice du nom de frugalité: la luxure, amour : l'opiniastreté, constance, & ainsi des autres, jusques à se rendre ridicules à ceux mesmes qu'ils loüent : lesquels pour vains qu'ils soient, ne peuvent ouyr leurs loüanges sans en rougir, sçachans qu'elles offencent tous ceux qui les oyent. De fait, lors que je me rends complaisant à quelqu'vn, c'est pour ce que je crains de l'offencer, & jamais la crainte ne fut vn effet de courage, oüy bien de poltronnerie. Toute l'exception qu'on y peut donner est, qu'il appartient aussi à la prudence de craindre les choses formidables; mais tousjours la force & le courage ne s'employent pas à la pratique de cette vertu qui leur est fort suspecte, & sert souvent d'excuse à la lascheté C'est pourquoi les vieillards dont le sang est plus froid, & par consequent qui sont moins courageux, sont estimez les plus prudens, & s'ils ne sont com-

plaisans, cela se doit imputer au chagrin qui accompagne volontiers cet aage, comme la gayeté fait la jeunesse Aussi comme le courage nous porte à faire sans crainte du danger, ce que nous estimons bon & juste : il nous apprend à appeller les choses par leur nom, comme les soldats de Philippes. La complaisance au contraire apprend à admirer la beauté d'vne laide, à estimer de meschans vers d'vn mauvais poëte, & lui en demander vne copie, pour ne l'a relire jamais : contenter de belles paroles celui auquel on ne veut, ou on ne peut pas rendre quelque office : bref, à feindre les choses & déguizer nos paroles contre ce que Dieu nous défend si souvent, & que l'escriture appelle avoir cœur & cœur : ce que personne de sain jugement ne dira pouvoir compatir avec vn grand courage.

Le 2 dist, Qu'il y avoit autant de difference entre la rusticité & la complaisance ou civilité, comme entre la beste & l'homme : la premiere nous laissant emporter à l'appétit de nos sens, & dire ou faire tout ce qu'ils nous dictent : l'autre les surmontant par l'effort de la raison, laquelle apres le combat demeure victorieuse sur le corps & la sensualité. Ce qui se connoistra mieux par l'exemple d'vn bilieux, qui se laissant emporter à sa cholére

dira tout ce que lui suggerera la violence de sa passion, & d'vn autre plus rassis, lequel n'ayant pas moins de sujet de se fascher que le precédent, maistrisera sa cholére; & par cette action de prudence ramenera son ami fourvoyé du chemin de la raison, comme nous en avons l'exemple en celui auquel son ami disant des iniures, au lieu de repartir il lui demanda combien lui coustoit vn diamant qu'il avoit au doigt. Ce qui rendit l'autre si confus apres lui avoir respondu sur la question qu'il lui faisoit, qu'il l'alla embrasser & lui demanda pardon. Où se void combien il faut plus de courage à se surmonter ainsi, qui est vn effet de la complaisance, qu'à suivre la pointe de sa cholére, qui est le commun vsage & le propre des ames vulgaires. Car il est besoin de plus grande force où il y a plus de difficulté. Or la complaisance forçant nostre naturel, & nous contraignant à dire & faire des choses contraires à nos premiers mouvemens, a plus de difficulté qu'il ne s'en trouve à les suivre. Plutarque aux apophtegmes des Lacedemoniens rapporte à ce sujet qu'vn certain Telecrus respondit à son frere qui lui demandoit pourquoi il estoit moins aimé que lui, qui avoit esté fait Ephore, au lieu qu'on le traitoit avec vn grand mépris? C'est, lui dit-il,

pource que vous n'eſtes pas complaiſant, ne pouvant ſuporter aucune iniure. Autant donc qu'il faut plus de courage à ſupporter vne iniure qu'à la venger, comme il ſe remarque en la vie de Socrate, empeſchant que ſes diſciples ne vengeaſſent l'outrage qu'on lui faiſoit: autant eſt-il plus difficile d'eſtre complaiſant que ruſtique. Car ainſi que dit cet autheur au meſme lieu: la complaiſance conſiſtant à dire des choſes agréables & à faire des choſes vtiles ou rendre de bons offices à autrui, tout cela requiert vn grand courage: bien loing de l'erreur de nos fanfarons qui définiſſent le courage à ſe porter ſur le pré pour le moindre éclarciſſement d'vne parole ambiguë. Phantaizie dépravée qui par vne contagion d'eſprits a couſté la vie à tant de braves hommes: leſquels pour n'eſtre pas encor parvenus juſques à ce haut point du courage qui apprend à ne placer pas par tout le poinct d'honneur, mais ſeulement où il doit eſtre: ont reellement perdu la vie du corps & de l'ame pour vne folie imaginaire qui les a laiſſé emporter au torrent de l'erreur populaire de ce ſiecle: lequel invoque d'autre ſecours que celui qu'on y a voulu employer juſques à preſent, puiſqu'il s'y eſt trouvé invtile.

Le 3e diſt, Que ſi la complaiſance paſſe pour

vn effet du courage, l'on peut placer la continence dans les lieux plus infames, le rapport estant mutuel des vns & des autres. Car toutes les actions du complaisant sont autant de marques non seulement de respect mais aussi d'vne crainte servile, telle qu'estoit celle des courtizans d'Alexandre, qui courboient le col & panchoient la teste, depuis qu'vn coup receu par leur maistre devant la ville des Malleens, lui fit prendre cette posture, où ceux de Denis qui chopoient à chaque pas pour ce que ce Tyran avoit la veuë courte. Ainsi, quand quelqu'vn fait vn vieux conte dont la prolixité ennuye toute la compagnie, lequel donnera le plus grand signe de son courage, ou celui qui se laissera lasser l'esprit de ce fascheux discours, comme fera le complaisant, ou celui qui dira destrousse-ment au conteur qu'il le sçait desja : y a-il rien de plus dangereux, comme il n'y a rien qui tesmoigne vne plus grande foiblesse d'esprit en toutes les professions, que cette complaisance. Le Confesseur qui sera complaisant à son penitent, ou le prédicateur à son auditoire, les damnera : le General ou le Chef de guerre qui sera tel, deferant trop à celui qui opinera dans le conseil, & par faute de vouloir résister à ceux qui le meriteront,

ruinera l'armée. Le Medecin qui vsera de complaisance envers son malade, ne le voulant pas purger ni saigner quand il y repugnera, sera cause de sa mort : comme l'Apoticaire pour rendre son médicament plus aggréable au gouſt en diminuë la vertu, & le Chirurgien piteux fait la playe baveuſe. Le Iuriſconſulte qui fera le meſme envers ſon client, le ruinera, l'enfonçant en des procez, où la pluſpart des parties animées ſe précipitent d'elles-meſmes. Bref, il n'y a rien de ſi dangereux ni qui arguë plus la foibleſſe de celui qui pratique ce déguizement ou qui s'y delecte, que la complaiſance : laquelle meſmes pareille aux ſauces trop douces déplaiſt, & en effet laiſſe ſon homme auſſi dépourveu de conſeil qu'il l'eſtoit auparavant. Au lieu qu'vn conſeil naïf & vigoureux ſauve ſouvent l'Eſtat comme le vaiſſeau de naufrage.

Le 4. diſt, Que ſi vous regardez toutes les eſpeces de complaiſance, elles ont beſoin de contrainte : laquelle employe plus de force & de courage qu'il n'en faut à ſuivre ſon inclination. Ainſi, celui qui aura plus de ſoif que ſon voiſin, lui deferant le premier verre qu'on lui preſentera, donne cet effort à la complaiſance : laquelle bien que ſon eſtomach crie à la faim lui fait auſſi mettre le

dernier la main au plat ; bien qu'il eust sujet de se fascher, il lui rira au nez, & avec la dissimulation, donnera la préseance à celui qui lui est inferieur. Au lieu que le lourdaut aimera mieux retourner aux galéres que de loüer des vers qui ne lui sembleront pas bons: &, comme disoit Platon à Diogene, ne manger que des choux pour ne sçavoir pas s'accommoder avec les grands. Ainsi, nul ne dira que le courage de celui qui tient le pied sur la gorge de son ennemi qu'il l'aura desarmé, ne soit plus grand à lui donner la vie, que si se laissant conduire à sa haine il le tuoit, qui ne seroit qu'vn tesmoignage d'avoir vaincu son ennemi, au lieu que par la premiere action apres l'avoir vaincu il se surmonte soi-mesme, qui est la plus grande victoire que l'homme puisse obtenir. Bref, la loüange estant le prix de la vertu, pource qu'elle suit autant la complaisance, comme elle a en horreur & mespris l'opiniastreté rustique, c'est vn signe evident que cette-ci est moins vertueuse, pource que moins loüable que l'autre.

RESVLTAT DES ASSEMBLEES TENVES dans le Bureau d'Adresse, durant les vacations de la presente année 1638.

Touchant les moyens de restablir le commerce.

CEux qui considereront que la saison en laquelle les arbres poussent leurs feüilles, leurs fleurs & leurs fruits, n'est pas si propre à les planter que le temps, auquel ils semblent morts pour en estre du tout denuez, ne trouveront pas estrange que nous ayons choisi cette conjoncture de temps moins favorable à la marchandise pour en traitter. Ioint que s'il n'y avoit point d'incommodité il ne seroit point besoin de remede.

L'HOMME estant vn animal sociable, & la societé ne pouvant estre sans commerce, il est des appanages de l'humanité, qui est troublée lors que les guerres avec les estrangers en causent la rupture, ou que la negligence des regnicoles le fait cesser. D'où se void qu'il est de deux sortes en general : à

ſçavoir, entre ceux d'vn Eſtat, & avec les eſtrangers, qui ſont ſes differences plus notables : celles qui ſe tirent de la diverſe nature des choſes deſquelles on trafique & de la varieté des lieux par où l'on paſſe, comme la terre & l'eau, voire meſme du temps que l'on y employe, d'où naiſt la diſtinction des voyages de long cours d'avec les autres, & enfin la difference qu'il y a entre le negoce des compagnies & celui des particuliers ; eſtans des membres de cette diviſion generale : leſquelles piéces pour traiter de rang, il me ſemble que qui aura reglé ces deux ſortes de commerce aura fait tout ce qui eſt requis en cette affaire. Or cette difference du négoce qui ſe fait entre les eſtrangers, & ceux d'vn meſme eſtat eſt tellement eſſentielle ; que chacun d'iceux a des maximes toutes contraires. Car le negoce eſtranger ſe fait ordinairement par troque ou eſchange d'vne marchandiſe a l'autre ; le tranſport de l'or & argent défendu par les loix d'vn Eſtat, comme le ſont auſſi quelques autres marchandiſes appellées de contre-bande : ou ſi les marchands forains ne trouvent leur accomodement par la permutation de leurs denrées ; ils font leur payement par lettres de change, qui eſt vn payement ſans bourſe délier in-

venté pour servir de remede à telles defences du transport des monnoyes & matieres dont elles se font. Les regnicoles au contraire font ordinairement tous leurs marchez à deniers contans ou à credit, dont le terme est prefix : & autant que le Souverain tasche de faciliter le negoce entre ses sujets pour leur accommodement, autant doit-il apporter de circonspection pour empescher que les estrangers n'enlevent les estofes & matieres autour desquelles les sujets se doivent occuper, & qu'ils ne les emportent avant qu'elles soient mises en œuvre ou facturées.

Le 2e dist, Que pour aimer la marchandise il faut sçavoir sa dignité, qui se reconnoist par son antiquité & vtilité. La premiere se prouve aux saintes lettres par les marchands Ismaëlites, lesquels venans de Galaad en Egypte pour trafiquer, achéterent Ioseph : & chez les Poëtes par la fable de Iason, lequel ils font voyager dans sa navire Argos pour la conqueste de la toizon d'or : afin de nous insinuer que c'est envoyageant & trafiquant par mer & par terre que l'on s'enrichit. Aussi, pour venir au second poinct, les arts seroient-ils inutiles aux hommes sans la distribution de leurs ouvrages, qui est la marchandise ; laquelle mesme rend vtile &

connu en vn lieu ce qui estoit inutile & inconnu ailleurs : comme il se void à Paris ; dans le plastre : dans le sel, en Broüage, & ailleurs en vne infinité de denrées, son entremise faisant trouver menteur le proverbe que toute terre ne porte pas toutes choses ; veu que le païs de trafic abonde en tout, & que par lui les quatre parties du monde se trouvent ensemble. C'est la marchandise qui enrichit les Estats ; qui reconnoissent tous l'argent quelle produit pour le nerf de la guerre, & pour la clef de toutes les entrepriſes politiques. C'est aussi elle qui fournit aux Princes les métaux, pierreries, marbres & autres magnificences qui relevent la majesté & l'éclat de leurs Cours & de leurs Palais : & qui tant en paix qu'en guerre sert du plus asseuré fonds pour les impoſts qui entretiennent leur despense. C'est elle qui donne au soldat ses neceſſitez, & lui fournit ses munitions de guerre & de bouche. Ce qui rend entre les Orientaux les merciers & vivandiers les plus considerables officiers de leurs nombreuses armées. Bref, le commerce fournit à la Iuriſprudence l'estofe de ses plaidoyers, sentences & arrests : & non seulement à nos tables le sucre, la canelle, le gyrofle & autres espiceries,

ceries, mais à la Medecine la pluſpart de ſes remedes, la rheubarbe, l'agaric, le ſenné, la caſſe, les tamarins, le gayac, le muſc, l'ambre-gris & tout ce qu'il y a de rare: à tous les deſſuſdits & autres lettrez, les livres: à Dieu meſme, l'encens pour en parfumer ſes autels. Que ſi cet exercice eſt vtile, il n'eſt pas moins aggréable dans cette varieté de lieux, de perſonnes & de choſes; Divertiſſement tel qu'il eſt ſeul capable de faire paſſer pluſieurs voyageurs par deſſus les perils qui les accompagnent. Reſte à examiner ſon honneſteté: de laquelle ayant eſté icy traité en vne Conference particuliere & montré que tant s'en faut que la marchandiſe en gros bien exercée deroge en aucune façon à la Nobleſſe, qu'aucontraire elle en a eſté la pepiniere en pluſieurs lieux: je diray ſeulement que ceux qui mépriſent la marchandiſe comme ſi elle avoit quelque choſe de vil & d'abjet, ſont plus dignes de pitié pour l'erreur groſſiere en laquelle ils ſont, que de reſponſe. Sçavent-ils mieux où conſiſte l'honneſteté que ces anciens Senateurs Romains qui fretoient & entretenoient des vaiſſeaux marchands, le gain deſquels eſtoit leur plus beau revenu? & tant d'autres Eſtats & Republiques en ſont-

elles moins nobles pour trafiquer ? Trouvera-on plus d'honneur en l'oisivité de quelque hobereau qui par faute d'employ ne fera point d'autre mestier en temps de paix que d'assister vn de ses voisins contre l'autre en vne querelle qu'il leur aura faite, qu'il n'y en a dans vn bon marchand dont le soin & la vigilance soulage le public & le particulier ? & qui par la difference qui paroist en la conduite de l'vn & de l'autre, resoud cette question ? Car le marchand assidu fera sa maison, le gentil-homme faineant la destruira. Cettui-ci sera mal en ordre ou ne sera revestu que du credit que l'autre luy aura voulu faire : bref le premier par sa misere sera le deshonneur de sa famille, que le second aura relevée de la poussiere, servant de lumiere à ces ancestres. Puis que c'est donc le devoir des bons Legislateurs d'authorizer ce qui est le plus vtile en leur Estat, & abaisser au contraire ou plustost en chasser tout ce qui y apporte du dommage ; il me sembleroit à propos d'ajouster encor à cet honneur inséparable de la marchandise quelques autres nouvelles marques de l'estime que l'on en feroit : soit par quelques titres d'honneur ou privileges qui attirassent à ce bel exercice les esprits de nostre jeunesse,

que l'erreur populaire entraînant desbauche & fait escarter ordinairement du chemin que leurs predécesseurs leur ont tracé. D'où vient qu'vn marchand ayant aquis de grands biens, au lieu de laisser vn fils qui succede à son credit le laisse décheoir : pour lui faire embrasser vne autre profession nouvelle ; en laquelle il n'estoit pas né comme en la premiere.

Le 3e confirma l'vtilité qui vient du commerce, parce que les villes qui en sont destituées ne se peuvent accroistre ni enrichir, & par consequent la subdivision qui se doit faire des biens des familles appauvrit incontinent ses citoyens, s'ils ne suppléent à ce defaut par leur industrie, comme font les plus riches nations. Ainsi l'Angleterre s'est long-temps enrichie par le commerce qui luy estoit libre avec tous les Estats voisins qui ont rupture les vns avec les autres. Ainsi la plupart des Estats d'Italie, & entr'autres la Republique de Venise, celle de Gênes & l'Estat des Florentins se sont accreuz par le trafic. Mais il n'y a point de lieu qui marque plus évidemment l'excellence du commerce ; & le profit qu'il apporte que la Holande :

en laquelle, comme reconnoiſſent leurs plus veritables autheurs, & l'experience le fait voir, le païs que leur a fait leur induſtrie preſque toute ſeule, n'a rien de bon que le trafic & negoce dont ils l'ont enrichy. Car leur terre n'eſt pas ſeulement mauvaiſe, comme eſtant preſque toute ſabloneuſe ou mareſcageuſe notamment à Amſterdam, l'eau y eſt mal-ſaine, l'air groſſier & nuiſible : Iuſques à leur feu de tourbes y remplit le cerveau de vapeurs. Et par ce moyen ils ont tous les élemens contraires. Ce qui n'empeſche pas toutesfois que par le commerce ils ne conteſtent de la Souveraineté avec le Roy d'Eſpagne, lui faiſant la guerre depuis quatre-vingts ans avec plus de gain que de perte. Ce qui ne ſe pouvoit ſans les grands treſors qu'ils tirent du commerce.

Le 4. diſt, Que le commerce conſiſtant aux negotiations, en la choſe venduë ou eſchangée & en ſon prix : les perſonnes doivent eſtre de bonne foy, la choſe connuë & ſon prix certain : à faute dequoi le marché ne merite pas ce nom, mais celui d'vne pure tromperie. C'eſt

pourquoi de toutes les Iuſtices il n'y en doit point avoir de plus ſommaire & fondée en l'equité & arbitrage que celles des marchands, laquelle ne ſeroit pas moins ruinée par la mauvaiſe foy & longueur de procedures, que par l'injure & la force ouverte. D'où il reſulte que le moyen de reſtablir le commerce eſt le reſtabliſſement de la bonne foy ; oſter les fraudes & falſifications des marchandiſes, qui font que celui qui penſe avoir vne choſe en a vn autre de pire valeur, & ſur tout de fixer & rendre immuable le pied des monnoyes qui ont cours, à faute dequoi chacun ne ſçait ce qu'il a.

Le 5e diſt, Que la premiere condition requiſe au trafic eſt la ſeureté des chemins ; La ſeconde, celle du payement qui ſe fait par remiſe au terme : La troiſieſme, eſt la capacité du negotiant qui l'empeſche de ſe laiſſer tromper tant au prix de la marchandiſe qu'aux eſpeces de payement qui ſe font au contant ; bien que cette ſorte de payement ſoit la moins vſitée entre les marchands groſſiers, ou qui vendent en gros, qui eſt la vraye marchandiſe, celle du détail en méritant

moins le nom : comme auſſi elle a touſjours eſté diſtinguée de la premiere, & eſtimée plus ſordide. Tellement que l'vne a eſté permiſe aux nobles, l'autre appellée vile, meſmes entre les roturiers. Auſſi eſt-ce la premiere qui enrichit les Eſtats, les accommodant de ce qu'ils manquent, & les deſchargeant de ce dont ils abondent. C'eſt elle qui ſert de mere nourrice aux arts & manufactures, comme il ſe void dans les villes de Lyon, Tours & autres, où tel marchand fournit de travail à trois & quatre cens artizans en ſoye, laine & autres tels ouvrages : Entre leſquels marchands ceux qui ſçavent le mieux pratiquer les maximes d'acheter plus cher & vendre à meilleur marché que les autres; c'eſt à dire ſe contenter de peu de profit, tant à l'achat qu'en la vente; font le plus grand debit, & par conſequent le plus grand gain : au lieu que ceux qui veulent s'enrichir en vn jour ſe decréditent pour le reſte de leur vie. Il me ſembleroit auſſi fort à propos de remedier à la mauvaiſe couſtume qu'ont quelques-vns de ſurfaire ſi exceſſivement leurs marchandiſes, qu'ils eſpouvantent ceux qui eſtoient autrement réſolus d'acheter, ou les af-

frontent d'outre moitié de juſte prix. Et qu'à la mode de quelques païs eſtrangers ſi on régloit le prix de toutes les marchandiſes, il s'en vendroit beaucoup plus : le temps qu'on employe à marchander eſtant lors employé aux autres parties du trafic : joint qu'en ce faiſant on pourroit envoyer querir par qui que ce ſoit, meſmes par vn enfant, la marchandiſe dont on avoit à faire, comme il ſe pratique ez autres choſes dont le prix eſt reglé, & que la premiere conſultation que fait celui qui veut acheter eſt celle de l'argent qu'il y veut employer : tellement que la conſideration du prix modique, & l'aſſeurance de ne ſuracheter pas la choſe la feroit pluſtoſt acheter. Au lieu que pluſieurs en ſont retenus par la ſeule honte de marchander.

Le 6^e^ diſt, Que de vray la ſeule richeſſe des eſtats eſtoit le trafic, n'y ayant que de deux ſortes de biens les meubles & immeubles. Ceux-ci n'augmentent & ne diminuent que par la guerre, qui eſt vn fascheux moyen, & comme vne eſpece de jeu, où ſi l'on gagne vne fois l'on perd l'autre, les meubles s'vſent & conſument ſuſ-

ſent-ils de fer. Il ne reſte dõc que le trafic pour s'accroiſtre: mais il ne ſuffit pas de ſçavoir la dignité, commodité & profit qu'aporte quelque choſe, il faut pour la bien pratiquer lever tous ſes obſtacles: qui ſont, en premier lieu la pareſſe des habitans naturelle ou contractée par mauvaiſe habitude: la premiere ſe void d'ordinaire ez bons terroirs, ce qui fait dire bonne terre mauvaiſes gens, pource que trouvans dequoi vivre de leur creu, ils ſont negligens de voyager. L'Irlande nous fournit d'exemple de la ſeconde, où ce peuple nourri à la faineantiſe aime mieux ſe couvrir tout le corps d'vne piéce de drap, que de prendre la peine de ſe tailler des habits. Duquel vice ne ſont pas fort éloignez, l'ignorance des païs, des langues & de la marchandiſe, nul ne pouvant aimer ce qu'il ne connoiſt pas. Le ſecond empeſchement, eſt le defaut des matiéres & inſtrumens propres au trafic, comme ſont les marchandiſes & les vaiſſeaux & autres moyens: à quoi ſe peut auſſi joindre le defaut des havres & ports aſſeurez. Le troiſieſme eſt, le peril qu'il y a au tranſport par les brigandages des voleurs ſur terre, & des pyrates ſur mer. Le quatrieſme, le defaut des compagnies, tant pour entreprendre les grands négoces que pour les

asseurances, comme elles se pratiquent en Holande & ailleurs, où l'on a trouvé moyen d'asseurer jusques à la vie des personnes souz de bonnes cautions. Le cinquiesme est, la mauvaise foy de ce siecle, du tout opposée à la bonne foy des marchands, incompatible avec la chicane. Finalement, ce grand procez non encores vuidé entre le Roy de Pologne & ceux de Dantzic, pour l'impost qu'il veut establir sur la mer Balthique, montre bien que les impost sont aussi vn des plus notables empeschement du trafic. A tous lesquels obstacles & incommoditez, il est possible en France d'apporter quelque remede. Nous n'avons pas beaucoup à insister sur le premier: se trouvans plus de François qui ont porté leur industrie, de laquelle ils vivent, chez les estrangers, que d'estrangers qui facent le mesme: indice certain que nostre nation n'est pas des plus paresseuses. Mais il seroit à desirer que la jeunesse destinée à l'honneste exercice de la marchandise, ne fust pas moins soigneuse d'apprendre la carte & le païs que nostre Noblesse l'est pour la guerre. Ie ne leur trouve pas les langues, sur tout la Latine, moins necessaires qu'aux Médecins & Avocats: ceux-ci pouvans en cas de necessité apprendre leur science en leur lan-

gue maternelle : Mais les marchands ne se peuvent faire entendre aux païs estranges que par la langue Latine qui sert d'interpretation à toutes les autres. A faute dequoi il sera au pouvoir d'vn truchement de les tromper. Nous ne manquons point aussi en France de marchandises, mesmes de celles qui ne sont point ou communes ou si bonnes ailleurs ; telles que sont nos bleds, laines, chanvres & tout ce qui s'en fait, comme cordages & toiles : nostre sel, pastel & autres telles choses : moins, de materiaux à construire & équipper de tout point des vaisseaux ; & nous avons les meilleurs havres du monde. L'incommodité des brigands & pirates est bien plus considerable : à laquelle neantmoins on peut remedier tant en la ville qu'aux champs & par mer que par terre : en la premiere, à sçavoir en ville, & particulierement en celle de Paris, par vne exacte connoissance de tous les domiciliez de chacun quartier : par des lumieres plus claires mises en plus grande quantité, & qui coufteront moins que les lanternes, le plus souvent inutiles : par vn corps de garde de ceux qui y sont obligez, colloquez la nuit par ordre en chacune rue, & par autres moyens à déduire en leur lieu. Aux champs, les marchands s'assemblans en caravane (c'est

à dire en compagnie) & se faisans assister des Prevosts, qui sont tenus d'asseurer les chemins, & tant sur terre que principalement sur mer, par l'establissement des compagnies. Le 7e dist, Que c'estoit toucher le vray point du restablissement du commerce que l'establissement des compagnies. Car la nature & l'art nous apprennent que comme les pezants fardeaux ne se peuvent mouvoir par de petites forces; ainsi, les affaires de grande importance, qui ont besoin d'vn grand fonds & où il faut estre en mesme temps en diver lieux, ne se peuvent exercer par vne seule personne: laquelle n'est pas aussi toute seule capable de remedier assez promptement aux inconveniens préveuz & non préveuz, mais aussi qui arrivent necessairement en toutes les entrepriſes. D'où vient que la premiere perte qui arrive à vn marchand qui fait ses affaires pour son seul conte & hors de toute societé l'accable de chagrin, & souvent de desespoir fondé sur ce qu'il n'a pas moyen de se remettre: ce qui n'est pas dans les compagnies, où la perte estant également distribuée en plusieurs parties est plus aizément supportée de tous les associez: entre lesquels si l'apprehension & timidité de l'vn propose les moyens les plus seurs: le courage & l'expe-

rience de l'autre y apporte du temperament, & chacun ne contribuant pas moins de son Conseil que de ses moyens en vne cause commune, elle est en d'autant moindre peril que plusieurs y veillent. Les seules compagnies ont aussi moyen de faire les poursuites & solicitations necessaires au recouvrement des prises, mal-faites sur elles en mer, obtention de lettres de represailles, & les ayans obtenuës ont seules le moyen de s'en servir. Aussi voyons-nous que les fonctions d'aucune autre partie considerable en cet estat, ne s'exercent par vne seule personne. L'estat Ecclesiastique est composé de plusieurs : la Iustice & la Medecine ont plusieurs membres : les batailles ne se sçauroient gangner par vn homme seul, tant vaillant pust-il estre : Iusques aux abeilles & fourmis s'entretiennent par le nombre. Mais comme ces compagnies sont absolument necessaires, & les Estats voisins nous en fourniſſent d'exemple : ainsi faut-il bien éviter qu'elles ne degenérent en monopoles, & mettent vn prix excessif aux marchandises.

Le 8e dist, Qu'outre ce qui a esté remarqué, la conjonction des riviéres tant de fois proposée & non encor executée, pour n'avoir pas

trouvé des esprits assez constans à l'accomplissement de leurs desseins, apporteroit vne grande facilité au commerce : le transport des marchandises en ostant le plus liquide du profit ; mesmes par les exactions des hostelleries qui se moquent des réglemens & taxes faites des denrées, faute d'avoir l'œil pour les faire entretenir. A quoi pourroit rémedier vne puissante compagnie, ayant à chaque disnée & souspée des lieux par où leurs facteurs seroient obligez de passer, des associez qui tiendroient lesdites hostelleries, & par ce moyen estans interessez en quelque portion du profit, prendroient garde de plus pres à la seureté des chemins : à faute dequoi les plus fameux messagers sont souvent volez. Il serviroit aussi grandement d'avoir de bons & certains avis des affaires du monde en general, notamment de la disposition à la ruine, répits & faillites des banqueroutiers qui se font souvent en vn lieu, tandis que leurs facteurs font des emprunts en d'autres. Comme aussi, le marchand qui sçaura qu'vne ville est assiegée ou occupée par l'ennemi, ou en termes de l'estre : en ce dernier cas se hastera d'en tirer ses effets, & aux autres s'empeschera d'y envoyer negotier : n'y ayãt aucune sympathie entre la guerre & la marchandise.

Mais sur tout, en cette occurence est necessaire la connoissance certaine de la valeur du prix des marchandises dont on veut trafiquer. Ce qui a fait grandement loüer les feüilles qui sont autresfois sorties de ce Bureau contenans le prix courans des marchandises par chacune semaine, à l'imitation de la ville d'Amsterdam. Car sur ce pied, le marchand n'a qu'à déconter les fraiz du transport, & faire la réduction des poids & mesures pour voir son profit évident: observant neantmoins tousjours soigneusement de tirer en ligne quelque somme imaginaire pour les hazards & changemens qui peuvent arriver contre toute apparence: estant impossible, quelque soin qu'on y apporte, de regler exactement le gain de la marchandise, comme dépendant vne partie du hazard & l'autre de la volonté & phantaizie des hommes: d'où vient que telle marchandise qui pour estre aujourd'hui à la mode ou autrement en credit, donnoit vingt pour cent de gain à son maistre, le laisse quelque fois en perte, ou garde long-temps la boutique.

CENT LXXIX.

CONFERENCE

Du Lundy 15. Novembre 1638.

Quelles sont les plus communes cauſes des procez: & pourquoy il y en a plus aujourd'huy que le temps paſſé.

PLATON dreſſant vne Republique dont les citoyens pûſſent vivre en bonne intelligence, en banit avec raiſon ces mots de mien & tien. Il jugeoit que tandis qu'il y avoit quelque choſe à partager, il ſe trouveroit tousjours des mécontens: l'amour propre, d'où naiſt le trop grand deſir de conſerver ſon bien & d'aquerir celui des autres, agiſſant diverſement dans les hommes: en temps de guerre par la force ouverte & main armée, & en temps de paix par les procez, changeant la peau de lyon en celle de renard: ce qui fait comparer la milice au barreau, & la cauſe des ſoldats avec celle des Avocats, *l. 14. C. de advoc. Diu. Iud.* De là vient que la cupidité d'en avoir n'ayant jamais eſté plus grande qu'elle eſt aujourd'hui ni plus authoriſée, puiſque c'eſt par là qu'on parvient à la

plusſpart des charges, il n'y a pas dequoi s'ébahir s'il ſe trouve plus de procez aujourd'hui que le temps paſſé.

Le 2e diſt, Que la communauté des biens qui nous a eſté feinte par les Poëtes, & dont nous avons des exemples en la primitive Egliſe, ſi vous en oſtez cette charité qui l'avoit produite, n'apporteroit pas moins de noiſes, & par conſequent de procez, qu'il y en a à preſent: vn chacun ſe voulant avec raiſon approprier ce qui ſeroit commun, ou s'il ne ſe la pouvoit rendre propre, il l'auroit à mépris: les cauſes communes eſtans negligées & ordidinairement perduës contre les particuliers. D'où ſe void l'impertinence des Legiſlateurs & celle des Nicolaïtes, qui pour faire plus aimer les enfans, vouloient que les femmes fuſſent communes: eſtans certain que les femmes & les enfans qui ſeroient à tous ne ſeroient à aucun. E ſi celles qui ne ſont qu'à 2. ou trois, les tiennent tousjours en jalouſie & ſouvent en procez, que ſeroit-ce de celles qui ſeroient à tout le monde? I'eſtime donc que ſi les effets contraires ont des cauſes de meſme, c'eſt l'abondance, & l'orgueil qu'elle produit, qui fait les procez: puis que la pauvreté & l'humilité font faire la paix & les accords. Ce que vouloit dire le Democrite François

introdui-

introduisant vn vieillard qui les accordoit tous, mais apres la ruine des parties. Ce que prouve aussi le cercle des conditions de la vie humaine, qui nous represente le travail tenant par la main l'opulence : elle, l'orgueil : cette-ci, la noise, qui fait la pauvreté : elle, l'humilité : qui produit derechef le travail : lui, l'opulence, & ainsi du reste. Car de 50, procez il n'y en a pas vn qui se commançast ou qui ne se terminast entre les parties, si chacune d'icelles vouloit autant s'humilier l'vne devant l'autre qu'elles font devant leurs Iuges, voire souvent devant leur conseil. De sorte que la vanité estant plus grande en ce siécle qu'elle ne fut jamais ; bien qu'assez mal fondée en la pluspart de ceux qui s'y laissent emporter : il n'y a pas dequoi s'ébahir si nostre siécle abonde en procez plus que les precédés.

Le 3. dist, Que ceux qui sont à leur aize ne veulent point de procez : ce n'est donc pas l'abondance qui les fait, mais la necessité : non absoluë : car qui n'a rien ne plaide point ; mais telle que l'vn ne peut payer ce qu'il doit, & l'autre ne s'en peut passer : En tout autre cas les accommodemens sont possibles. C'est de cette source que procedent tant de saisies & de sentences d'ordre, que les saisis ne souffriroient jamais s'ils avoient moyen de payer ;

veu qu'ils sçavent que tous les despens tomberont tousjours sur eux. Or comme il n'y eut jamais de personnes si riches qu'il y en a aujourd'hui en France, il n'y en eut jamais tant de pauvres; voire chacun travaille par cette vanité ci-dessus remarquée à s'incommoder encor tous les jours de plus en plus, se moquant des reglemens qui nous veulent reduire à quelque frugalité: & rapportant nostre incommodité publique & particuliere à toute autre cause qu'à nous-mesmes.

Le 4e dist, Que les siécles passez ayans eu mesmes vicissitudes de paix & de guerre, voire de pauvreté & richesse des hommes, ils n'avoient pas tãt de procez qu'à present. Ce qui fait voir qu'il en faut rechercher la cause ailleurs: qu'on pourroit trouver dans la subtilité de l'esprit humain qui se raffine dans les aages du monde, degenerant en malice; qui fait naistre des difficultez & contestations, où la bonté & simplicité de nos ancestres n'en reconnoissoit point. A quoy a beaucoup aidé la multitude & diversité des loix. Car outre les Romaines qui avoient demeuré long-temps dans l'oubli, depuis remises en lumiere par Veruher l'an 1127. & les Canons compilez par Gratiã; d'où sont venus la pratique & formalitez judiciaires, nos Coustumes & enfin

nos Ordonnances : & entr'autres, celles faites depuis Charles VIII avec de grandes préfaces & raisonnemens, à l'imitation de Iustinian, ont plus suscité de procez qu'il n'y en avoit eu mil ans auparavant. Ce qui a fait beau jeu à ceux qui en ont voulu tirer du profit, d'en faire vn art si confus & intrigué, qu'il n'y a détour qui ne s'y trouve pour multiplier vn procez ou le rendre immortel : la raison morale, fondement de la loy, recevant mille faces differentes, non seulement dans les circonstances du fait, mais dans le Droit, où il y a peu de loix qui n'en ayent de contraires.

Le 5e dist, Qu'il falloit attribuer la cause de nos procez à l'humeur de la nation Françoise desireuse de changement, & naturellement subtile & éloquente. Ce qui a fait appeller la France par vn Poëte latin la nourrice des Avocats. Les lettres qu'elle a cultivées au dernier siécle y ont beaucoup aidé. Les François ayans veu aussi plusieurs bonnes maisons faites par des gens de Iustice, ont poussé tous leurs enfans au barreau ; qu'ils ont veu d'ailleurs estre la plus commune entrée aux honneurs. Ceux qui n'ont pû estre Avocats se sont faits Procureurs, solliciteurs, sergens : & ce grand nombre de gens & ministres de Iustice ont employé leurs inventions à trouver

dequoi vivre; ce qu'ils ne peuvent sás les procez. Il ne se faut donc pas estõner s'ils les conseillent, entretiennent, multiplient & eternisent tant qu'ils peuvent : aux demãdeurs, par induction: estãt aizé de nous persuader ce qui a apparence de profit : aux défendeurs, en partie par force, en les obligeant à se defendre, & en partie par raisons, en les empeschant d'aquiescer; voire lors qu'ils ont affaire aux simples, refuzans de rendre les piéces aux parties qui se veulent accorder.

Le 6. dist, Que les procez augmentent ou diminuent selon la diversité des proportions gardées en l'administration de la Iustice. Car les vns fondez sur le droit naturel, par lequel tous les hommes sont nez égaux, l'ont mesurée par l'égalité ou proportiõ Arithmetique. Ainsi, les Medes faisoient de l'egalité Iustice; au lieu que (ce disoit Xenophon à Cirus en le reprenant de son partage des casaques renduës à ses compagnons, eu égard à leur taille & non à ceux à qui elles appartenoient) les perses faisoient la Iustice égale. Cette proportion Arihmetique estoit observée par Dracõ, Solon, Licurgue & toutes les Republiques populaires, où tout estoit mis au sort & à la balãce. Pareille estoit la Loy de Talion des Hebreux, qui portoit œil pour œil & dent pour dent : le livre de leurs loix s'appellant aussi le

livre de Droit ; d'où nous eſt demeurée cette fraſe de faire droit aux parties. Mais cette égalité ayant tãt d'inconveniens que le ſouverain droit paſſe ſouvent pour vne ſouveraine injure: Platon rendit la Iuſtice arbitraire ſans aucune autres loix que celles qui ſeroient tirées de la proportion des grãds aux petits, & autres circonſtances qu'il appella équité ou proportion Geometrique: laquelle Iuſtice derechef eſtant trop vague & réduite à la diſcretion des Magiſtrats, plus ſujets à corruption; Entre ces deux extremitez Ariſtote choiſit vn milieu; réglãt la Iuſtice commutative, qui juge du droit des particuliers, par la proportiõ arithmetique: & la diſtributive, qui eſt pour les affaires publiques, par la proportion geometrique. Et noſtre vſage a approuvé vne proportion harmonique, par laquelle le Magiſtrat ſouverain vſãt de la loy & de l'équité, tempere la trop grande contrainte de la premiere & la trop grande liberté de l'autre, qui eſt la juſtice obſervee aux bõnes Monarchies: auſquelles les Cours ſouveraines eſtãs au deſſous de la loy, & ayans neantmoins en leur puiſſance l'equité, font vne agreable temperament de la Iuſtice avec la raiſon, pouvans infirmer les ſentences des Iuges ſubalternes aſtreins à la loy: cõme l'authorité Royale eſt

au dessus des vns & des autres. D'où resulte qu'il y a peu de procez où s'exerce la justice arithmetique, c'est à dire la rigueur inflexible de la loy : vn peu plus, ou la proportion geometrique a lieu pour ce qu'il faut vser de raisons : lesquelles toutesfois estans tousjours semblables, ne se peuvent changer cõme il arrive en la proportion harmonique ; en laquelle le point de droit indivisible en soy estant balãcé diversement entre la loy & l'equité, & tiré de chaque costé selon l'interest des parties, les decisions des vns ne peuvent s'ajuster entierement aux autres, pour la diversité des circonstances: mais comme les proportions geometriques n'ayant aucune liaison de leurs quãtitez entr'elles, bien qu'elles assoupissent les querelles des particuliers, font vn dangereux reflux dans le corps de l'Estat, par l'indignation des nobles contre le peuple, & l'envie du peuple contre les nobles : ainsi l'harmonique, telle qu'est la nostre, est bien plus dommageable aux particuliers qu'elle entretient en procez, qu'elle ne l'est à l'Estat dans lequel elle occupe les esprits brouillons à descharger leur cholere sur le papier & contre leurs parties avec ses. Mais pourquoi en avons nous plus en ce siécle qu'aux precédens : je croy que c'est la trop grande connoissance du Droit, de l'Ordonnance & des termes des Arrests ; auquels on se tenoit plus volontiers, lors qu'estans en latin on ne les entendoit point.

CENT LXXX.

CONFERENCE

Du Lundy 22. Nouembre 1638.

S'il éſt venu plus de bien que de mal du partage des parties de la Medecine, en Medecins, Chirurgiens & Appotiquaires.

LA reſolution de cette queſtion ne regardant pas ſeulement la paix ou la diſcorde de ce grand corps de la Medecine, diffus dãs toutes les parties de l'Eſtat; mais ſa conſequẽce ne paroiſſãt pas moins dãs les armées qu'à la maiſon, & regardãt la vie de tous les ſujets & regnicoles: elle a beſoin de plus de circonſpection qu'aucune autre qui ait jamais eſté traittée en cette compagnie. Car on ne ſçauroit eſtre vn momẽt malade, voir vſer de précaution pour s'empeſcher de le deuenir, qu'õ n'ait beſoin d'eſtre inſtruit en cette matiére. Et afin que chacun des membres de la Méde. cine ne penſe point que la propoſitiõ ſoit faite à ſon prejudice, elle les regarde égalemẽt. C'eſt donc aux bons eſprits de n'attendre pas à ſe réſoudre ſur ce fait lors que les maladies

les auront rendus moins capables de faire vn bon chois. Quant à moy qui laisse volontiers le monde comme il est: j'estime qu'il ne faut pas sans grãde raison troubler la societé ciuile, qui subsiste principalement par le mutüel raport de tous les membres politiques d'vn corps à leur tour: voyãt d'ailleurs le siécle tellemẽt porté à l'intereſt & profit particulier: que comme les hostes vous seruent plus volõtiers des viandes qu'ils ont chez eux, qu'ils n'en vont a cheter d'autres: ainsi il y auroit à craindre que celuy qui ordõneroit vn remede le deuant fournir, tieroit aussi-tost ses indications de sa commodité, comme d'ailleurs.

Le 2. dist, Que la Medecine estoit le temps passé exercée par vne seule personne, qui en faisoit toutes les fonctions. Ce qui est d'autãt plus vray-semblable, qu'elle a esté mesmes vn temps sans estre pratiquée par aucun de profession formée: les prestres d'Egipte ayans eu la charge d'escrire dans Memphis aux temples de Vulcain & d'Isis, les remédes dõt vn chacun venoit declarer qu'il s'estoit bien trouué, pour les enseigner aux autres. Ce que faisoient aussi les Grecs escriuans en parchemain les receptes qui les auoit guéris à l'entrée des temples d'Apolon & d'Æsculape: d'où leurs prestres les tiroient pour les proy

noncer aux autres, comme si c'eussent esté des oracles, authorisant la Medecine par la religion. Puis, cette discpline, comme toute autre chose, prenant son accroissement par degrez: il s'en trouua qui réduisirent toutes ces experiences en vn art, qu'ils professerent: le plus ancien desquels fut Æsculape fils d'Apolon & d'Ariadne; auquel succéda avec le tẽps vn Æsculape troisiesme du nom, qui fut le premier arracheur de dents, ce dit Ciceron au livre troisiesme de la nature des Dieux, & qui entreprit le premier de lascher le ventre: laissant pour successeurs ses enfans qui furent à la guerre de Troye, l'vn nommé Podalire, qui eut soin des maladies internes, & l'autre Machaon operant de la main sur les maladies externes: où commança de paroistre la Medecine divisée en pharmacie & Chirurgie: lesquelles deux parties avoient esté depuis faites conjonctement par Chiron, ainsi nommé pour l'excellence de sa main à operer, & estimé centaure, pour ce qu'il estoit tousjours à cheval pour aller secourir les malades eloignez, tant sa reputation estoit grande, & qui fut precepteur d'Achille. Et pour ce que les operations de la Chirurgie sont plus apparentes que celles des autres parties de la Medecine, Platon dit que l'ancienne Mede-

cine n'estoit que Chirurgie. Hippocrate vint en suite: lequel pource que la Medecine estant lors toute mysterieuse, ne se communiquoit qu'aux enfans de l'art, estoit dit prendre, ou prenoit en effet, son origine du costé paternel & maternel d'Æsculape & d'Hercule, qui a esté aussi creu l'vn des premiers autheurs de la Medecine. Cet Hipocrate, qui le premier en a parlé le plus dignement, exerçoit aussi les trois parties de la Medecine conjointement, & s'est ainsi pratiquée jusques au temps de Galien: c'est à dire six cens ans apres. Et pour faire voir que cet art, & notamment la Chirurgie estoit exercée par les Medecins, on les chassa de Rome, pource que l'vn deux avoit couppé la jambe à vn citoyen Romain; comme il estoit croyable avec mauvais succez: & le pied de Darius qu'il s'estoit démis par la cheute de son cheval, n'ayant pû estre remis par ses Medecins Ægyptiens, qui estoient en la plus haute reputation, n'eust pas esté reduit par Democedes Medecin de Crotone, que ses gens tenoient prisonnier à Sardes: non plus que Critobulus n'eust pas aquis la roputation de bon Medecin pour avoir seurement & facilement tiré la fleche de l'œil de Philippes Roy de Macedone, s'il n'eussent esté Chirugiens & Medecins tout

enſemble. Cependant il eſt arrivé le meſme aux Medecins qu'aux enfans de ceux qui ont amaſſé quelque bien par la marchãdiſe, ou autre penible exercice. Il ont voulu éviter la peine, & retenir l'honneur & le profit : ils ſe ſont reſeruez la ſeule authorité & puiſſance d'ordonner ; laiſſans à la foy & capacité de l'Apothiquaire, le chois, diſpenſation, préparation & compoſition des medicamens, & au Chirurgien les operations de la main. Encores pluſieurs de ceux-ci par le peu de ſoin qu'ils y ont apporté, ont laiſſé aux barbiers & eſtuviſtes la gentilleſſe de faire le poil : à d'autres, la dexterité d'arracher les dents ; & derechef à d'autres, la reduction de luxations & fractures : toutes des appanages de la Medecines. Or de ſçavoir ſi cette diviſion a apporté plus de bien que de mal, cela me ſemble dépendre de la capacité de ceux qui s'employent en cet art ; Car ſi l'eſprit & le corps du Medecin ne ſont capables de vaquer aſſez exactement à toutes ces fonctions, il ne les doit pas entreprendre. Mais celuy qui ſe jugera pouvoir ſatisfaire à l'vn & l'autre, le fera avec vne bien plus grande attention, lors qu'il ſe verra devoir ſeul emporter l'honneur ou le blaſme de ſon procedé : au lieu que le partage du ſuc-

cez fait entre plusieurs, rẽd chaque particulier plus negligent: joint que chacun respond bien mieux de son fait que de celuy des autres, & s'accorde bien mieux avec soi-méme, qu'il ne fait avec vn secõd ou troisiéme, avec lesquels il est mal-aizé qu'il n'interviẽne quelque noise ou riote capable de les mettre si mal ensemble, que le malade en pourra patir. Aussi le Medecin representant la faculté intellectüelle: le Chirurgien, la vitale: & l'Apotiquaire, la naturelle: les diviser, c'est vouloir separer le foye, le cœur & le cerveau d'vn mesme homme: & la theorie n'estãt iamais biẽ cõnuë sans sa pratique, ce n'est pas merveille si de cette desvnion sont venus tãt d'ignorãs & Empiriques.

Le 3. dist, que si la vie humaine cõparé à l'art de la Medecine est briéve, au dire du souverain Dictateur de cet art, c'est la vouloir encor abreger davantage, voire des deux tiers, que lui donner trois arts à exercer; chacũ desquels requiert son hõme tout entier. Ce n'estoit pas l'avis des Egyptiens, chez lesquels les Médecins n'estoient pas seulemẽt distinguez des Operateurs & de ceux qui preparoient les remédes, mais chacune des plus notables parties de l'hõme; cõme entr'autres l'œil & l'oreille avoient leurs Medecins particuliers: ce qui les rendoit bien plus experts, veu que nous

ne faisons biẽ que ce que nous faisõs souvent: & la differẽce qu'il y a entre celui qui exerce plusieurs arts & vn autre qui se contente du sien, paroist entre les Apotiquaires & Chirurgiens de village, qui font les trois parties de la Médecine, & les Médecins, Chirurgiens & Apotiquaires des bonnes villes. Aussi, le commerce & liaison du corps & de l'ame est tel que tandis que l'vn est occupé à vn ouvrage, l'autre ne s'en peut détacher pour penser ailleurs comme il faut; l'action estant de tout le composé. De sorte que c'est demander la mesme chose à vn Médecin de lui faire faire vne saignée ou reduire vne fracture & préparer vn médicament, que de vouloir qu'vn General d'armée donne les ordres & face la fonction de simple soldat. Car si l'ame qui est en repos est estimée la plus sage & plus capable de raisonner: d'où vient que les Iuges sont assis, que les Médecins consultent de mesme, & que les Grecs vouloient qu'on adorast en cette posture, quel conseil faudroit-il attẽdre d'vn Médecin tousjours hors d'haleine de ses préparations ou operations? Ioint que l'hõnesteté ne permet pas qu'vn Médecin ayãt les mains encor toutes teintes des remedes qu'il preparetoit, vint manier sõ malade: la foi duquel estãt, ce dit Celse, l'vne des

principales conditiõs qui fait succéder le soin des Medecins; puisque celui-là en guérit beaucoup auquel beaucoup se fient: Il est évident qu'il y a plus de sujet de se fier en trois personnes qu'en vne seule. Et de fait, posé qu'vn Médecin fust si dãnable qu'il eust mauvaise intẽtion contre la vie de son malade, bien que la seule pensée en face telle horreur que la chose soit d'elle-mesme tres-difficile à concevoir; aussi les exemples en sont ils tres-rare: il lui seroit bien plus mal-aizé de l'executer, d'autres personnes devans préparer ses remes, que s'il les faisoit lui mesme. Comme aussi, l'Apothiquaire le pourroit bien plustost, travaillant seul & hors l'inspectiõ du Médecin, que non pas lors qu'il le sçait devoir estre juge de l'operation de son reméde, duquel il cõnoist la portée. C'est ce qui a fait pratiquer ce beau partage des trois parties de la Médecine, Diéte, Pgarmacie & Chirurgie; qui comme vn triot harmonieux se soulagent & entre-secourent l'vne l'autre: le Medecin tenant le *superius*, & autres deux leurs parties: le 1. estant cõme les la teste, & les autres ses deux mains. Pourveu que cette harmonie & proportion soit si bien observée que les mains ne se pensent point estre la teste: cõme il n'arrive que trop souvẽt au grands deshonneur de la Medecine & dommage des malades.

CENT LXXXI.

CONFERENCE

Du Lundy 29. Novembre 1638.

S'il y a quelque mal réel autre que la douleur.

LEs choſes ſont abſolument ou par rapport avec d'autres : celles-là ſont réelles, comme d'eſtre homme : celles-ci qui n'ont leur eſtre que dans le rapport avec noſtre fantaiſie en dépendent, comme d'eſtre aize ou faſché de quelque nouvelle. Ces deux eſtres contiennent tout : mais pource que la foibleſſe du jugement humain les confond bien ſouvent, prenant vne choſe imaginaire pour vne réelle, la recerche de leur difference a ſouvent fourny de queſtions aux eſcholes. Dans celle des Stoïques, tant s'en faut qu'il ſe trouvaſt quelque autre mal réel que la douleur, que cette douleur meſmes n'eſtoit pas eſtimée vn mal ; au contraire Epicure ne croyoit point d'autre mal que la douleur, non plus que d'autre bien que le plaiſir qui luy eſt oppoſé. De vray, en apportant le temperament de l'honneſte à ce plaiſir-là, & donnant le haut-bout au plaiſir de l'eſprit, il ſera aizé de faire con-

vertir le bien & le plaisir l'vn avec l'autre. Ce qu'estant ; il sera aizé de conclure que le mal & la douleur seront aussi reciproques.

Le second dist, Que le mal estant l'absence ou privation du bien & la privation n'estant pas vne chose réelle ; c'est demander si vne privation est vne habitude que chercher s'il a quelque mal réel : comme l'apoplexie, le schirre & les autres maladies qui nous rendent insensible à leur mal, & partant ne sont point douloureuses, n'en méritent pas moins le nom de mal qui en est au contraire d'autant plus grand. Mais pour s'accommoder aux termes de la question, qui semble estre s'il y a quelques autres passions du genre, de ce que le vulgaire appelle maux qui causent aussi necessairement quelque sensible desplaisir en nous, comme fait la douleur corporelle, à laquelle appartient proprement le nom de douleur : Il faut pour la vuider entendre ce qu'il y a de different & de commun entre la douleur spirituelle & corporelle. Il leur est commun que tous y sont sensibles : toutesfois les vns plus, & les autres moins. Car cõme il n'y a sage ni fol qui ne soit susceptible de quelque contentement & desplaisir en son esprit, & de quelque plaisir & douleur en son corps : ainsi y en a il qui goustent bien mieux les plaisirs

tant

tant ſpirituels que corporels, & qui ſont bien plus ſenſibles aux triſteſſes de l'ame & aux douleurs du corps les vns que les autres. En ſecond lieu, il leur eſt commun que tous deſirent le plaiſir ſouz l'eſpece du bien, & fuyent la douleur ſouz l'apparence du mal: & qu'on ne m'allegue point quelques bons religieux qui macérent leurs corps juſques à ſe flageller: veu qu'ils le font ſouz l'apprehenſion du bien avenir, au reſpect duquel le mal preſent eſt conceu par eux comme vn bien, pour ce qu'il leur en ouvre le chemin: & en fin, que tant l'vne que l'autre s'excitent par diverſes cauſes & moyens, & ſouvent contraires. Car tout ainſi que l'amertume de la chicorée fera mal & deſplaira à quelques vns & ſera agreable aux autres: vn meſme accident cauſera du deſplaiſir & de la triſteſſe en l'eſprit des vns, tandis que les autres en riront: cette varieté procédant de la diverſe trempe des eſprits. Ces douleurs du corps & de l'eſprit different auſſi en ce que chacun eſt juge capable de la douleur corporelle; mais non de celle de l'eſprit. Car tout ainſi que ſelon le dire d'Ariſtote au 7. livre de ſes grandes Morales, chacun court au plaiſir du corps, pour ce que la pluſpart ignorent ceux de l'ame: ainſi, pluſieurs eſtiment leurs ſeules douleurs corporel-

les estre de veritables maux, pource qu'ils n'ont pas l'experience des desplaisirs de l'ame. Mais à qui les voudra bien pezer, comme l'intellect par lequel nous differons des bestes est d'vn prix infiniment plus excellent que le corps, ainsi les maux qui l'attaquent en sont d'autant plus grands: voire comme c'est par luy seul que le corps ressent le plaisir & la douleur, desquels il n'est plus susceptible si tost que l'ame en est separée, c'est aussi l'ame qui ressent les plus vives atteintes de la douleur non seulement corporelle par l'estroite liaison qui est entre ces deux parties de l'homme, mais aussi spirituelle; ordinairement si forte qu'elle ne s'arreste pas comme la douleur corporelle à travailler le corps seul, laissant l'esprit trãquille, comme il est en la plus-part de ceux qui se meurent: plusieurs desquels ont esté veus en ces derniers momens de leur desvnion d'avec le corps, faire des saillies que l'on n'a pû attribuer qu'à vn secours surnaturel: Elle passe de l'ame au corps, y ayant peu d'esprits assez forts pour se pouvoir empescher de trahir leurs pensées en imprimant l'image de leurs desplaisirs sur leur front: la face & particulierement l'œil n'estant appellé le miroir de l'ame pour autre raison, sinon pour ce qu'ils se changent par les

passions & affections de l'ame. Et pour faire voir combien la douleur & le desplaisir de l'esprit surpassent celui du corps: y a-il celuy qui pour racheter la perte de son honneur ne prodigue fort volontiers sa vie; ce qu'il ne peut faire sans souffrir la doleur de la mort? Or celui qui rachete vne chose du prix d'vne autre, montre assez à qu'elle proportion il estime chacune d'icelles.

Le troisiesme dist, Qu'il ne s'agit pas de sçavoir laquelle des douleurs du corps ou de l'esprit est la plus grande: chacun en jugeant diversement selon son humeur. L'avaricieux ne preferera pas seulement son profit à la douleur qu'il recevra de la faim & de la soif, mais pour estre payé d'vne vieille dette qu'il croioit perduë endureroit le foüet sous la custode. L'ambitieux au contraire, pour n'endurer pas vn démenti courra sur le pré, où il perdra volontiers la vie: du moins y estant blessé rachetera de mille douleurs le soupçon d'avoir obmis à se faire donner l'éclaircissement d'vn mot à double sens. Ce n'est donc pas de là d'où se doit tirer la resolution de la question presente; qui est, s'il y a quelque réalité en tous les maux que l'esprit de l'homme se fait autres que la douleur: laquelle jusques aux animaux ressentans & fuyans tant

qu'ils peuvent ; montrent assez qu'ils l'estiment mal ; comme au contraire se trouvans exempts de tous les autres, la nature qui les garde fait voir à l'homme qu'elle a laissé à sa ptopre conduite, de combien sa cõdition naturelle est pire que celle des autres animaux : n'ayãt pas seulement la mesme part avec eux en tous les maux ausquels les corps des vns & des autres sont exposez, mais se rendãt encor ingenieux à son dommage & tres-expert artizan de sa mauvaise fortune. Ce que nous represente le pourceau, lequel durant la tempeste mangeoit paisiblement son grain dãs le fonds du vaisseau, tandis que tout l'équipage & les passans s'attendans de moment à autre d'aller donner contre vn escueil prochain, mouroient autãt de fois d'apprehension qu'ils y venoient à penser : laquelle crainte finit avec le grain du pourceau & l'arrivée du vaisseau à bon port ; auquel bestes & gens estans exposez, qui ne void que ce vil animal n'avoir rien senti du desplaisir qu'avoit apporté cette tempeste aux hommes, d'autant moins heureux que lui par ce moyen ? & par consequent, que leur seule imagination avoit dõné aux hommes ce déplaisir, duquel vne plus haute science que la leur, à sçavoir vne prédiction certaine ou connoissance de l'avenir les

ayant pû garantir, il s'enſuit que c'eſt vn effet de leur ignorance & foibleſſe d'eſprit que cette triſteſſe & déplaiſir que leur fauſſe apprehenſion leur a donnée. Le meſme ſe peut dire de toutes les autres afflictiõs que les hommes ſe donnent, appellez à bon droit par le Sage, vanité & tourmens d'eſprit. Car celui qui ſe deſeſpere pour la perte d'vn procez ne le feroit pas s'il prévoyoit le devoir gangner en cauſe d'appel; l'intimé qui s'en resjoüiſſoit, ne l'euſt pas fait s'il ſe fuſt avizé qu'ayãt notoirement mauvaiſe cauſe, le premier Iuge l'avoit plus deſobligé de lui faire obtenir ſes concluſions que s'il l'en euſt debouté d'abord. Voire, celui qui perd en dernier reſſort ne s'afflige pas pour ce qu'il perd, mais par les conſequences que ſon eſprit en tire: qu'il ſera moqué d'avoir entrepris ce qu'il n'a pû executer, qu'il ſera appauvri; par conſequent n'aura plus moyen de paroiſtre ou élever les ſiens: Toutes inductiõs qui ſe trouvent le plus ſouvẽt fauſſes, & donnent neãtmoins à nos eſprits de veritables déplaiſirs. Pour le faire voir, ne voyõs nous pas le plus ſouvẽt que les grands biens qu'vn pere laiſſera à ſes enfans les rendra laſches, faineans, & les fera degenerer de la vertu du pere que la pauvreté du ſien avoit pouſſé au travail, & par lui aux ri-

cheſſes & honneurs ? D'où s'enſuit que le deplaiſir d'vn pere qui laiſſe en mourant peu de bien à ſes enfans n'a aucun fondement en la choſe, mais en ſa ſeule imagination bleſſée : & par conſequent ne peut eſtre vn mal réel : qui eſt toutesfois ce que le vulgaire appelle plus communément mal. Car les choſes réelles ſont reconnuës telles de tout le monde. Le Sauvage, l'Aſiatique, l'Affriquain & celui qui habite l'Europe conviendront chacun en leur langue qu'vn cheval eſt tel. Mais le meſme ne ſe peut pas dire de nos opinions. Ainſi, deux hommes logeans ſouz meſme toict perdirent leurs femmes il n'y a pas lõg-temps : l'vn s'en eſt ſi fort affligé qu'il en eſt mort de triſteſſe : l'autre recevant ſes amis qui le venoient conſoler ne pouvoit ſi bien diſſimuler ſa joye qu'on ne s'en apperceuſt ; & cependãt, le dernier avoit en apparence plus perdu que le premier. Cela fait voir que la triſteſſe de l'vn & la joye de l'autre, ne dependoient que de la diverſe reflexion qu'ils faiſoient ſur cet accident. Le meſme ſe peut dire de tous les autres. Le pareil affront qui faiſoit tirer l'eſpée à l'vn des diſciples de Socrate le faiſoit rire de la ſottize de ſon ennemi : & tout ce que le vulgaire appelle bien ou mal hors la douleur eſt vne médaille qui a ſon endroit & ſon revers.

CENT LXXXII.

CONFERENCE

Du Mardy 7. Decembre 1638.

Si l'homme est le plus maladif de tous les animaux, & pourquoy?

LA maladie estant vne disposition contre nature, qui blesse les fonctions, tout corps vivant capable d'action peut devenir malade par quelque cause qui l'empesche d'agir. C'est pourquoi non seulement les hommes mais les animaux, & jusques aux plantes ont leurs maladies, que Theophraste d'escrit soigneusement. Entre les bestes, bien qu'il y en ait quelques-vnes sujettes à des maladies particulieres: comme le chien, à la rage: le pourceau, à la lepre: la chévre & le lyon, à la fiévre: toutesfois il n'y en a pas vne qui soit tant attaquée de toute sorte de maladies que l'homme qui n'est exempt d'aucune, dont la moindre de toutes ses parties similaires qui se nourrist, est sujette au moins à douze sortes de maladies: sçavoir lors qu'elles n'attirent point du tout leur aliment, ou foiblement ou, autrement qu'il ne faut, ou bien lors qu'elles man-

quent en autant de façons à le retenir, le cuire & a vuider ſes ſuperfluitez. Que ſi cette partie outre ſa nourriture a encor le ſentimẽt, elle en peut avoir quinze: & ſi vous y aiouſtez le mouvement, elle eſt capable de dix-huit: Que ſi elle ne ſe nourriſt pas toute ſeule, mais qu'elle travaille pour le public, elle en encourt derechef douze autres, ſuivant les trois manieres que ſes fonctions peuvent eſtre offensées dans l'attraction, retention, coction & expulſion. L'œil ſeul eſt ſuiet à pres de deux cent affections. Et comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez des maladies anciennes, il s'en void tous les jours de nouvelles & inconnuës aux ſiecles precédens. Dont la raiſon ſe doit prendre dãs la nature meſme de l'homme, lequel comme il eſt le plus parfaitemẽt temperé & le mieux composé de tous les animaux, pource qu'il eſtoit deſtiné à des plus grandes actions, auſſi pour la moindre occaſion il perd cette iuſteſſe & proportion, à laquelle comme il faut vn grand appareil & vn rencontre de pluſieurs choſes, auſſi faut-il peu pour la deſtruire, par le défaut de la moindre des choſes requiſes à cette ſymmetrie, & lors qu'ils arrive du deſordre dans les parties, les humeurs & les eſprits. De fait, comme il n'y a que deux cauſes qui nous rendent malades, ſçavoir les inter-

nes & externes : l'homme eſt également ſuiet à toutes les deux : aux internes, à cauſe de ſon temperament chaud & humide propre à la corruption aidée par la diverſité de ſes alimens, au lieu que les autres animaux ne changent iamais de paſture, qui eſt la plus probable cauſe de leur ſanté & bonne conſtitution. Car les alimens ayans chacun des qualitez particulieres & ſouvent differentes, par le moyen deſquelles ils s'empeſchent ordinairement, & ſont contraires les vns aux autres : leur diverſité incommode la nature, affoiblit la chaleur naturelle, fait des cruditez, les premiers digerez entrainãs les autres avant qu'ils le ſoient ; ſource de la pluſpart des maladies ; leſquelles ſe produiſent auſſi aſſez ſouvent dãs les hommes par les paſſions internes de la cholére, de la crainte, & de la ioye : dans leſquelles il ſe fait vn débordemẽt des eſprits, & avec eux des humeurs, leſquels eſtans ou par trop échauffez ou venans à ſuffoquer la chaleur, font ces maladies. Pour les autres cauſes externes dõt les plus ordinaires ſont les mauvaiſes qualitez de l'air, les vapeurs peſtilentielles & les malignes influences : le corps de l'hõme en eſt auſſi pl⁹ ſuſceptible, à cauſe de la molleſſe de ſa chair & la rareté des conduits de ſa peau, poreuſe pour recevoir l'air par la diſtentiõ des artéres

& chaſſer les fuliginoſitez par leur compreſſion. Les autres animaux au contraire ayans le cuir dur & couvert de poil, écailles, & plumes, ſont moins ſujets aux impreſſions des corps externes, auſſi bien qu'aux bleſſures, contuſions, fractures, & autres ſolutions de continuité qui ſe font plus aizément dans le corps de l'homme, nud, poli, mol & humide.

Le ſecond diſt, Que les perfections ou defaux des choſes que nous connoiſſons plus exactement nous ſemblent tousjours plus grãds: comme il ſe void aux tableaux, l'excellence deſquels non plus que leurs defaux ne ſont bien remarquez ſinon par ceux qui s'y connoiſſent: les autres ne les regardãs qu'en paſſant. Ainſi, repreſentez vous quelque volume d'vn Poëte latin: vne beſte paſſera par deſſus le livre ſans s'y arreſter: vn aveugle le rencontrant en ſon chemin & le maniant le conſiderera ſimplement comme vn livre: celui qui aura des yeux & ne ſçaura pas lire, y remarquera du blanc & du noir: le François qui ſçaura lire ſimplement, en prononcera les mots & ne les entendra point: celui qui ſera verſé en l'art de l'Imprimerie en obſervera le charactére & l'impreſſion: s'il entend la langue, ſçaura ce que veulent dire ces mots: le Grammairien en remarquera la conſtructiõ;

le Poëte, les defaux des vers, ou leur élegance; & cependant ce ne fera qu'vn meſme livre, mais diverſement conſideré ſelon la diverſe cõnoiſſance qu'on en aura; d'où ſe void que chaque individu a ſes defaux, mais ne ſont pas également connuz. Ainſi, celui qui ne connoiſtra pas vne nation n'en ſçaura pas les vices comme ceux qui converſent avec elle; & d'ailleurs, les beſtes ne pouvàns nous exprimer les differences de leurs douleurs & autres circonſtances de leurs maladies, cela fait que nous les jugeons moindres en nombre: bien que le cõtraire ſe voye en celles du cheval, dont les mareſchaux ayans plus exacte connoiſſance, y remarquent grand nombre de maladies, auſquelles nous ne ſõmes point ſuiets. Les autres animaux peuvent dõc avoir autant ou plus de maladies que les hommes: mais ceux-ci y eſtãs moins intereſſez, les connoiſſoient auſſi moins. De fait, les parties des animaux ſont pareilles aux noſtres, ſi vous en exceptez celles qui ſervent à diſtinguer leur forme externe: & cela ſe void par la diſſectiõ du corps des ſinges où Galien a appris l'anatomie, & ne ſe trouve point de difference entre les ventricules & autres parties du cerveau d'vn homme & celui d'vn veau. Si leur ſang & autres humeurs ſont differens, ſi ſont bien

ceux des hõmes les vns d'avec les autres. Les beſtes, ont auſſi les meſmes cauſes externes, la peur, la cholére & les autres paſſions, bref, toutes les autres choſes non-naturelles, qu'elles n'ont pas à leur diſcretion comme l'hõme: & ſi le chien a la peau plus dure que l'hõme, cettui-ci n'eſt pas auſſi tant ſujet aux coups & à l'injure de l'air. Apres, qui ſçait ſi le meſme n'arrive point à ces animaux qu'à nos païzãs, leſquels bien qu'ils ſoient hommes comme nous, & partant ſuiets à meſmes incommoditez: ſi eſt-ce que toutes leurs maladies, à leur dire, ſe rapportent à peu de chefs: puiſque la vraye & fauſſe pleurezie, l'aſthme, la toux, la paralyzie & autres maux dont nous faiſons tant de branches, ne paſſent chez eux que pour vn rheume froid ou chaud.

Le 3. diſt. Plus la nature approche les corps de leur derniere perfection, plus elle les rẽd fragiles. Et comme dans les mixtes le verre qui eſt ſon dernier effort eſt plus foible & caſſant que les pierres: dans le genre d'animal l'homme le plus excellent & parfait eſt le plus imbecile & freſle, à cauſe de la partie en laquelle il abonde plus qu'aucun autre animal & qui releve par deſſus eux, qui eſt le cerveau, la racine de la pluſpart des maladies: & comme les plus faſcheux metéores ſe forment dãs

la plus froide région de l'air, auſſi ceux qui ont le cerveau plus humide ſont plus mols & moins vigoureux, comme les femmes & enfans: & pour ce ſujet jadis les Spartiates, comme aujourd'hui les Æthiopiés au raport d'Alvares, tiennent à honte de ſe moucher & cracher, comme eſtant ſigne de molleſſe, & les Thraces au rapport de Plutarque, s'exemptoient de pluſieurs maladies par l'inciſion des nerfs qu'ils ſe faiſoient derriere l'oreille, qui arreſtoit les fluxions du cerveau. Les animaux, au contraire, pour avoir le cerveau ſec & en moindre quantité, dorment à l'air ſans en eſtre incommodez, comme eſt l'homme, pour n'eſtre pas de la conſtitution terreſtre des autre animaux. Ce qui a fait dire à l'Ariſtote que les plus ingenieux ont la chair molle.

Le 4e diſt, Que l'homme qui exerce le plus d'actions eſt auſſi ſuſceptible de plus de maladies. Car comme la privation preſuppoſe l'habitude, la pierre ne pouvant eſtre dite aveugle, pource qu'elle n'a pas la faculté de voir: les animaux qui ne raiſonnent pas n'ont point de delire: ceux qui ne parlent pas ne ſõt point ſuiets à eſtre muets, l'homme ſeul en eſt capable, & par la meſme raiſon, à cauſe des parties qui la font differer de ſexe,

la femme eſt encor plus maladive que l'homme. Mais le commerce & frequentation des vns avec les autres y contribuë tant que l'hõme par ſa frequentation & ſon abus, qu'il eſtend à toutes choſes, rend maladifs les animaux qui ne l'eſtoient pas auparavant: comme il ſe void aux chevaux & aux chiens, qui pour eſtre ſes domeſtiques ſont ſujets à beaucoup plus de maux que le reſte. Toutesfois, la principale cauſe s'en doit rapporter au peu de reflexiõ que l'homme fait ſur les choſes éloignés, cõme il ſe void en ce qu'il a trouvé plus de maladies dans les abeilles & vers à ſoye que dans l'elephant. Si l'on n'aime mieux dire que l'homme, chef-d'œuvre de la nature, a ſa parfaite ſanté colloquée en vne bonne aſſiete & diſpoſition de tant de parties, d'humeurs, d'eſprits, de facultez & d'actions, qu'il eſt fort rare de les voir toutes d'accord: comme il eſt bien plus difficile de tirer l'harmonie d'vn luth ou autre inſtrument à pluſieurs chordes & accords que d'vn autre qui en a moins, tels que ſont les autres animaux à comparaiſon de l'homme.

CENT LXXXIII.

CONFERANCE DV LVNDY 20. Decembre 1638.

D'où vient la verdeur des plantes, & qu'elles s'augmente mesme en aucunes par le grand froid & le grand chaud.

LEs couleurs estans la surface illuminée des corps mixtes, elles changent selon leur meslange divers : & pource que moins vn corps s'eloigne de sa simplicité, plus il participe de la lumiere : c'est pourquoi la premiere consistence & solidité que prend l'eau, c'est la blancheur ; si voisine de la lumiére que nous ne pouvons autrement dépeindre cette-ci que par la precédente : Cause pour laquelle les plantes dans la terre, & iusqu'à la tige qui en sort, estans fort proches de leur generation, & sortans encor comme de la matrice

de leurs elemens, auſquels les avoit reduits la corruption & privation qui precede la forme, retiennent cette couleur blanche : juſqu'à ce qu'ayans pouſſé leur tige hors de terre, la nourriture qu'elles en tirent augmentant leur compoſition, il leur arrive auſſi vne nouvelle couleur, laquelle eſtant obligée de ſuivre le temperament du compoſé qui ſe trouve par le haut eſchauffé des rayons du Soleil, & par embas nourry du ſuc des vapeurs & exhalaiſons de la terre : ce meſlange produit la verdeur, par la meſme raiſon que la couleur bleuë & la jaune en font vne verte : le bleu procédant de l'humidité condensée, comme il ſe void en la mer profonde ou regardée de loin : & le jaune, des rayons du Soleil. C'eſt auſſi pourquoy deſlors que vous privez la plante de l'aſpect de ſes rayons cette verdeur ceſſe, & la plante demeurant denuée de toute couleur, par la privation qui va tousjours marquer le logis à la generation ſuivante, blanchit ; comme il ſe void en la chicorée & aux cardes qu'on fait blanchir en les enterrant ou couvrant de quelque vaiſſeau où l'air ne puiſſe entrer. La verdeur eſt donc la premiere mixtion des

rayons

rayons du Soleil avec l'humide corrompu, comme il se void aux eaux croupies qui verdissent, & est la marque du premier effort qui fait l'ame vegetative de la plante, quelquesfois mesmes inutilement, comme il se remarque en la mousse & en ces eaux corrompuës, & par ainsi est necessairement en la premiere couleur de toutes les plantes & la marque de leur vie, comme la jaune toute seule montre que le Soleil ayant dessciché l'humidité où residoit la vie, ne lui a plus laissé que la couleur de feüille-morte. Mais lors que cet humide est tellement vnctueux & adherent au corps compact & solide de la plante, qu'il ne peut estre penetré : alors le froid extérieur resserrant encor d'avantage ses pores y conserve d'autant plus cette verdeur, qui paroist avec plus d'esclat parmi les autres herbes & arbres despoüillez de leur feüilles. Et la chaleur par la mesme raison ne pouvant faire exhaler cette humidité plus fixe, comme l'huile ne s'évapore point au Soleil : il ne se faut pas esbahir si les feüilles de telles plantes comme sont le laurier, le houx, le buis, le lierre & plusieurs autres, ne se sentent point des injures du grand froid &

du grand chaud.

Le 2e dist, Que la production des vegetaux venant de la resolution des mineraux, comme il se void non seulement en l'ordre des generations qui procede des corps simples aux organiques, mais aussi en la sympathie du chesne avec le cuivre, du hestre avec l'aimant, du coudre avec l'or & l'argent : Il y a apparence que le vitriol, le plus commun des mineraux, & qui se trouve en la pluspart des terres imprime aux plantes sa verdeur : dequoi sert de preuve l'acidité du mesme vitriol qui se trouve aussi aux plantes. Car je n'en sçaurois attribuer la cause à la lumiere, indifferente de soy à toutes couleurs & n'en ayant point en soy-mesme : la doreure du Soleil n'estant pas en luy, mais procédant de la reflexion des corps qu'il illumine. S'il faut donc chercher quelque meslange du jaune avec le bleu pour faire le verd : je prendrois ce jaune dans la terre qui a plus communement cette couleur ; comme l'air & le Ciel, la bleüe avec laquelle aussi nous le representons. Si l'on ne vouloit dire que la generation de l'vn estant la corruption de l'autre ; la verdeur seroit autant indice de corruption que principe de generation, com-

me il s'eſt remarqué en la couleur verte des eaux croupiſſantes, & en celle des lezards, grenoüilles, crapaux, cantharides & autres inſectes de cette meſme couleur. Ce qui ſe juſtifie pareillement dans le genre des vegetaux au pain, dont la moiſiſſeure eſt verte : & dans les metaux, au verdet qui vient de la corruption du cuivre : auſſi cette verdeur eſtant chaſſée par la maturité n'en eſt que le chemin. Et quant à la verdeur des plantes qui s'augmente par l'ebullition, elle arrive pource que cette chaleur moite imite la tepidité du Printemps, ou la chaleur de l'Eſté, qui ſont les cauſes externes qui attirent la vigueur de la plante du dedans au dehors : & toutesfois ſi vous preſſez davantage cette ebullition, vous voyez leur verdeur ſe perdre & ſecher, comme il arrive aux feüilles durant les chaleurs exceſſives de l'Eſté. Mais celles qui réſiſtent à la gelée, voire meſmes y verdoyent davantage, telles que ſont l'ellebore noir, l'aconit, les colchiques, le laurier & autres de meſme nature, le font par l'antiperiſtaze de la chaleur de ces plantes, concentrée & redoublée par la repercuſſion du froid externe.

Le 3. dist, Que tous les corps nous devans paroistre sous quelque couleur, la plante qui est le premier corps vivant, devoit avoir celle qui estoit la plus aggréable comme la plus temperée, & meslée également des deux extrémes, qui sont le blanc & le noir; voire les couleurs suivans les diverses operations de l'ame vegetative des plantes selon la diversité de leur sujet, la plante sortant de terre ou de son rameau, qui est la mesme chose, & encor toute pleine de cette humidité terrestre qu'elle en a tirée, paroist d'vn verd obscur, plus elle s'en éloigne cette couleur s'esclaircit: tant que finalement ce qu'il y a de plus volatile esclost en fleur, qui emprunte sa couleur de la diverse qualité de la séve, & comme le menstrual qui prépare la voye & la nourriture au fruit: lequel derechef commançant par cette fructifiante verdeur, la conserve tant que la chaleur du Soleil attirant du sein de la plante la forme qui y estoit cachée, la fait passer sous vne mesme figure par diverses grandeurs, saveurs, odeurs & couleurs, dont la verde est tousjours la baze & le fondement; mais diversement partagée: car en la pluspart des plantes cette ver-

deur eſt paſſagére, & ſe perd ſi toſt que la feüille eſt fanée : en d'autres elle eſt tellement fixe comme au ceterac & en la ſcolopendre qu'elles ſemblent augmenter leur verdeur par la coction. Dequoy recerchant la cauſe, j'ay trouvé qu'il leur en prenoit le meſme qu'aux cerneaux que l'on ſert ſur les tables en hyver. Car comme ils ſont faits de noix ſéches leſquelles eſtans boüillies reprennent leur forme de cerneaux, ce qu'il y avoit de ſec venant à s'enfler par l'humidité : Ainſi, ces plantes venans à eſtre dilatées par l'humidité qui les penetre, montrent leur verdeur qui eſtoit auparavant cachée.

Le 4e diſt, Que l'on ne pouvoit donner de raiſon des couleurs comme il ſe void aux tulipes, leſquelles eſtans de meſme eſpéce ſe varient ſans que l'on en puiſſe ſçavoir la cauſe. Ainſi voyons-nous des raizins noirs, des blancs, des rouges & d'autres couleurs auſſi doux & faire d'auſſi bon vin les vns que les autres. Le meſme ſe void aux pommes, poires & autres fruits : & la verdeur n'eſt pas inſéparables des feüilles des plantes ; veu que nous avons non ſeulement des choux rou-

ges, mais aussi des bettes & quelques feüilles de raves & de pourpier violettes & d'autre couleur. C'est donc vn concours fortüit de la lumiere exterieure du moyen diaphane & interieure du corps coloré en sa surface aidé de la diverse position de ses parties : Comme il se void en la couleur bleuë qui paroist verte à la chandelle, & au col des pigeons qui change de couleur en changeant de situation : en la laine qui paroist plus blanche estant ferrée que lors qu'elle est par floccons : au contraire de l'eau, laquelle n'ayant point de couleur paroist blanche lors qu'elle est separée par l'air & réduite en neige. Ainsi, lors que l'humidité est digeré par la chaleur, inseparable de la lumiere exterieure, il prend la premiere des couleurs qui est la bleuë : comme il se void en l'air épaissi qui nous apparoist sous cette couleur : & le terrestre, qui prédomine aux plantes, faisant encliner cette couleur bleuë vers l'obscur, il en naist du verd ; lequel pour ce sujet accompagne toutes les plantes. Mais ce qui contribuë le moins à cette couleur est le temperament du mixte : comme il se void en ce que le *sempervivum* qui est froid, est de mesme cou-

leur que le porreau & la plante d'aloës, qui sont chauds. Ce qui ne se remarque pas seulement au genre des plantes, mais en tous les composez. Car le sel & le sucre fort differens en gouſt & autres qualitez, sont toutesfois si semblables, non seulement en couleur, mais en toutes leur circonſtances & figure exterieure que le sel blanc & le sucre se prennent aizément l'vn pour l'autre avant qu'on en ait gousté: Aussi la chaux & la neige sont-elles blanches: le miel & le fiel, jaunes: le suc d'aloës & celui de reglyce, noirs. Ce n'est pas jusques aux animaux où la diversité de leur couleur, poil & plumes ne trompent: d'où vient le proverbe, De tout poil bon levrier. Et ce que les Médecins establissent la couleur du poil pour signe du temperament, n'est pas tousjours vray: veu qu'il y a souvent des personnes de mesme poil entierement differens en mœurs & en humeurs: comme d'autres, differens en couleur de poil, qui se trouvent entierement conformes en temperament: dans lequel par consequent on ne doit pas rechercher la raison des couleurs. Ainsi, le chyle n'est pas blanc pource

qu'il n'eſt pas encor cuit : autrement, le lait ; qui eſt plus cuit que le ſang, ne ſeroit pas blanc comme il eſt : & le chaud, qui fait perdre la verdeur aux plantes, donne cette couleur à la bile qui s'appelle porracée, pource qu'elle eſt d'vn verd de porreau.

CENT LXXXIIII.

CONFERENCE

Du Lundy 10. Ianvier 1639.

D'où vient le froid de la moyenne région de l'air.

S'Il nous falloit tenir par tout à l'opinion commune, nous aurions bien-toſt conclu avec le vulgaire, que c'eſt l'antiperiſtaze du chaud de la ſuprême région de l'air & de celui de la baſſe qui chaſſans le froid chacune de ſon coſté, ne lui laiſſẽt point d'autre place que la moyenne: juſques où les vapeurs ayans eſté exaucées par la chaleur des rayons du Soleil refléchis par la terre, & ces vapeurs ne pouvans monter plus haut par l'empeſchement de leur propre poids & la rareté de cette ſuprême région qui ne les peut ſouſtenir, non plus que les oiſeaux qui pour la meſme raiſon ne paſſent point cette région : il arrive que le voiſinage de ces vapeurs retournées à leur froideur naturelle, augmente encor celle de la moyenne région, & ainſi par vne réaction refroidiſſent le lieu meſme qui les refroidit, comme la plus haute région eſt eſchauffée par

les meteores igneés qu'elle a aidé à embrazer. Mais plusieurs inconvéniens qui se rencontrent au soustien de cette opinion, la rendent fort suspecte. La premiere (outre ce qui en a esté dit en la premiere Centurie de nos questions souz le titre de l'air) si cet element estoit chaud & humide, comme l'on veut, il en produiroit quelques effets, mais c'est tout le contraire. Car celui-là passeroit pour fol qui se mettroit à l'air pour s'eschaufer : & quant à l'humidité, l'air en a si peu qu'il dessèche tous les corps : comme il se void au linge ou papier qui lui est exposé ; voire, l'air est si peu humide, qu'il est le seul en la nature qui subsiste avec l'humide sans l'humecter ; comme il se void en celui qui touche immediatement l'eau. La raison qu'en allegue Aristote en ses problemes, ne satisfaisant pas : à sçavoir, que c'est pour ce que l'air est bien au dessus de l'eau immediatement ; mais la surface de l'vne estant separée de la surface de l'autre, pour ce qu'ils se cedent mutüellement, c'est ce qui empesche, dit-il, que l'air ne s'humecte. Le second inconvénient est, que plusieurs montagnes n'atteignans pas seulement, mais surpassans la moynne région de l'air, tesmoin celle ou les figures descrites sur les cendres d'vn sacrifice demeurent en-

tiéres d'vne année à l'autre, indice certain qu'il ne s'eſlevent en tout ce temps là aucun vent, pluye ni autre metéore qui les efface : Il s'enſuivroit que les hautes montagnes dont le ſõmet touche la moyenne région de l'air, refléchiſſant les rayons du Soleil par leur ſolidité, y ſeroient cauſes de la chaleur, & cependant elles ſont d'ordinaire toutes couvertes de neiges. Finalement, cette antiperiſtaſe ne ſe trouvãt qu'en Eſté & non en Hyver, où le froid de la baſſe région ſymboliſe avec celui de la moyenne, cette raiſon ceſſeroit alors : & cependant c'eſt en ce temps d'Hyver que ſe manifeſtent les metéores froids. Il nous faut donc recourir à quelqu'autre raiſon : qui ſemble devoir eſtre tirée de l'opinion de Cardan, lequel attribüe la froideur à l'air : ſans s'arreſter aux conſequences que l'on tire de la cõbination des quatre qualitez premieres. Car ce froid eſtant naturel à l'air, il ſera aizé de conclure qu'il ſe trouvera plus grand en ſon milieu, qui eſt le moins alteré de la qualité contraire, la chaleur : comme eſtant le plus eloigné du feu elementaire, s'il y en a vn, ou de la chaleur qui ſuit neceſſairement le mouuement des ſphéres celeſtes.

Le 2e. diſt, Que le froid n'eſtant pas vne qualité poſitive, mais vne pure négation de

qualitez ; cõme il se verifie par la nüit & la mort, autres privations ses compagnes : Il s'ensuit que les corps qui n'ont point de chaleur, sont necessairement froids. Or l'air ne pouvoit auoir de chaleur non plus qu'aucune autre qualité, puis qu'il devoit servir de moyen, non seulement à tous les corps sublunaires, mais aussi aux influences celestes qui leur sont envoyées, que la qualité de l'air altereroit & feroit changer de nature : comme le moyen coloré cõmunique sa couleur aux objets. Il arrive donc aux vapeurs, non de refroidir l'air ; mais d'estre refroidies par icelui de sorte qu'elles surpassent dans sa moyenne rẽgion la froideur qu'elles ont en leurs siéges naturels. Voire, tant s'en faut que les vapeurs rendent l'air froid qu'elles rebouchent sa vigueur, qui n'est jamais plus grande qu'en tẽps serein : celui qui est nebuleux & plein de broüillards se trouvãt au contraire tousjours plus tiéde & accompagné d'vn froid moins aspre. Car ces vapeurs & exhalaisons élevées de la terre par la chaleur sousterraine, plustost que par celle du Soleil, échauffent nostre air qui ne s'estend pas vne lieüe au dessus de la terre ; puis venans à perdre la chaleur qui les avoit élevées, à mesure qu'elles s'éloignent de sa cause, elles se rencontrent apres cet es-

pace dénüées de toute chaleur ; & par conſéquent plus aizément refroidies par la moyenne région de l'air qui commance à les glacer & congeler. Ce qu'on dit de la ſupréme région de l'air eſtant par ce moyen fort douteux : pource que le feu elémentaire qu'on place au deſſous de la Lune n'eſtant appüyé que ſur l'opinion de quelques Philoſophes, ni viſible ni actif ne peut eſtre valablement oppoſé au rapport d'Acoſta, qui aſſeure que pluſieurs Eſpagnols moururent de froid au paſſage des montagnes du Perou qu'il juge les plus hautes du monde, & cõme telles paſſer dans la ſupréme région de l'air. Auſſi peu contribuë à cette froideur l'antiperiſtaze imaginaire qui nous fait ſembler le froid ou le chaud plus grand par la comparaiſon de ſon contraire ; comme le blanc paroiſt plus blanc aupres du noir, mais ne l'eſt pas pourtant.

Le 3e diſt, Que ſ'il ſe falloit rapporter à la ſeule experience, la terre, qui eſt chaude en Hyver à ſon centre, & en Eſté à ſa ſurface, ne ſeroit pas froide & ſéche cõme elle eſt, nõ plus que l'eau tousjours froide & humide, puiſque la chaleur du Soleil, l'a tiédit, & que la ſaleure de la mer fait qu'elle eſchauffe & deſſéche. Il faut donc bien diſtinguer les qualitez accidentaires des eſſentielles : celles-ci

ne se pouvans reconnoistre lors que quelque empeschement s'y oppose. Mais quād nos sens externes ne peuvent décider de quelque chose, comme la veuë de la rectitude du baston plongé à demi dans l'eau, il faut avoir recours à la raison qui nous apprēdra que tous les elemens qui ont de la legereté sont aussi participās de chaleur. Or on ne peut douter de la legereté de l'air : telle que les corps les plus pezans deviēnent legers & ne peuvent aller au fondz de l'eau lors qu'ō y a enfermé vne suffizante portion d'air. D'où vient que les flaccons d'argent & d'estain estans vuides nagent sur l'eau. Et c'est avec cette invention-là que quelques-vns, promettent de faire cheminer vn vaisseau entre deux eaux : dans lequel, au travers des verrieres de talk ou de corne, se pourroiēt voir toutes les merveilles de la mer qui sont cachées aux yeux des hommes, & éviter les efforts du canō & des feux d'artifice. La chaleur de l'air se prouve aussi par sa subtilité, si grande qu'il passe au travers des corps impenetrables à la lumiere. Mais cette chaleur se chāge aizément en froideur ; pource que l'air estant vn corps tenuë & non cōpact, ne conserve ses qualitez qu'autant qu'elles y sont entretenuës par leurs causes ordinaires : ne plus ni moins que le feu ne se cōserue point

ſans les meſmes cauſes qui l'ont produit. D'où vient que paſſant par vn lieu où il n'y aura riẽ à bruſler, il s'eſteint, au lieu qu'il s'ẽbraze dãs les matieres combuſtibles : ſelon la diverſité deſquelles derechef il eſt plus ou moins actif. Ainſi, allumé dãs l'eau de vie, il ne bruſle pas meſme le linge qui en eſt imbu, au lieu que le meſme feu, bien que non enflãmé comme le precedent en vn quarreau d'acier eſt des plus actifs. De ſorte qu'il ne ſe faut eſbahir ſi l'air, qui eſt encor plus rare qu'aucune liqueur, n'eſtant pas, comme le feu, chaud au ſupréme degré, mais en vn autre remis & inferieur, ſe rẽd aizément ſuſceptible d'vne qualité contraire, & en vn degré plus éminent que n'eſtoit la ſienne. Car les rayõs du Soleil, qu'aucuns ont voulu eſtre le vrai elément du feu, n'eſchauffans point s'ils ne ſont réünis par leur reflexiõ que l'air ne peut faire à cauſe de ſa rareté, il n'y a que l'eau & la terre qui en ſoient capables. Et cette reflexion eſtant limitée ne peut atteindre par de là noſtre premiere region. Il reſte dõc que les autres n'en ſentent aucun effet; & par ainſi demeurent froides: ſauf à s'informer plus amplement ſi le mouvement de l'air emporté avec la ſphére de la Lune ou le feu élementaire qu'on loge dans la concavité de cette derniere planete, ſont capables de l'eſchauffer.

Le 4. dist, Que si l'on pouvoit juger des régions de l'air, que nous ne fréquentons pas, par celles de la terre & de l'eau qui nous sont familieres, chacun de ces elémens a trois differences sensibles : sa surface, son milieu & son centre. Ceux qui fréquentent les mines asseurent que cette chaleur qui succéde au froid exterieur de nostre terre ne penétre pas vn quart de lieuë en profondeur : mais qu'au bout de cet espace, ou environ, le froid recommance à se faire sentir : lequel s'augmente, plus on penétre vers son centre. Il en est de meme de l'eau : laquelle suit vrai-semblablement les qualitez cõme la pente de la terre. Ce qu'elle est chaude à son fond (où se retirent à ce sujet les poissons en Hyver) venant du voisinage de cette moyenne région de la terre. Tellement qu'estant le propre de ces deux elémens d'avoir en leur milieu des qualitez differentes d'avec celles de leurs extremitez, le mesme a deu arriver à l'air: possible pource qu'vne entiére cõformité & identité de proprietez n'eut pas esté convenable à la generation des mixtes, à laquelle estoient destinez tous les elemens. Entre lesquelles proprietez celle du froid estant de resserrer & retenir la lascheté & dissipation de l'air, le froid en son milieu estoit entieremet necessaire.

CENT

CENT LXXXV.

CONFERENCE

Du Lundy 17. Ianvier 1639.

Comment s'engendrent les masles & les femelles.

LE masle & la femelle ne different point en essence, mais seulement selon la diversité des parties qui servent à la generation, les masles engendrans en autruy & la femelle en elle-mesme : Laquelle distinction Aristote dit n'estre que du parfait à l'imparfait : l'intention de la nature estant de faire tousjours vn masle ; mais si les conditions requises lui mãquent, elle fait vne femelle ; qu'il appelle à ce sujet vn égarement de la nature ou monstre. Galien n'y reconnoissant point aussi d'autre difference, appelle l'homme vne femme retournée, pource que la femme a les mesmes organes que l'homme ; mais à cause de sa froideur & foiblesse, elle ne les a pû pousser au dehors. Cette chaleur & vigueur plus grãde aux masles qu'aux femelles paroist dés le ventre de la mere, en la conformation qui se fait plustost des masles que des femelles : les premiers estans parfaits au trentiesme jour, & les autres

seulement au 40e: au mouvement, qui se fait aux masles dés le troisiesme mois, & aux femelles seulement au quatriesme: & en l'accouchement, qui se fait d'ordinaire au neufiesme mois pour les garçõs, & aux filles quelques jours apres ce terme-là: lesquelles d'ailleurs ne vivent pas lors que leurs meres en accouchent au septiesme mois comme font les masles; dont les periodes à ce sujet sont estimez estre tous septenaires, & ceux des femmes novenaires. Cette chaleur se prouve encor hors du ventre de la mere, par la force & vigueur des actions des masles plus grãde que celle des femelles, qui sont aussi actuellement plus froides & souffrent plus d'incommodité du froid, que ne font pas les masles. La mesme proportion qui se trouve entre le masle & la femelle, est aussi entre les parties droites, & les gauches de chacun d'iceux: D'où vient que les femmes ne sont jamais ambidextres, comme n'ayans pas de la chaleur assez pour fournir à l'agilité de ces deux parties. Ce costé dextre est avec cela particulieremẽt destiné à la generatõ des masles: pour ce que des deux organes determinez à la production de la semence, le droit tire le sang qui lui sert de matiére, du tronc de la veine cave, c'est à dire de sa source eschauffée par la proximité du foye;

au lieu que le gauche ne le tire que de la veine emulgente, laquelle portant au rein la serosité avec le sang, il n'y a pas dequoi s'esbahir si la semence qui vient de ce costé-là est plus sereuse & froide, & par consequent plus propre à engendrer les femelles que les masles. C'est pourquoi Hippocrate veut qu'à l'imitation des païzans qui lient le testicule gauche du taureau lors qu'ils veulent avoir vn bœuf, & le droit quand ils souhaitent vne vache, la mesme observation produise le mesme effet aux hommes. De là s'ensuit aussi que tout ce qui engendre vne semence plus chaude & plus vigoureuse dans l'homme & la femme, qui est ce que les Medecins appellent semence masculine, laquelle se trouve tãt en l'homme qu'en la femme, sert à la generation des masles, comme les moyens & dispositions contraires, à celle des femelles, & par consequent que le matin, auquel elle est plus cuite & perfectionnée, est plus propre que le soir à faire les garçons. L'hyver aussi se trouvant plus convenable à la generation de la part des hommes, qui sont les principaux agens, comme les femmes en sont des principes passifs, cette saizon y sera plus propre qu'vne autre, & notamment l'Esté, auquel la lascheté de la chaleur naturelle ne peut contribuër des ef-

prits assez vigoureux pour faire cette semence masculine.

Le second dist, Les effets dont les causes sont reglées, quelques inconnuës qu'elles soient, nous donnent moins de peine en leur recherche, ou du moins nous laissent plus d'apparence d'en pouvoir venir à bout. Ainsi, le Soleil accompagnant tousjours la lumiére du jour, bien que nous n'ayons pas vne parfaite connoissance de sa nature, ne laisse pas d'en estre reconnu la veritable cause: Le Nil s'enflant à certains jours de l'année, bien qu'on n'en sçache pas le vray sujet, nous porte neantmoins à croire que ce temps-là contribuë à vn tel effet. Pource que l'homme n'ëgendre point avant l'aage de puberté, ni la femme apres qu'elle ne se purge plus naturellement, on prononce asseurement que la generation requiert des conditions qui ne se trouvent point au delà de ces bornes, que la nature s'est prescrite. Mais quant à la production des masles plustost que des femelles ou au contraire, il ne s'en trouve point jusques à present de certaine cause assignée: veu que tel sans avoir vrai-semblablement changé de temperament, n'a eu que des filles avec vne premiere femme, qui n'a que des garçons avec vne seconde, & au cõtraire: tels mariez

en leur vieilleſſe n'ont que des garçons qui n'en avoient pû faire eſtans ieunes. D'autres ont les maſles les premiers, d'autres les femelles, & la pluſpart les ont alternativement, ſans en pouvoir aſſigner autre raiſon que le hazard, ou pluſtoſt la pure volonté divine : dãs les impenétrables ſecrets de laquelle c'eſt vouloir temerairement foüiller, que d'en chercher la cauſe. De fait, ſi la chaleur & vigueur faiſoit cette difference, les jeunes mariez ne feroient pas les filles les premieres, comme il arrive le plus ſouvent : & les vieillards preſque decrépites ne feroient jamais des garçons, dont le contraire ſe void tous les jours. Auſſi s'eſt-il trouvé des hommes leſquels apres avoir perdu l'vn des teſticules, ont eu fils & filles : & cependant, ſi cette faculté d'avoir des enfans de quelque ſexe determiné eſtoit attachée à l'vne ou l'autre de ces parties, elle n'ẽ euſt ſceu produire que d'vn ſeule ſexe. Et comme d'vn faux principe on ne peut tirer que des conſequences de meſme : telle eſt l'opinion d'Ariſtote que la femme n'eſt qu'vn animal occaſionné. Car la nature en ce cas produiroit beaucoup plus de maſles que de femelles : autrement, elle faudroit plus ſouvent qu'elle ne feroit bien : elle qui eſt toute ſçavante ſans avoir iamais eu de mai-

ſtre : & cependant, il ſe trouve en tous lieux plus de filles & femmes que d'hommes ; c'eſt pourquoi tant de filles reſtent par tout à marier ; & dans les païs où il eſt permis d'avoir pluſieurs femmes, il s'en trouve dequoy en donner dix ou douze à chacun homme. Au contraire, le deſſein de la nature eſt entiérement porté à la conſervation de l'eſpéce : car elle n'ignore pas que chaque particulier l'eſt aſſez au maintien de ſon individu : & le ſimple degré de chaleur ou froideur de la ſemence n'eſtant qu'vn accident de l'accident, ne ſçauroit apporter vn changement formel en la ſubſtance. Seulement cette chaleur manquant peut faire d'vn homme vn effeminé: & abondante, d'vne femelle, vne homace. Cette opinion deſtruit auſſi la commune & veritable, qui met la generation au rang des actions qui procédent d'vne iuſte proportion & temperature des humeurs: d'où vient que la chaleur exceſſive, telle que la fiévreuze, deſtruit la ſemence au lieu de l'engendrer, comme elle eſt contraire à toutes les autres fonctions. Il vaut donc mieux dire que la meſme difference qui ſe remarque entre les ſemences des plantes, ſe trouve auſſi en celles des animaux, mais ne s'y remarque ſinon par ſes effets : & que comme à conſiderer de tãt prés que vous

voudrez le noyau d'vne amande ou celui d'vne pomme de Pin, vous n'y sçauriez remarquer aucune difference du tronc, des feüilles & des pommes de leur arbre, les parties duquel toutesfois y sont en puissance : Il en est de mesme de la semence de l'animal : laquelle contient en soy iusques aux moindres differences de sexe. Ce que les Rabins ne pouvans autrement concevoir, croyoient que nostre premier pere avoit esté creé hermaphrodite, puisque de luy estoient venus les deux sexes, le sien & celui d'Eve.

Le 3e dist, Que la seule ignorance des choses les fait rapporter au hazard, qui n'a point de pouvoir sur les sages, pource qu'ils trouvent la raison, que les autres ignorans attribuent à la fortune. Ainsi, celui qui eust foüillé sans y penser l'endroit de la terre, où venoit au premier iour de Mai au Soleil levant finir l'ombre de cette statuë qui portoit qu'elle auroit alors la teste dorée, eust rencontré par hazard le trezor qu'vn plus intelligent y trouva par science. Et quant aux causes vniverselles, telle qu'est la divine, elles concourent bien avec les particulieres: mais comme elles sont bienséantes en la bouche des Theologiens & du vulgaire, ainsi les Naturalistes n'en doivent-ils pas demeurer là : puisque c'est du droit

vzage des cauſes externes que les interieures peuvent eſtre corrigées, par laquelle correction non ſeulement les ſemences auparavãt ſteriles ou qui tomboient en vn champ ingrat, ſont réduites à vne meilleure diſpoſition & temperie & renduës prolifiques : mais celles qui euſſent eſté deſtinées à la production d'vne femelle par vn defaut & imperfection de chaleur, ſont renduës plus vigoureuſes, & propres à engendrer des maſles. Ce que les ieunes mariez n'y rencontrent pas quelquesfois, procédant volontiers des débauches, qui leur eſtans familiéres refroidiſſent leur cerveau, & par lui toute l'habitude du corps. Ce qui n'arrive pas ſi ſouvent aux hommes d'aage plus avancé, qui vzent plus moderément de toutes choſes.

Le 4e en attribua la cauſe aux conſtellations & influences des aſtres, qui dominent lors de la conception : les maſles ſe faiſans aux ſignes maſculins, & les femelles aux féminins. Et ainſi finit heureuſement la troiſieſme Centurie des queſtions de nos Conférences.

FIN DV III. TOME.

TABLE
DES POINTS TRAITEZ DANS LES CONFERENCES DV BVREAV d'Adresse, contenus en ce troisiesme volume.

CI 1 DV sommeil, & quelle doit estre sa durée. p. 1

CONFERENCE 2 Quelle est la plus forte chose du monde. p. 10

C II. 1 De la Goutte. p. 17

2 Quel est le plus propre pour acquerir la sagesse, des richesses ou de la pauvreté. p. 27

C III. 1 Du verre. p. 33

2 Des fards. p. 41

C IV. 1 Du tabac. p. 49

2 Si l'invention de l'artillerie a fait plus de mal que de bien. p. 57

C V. 1 De la saignée. p. 65

2 Quelle est la plus excellente des trois facultés de l'ame: l'imagination, la mémoire ou le jugement. p. 72

C VI. 1 De la rozée. p. 81

2 S'il est expedient aux femmes d'estre sçavantes. p. 90

C VII. 1 S'il est bon de se servir de remédes chymiques p. 97

2 Si l'vzage des Romans est profitable p. 107

C VIII. 1 Des talismans. p. 113
2 Quelle est à préferer de la vie rustique ou civile. p. 125
C IX. 1 Des volcans. p. 129
2 Quel est le plus à desirer des aages. p. 137
C X. 1 Des eaux minerales. p. 145
2 S'il vaut mieux donner que recevoir. p. 154
C XI. 1 Des antidotes. p. 161
2 Quel est le plus communicatif du bien ou du mal. p. 170
C XII. 1 Pourquoi les animaux crient lors qu'ils sentent de la douleur. p. 177.
2 S'il est expedient d'avoir des ennemis. p. 184
C XIII. 1 De l'iris ou arc-en-ciel. p 193
2 Si la lecture des livres est plus propre pour apprendre que la vive voix p. 210
C XIV. 1 De la voye l'actée. p. 217
2 Quel est le plus puissant de l'or ou du fer. p 225
C XV. 1 De la cause des vapeurs. p. 233
2 Quelle est la moins blâmable, la temerité ou la coüardise. p. 242
C XVI. Quel est le climat le plus propre pour la longue vie. p. 249
C XVII. Quelle est la plus necessaire à vn Estat, & la plus noble la Medecine ou la Iurisprudence. p. 257
C XVIII. Des maux de la mer. p. 267
C XIX. De l'amour, de l'inclination. p. 277
C XX. Comme l'entendement esmeut la volonté. p. 285

C XXI. D'où viennent les marques que les enfans apportent du ventre de leurs meres. p. 301
C XXII. De l'origine des formes. p. 311
C XXIII. Si les maigres sont plus sains, & de plus longue vie que les gras. p. 341
C XXIV. Auquel se vaut mieux fier : en celui à qui nous avons fait du bien, ou en celui de qui nous en avons receu. p. 331
C XXV. Des causes de la gelée & du dégel p. 339
C XXVI. Des causes de la petite verole. p. 349
C XXVII. Si l'on profite mieux par les preceptes, que par les exemples. p. 359
C XXVIII. Des Incubes & Succubes, & si les Démons peuuent engendrer. p. 369
C XXIX. Lequel selon la nature est le plus heureux des animaux. p. 379
C XXX. S'il vaut mieux que les hommes ayent plusieurs femmes, ou les femmes plusieurs maris. p. 389
C XXXI. Comment se fait l'accroissement. p. 399
C XXXII. S'il faut plus disner que souper. p. 407
C XXXIII. Quelle est la plus excusable des passions humaines. p. 417
C XXXIV. Quel est le plus loüable des tempéramens. p. 427
C XXXV. De l'heur & du mal-heur, & si les hommes sont heureux ou mal-heureux, pource qu'ils le sont, ou pource qu'ils le pensent estre. p. 437.
C XXXVI. De l'origine des pierres precieuses. page 447.
C XXXVII. De la generation des méraux. p. 457.

CXXXVIII. S'il y a vn feu elementaire autre que le Soleil. pa. 467.
CXXXIX. Quel eſt le plus deſirable de vivre peu ou longuement. page 477.
CXL. De la lethargie. page 487.
CXLI. Lequel vaut mieux ſe marier, ou ne ſe marier point. page 497.
CXLII. En quel temps l'ame raiſonnable eſt infuſe. page 507.
CXLIII. De la métempſycoſe. page 517
Ici commance l'erreur des folio mal ajoutez aux pages ſuivantes.
CXLIV. S'il y a eu de plus grands hommes en quelqu'vn des ſiécles precédens qu'en cettui-ci. page. 527.
CXLV. Du ſerain. page 537.
CXLVI. Si le François eſt leger & inconſtant, & pourquoi. page 547.
CXLVII. Des divers mouvemens de la mer & des fleuves. page 557.
CXLVIII. Lequel vaut mieux aimer ou eſtre aimé. p. 567.
CXLIX. De la chevelure. page 577.
CL. Si les changemens des Eſtats ont des cauſes naturelles. page 587.
CLI. Lequel eſt plus ſain de s'échauffer par le feu, ou par l'exercice. page 597.
CLII. Si le vin aide ou empeſche la digeſtion. & pourquoi. page 605.
CLIII. Pourquoi fait il plus froid au point du jour qu'en aucune autre heure de la nuit ou du jour. page 613.
CLIV. D'où vient la blancheur de la neige. p. 621.
CLV. Le courage eſt il naturel ou acquis. p. 629.

C LVI. Si les hommes se formeroient vn langage n'en ayans point appris d'autres. page 637.
C LVII. S'il vaut mieux garder sa frontiére, que porter la guerre chez l'ennemi. page 645.
C LVIII. D'où vient la diversité des opinions p. 652.
C LIX. Pourquoi fait-il plus de vent sur mer que sur terre? page 661.
C LX. Le commerce déroge-il à la Noblesse? p. 669.
C LXI. Pourquoi les François se piquent-ils si fort du dementy? page 677.
C LXII. Pourquoi chcun s'estime-il assez bien partagé d'esprit, & plusieurs mieux que les autres p. 865
C LXIII. comment les animaux naissent de corruption. page 693.
C LXIV. Des zoophytes ou plant'animaux. p. 701.
C LXV. Des truffes & champignons. p. 709.
C LXVI. Lequel est à preferer la compagnie ou la solitude. page 717.
C LXVII. Qui sont les plus aviſez des oiseaux, des bestes à quatre pieds, ou des poissons. p. 725.
C LXVIII. D'Où viennent les crises des maladies. page 733.
C LXIX. Quel est le plus sain des exercices du corps. page 741.
C LXX. Si la vertu consiste en médiocrité. p. 749.
C LXXI. Si l'imagination peut produire & guérir des maladies. page 757.
C LXXII. De la fascination. page 765.
C LXXIII. Des amulets, & si l'on peut guérir les maladies par paroles, brévets, ou autres choses pendues au col, attachées au corps des malades. p. 773.
C LXXIV. Si la possession diminue l'amour. p. 781.
C LXXV. Lequel vaudroit mieux sçauoir tout ce que

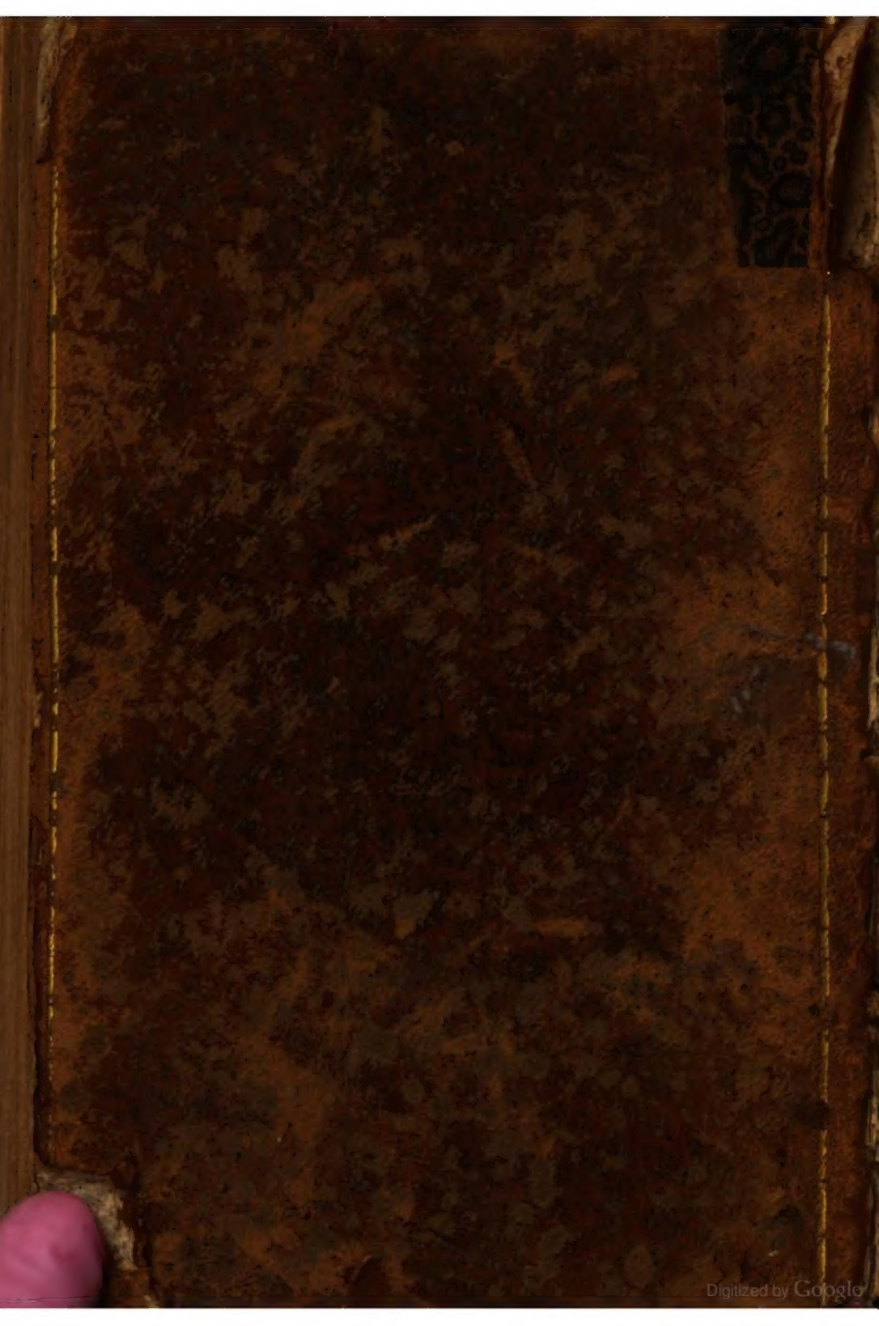
sçauent les hommes, ou tout ce qu'ils ignorent. page 789.
C LXXVI. Si la musique fait plus de mal que de bien. page, 797.
C LXXVII. Si la sterilité vient plus communément du costé des hommes que des femmes, & au contraire. p. 805
C LXXVIII. Si la complaisance est vn effet de courage ou de lascheté. p. 821
Resultat des assemblées tenuës dans le Bureau d'Adresse durant les vacations de la presente année 1638. Touchant les moyens de restablir le commerce. p. 829.
C LXXIX. Quelles sont les plus communes causes des procez, & pourquoi il y en a plus aujourd'hui, que le temps passé. p. 847.
C LXXX. s'il est venu plus de bien que de mal du partage des trois parties de la medecine en Medecins, chirurgiens & Apotiquaires. p. 855.
C LXVXI. s'il y a quelque mal réel autre que la douleur. p. 865.
C LXXXII. si l'homme est le plus maladif de tous les animaux, & pourquoi? p. 871.
C LXXXIII. D'où vient la verdeur des plantes, & qu'elle s'augmente mesme en aucunes par le grand froid, & le grand chaud. p. 879.
C LXXXIV. D'où vient le froid de la moyenne region de l'air. p. 889.
C LXXXV. comment s'engendrent les masles & les femelles. p. 897.

F I N.

N A 1467677

Acc. 4467/77

8 4.


Digitized by Google